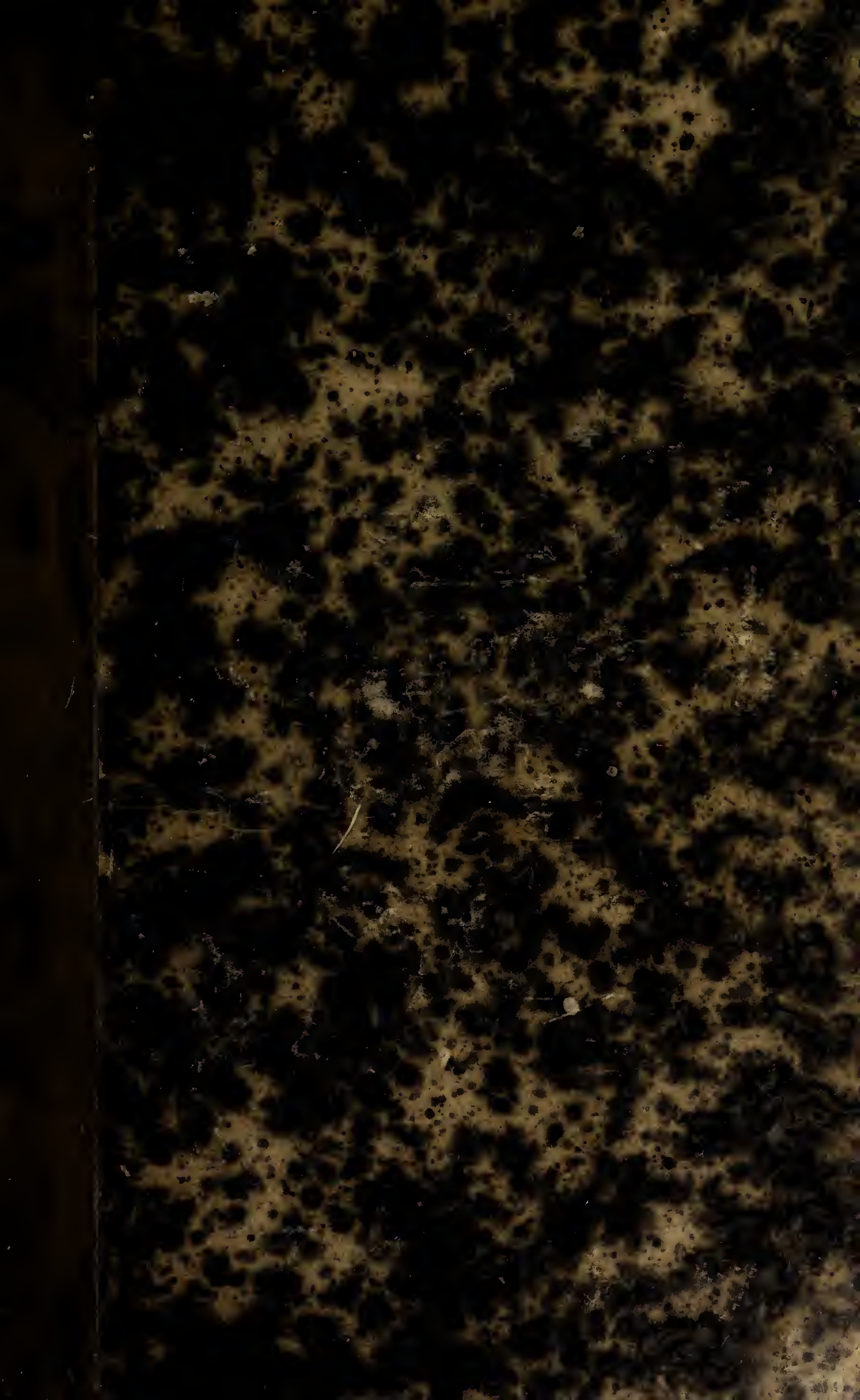
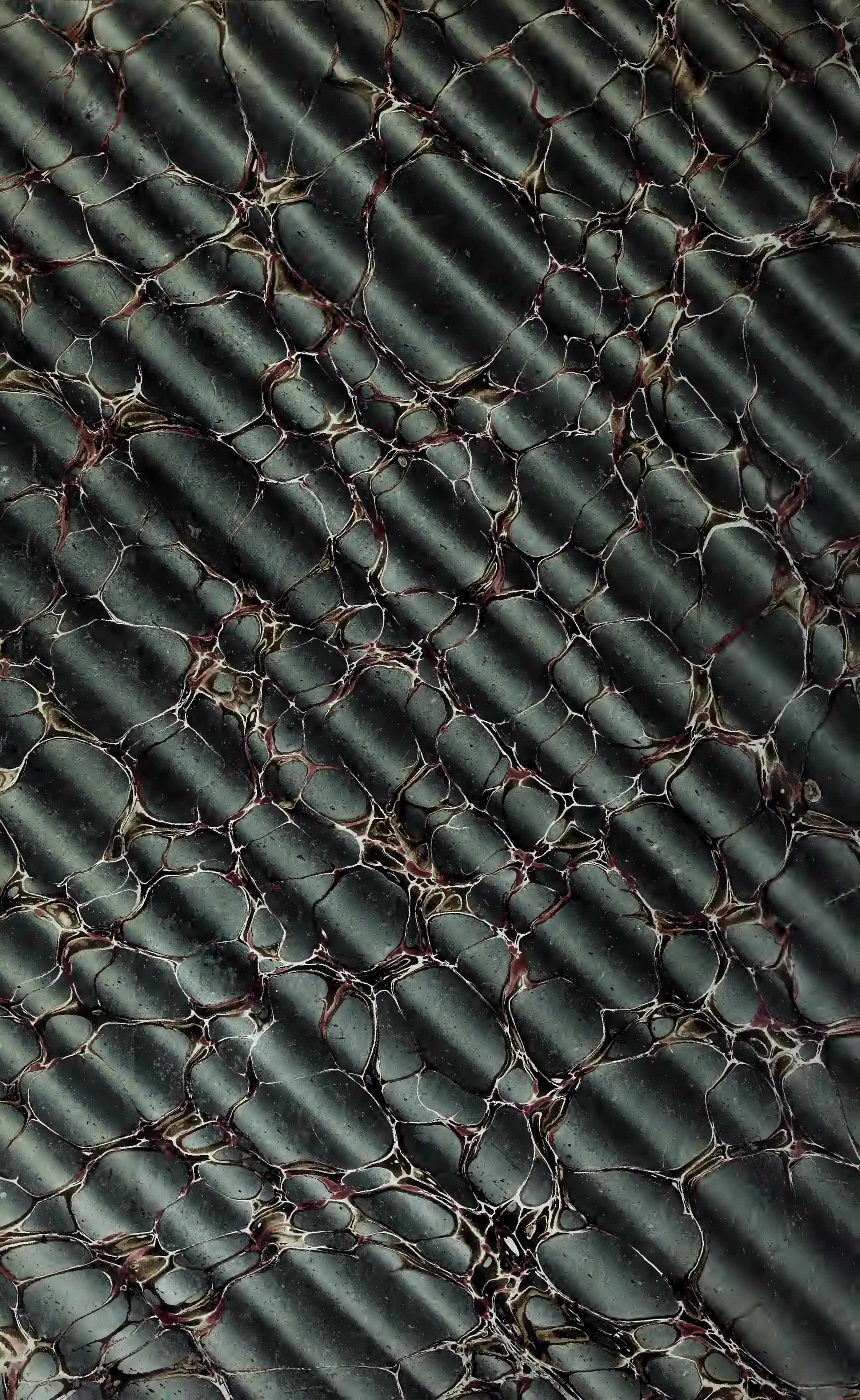






HISTOIRE

DES

BERBÈRES



PUBLIÉ PAR ORDRE DU MINISTRE DE LA GUERRE.

HISTOIRE

DES

BERBÈRES

ET DES

DYNASTIES MUSULMANES

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Par IBN - KHALDOUN

TRADUITE DE L'ARABE PAR

M. LE BARON DE SLANE

Interprète principal de l'armée d'Afrique

TOME PREMIER

ALGER

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1852

INTRODUCTION

Le devoir d'un traducteur ne se borne pas à l'exacte reproduction des idées énoncées dans le texte qui fait le sujet de son travail ; d'autres obligations lui son également imposées : il doit rectifier les erreurs de l'auteur, éclaircir les passages qui offrent quelque obscurité, fournir des notions qui conduisent à la parfaite intelligence du récit et donner les indications nécessaires pour faire bien comprendre le plan de l'ouvrage. Il lui reste même encore à faciliter aux lecteurs les recherches qu'ils voudraient entreprendre, et à leur enseigner l'origine, la vie et les travaux de l'auteur.

Profondément convaincu que ces obligations doivent être strictement exécutées sous peine d'encourir la censure des juges compétents, le traducteur de l'*Histoire des Berbères* s'est constamment appliqué à rendre avec fidélité le sens du texte arabe et à recueillir dans une série de courtes notes et dans plusieurs appendices, tous les renseignements qui pourraient servir à compléter, à corriger, à rendre plus clair, le récit d'Ibn-Khaldoun. Pour aider les personnes qui voudraient consulter l'ouvrage, il a terminé chaque volume par un index de noms propres.

Cette introduction a pour but de tracer une analyse du grand ouvrage dont l'*Histoire des Berbères* ne forme qu'une section, d'indiquer la succession des dynasties musulmanes qui régnèrent dans l'Afrique septentrionale, et d'esquisser, en quelques pages, les principaux traits de la vie d'Ibn-Khaldoun. Elle sera suivie d'une liste alphabétique des noms de lieu qui se rencontrent dans ce traité historique, et a chaque nom seront ajoutées quelques indications qui serviront à faire retrouver l'emplacement de ces localités sur nos cartes.

SUR LE GRAND OUVRAGE HISTORIQUE D'IBN-KHALDOUN.

L'histoire universelle d'Ibn-Khaldoun se compose de trois livres, d'une introduction et d'une autobiographie. Le *Premier* livre traite des effets produits par l'influence de la civilisation sur l'esprit humain ; le *Second*, divisé en quatre sections, renferme l'histoire des Arabes et des peuples étrangers, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait ; le *Troisième* est consacré à l'histoire des tribus Berbères et des royaumes que cette race a fondées dans l'Afrique septentrionale.

L'Introduction forme, avec le premier livre, un ouvrage complet que l'on désigne ordinairement par le nom de *Prolégomènes*, bien que ce titre paraisse appartenir à l'introduction seulement. Des considérations générales sur la science de l'histoire, sur les deux formes de civilisation qui résultent de la vie nomade et de la vie sédentaire, sur les caractères qui les distinguent, sur les institutions, les sciences et les arts qui prennent naissance, soit dans l'un de ces états, soit dans l'autre ; tel est le contenu des prolégomènes. L'*autobiographie* commence par l'histoire de la famille Khaldoun, et offre de longs et intéressants détails sur les études de l'auteur, les vicissitudes de sa vie et l'histoire contemporaine des trois dynasties qui régnaient alors à Tunis, à Tlemcen et à Fez

L'ouvrage entier porte en arabe le titre de *Kitab-el-Eïber, oua Dîwan-el-Mobtedâ oua'l-Khaber, fi Aiyam il-Arab oua'l-Adjem oua-'l-Berber* ; c'est-à-dire *Livre des exemples instructifs et recueil d'origines et de récits, concernant l'histoire des Arabes, des peuples étrangers et des Berbères.*

Ce fut l'illustre Silvestre de Sacy qui fit connaître à l'Europe le grand mérite des *Prolégomènes*, en publiant le texte et la traduction de plusieurs chapitres dans son *Abd-Allatif*, sa *Chréstomathie* et son *Anthologie grammaticale arabes*. D'autres extraits ont été donnés par MM. de Hammer, Freytag, de Montbret etc., et bientôt, nous l'espérons, le traité entier paraîtra dans la collection intitulée *Notices et extraits des Manuscrits*, avec la traduc-

tion et les savantes notes de M. Quatremère. On pourra alors apprécier à sa juste valeur une des productions les plus remarquables de l'esprit arabe, et l'on verra jusqu'à quel point le savoir, la haute philosophie, la sagacité du génie et le bon sens même peuvent s'allier avec la crédulité et la superstition : des chapitres dignes de Montesquieu s'y trouveront accompagnés d'autres dans lesquels seront traitées comme sciences véritables la magie, la géométrie, la cabale, l'alchimie et l'oneirocritique.

Le second livre renferme l'histoire des dynasties de l'Orient et des quatre grandes races semétiques qui habitèrent successivement la péninsule arabique et dont la dernière a fourni une vaste population arabe à une partie considérable de l'Afrique septentrionale. Pour distinguer ces races, l'auteur emploie une terminologie bizarre que nous reproduirons ici :

1° *El-Arab-el-aréba;* c'est-à-dire, *les Arabes arabisants*, ou *Arabes purs ;*
2° *El-Arab-el-Mostaréba ; les Arabes arabisés ;*
3° *El-Arab-et-Tabéâ-lil-Arab ; les Arabes successeurs des Arabes;*
4° *El-Arab-el-Mostadjema ; les Arabes barbarisants.*

La première race se compose d'Amalécites, d'Adites, de Tamoudites, de Tasm, de Djadîs et d'autres peuples, tous descendus d'Arem et de Lud, fils de Cham. Comme elle s'éteignit à une époque très reculée, notre historien a pu renfermer dans quelques pages les maigres renseignements que la tradition à conservés relativement à ces peuples. Ayant ensuite répété la légende islamique d'Abraham, d'Ismaël, de Lot et des autres patriarches, il passe aux ARABES ARABISÉS.

« Après avoir traité des *Arabes arabisants*, dit-il, dans la seconde partie de son ouvrage [1] nous nous occuperons des

---

[1] *Hist. Univ.*, IIe liv. — En 1840, M. l'abbé Arri commença, à Paris, l'impression des 1re, 2e et 3e sections de ce second livre, refermant l'histoire du monde depuis la création jusqu'à la mort du khalife Ali, gendre de Mahomet. Ce beau travail fut interrompu l'année suivante par la mort, à jamais regrettable, du jeune et savant ecclésiastique qui

Arabes arabisés, descendants de Himyer, fils de Seba. Nous indiquerons la filiation de leur tribus et nous exposerons l'histoire de la dynastie qu'ils fondèrent dans le Yémen, dynastie qui se composa des *Tobba* et de leur postérité. Nous aborderons ensuite l'histoire des dynasties étrangères qui leur étaient contemporaines ; savoir :

» Les rois assyriens de Babel ;

» Les rois des Djerameca à Mosul et à Ninive ;

» Les Coptes d'Egypte et leurs rois ;

» Les Enfants d'Israël et leurs dynasties à Jérusalem, tant avant qu'après la destruction de cette ville par Nabuchodonosor ;

» Les Samaritains ;

» Les rois perses des deux premières dynasties ;

» Les Grecs et l'empire fondé par Alexandre ;

» Les Romains et leur empire sous les Césars et autres princes.

» Ensuite nous raconterons l'histoire des Arabes de la troisième race, c'est-à-dire, des Arabes successeurs des Arabes. »

Ceux-ci proviennent de trois souches : *Codâa*, petit-fils de de Himyer, *Cahtan*, le Yectan de la Bible, et *Ismaël*, fils d'Abraham.

Les deux premiers sont les aïeux des tribus Yéménites ; Ismaël est l'aieul d'Adnan. La postérité d'Adnan eut pour berceau le Hidjaz dont elle peupla une grande partie et d'où elle se ramifia dans le Nedjd et les déserts de l'Irac, de la Mésopotamie et de la Syrie.

« Les ARABES SUCCESSEURS, dit notre auteur, descendant de Codâa, de Cahtan et d'Adnan, personnage dont les petit-fils, Rebiâ et Moder, ont été les souches de plusieurs tribus. Nous indiquerons la descendance de Codâa, sans négliger le royaume bédouin que les Noman, famille de cette branche, fonda en Irac et à Hira. Nous parlerons ensuite de leurs voisins et rivaux,

---

l'avait entrepris. On avait déjà imprimé cent huit pages du texte arabe et cent quarante de la traduction italienne, mais, jusqu'à présent, toutes les feuilles tirées sont restées en magasin. L'achèvement d'une entreprise si bien commencée serait un véritable service rendu à la science.

les rois de Kinda, descendants de Hodjr-Akel-el-Morar [1]; puis, nous ferons mention de la dynastie bédouine que les Beni-Djafna établirent dans le Balca de la Syrie. Ensuite nous traiterons des Aous et des Khazradj, tribus établies dans Médine. La postérité d'Adnan et le royaume formé à Médine par les Coreich, famille de cette souche, occuperont alors notre attention et nous mèneront à parler de la naissance du Prophète dans cette tribu, faveur par laquelle Dieu l'a ennoblie ainsi que toute l'espèce humaine. Nous raconterons l'histoire du Prophète et du khalifat, institution par laquelle Dieu a illustré la même tribu, et, après avoir consacré un article biographique à chacun des quatre premiers khalifes et fait mention des apostasies, des victoires et des troubles qui eurent lieu dans leur temps, nous donnerons l'histoire des Oméïades, khalifes de la nation musulmane. A la suite d'une relation qui fera connaître les révoltes qui eurent lieu sous leur règne, viendra une notice des khalifes *chîites* [2] et des empires qu'ils établirent dans le territoire de l'islamisme : d'abord le puissant empire des Abbacides qui embrassa tant de royaumes; puis, les états fondés par les descendants d'Ali, depuis l'établissement de la dynastie abbacide et en directe opposition à son autorité ; savoir :

» Le royaume des Idrîcides dans le Maghreb-el-Acsa,

» Le royaume des Ismaïliens-obeidites *(fatemides)* à Cairouan et au Caire;

» Le royaume des Carmats dans le Bahrein ;

---

[1] *Voy.* sur l'histoire d'Hodjr-Akel-el-Morar, le tome II de l'*Essai sur l'histoire des anciens Arabes*, par M. Caussin de Perceval, et l'extrait du *Kitab-el-Aghani*, imprimé en tête de mon édition des poésies d'Amrol-Caïs.

[2] Les historiens arabes emploient ordinairement le mot *Chii* (sectaire) pour désigner les partisans des princes descendus d'Ali, gendre de Mahomet. Ici notre auteur s'en sert pour désigner, non-seulement les Alides, mais les Abbacides; car ceux-ci, avant d'enlever le khalifat aux Oméïades, s'étaient donnés pour partisans (*chiâ*) du *Rida* ou *agrée de Dieu*, personnage imaginaire qu'ils prétendaient appartenir à la famille de Mahomet.

» Le royaume fondé dans le Taberestan et le Dîlem par les missionnaires chîites ;

» Les dynasties fondées dans le Hidjaz par les descendants d'Ali ;

» De plus, la dynastie que les Oméïades, rivaux des Abbacides, fondèrent en Espagne,

» Et les autres dynasties et petits états qui se formèrent en ce même pays.

» Ensuite nous ferons l'histoire des partisans que les Abbacides trouvèrent en divers lieux parmi les Arabes, ce qui nous mènera à traiter

» Des Aghlebites de l'Ifrîkïa,

» Des Hamdanides de la Syrie,

» Des Beni-Mocalled de Mosul,

» Des Beni-Saleh-Ibn-Kilab d'Alep,

» Des Beni-Merouan de Dîar-Bekr,

» Des Beni-Aced d'El-Hilla,

» Des Beni-Zîad du Yémen

» Et des Beni-Houd de l'Espagne.

» Nous indiquerons ensuite les dynasties qui reconnurent l'autorité des Fatemides, savoir :

» Les Beni-Soleim du Yémen,

» Les Beni-Abi-'l-Hacen-el-Kelbi de la Sicile

» Et les Sanhadja du Maghreb.

» Alors nous parlerons des dynasties non arabes qui obéissaient aux Abbacides, savoir :

» Les Toulounides de l'Egypte,

» Leurs successeurs, les Beni-Toghedj,

» Les Soffarides de la Perse et de Sidjestan,

» Les Samanides de la Transoxiane,

» Les Beni-Soboktiguîn de Ghazna et du Khoraçan,

» Les Ghourides de Ghazna et de l'Inde

» Et les Beni-Khachenouïa, famille kurde établie en Khoraçan.

» Nous ferons ensuite connaître l'histoire des deux grandes dynasties qui remplacèrent celle des Arabes, savoir :

» Les Bouïdes du Dîlem et

» Les Turcs seldjoukides.

» Puis, nous traiterons des rois seldjoukides qui établirent leur indépendance en divers lieux, tels que :

» Les Beni-Toghdikîn en Syrie,

» Les Beni-Cotloumich en Asie-Mineure,

» Les Beni-Kharizm-Chah en Irac-el-Adjem et les pays d'au-delà,

» Les Beni-Socman à Khalat, en Arménie,

» Les Ortokides à Maredîn,

» Les Beni-Zingui en Syrie,

» Les Turcs [Aïoubides], successeurs de ceux-ci,

» Et les Beni-Reçoul en Yémen.

» A la suite de ces notices, nous raconterons l'histoire des Tatars-Turcs qui attaquèrent l'empire de l'islamisme et qui renversèrent le khalifat des Abbacides. Convertis ensuite à la vraie foi, ils fondèrent plusieurs dynasties dont nous aurons à parler, savoir :

» Les Beni-Houlagou en Irac,

» Les Beni-Douchi-Khan dans les contrées septentrionales,

» Les Beni-Artena en Roum *(Asie Mineure)*,

» Les Beni-Cheikh-Hacen, successeurs des Beni-Houlagou à à Baghdad et à Tauris,

» Les Mozafferides à Ispahan, à Chîraz et en Kirman,

» Les Beni-Othman *(Ottomans)*, rois turcomans qui remplacèrent les Beni-Artena en Roum et dans les pays d'au-delà.

» Ensuite nous aborderons l'histoire des Arabes de la quatrième race, c'est-à-dire les ARABES BARBARISANTS [1], et nous parlerons des empires nomades qu'ils parvinrent à établir en Occident et en Orient. Nous finirons notre ouvrage par l'histoire des Berbères et des empires qu'ils fondèrent en Maghreb, *sujet primitif de notre travail.* »

Ce vaste recueil de considérations philosophiques et de notices historiques, se compose ordinairement de sept volumes manuscrits dont

---

[1] *Voy.* pages 6 et 7 de ce volume.

Le 1[er] renferme les Prolégomènes historiques et le premier livre;

Le 2[e] renferme la 1[re], la 2[e] et une partie de la 3[e] section du second livre ;

Les 3[e], 4[e] et 5[e] volumes renferment la suite et fin de la 3[e] section du second livre;

Le 6[e] renferme la 4[e] section du second livre et la 1[re] partie du troisième livre;

Le 7[e] contient la fin du troisième livre et l'autobiographie.

La portion de l'ouvrage que M. le Ministre de la guerre a fait imprimer à Alger [1], et dont on donne ici la traduction, se compose de la 4[e] section du *Second livre* renfermant l'histoire des *Arabes barbarisants*, les deux parties du *Troisième livre*, lequel est spécialement consacré à l'histoire des Berbères.

La *Quatrième section* fait connaître l'histoire des tribus arabes de l'Afrique septentrionale ; le *Troisième livre* renferme *l'Histoire des Berbères*, peuple qui, depuis la plus haute antiquité, habite le même pays. Dans cette partie de son ouvrage, l'auteur ne fait pas un récit chronologiquement régulier des événements qui eurent lieu en Barbarie, mais bien une histoire généalogique de la grande race indigène qui y domina pendant plusieurs siècles. Après avoir discuté l'origine et indiqué la filiation de toutes les tribus berbères, il consacre un article à chacune d'elles, et si un de ces peuples réussit à fonder un empire, il raconte alors l'histoire des princes qui y exercèrent le pouvoir. Ce fut en suivant un plan à peu près semblable que l'illustre Deguignes rédigea la grande et savante histoire des nations orientales qui porte le titre d'*Histoire générale des Huns*. Un pareil système a pour résultat de briser la chaîne chronologique de l'histoire et d'en déplacer les anneaux, ou dynasties ; mais, du moins, les anneaux restent intacts et, par ce changement d'ordre, chacun d'eux peut être plus facilement examiné et mieux étudié. La nature même du sujet qu'Ibn-Khaldoun avait à traiter lui imposait ce plan

---

[1] Le premier volume, renfermant 660 pages in-4°, parut en 1847 ; le second, composé de 560 pages, fut publié en 1851.

comme une nécessité : plusieurs dynasties ont été contemporaines les unes des autres ; et pour en retracer l'histoire, il a fallu adopter un système qui permît de les isoler afin que chacune d'elles pût faire un sujet à part. En ceci il y avait encore une avantage : certaines grandes tribus ont fourni des dynasties à différentes époques, et en racontant successivement l'histoire de ces dynasties, on fait connaitre en même temps celle de la tribu. Quels que soient d'ailleurs les mérites et les défauts de ce plan, il n'en est pas moins vrai qu'en le suivant exactement, notre auteur nous a donné non-seulement une histoire complète des peuples de l'Afrique, mais aussi un grand tableau de tous les événements qui se sont passés en ce pays.

Voici l'ordre dans lequel il traite des dynasties africaines :

Les Beni Abi-'l-Afïa, rois de Teçoul et de Fez ;
Les Zîrides de Cairouan ;
Les Hammadites de Bougie ;
Les Almoravides ;
Les Almohades ;
Les Hafsides de Tunis et de Bougie ;
Les Ifrénides du Maghreb ;
Les Maghraoua, souverains du bassin du Chelif ;
Les Beni-Abi-'l Atïa, rois de Fez ,
Les Beni-Abd-el-Ouad, souverains de Tlemcen ;
Les Beni-Merîn, souverains de Fez et de Maroc.

Afin que le lecteur puisse reconnaître d'un coup d'œil la place que chacune de ces nations occupe dans la série des siècles, nous ajouterons ici une représentation chronologique des empires qui se formèrent successivement dans l'Afrique septentrional, depuis la conquête musulmane jusqu'à la fin du huitième siècle de l'hégire, époque vers laquelle s'arrête l'ouvrage de notre auteur. Pour ne pas surchargèr ce tableau, nous avons omis les petits états et les dynasties des tribus qui continuèrent à vivre sous la tente.

AN DE J.-C.	HEDJIRE.	MAGHREB Le Maroc actuel.	MAGHREB CENTRAL L'Algérie.	IFRIKIA Tunis et Tripoli.
622	1er Siècle.	An 45. —	Emirs arabes gouvernant au Khalifes de l'Orient.	nom des
718	2e	172		184
815	3e	IDRICIDES	Emirs aghlebides gouvernant au l'Orient.	nom des Khalifes de 296
912	4e	313 375 MIKNAÇA, MAGHRAOUA et IFREN.	KHALIFES	FATEMIDES. 362
1009	5e	447 462 ALMOR	398 HAMMADITES. AVIDES.	ZIRIDES.
1106	6e	524 541 591	547 AL MOHADES.	543 SICILIENS. 555
1203	7e	667	633 626 BENI-ZIAN	
1300	8e	BENI-MERIN.	OU BENI- ABD-EL-OUAD.	HAFSIDES.
1397				

La comparaison de ce tableau avec la liste qui le précède fait voir qu'Ibn-Khaldoun a laissé de côté l'histoire des dynasties purement arabes qui regnèrent en Afrique ; mais cette omission n'est qu'apparente, puisque dans la 3e section du second livre, partie encore inédite de son histoire universelle, il a inséré une esquisse de l'histoire des émirs arabes et des Aghlebides, une notice des Idrîcides et une autre des Fatemides. Dans le second volume de cette traduction nous reproduirons, en français et sous forme d'appendice, les chapîtres qui traitent des Idrîcides du Maghreb et des Fatemides de l'Ifrîkïa. La notice des émirs arabes et des Aghlebides devait former une appendice de ce premier volume, mais, ayant déjà été publiée par M. Noël des Vergers, elle a été remplacée par le récit bien plus circonstancié d'un autre historien arabe, le célèbre En-Noweiri.

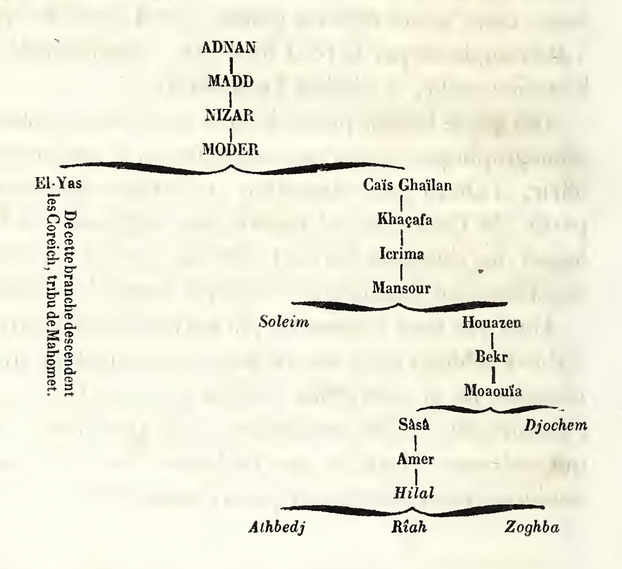
Afin que le lecteur puisse bien se mettre au courant du système ethnographique adopté par notre auteur, il sera nécessaire de lui offrir, d'abord une exposition analytique du contenu de cette partie de l'ouvrage, et ensuite une indication de l'ordre dans lequel les chapitres doivent être lus, quand on voudra suivre régulièrement l'histoire de l'Afrique depuis la conquête.

Ainsi que nous l'avons dit, la portion de l'Histoire universelle d'Ibn-Khaldoun dont ces volumes renferment la traduction, se compose de la *quatrième section* du second livre, consacrée à l'histoire des Arabes *mostadjem*, et du *troisième livre* en entier, qui embrasse l'histoire des Berbères. Voici un sommaire des matières contenues dans la *quatrième section*.

Les tribus de l'Arabie, converties à l'islamisme, font de grandes conquêtes, s'amollissent dans le luxe, s'épuisent et disparaissent. — Indication de plusieurs de ces tribus. — Une partie d'entre elles reste dans ses déserts et conserve ses mœurs agrestes et sa vigueur. — La langue arabe s'altère. — Signification du mot *mostadjem*. — Les Arabes qui se trouvent aujourd'hui dans l'Afrique septentrionale y sont venus tous dans le cinquième siècle de l'hégire [vers l'an 1052 de J.-C.]. — Indication des tribus arabes établies dans la Cyrénaïque, et les contrées situées entre cette région et l'Egypte. — Tribus arabes de

l'Arabie septentrionale. — Du temps où les descendants de Saladin régnaient en Egypte, deux familles de la grande tribu Yéménite de Taï commandaient les Arabes de l'Arabie septentrionale. — Histoire de leurs émirs. — Notice de plusieurs autres tribus de la même classe, et indication des lieux qu'elles habitent. — Les Hilal et les Soleim, tribus sorties de l'illustre souche de Caïs-Ghailan, sont transportés dans la Haute-Egypte par le gouvernement fatemide, à cause de leurs brigandages.

Avant de continuer cette analyse, il ne sera pas inutile de donner la généalogie de ces deux tribus, et des Djochem, peuple qui entra en Ifrîkïa avec elles :



Pour toutes les branches collatérales de cette généalogie, le lecteur peut consulter les tableaux dressés par M. Caussin de Perceval, et insérés dans l'*Essai sur l'Histoire des anciens Arabes ;* les ramifications subséquentes seront indiquées dans la suite de notre analyse.

Le khalife fatemide, El-Mostancer, autorise ces tribus à envahir l'Afrique septentrionale. — Motif de cette mesure. — Elles

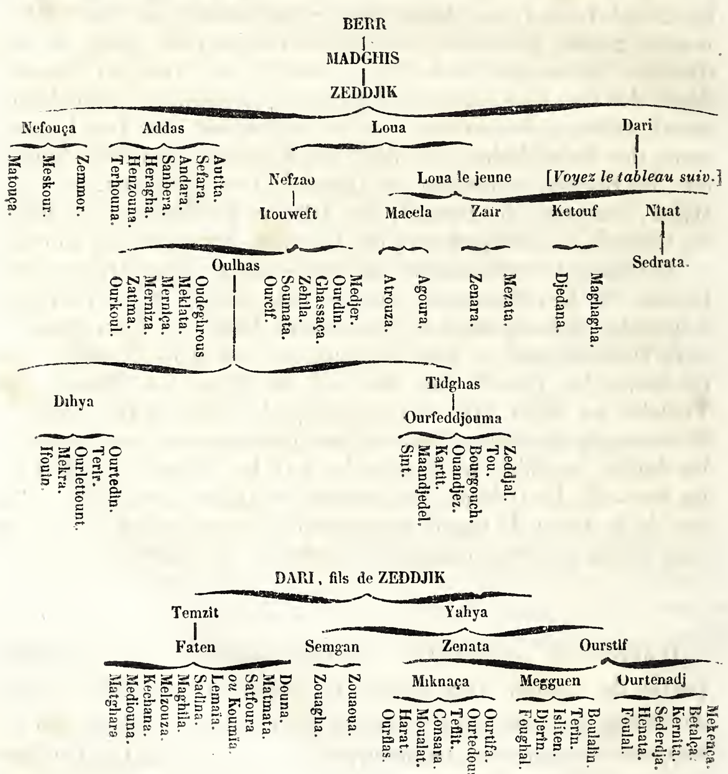
ravagent tout ce pays. — Noms de leurs chefs et indication des fractions d'autres tribus qui entrèrent en Ifrîkïa vers la même époque. — Légendes et poèmes qui se rattachent à l'entrée des Hilal en Ifrîkïa. — Conquêtes de cette tribu. — Ses rapports politiques avec les divers états de l'Afrique septentrionale. — Histoire des *Athbedj*. — Cette tribu hilalienne forme plusieurs branches : les Doreid, les Tauba, les Bokhtor, les Kerfa, les Dahhak, les Eïad, les Latîf, les Kharadj, les Djéber, les Amour, etc. — Généalogique et histoire de toutes ces familles. — Les *Djochem*, population arabe établie dans le Maghreb *(province de Fez)*, par les Almohades, se composent de Corra, d'Acem, de Mocaddem, de Kholt, de Djochem, de Sofyan, de Beni-Djaber, etc. Histoire de toutes ces familles. — Généalogique et ramifications de la tribu de *Rîah*. — Histoire de ses principales familles : les Beni-Mohammed, les Sinber, les Douaouida, les Oulad-Sebâ, les Oulad-Youçof, les Akhder etc. — Un membre de cette tribu, nommé Séada, forme une association ou confrérie dans le but d'assurer la tranquillité du pays et mettre un terme aux brigandages des nomades. Il meurt, les armes à la main.— Généalogie, ramifications et histoire de la tribu de *Zoghba* : les Yezîd, composés des Aulad-Lahec, des Sâd, des Khachna, des Beni-Mouça, etc ; les Hocein, composés des Djondel, des Kharrach, etc ; les Malek, composés des Soueid, des Attaf et des Dialem ; les Flîta, les Chebab, les Modjacher et les Djoutha, branches des Soueid. — Histoire et ramifications des Beni-Amer, autre tribu zoghbienne. — Les Hameïan, etc. — Les *Makil*, tribu d'origine Yéménite, se composent de Doui-Obeid-Allah, de Doui-Mansour et de Doui-Hassan. — Ramifications de ces trois branches : les Chebanat, les Hedadj, les Kharadj, les Ghosl, les Metarfa, les Thâleba, les Ahlaf etc. — Description du Derâ et du Sous. — Histoire des *Soleim*.— Leur origine, généalogie et ramifications : les Zoghb, les Héïb, les Mirdas, les Auf, les Kaoub, les Hakîm, les Beni-Ali, les Debbab, les Ouchah, les Djouari etc.— Un membre de la tribu de Kaoub entreprend de corriger les mœurs et faire cesser les brigandages des Arabes.— Il meurt assassiné.

D'après ces indications, on peut considérer la quatrième partie du second livre comme un appendice à l'*Histoire des Berbères*. En effet, il s'y trouve de nombreux détails sur les rapports de toutes ces tribus arabes avec les dynasties berbères qui gouvernèrent l'Afrique, et ces renseignements servent à

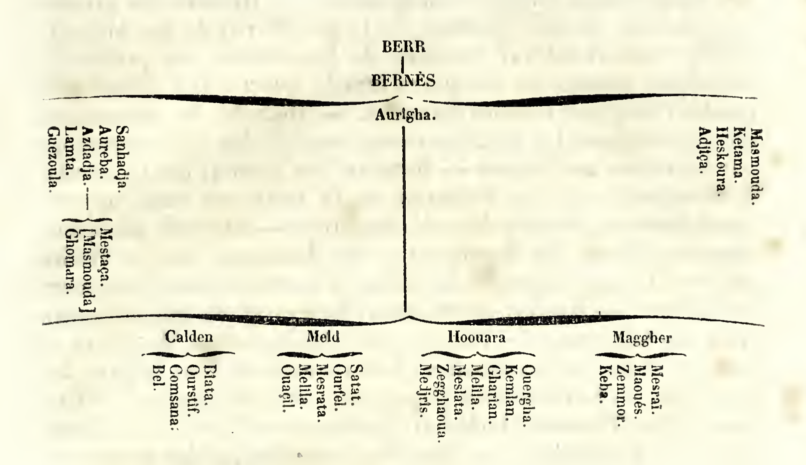
éclaircir bien des points dans les chapitres qui vont suivre. On peut même poser en règle générale que, toutes les fois qu'il y est question d'une guerre, d'un traité de paix, etc., entre un sultan berbère et une tribu arabe, on doit consulter cette histoire ethnographique. Passons maintenant à l'analyse du *Troisième et dernier livre*, renfermant l'Histoire des Berbères.

Origine et ramifications de la nation berbère. — Ce peuple se partage en deux grandes branches : les Botr, descendants de Madghis-Ibn-Berr, et les Beranès, descendants de Bernès-Ibn-Berr.

Les deux tableaux suivants feront connaître la filiation des tribus issues de Madghis :



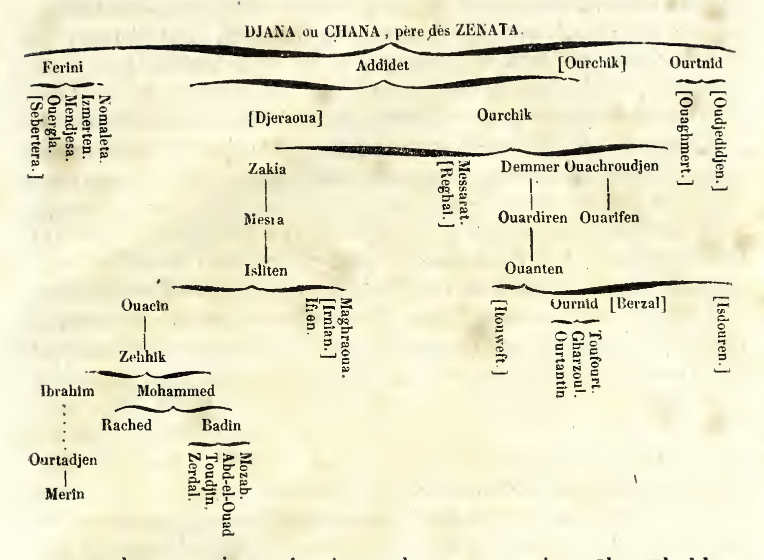
Le tableau suivant représente la filiation des tribus descendues de Bernès.



Opinions des généalogistes tant berbères qu'arabes au sujet da l'origine de cette race. — Réfutation de ces opinions. — Les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé. — Description de l'Afrique septentrionale, pays des Berbères. — Caractère de cette race; ses bonnes qualités, ses hommes illustres. — Esquisse de l'histoire des Berbères sous la domination des khalifes de l'Orient; leurs guerres avec les émirs arabes. — *Histoire des tribus appartenant à la branche de Madghis* : les Nefouça, les Nefzaoua et leurs ramifications, les Beni-Faten, les Zouaoua, les Ourstîf, dont une branche, les Miknaça, a fourni deux dynasties : les Beni-Ouaçoul, ou Midrarides, à Sidjilmessa, et les Beni-Abi-'l-Afïa, à Teçoul. — Histoire de ces deux familles. — La branche de Zenata ayant produit plusieurs dynasties, l'auteur l'a déplacée d'ici pour lui consacrer la dernière moitié du livre. — *Histoire des tribus issues de la souche de Bernès :* les Hoouara, les Azdadja, les Mestaça, les Adjîça, les Aureba, les Ketama, les Sedouîkich, les Beni-Thabet. — *Sanhadja de la première race :* histoire de la dynastie des Zîrides, de celle des Hammadites, des Zîrides de Grenade, et de plusieurs petites dynasties africaines de la même époque, telles que les Beni-Khoraçan à Tunis, les Beni-'r-Rend à Cafsa, les Beni-Djamê, famille arabe hilalienne à Cabès, les Beni-Matrouh à Tripoli. — Occupation de plusieurs villes de la côte par les Normands de la Sicile. —

Sanhadja de la deuxième race, appelés *Sanhadja au litham*, ou voile, et *Almoravides* : histoire abrégée de cette dynastie et de ses conquêtes en Afrique et en Espagne. — Histoire des princes de la famille Ghanîa, parents de la famille royale des Almoravides : voulant relever l'empire de leurs aïeux, ils quittent le Maïorque, passent en Afrique et font la guerre aux Almohades pendant un grand nombre d'années. — Histoire des rois nègres qui gouvernaient les contrées situées au-delà des déserts occupés par les tribus *au litham*.— Histoire des Lamta, des Guezoula, des Heskoura, etc. — *Sanhadja de la troisième race*, appelés aussi *Zanaga*, établis dans le Maghreb. — Histoire des tribus masmoudiennes, des Berghouata, des Ghomara, etc. — Notice des Beni-Eisam, seigneurs de Ceuta, et des Beni-Saleh, seigneurs de Nokour. — Histoire de Ha-mîm, faux prophète qui se montra chez les Ghomara. — Histoire des Hammoudites de Ceuta et Tanger, et des autres familles idrîcides établies dans le pays des Ghomara. — L'Atlas et ses populations masmoudiennes. — Histoire d'Ibn-Toumert, le *Mehdi*, fondateur de la secte et de l'empire des *Almohades*. — Histoire chronologique des princes de cette dynastie, et notice très-détaillée des souverains *hafsîdes*. — La première moitié de l'Histoire des Berbères se termine par une série de notices qui ont pour sujet les Beni-Mozni, seigneurs de Biskera, les Beni-Yemloul, seigneurs de Touzer, les Beni-Khalf, seigneurs de Nefta, les Beni-Maniâ d'El-Hamma, les Beni-Mekki de Cabes et les Beni-Thabet de Tripoli.

Le lecteur aura déjà remarqué sur le tableau des tribus issues de Dari que les généalogistes représentent les Zenata comme descendus de Dari et de Madghis. L'auteur a toutefois regardé cette grande famille comme une race distincte de la population berbère, et, pour cette raison, il a préféré en traiter l'histoire dans un volume à part. Nous trouvons, pour cette raison, que la seconde moitié de l'Histoire des Berbères est consacrée aux tribus zenatiennes et aux dynasties qu'elles ont fondées. La généalogie de ces tribus est rapportée par des savants de leur nation et par un historien arabe, Ibn-Hazm, dont Ibn-Khaldoun estime beaucoup l'autorité. Bien que l'arbre généalogique donné par Ibn-Hazm diffère en quelques points de celui des antiquaires berbères, il a été reçu comme exact par notre auteur et nous le reproduisons ici :



Dans les premiers chapitres de cette section, Ibn-Khaldoun traite de la généalogie de Djana ou Chana, père des Zenata, et de l'origine de son nom. Il donne aussi la filiation des tribus qui regardent Djana comme leur ancêtre, et, passant ensuite à l'histoire de ces peuples, il commence par celle des Djeraoua et raconte les guerres et la mort de la Kahena. Ensuite il traite des anciens Ifrenides, de leur chef, le célèbre Abou-Corra, seigneur de Tlemcen, et d'un autre chef également célèbre, Abou-Yezîd, l'adversaire des Fatemides. L'empire fondé par les Ifrénides à Salé attire alors son attention ainsi que celui qu'Abou-Nour, prince ifrénide, établit à Ronda, en Espagne. Il termine l'histoire de cette tribu par une courte notice des Merendjîsa, une de ses branches, et ensuite il nous fait connaître l'état de la grande tribu des Maghraoua pendant les premiers siècles de l'islamisme. Racontant alors l'histoire de leur chef, Zîri-Ibn-Atïa, il fait celle de la dynastie qu'il fonda à Fez dans le 4e siècle de l'hégire. — Une autre branche, de la même famille, les Beni-Khazroun, règne à Tripoli, vers la même époque, et une troisième branche, les Beni-Khazer, s'établit à Tlemcen. — Un court chapitre renferme l'histoire des émirs qui commandaient à Aghmat, lors de l'apparition des Almorarides, et le chapitre suivant renferme l'histoire des Rîgha, des Laghouat et des Beni Ouerra, tribus maghraouiennes. — Ensuite se trouve la notice de plusieurs autres branches de la

grande famille zenatienne telles que les Beni-Irnîan, les Oudjedidjen, les Ouaghmert ou Ghomra, les Ouargla, les Demmer, les Beni-Berzal, les Beni-Ouemannou et les Beni-Iloumi. Les deux derniers peuples habitaient les contrées qui forment aujourd'hui la province d'Oran, et ils y exercaient une espèce de souveraineté à l'époque où Abd-el-Moumen, premier sultan de la dynastie almohade, envahit cette région. Bientôt après ils en furent dépossédés par les Beni-Toudjîn et forcés de se jeter dans le Désert. L'auteur parle ensuite de plusieurs villes et localités du Désert et fait mention des puits artésiens que l'on creusait dans les pays du Sud, depuis Touat jusqu'au Rîgh *(Ouad-Rîr)*. — Passant alors aux Zenata de la seconde race, tribus descendues de *Ouacîn*, il raconte l'histoire de ces peuples jusqu'à l'époque ou ils fondèrent des dynasties en Maghreb. — Le chapitre suivant est consacré à la puissante famille maghraouienne, les Aulad-Mendîl, qui régna dans la vallée du Chelîf à l'époque ou Yaghmoracen, chef des Abd-el-Ouadites, établit le siége de son empire à Tlemcen. Reprennant alors l'histoire des tribus ouacinides, il passe aux *Beni-Abd-el-Ouad* et à leurs souverains. Cette notice remplit plusieurs chapitres et peut être regardée comme celle où Ibn-Khaldoun déploie tout son talent comme historien. Une notice des Beni-Gommi, tribu abd-el-ouadite, termine l'histoire de ce peuple. Ensuite viennent plusieurs tribus ouacinides, telles que le Beni-Rached, les Beni-Toudjîn, tribu maîtresse du Ouancherîch, les Beni-Selama, peuplade établie à Taoughzout, et les Beni-Irnaten, branche toudjinide, qui habitait le Seressou. — L'histoire d'une autre tribu issue de Ouacîn, celle des *Beni-Merîn*, souverains de Fez et de Maroc, remplit un grand nombre de chapitres, dont ceux qui racontent les expéditions de ce peuple en Espagne, ne sont pas les moins importants. — L'ouvrage se termine par des notices de quelques membres de la famille royale mérinide qui commandèrent les *Volontaires de la foi*, corps de troupes zénatiennes employé au service des souverains de Grenade dans leurs guerres contre les Chrétiens.

Outre les chapitres que nous avons indiqués, on y en trouve plusieurs autres d'une moindre importance dont quelques-uns renferment des notices biographiques des divers hommes d'état dont les noms figurent dans les pages de notre histoire.

Nous allons maintenant indiquer la succession de ces dynasties et l'ordre dans lequel les chapitres de ce livre devront être lus, quand on voudra suivre chronologiquement l'histoire du pays.

DYNASTIES MUSULMANES DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'islamisme avait commencé à étendre ses conquêtes au dehors de l'Arabie, vers l'époque où la domination byzantine s'éteignait dans l'Afrique septentrionale. Affaiblie par le schisme des Donatistes et par les fréquentes révoltes des indigènes, brisée ensuite par les Vandales, l'autorité des Césars y avait reçu un coup fatal; et, bien qu'elle fût relevée par l'habileté de Bélisaire, et soutenue pendant quelques années par les armes de Salomon et de Jean Troglita, elle penchait maintenant vers sa ruine définitive. Les populations de langue latine s'étaient concentrées autour de leurs places fortes, après avoir abandonné leurs riches campagnes aux Berbères; plusieurs villes de premier rang venaient d'être évacuées, et depuis l'an 618, l'importante province de la Tingitane était tombée au pouvoir des Goths d'Espagne. En l'an 645-6, le patrice Grégoire, préfet de l'Afrique, usurpa la pourpre et s'établit à Suffetula, dans la partie de la Byzacène qui avait le moins souffert de tant de révolutions; pendant que Carthage, capitale de la province, et les autres villes de la Zeugitane, restaient fidèles à l'empire.

Tel était l'état de l'Afrique septentrionale quand les Arabes, après avoir effectué la conquête de l'Egypte (an 641), occupèrent la Cyrénaïque (an 642), et, une année plus tard, soumirent la Tripolitaine. En 646-7, ils envahirent l'Ifrîkïa sous la conduite d'Abd-Allah-Ibn-Sâd, tuèrent l'usurpateur Grégoire et s'emparèrent de Suffetula. Malgré cette victoire, ils ne se crurent pas assez forts pour conquérir le reste du pays, et consentirent à évacuer la province, moyennant une forte contribution d'argent. Vingt années plus tard, ils y reparurent encore, et leur chef Moaouïa-Ibn-Hodeidj, s'empara d'Usalitanum (*Djeloula*). Son successeur, Ocba, posa, à quelques lieues de cette ville, les fondements de Cairouan, future capitale de l'Afrique musulmane, et porta les drapeaux du khalifat au-delà du Fezzan, et ensuite jusqu'à l'Océan Atlantique.

Pendant ce temps, les Berbères n'avaient vu dans les Arabes

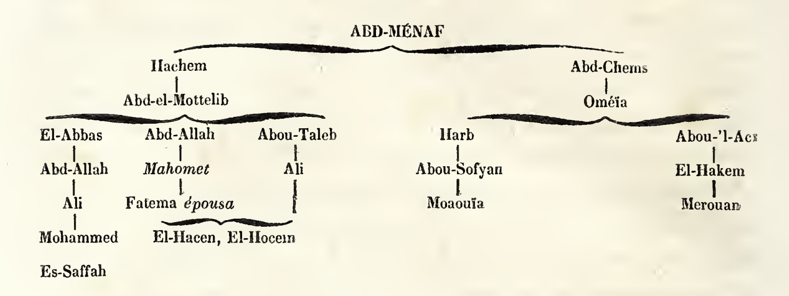
que des libérateurs. Obligés de cultiver les plaines de l'Afrique pour le compte de quelques grandes familles romaines, ils avaient à satisfaire aux exigences de leurs maîtres et à l'avidité du fisc impérial, quand la présence des envahisseurs les délivra d'une servitude devenue intolérable. Mais, avec ce changement, ils durent accepter les obligations qu'impose l'islamisme, et, fatigués bientôt d'une religion qui leur prescrivait de fréquentes prières et leur enlevait près de la moitié de leurs récoltes à titre d'impôts, ils s'allièrent encore aux Romains, écrasèrent les armées arabes (en l'an 683), et fondèrent, à Cairouan même, le premier empire berbère. Pendant cinq ans, leur chef Koceila gouverna l'Afrique avec une justice qui mérita l'approbation des Arabes qu'il avait vaincus. En 688-9, Zoheir-Ibn-Caïs, émir chargé par le khalife de venger la mort d'Ocba, renversa le trône de Koceila; puis, en 691, Hassan-Ibn-en-Noman prit la ville de Carthage et subjugua les Berbères que la Kahena, reine du Mont Auras, avait rassemblés pour le combattre. Mouça-Ibn-Noceir soumit les Berbères de l'Auras, conquit la Tingitane et remporta, en 711, sur les bords de la Guadalète, la célèbre victoire qui livra l'Espagne à l'islamisme et mit fin à l'empire des Visigoths. Depuis lors, les émirs qui gouvernaient l'Afrique eurent la double tâche de combattre les Berbères, race toujours impatiente du joug étranger, et de résister aux tentatives ambitieuses des chefs arabes qui commandaient sous leurs ordres. Pour accroître les difficultés de leur position, le Kharedjisme, doctrine d'une nouvelle secte, se propagea chez les indigènes.

Après la mort de Mahomet, son gendre et cousin, Ali, espéra obtenir le commandement temporel et spirituel des Musulmans. Deux fois, il se vit frustré dans son attente, et la troisième fois il eut à combattre un rival qui finit par le remplacer : Moaouïa, chef de la famille des Oméïades et de la haute bourgeoisie de la Mecque, corps qui s'était longtemps opposé aux entreprises de Mahomet, resta seul khalife en employant tour à tour l'intrigue et les armes. La plus grande partie de la nation arabe se laissa entraîner dans cette querelle qui, heureusement pour l'Europe, brisa à jamais l'unité de l'empire; mais un certain nombre de

croyants, puritains de l'islamisme, se tinrent à l'écart en déclarant que le droit de choisir le chef de l'état et de la religion appartenait au corps entier des fidèles. Ils prirent bientôt les armes pour faire valoir ce principe ; puis, à la suite de plusieurs défaites, ils eurent recours à d'autres moyens pour combattre leurs adversaires. Ces *dissidents* ou *kharedjites*, comme on les nomma, enseignaient que tout musulman, hormis ceux de leur secte, était infidèle et méritait la mort; que ses femmes et ses enfants pourraient être légalement réduits en servitude. Ils dénoncèrent aussi la peine de mort contre les croyants qui ne répondraient pas à l'appel pour la guerre sainte, c'est-à-dire, contre les individus de leur propre parti auxquels il manquait, soit le courage, soit le fanatisme. Vaincue en Syrie, en Arabie et en Irac, cette faction se brisa, mais les débris se répandirent jusque dans les provinces les plus éloignées du siége de l'empire. Quelques-uns de ces fuyards passèrent en Afrique où ils trouvèrent les Berbères bien disposés à embrasser leurs doctrines. Ce peuple ne cherchait que des prétextes pour résister à la domination arabe ; et si, dans les premiers temps, il ne savait entreprendre une révolte sans se jeter dans l'apostasie, il apprit alors à s'insurger sans cesser d'être musulman. Profitant enfin des guerres qui embrâsèrent toutes les provinces de l'islamisme lors de la lutte des Oméïades et des Abbacides, ils parvinrent encore à vaincre les Arabes et à devenir maîtres chez eux.

Pendant quatorze mois les Kharedjites sofrites dominèrent dans Cairouan ; les Eibadites, qui formaient une autre nuance de la même secte, y régnèrent ensuite pendant deux ans, et, pour que l'autorité du khalifat fût rétablie en Afrique, il fallut que les cadavres de quarante mille de ces hérétiques restassent sur un seul champ de bataille.

Comme la famille d'El-Abbas avait maintenant arraché l'empire aux descendants d'Oméïa qui, eux-mêmes l'avaient enlevé à la postérité de Mahomet, et que ces changements de dynastie eurent pour résultat le démembrement et la ruine de l'autorité arabe, il sera nécessaire d'indiquer ici la filiation de ces trois branches de la tribu de Coreich :



De la branche d'El-Abbas, oncle de Mahomet, sortirent les *Abbacides;* de celle d'Oméïa, fils d'Abd-Chems, provinrent les deux branches des Oméïades ; d'El-Hacen et d'El-Hocein sortirent les *Alides* ou *Fatemides*, princes dont les partisans furent ordinairement désignés par le nom injurieux de *Chiites*, c'est-à-dire *sectaires*. Si la succession au khalifat devait se régler selon les maximes du droit d'hérédité, on voit par l'inspection de ce tableau que les Alides seuls pouvaient y prétendre, et que les Omeïades y avaient encore moins de titres que les Abbacides.

Pendant un siècle et demi les émirs de l'Afrique avaient été nommés par les khalifes de l'Orient, mais ensuite l'autorité devint l'héritage des Aghlebides, famille dont l'aïeul, El-Aghleb, avait rendu de grands services aux Abbacides, d'abord en Khoraçan, et plus tard en Afrique. Son fils Ibrahîm reçut de Haroun-er-Rechîd le gouvernement de cette province et transmit l'autorité à ses enfants.

Onze princes aghlebides régnèrent successivement à Cairouan, pendant plus d'un siècle. Ils avaient dompté les Berbères, courbé l'audace des généraux arabes, toujours disposés à repousser leur autorité ; ils avaient même conquis la Sicile, quand leur dynastie fut renversée par un ennemi dont ils avaient à peine soupçonné l'existence. Les Berbères de la tribu de Ketama reconnurent pour khalife un prince fatemide, expulsèrent de l'Afrique Zîadet-Allah, l'aghlebide, et enlevèrent ce pays à l'autorité des khalifes de l'Orient. Voici la liste des émirs arabes et des aghlebides :

J.-C.	A. H.	ÉMIRS DE L'AFRIQUE.
665—6	45 ?	Moaouïa-Ibn-Hodeidj.
670	50 ?	Ocba-Ibn-Nafê, 1re fois
675	55	Abou-'l-Mohadjer.
681—2	62	Ocba, 2e fois.
682—3	63	Koceila, *chef berbère.*
686—7	67	Zoheir-Ibn-Caïs.
688—9	69 ?	Hassan-Ibn-en-Noman.
698—9	79 ?	Mouça-Ibn-Noceir.
715—6	97	Mohammed-Ibn-Yezîd, 1re fois.
718—9	100	Ismaïl-Ibn-Abi-'l-Mohadjer.
719-20	101	Yezîd-Ibn-Abi-Moslem.
720—1	102	Mohammed-Ibn-Yezîd, 2e fois.
721—2	103	Bichr-Ibn-Safouan.
728—9	110	Obeida-Ibn-Abd-er-Rahman.
732—3	114	Ocba-Ibn-Codama.
734	116	Obeid-Allah-Ibn-el-Habhab.
741	123	Kolthoum-Ibn-Eïad.
742	124	Handala-Ibn-Safouan.
745	127	Abd-er-Rahman-Ibn-Habîb.
754—5	137	El-Yas-Ibn-Habîb.
755—6	138	Habîb-Ibn-Abd-er-Rahman.
757	140	Acem, *émir berbère sofrite.*
758	140	Ibn-Abi-'l-Djâd, *berbère sofrite.*
758—9	141	Abou-'l-Khattab-Abd-el-Ala, *berbère eibadite.*
761	144	Mohammed-Ibn-el-Achâth.
765	148	Eïça[-Ibn-Youçof]-Ibn-Mouça.
765	148	El-Aghleb-Ibn-Salem, 1re fois.
766	149	El-Hacen-Ibn-Harb.
767	150	El-Aghleb, 2e fois.
768	151	Omar-Ibn-Hafs.
771	154	Yezîd-Ibn-Hatem.
787	170	Dawoud-Ibn-Yezîd.
787—8	171	Rouh-Ibn-Hatem.
791	174	Nasr-Ibn-Habîb.
793	177	El-Fadl-Ibn-Rouh.
795	179	Herthema-Ibn-Aïen.
797	181	Mohammed-Ibn-Mocatel, 1re fois.
799	183	Temmam-Ibn-Temîm.
800	184	Mohammed-Ibn-Mocatel, 2e fois.
800	184	Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb.

J.-C.	A. H.	ÉMIRS AGHLEBIDES.
800	184	Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb.
812	196	Abou-'l-Abbas-Abd-Allah, fils d'Ibrahîm.
817	201	Abou-Mohammed-Zîadet-Allah I, fils d'Ibrahîm.
838	223	Abou-Eical-el-Aghleb, fils d'Ibrahîm.
841	226	Mohammed, fils d'Abou-Eical.
856	242	Ahmed, fils de Mohammed.
863	249	Zîadet-Allah II, fils de Mohammed.
864	250	Abou-'l-Gharanîc-Mohammed, fils d'Ahmed.
875	261	Ibrahîm, fils d'Ahmed.
902	289	Abd-Allah, fils d'Ibrahîm.
903	290	Zîadet-Allah III, fils d'Abd-Allah.
909	296	Il abdique.

Pour l'histoire des événements qui se passèrent sous l'administration de ces émirs, on consultera, dans cet ouvrage, les chapitres suivants :

Tome I, Les appendices, n^os^ I et II,
Les Berbères sous la domination arabe,
Les Aureba, les Hoouara.

Tome III, Les Djeraoua,
Les Beni-Ifren.

Pour les origines berbères, on lira :

Tome I, Chapitre sur les origines berbères,
Chapitre sur leur pays,
Chapitre sur leur caractère national.

Tome III, Origines zenatiennes.

En l'an 755, après la chute des Oméïades, un membre de cette famille, descendant du khalife Merouan-Ibn-el-Hakem, échappa au massacre qui enveloppa la plupart de ses parents et gagna l'Andalousie où il fit revivre, avec plus d'éclat que précédemment, la dynastie fondée par ses aïeux. Ce fut de lui que sortirent les khalifes *oméïades* ou *merouanides* de l'Espagne.

Trente-trois ans plus tard, un arrière petit-fils d'El-Hacen, fils d'Ali et de Fatema, se réfugia en Afrique pour éviter la mort que lui destinait le khalife abbacide, El-Mehdi. Accueilli avec em-

pressement par les Berbères de la province de Tanger, il fixa son séjour dans Oulîli (*Volubilis*) et fonda la *dynastie idricide*. Le royaume de ses successeurs eut Fez pour capitale et embrassa toutes les provinces qui forment l'empire actuel du Maroc ; mais il se morcela bientôt entre plusieurs membres de la famille royale. Attaqués alternativement par les Zîrides et les Omeïades d'Espagne, ces petits princes perdirent leurs états, et le dernier qui restait devint le prisonnier du khalife de Cordoue.

J.-C.	A. H.	LES IDRÎCIDES.
788—9	172	Idrîs I, fils d'Abd-Allah, à Oulîli.
791—2	175	Régence pendant la minorité de son fils.
804	188	Idrîs II, fils du précédent.
807—8	192	Fondation de Fez.
827—9	212	(213) Mohammed, fils d'Idrîs II.
836	221	Ali, fils de Mohammed.
848—9	234	Yahya, fils de Mohammed.
		Yahya, fils de Yahya.
		Ali, fils d'Omar, fils d'Idrîs II.
		Yahya, fils d'El-Cacem, fils d'Idrîs II.
904—5	292	Yahya, fils d'Idrîs, fils d'Omar, fils d'Idrîs II.
921—2	309	Il est détrôné et remplacé par Rîhan-el-Ketami.
922—3	310	(313) *selon Ibn-Khaldoun et l'auteur du Baïan,* El-Hacen-el-Haddjam, fils de Mohammed, fils d'El-Cacem, fils d'Idrîs II.
924—5	312	Sa mort.
925—6	313	Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa s'empare de Fez.
		Kennoun, fils de Mohammed, fils d'El-Cacem, fils d'Idrîs II, règne à Hadjer-en-Nesr.
948—9	337	Sa mort.
		Abou-'l-Aïch-Ahmed, fils de Kennoun.
954—5	343	Sa mort.
958—9	347	El-Hacen, fils de Kennoun, à Basra.
974—5	364	Il abdique.
983—4	373	Il ressaisit le pouvoir.
985—6	375	Sa mort et fin de la dynastie.

Sur l'histoire des Idrîcides le lecteur doit consulter :

Tome II, Appendice, *Hist. des Idrîcides*,

Idrîcides du Rif,
Les Beni-Hammoud,
Les Beni-Eisam,
Les Beni-Saleh,
Tome III, Les Beni-Zîri-Ibn-Atîa,
Les Beni-Khazroun.

Comme les émirs des Miknaça et des Maghraoua avaient travaillé à renverser l'autorité des Idrîcides et étaient même parvenus à exercer alternativement le haut commandement à Fez et cela presque toujours au nom du khalife oméïade, nous donnons ici la liste des chefs qui gouvernèrent ces tribus :

J.-C.	A. H.	LES BENI-ABI-'L-AFIA (*miknaciens*), souverains de Teçoul et, pendant quelque temps, seignenrs de Fez, de Basra, de Tanger et de Tlemcen.
917—8	305	Messala-Ibn-Habbous s'empare de Fez.
925—6	313	Son cousin, Mouça, fils d'Abou-'l-Afïa, occupe Fez.
938—9	327	Medîn, fils de Mouça, à Fez.
952—3	341	(ou 328) mort de Mouça.
961	350	Mort d'Ibrahîm, fils de Mouça.
970—1	360	Mort d'Abd-Allah, fils d'Ibrahîm.
973—4	363	Mort de Mohammed, fils d'Abd-Allah.
1014-5	405	Mort d'El-Bouri, fils de Mouça.
1071-2	464	(?) El-Cacem, fils de Mohammed, fils d'Abd-er-Rahman, fils (?) d'Ibrahîm, fils de Mouça, est détrôné par Youçof-Ibn-Tachefîn, l'almoravide.

J.-C.	A. H.	LES MAGHRAOUA DU MAGRREB, émirs de Fez.
		Zîri-Ibn-Atïa.
1001	391	Remplacé par son fils El-Moëzz.
1026	417	Hammama, cousin d'El-Moëzz et fils d'El-Moëzz-Ibn-Atïa.
1039	431	Dounas, fils de Hammama.
1059	451	El-Fotouh, fils de Dounas.
1065	457	Moannecer, fils de Zîri-Ibn-Atïa.
1067-8	460	Temîm, fils de Moannecer.
1069-0	462	Prise de Fez par Youçof-Ibn-Tachefîn.

L'histoire des Miknaça se trouve dans le tome I, et celle des Maghraoua dans le tome III.

Passons maintenant aux Fatemides et à leurs successeurs, les Zîrides; mais, d'abord, pour faire comprendre le prompt établissement de l'autorité fatemide et l'apparition subite de cette dynastie, il nous sera nécessaire de rappeler ici le grand dogme de la secte chîite. Parmi les partisans d'Ali il s'en trouvèrent plusieurs qui, non-seulement maintenaient ses droits à l'*imamat* ou commandement temporel et spirituel de tous les musulmans, mais qui croyaient, comme article de foi, que cette dignité devait rester pour toujours dans sa postérité. Empruntant alors l'opinion que les anciens Persans entretenaient au sujet de leurs rois, ils enseignaient l'incarnation de la Divinité dans la personne de l'imam. Lors de la disparition mystérieuse de leur douzième imam, qui était un dixième descendant d'Ali, ils se persuadèrent qu'il reparaîtrait plus tard, afin d'établir l'ordre sur la terre et d'y faire régner l'islamisme.

Cette secte se propagea dans tous les pays musulmans par le moyen d'émissaires qui organisèrent des sociétés secrètes dans le but de soutenir l'imam que l'on attendait. Ce fut déjà par de semblables moyens que les Abbacides étaient parvenus à former le puissant parti qui les plaça sur le trône. Comme l'*imam* tant *attendu* (*el-montader*) n'arrivait pas, une autre secte sortit de celle-ci et enseigna que c'était le *Mehdi* ou *être dirigé* qui devait venir pour guérir les maux de l'islamisme. Selon les partisans de cette croyance, le Mehdi serait un descendant d'Ali, autre que l'*imam attendu*.

Les semences de cette doctrine se répandirent dans toutes les parties de l'empire, même dans les pays qui composent la province actuelle de Constantine. Les Ketama, tribu berbère qui habitait cette région, s'attendait à la venue du Mehdi, quand un missionnaire se présenta chez eux en se déclarant précurseur de l'*imam dirigé*. Bientôt il appela ce peuple aux armes, renversa la dynastie des Aghlebides, et porta sur le trône un descendant d'Ali et de Fatema. Telle fut l'origine de la *dynastie fatemide*.

J.-C.	A. H.	FATEMIDES DE L'IFRÎKÏA.
909	296	Obeid-Allah, le Mehdi.
934	322	Abou-'l-Cacem-el-Caïm, fils d'Obeid-Allah.
946	334	Ismaïl-el-Mansour, fils d'Abou-'l-Cacem.
953	341	El-Moëzz-Mâdd, fils d'Ismaïl.
972	362	Il transporte en Egypte le siége du khalifat.

El-Caïm, fils et successeur du Mehdi, rencontra un ennemi redoutable dans Abou-Yezîd, de la tribu des Beni-Ifren. Ce fanatique avait été initié aux doctrines kharedjites à Touzer, ville du Djerîd tunisien, et de même que tous les membres de cette secte, il avait puisé, dans les enseignements de ses maîtres, une haine implacable contre les descendants d'Ali. Ayant levé l'étendard de la révolte, il obtint l'appui de plusieurs tribus berbères que le gouvernement fatemide avait indisposées par sa tyrannie et par les exigences de ses doctrines religieuses. El-Caïm fut défait dans plusieurs batailles et dut enfin s'enfermer dans El-Mehdïa, sa capitale, où il mourut assiégé. Son fils, El-Mansour, défit les troupes d'Abou-Yezîd, s'empara de leur chef et raffermit ainsi la puissance de sa famille. Son fils et successeur, El-Moëzz, enleva Fez aux Idrîcides, Sidjilmessa aux Beni-Midrar, Nokour à la famille Saleh, et passa ensuite en Egypte où il établit définitivement le trône de son empire. Il laissa en Afrique pour lieutenant un chef sanhadjien, nommé Bologguîn-Ibn-Zîri, qui avait servi sous ses ordres.

Pour l'histoire des Fatemides on pourra lire :

Tome I, Les Beni-Midrar,
Les Beni-Abi-'l-Afïa.
Tome II, Appendice, *Hist. des Fatemides*,
Tome III, Les Beni-Ifren,
Les Maghraoua,
Les Azdadja.

Bologguîn transmit à son fils El-Mansour, le gouvernement des provinces que les Fatemides avaient confiées à sa garde. Son arrière petit-fils, El-Moëzz, répudia l'autorité de cette dynastie, rétablit dans ses états la religion orthodoxe et y fit proclamer la suprématie du khalife de Baghdad. Le gouvernement fatemide se vengea de cette usurpation en lançant contre l'Afrique septentrionale une horde d'Arabes nomades qui se répandit dans toutes les parties de ce pays en y portant le ravage et la dévastation.

Ce fut ainsi qu'une nouvelle population arabe remplaça, dans la Mauritanie, celle que la conquête musulmane y avait implantée et qui s'était totalement éteinte vers l'époque où El-Moëzz transporta en Egypte le siége de son empire. Ainsi, toutes les populations arabes qui habitent maintenant l'Afrique, tirent leur origine de quelques tribus qui envahirent ce pays vers le milieu du onzième siècle de notre ère.

A cette époque l'empire de Bologguîn s'était partagé entre deux branches de sa postérité : les Zîrides qui régnèrent en Ifrîkïa, et les Hammadites qui possédèrent les provinces de Constantine et de Bougie. Ceux-ci résistèrent vigoureusement aux Almoravides, peuple qui venait de renverser l'autorité des Maghraoua à Fez ; mais les Zîrides laissèrent tomber leurs états au pouvoir de Roger II, roi de Sicile.

J.-C.	A.H.	LES ZÎRIDES.
972	362	Bologguîn-Youçof, fils de Zîri.
984	373	El-Mansour, fils de Bologguîn.
996	385	Badîs, fils d'El-Mansour.
1016	406	El-Moëzz, fils de Badîs.
1062	454	Temîm, fils d'El-Moëzz.
1107-8	501	Yahya, fils de Temîm.
1116	509	Ali, fils de Yahya.
1121-2	515	Hacen, fils d'Ali.
1148-9	543	Détrôné par les Siciliens.

J.-C.	A. H.	LES HAMMADITES.
1007-8	398	Hammad, fils de Bologguîn-Ibn-Zîri, fonde la Calâ des Beni-Hammad.
1014-5	405	Il se déclare indépendant.
1028	419	El-Caïd, fils de Hammad.
1054-5	446	Mohcen, fils d'El-Caïd.
1055-6	446	(447) Bologguîn, fils de Mohammed et petit-fils de Hammad.
1062	454	En-Nacer, fils d'Alennas, fils de Hammad.
1067-8	460	Il fonde la ville de Bougie.
1088-9	481	Mansour, fils d'En-Nacer.
1090-1	483	Il s'établit à Bougie.
1104-5	498	Badîs, fils de Mansour.
1105-6	499	El-Azîz, fils de Badîs.
1121-2	515	Yahya, fils d'El-Azîz.
1152-3	547	Abdique en faveur d'Abd-el-Moumen l'almohade.

Dans les chapitres dont ont donne ici l'indication, se trouvent les renseignements qui concernent ces deux dynasties :

Tome I, Beni-Abi-'l-Afïa.
Tome II, Hist. des Zîrides,
Hist. des Hammadites,
Zîrides d'Espagne,
Les Berghouata,
Les Beni-Khoraçan,
Les Beni-Matrouh,
Les Beni-Djamê,
Les Beni-Thabet.
Tome III, Les Beni-Ifren,
Les Beni-Yalâ,
Les Beni-Khazroun.

Quant aux *Almoravides* ou *marabouts* (*al-morabetin*), il nous suffira de dire qu'une confrérie religieuse établie dans un îlot du Sénégal convertit à l'islamisme les Sanhadja ou *Zanaga* qui habitaient la région arrosée par ce fleuve et qui lui ont même laissé leur nom. Les néophytes portèrent la guerre dans le pays des

Noirs, subjuguèrent ensuite le Maghreb (*royaume actuel du Maroc*), une partie du Maghreb central (*province d'Oran*) et envahirent l'Espagne où ils détrônèrent les petits princes qui s'étaient partagés les états des Oméïades.

J. C.	A. H.	ALMORAVIDES.
		Yahya-Ibn-Ibrahîm-el-Djedali.
		Yahya-Ibn-Omar.
1055-6	447	Abou-Bekr-Ibn-Omar.
1061	453	Youçof-Ibn-Tachefîn.
1106	500	Ali-Ibn-Youçof.
1142-3	537	Tachefîn-Ibn-Ali.
1146-7	541	(ou 539) mort de Tachefîn.
1147		Mohammed-Ibn-Tachefîn-Ishac, fils d'Ali-Ibn-Youçof, tué à Maroc en 541.

Pour l'histoire des Almoravides consultez :

Tome II, Les Almoravides,
Hist. des Ibn-Ghanîa,
Les Berghouata,
Les Guezoula, Heskoura, etc.,
Les Beni-Yala.

Bientôt une nouvelle dynastie s'éleva aux environs de Maroc, vainquit les Almoravides, s'empara du Maghreb, de l'Ifrîkïa et de l'Espagne musulmane. Les Hammadites succombèrent devant les conquérants et les Siciliens abandonnèrent leurs possessions africaines. Les *Almohades* ou *unitaires*, tel fut le nom que ce peuple adopta, se composèrent de plusieurs tribus berbères masmoudiennes qui habitaient la chaîne de l'Atlas marocain et qui avaient embrassé les doctrines d'un prétendu réformateur. Ibn-Toumert, homme aussi ambitieux que fanatique, se présenta chez elles en se donnant pour cet être mystérieux, le *Mehdi*, dont nous avons déjà eu occasion de parler, et dont la venue est attendue par les musulmans afin que la vraie foi triomphe de l'infidélité et que la justice règne enfin sur toute la terre.

J.-C.	A. H.	ALMOHADES.
1128	522	Mort du Mehdi.
1130	524	Avènement d'Abd-el-Moumen.
1163	558	Abou-Yacoub-Youçof, fils d'Abd-el-Moumen.
1184	580	Abou-Youçof-Yacoub-el-Mansour, fils d'Abd-el-Moumen.
1199	595	Mohammed-en-Nacer, fils d'El-Mansour.
1214	611	Youçof-el-Mostancer, fils d'En-Nacer.
1224	620	Abd-el-Ouahed-el-Makhloué, fils de Youçof.
1224	621	El-Adel, fils d'El-Mansour.
1227	624	Yahya, fils d'En-Nacer.
1228-9	626	Abou-'l-Alâ-Idrîs-el-Mamoun, fils d'El-Mansour.
1232	630	Abd-el-Ouahed-er-Rechîd, fils d'El-Mamoun.
1242	640	Ali-es-Saîd, fils d'El-Mamoun.
1248	646	Omar-el-Morteda, fils d'Ishac, fils de Youçof, fils d'Abd-el-Moumen.
1266	665	Abou-'l-Alâ-Abou-Debbous-el-Ouathec, fils de Mohammed, fils d'Abou-Hafs, fils d'Abd-el-Moumen.
1269	667	Vaincu et tué par les Merinides.

Sur les Almohades consultez :

Tome I, Les Koumïa.
Tome II, Les Masmouda,
Les Almohades,
Les Beni-'r-Rend,
Les Sanhadja de la 3e race,
Les Beni-Djamê.

Les Almohades conférèrent le gouvernement de l'Ifrîkïa à un lieutenant, fils d'un de leurs principaux chefs de tribu, et jetèrent ainsi la semence qui devait bientôt produire un empire indépendant, celui des *Hafsides*. En Espagne ils avaient remporté sur les Chrétiens des victoires aussi éclatantes que celles de leurs prédécesseurs, les Almoravides ; mais, comme eux, ils durent céder devant la bannière de Castille. En Afrique un adversaire s'éleva pour les combattre, les *Beni-Merîn*, tribu zé-

natienne du Désert au midi d'Oran, pénétra dans le Tell maghrébin, occupa la ville de Fez, soumit les provinces marocaines et détruisit enfin les débris de la nation almohade. Une autre tribu zénatienne quitta aussi le Désert, s'établit dans Tlemcen et fonda l'empire des *Beni-Abd-el-Ouad*.

J.-C.	A. H.	ALMOHADES HAFSIDES.
1228-9	626	Abou-Zékérïa-Yahya, fils d'Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, fils d'Abou-Hafs, se déclare indépendant.
1249	647	Abou-Abd-Allah-el-Mostancer, fils du précédent.
1277	675	Yahya-el-Ouathec-el-Makhloué, fils du précédent.
1279	678	Abou-Ishac, frère d'El-Mostancer.
1282	681	Ibn-Abi-Omara, usurpateur.
1284	683	Abou-Hafs, frère d'Abou-Ishac.
1295	694	Abou-Acîda-Mohammed, fils d'El-Ouathec.
1309	709	Abou-Bekr-es-Chehîd, petit-fils d'Abou-Zékérïa.
1309	709	Abou-'l-Baka I, fils d'Abou-Zékérïa, fils d'Abou-Ishac.
1311	711	Abou-Yahya-Zékérïa-el-Lihyani, fils d'Ahmed, fils de Mohammed-el-Lihyani, fils d'Abd-el-Ouahed, fils d'Abou-Hafs.
1317	717	Abou-Derba-el-Mostancer, fils du précédent.
1318	719	Abou-Yahya-Abou-Bekr, frère d'Abou-'l-Baca.
1346	747	Abou-'l-Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Bekr.
»	»	Abou-Hafs-Omar, frère du précédent.
»	»	Occupation mérinide.
1349	750	El-Fadl, fils d'Abou-Bekr.
1350	751	Abou-Ishac, fils d'Abou-Bekr.
1368-9	770	Abou-'l-Baca II, fils du précédent.
1370-1	772	Abou-'l-Abbas, petit-fils d'Abou-Bekr.
1394	796	Abou-Farès-Azouz, fils d'Abou-'l-Abbas.

NOTE. — De temps à autre, les princes de la famille royale qui gouvernaient les provinces de Bougie et de Constantine, se déclaraient indépendants et prenaient le titre de sultan.

Les chapitres de cet ouvrage qui ont rapport aux Hafsides sont les suivants :

Tome I, Les Sedouîkich.

Tome II, Les Hafsides,
Les Beni-Matrouh, etc.

Tome III, Suite des Hafsides,
Les Beni-Thabet,
Les Beni-Mozni,
Les Beni-Yemloul,
Les Beni-Mekki.

J.-C.	A. H.	LES MÉRINIDES.
1195	591	Abd-el-Hack.
1217-8	614	Othman, fils d'Abd-el-Hack.
1239-0	637	Mohammed, fils d'Abd-el-Hack.
1244	642	Abou-Yahya-Abou-Bekr, fils d'Abd-el-Hack.
1258	656	Abou-Youçof-Yacoub, fils d'Abd-el-Hack.
1286	685	Abou-Yacoub-Youçof, fils d'Abou-Youçof.
1307	706	Abou-Thabet-Amer, fils d'Abou-Amer, fils d'Abou-Yacoub.
1308	708	Abou-'r-Rebîa-Soleiman, fils d'Abou-Amer.
1310	710	Abou-Saîd-Othman, fils de Yacoub.
		De 720 (1320) à 733 (1332), Abou-Ali-Omar, fils d'Abou-Saîd, règne à Sidjilmessa.
1331	731	Abou-'l-Hacen-Ali, fils d'Abou-Saîd.
1348-9	749	Abou-Einan, fils d'Abou-'l-Hacen.
1358	759	Es-Saîd, fils d'Abou-Einan.
1359	760	Abou-Salem-Ibrahîm, fils d'Abou-'l-Hacen.
1361	762	Abou-Omar-Tachefîn, fils d'Abou-'l-Hacen.
1361	763	Abd-el-Halîm, fils d'Abou-Ali-Omar, fils du sultan Abou-Saîd.
1361-2	763	Abou-Zîan-Mohammed, fils d'Abou-Abd-er-Rahman, fils d'Abou-'l-Hacen.
		De 763 (1361) à 764 (1362), Abd-el-Halîm règne à Sidjilmessa.
1366	768	Abd-el-Azîz, fils d'Abou-'l-Hacen.
1372	774	Es-Saîd-Mohammed, fils d'Abd-el-Azîz.
1374-5	776	Abou-'l-Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Salem, règne pour la première fois.

J.-C.	A. H.	LES MÉRINIDES. (*Suite.*)
		De 776 (1374-5) à 784 (1382-3), Abd-er-Rahman, fils d'Abou-Ifelloucen, fils d'Abou-Ali-Omar, fils d'Abou-Saîd, règne à Maroc.
1384	786	Mouça, fils d'Abou-Einan.
1384	786	El-Montacer, fils d'Abou-'l-Abbas.
1386	788	El-Ouathec-Mohammed, fils d'Abou-'l-Fadl, fils d'Abou-'l-Hacen.
1387	789	Abou-'l-Abbas, pour la 2e fois.
1393	796	Abou-Farès, fils d'Abou-'l-Abbas.

Consultez sur les Mérinides :

Tome II, Sanhadja de la 3e race.

Tome III, Les Beni-Ouemannou.

Tome IV, Histoire des Beni-Merîn,
Histoire des Volontaires de la foi,
Les Beni-Rached,
Les Beni-Toudjîn,
Les Beni-Selama.

J.-C.	A. H.	LES ABD-EL-OUADITES.
1235-9	633	Yaghmoracen, fils de Zîan.
1283	681	Othman, fils de Yaghmoracen.
1303-4	703	Abou-Zîan, fils d'Othman.
1308	707	Abou-Hammou I, Mouça, fils d'Othman.
1318	718	Abou-Tachefîn I, Abd-er-Rahman, fils d'Abou-Hammou.
1337	737	Occupation mérinide.
1348	749	Abou-Saîd-Othman et son frère Abou-Thabet-ez-Zaïm, fils d'Abd-er-Rahman, fils de Yahya, fils de Yaghmoracen.
1352	753	Abou-Hammou II, Mouça, fils de Youçof, fils d'Abd-er-Rahman, fils de Yahya.
1386-7	788	Abou-Tachefîn II, fils d'Abou-Hammou II.
1393	796	Abou-Zîan, fils d'Abou-Hammou.

Les chapitres suivants fournissent des renseignements sur les Beni-Abd-el-Ouad :

Tome III, Les Zenata de la 3e race,
Histoire des Beni-Abd-el-Ouad,
Les Beni-Gommi,
Les Beni-Mendîl,
Les Iloumi et les Ouemannou,
Les Maghraoua,
Les Toudjîn,
Les Beni-Rached,
Les Beni-Selama.

Les trois dynasties dont on vient de lire les noms se maintenaient encore debout à l'époque où notre auteur termina son ouvrage. Pour compléter l'histoire de ces peuples, il faut espérer qu'une plume habile continuera le récit d'Ibn-Khaldoun, en nous faisant connaître les vicissitudes de fortune qu'ils eurent à subir jusqu'à la conquête de Tunis et de Tlemcen par les Turcs, et jusqu'au renversement du trône des Merinides par les chérifs, ancêtres du souverain actuel du Maroc.

NOTICE BIOGRAPHIQUE D'IBN-KHALDOUN.

Abou-Zeid-Abd-er-Rahman, surnommé Ouéli-'d-Dîn (*ami de la religion*), fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils d'El-Hacen, fils de etc., etc., fils de Khaldoun [1], appartenait à une noble famille arabe dont l'aïeul, Ouaïl-Ibn-Hodjr, prince de la tribu de Kinda, avait embrassé l'islamisme dans la dixième année de l'hégire [2]. Les Kinda habitaient alors le Hadramout, province située dans le Sud de la Péninsule ara-

[1] Les faits rapportés dans la première partie de cette notice ont été tirés de l'autobiographie d'Ibn-Khaldoun, récit très-curieux dont j'ai publié la traduction dans le *Journal asiatique* de 1844.

[2] L'histoire d'Ouaïl se trouve dans l'autobiographie; sa conversion à l'islamisme est mentionnée dans l'*Essai sur l'histoire des Arabes* de M. C. de Perceval.

bique. Khald, surnommé Khaldoun [1], huitième descendant de Ouaïl, passa en Espagne avec un détachement de troupes tirées du Hadramout, et se fixa dans Carmona. Vers le milieu du troisième siècle de l'hégire, sa famille alla s'établir à Séville, et pendant longtemps elle fournit à l'Espagne musulmane une suite de généraux habiles et de savants distingués. La puissance des Beni-Khaldoun et la haute influence qu'ils exercèrent dans cette ville se maintint jusqu'à la conquête de l'Espagne par les Almoravides : Youçof-Ibn-Tachefîn, souverain de ce peuple africain, y détruisit pour toujours la domination de l'aristocratie arabe.

Dans la première moitié du septième siècle de l'hégire, la famille Khaldoun, prévoyant la chute prochaine de Séville que menaçaient déjà les armées de Ferdinand III, roi de Castille, émigra en Afrique, et s'allia par des mariages aux Beni-Azéfi, famille puissante qui habitait Ceuta. El-Hacen, trisaïeul de notre auteur, suivit la fortune de l'émir hafside Abou-Zékérïa [2], et mourut à Bône dans la jouissance des bienfaits et des honneurs dont ce monarque l'avait comblé. Son fils, Abou-Bekr-Mohammed, obtint du sultan El-Mostancer, fils et successeur d'Abou-Zékérïa, les mêmes faveurs et les mêmes avantages dont son père avait été reconnu digne. Employé ensuite par le sultan Abou-Ishac en qualité de ministre des finances, il déploya une grande habileté dans cette charge importante. L'usurpateur Ibn-Abi-Omara lui ôta la vie après avoir confisqué ses biens. Mohammed, fils d'Abou-Bekr et grand-père de notre auteur, remplit avec

---

[1] Plusieurs grandes maisons d'origine arabe adoptèrent de bonne heure l'usage de se distinguer par un nom particulier qui se transmit à leurs descendants. On le choisissait ordinairement dans la liste ancêtrale de la famille, et l'on adoptait celui qui était le moins usité et par conséquent, le plus remarquable. C'est ainsi que l'on disait les *Beni-'l-Djedd*, les *Beni-'l-Houd*, les *Beni-'l-Ghania*. Quand tous les noms dans la liste des ancêtres étaient d'un emploi trop général pour servir d'appellation distinctive d'une famille, on en choisissait un, composé de trois lettres radicales, et on y ajoutait la syllabe *oun*. Ce fut ainsi que se formèrent les noms de *Bedroun, Abdoun, Sadoun, Zeidoun*, *Azzoun*, *Khaldoun*. En Espagne surtout cet usage fut très-répandu.

[2] Voyez l'histoire des Hafsides dans cet ouvrage.

distinction les hauts emplois auxquels les sultans Abou-Hafs et Abou-Acîda l'avaient successivement élevé. Il mourut en 737 (1336-7). Son fils, Abou-Bekr-Mohammed, s'adonna à l'étude et aux pratiques de la dévotion. Enlevé par la peste terrible qui sévit à Tunis en 749 (1348-9), il laissa trois enfants : Mohammed, Abou-Zeid-Abd-er-Rahman et Abou-Zékérïa-Yahya. L'aîné de ces frères n'a rien fait qui pût transmettre son nom à la postérité ; le cadet nous a laissé une histoire de Tlemcen [1], et sa triste fin forme le sujet d'un chapitre de l'ouvrage qui a donné au nom de son frère, Abou-Zeid Ibn-Khaldoun, une grande et souvent une juste célébrité parmi les nations chrétiennes et musulmanes.

Abou-Zeid-Abd-er-Rahman Ibn-Khaldoun naquit à Tunis, le 1er Ramadan 732 (fin de mai 1332). Animé, dès sa première jeunesse, de cet amour de l'étude qui le domina pendant toute sa vie, il approfondit de bonne heure les principales sciences cultivées par les docteurs musulmans. Sous la direction des maîtres les plus habiles de sa ville natale, il acquit une parfaite connaissance du texte du Coran, tel qu'il est représenté par les sept éditions de ce livre sacré [2]. Il apprit aussi les *Hadîth* ou traditions relatives à Mahomet, célèbre recueil des maximes, sentences et récits qui forme, après le Coran, la principale base de la loi islamique ; il travailla en même temps à se rendre maître de la jurisprudence, de l'histoire du Prophète, des chefs-d'œuvre de la littérature arabe et de la philologie de cette langue. Telle fut sa passion pour la culture des lettres, qu'à l'époque où les Mérinides, sous les ordres d'Abou-'l-Hacen, occupèrent la capitale du royaume hafside, il s'empressa aussitôt de travailler sous la dictée de plusieurs savants docteurs que ce monarque y avait amenés dans sa suite. Il était alors âgé de dix-sept ans.

---

[1] M. l'abbé Bargès a donné une notice de cet ouvrage dans le *Journal asiatique* de 1841 et de 1842. C'est une histoire qui n'est pas dépourvue de mérite; mais elle est bien inférieure aux chapitres sur le même sujet qui se trouvent dans l'histoire des Berbères. En comparant les deux traités ensemble, on reconnaît que notre Ibn-Khaldoun a eu sous les yeux le travail de son frère et qu'il s'est efforcé à rendre le sien plus exacte et plus complet.

[2] *Voy.* ci-après, page 252, note 1.

Ayant perdu à la fois son père et sa mère, qui lui furent enlevés vers cette époque, il chercha des consolations dans l'étude et y consacra encore trois années. « Alors, dit-il, dans son autobio- » graphie, je me trouvai savoir quelque chose. »

L'évacuation de Tunis par les Mérinides procura à l'ex-ministre des Hafsides, Ibn-Taferaguîn, l'occasion d'y relever le trône de cette dynastie. Il fit proclamer sultan le prince Abou-Ishac, jeune homme qui n'avait pas encore atteint l'âge de puberté, et il attacha Ibn-Khaldoun au service du nouveau monarque en qualité d'écrivain de l'*Alama* ou paraphe royal. Cet office consistait à valider tous les écrits du sultan en y traçant en gros caractères une certaine formule qui, dans le cas actuel, se composait des mots : *Louange à Dieu ; reconnaissance à Dieu.*

Ce fut ainsi que le futur historien des Berbères se vit lancé, à l'âge de vingt-un ans, dans la carrière épineuse de la politique. La prévoyance dont il donna plus tard des preuves si nombreuses, ne lui fit pas défaut en cette occasion : reconnaissant que le parti d'un souverain encore dans l'enfance ne pouvait résister aux entreprises d'un rival plus âgé et mieux soutenu, il mit en pratique un principe que pendant le reste de sa vie, il n'oublia jamais, savoir : de veiller à ses propres intérêts quand ceux de ses maîtres étaient compromis. Aussi il prit la résolution d'abandonner son emploi le plus tôt que cela lui serait possible et de se rendre à Fez, auprès des savants mérinides dont il avait fait la connaissance à Tunis. En l'an 753 (1352), il quitta cette dernière ville à la suite du sultan Abou-Ishac, et, profitant de la défaite de l'armée tunisienne par celle de Constantine sous les ordres du prince hafside, Abou-Zeid, il s'enfuit de Mermadjenna à Tebessa, d'où il se rendit à Biskera, en traversant la ville de Cafsa. De Biskera il se dirigea vers Fez, mais arrivé à El-Bat'ha, sur le Mîna, il y rencontra un officier mérinide de haut rang qui allait s'installer dans le gouvernement de Bougie. Ayant consenti à accompagner ce fonctionnaire, il passa quelques mois dans cette place forte, et, profitant alors du départ d'une députation qui se rendait auprès du sultan mérinide, Abou-Einan, il se mit

en route avec elle. Arrivé à Fez, il trouva auprès de ce prince l'accueil le plus flatteur. « Je fus surpris, dit-il, des faveurs et des honneurs qu'il me prodiguait, à moi, jeune homme encore imberbe. » Rentré ensuite à Bougie, il y passa encore quelque temps, mais, vers le commencement de l'an 755 (1354), il reçut l'ordre de se rendre à la cour.

Notre auteur raconte en ces termes, les motifs de son rappel à Fez : « Quand Abou-Einan fut de retour à la capitale et que les savants eurent commencé à se réunir chez lui, selon l'habitude, on parla de moi dans une de ces assemblées ; et comme le prince avait l'intention d'y admettre quelques jeunes lettrés pour discuter des questions scientifiques, les docteurs que j'avais rencontrés à Tunis me désignèrent comme parfaitement digne de cet honneur. Le sultan me fit aussitôt appeler à la cour, et m'ayant inscrit au nombre des personnes qui faisaient partie de ses réunions littéraires, il m'autorisa à assister aux prières avec lui. Bientôt après, il m'employa comme secrétaire des commandements, chargé d'apostiller les placets qu'on lui présentait. — Je continuai, toutefois, à me livrer aux études et je pris des leçons de plusieurs docteurs maghrebins ainsi que des cheikhs andalousiens qui venaient quelquefois pour remplir des missions politiques. De cette manière, je pus atteindre à un degré d'instruction qui répondit à mes désirs. »

Présenté à la cour vers la fin de l'an 756 (déc.-janv. 1355-6) et comblé tout d'abord de la faveur du souverain, Ibn-Khaldoun s'attira l'envie de quelques personnes jalouses de sa haute fortune, et bientôt on le dénonça au sultan comme entretenant des liaisons avec le prince hafside, Abou-Abd-Allah-Mohammed, ex-émir de Bougie, qui, après avoir été détrôné par les Mérimides. se trouvait alors détenu dans le Maghreb. On l'accusait de s'être engagé à procurer l'évasion de ce prince à condition d'en devenir le premier ministre. « La vérité en est, dit-il, que, depuis quelque temps, une étroite intimité s'était formée entre l'émir et moi ; intimité à laquelle j'étais d'autant plus disposé que mes aïeux avaient été au service de sa famille. Je négligeai cependant les précautions qu'il fallait prendre en pareil cas, et la

méfiance du monarque ayant été éveillée, il nous fit emprisonner tous les deux. L'émir fut bientôt relâché, mais ma détention se prolongea pendant deux ans et ne finit qu'à la mort du souverain. » — On verra plus tard l'émir lui envoyer un diplôme de premier ministre, circonstance qui nous paraît justifier l'accusation qui lui coûta ainsi la liberté.

« Le sultan Abou-Einan, continue-t-il, mourut le 24 de Dou-'l-Hiddja 759 (1358), et aussitôt le vizir, régent de l'empire, El-Hacen-Ibn-Omar, me tira de prison et m'ayant revêtu d'une pelisse d'honneur, il me fit monter à cheval et réintégrer dans tous mes emplois. Je voulus retourner à ma ville natale, mais je ne pus obtenir son assentiment ; aussi, je continuai à jouir des honneurs qu'il se plaisait à m'accorder. A la fin, les Mérinides se révoltèrent contre lui et il succomba. »

Ce ministre avait placé sur le trône un fils du monarque défunt, jeune enfant de cinq ans, sous le nom duquel il espérait gouverner l'empire. Il ne se doutait guère que le prince Abou-Salem, frère d'Abou-Einan, viendrait bientôt de l'Espagne où il s'était réfugié et enlèverait au jeune sultan le commandement des Mérinides. Abou-Salem s'étant fait débarquer sur le territoire des Ghomara, au Sud-Est de Ceuta, travailla à se gagner des partisans, pendant que son agent, Ibn-Merzouc, agissait à Fez dans le même but. « Cet homme, dit Ibn-Khaldoun, connaissait l'amitié » qui régnait entre moi et les principaux Mérinides ; aussi, eut-il » recours à mes services dans l'espoir de gagner ces chefs. En » effet, je décidai la plupart d'entre eux à promettre leur appui » au prince. J'étais alors secrétaire du régent Mansour-Ibn-» Soleiman, lequel venait d'être placé par les Mérinides à la tête » de l'empire, et tenait El-Hacen-Ibn-Omar assiégé dans la » Ville-Neuve de Fez. » — « Quand j'eus obtenu des Mérinides » la promesse de soutenir le sultan Abou-Salem, Ibn-Merzouc » invita El-Hacen-Ibn-Omar à reconnaître ce prince pour sou-» verain. Fatigué de la longueur du siége, El-Hacen y consentit » avec empressement, et aussitôt on vit les chefs mérinides aban-» donner Mansour et passer dans la ville assiégée. Je partis sur » le champ pour annoncer cette bonne bonne nouvelle à Abou-

» Salem. » — « Ce fut au milieu du mois de Châban 760 » (juillet 1359), que ce monarque fit son entrée dans la capitale » du royaume. Il y avait seulement quinze jours que je m'étais » rallié à lui, et maintenant je me trouvais faire parti de son » cortège. Il me sut bon gré de mon empressement à le seconder, » et m'ayant nommé son secrétaire privé, il me chargea de rédi- » ger et écrire toute sa correspondance. Bientôt après ma nomi- » nation, je me dévouai à la culture de la poésie, et je composai » plusieurs pièces de vers, les uns bons, les autres médiocres, » que je récitai, en présence du sultan, aux jours de fête. Quelque » temps s'était déjà écoulé quand Ibn-Merzouc, ayant été admis » dans la familiarité du souverain, parvint à s'emparer de son » esprit à l'exclusion de tout autre concurrent. Dès lors, je cessai » de me mettre en avant, pour m'occuper uniquement de mes » devoirs officiels. Le sultan, vers la fin de son règne, me confia » les fonctions de juge souverain, chargé de rendre justice aux » malheureux qui avaient à se plaindre des hommes trop puis- » sants pour être justiciables de tribunaux ordinaires. Je fis » alors droit à bien du monde ; aussi, Dieu, je l'espère, m'en » récompensera. Pendant ce temps je demeurai en but aux ca- » lomnies d'Ibn-Merzouc qui, poussé par l'envie et la jalousie, » cherchait à me perdre dans l'esprit du sultan ; — non-seule- » ment moi, mais tous les autres hauts fonctionnaires de l'état ; » mais enfin, sa conduite imprudente amena la déchéance et la » mort de son maître. » — « Le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah s'étant » alors mis à la tête des affaires, me confirma dans mes fonctions et » m'accorda une augmentation d'*ictâ*[1] et de traitement. L'impru- » dence de la jeunesse me porta alors à viser plus haut : comptant » sur l'amitié de longue date qui régnait entre le vizir et moi, je » présumai trop de mon pouvoir sur son esprit ; puis, trouvant » qu'il ne montrait pas assez d'empressement à reconnaître mes » services par l'avancement, je cessai de le fréquenter. Dès lors, » il changea de sentiments à mon égard, et me témoigna une telle » froideur que je demandai la permission de m'en retourner à

[1] *Voy.* page 117, note 2.

» Tunis. Cette faveur me fut refusée : les Beni-Abd-el-Ouad » venaient de reprendre Tlemcen et l'empire du Maghreb central; » je pouvais être utile à Abou-Hammou, le souverain abd-el- » ouadite, et cette pensée décida le vizir à repousser mes » sollicitations. Je persistai néanmoins dans mon intention, et » ayant gagné l'appui de son gendre et lieutenant, Masoud-Ibn- » Rahhou-Ibn-Maçaï, en lui récitant un poème dans lequel je lui » dépeignis ma position, j'obtins l'autorisation d'aller partout où » je voudrais, excepté à Tlemcen. Je me décidai pour l'Espagne, » et ayant écrit au seigneur de Constantine, le sultan Abou-'l- » Abbas, pour lui recommander ma femme et mes enfants, je » les envoyai dans cette ville chez leurs oncles maternels, les fils » d'Ibn-el-Hakîm, ancien caïd [*ou général en chef des armées* » *hafsides*]. Je me mis alors en route pour Ceuta. »

Voici le motif qui décida Ibn-Khaldoun à passer en Espagne. En 761 (1359-60), Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-el-Ahmer, fils d'Abou-'l-Haddjadj et sultan de Grenade, avait été détrôné par son frère Ismaïl. Obligé de se réfugier auprès du souverain mérinide, il s'y présenta avec son vizir, le célèbre Liçan-ed-Dîn-Ibn-el-Khatîb. Fortement appuyé par Ibn-Khaldoun, il obtint du sultan Abou-Salem assez de secours pour pouvoir rentrer en Espagne. Une année plus tard, il remonta sur le trône de ses pères, et depuis ce moment il conserva pour Ibn-Khaldoun une reconnaissance qui ne se démentit jamais.

En l'an 764 (1362-3), notre historien arriva à Ceuta d'où il traversa le Détroit, et aussitôt débarqué à Gibraltar, il écrivit à Ibn-el-Ahmer et à Ibn-el-Khatîb pour les avertir de son arrivée. L'accueil le plus honorable et le plus empressé l'attendit à Grenade; installé dans un beau logement que le vizir avait fait disposer pour sa réception, il fut admis dans la société intime du souverain et il en devint bientôt le confident et le compagnon inséparable.

« L'année suivante, dit-il, ce monarque m'envoya en mission » auprès de Pèdre (*Pierre-le-Cruel*), fils d'Alfonse et roi de Cas- » tille. J'étais chargé de ratifier le traité de paix que ce prince » avait conclu avec les souverains de la côte africaine; et, à cet

» effet, je devais lui offrir un présent composé de belles étoffes
» de soie et de plusieurs chevaux de race portant des selles d'or.
» Arrivé à Séville où je remarquai plusieurs monuments de la
» puissance de mes ancêtres, je fus présenté au roi chrétien.
» Il me reçut avec de grandes marques d'honneur, et m'assura
» qu'il éprouvait une vive satisfaction à me voir. Son médecin
» juif, Ibrahîm-Ibn-Zerzer, lui avait déjà fait mon éloge et l'avait
» instruit de la haute illustration de mes aïeux. » — « Il voulut
» alors me retenir auprès de lui, en promettant de me faire
» rendre les biens que mes ancêtres avaient possédés à Séville
» et qui se trouvaient alors entre les mains d'un des grands de
» son empire. Tout en lui faisant les remercîments que méritait
» une pareille offre, je le priai de m'excuser si je ne l'acceptais
» pas, et je continuai à conserver ses bonnes grâces. Lors de
» mon départ, il me fournit des bêtes de somme et des provi-
» sions de voyage, ainsi qu'une très-belle mule, équipée d'une
» selle et d'une bride garnies d'or, que je devais présenter au
» sultan de Grenade. »

Établi tranquillement en Andalousie, Ibn-Khaldoun se décida à y faire venir sa famille, et pendant quelques mois il demeura avec elle dans sa belle campagne d'El-Bîra. Cette terre, située dans la plaine de Grenade, lui avait été donnée par Ibn-el-Ahmer.

Il commença enfin à remarquer que la faveur dont il jouissait auprès du sultan excitait la jalousie du vizir Ibn-el-Khatîb. Cette découverte le décida à quitter l'Espagne et à rentrer en Afrique. Un autre motif contribua à hâter son départ : l'émir Abou-Allah-Mohammed, son ami et son compagnon de prison, venait de remonter sur le trône de Bougie et l'avait invité à venir remplir auprès de lui les fonctions de chambellan, charge que Yahya, frère d'Ibn-Khaldoun, remplissait déjà *par interim*. « Dans nos
» royaumes du Maghreb, dit notre historien, l'office de cham-
» bellan (*hadjeb*) consiste à diriger l'administration de l'état et
» à servir d'intermédiaire entre le souverain et ses grands
» officiers. »

Bien que le sultan de Grenade désapprouvât le projet d'Ibn-

Khaldoun, il finit par y donner son consentement. Vers le milieu de l'an 766 (mars-avril 1365), notre auteur fit voile d'Alméria, et, après quatorze jours de navigation, il débarqua à Bougie où le sultan Abou-Abd-Allah avait fait de grands préparatifs pour le recevoir. Revêtu sur le champ des fonctions de chambellan, il y réunit celles de prédicateur de la grande mosquée, et tous les matins, après avoir expédié les affaires publiques, il se rendait à la mosquée de la citadelle afin d'y enseigner la jurisprudence pendant le reste de la journée. Vers cette époque, le sultan fut obligé de conduire une expédition contre les Douaouida, Arabes nomades dont une partie s'était établie dans le Ferdjîoua, et Ibn-Khaldoun prit une part très-active à cette expédition.

En l'an 767 (1365-6), le sultan sortit de nouveau pour repousser son cousin, Abou-'l-Abbas, seigneur de Constantine, qui venait d'envahir le territoire de Bougie; mais il se laissa surprendre dans son camp, pendant la nuit, et y perdit la vie. « Plusieurs habitants de Bougie vinrent alors, dit Ibn-Khaldoun, » me trouver au palais où je résidais, et me prièrent de prendre » la haute direction des affaires et de proclamer un des enfants » d'Abou-Abd-Allah. Loin d'écouter cette proposition, je sortis » de la ville, et me rendis auprès d'Abou-'l-Abbas dont je reçus » un excellent accueil. Je le mis alors en possession de Bougie.»

Malgré le service important qu'il venait de rendre au seigneur de Constantine, il ne put réussir à gagner sa confiance, et s'étant aperçu que des gens malveillants le dépeignaient au prince comme un homme fort dangereux, il se décida à demander un congé de départ. A peine eut-il quitté Bougie que le prince Abou-'l-Abbas fit emprisonner Yahya-Ibn-Khaldoun et fouiller les maisons des deux frères, dans le vain espoir d'y trouver des trésors. Dans l'intervalle, l'ex-chambellan avait passé chez les chefs des Arabes douaouida pour se rendre auprès du seigneur de Biskera, Ahmed-Ibn-Mozni, dont il avait connu le père. Ce chef le reçut très-bien et l'aida de sa bourse et de son influence.

A peine fut-il installé à Biskera qu'Abou-Hammou, sultan de Tlemcen, fut informé de sa disgrâce, et comme il méditait une expédition contre Bougie, il lui envoya l'invitation de venir à

Tlemcen et y remplir les fonctions de chambellan. Il lui recommanda en même temps d'amener avec lui tous les Arabes nomades qu'il lui serait possible de rallier à la cause des Abd-el-ouadites. Par suite de cette communication, Ibn-Khaldoun travailla avec tant de succès qu'il décida les principaux chefs arabes d'abandonner le parti d'Abou-'l-Abbas et embrasser celui du souverain de Tlemcen. Bien qu'il eût réussi dans cette mission au point de mériter toute la bienveillance de son nouveau maître, il ne s'en laissa point éblouir : agissant avec sa prudence ordinaire, il évita de se rendre auprès d'Abou-Hammou, et comme son frère Yahya venait d'obtenir sa liberté et d'arriver à Biskera, il l'envoya à la cour de Tlemcen pour y remplir les fonctions de chambellan en qualité de lieutenant. « D'ailleurs, dit-il, j'étais revenu des » séductions du pouvoir, et comme j'avais négligé depuis long- » temps la culture des lettres, je m'abstins de m'immiscer dans » la politique afin de pouvoir diriger mon esprit vers l'étude et » l'enseignement. »

Malgré cette déclaration, nous savons de l'aveu de l'auteur lui-même qu'il ne cessa de travailler les Arabes en faveur d'Abou-Hammou et de servir d'intermédiaire dans une correspondance très-active qui se passa entre ce prince et Abou-Ishac, sultan de Tunis. Le souverain abd-el-ouadite avait pour but d'obtenir l'appui du monarque hafside contre Abou-'l-Abbas, devenu maintenant maître absolu de Constantine et de Bougie. Quant à Abou-Ishac, il se montra très-disposé à faire ce qu'on lui demandait, parce qu'il nourrissait contre Abou-'l-Abbas une haine extrême. « Et rien de plus naturel, dit notre auteur avec une » naïveté tant soit peu maligne; Abou-'l-Abbas était non-seu- » lement son neveu, mais son rival. » Cette négociation avait déjà pris une excellente tournure quand la révolte des Hosein, tribu arabe qui habitait la province de Tîteri, vint tout déranger. Abou-Zîan, membre de la famille royale de Tlemcen, avait conçu le projet d'enlever l'empire à Abou-Hammou, et était parvenu à soulever les Hosein, une des populations les plus turbulentes de l'Afrique septentrionale. Il fallait châtier les rebelles, et pendant que le sultan agissait contre eux du côté du Nord, Ibn-Khaldoun

se tint avec un corps d'Arabes à El-Guetfa [1], afin de leur couper la retraite s'ils essayaient de s'enfuir vers le Désert. Il occupait encore cette position quand son camp fut attaqué par les Zoghba et les Oulad-Arîf, tribus arabes qu'Abou-'l-Abbas était parvenu à gagner. Les Douaouida, qui se trouvaient avec Ibn-Khaldoun, prirent aussitôt la fuite et le mirent dans la nécessité d'opérer sa retraite vers le Zab. Les Hosein, soutenus par les vainqueurs, enlevèrent d'assaut le camp d'Abou-Hammou, et obligèrent ce prince à reprendre la route de Tlemcen.

Pendant quelques années encore, Ibn-Khaldoun travailla à lui assurer l'appui des Arabes; mais enfin, il apprit que le sultan mérinide, Abd-el-Azîz, avait formé le projet de marcher contre les Abd-el-ouadites. « Je vis alors, dit-il, qu'il me serait très-
» difficile de passer chez les Arabes rîahides [2] où j'avais reçu
» l'ordre de me rendre; reconnaissant aussi que la guerre était
» imminente et sachant que les insurgés avaient intercepté la
» route que je devais prendre, j'obtins l'autorisation de passer
» en Espagne. Arrivé au port de Honein, j'appris l'entrée du
» sultan mérinide à Téza et la fuite d'Abou-Hammou qui s'était
» retiré vers le Désert. Ne trouvant pas de navire à Honein pour
» me transporter en Espagne, je cessai de m'en occuper, et ce
» fut alors qu'un misérable délateur eut la pensée d'écrire au
» sultan Abd-el-Azîz que j'étais chargé d'un dépôt précieux
» qu'Abou-Hammou m'avait ordonné de porter au souverain de
» l'Andalousie. Abd-el-Azîz fit aussitôt partir de Téza un déta-
» chement de troupes pour m'enlever ce prétendu dépôt, et
» comme on ne trouva rien sur moi, je fus conduit prisonnier
» auprès de ce sultan qui s'était avancé jusqu'aux environs de
» Tlemcen. Il m'interrogea au sujet de ma mission, et quand je
» lui eus expliqué la vérité, il me reprocha d'avoir quitté le
» service mérinide. Je m'en excusai en rejetant le blâme sur le

---

[1] *Voy.* ce nom dans le Dictionnaire géographique qui suit cette introduction.

[2] Ces Arabes occupaient alors le pays, au Sud-Est de Tîteri, qui est habité maintenant par les Oulad-Naïl.

» régent Omar-Ibn-Abd-Allah. » — « Il me demanda, dans » cette séance, des renseignements sur Bougie, et comme il laissait » entrevoir le désir de s'en emparer, je lui montrai combien » cela lui serait facile. Mes paroles lui firent un vif plaisir, et le » lendemain il ordonna ma mise en liberté. Je me rendis aussi» tôt au couvent du cheikh Abou-Medîn [à une demi-lieue de » Tlemcen], heureux d'échapper au tracas des affaires mon» daines et de pouvoir me consacrer à l'étude aussi longtemps » qu'on me laisserait tranquille. »

Le sultan Abd-el-Azîz ayant occupé Tlemcen, résolut de faire poursuivre Abou-Hammou jusque dans le Désert, et il donna l'ordre de réunir un corps de cavaliers arabes à cet effet. Se rappelant alors l'influence qu'exerçait Ibn-Khaldoun sur les tribus rîahides, il se décida à l'envoyer chez ces peuplades afin de les rallier au parti des Mérinides. Notre auteur était maintenant installé dans le *ribat* ou couvent d'Abou-Medîn, avec la résolution de renoncer au monde; il avait même commencé à enseigner les jeunes élèves de cet établissement, quand il reçut du sultan l'invitation de se rendre à la cour. Il y fut accueilli avec une telle bonté qu'il ne put refuser la mission dont le prince voulut le charger, et, dans le moisd'août 1370, il partit pour sa destination, muni de lettres de recommandation et de pleins pouvoirs. Sans retracer ici ses démarches auprès des chefs arabes, nous dirons seulement qu'il les gagna complètement et que par ses renseignements et habiles dispositions, il procura au vizir mérinide, Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, l'occasion de surprendre Abou-Hammou dans le Zab et de lui enlever ses bagages et ses trésors. Le prince abd-el-ouadite s'échappa à la faveur de la nuit pendant que ses fils et les dames de sa famille se dispersaient dans toutes les directions. Ce ne fut qu'aux bourgades de Mozab qu'il parvint à les rallier autour de lui, et bientôt après, il alla se réfugier à Tîgourarîn, un des oasis les plus reculés du Désert. Ibn-Khaldoun passa quelques jours à Biskera, au sein de sa famille, et rentra ensuite à Tlemcen où le sultan Abd-el-Azîz l'accueillit avec la plus grande distinction.

Nous avons déjà parlé des Hosein, tribu remuante qui se plai-

sait dans le désordre. Vers cette époque elle céda de nouveau aux instances d'Abou-Zîan ; mais cette fois-ci elle se révolta contre l'autorité mérinide. Le sultan fit marcher son vizir pour la combattre, pendant qu'Ibn-Khaldoun alla encore rassembler les Arabes douaouida et occuper son ancienne position à El-Guetfa. Les Hosein furent attaqués avec tant d'impetuosité qu'ils perdirent tous leurs troupeaux et durent se jeter dans le Désert avec Abou-Zîan. Ce prince passa alors dans le pays des Ghomert ou Ghomra, région occupée de nos jours par les Aulad-Naïl, et il parvint à les soulever contre le sultan. Ibn-Khaldoun reçut l'ordre de marcher avec ses Arabes contre les insurgés. Cette démonstration ayant suffi pour les faire rentrer dans le devoir, il envoya une dépêche au sultan pour l'instruire du résultat de l'expédition ; puis il alla séjourner à Biskera en attendant les ordres de la cour.

Pendant qu'il travaillait ainsi pour le service du sultan Abd-el-Azîz, l'influence qu'il avait acquise sur les Arabes excita les appréhensions d'Ahmed-Ibn-Mozni, seigneur de Biskera. Ce chef, trompé par de faux rapports, céda à ses craintes et même à sa jalousie, de sorte qu'il écrivit au ministre mérinide une lettre dans laquelle il se plaignit amèrement de la conduite de son hôte. Il en résulta le rappel d'Ibn-Khaldoun qui partit de Biskera avec sa famille (septembre 1372), afin de se rendre auprès du sultan. Arrivé à Milîana, il prit le chemin du Désert qui suit le bord du Tell ; mais, parvenu aux sources de la rivière Za, il fut attaqué par les Aulad-Yaghmor, peuplade arabe qu'Abou-Hammou, du fond de sa retraite à Tîgourarîn, avait lancé contre la caravane. « Quelques-uns des nôtres, dit-il, échappèrent à cette embuscade, grâce à la vitesse de leurs chevaux, et se réfugièrent » dans la montagne de Debdou, mais, le reste, et j'étais de ce » nombre, fut réduit à s'enfuir à pied. Tous nos bagages nous » furent enlevés. Nous marchâmes ensuite pendant deux jours » dans un désert aride, et je parvins enfin à rejoindre mes compagnons qui se tenaient encore sur le Debdou. » Arrivé, enfin, à Fez, il y trouva un excellent accueil ; le vizir Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, devenu maintenant régent de l'empire par suite de la

mort d'Abd-el-Azîz et l'avènement d'un jeune enfant, fils de celui-ci, lui accorda un traitement et des *icta* tels qu'il ne s'y attendait pas. Outre ces faveurs, Ibn-Khaldoun conserva le rang qu'il tenait à la cour et il obtint une place d'honneur aux audiences du sultan.

Après l'avènement d'Abou-Bekr-es-Saîd, fils du feu sultan Abd-el-Azîz, deux autres princes de la famille royale mérinide se présentèrent simultanément sous les murs de la Ville-Neuve[1] avec l'intention de s'emparer du trône. L'émir Abd-er-Rahman, surnommé Ibn-Abi-Ifelloucen, et l'émir Abou-'l-Abbas réunirent leurs efforts afin de réduire cette forteresse après avoir pris l'engagement mutuel de se partager les états de l'empire mérinide. Le vizir Ibn-Ghazi fut contraint à se rendre, et Abou-'l-Abbas prit possession de la capitale et des provinces situées au nord de l'Omm-Rebiâ, laissant à son parent, Abd-er-Rahman, le soin d'occuper et de gouverner la ville de Maroc et les contrées qui en dépendent. Comme Ibn-Khaldoun avait su gagner la faveur d'Abd-er-Rahman, l'autre sultan en prit ombrage et le fit emprisonner ; mais, au bout de trois jours, il consentit à le relâcher sur les instances de son allié. Peu rassuré sur l'état des affaires, Ibn-Khaldoun obtint alors l'autorisation de passer en Espagne. Ce fut en l'an 776 (août-sept. 1374), qu'il se présenta de nouveau à la cour d'Ibn-el-Ahmer. Accueilli, d'abord, avec bienveillance, il encourut bientôt la haine du sultan qui, trompé par les faux rapports que lui adressait le cabinet de Fez, ordonna l'arrestation de son hôte et le fit déporter à Honein, ville maritime du royaume de Tlemcen. Le sultan Abou-Hammou s'étant alors souvenu de la défaite qu'il avait essuyée dans le Zab et de la part active qu'Ibn-Khaldoun y avait prise, vit de très-mauvais œil la présence de son ancien serviteur et ennemi sur le sol de ses états. Un des nombreux amis qu'Ibn-Khaldoun avait toujours eu la prévoyance de se ménager pendant ses missions diplomatiques, intercéda pour lui et le fit appeler à Tlemcen.

Arrivé dans cette ville, il alla demeurer avec une société de

---

[1] *Voy.* ce nom dans l'index géographique.

gens pieux ; il y avait même commencé à enseigner, quand Abou-Hammou, ayant jugé nécessaire de s'attacher les Douaouida, lui ordonna de se rendre auprès d'eux en qualité d'envoyé. « Comme j'avais renoncé aux affaires, dit-il dans ses mémoires, » pour vivre dans la retraite, j'eus la plus grande répugnance à » me charger de cette mission; cependant, je fis semblant de » l'accepter. M'étant mis en route, je me rendis à El-Bat'ha, et » de là je tournai à droite pour gagner Mindas. Arrivé au midi » du Mont-Guezoul, je rencontrai les Aulad-Arîf, tribu arabe » dont j'étais bien connu, et je trouvai chez eux un accueil si » hospitalier que je me décidai à y rester. Ils envoyèrent à Tlem- » cen chercher ma famille, et ils se chargèrent de faire recon- » naître au sultan l'impossibilité de la mission dont il m'avait » chargé. » Notre auteur s'établit alors dans la Calâ-t-Ibn-Selama, château qu'un chef arabe, nommé Abou-Bekr-Ibn-Arîf, avait fait construire quelques années auparavant. Cet édifice se voit encore à Taoughzout, dans le voisinage de Frenda. « J'y » demeurai, dit-il, quatre ans, tout-à-fait libre du tracas des » affaires, et j'y commençai la composition de mon grand ou- » vrage historique. Ce fut dans cette retraite que j'achevai mes » *Prolégomènes*, traité dont le plan était entièrement original, » et pour l'exécution duquel j'avais pris la crême d'une immense » masse de documents. » — « Pendant le long séjour que je fis » au milieu des Aulad-Arîf, j'oubliai les cours du Maghreb et » de Tlemcen pour m'occuper uniquement de cet ouvrage. Quand » j'eus terminé les Prolégomènes, je désirai consulter certains » traités et recueils de poésie qui ne se trouvent que dans les » villes. Mon but était de retoucher et corriger mon travail, » que j'avais presqu'entièrement dicté de mémoire ; mais vers » ce temps je fis une maladie tellement grave, que, sans la faveur » spéciale de Dieu, j'y aurais succombé. »

En l'an 780 (oct.-nov. 1378), Ibn-Khaldoun partit pour sa ville natale, accompagné de plusieurs voyageurs, et il traversa le Désert jusqu'à la frontière occidentale du Zab. Arrivé près d'Ed-Doucen, il rencontra quelques cavaliers arabes qui le conduisirent au camp de l'émir Ibrahîm, fils d'Abou-'l-Abbas, sultan de Tunis.

Ce prince l'accueillit avec une bonté extrême et le fit escorter au camp du sultan qui se dirigeait alors vers le Belad-el-Djerîd. Le monarque hafside reçut notre historien avec un empressement plein de bienveillance ; il le consulta même sur des affaires d'état, et l'autorisa à partir pour la capitale, où le lieutenant-gouverneur venait de recevoir l'ordre de le traiter avec tous les égards possibles. Quand Ibn-Khaldoun fut installé dans son logement à Tunis, il y fit venir sa famille, et après la rentrée du sultan, il eut l'honneur d'être présenté à la cour. « Dès ce moment, dit-il, » le sultan me témoigna les plus hauts égards et m'admit, non- » seulement à ses réceptions, mais à des entretiens secrets. Les » courtisans virent de mauvais œil la confiance dont le prince » m'honorait, et ils travaillèrent à me desservir auprès de lui. » Il trouva encore un ennemi dans un ancien condisciple, le mufti Ibn-Arafa. Tous ces gens se mirent d'accord pour le calomnier et pour le perdre, mais le sultan ne fit d'abord aucune attention à leurs délations.

« Comme ce prince désirait acquérir de nouvelles connais- » sances dans les sciences et l'histoire, il me chargea, dit Ibn- » Khaldoun, de travailler à l'achèvement de mon grand ouvrage » sur les Berbères et les Zenata ; aussi, quand je l'eus terminé » et mis en ordre tous les renseignements qu'il m'avait été pos- » sible de recueillir sur les Arabes et les Berbères, ainsi que » sur les temps antéislamiques, j'en fis une copie pour sa biblio- » thèque. »

Dans cette intervalle, les courtisans, excités par Ibn-Arafa, réussirent à faire croire au sultan que son protégé était un homme dangereux dont il devait craindre les intrigues ; aussi, ce monarque, qui était alors sur le point d'entreprendre une nouvelle expédition, préféra emmener Ibn-Khaldoun dans sa suite que de le laisser à Tunis. En l'an 784, il fit encore les préparatifs d'une expédition, et comme notre historien craignait la répétition de ce qui lui était déjà arrivé, il demanda la permission de s'en aller à la Mecque. Ayant obtenu le consentement du monarque, il se rendit au port, suivi des personnages les plus éminents de l'empire et entouré d'une foule d'étudiants. Leur

ayant fait ses adieux, il s'embarqua le 15 du Châban 784 (octobre 1382), et après quarante jours de navigation, il entra au port d'Alexandrie.

Un mois plus tard, il partit pour le Caire où sa réputation l'avait devancée. A peine fut-il arrivé dans cette capitale. dont la magnificence excita au plus haut degré son admiration, qu'il reçut la visite d'une foule d'étudiants qui vinrent le solliciter de leur donner des leçons, et, vaincu par leurs instances, il commença un cours de jurisprudence dans le Djamê-el-Azher. Bientôt après, il fut présenté au sultan El-Melek-ed-Daher-Bercouc qui lui assigna une pension sur les fonds de ses aumônes. Il voulut alors faire venir sa famille auprès de lui, mais le sultan de Tunis refusa son consentement dans l'espoir de ramener à sa cour un homme d'état dont il commençait à bien apprécier le mérite. Quelque temps après, Ibn-Khaldoun fut nommé professeur à la Camhïa, collége fondé par le célèbre Saladin, et, en l'an 786 (1384), il fut promu, malgré lui, à la place de grand-cadi malékite du Caire. Cédant à la volonté formelle du souverain, il consentit à remplir ce poste difficile, bien décidé à en acquitter strictement tous les devoirs, sans se laisser influencer par aucune considération mondaine. A cette époque, l'administration de la justice était entachée d'une foule d'abus qui avaient pris naissance dans l'ignorance et dans la vénalité des magistrats subordonnés. Il tacha d'y porter remède et s'attira ainsi la haine des juges dont il punissait les concussions et des hommes puissants dont il essayait d'empêcher les actes tyranniques. Dans son autobiographie, il fait un triste tableau des difficultés qu'il avait à surmonter et des abus qu'il tachait d'extirper. Pendant qu'il luttait vigoureusement dans cette honorable tentative et que ses ennemis s'acharnaient à le décrier, un nouveau malheur vint le frapper : sa famille et ses enfants s'étaient enfin embarqués pour aller le rejoindre, mais leur vaisseau fut assailli par une tempête et sombra. « Ainsi, s'écria-t-il, un seul coup m'enleva à jamais richesses, bonheur et enfants. » Accablé de douleur, il chercha dans la dévotion le soulagement de ses maux, et il apprit, enfin, avec un sentiment de satisfaction, qu'on allait lui

enlever sa place sous le prétexte qu'il n'en connaissait pas les usages. A peine eut-il cessé de remplir les hautes fonctions de grand-cadi, qu'un revirement s'opéra dans l'opinion publique ; on le plaignit, on le loua, on fit des souhaits pour son bonheur et, pendant trois années, il continua à jouir de la considération générale en se bornant à enseigner, à étudier, à compléter et à rédiger de nouveaux chapitres pour son grand ouvrage.

Vers la fin du mois de Ramadan 789 (octobre 1387), il partit pour la Mecque et ayant accompli le pèlerinage, il rentra au Caire l'année suivante et trouva un accueil bienveillant auprès du sultan. « Depuis mon retour, dit-il, j'ai continué jusqu'à ce » moment, (nous sommes au commencement de l'an 797 (novem- » bre 1394), à vivre dans la retraite, jouissant d'une bonne » santé et uniquement occupé de l'étude et de l'enseignement. » Puisse Dieu, nous accorder ses grâces, étendre sur nous son » ombre tutélaire et nous mener dans la voie de la vertu [1] ! »

Quatorze ou quinze années venaient de s'écouler depuis la destitution d'Ibn-Khaldoun quand il reçut, dans le village où il avait cherché une retraite et qui était situé dans la province de Faiyoum, une dépêche du gouvernement égyptien par laquelle il lui fut enjoint de se rendre à la capitale afin d'y reprendre les fonctions de grand-cadi du rite maléki. Le 15 du mois de Ramadan 801 (mai 1399), il arriva au Caire et commença aussitôt à remplir les devoirs qu'on lui avait imposés. Mais, quinze mois plus tard, il fut remplacé par un autre cadi, cité devant le grand chambellan et gardé aux arrêts pendant quelque temps. Selon un historien égyptien, on le destitua à cause de sa sévérité et de sa promptitude à infliger des punitions.

Dans le mois de Rebiâ premier 803 (oct.-nov. 1400), El-Mélek-en-Nacer-Féredj, fils de Bercouc et sultan d'Égypte, apprit que Tamerlan, appelé aussi Timour, venait d'enlever d'assaut la ville d'Alep. Craignant que Damas et les autres villes de la Syrie n'éprouvassent le même sort, Féredj sortit du Caire le jour même, et alla camper hors de la ville, au Reidanïa, d'où il se mit en

---

[1] C'est par ces mots qu'Ibn-Khaldoun termine son autobiographie.

marche pour Damas. Il se fit accompagner par les émirs, le fantôme de khalife qu'il tenait sous sa tutelle, les grands cadis des sectes de Chafaï, Malek et Hanbel; laissant le cadi hanifite qui était malade. Il chargea l'émir Yeschbek de partir pour la même destination et d'emmener avec lui Ouéli-ed-dîn-Abd-er-Rahman-Ibn-Khaldoun.

Le jeudi, 6 du second rébi, le sultan fit son entrée à Damas et alla s'installer dans la citadelle; mais, ayant appris que l'avant-garde de Tamerlan approchait de la ville, il sortit, le samedi suivant, pour aller à la rencontre de l'ennemi. Deux combats eurent lieu, et Tamerlan s'était presque décidé à en éviter un troisième et à évacuer la Syrie, quand plusieurs émirs, avec un nombre de mamlouks, abandonnèrent l'armée du sultan et prirent la route du Caire, dans l'intention, à ce qu'on a prétendu, de mettre sur le trône le scheikh Ladjîn. Consternés de cette trahison, les autres émirs enlevèrent le sultan, de nuit, à l'insu de l'armée, et le ramenèrent en Egypte. Alors cette armée se débanda, et il ne resta plus à Damas qu'une faible garnison. Les habitants de cette ville voulurent d'abord faire une vigoureuse resistance; mais, se trouvant cernés de toute part, ils se décidèrent à envoyer le grand cadi Ibn-Mofleh, avec une députation de magistrats, de marchands et de notables, auprès de Tamerlan, afin de traiter avec lui. Comme le commandant de la garnison égyptienne refusa son consentement à tout arrangement et ne voulut même pas permettre à la députation de sortir de la ville, les envoyés se firent descendre du haut de la muraille, au moyen de cordes, et ils se rendirent au camp des assiégeants. Tamerlan, les ayant reçus, consentit à se retirer moyennant le paiement d'une forte contribution, et la paix fut conclue à cette condition. Mais, quand la somme lui fut livrée, il en exigea davantage. On eut alors l'imprudence de le laisser occuper une des portes de la ville par un détachement de troupes, chargé de maintenir l'ordre parmi les Tartars qui y entraient pour faire des achats, et Tamerlan profita de cette occasion pour s'emparer de la place. Il enleva aussitôt toutes les richesses des habitants; un grand nombre d'entre eux périt dans des tourments affreux, le

reste fut emmené captif et Damas devint la proie des flammes.

Nous allons maintenant examiner ce que devint Ibn-Khaldoun pendant ces événements désastreux.

« Le grand cadi Ouéli-ed-dîn-Abd-er-Rahman-Ibn-Khaldoun était à Damas lors du départ du sultan. En apprenant cette nouvelle, dit El-Macrîzi, il descendit du haut de la muraille, au moyen d'une corde, et alla trouver Tamerlan, qui l'accueillit avec distinction et le logea chez lui. Plus tard, il autorisa Ibn-Khaldoun à se rendre en Egypte, et celui-ci profita de la permission. »

« Quand Ibn-Khaldoun se trouva enfermé dans Damas, (dit ailleurs le même historien) il descendit du haut de la muraille, au moyen d'une corde, et se rendit au milieu des troupes de Timour, demandant à être conduit auprès de leur chef. Dans cette entrevue, Timour fut frappé de la figure distinguée d'Ibn-Khaldoun, et ébloui même par son discours. L'ayant fait asseoir près de lui, il le remercia de lui avoir procuré l'occasion de faire la connaissance d'un homme si savant. Il le retint chez lui, et le traita avec les plus grands égards jusqu'au moment où il lui accorda la permission de partir. Le jeudi, premier jour du mois de Châban de la même année, le grand cadi Ouéli-ed-dîn-Abd-er-Rahman-Ibd-Khaldoun arriva au Caire, ayant quitté Damas avec l'autorisation de Tamerlan, qui lui avait donné un sauf-conduit signé de sa propre main. Cette signature se composait des mots *Timour Gorghan*[1]. Grâce à l'intercession d'Ibn-Khaldoun, plusieurs prisonniers obtinrent la permission de partir avec lui ; parmi eux se trouvait le cadi Sadr-ed-dîn-Ahmed, fils du grand cadi Djemal-ed-dîn-el-Caissari, l'inspecteur de l'armée[2]. »

L'historien, Ibn-Cadi-Chohba, raconte ainsi les mêmes faits :

---

[1] Selon Ibn-Arabchah, le mot *gourghan* signifie *gendre* dans le langage des Moghols; Tamerlan porta ce titre parce qu'il avait épousé plusieurs filles de rois.

[2] Les renseignements qu'on vient de lire sont tirés du *Solouk* d'El-Mcrîzi, des *Annales égyptiennes*, d'Ibn-Cadi-Chohba, de l'*Anbâ-el-Ghomr*, et de l'*Histoire des sultans de l'Egypte*, de Bedr-ed-Dîn. Ces ouvrages se trouvent dans la bibliothèque nationale, département des manuscrits.

« Le premier jour du mois de Châban, le cadi Ouéli-ed-dîn-Ibn-Khaldoun arriva au Caire avec le cadi Sadr-ed-dîn, fils de Djemal-ed-dîn, et le cadi Sâd-el-dîn, fils du cadi Chéref-ed-dîn le Hanbelite. Ils étaient du nombre de ceux qu'on avait laissés en Syrie, et auxquels l'ennemi parvint à couper la retraite. Ibn-Khaldoun avait accompagné les autres cadis lorsqu'ils sortirent de Damas pour se rendre auprès de Tamerlan. Quand ce prince le reconnut, il lui témoigna une considération toute particulière et lui demanda une liste écrite des villes et des déserts du Maghreb, ainsi que les noms des tribus qui habitent ce pays. Cette liste lui fut expliquée en persan, et il en témoigna sa satisfaction. Il lui dit ensuite : « Est-ce que tu n'as composé que l'histoire du Maghreb ? » et Ibn-Khaldoun répondit : « Bien plus ; j'ai composé » l'histoire de l'Orient et de l'Occident, et j'y ai fait mention des » noms des rois ; j'ai composé aussi une notice sur toi, et je désirerais te la lire, afin de pouvoir en corriger les inexactitudes. » Tamerlan lui donna cette permission, et, quand il entendit lire sa propre généalogie, il lui demanda comment il l'avait apprise. Ibn-Khaldoun répondit qu'il la tenait de marchands dignes de foi, qui étaient venus dans son pays. Il lut ensuite le récit des conquêtes de Tamerlan, de son histoire personnelle, de ses commencements et du songe dans lequel son père lui parut. Le prince en témoigna une haute satisfaction et lui dit : « Veux-» tu venir avec moi dans mon pays ? » Ibn-Khaldoun répondit : « J'aime l'Egypte, et l'Egypte m'aime, et il faut absolu» ment que tu me permettes de m'y rendre, soit maintenant, » soit plus tard, afin de pouvoir arranger mes affaires ; après » quoi, je reviendrai me mettre à ton service. » Le prince lui permit alors de partir et d'emmener avec lui les personnes qu'il voulait. « Je tiens ce récit, dit Ibn-Cadi-Chohba, du cadi Chihab-ed-dîn-Ibn-el-Izz, qui avait assisté à une partie de cet entretien. »

Ces extraits constatent, d'une manière positive, que notre historien eut une entrevue avec Tamerlan, et que ce conquérant l'avait très-bien accueilli. Ils servent aussi à confirmer, jusqu'à un certain point, le récit d'un autre historien contemporain, Ibn-

Arabchah ; récit dont les détails pourraient inspirer une certaine méfiance au lecteur. Je vais maintenant traduire ces passages, d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi et l'édition de l'*Adjaïb-el-Macdour*, imprimée à Calcutta. On sait que le texte et la traduction publiés par Manger fourmillent de fautes et qu'on ne doit s'en servir qu'avec beaucoup de circonspection.

« Quand ils [les habitants de Damas] se virent trompés dans leurs espérances [par le départ précipité du sultan d'Egypte], et qu'ils reconnurent le malheur qui venait de leur arriver, ils tinrent une réunion composée des grands de la ville, ainsi que des personnages marquants qui s'y trouvaient en ce moment, savoir : le grand cadi Mohi-ed-dîn-Mahmoud-Ibn-el-Izz le hanéfite, son fils le grand cadi Chihab-ed-dîn, le grand cadi Téki-ed-dîn-Ibrahîm-Ibn-Mofleh le hanbelite, le grand cadi Chems-ed-dîn-Mohammed-en-Nabolosi le hanbelite, le cadi Nacer-ed-dîn-Mohammed-Ibn-Abi-'t-Téib, secrétaire particulier [du sultan] ; le cadi et vizir Chihab-ed-dîn-Ahmed-Ibn-es-Chehîd (le grade de vizir conservait encore alors quelque éclat), le cadi Chihab-ed-dîn-el-Djéïani le schafite, le cadi Chihab-ed-dîn-Ibrahîm-Ibn-el-Coucha le hanéfite, le *naïb-el-hokm* (*député du chef-magistrat*). Quant au cadi chafite Alâ-ed-dîn-Ibn-Abi-'l-Bakâ, il avait accompagné le sultan dans sa fuite, et quant au cadi malékite Borhan-ed-dîn-es-Chadli, il venait de mourir martyr comme nous avons déjà dit. Ces hommes distingués sortirent de la ville pour demander grâce, après s'être consultés et mis d'accord sur le langage qu'ils devaient tenir. »

« Lors du départ du sultan avec ses troupes, le grand cadi Ouéli-ed-dîn-Ibn-Khaldoun se trouva environné par l'armée de Timour. C'était un homme très-distingué et un de ceux qui étaient venus [en Syrie] avec le sultan. Quand celui-ci vit manquer son projet et abandonna son entreprise, Ibn-Khaldoun parut ne pas s'être aperçu [du mouvement rétrograde de l'armée], de sorte qu'il se trouva pris [dans la ville] comme dans un filet. Il logeait au collége Adlïa, et ce fut là que les personnages que nous avons nommés vinrent le trouver, afin de commettre à sa prudence la conduite de cette affaire. Il se trouva bientôt d'accord avec eux,

et ils lui confièrent l'entière direction de leur entreprise. En effet, ils n'auraient pu se dispenser de se faire accompagner par lui; il était *malékite* de secte et d'aspect [1], et il s'était montré un second Asmâi par le savoir [2]. Il partit en conséquence avec eux, portant un turban léger, un habillement de bon goût, et un bournous aussi fin que son esprit et semblable par sa couleur [foncée] aux premières ombres de la nuit [3]. »

« Ils le mirent à leur tête, parfaitement disposés à accepter les conditions, avantageuses ou non, qu'il pourrait obtenir par ses paroles et ses démarches. Ayant paru en présence de Timour, ils se tinrent debout, remplis de frayeur et d'appréhension, jusqu'à ce que le prince daignât calmer leurs inquiétudes en leur permettant de s'asseoir. Alors il s'approcha d'eux avec empressement, et passa de l'un à l'autre en souriant; puis il commença à les examiner attentivement et à étudier leur conduite et leurs paroles. Frappé de l'apparence d'Ibn-Khaldoun dont l'habillement différait de celui de ses collègues, il dit : « Cet homme-là n'est pas du pays. » Ceci amena une conversation dont nous raconterons les détails plus loin. Dès lors, on commença à s'entretenir librement, et un repas de viande bouillie ayant été servi, une portion convenable en fut placée devant chaque convive. Les uns s'en abstinrent par scrupule de conscience, d'autres négligèrent d'y toucher pour se livrer au plaisir de la conversation; quelques-uns, et le grand cadi Ouéli-ed-dîn fut du nombre, se mirent à manger de bon appétit. . . .

« Pendant le repas, Timour les épia d'un regard furtif, et Ibn-Khaldoun tournait ses yeux de temps à autre vers le prince, les baissant chaque fois que ce dernier fixa les siens sur lui.

---

[1] *Malékite d'aspect*, c'est-à-dire d'un aspect grave et imposant comme celui de Malek, l'ange gardien de l'enfer. — Le style d'Ibn-Arabchah fourmille de jeux de mots semblables.

[2] Asmâi était un célèbre philologue et littérateur arabe.

[3] L'auteur de l'*Anbâ* dit positivement qu'Ibn-Khaldoun conservait toujours l'habillement de son pays et ne portait jamais le costume des cadis.

Enfin, il haussa la voix et parla ainsi : « Seigneur et émir, je » rends grâce à Dieu tout-puissant! J'ai eu l'honneur d'être pré- » senté aux rois de plusieurs peuples dont j'ai immortalisé les » exploits dans mes ouvrages historiques ; j'ai vu tel et tel prince » d'entre les Arabes, j'ai été à la cour de tel et tel sultan, j'ai » visité les pays de l'Orient et de l'Occident, je me suis entre- » tenu avec chaque émir et officier qui y gouvernait, et, grâce » à Dieu ! je viens de vivre assez longtemps pour voir celui » qui est le véritable roi, le seul qui sache gouverner. Si les » mets qu'on sert chez d'autres princes ont la propriété de ga- » rantir [de leur colère] celui qui en mange, les mets que tu » fais servir ont, de plus, celle d'ennoblir le convive et de le » rendre fier. » Timour fut charmé de ces paroles, et, se tour- nant vers l'orateur, il négligea toutes les autres personnes pour s'entretenir avec lui. Il lui demanda les noms des rois de l'Occident, leur histoire et celle de leurs dynasties, et il entendit avec le plus vif plaisir le récit que lui en fit Ibn-Khaldoun.[1] »

«Ouéli-ed-dîn-Abd-er-Rahman-Ibn-Khaldoun le malékite, grand cadi d'Egypte et auteur d'un ouvrage historique, dressé sur un plan entièrement original, était (à ce que j'ai entendu dire par une personne qui l'avait vu et s'était entretenue avec lui) un homme d'une grande habileté dans les affaires, et un littérateur de premier ordre. Quant à moi, je n'ai jamais eu l'occasion de le voir. Il vint en Syrie avec les troupes de l'islamisme [l'armée égyptienne], et, lors de leur retraite, il tomba entre les mains de Timour. Dans un de leurs entretiens, l'affabilité de Timour l'ayant mis à son aise, il lui tint ce discours : « Seigneur et émir ! je » prie en grâce, qu'il me soit permis de baiser cette main qui » doit subjuguer le monde ! » Une autre fois, ayant récité à ce prince une portion de l'histoire des rois de l'Occident, celui-ci, qui prenait un grand plaisir à lire et à entendre lire des ouvrages historiques, en témoigna une vive satisfaction et exprima le désir de l'emmener avec lui. A cette invitation Ibn-Khaldoun fit la

---

[1] Dans cet endroit et dans le paragraphe suivant, le traducteur s'est attaché à rendre les idées plutôt que les paroles d'Ibn-Arabchah.

réponse suivante : « Seigneur et émir ! l'Egypte ne veut plus
» d'autre maître que toi ; c'est à ton autorité seule qu'elle con-
» sentira à obéir. Quant à moi, je dois reconnaître que tu me
» tiens lieu de richesses, de famille, d'enfants, de patrie, d'amis
» et de parents ; pour toi, j'oublie les rois, les hommes puissants,
» les grands, l'espèce humaine tout entière ; car tu réunis
» toutes les qualités qui faisaient leur mérite. Je n'ai qu'un seul
» regret, c'est de ne pas avoir passé toute ma vie à ton service
» et de n'avoir pas eu le plaisir de te voir plus tôt. Mais le destin
» m'a enfin dédommagé de cette privation ; je vais maintenant
» échanger l'illusion contre la réalité ; et combien aurai-je raison
» de répéter ce vers du poète :

Que Dieu te récompense de ta démarche! Mais, hélas! tu es arrivé bien tard.

« Entouré de ton patronage, j'entrerai dans une nouvelle vie,
» je blâmerai la fortune de m'avoir tenu si longtemps éloigné de
» ta présence, et je passerai le reste de mes jours à ton service.
» Attaché à ta personne, j'aurai atteint le faîte des honneurs, et
» ce temps sera l'époque la plus brillante de mon existence.
» Mais ce qui m'afflige, c'est [de ne pas avoir ici] mes livres, dans
» la composition desquels j'ai passé ma vie, y travaillant jour et
» nuit. Ils renferment les fruits de mes études, l'histoire du
» monde depuis la création, celle des rois de l'Orient et de l'Oc-
» cident. Si j'avais ces volumes sous la main, je t'assignerais la
» première place parmi ces princes, et le récit de tes exploits
» ferait pâlir leur renommée ; car tu es l'homme aux batailles,
» celui dont les triomphes ont répandu le plus vif éclat, même
» jusqu'au fond du Maghreb. C'est toi qui as été annoncé par la
» langue inspirée des favoris de Dieu ; c'est toi que les tables
» astrologiques et le *Djefer* attribué à Ali, le commandant des
» croyants, ont désigné [1] ; c'est toi dont la naissance a eu lieu
» sous la grande conjonction des planètes [2], toi dont la venue de-

[1] Le *Djéfer* est un livre de prédictions fort célèbre parmi les musulmans. Voy. la *Chrestomathie* de M. de Sacy, t. II, p. 300.

[2] Tamerlan portait effectivement le titre de *Saheb-el-Coroun*, c'est-à-dire *seigneur des conjonctions*.

» vait être attendue vers la fin du temps ! Mes ouvrages sont au
» Caire, et si je pouvais me les procurer, je resterais attaché à
» ton service ; car, Dieu soit loué, j'ai rencontré celui qui sait
» m'apprécier, patroniser, et estimer, etc.!....

» Timour lui demanda alors la description du Maghreb, des royaumes que ce pays renferme, de ses routes, villes, tribus et peuples..., et Ibn-Khaldoun lui raconta tout cela comme s'il eût eu le pays sous les yeux, et il fit ce rapport de manière à ce qu'il s'accordât avec les idées de Timour sur ce sujet... Timour lui fit alors le récit de tout ce qui s'était passé dans son propre pays, de ses guerres avec les autres rois, de l'histoire particulière de ses officiers et de ses enfants..... Il convint ensuite avec le cadi Ibn-Khaldoun, que celui-ci se rendrait au Caire pour en amener sa famille, ses enfants [3] et prendre ses beaux ouvrages, et qu'il reviendrait sans aucun retard, lui promettant le sort le plus avantageux lors de son retour.

» Ibn-Khaldoun partit donc pour la ville de Safed, et se tira ainsi de sa position difficile. »

Dans le mois de Ramadan de la même année, Ibn-Khaldoun fut nommé grand cadi malékite d'Egypte, en remplacement de Djemal-ed-dîn-el-Acfehsi ; et dans le mois du second Djomada 804, il fut lui-même remplacé par Djemal-ed-dîn-el-Biçati.

Au mois Dou-'l-Hiddja 804, il fut encore nommé cadi à la place d'El-Biçati, par lequel il fut remplacé de nouveau dans le mois de Rebiâ premier 806.

Dans le mois de Chaban 807, Ibn-Khaldoun fut nommé grand cadi pour la cinquième fois ; il remplaça El-Biçati ; mais, dans le mois de Dou-'l-Câda de la même année, il fut encore remplacé par El-Biçati.

Enfin, vers le milieu du mois de Ramadan 808, il remplaça El-Biçati ; mais il mourut le 25 du même mois (16 mars 1406 de J.-C.).

---

[1] Si Ibn-Arabchah a rapporté exactement les paroles d'Ibn-Khaldoun, celui-ci se sera remarié en Egypte.

FIN DE LA VIE D'IBN-KHALDOUN.

En terminant cette notice, le traducteur se permettra d'exprimer franchement l'impression qu'a laissée sur son esprit un examen attentif de plusieurs parties du grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun. Cet auteur, ayant eu à sa disposition une quantité immense de documents historiques et d'autres écrits, dont la majeure partie est maintenant perdue, s'était proposé d'esquisser, dans une série de sections, faisant chacune un traité à part, l'histoire de toutes les dynasties qui ont paru successivement sur la terre. Il choisit ses matériaux avec un grand discernement, et les mit en ordre avec beaucoup de jugement; mais, afin de resserrer dans quelques volumes les nombreux faits qu'il avait puisés dans les ouvrages des historiens et généalogistes arabes, des généalogistes berbères, des poètes, des traditionnistes et dans les souvenirs d'une vie longue et agitée, il s'efforça de condenser presqu'au dernier degré cette masse énorme de renseignements. De là, ses phrases concises et heurtées où la pensée est à l'étroit et ne s'entrevoit qu'à demi ; phrases dont l'obscurité est encore augmentée par l'emploi trop fréquent de pronoms et par la mauvaise habitude de désigner les personnages tantôt par leur vrai nom, tantôt par leur patronymic et, tantôt, par leur titre honorifique ou par leur nom ethnique. Dans un très-grand nombre de passages, cette obscurité est si grande que l'arabisant le plus habile serait dans l'impossibilité de s'y guider, à moins de bien connaître les individus dont l'auteur parle et les faits qu'il entreprend de raconter. Ce genre de style n'est, en réalité, que la première expression de la pensée, l'effort d'un esprit qui cherche à énoncer rapidement et en peu de mots les notions qui s'y pressent jusqu'à déborder. L'auteur lui-même avait senti que cette manière d'écrire réunissait tous les défauts que nous venons de signaler ; aussi, dans ses prolégomènes et dans quelques chapitres de son histoire, il tâcha de les éviter. Malheureusement, il passa alors à l'autre extrême et, pour rendre ses idées plus intelligibles, il surchargea ses pages de répétitions inutiles et d'un verbiage recherché. Dans son *Histoire des Berbères*, on rencontre qnelques chapitres qui rap-

pellent le style des prologomènes, mais le reste de cette partie de son grand ouvrage n'est évidemment qu'un simple brouillon. Pressé par le sultan hafside, Abou-'l-Abbas, de terminer promptement son travail, il ne se donna pas le temps d'en retoucher le style avant de le livrer au public, de sorte qu'il nous a laissé un bon et savant ouvrage très-mal écrit.

Dans l'ordonnance de son histoire, il n'a pas observé une juste proportion : concis jusqu'à la sécheresse quand il traite de certaines dynasties anciennes, il s'étend outre mesure quand il raconte les événements de l'époque où il vivait.

Malgré ces défauts, on ne saurait refuser de grands éloges à un ouvrage qui se distingue par l'abondance et la nouveauté des renseignements, par l'habileté de l'auteur dans le choix et l'agencement de ses matériaux, par l'adresse avec laquelle il amène ses transitions d'un sujet à un autre et par la manière compréhensive et systématique dont il expose ses faits.

Ce fut en l'an 1825 que le savant et infortuné voyageur, Schulz, inséra dans le *Journal asiatique* une notice qui laissa entrevoir la grande importance que devait avoir la partie de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun intitulé : *Histoire des Berbères*. Quelques années plus tard, il fit paraître, dans le même recueil, la traduction d'un des chapitres dans lequel Ibn-Khaldoun discute les origines berbères, et par cette publication il inspira au monde savant le plus vif désir de posséder le seul traité historique qui eût pour sujet les tribus et les empires de l'Afrique septentrionale. Les deux articles de M. Schulz eurent enfin le résultat qu'il avait à peine osé espérer. En 1840, M. le Ministre de la guerre ordonna l'impression de l'Histoire des Berbères, et, sur la recommandation de M. le baron Baude, il voulut bien confier à M. de Slane le soin d'en restaurer le texte et d'en faire la traduction. Puisse l'approbation des savants justifier le choix du Ministre !

Dans les Prolégomènes, Ibn-Khaldoun parle du système qu'il adopta pour la transcription de certains mots berbères qui renferment des sons dont les équivalents n'existent pas dans la langue arabe. Ces sons ne dépassent pas le nombre de deux et peuvent être parfaitement représentés en français par le *g* dur,

comme dans le mot *garde*, et par l'*s*, tel qu'on le prononce dans le mot *rose*. Pour en désigner le premier, il emploie le *kef* arabe, avec un point en dessous ; et pour le second, il se sert de la lettre *sad*, ayant un *za* doux inscrit dans le repli. Quand nous disons que la langue arabe n'offre pas les équivalents de ces sons, nous voulons parler du langage des anciens Coreichites, tribu dont Mahomet faisait partie et dont la prononciation est la seule regardée comme bonne, la seule admise pour la lecture du Coran et des auteurs classiques, la seule dont les principes soient universellement connus. Dans l'usage vulgaire, il est vrai, ces sons existent, mais leur emploi varie selon le pays : en Égypte on dit *guémel*, *agouz*, pour *djémel*, *adjouz*, substituant ainsi le son du *g* dur à celui du *dj*, tandis que les Arabes nomades de l'Afrique septentrionale substituent ce même son à celui du *caf* dur et disent *goum*, *naga*, à la place de *coum*, *naca*.

Quoiqu'il en soit, les signes adoptés par Ibn-Khaldoun afin de représenter ces lettres sont mal choisis ; les copistes les ont très-souvent négligés et l'inventeur lui-même ne s'est pas toujours conformé à son propre système. On peut même remarquer que, dans son texte, il orthographie mal plusieurs noms par la substitution du *dj*, ou *djîm* arabe, au *g* dur. Dans cette traduction, le *g* berbère est représénté par *g* ou *gu*, l'*s* doux par *z*, et le *ghaîn* ou *r* grasseyé par *gh*.

En transcrivant les noms propres, tant arabes que berbères, le traducteur n'a employé aucun signe pour distinguer les consonnes fortes, ou sourdes, des consonnes ordinaires ; ayant jugé qu'un tel raffinement avait plusieurs désavantages qui en neutralisaient l'utilité dans un ouvrage de longue haleine. Le lecteur qui désire savoir comment s'écrivent en caractères arabes les noms qu'il rencontrera en parcourant les pages suivantes, pourra toujours recourir à la partie du texte original qui correspond à l'endroit de la traduction qu'il a sous les yeux.

L'insertion des voyelles faibles dans la transcription des noms propres arabes, s'est faite d'après les règles de l'orthographe et et de l'étymologie de cette langue. Il est vrai que dans la bouche des hommes peu instruits, ces voyelles changent ou disparaissent

tout-à-fait, comme dans *Soleiman*, *Doreid*, *Cosour*, qui deviennent *Slîman*, *Drîd*, *Csour;* mais ceux des indigènes qui ont reçu un certain degré d'éducation les font très-bien sentir quand ils parlent. En Algérie et les contrées voisines, on fait de l'*imala* un abus énorme : au *fetha* ou substitue volontiers le *kesra*, comme *Blîda*, *titkillim*, pour *Boleida*, *tetekellem*, et à l'*alif* de prolongation on donne assez souvent le son d'*è*. Ceci est très-sensible dans les mots *Auras*, *Abbas*, *Mirdas*, etc., que l'on prononce ordinairement *Aurès*, *Abbès*, *Mirdès*. Les Européens accueillent trop facilement cette manière de prononcer, de sorte qu'ils altèrent jusqu'aux mots que les indigènes énoncent correctement. C'est à eux que nous devons les mots *Fez*, *Téza*, *Médéa*, *Mequinez*, *Maroc* ou *Morocco*, tandis que les natifs de ces endroits disent *Fas*, *Taza*, *El-Mediya*, *Miknaça*, *Merrakech*.

Le traducteur s'était proposé de consacrer quelques pages de cette introduction à un court examen des origines berbères. Son travail sur ce sujet était presque terminé, quand de nouveaux renseignements vinrent modifier une partie de ses conclusions. Il se voit donc obligé de suspendre la publication de cette notice qu'il espère toutefois pouvoir placer en tête du troisième volume, et, en attendant, il reprendra ses recherches, afin d'obtenir, si cela se peut, la solution d'un problème dont il apprécie mieux qu'auparavant la difficulté et l'importance.

TABLE GÉOGRAPHIQUE

RENFERMANT LES NOMS DE LIEU DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE DONT IL EST FAIT MENTION DANS L'HISTOIRE DES BERBÈRES.

NOTE. — Les distances données ici sont en ligne droite et approximative; les lieues sont de vingt par degré; les milles sont de soixante au degré.

Abba, *voy.* Obba.

El-Abbacïa, le même qu'El-Casr-el-Cadîm.

Abd-el-Djebbar, montagne à quatre lieues S. de Bougie.

Abar-Zellou (*les puits de Zellou*), localité du Temsna; position incertaine.

El-Abiad (*le blanc*), localité de la province de Tripoli; position incertaine.

El-Abîd, *voy.* Ouadi-'l-Abîd.

Abou-Fehr, jardin royal près de Tunis.

Abou-'l-Hacen, montagne du Rîf marocain située entre Melîla et Nokour, à vingt milles de cette dernière ville.

Abou-Nefîs, ville de la province de Tedla.

Abou-Selît, localité située entre El-Macarmeda et Tlemcen, probablement dans le bassin du Molouïa.

El-Acaba-t-el-Cabîra, *voy.* la note de la page 8 de ce volume.

Achîr, appelée aussi l'Achîr de Zîri, ville située sur un des pics de la montagne du Tîteri. Les indications d'Ibn-Haucal, d'El-Bekri, d'Ibn-Khaldoun et d'En-Noweiri sont trop précises à cet égard pour nous permettre d'adopter l'opinion de M. Carette qui place l'ancienne capitale des Zîrides au S. de Bougie, entre les Bîban et Setîf.

ACOUBA, localité de l'Ifrîkïá méridionale située probablement sur la route de Cabes à Sbaitla.

ADDAD, ou plutôt FAHS-ADDAD (*plaine des cardons*), plaine traversée par la route qui mène de Tèza à Fez.

ADJEDABIA, ville dont les ruines se voient encore dans la Cyrénaïque, à quelques milles de la mer et à vingt-sept lieues Sud de Ben-Ghazi.

EL-ADJEM, *voy.* EL-EDJEM.

ADJÎÇA, territoire qui séparait l'ancienne province de Bougie du royaume de l'Ifrîkïa. Il porte actuellement le nom de *Djebel-Addîça*, et est situé à cinq lieues Sud de La Calle, sur la frontière de l'Algérie et du royaume de Tunis.

ADJÎÇA, *voy.* CASR-AJDÎÇA.

ADJÎÇA, montagne appelée aussi KÎANA ; *voy.* ce nom.

ADOUSE, *voy.* DEHOUS.

AFOU, *voy.* AGHFOU.

ADOUA (*bord*, *rivage*, *côté*), terme employé par les historiens et géographes pour désigner la côte méridionale de la Méditerranée, depuis le cap Spartel jusqu'à Tunis. — ADOUATEIN, le duel de ce mot, s'emploie pour désigner les deux bords de cette mer, l'Afrique et l'Espagne, et les deux quartiers de la ville de Fez. Le mot *adoua* ne doit pas être confondu avec le mot *adaoua*, qui signifie *hostilité*.

AFRAG (*tente*), ville ou bourg qui dominait la ville de Ceuta et qui occupait probablement l'emplacement de la citadelle.

AGADÎR (en arabe *Djedîr*, c'est-à-dire *mur*, *rempart*), 1° Faubourg de Tlemcen, devenu ensuite un des quartiers de la ville. 2° Ville marocaine située sur le bord de l'Atlantique, à l'extrémité occidentale de la chaîne de l'Atlas.

AGDAL, localité du Rîf marocain, au confluent du Ghîs et du Mezemma.

AGHFOU (ou *Ghafou*), rivière de la province de Dokkala, traverse le pays situé entre le Tencift et l'Omm-Rebiâ.

AGHMAT-OURÎKA, ville située à neuf lieues S. de Maroc.

ville maritime de l'empire marocain, située sur l'Atlantique, à seize lieues S. O. de Salé.

Anfîs, *voy.* Nefîs.

Angad (pays des), situé au N. O., à l'O., au S. et au S. E. du massif montagneux qui s'élève derrière Tlemcen.

Aoumach *ou* Omach, ville du Zab, à trois lieues S. de Biskera.

El-Araïch (*les berceaux*) *vulg.* Larache, ville maritime de l'empire marocain, située sur le Lucos.

El-Arar, localité sur la route qui mène de Baghaïa à Cairouan.

Archgoul (*vulg.* Rachgoun), ville et île à l'embouchure du Tafna.

El-Areg, dunes de sable qui se prolongent depuis le Sous jusqu'à la province de Tripoli, et qui séparent le grand Désert des oasis situées au Midi du Tell.

Argharen-Bamka (*ou*, selon une autre leçon, Azgharen-Tagma), localité de la province de Sous.

Asfi (*vulg.* Saffi), ville maritime de l'empire marocain, située à cinq lieues S. du cap Cantin.

Asîla, *voy.* Azîla.

Asmou, ancienne ville de la Cyrénaïque ; position incertaine.

Em-Asnam (*les idoles, les piliers*), localité à trois milles de Cairouan, sur la route de Djeloula.

Attaf (pays des), le Seressou oriental.

Audjela, oasis située au S. de la Cyrénaïque, à soixante-trois lieues environ au S. E. de Ben-Ghazi.

Aumach, *voy.* Aoumouch.

Auras, massif de montagnes à dix-neuf lieues S. de Constantine.

Azemmor (en berbère *olive*), ville maritime de l'empire marocain, située à l'embouchure de l'Omm-Rebiâ.

Azemmor *ou* Ouazmor, ville située à quatre lieues S. O. de Cherchell, appelée aussi Tazemmort.

Azghar (*plaine* en berbère), province maritime du Maghreb, s'étendait depuis Tétouan, jusqu'à l'embouchure du Sebou.

Azîla, ville maritime de l'empire marocain, située à huit lieues

S. S. O. de Tanger. Les Européens écrivent ce nom *Arzile*; les indigènes le prononcent *Azaïla*.

AZOUER (variantes, *Azrou*, *Arzou*, *Arouez*), ville et montagne situées dans le territoire de Fazaz. Dans l'édition imprimée du *Cartas*, page 216, ce nom est écrit *Azrou*. Il ne faut pas confondre l'*Azouer* de Fazaz avec l'*Azouer*, ou *Azouwer* qu'El-Bekri place au S. de la province du Derâ, sur la route de Tamdelt à Audaghost.

BABOUR (probablement le *Pappua* de Procope), montagne à neuf lieues S. E. de Bougie.

BADÎS, ville du Zab oriental.

BADIS, ville maritime du Rîf marocain, le *Velez de Gomera* de nos cartes.

BAGHAÏA, ville située à l'extrêmité N. E. de l'Auras, et à seize lieues E. de Lambœsa.

EL-BAHÎRA, nom d'un jardin potager entouré d'un mur et situé auprès de Maroc.

EL-BAHÎRA, province égyptienne qui s'étend depuis Alexandrie jusqu'au Caire.

BAHÎRA-T-EZ-ZÎTOUN (*jardin potager de l'olivier*), localité des environs de Fez, appelée aussi *Ez-Zîtoun*.

EL-BAHREIN (*les deux lacs*), ils communiquent avec la mer par un canal qui passe sous les murs de Benzert. Ibn-Khaldoun y place, par erreur, l'embouchure du Medjerda.

BARCA, pays et ville de la Cyrénaïque. Les ruines de Barca se voient encore, à environ deux lieues S. E. de Ptolometa.

EL-BAREMAIN, montagnes fort élevées sur lesquelles passe la route qui mène du Djebel-Nefouça au Zouîla du Fezzan. — (*El-Bekri*, dont trois manuscrits portent *Baréaïn*.)

EL-BASRA, ville située à 4 lieues S. E. d'El-Casr-el-Kebîr.

EL-BAT'HA, ville située sur la rive droite du Mîna, à quatre ou cinq lieues du Chelif.

BAURAR, *voy.* BENI-BAURAR.

BECHRI ou BOCHRA, localité du pays des Nefzaoua.

BEDJA ou BADJA, ville à quinze lieues O. de Tunis, sur la route de cette capitale à Bône.

BEHLOULA, montagne à quatre lieues S. de Fez, habitée par une tribu du même nom. Cette localité s'appelle aussi *Beni-Behloul* et *Behalil*.

BEHT, rivière qui coule à l'O. de Mequinez et se perd dans le marais de Mamora, au N. E. de Salé.

BEKR, *voy.* HISN.

BELAD-EL-DJERÎD, *voy.* DJERÎD.

BELAD-SANHADJA, canton du Rîf marocain, dans le pays des Ghomara. *Voy.* SANHADJA.

EL-BELED-ET-TAÎIB, ville ou canton dans la région dont Salé est le chef-lieu.

BELEZMA, ville et province situées à l'E. du Hadna, au S. O. de Constantine et à l'O. de Lambœsa.

BENI-AMRAN, leur montagne est à six lieues O. de Bougie, sur le bord de la mer.

BENI-AMER, leurs bourgades étaient situées au S. et au S. O. du Djebel-Amour. Ibn-Khaldoun les place à une journée au S. de cette montagne.

BENI-BAURAR ou BENI-YAURAR, colline, ville et position militaire sur la route de Bougie à Constantine, et à l'extrême limite de la province de Bougie. C'est, peut-être, le *Mahalla* ou *station* que nos cartes placent entre Mîla et le Ferdjîoua.

BENI-BEHLOUL, *voy.* BEHLOULA.

BENI-BOTOUÏA, *voy.* BOTOUÏA.

BENI-BOU-KHADRA, *voy.* KHADRA.

BENI-BOU-SAÎD, population établie dans une montagne qui en porte le nom, et qui est située entre Mazouna et Ténès, à trois ou quatre lieues N. E. de Mazouna.

BENI-DJABER, leur montagne est dans la province de Tedla.

BENI-HACEN, leur pays était situé sur la route de Médéa à Bougie et probablement dans le caïdat actuel des Beni-Slîman, à l'O. du

Bourdj-Hamza. Il y a bien un pays appelé Beni-Hacen à quatre lieues S. S. O. de Médéa, mais il est trop écarté de la route pour être celui dont parle Ibn-Khaldoun.

Beni-Ibki, ou Beni-Lîki, localité de la plaine du Sîg.

Beni-Khalîl, leur montagne est probablement celle qui porte maintenant le nom des Beni-Masaoud et qui est située derrière Blîda.

Beni-Maguer, autre nom de la ville d'Asfi.

Beni-Meicera, leur montagne est située entre le Harrach et Blîda.

Beni-Mekoud, localité du territoire de Téza.

Beni-Meracen, montagne à l'E. de Calat-Mehdi.

Beni-Ournîd, les montagnes qu'ils habitent et qui portent leur nom s'étendent au S. de Tlemcen, depuis cette ville jusqu'à Sebdou.

Beni-Rached, leur montagne s'appelle maintenant *Djebel*-Amour.

Beni-Saîd, localité du pays des Ghomara.

Beni-Senous, leur pays est situé immmédiatement à l'Occident de Sebdou.

Beni-Thabet, la montagne occupée par cette tribu est située à six lieues N. O. de Constantine et porte le nom des *Beni-Telîlan.*

Beni-Yezîd, localité du Mozab.

Beni-Yezîd, la tribu arabe de ce nom occupait le Hamza.

Ben-Younoch et Bel-Younos, montagne à deux lieues O. de Ceuta.

Benzert (le *Bizerte* de quelques écrivains européens), port de mer à onze lieues N. O. de Tunis.

Berghouata ou Béreghouata (pays des), eut pour limites le Beht et le Tencîft, l'Océan et l'Atlas.

Bernîc, l'ancienne *Berenice*, située près de la mer et immédiatement au Sud de Ben-Ghazi.

Betalça, leur territoire, dans le Rîf marocain, s'étendait depuis le pays des Beni-Botouïa jusqu'à celui des Beni-Iznacen.

Bîr-el-Kahena, nom d'un puits ou source dans l'Auras.

BÎR-ES-SELAMA, puits et station sur la route de Tunis à Cairouan.

BISKERA, chef-lieu du Zab, à trente-deux lieues S. S. O. de Constantine.

BÔNE, en arabe BOUNA et ANABA (*jujubes*), port de mer de la province actuelle de Constantine.

BORDJ-HAMZA, maintenant BORDJ-BOUÏRA (*château du petit puits*), fort situé sur le méridien de Dellis, et sur la rive gauche de la branche supérieure et septentrionale de la rivière de Bougie.

BORNOU ou BIRNI, ville et royaume situés au S. O. du lac Tchad, dans le pays des Noirs.

BOTOUÏA, cette tribu occupait le Garet, canton oriental du Rîf marocain.

BOUDA, ville de l'oasis de Touat.

BOUGIE, en arabe BEDJAÏA, ville ainsi nommée à cause de la tribu des *Begaïa* qui en avait habité l'emplacement.

BOU-HALOU, rivière qui prend sa source dans le mont Ghîatha, coule vers le N. O. et se jette dans la partie supérieure du Ouad-Yenahoun, à sept lieues O. de Téza.

BOU-'L-ADJRAF (variantes : *Ahraf*, *Ahdaf*), rivière qui coule près de Téza, et probablement à l'E. de cette ville.

BOU-NÔMAN ou NAMAN, *zaouïa* ou couvent à une forte journée au S. de Massa, dans le Sous-el-Acsa.

BOU-SEMGHOUN, bourgade du pays des Beni-Amer, dans le territoire que l'on appelle maintenant les *Oasis des Aulad-Sidi-Cheikh*, et qui est situé à plus de quarante lieues S. E. de Tlemcen.

BRECHK, ville maritime située entre Ténès et Cherchel, dans le pays des Zatîma.

BOUDÂ, bourgade du pays de Touat.

CABES (*ou* GABS), ville maritime de l'Ifrîkïa située près de la frontière de la province de Tripoli.

EL-CAÇABAT (appelée aussi EL-CAÇABAT OUA TALLOUT), jolie ville et ruines romaines situées à six lieues E. N. E. de Tlemcen.

Calat-Sinan, château de la province de Tunis, à huit lieues N. E. de Tebessa.

Calat-Zera, château situé entre Benzert et Tebourba.

Calchana, ville située à quatre lieues de Cairouan, sur la route de Tripoli.

Camouda (ou, selon la prononciation actuelle, Gammouda), montagnes et ville situées à seize lieues S. O. de Cairouan, sur la route de Cafsa.

Cantara-t-el-Ouad (*pont de la rivière*), situé à une portée de flèche des remparts de Maroc.

Carîcha, château sur le Mont-Châïb.

El-Carmeda, *voy.* El-Macarmeda.

El-Carn, colline située dans le voisinage de Djeloula, entre cette ville et Cairouan.

Carna, ville dans le voisinage de Bédja (?)

Carthage, en arabe Carthadjina.

Casr-Adjîça, ancienne ville, située probablement sur la rive gauche du Chelif, un peu à l'est de Kelmîtou.

Casr-el-Aroucïîn, fort et palais dans l'enceinte de la ville de Cabes.

<table>
<tr><td>El-Casr (le Château),
El-Casr-el-Kebîr (le Grand-Château),
Casr-Ketama (Château des Ketama),
Casr-Denhadja (Château des Denhadja),
Casr-Ibn-Abd-el-Kerîm (Château du fils d'Abd-el-Kerîm),</td><td>Ville forte située sur le Lucos, à 16 lieues S. de Tanger.</td></tr>
<tr><td>El-Casr-es-Saghîr (le Petit-Château),
Casr-el-Medjaz (Château du Passage),
Casr-el-Djouaz (Château de la Traversée),
Casr-Masmouda (Château des Masmouda),
Cocour-Masmouda (Châteaux des Masmouda),</td><td>Port de mer et forteresse située entre Ceuta et Tanger</td></tr>
</table>

Castîlïa, ancien nom de la ville et du territoire de Touzer. La province de Castîlïa renfermait les villes de Touzer, d'El-Hamma et de Nefta.

Cataoua, localité du Hodna, sur la route de Maggera au Zab.

El-Catef [ou peut-être El-Cotf ou El-Guetef, ce nom étant écrit sans voyelles, avec le *caf* guttural et le *tha* dur.] Un des affluents du Molouïa, probablement la rivière qui traverse la plaine de Messoun et qui s'appelle maintenant *Ouad-Messoun*.

Cerîf, montagne du Rîf marocain, située entre El-Casr-el-Kebîr et le pays des Ghomara.

Ceuta, en arabe Sebta, altération de l'ancien nom des montagnes de cette localité, les *Septem Fratres*.

Chadla, localité des environs de Tunis.

Chaïb, montagne près de Benzert.

Chala ou Chella, ancienne ville à un mille au S. E. du Ribat de Salé.

Chebrou, village à cinq milles O. de Tebessa. Il donne son nom à une rivière qui coule vers le N. et se jette dans le Mellag.

Cheddi ou plutôt Djeddi, rivière qui a ses sources dans le Djébel-Amour, et coule à l'E. en traversant le Zab. *Djeddi* veut dire *sable* en berbère.

Chedîouïa, Ibn-Khaldoun donne ce nom à la rivière que l'on appelle maintenant *Djedîouïa* et qui se jette dans le Chelif, vis-à-vis de Mazouna. Dans les manuscrits de l'*Histoire des Berbères*, ce mot est presque toujours incorrectement écrit et mal ponctué.

Chefchaoua, montagne de la chaîne de l'Atlas, au S. de Maroc et et à l'O. de la rivière Nefîs ; elle est habitée par une tribu du même nom. La rivière *Chefchaoua* ou *Chouchaua* y prend sa source et coule vers le Nord pour se jeter dans le Tencîft.

Chelif (appelé aussi Chelîf des Beni-Ouatîl), rivière du Maghreb central, prend sa source dans le Djebel-Amour, coule vers le N., passe à l'E. et ensuite au N. du Ouancherîch ; puis elle se dirige vers l'O., en arrosant le territoire qui porte son nom et qui s'étend depuis Milîana jusqu'à Mostaghanem.

Chelif, ville située sur la rive gauche du Chelif, au confluent de cette rivière avec le Mina. Une autre ville de ce nom était située sur le même fleuve, entre Orléanville et Milîana.

Chella, *voy.* Chala.

Chennoua et **Chennouen**, montagne à l'E. de Cherchel.

Cherchel, ville et port de mer à quatorze lieues O. S. O. d'Alger.

Cherîk, grande péninsule qui s'étend à l'E. de Tunis.

Chiboula, localité de la ville de Fez.

Chicca, *voy.* Sicca.

Cìrat ou **Sîrat**, plaine, collines et ville sur la rive droite du Habra.

Coçour-Hassan, *voy.* Casr-Hassan.

Coçour-Masmouda, *voy.* El-Casr-es-Saghîr.

Coçour-Outat, bourgades du Molouïa supérieur.

Coleïa-Ouallen (*petit château de Ouallen*); le *Gueléa* de quelques cartes. Bourg situé à onze journées O. de Ouargla, et à cinq E. de Figuîg. Coleïa est situé à une journée de Ouallen.

Collo, en arabe El-Coll, ville et port de mer, long. 4°, 12' E.

Coloua-Djara ou plutôt **Coloua-Garet**, forteresse du Rîf marocain, entre Melîla et Guercîf.

Constantine, en arabe Cosantîna.

Cossura, nom donné par les Romains et les Arabes à l'île que les Européens appellent maintenant *Pantellaria*.

Dahmoun, *voy.* Menzil-Dahmoun.

Dar-Melloul ou **Dar-Melouwel**, ville que les géographes arabes placent à une journée E. de Tobna.

Dat-el-Hammam, station à trente-huit milles d'Alexandrie, sur la route de Barca.

Debdou, ville située sur une montagne du même nom. Selon la carte Beaudoin, elle est à vingt-six milles S. E. de Guercîf, et à vingt-un milles E. du Molouïa. M. Renou la place à dix milles O. de la même rivière. La première indication nous paraît préférable. L'on sait, du reste, que le col de Debdou est un de

ceux par lesquels les tribus sahariennes arrivent à Guercîf pour s'approvisionner dans le pays de Téza.

Dehous (le Doos et l'Adouse des cartes), nom de la partie supérieure de la rivière de Bougie.

Dellis, *voy.* Tedellis.

Demmer, montagne de la province de Tripoli, formant l'extrêmité occidentale de la chaîne qui s'étend au S. de cette ville jusqu'aux environs de Cabes. On appelle les habitants de cette montagne, *Aït-Demmer* ou *Aïd-Demmer*, c'est-à-dire *tribu des Demmer*.

Ed-Demna, ville située à une journée de Ceuta, dans la plaine que traverse la route de Tanger à Fez.

Le Dera, désert, pays cultivé et rivière, situés au S. et au S. E. de l'Atlas marocain.

Derdj, ville à quatorze lieues E. de Ghadams, sur la route de Tripoli.

Deren, nom de l'Atlas; il paraît être une altération d'*Idraren*, pluriel berbère du mot *Adrar* (*montagne*). Pline et Strabon nous apprennent que de leur temps, les indigènes nommaient l'Atlas *Dyrin*. Les géographes arabes prolongent le Deren jusqu'au Midi de Barca.

Derrag, montagne et plaine situées au N. du Seressou, entre Boghar et Thénïa-t-el-Hadd.

Dialem, tribu arabe dont le territoire se composait de la partie du Seressou que traverse le Ouacel.

Ed-Dimas, ville maritime de la province de Tripoli, située sur le cap qui forme l'extrêmité méridionale du golfe de Hammamat.

El-Djabat, place forte dans le voisinage de Taoughzout.

Djeloula, *voy.* pag. 307 de ce vol., note 1.

Djeraoua, ville à trois lieues de Cairouan.

Djeraoua-t-Ibn-Abi-Aïch, ville située sur la rivière Kîs, à six milles de la mer et à dix milles S. E. de l'embouchure de Molouïa.

Djerba, grande île à onze lieues E. de Cabes. Il ne faut pas con-

fondre cette île avec celle qui forme l'extrêmité S. O. du groupe d'îles appelées *Kerkenna*, et à laquelle nos cartes modernes donnent le nom de *Guerba*.

Le Djerîd, appelé aussi Belad-el-Djerîd (*pays des branches de dattier*), nom de la région dactylifère qui s'étend depuis le Sous jusqu'à la frontière de Tripoli. Les habitants de ces contrées donnent au mot *Djerîd* la signification que nous lui attribuons ici. On est dans l'usage d'employer ce terme pour désigner les oasis dans le sud de la province de Tunis.

Djerma, ville à quinze lieues N. de Morzouc, capitale du Fezzan.

El-Djezîra (*la péninsule*), *voy.* Cherîk.

Djîdjel, port de mer à dix lieues E. de Bougie.

El-Djoucîn, localité du pays des Nefzaoua.

Djurdjera, montagnes qui s'élèvent au sud de la Cabilie de Bougie, à dix-neuf lieues E. S. E. d'Alger.

Dokkala, province du Maghreb-el-Acsa, au N. et au N. E. de la ville de Maroc.

Ed-Doucen, ville du Zab occidental, à neuf lieues S. O. de Biskera.

Dra-es-Saboun (*tertre de savon*), colline près de Tlemcen. Aujourd'hui son nom et son emplacement sont inconnus aux habitants de cette ville.

El-Edjem (appelé aussi Ledjem et, par corruption, El-Djem), amphithéâtre romain à moitié chemin entre Sfax et Souça.

Edren, le même que Deren.

Eïad (*ou* Aïad), *voy.* Kîana.

Emran, *voy.* Beni-Amran.

Erba, ville du Zab, selon En-Noweiri ; la même que Tezzout ou Lambœsa, selon Shaw. M. Carette place un *Arba* dans l'Auras, à quatre lieues S. O. de Lambœsa. L'auteur du *Meracid* (dictionnaire géographique en arabe) dit qu'il faut prononcer *Eréba*, que c'est une des plus grandes villes du Zab et qu'elle est entourée de trois cent soixante villages.

FAZAZ, tribu, pays et place forte du Maghreb-el-Acsa. Le château de Fazaz est situé entre Tedla et Sofrouï, à deux fortes journées S. de Fez. Il porte aussi le nom do *Calât-Mehdi.*

FECHTALA, *ou* FICHTÉLA, le même que Tedla.

FEDDJ-EN-NAAM (*défilé des autruches*), situé à l'O. ou S. O. de Cairouan.

FENDELAOUA, château situé entre Fez et Tanger, près du Sebou.

FERDJÎOUA, contrée située derrière le *Sahel* de Djîdjel.

FERTAST, *voy.* TAFERTAST.

FEZ (les indigènes disent FAS), cette ville se composait de deux quartiers ou *côtés* (*adoua*), celui des Andalous et celui des Cairouanites. Un nouveau quartier, appelé la *Ville-Neuve* (voir ce nom), y fut bâti par Mérinides pour leur servir de citadelle et de siége de gouvernement.

FEZZAN, pays du Grand-Désert, dout la capitale, Morzouc, est située à environ cent cinquante lieues S. de Tripoli.

FIGUÎG, oasis et ville situées à cinquante-six lieues S. de Tlemcen.

FRENDA, ville sur le bord du Tell, à vingt-deux lieues S. E. de Mostaghanem.

GARET, province du Rîf marocain; elle a le Molouïa pour limite orientale.

GAUGAUA, ville située sur le Niger, à soixante-seize lieues S. E. de Tenboktou.

GHABOULA, 1° localité du pays des Beni-Iznacen.— 2° Localité appelée aussi SAGUÏET-GHABOULA (*canal de Ghaboula*), située aux environs de Ribat-el-Feth. — 3° Localité sur la route de Sétif à Bougie.

GHADAMS, oasis et ville à quatre-vingt-dix lieues S. O. de Tripoli.

GHADÎR-EL-HAMS, étang situé dans la banlieue de Fez.

EL-GHAIRAN (*les cavernes*), vallée dans la partie méridionale du territoire des Beni-Ournîd.

EL-GHANÏA, *voy.* THENÏA-GHANÏA.

Ghannouch, château situé près de Tebourba, dans la province de Tunis.

Gharian, montagne à une journée S. de Tripoli.

Gharibou, montagne à 5 lieues N. N. O. de Biskera.

Ghassaça (maintenant Khassaça) ville maritime située à l'O. de *Tarf-Herek,* le cap *très-Forcas* des Européens. Cette position est donnée par les géographes arabes et par la carte routière de la Méditerranée, dressée, probablement à Alger, dans l'an 958 de l'hégire (1551 de J-C.) et conservée parmi les manuscrits orientaux de la Bib. Nat. où elle porte le n° 847, *ancien fonds*.

Ghîatha, montagne à cinq lieues S. de Téza.

Ghîs, branche occidentale de la rivière d'El-Mezemma.

Ghodjdama, montagne située à six lieues S. E. (?) de Maroc.

Ghomara (pays des), fait partie du Rîf marocain et s'étend depuis Tetouan jusqu'à Badis.

Ghomra et Ghomert (pays des), est situé au S. E. de Tîteri et au S. O. du Hodna. Il est occupé maintenant par les Aulad-Naïl.

Ghozlan *ou* Sour-el-Ghozlan *(images de gazelles)*, maintenant *Aumale*, est située au S.E. d'Alger, à la distance de cinquante milles en ligne droite.

Gueddara, canton du Hamza, qui donne son nom à un des affluents supérieurs de la rivière de Bougie. Il est situé à trois lieues S. E. de Bordj-Hamza.

Guédera *ou* Gaîdera, montagne à trois lieues O. d'Oran. C'est le *Gueddara* de la carte Carette.

Guedmîoua, (la montagne des), fait partie de l'Atlas et est située au S. ou S.O. de Maroc. Selon Ibn-Khaldoun, elle touche à celle des Hintata. La carte Renou lui donne une place entre les sources de l'Acifmal et du Nefîs.

Guelaoua, montagne de l'Atlas, au S. E. de Maroc.

Guenfîca. La montagne des Guenfîca, appelée aussi *Sekctoua*, est la plus élevée de toutes celles qui composent la chaîne de

l'Atlas. L'Acifmal, affluent du Tencîft, y prend sa source. Elle est au S. S. O. de Maroc, en arrière des premiers gradins de l'Atlas, et sur la limite septentrionale de la province de Sous.

Guercîf, ville sur le Molouïa, à sept lieues S. du confluent de cette rivière et du Za. La carte Renou la place en latitude 34° 42', et celle du capitaine Beaudouin, en 34° 7'. Cette dernière position nous paraît être la bonne.

Guerciloûîn, *voy.* Akirciloûîn.

Guerîguera, montagne appelée aussi le *Nador* (*guetteur*), nom commun à plusieurs montagnes de l'Algérie. Elle est située à sept lieues S. S. E. de Tîaret et à neuf lieues E. de Frenda.

Guerouaoua, tribu et localité des environs de Fez.

El-Guetfa, localité des hauts plateaux derrière le Tell, à vingt-deux lieues S. S. E. d'Alger.

Guezoul, montagne près de Tîaret, sur la rive droite du haut Mîna. Tacdîmt, l'ancien Tèhert, est bâti sur le versant de cette montagne.

Guezoula, leur pays forme la partie méridionale du Sous-el-Acsa.

Guezoula, montagne du Sous-el-Acsa.

Guîg, localité située probablement entre Tînmelel et Aghmat.

Guîr, rivière qui prend sa source dans l'Atlas et coule jusqu'aux oasis de Touat.

Guîtoun-Zenata (*camp des Zenata*), localité du pays des Nefzaoua, ou de la province de Castîlïa, selon une autre indication.

Habra, plaine située au S. du golfe d'Arzeu. La partie orientale s'appelle le Habra et la partie occidentale le Sîg. Elle est traversée par une rivière du même nom qui se jette dans la Méditerranée entre Arzeu et Mostaghanem.

Hadjer-en-Maez (*rocher des chèvres*), montagne de la Cabîlie de Bougie.

Hadjer-en-Nesr (*rocher de l'aigle*), forteresse située près de Ceuta, dit l'auteur du *Cartas*, et bâtie sur une montagne escarpée où l'on ne peut monter que par un seul côté. D'après

l'itinéraire de Ceuta à Fez, qui nous est donné par El-Bekri, on voit que Hadjr-en-Nasr est le premier endroit où le voyageur se rend après avoir passé le Ouadi-Maghar ou Mahrar. (Je suis ici la leçon des *manus.* d'Alger et du Musée britannique ; dans les *Notices et Extraits*, t. xii, p. 571, on lit *maar*). Le Marhar est à trois ou quatre lieues S. de Tanger. On doit donc chercher l'emplacement de cette citadelle des Idrîcides sur une des cîmes du Djebel-Habîb, montagne haute de sept ou huit cents mètres, qui est à moitié distance entre Tetouan et Larach (*El-Araïch*), et à environ trente-trois kilomètres ds Tanger. Ibn-Khaldoun place Hadjer-en-Nesr *auprès* de Basra, ou *dans les dépendances* de Basra ; car son texte arabe comporte deux significations ; la dernière en est sans doute la bonne.

Haha, province marocaine qui s'étend, sur le bord de l'Atlantique, depuis Mogador jusqu'à Agadîr.

Haideran, colline située au N. O. de Cabes, à la distance de trois ou quatre lieues.

Hamîdi ou Homeidi, nom d'une montagne qui forme l'extrêmité orientale de la chaîne du Neguîça, branche de l'Atlas marocain qui s'étend jusque dans le Derâ.

El-Hamma (*la source chaude*). 1° Dans le Djebel-Nefouça. — 2° Entre Toborsoc et Zonghar. — 3° A quatre lieues O. de Cabes, appelé *Hamma-Matmata* et *Hamma-Cabes*. — 4° A deux lieues N. E. de Touzer.

Hammada, désert situé au S. du Cheddi et qui s'étend vers le S. du pays des Mozab.

El-Hammamat (*les bains*), ville maritime à trente-trois milles S.E. de Tunis.

Le Hamza, vaste plaine qui s'étend au midi du Djurdjera et qui forme maintenant le caïdat actuel du Oannougha.

Le Hannach, montagne située probablement dans le pays des Hanancha. Ce pays touche à la régence de Tunis et fait partie de la province de Constantine.

Haouar, *voy.* Kouar.

El-Hebet, pays situé au S. de Tetouan, entre El-Casr-el-Kebîr et le pays des Ghomara.

Henguîça, la partie du désert qui s'étend au pied du mont Guezoula.

Heragha, localité à sept ou huit lieues S. O. de Tripoli.

Herek, le cap Tres-Forcas, au N. de Melîla.

Hergha, région de l'Atlas marocain, à côté de Tînmelel.

Heskoura, la montagne de cette tribu fait partie de la chaîne de l'Atlas et s'élève au S. de Tedla et à l'E. de Maroc.

Hezerdja, montagne située au S. du mont Hintata et à l'E. de celle de Tînmelel.

Hintata, partie de l'Atlas à l'E. ou au S. E. de Maroc, habitée par une tribu du même nom. Sur nos cartes elle porte le nom de *Miltsin*.

Hisn-Bekr, forteresse située auprès du défilé de la rivière de Bougie qui est en amont de Tîklat et qui porte sur nos dernières cartes le nom de *Fellaia*.

Le Hodna, grand bassin au midi du Tell de Bougie, qui renferme les villes de Bou-Sâda, El-Mecîla, Calât-Beni-Hammad, Maggara et Tobna. Il est au N. E. du territoire des Aulad-Naïl.

Honein, ville et port sur la Méditerranée. Il est situé dans la province d'Oran, à quatre lieues O. S. O. de l'embouchure de la Tafna. Sur les cartes ce port est nommé *Mersat Onaï*, dénomination dans laquelle on reconnaît les mots *Merça-Honein* (*port de Honein*).

Hosein. Le pays des Hosein se composait de toute la province de Tîteri, depuis le Hamza jusqu'à Milîana.

Homeidi, *voy*. Hamîdi.

Hoouara. *Le pays des Hoouara* se composait des régions situées entre le Medjerda, l'Auras et le littoral tunisien ; mais une nombreuse population hoouarite habitait les provinces de Tripoli et de Barca.

Hoouara. 1° Montagne située entre le Mîna et le Habra, S. S. E.

de Mostaghanem. — 2° Localité au S. de Tripoli. — 3° Localité du Djerîd.

Iclîbïa (*Clypea*), ville maritime située à l'extrêmité orientale de la péninsule de Chérik.

Ifgan, ville qui s'éleva sur le bord du Désert, au pied du massif des montagnes occupées par les Beni-Ournîd et situées au S. de Tlemcen. Ce renseignement, fourni par Ibn-Khaldoun, nous empêche de confondre cet endroit avec l'*Ifkan* ou *Fekkan* de Bekri, ville dont on voit encore les restes au confluent du Ouad-Fekkan et du Ouad-Hammam, à cinq lieues S. S. O. de Mascara.

Ifrî, (variantes : *Ifri-Founan*, *Ifri-Fouîan*, *Ifri-an-Fouran*), ville de Sous ; elle paraît être la même que les cartographes ont désigné par les noms d'*Ifran*, *Ifferen*, *Oufran*, etc. M. Renou l'appelle *Ofran* et la place à cinquante milles E. N. E. de l'embouchure du Noul ; le capitaine Beaudouin la nomme *Ifran* et la met à la distance de soixante-quinze ou quatre-vingt milles de l'Océan.

Ifrîkïa, (aujourd'hui les Tunisiens disent *Frîkïa*). Ce nom désigna tout le pays qui forme la Régence actuelle de Tunis ; quelquefois, cependant, on l'étendait à la province de Tripoli, et, sous la dynastie hafside, l'Ifrîkïa se composa des provinces de Tunis, de Tripoli, du Zab, de Constantine et de Bougie.

Iglîz (*ecclesia*) (?), colline située à trois ou quatre milles N. O. de Maroc et d'où l'on pouvait voir la ville. C'est le *Geliz* de Diégo de Torres.

Ikdjan (*ou* Inkidjan, selon l'auteur du dictionnaire géographique arabe, le *Meracid*), ville située entre Sétîf et Mîla.

Iklouan, château situé près de Debdou.

Imama, village à une demi-lieue N. O. de Tlemcen.

Imelloulîn, *voy.* Aman.

Isly (ce mot, en berbère, signifie *nouveau marié*), territoire situé immédiatement à l'O. d'Oudjda et traversé par une rivière du même nom.

Irzîguen, localité du pays des Ghomora.

Iznacen. Le pays des Beni-Iznacen (*ou* Beni-Snassen) est situé entre Oudjda, le Molouïa et la mer.

Kakdem (*ou* Kakodem, *ou* Cocdem), paraît avoir eu pour limites le fleuve du Sénégal au S.; le Djoliba, jusqu'à la hauteur de Tenboktou, au S. E.; les contrées près du Noul au N., et l'Océan à l'O. Du côté de l'E, il devait s'étendre à quelques journées au delà de la route qui mène de Touat à Tenboktou. Il y avait une ville du même nom.

Kanem, la partie du pays des Noirs qui est au N. du lac Tchad.

Kaouar, *voy*. Kouar.

Kebdana, endroit du Rîf marocain auprès du Molouïa.

Keçal, montagne située à l'extrémité S. O. du Djebel-Amour.

Kef, forteresse sur la frontière occidentale de la régence de Tunis. *Voy*. Sicca.

Keldaman, localité entre Téza et le Rîf.

Kelmîtou, bourg et canton sur la rive gauche du Chelîf, à trois lieues de la mer. Ibn-Khaldoun les place, par inadvertance, sur la rive droite de cette rivière.

Kemouça, localité du pays des Ketama; sa position nous est inconnue.

Kerkinna (*Cercinna*), îles tunisiennes situées à cinq ou six lieues E. de Sfax.

Ketama. Le pays des Ketama avait pour limites : Bône au N. E., Bougie au N. O., et, le Zab au S.

Khadra. Les châteaux des *Beni-Bou-Khadrâ* étaient probablement situés dans la province de Constantine; mais nous n'avons pas pu en fixer la position.

El-Khadra, ville située sur le Chelif, à une journée O. de Milîana.

El-Khamîs (*lieu de marché du jeudi*), 1° dans la vallée du Chelif, vis-à-vis de Mazouna. — 2° Dans la vallée de Bougie, entre Tîklat et Bordj-Hamza. — 3° Dans la vallée de Bougie, près de Tîklat.

Le KHAMÎS des MAGHRAOUA, sur le Chelif, est à moitié chemin d'Orléanville à Milîana.

KHALÎL, *voy*. BENI-KHALÎL.

KHARZOUZA, localité du Melâb-Tafna.

KÎANA, le *Djebel-Mzita* de la carte Carette, est à sept lieues N. E. d'El-Mecîla. Elle s'appelle aussi *Djebel-Aïad*.

KODIA-T-EL-ABED, localité à une des extrémités du Seressou. Ce nom signifie *tertre de l'adorateur*. C'est peut-être le *Djebel-Sidi-Habet* (*montagne de monseigneur l'adorateur*) que nos dernières cartes placent entre Tîaret et le Nador.

KODIA-T-EL-ARAÏCH (*tertre des berceaux*), colline qui domine la Ville-Neuve de Fez du côté de l'ouest.

KODIA-T-EZ-ZATER, colline dans le voisinage de Tunis.

EL-KORRATH. Les îles de ce nom sont placées, par El-Bekri (passage inédit), vis-à-vis du *ribat* de Casr-Abi-s'-Safr, localité que les indications du même géographe nous mènent à regarder comme celle que l'on nomme aujourd'hui *Porto Farino*.

KOUAR *ou* KAOUAR, contrée située à soixante lieues S. E. de Morzouc.

KOUMAT, forteresse située dans le territoire de Téza (?)

LAGHOUAT, bourgades du Grand-Désert, près du Ouad-Djeddi et au S. E. du Djebel-Amour.

LAHCA, localité de la province de Tunis ; position inconnue.

LAMBÈSA est située au pied septentrional de l'Auras.

LAMTA, village maritime de la province de Tunis, à trois lieues d'El-Monastîr, sur la route d'El-Mehdïa.

LAOU, rivière dans le voisinage de Tetouan.

LAOUD, *voy*. YAOUD.

LARIBUS, nom que Léon a lu *Urbs*, mal à propos, et dont on trouve dans les manuscrits les variantes qui suivent : *El-*

MAGHREB, *ou*, plus grammaticalement, MAGHRIB, signifie le *Couchant*, l'*Occident*. Chez les historiens arabes, ce mot s'employa d'abord pour désigner l'Afrique septentrionale et l'Espagne ; mais, ensuite, ils lui donnèrent une signification plus restreinte en l'appliquant à tout le pays qui s'étend à l'ouest de l'Ifrîkïa. Alors ils introduisirent les dénominations de MAGHREB CENTRAL (*El-Maghrib-el-Aousat*) et de MAGHREB ULTÉRIEUR (*El-Maghrib-el-Acsa*), dont la première s'appliquait aux contrées qui forment les provinces actuelles d'Alger et d'Oran, pendant que la seconde servait à désigner toute région qui est située entre le Molouïa, la mer, l'Atlas et la province de Sous : c'est-à-dire le royaume actuel de Maroc. On trouve assez souvent le terme *Maghreb* employé à la place de *Maghreb-el-Acsa*. Ibn-Khaldoun indique Asfi comme l'extrême limite occidentale de cette dernière région ; mais, ailleurs, il lui donne implicitement pour bornes la chaîne de l'Atlas jusqu'à Agadîr.

MAHNOUN (variante MAHÎOUN), place forte du pays des Toudjîn, située probablement sur le flanc oriental du Ouancherîch.

MAMA et AÏN-MAMA (variantes *Nama*, *Tama*, *Tamet)*, source à quatre lieues S. O. d'Oudjda.

EL-MAMORA, ville du Maghreb, à l'embouchure du Sebou.

EL-MAMTOUR, probablement la même montagne que le Trozza de nos cartes, à neuf lieues O. S. O. de Cairouan.

EL-MANSOURA : 1° ville et camp retranché à deux kilomètres O. de Tlemcen. — 2° Plateau qui domine Constantine.

EL-MANSOURÏA : 1° ville située à l'occident de Cairouan dont il formait un faubourg ; on l'appelait aussi *Sabra*. — 2° Localité à six lieues E. de Bougie.

MARNAC, *voy*. MERNAC.

MAROC (en arabe MERRAKECH), ville qui, du temps d'Ibn-Khaldoun, formait la métropole de ce qu'on appelait alors *les États marocains*, c'est-à-dire, des contrées situées au midi de l'Omm-Rebïa et auxquelles l'Océan atlantique et les montagnes de l'Atlas servent de limites. Pour désigner l'empire actuel du

Maroc, les Arabes emploient le mot *El-Gharb*, c'est-à-dire *le Ouest*.

Mascala (*ou* Mascula), *voy*. Taref.

Masmouda. Cette race berbère habitait la partie de l'Atlas qui s'étend depuis les sources du Ouadi-'l-Abîd jusqu'à l'Océan.

Massa (*ou* Macet, peut-être le *Masatat* de Pline, de même que le *Derâ* serait son *Darat*); *Ribat* et mosquée situés près de l'embouchure d'une rivière du même nom qui se jette dans l'Atlantique à une journée S. de l'embouchure du Sous.

El-Matahen (*les moulins*), rivière qui traverse la plaine d'Àddad. Serait-elle le *Oued-Yenahoun* de la carte Beaudouin ?

Matghara, montagne située à trois lieues S. S. O. de Fez.

El-Matmar (*le silo*). Ce sont, peut-être, les anciens silos qui se trouvent sur le bord du glacis actuel de Tlemcen, du côté N.

Matmata. 1° Montagne située entre Fez et Sofrouï. — 2e Localité située dans la partie orientale du Rîf marocain. — 3° Montagne à neuf lieues S. O. de Cabes.

Mazouna, ville à trois lieues au N. du Chelif et à treize lieues E. N. E. de Mostaghanem.

Mecellata, *voy*. Meslata.

Mecettaça, montagne à l'E. ou S. E. de Fazaz.

El-Mechar, montagne du territoire de Bedja (?).

El-Mechentel, pays de montagnes dans le territoire des Aulad-Naïl, s'étend depuis le Zab jusqu'au Djebel-Amour.

Mecîfa, village qui existe encore à quatre milles S. O. de Nedroma. Sur les dernières cartes on a, mal à propos, écrit ce nom *Mesila*.

El-Mecîla, ville située dans le N. du Hodna.

Meddîla, montagne au S. E. de l'Auras et à l'extrêmité orientale du Zab.

Meddjana, ville à vingt ou trente milles N. ou N. E. de Tebessa. Ibn-Haucal, nous fournit l'itinéraire suivant :

« De Cairouan à El-Djohnîin, une journée ;

» D'El-Djohnîin à Sebîba, une journée. »

L'emplacement de Sebîba est connu; la carte Falbe la place en latitude 35° 32', longitude 6° 46' E. Cette longitude est probablement trop faible.

« De Sebîba à Mermadjenna, une journée. »

La carte du dépôt de la guerre place *Bermadjena* (sic) en latitude 35° 39', longitude 6° 36'.

« De Mermadjenna à *Meddjana*, une journée;

» De Meddjana à Miskîana, une journée. »

Une belle carte manuscrite, de la subdivision de Batna, place le *Oued-Meskiana* à huit lieues N. O. de Tebessa.

« De Miskîana à Baghaïa, une journée.»

Médéa, altération française du nom *El-Medïa*, lequel est une ancienne corruption du nom berbère *Lemdïa*, le *Lamida* de Ptolémée. Ville située à onze lieues S. O. d'Alger.

El-Medîna-t-el-Hamra (*la ville rouge*), ville de la Cyrénaïque. Son emplacement nous est inconnu.

Medîouna. 1° Montagne au Midi d'Oudjda. — 2° Canton au N. O. de Mazouna. — 3° Territoire au S. de Teçala.

Medjdoul, localité des environs de Tunis.

Medjekeça, nom donné à la ville de Ceuta dans les premiers siècles de l'occupation musulmane.

Medjerda (variantes reçues : *Bedjerda*, *Bedjrada*, ce qui rappelle l'ancienne *Bagrada*), grand fleuve qui prend sa source dans le pays des Hanancha, traverse la régence de Tunis et se jette dans la mer, près de Porto-Farina.

El-Mehdïa, ville maritime de la province de Tunis, en latitude 35° 33'. Quelques européens écrivent ce nom *Mahadia*, au mépris des règles de l'étymologie et sans avoir égard à l'usage reçu : les habitants de l'endroit et tous les musulmans de l'Afrique disent *El-Mehdîya*.

Melab-Tafna (*hippodrôme du Tafna*), localité sur la rive droite de la Tafna, à cinq lieues et demie N. O. de Tlemcen, dans la partie du territoire des Aulad-Haïa (*Angads*), qui touche aux caïdats des Trara et des Ghocel.

MELALA *ou* MELLALA, village à une lieue S. O. de Bougie et à une demi lieue de la rivière de Bougie, sur la rive gauche.

MELATA *ou* MELÈTA ; la plaine qui est au S. de la sibkha d'Oran.

MELÎKICH (*sanhadjiens*) ; leur territoire s'étendait depuis Milîana jusqu'aux montagnes à l'E. de la plaine de la Metîdja.

MELÎKICH (*zouaoua*). Ils occupent le territoire situé à l'E. S. E. du Djurdjera, entre cette montagne et la rivière de Bougie.

MELÎLA, forteresse maritime du Rîf marocain, à trente-deux milles O. N. O. de l'embouchure du Molouïa.

MELÎLI, ville du Zab, à quatre lieues S. O. de Biskera.

MELLI *ou* MALLI, ville du pays des Noirs qui paraît avoir été située à droite du Joliba, et à cent cinquante ou cent soixante lieues S. O. de Tenboktou.

MEMS, localité à l'O. de Cairouan, vers la source de la branche orientale du Medjerda. C'est le *Mampsaron oros* de Ptolémée.

MENA (variante : METI), rivière près de Tanger, sur la route de Fez.

MENZIL-DAHMOUN, château situé entre Tunis et Zaghouan. Il était construit sur, ou contre, quelques unes des arcades de l'ancien aqueduc.

MEQUINEZ, *voy.* MIKNAÇA.

MERAT. La carte de Shaw indique la position de cette ville sur le Rîou, entre Tacdîmt et le Ouancherîch. *Merat* existe encore, bien que son nom ne soit pas marqué sur nos dernières cartes.

MERGO *ou* AMERGOU, ville située au N. de Fez, entre le Sebou et le Ouergha.

MERMADJENNA, *voy.* MEDDJANA.

MERNAC, canton à huit milles O. S. O. de Tunis.

MERNÎÇA, montagne du Rîf marocain, à vingt ou trente milles S. O. de Nokour.

MERSA-'D-DEDDJADJ (*port aux poules*), port de mer à huit lieues E. d'Alger. La carte publiée par le dépôt de la guerre en 1851 porte, par erreur, *Mers-el-Hadjadje*. On pourrait relever sur cette carte plusieurs fautes semblables.

MERSA-'L-KHAREZ (*port aux breloques*); le port de La Calle, vers la frontière tunisienne, où l'on pêche le corail.

EL-MESARA et El-MESARAT, jardin royal de Fez.

EL-MESDJIDEIN (*les deux mosquées*), localité sur la route de Téza à Fez.

MESDJID-MASSA (*la mosquée de Massa*), *voy.* MASSA.

MESFÎOUA, ville des environs de Maroc, placée par M. Renou à cinq lieues E. de cette ville.

MESLATA, montagne à l'E. du Djebel-Nefouça et au S. O de Tripoli.

MESRATA, canton et ville à trente-quatre lieues E. S. E. de Tripoli, vers l'extrêmité orientale du golfe de la grande Syrte.

MESSOUH, localité du pays des Hoouara; position inconnue.

MESSOUN, plaine sur la rive gauche du Molouïa, à l'E. N. E. de Téza. Elle est traversée par une rivière du même nom.

METENNAN, montagne à quatre lieues O. de Bordj-Hamza.

METÎDJA, ville située dans la plaine du même nom et sur l'emplacement de la ville actuelle de Blîda (*El-Boleida, la petite ville*).

METOUAA, montagne qu'Ibn-Khaldoun place entre Constantine et Collo. Les indications de notre auteur sont trop précises pour nous permettre de supposer que ce nom désigne le Djebel-Metaïa, montagne située à sept lieues de Constantine, vers l'E. N. E.

EL-MEZEMMA, ville et rivière du Rîf marocain. La rivière s'appelle aussi *Nokour*.

MIKNAÇA. 1° Territoire à l'E. de Fez, près de Téza. — 2° Ville à neuf lieues O. S. O. de Fez, appelée par les musulmans de nos jours *Miknas*, et par les européens *Mequinez*.

MÎLA, ville à six lieues O. N. O. de Constantine.

MILÎANA, ville à huit lieues O. N. O. de Médéa.

MÎNA, rivière de la province d'Oran, qui prend sa source auprès de Tîaret et se jette dans le Chelif à sept lieues E. de Mostaghanem.

Mînas, autre nom de la rivière et de la vallée du Mîna.

Mindas, plateau sur la rive droite du Mîna, dans le territoire des Flîta.

Miskiana, voyez l'itinéraire cité à l'article Meddjana.

El-Moallaca (*la suspendue*), village et fort bâtis sur quelques voutes ou arcades appartenant aux ruines de Carthage.

El-Mobarka, localité des environs de Cabes, sur la route d'El-Edjem.

Moden-el-Ma (*villes de l'eau*), certains villages et bourgs du territoire de Nefzaoua.

El-Mohammedïa. 1° La même ville qu'El-Mecîla. — 2° Canton à trois lieues S. de Tunis.

Molakou *ou* Melakou, localité du Seressou. Il y a dans l'Auras un Oued-*Mellagou*, nom qui s'écrit de la même manière que *Molakou*, mais cette position ne répond pas aux indications d'Ibn-Khaldoun.

Molouïa, rivière qui, jusqu'à l'occupation française, séparait le Maghreb-el-Acsa du Maghreb central.

El-Monestîr, château, *ribat* et port de mer, à l'extrêmité méridionale du golfe de Hammamat.

Morada, *voy*. Casr-Morada.

Morzouc, capitale du Fezzan.

Mostaghanem (prononcez *Mostaranem*), ville à deux lieues S. de l'embouchure du Chelif.

Mouzaïa, montagne située entre Blida et Médéa.

Mozab, population mêlée ; leur pays, selon notre auteur, est situé à cinq journées S. de la montagne de Tîteri et à trois journées O. des Cosour des Rîgha.

En-Nacerïa, la même ville que Bougie.

En-Nador, montagne de la province de Bougie.

Nebdoura, localité située près de Fendelaoua et probablement au N. du Sebou.

Nedja, affluent du Sebou, vient du S. E. et passe à moitié distance entre Mequinez et Fez.

Nedroma, ville située à huit lieues O. N. O. de Tlemcen et à trois lieues de la mer.

Nefîça, montagne placée, par M. Renou, à vingt-trois lieues S.O. de Maroc.

Nefîs, ville située sur une rivière du même nom qui prend sa source dans la montagne de Tînmelel. Cette rivière passe à l'O. d'Aghmat et se jette dans le Tencîft, à six lieues O. de Maroc.

Nefouça, 1° montagne à trois journées S. O. de Tripoli. — 2° Localité près de Cabes.

Nefta, ville du Djerîd tunisien, à deux lieues O. de Touzer.

Nefzaoua, partie du Djerîd tunisien, au S. E. de la grande *sibkha* nommée *Es-Chott-el-Kebîr*.

Neguîça, chaîne de montagnes qui traverse le Sous paralellement à l'Atlas marocain et qui se prolonge jusqu'aux montagnes du Derâ.

Nehel (variante, Tehel), rivière qui traverse le territoire situé entre Mazouna et le Chelif (?).

Nigaous, ville située à l'extrêmité N. E. du Hodna, à quatorze lieues E. d'El-Mecîla et à quatre lieues N. E. de Tobna. Aujourd'hui on prononce ce nom *Mgaous* et *Ngaous*.

Nîni, village et rivière à quatre lieues N. E. de Baghaïa, selon la carte manuscrite de la subdivision de Batna.

Nokour (*ou* Nekour), ville et rivière du Rîf marocain, à quatorze lieues O. S. O. du cap Tres-Forcas.

Nôman, *voy.* Bou-Nôman.

Noualat, localité de l'Auras.

Nouba, ville maritime située entre Souça et Iclîbïa.

Noul (*ou* Noun, mais la première forme est celle des meilleurs historiens et géographes arabes), pays, rivière et ville à l'extrêmité S. O. du Sous-el-Acsa. La rivière Noul prend sa source dans le Mont-Neguîça.

Obba, ville située à quatre lieues O. de Laribus. — *Ibn-Haucal.*

El-Obbad (*les dévots*), nom du cimetière attenant au *zaouïa* de Sîdi-Bou-Medîn (*Medyen*), à un mille S. E. de Tlemcen.

Oioun-el-Mohadjer (*les sources d'El-Mohadjer*), probablement l'*Aïn-el-Hadjer* (*source du rocher*) de nos cartes, à deux milles N. O. de Tlemcen.

Omach, *voy*. Aoumach.

Omm-Rebia, fleuve qui sépare les provinces de Fez d'avec celles de Maroc. Il prend sa source dans l'Atlas et se jette dans l'Atlantique auprès d'Azemmor. Selon Chénier, le flux s'y fait sentir jusqu'à cinq ou six lieues de la mer; Ibn-Khaldoun (t. I, p. 195) dit : soixante-dix milles.

Omm-er-Ridjlein, endroit de l'Omm-Rebiâ, dans le voisinage de Tamedghast (?).

Omra, *voy*. Amra.

Oran, en arabe *Ouehran*.

Ouacel, branche supérieure du Chelif qui traverse le Seressou en se dirigeant vers l'est.

Ouadan, bourg du Grand-Désert, au sud de la rivière Derâ. Nos cartes placent cet endroit à soixante-dix lieues E. du cap Blanc.

Ouadi-'l-Abîd, branche supérieure et centrale de l'Omm-Rebiâ.

Ouadi-'l-Cassarîn (*rivière des foulons*), traverse la route qui mène de Cairouan à El-Casr-el-Cadîm.

Ouadi-'l-Coten (*rivière du coton*), coule, soit dans le Ferdjîoua, soit dans le pays qui sépare cette région de la rivière de Bougie.

Ouadi-'l-Djenan, rivière qui a ses sources dans la montagne située derrière Sour-el-Ghozlan (*Aumale*); elle se dirige au S. E. vers le bassin du Hodna.

Ouadi-'l-Matahen, *voy*. Matahen.

Ouadi-'n-Nedja, *voy*. Nedja.

Ouadi-'t-Tîn (variante, Oualtîn), dans le Seressou occidental.

Ouadjer, *voy*. Ouedjer.

Oulîli, ville située sur le Zerhoun, montagne à six ou sept lieues O. N. O. de Fez.

Oungacen. Cette tribu donna son nom à la montagne de Debdou.

Oura *ou* Ouera, rivière entre Casr-Ketama et Tanger.

Ourdaça, rivière à quarante milles E. de Tripoli.

Oureg, branche supérieure du Chelif, venant du Djebel-Amour.

Ourîka, montagne sur laquelle s'élève Aghmat-Ourîka.

Ournîd (ce nom doit s'écrire *Ourennîd*), tribu dont le territoire est situé entre Tlemcen et Sebdou.

Outat, tribus et bourgades du Molouïa supérieur.

Ouzîna, localité du Seressou oriental, occupée maintenant par le village de Saneg, à six lieues E. du Chelif. Sur une inscription dédicatoire récemment déterrée à Saneg, on lit encore le mot *Usinazenses*.

Er-Rabeda, localité de la banlieue de Fez, près de la porte de Fotouh.

Raccada (*la dormeuse*), forteresse, château de plaisance et ville à quatre milles S. O. de Cairouan.

Rached, la montagne que cette tribu occupait porte maintenant le nom de *Djebel-Amour; voy.* Amour.

Ractoum, localité près de Zaghouan.

Raghîs (en berbère, *agrîs* signifie *gelée blanche*). En Algérie il y a plusieurs localités qui portent ce nom. Celle dont Ibn-Khaldoun parle est placée par lui, d'abord entre Bône et Constantine, et ensuite aux environs de Mermadjenna !

Er-Rammada, ville maritime sur la route d'Alexandrie à Barca. Elle a donné son nom au golfe situé à l'E. de l'*Acaba-t-es-Sollem*. (Voyez page 8, note 2, de ce volume.)

Ras, rivière qui coule près de Tetouan.

Ras-el-Aïn (*tête de la source*), située dans le Garet, à sept lieues S. de Melîla.

Ras-et-Tabîa, jardin et parc royal, près de Tunis.

Er-Rassa, localité de la banlieue de Bougie, entre la ville et la rivière.

Er-Raud-er-Refïa (*le jardin exalté*), parc qui faisait un des ornements de Bougie.

Reba, bourgade située dans le voisinage de Bou-Semghoun.

Redat, rivière de la province de Tanger, qui se jette dans le Sebou.

Redjouan, localité au S. de Laribus.

Regan, bourgade de l'oasis de Touat.

Regraga. La tribu de ce nom occupe le Djebel-el-Hadîd, montagne située entre Mogador et l'embouchure du Tencîft.

Er-Remeka, localité près de Fez, probablement la même à laquelle l'édition imprimée du *Cartas* donne le nom d'*Er-Remîla*. (Dans l'écriture arabe, un trait sur la lettre *l* le change en *k*.) Il est situé à l'endroit où la rivière débouche de la ville.

Er-Ressa, *voy.* Er-Rassa.

Rehiou, *voy.* Rîou.

Rîach (variante : Rîas), localité près de Mermadjenna.

Rîah. La tribu de ce nom occupait le territoire qui appartient maintenant aux Aulad-Naïl et qui est située au S. E. de la province de Tîteri.

Er-Rîahîn, endroit situé en face du *Bahrein* de Benzert.

Ribat, Ribat-el-Feth, Ribat-Salé, ville et citadelle en face de Salé, sur la rive gauche du Bou-Regrag.

Rîbat-Massa, *voy.* Massa.

Rîf. En arabe ce mot désigne un *pays bien arrosé, couvert de cultures et d'arbres*. En Afrique, il s'emploie pour désigner les contrées qui bordent la mer ; il sert aussi de nom propre à cette partie du royaume actuel de Maroc qui s'étend depuis Tetouan jusqu'au Molouïa.

Le Rîgh, Rîgha, Ouad-Rîgh, pays d'oasis et de bourgades situé entre le Zab et Ouargla.

Rîou (en arabe *Rehïou*), rivière qui se jette dans le Chelif vis-à-vis de Mazouna.

Er-Rokn, endroit situé probablement à quatre ou cinq lieues E. de Fez.

Sabra : 1° Faubourg de Cairouan; voyez *El-Mansourïa*. — 2° Village à deux lieues E. S. E. de Cairouan. — 3° L'ancienne *Sabrata*, ville à douze lieues O. de Tripoli. — 4° Station sur le Molouïa, probablement à une lieue S. du confluent de cette rivière et du Messoun.

Safcîf, *voy.* Sefcîf.

Es-Safîf, un des noms par lesquels les manuscrits d'Ibn-Khaldoun désignent le *Sefcîf*.

Safîha *ou* Sfîha, montagne du pays des Ghomara, au S. O. de Tétouan.

Safîr *ou* Saifîr, rivière des environs de Fez.

Saguïet-Ghaboula, *voy.* Ghaboula.

Es-Saguïa-t-el-Hamra (*la rigole rouge*), rivière et ville du Désert au S. de la rivière Derâ.

Sahari, les montagnes occupées par ce peuple sont situées au S. E. de la *Sibkha* de Zaghez, dans le pays des Aulad-Naïl, au S. O. du Hodna.

Sahel, *le rivage, les contrées situées sur le bord de la mer, les régions maritimes d'une province.*

Sahra, ce mot signifie une *plaine, un lieu étendu;* devenu nom propre, il conserve la même signification, et désigne le Grand-Désert.

Es-Sahrîdj, montagne de la province de Bougie : elle donne son nom au Djamâ-es-Sahrîdj, bourg situé à vingt milles S. E. de Dellis.

Saîd. *voy.* Beni-Bou-Saîd.

Saîda et Calat-Saîda, château fort à cinq ou six lieues S. de Tlemcen. Il ne faut pas confondre cette localité avec la ville de Saîda, à vingt lieues S. de Mostaghanem, sur la limite du Tell.

Es-Sakhra (*le rocher*) et Es-Sakhratein (*les deux rochers*), la partie orientale de la colline qui domine Tlemcen du côté du S.

Salat *ou* Sellat, montagne à trois lieues N. O. de Bou-Sada, sur le bord occidental du Hodna.

Salé (en arabe *Sela* ou *Sla*), ville située à l'embouchure du Bou-Regrag, à vingt-huit lieues O. de Fez.

Sanaga, *voy*. Sanhadja.

Sanhadja : 1° Le territoire appelé *pays des Sanhadja* s'étendait depuis Milîana, par la Métîdja et le Hamza, jusqu'au midi de Bougie. — 2° Dans le Rîf marocain une fraction de cette tribu occupait une partie du pays des Ghomara. — 3° Dans le Maghreb-el-Acsa, le pays des Sanhadja ou *Zanaga* s'étendait depuis Téza jusqu'à la source du Ouadi-'l-Abîd, et, de là, au S. E. et au S. de l'Atlas marocain jusqu'à l'embouchure du Sous. La partie orientale de la province de Tedla leur appartenait aussi.

Santerïa, oasis situé à neuf journées S. de l'Acaba-t-es-Saghîra (voyez page 8, note 2), et à moitié chemin d'Alexandrie à Audjela. Aujourd'hui cette localité s'appelle l'*Oasis de Sîouah*; dans les temps anciens on le nommait l'*Oasis d'Ammon*.

Sardenïa, colonie de Chrétiens sardes établie entre Cairouan et Djeloula.

Satfoura, nom de la région maritime située au N. de Tunis.

Sbaitla (*ou* Sbîtla, l'ancienne *Suffetula*), située à dix-huit lieues S. O. de Cairouan.

Sbîba (l'ancienne *Sufetibus*), à seize lieues O. de Cairouan.

Sebdou, ville située sur la frontière du Tell, à six lieues S. de Tlemcen.

Sebou, rivière qui prend sa source dans l'Atlas, au S. de Sofrouï, passe à l'E. de Fez, tourne vers l'O. et se jette de l'Atlantique à El-Mamora.

Sedouîkich. Le territoire de cette tribu se composait du Ferdjîoua et des contrées situées à l'O. de cette région jusqu'à la rivière de Bougie.

SEFCÎF (appelé SAFSAF par les Européens), rivière qui passe auprès de Tlemcen, à une lieue E. de cette ville, et se dirige vers le N. pour se jeter dans l'Isser, un des affluents de la Tafna.

ES-SEHLEIN (*les deux plaines*), localité des environs de Cairouan.

SEKCÎOUA, montagne de l'Atlas, nommée aussi *Guenfîça*. (Voyez ce nom.)

SEKIOUMA *ou* SEGOUMA, selon El-Bekri, forteresse située dans le voisinage de la localité où fut bâtie plus tard la ville de Fez.

SELLAT, *voy.* SALAT.

SEMGHOUN, *voy.* BOU-SEMGHOUN.

SEMINDJA, village à sept lieues S. de Tunis, sur la route de Cairouan.

ES-SENADJRA, parc royal aux environs de Tunis.

SENOUS, *voy.* BENI-SENOUS.

LE SERESSOU *ou* SERSOU, vaste plateau qui s'étend au S. du Ouancherîch jusqu'au pied du Djebel-Amour.

SETÎF *ou* STAÏF, ville à douze lieues S. S. E. de Bougie.

SIBKHA. Les *sibkha* ou marais salés de l'Afrique septentrionale présentent généralement l'aspect d'un lac desséché ou de la grève sablonneuse que les eaux de l'Océan laissent à découvert lors du reflux. Dans la plupart des *sibkha* le sable est couvert d'une couche de sel plus ou moins épaisse, et la partie centrale en est souvent occupée par une mare d'eau bourbeuse et saumâtre. La *sibkha de Nefzaoua* dans le S. de la régence de Tunis et celle qui borde la grande Syrte offrent presque partout des marais profonds, de véritables fondrières, cachés par une croute de sel et de sable. La surface de ces lagunes porte en quelques endroits des touffes de joncs. Dans la saison des pluies toutes les *sibkha* s'emplissent d'eau et forment des lacs.

SFAX, ville maritime à quarante-deux lieues S. S. E. de Tunis.

SICCA (en arabe CHICCA), et SICCA-VENERIA (en arabe CHICCA-BENARIA), s'appelle maintenant *Kef* et est situé dans la régence de Tunis, à vingt-une lieues S. E. de Bône.

Sidjilmessa, ville située à l'E. de l'Atlas marocain, à quatre-vingts lieues S. S. O. de Tlemcen. Ses ruines, son nom même, ont disparu du pays dont elle était autrefois la capitale. C'est *Tafîlelt* qui l'a remplacée.

Sîdjoum, *sîbkha*, ou marais salé, situé presqu'immédiatement au S. S. O. de Tunis.

Sîg, l'affluent occidental du Habra, traverse une plaine et une ville appelées également *Sîg*.

Sîkda, c'est ainsi qu'on trouve le nom *Skîkda* écrit dans les manuscrits d'Ibn-Khaldoun.

Sînan, *voy*. Calat-Sînan.

Sîrat, *voy*. Cîrat.

Skîkda (*Philippeville*), à douze lieues N. N. E. de Constantine. Le cap *Ras-Skîkda*, conserve encore le même nom (*Rusicada*) qu'il portait dans le temps des Romains.

Sofrouï, ville située à sept lieues S. S. E. de Fez.

Sort, ville située au fond du golfe de la grande Syrte, du côté de la Cyrénaïque.

Souc-Hamza (*le marché de Hamza*), *voy*. Bordj-Hamza.

Souc-el-Himar (*marché de l'âne*), localité du pays des Ketama ; sa position ne nous est pas connue.

Souc-el-Khamîs, *voy*. El-Khamîs.

Souça, ville maritime à quatre lieues O. N. O. d'El-Monestîr.

Soudan, une des formes du pluriel de l'adjectif *asoued* (*noir*). Comme terme géographique, il désigne *les peuples nègres*. On dit *Belad-es-Soudan* (*les pays des Noirs*) quand on veut indiquer les contrées au S. du Grand-Désert.

Sour-el-Ghozlan (*images des gazelles*), *voy*. Ghozlan.

Soueica-beni-Metkoud (*petit marché des Beni-Metkoud*), situé à cinq lieues O. du cap Mesrata.

Le Sous, contrée qui a pour limites l'Atlas marocain au N., le pays du Derâ à l'E., le fleuve Derâ au S. et l'Atlantique à l'O. La partie N. de cette région s'appelle Es-Sous-el-Adna (*le*

Sous citérieur), et celle du S. Es-Sous-el-Acsa (*le Sous ultérieur*). Le Sous-el-Adna est traversé par une rivière appelée aussi le *Sous*, qui sort de l'Atlas et se jette dans l'Atlantique, à deux ou trois lieues S. d'Agadir.

Stafcef, la même rivière que le Sefcîf, et nom de la localité auprès de Tlemcen par laquelle elle passe.

Taazoutet, localité située auprès du défilé [de Debdou (?)] par lequel on passe du Tell maghrebin dans le Désert, en se rendant de Fez à Sidjilmessa.

Tabarca, fort maritime à l'E. de La Calle, tout près de la frontière tunisienne.

Tacdimt, ville sur la rive droite du haut Mîna, à cinq milles S.S.O. de Tîaret.

Tadert, localité du Haha.

Tadjhammoumt, ou plutôt Taguehammount, forteresse du pays des Beni-bou-Saîd.— Ce mot est la forme féminine d'*Aguemmoun* et signifie *colline* en langue berbère.

Tadjora, village sur le bord de la mer, à trois lieues E. de Tripoli.

Tadnest, *voy.* Tednest.

Taferboust *ou* Tacarboust(?), colline sur le flanc duquel s'élève la Calâ des Beni-Hammad.

Tafercît, ville à treize lieues N. N. E. de Téza.

Taferga : 1° Forteresse dans la montagne des Guedmîoua. — 2° Localité du pays des Ghomara, près d'Aloudan.

Taferknît (variante Taferguînt) : 1° Ville située dans le pays des Toudjîn, probablement sur le versant N. O. du Ouancherîch. — 2° Fort situé sur le bord de la mer, entre l'embouchure du Molouïa et celui du Kîs, qui en est éloigné de deux lieues vers l'E.

Tafertast (variante du *Cartas* : Fertast), *zaouïa* et tombeau de l'émir mérinide Abd-el-Hack, qui fut tué, dit le *Cartas*, à un village du Ouadi-Sebou, situé à quelques milles de Tafertast. Probablement sur la rive droite du Sebou et à l'O. de Fez.

Tafîlalet et Tafîlelt, *voy.* Sidjilmessa.

Tafîout, château situé dans le territoire des Hintata.

Tafna et Têfna, rivière dont l'embouchure est à huit lieues et demie N. N. O. de Tlemcen.

Tafrata, plaine qui forme la rive droite du Molouïa, depuis Guercîf jusqu'au confluent de cette rivière et du Za.

Tagaost, ville et grand entrepôt commercial du Sous-el-Acsa, situés sur le Noul, selon Ibn-Khaldoun. Marmol la place à trois lieues de la rivière Sous, et Graeberg de Hemsoe dit que la ville de *Tagavost* est située à dix milles du Sous et à soixante milles de la mer.

Tagîous, village du Djerîd tunisien, à une lieue E. de Touzer.

Tagrert et Tagraret, forme berberisée du mot arabe *carar* qui signifie *station. Taourîrt*, *Tiaret* et *Trara* paraissent être d'autres formes du même mot. — 1° Château sur la montagne qui s'élève à l'E. de Honein. — 2° Faubourg de Tlemcen, appelé aussi *Tadjraret.*

Takedda, ville du Grand-Désert que le voyageur Ibn-Batouta place à quarante jours de marche de Bornou, et à soixante-dix de Touat.

Tallout *ou* Ta'allout, *voy.* Caçabat.

Tama, *voy.* Mama.

Tamatrit, localité du Sous ; position incertaine.

Tamedghast *ou* Tamedgharst (le *Temeracost* de Léon et le *Tamarroch* de Marmol) bourg situé sur l'Omm-Rebiâ. M. Renou, qui en a changé le nom en *Temrakest*, la place à vingt-huit milles de la mer.

Tamskrout, point le plus élevé du col du mont Hintata, sur la route qui mène de Maroc dans le Sous.

Tamslaht, village dans le mont Hintata, placé par Ali-Bey à quatre lieues S. S. O. de Maroc.

Tanger, en arabe *Tandja.*

Tansast, château-fort situé à l'endroit où le Sous débouche de l'Atlas.

TAOURGHA, ville à six lieues S. S. E. de Mesrata.

TAOUNT (maintenant TOOUNT) : 1° Château-fort sur la Méditerranée, immédiatement à l'E. et au-dessus du Djamâ-Ghazouat, village situé à cinq lieues E. de la frontière marocaine. — 2° Château-fort à cinq lieues E. N. E. du précédent.

TAOUGHZOUT, château-fort à neuf lieues S. O. de Tîaret, dans le pays des *Sdama*, région située sur la rive gauche du haut Mîna.

TAOURÎRT : 1° Poste militaire sur le Za, appelé maintenant *Casbat-Moula-Ismaïl*. — 2° Village dans la vallée de Bougie, à deux journées de cette ville et dans le territoire des Sedouîkîch; elle est à deux lieues environ S. d'Akbou, localité située auprès du confluent de la rivière de Bougie et de celle de Bou-Sellam. — 3° Le même que *Tagrert*, n° 1.

TAREF-MASCALA *ou* MASCULA, localité du pays des Haracta, à six lieues N. de Baghaïa.

TAROUDANT, capitale du Sous, à une journée E. de l'embouchure du Ouadi-Sous.

TASKEDAT *ou* TASGUERAT, forteresse à douze milles de Sidjilmessa.

TASKEDELT, ribat ou *zaouïa* aux environs et probablement à l'O. d'Oran.

TAZOUTA, château à trois lieues S. de Melîla.

TAZROUT : 1° Montagne à trois lieues S. E. de Tedellis.— 2° Montagne au S. de Bougie, dans le pays des Beni-Abd-el-Djebbar. — 3° Montagne et ville à deux lieues S. S. O. de Mîla. — 4° Montagne près de Djîdjel. — 5° Montagne à six lieues N. d'El-Mecîla. — 6° Résidence royale près de Téza.

TEBESSA, ville de la province de Constantine, près de la frontière tunisienne, en latitude 35° 36'.

TEBOURBA, ville sur la rive gauche du Medjerda, à quinze milles O. de Tunis.

TEÇABÎT, bourgade de l'oasis de Touat.

TEÇALA, ville et montagne, à huit lieues S. d'Oran.

Teçoul, place forte et montagne à neuf lieues N.O. de Téza. C'est le *Dsouls* de la carte Beaudouin.

Tedellis *ou* Dellis, ville et port de mer, à quatorze lieues E. d'Alger.

Tednest, ville qu'Ibn-Khaldoun place dans le S. du Haha, au pied de l'Atlas. M. Renou lui donne une position à dix lieues S. E. de l'embouchure du Tencîft. Graeberg la place sur la rivière Chefchaoua.

Tedla, province et ville situées au pied de l'Atlas, entre les deux branches supérieures de l'Omm-Rebiâ. Au rapport de l'auteur du *Cartas* (p. 7 du texte arabe), quand Idrîs soumit le Tedla, une partie des habitants de cette région professait la religion chrétienne.

Tehel, *voy*. Nehel.

Tèhert, il y a deux villes de ce nom dont la plus ancienne occupait l'emplacement de Tacdimt; la nouvelle Tèhert est encore représentée par Tîaret.

Tehouda, ville du Zab, au pied de l'Auras et à quatre lieues E. de Biskera.

Telacef, localité du mont Sekcîoua.

Telagh. Plusieurs renseignements fournis par Ibn-Khaldoun nous ont conduit à reconnaître que le Telagh et le Za sont la même rivière. Il y a un *Aïn-Telagh* près de Daïa, à douze lieues E. S. E. de Tlemcen, mais cette position ne répond en aucune façon aux indications de notre auteur.

Telîlan, montagne à vingt milles N. de Constantine.

Telîouan *ou* Telîouen, maintenant Tilîouîn, plaine un peu au S. E. de Sidi-Bel-Abbès et à onze lieues E. N. E. de Tlemcen.

Tell, au pluriel Toloul, est un mot arabe qui signifie *colline* et qui se rencontre très-fréquemment dans les poèmes des anciens Arabes de l'Orient. En l'Afrique septentrionale on l'emploie pour désigner les hauts plateaux au N. du Désert et toutes les contrées situées entre ces plateaux et la mer. Quelquefois on applique ce terme d'une manière spéciale à la dernière

région que nous avons indiquée ; établissant ainsi trois grandes divisions : le Tell, les hauts plateaux ou steppes et le Désert.

TELLA-IBN-HALLOUF, probablement le *Djebel-Halloufa* de la carte manuscrite de la division de Batna. Il est situé à neuf lieues S. E. du Djebel-Taref et à cinq lieues N. E. de Tebessa. *Tella* paraît signifier *colline.*

TEMACÎN, ville et oasis à trois lieues S. O. de Tuggurt.

TEMÇAMAN, ville et port de mer du Rîf marocain, à vingt milles E. de Nokour.

TEMENTÎT, bourgade de l'oasis de Touat.

TEMOUDA. Peut-être faut-il corriger les manuscrits et lire *Camouda.* Les montagnes de ce nom sont situées à quatorze lieues N. E. de Cafsa, à droite de la route qui mène de cette ville à Cairouan.

TEMSNA, province maritime du Maghreb-el-Acsa, a pour limites le Bou-Regrag au N. et l'Omm-Rebiâ au S.

TEMZEZDEKT et TÎMZEZDEKT : 1° Montagne couronnée d'une forteresse et située à trois ou quatre lieues S. d'Oudjda. — 3° Forteresse près de Tîklat, sur la rivière de Bougie.

TENCÎFT, rivière qui sort de l'Atlas, passe au N. de Maroc, à la distance de cinq milles, et se jette dans l'Atlantique à six lieues S. d'Asfi.

TÉNÈS, ville maritime à quatorze lieues O. de Cherchel.

TENGHAMRÎN, localité de la vallée du Chelif, entre Milîana et le Mîna (?).

TENNOUMA, ville du Zab oriental, située probablement entre Tehouda et Badîs.

TERGA, port de mer à six lieues S. E. de Tetouan.

TEROUDJA, village à huit lieues d'Alexandrie, à l'extrêmité S. E. du lac *Maréotis.*

TEROUDANT, *voy.* TAROUDANT.

TETOUAN (*ou*, selon la prononciation des indigènes, *Tîtaouîn*), ville à six lieues S. de Ceuta. En berbère, *Tatîouîn* est le pluriel de *Tît* (*œil*).

Tîrni, plateau de la montagne des Beni-Ournîd; il domine Tlemcen du côté du Sud.

Tîsekht (et Tîzekht), place forte du Sous; elle est située au S. de Taroudant et sur un pic du Guedmîoua, montagne qui domine la rivière Sous.

Tîteri, province située au S. S. O. d'Alger, entre les montagnes de la Metîdja et le Seressou.

Tlemcen (*ou*, avec les voyelles, Tilimçan), ville située à dix-neuf lieues S. O. d'Oran.

T obna, ville située dans l'est du Hodna, à seize lieues E. N. E. du Bou-Sâda.

Toborsoc, ville de la régence de Tunis, à dix lieues N. E. de Kef et à seize lieues O. N. O. de Tunis.

Tolga, ville et oasis du Zab, à six lieues O. S. O. de Biskera.

Tonboda, place forte ou château situé dans la Mohammedïa, au S. de Tunis.

Torra, place forte du Djerîd tunisien, dans le pays de Nefzaoua.

Touat, vaste massif d'oasis et de bourgades au S. E. de l'empire marocain et dont la partie septentrionale est à cent quarante lieues S. du Ouancherîch.

Toukal, château ou forteresse dans le Ouancherîch (?).

Toujîn. La tribu de ce nom occupait le Seressou, à partir des sources du Mîna, et le Ouancherîch jusqu'au Chelif.

Touzer, ville du Djerîd tunisien, à trente-une lieues de la mer.

Tripoli, en arabe Itrabolès.

Tuggurt (et, dans le pays même, Tekkert), capitale du Rîgh.

Tunis. Comme le verbe *tounis* signifie *elle adoucit*, *elle apprivoise*, les musulmans aiment à y trouver la dérivation du nom de cette ville dont on vante beaucoup les charmes; mais *Tunes* était connue de Polybe, de Diodore et d'autres écrivains de l'antiquité.

La Ville-Neuve (*El-Beled-el-Djedîd*) : 1° nouveau quartier de Fez bâti sur la rivière à l'O. S. O. de l'ancienne ville et à la distance de mille ou quinze cents mètres. — 2° Autre nom de la Mansoura de Tlemcen.

Yabach, rivière des environs de Fez, à une journée de Téza.

Yacouta, forteresse construite près de l'embouchure de la rivière de Bougie.

Yaoud (variantes : Laoud, Baoud), montagne à l'E. du haut Mîna, entre le Guerîguera et le Djebel-Derrag. Sans cette indication d'Ibn-Khaldoun, j'aurais adopté la première variante qui représente parfaitement le nom du haut plateau situé à trois ou quatre lieues au S. de Saîda et que nos cartographes appellent tantôt *El-Haoud* et tantôt *Lahoud*.

Ibn-Yemloul, rivière et châteaux près de Touzer.

Yezîd, *voy*. Beni-Yezîd.

Za, principale branche orientale du Molouïa.

Le Zab, région de sables et d'oasis, au S. de l'Auras. Sous les émirs arabes, le Hodna et le Belezma furent inclus dans la province du Zab.

Zaddjali, village dans la plaine de Mermadjenna.

Zaghez, Deux grandes *Sibkha*, ou marais salés, dans le pays des Rîah.

Zaghouan, montagne à neuf lieues S. de Tunis.

Zaher, village à trois lieues N. E. d'Oudjda. La même localité est indiquée, ailleurs, par notre auteur sous le nom de *Ouamherman*.

Ez-Zan (variantes : Djebel-ez-Zan, Adrar-ez-Zan, c'est-à-dire *montagne des Zan*), montagne sur la rive gauche de la rivière de Bougie, près de Tîklat. Le *zan* est une espèce de chène à feuilles caduques.

Zanaga, *voy*. Sanhadja.

Ez-Zéara, ville ou village entre Oudjda et Nedroma.

Ez-Zeitoun, *voy.* Zîtoun.

Zeddjala, *voy.* Zaddjali.

Zeffoun (*ou* Asaffoun), port de mer à six lieues E. de Dellis.

Zekender (*ou* Zokonder), montagne où la rivière Sous prend sa source.

Zeldouï, la montagne des Beni-Telîlan, entre El-Coll et Constantine.

Zella, ville du Désert, sur la route de Morzouc à Ben-Ghazi, à quatre-vingt-dix l. N. E. de Morzouc.

Zenata (pays des). Les Tells et les déserts des deux Maghrebs et, surtout, du Maghreb central.

Zenzour, village à trois lieues O. de Tripoli.

Zera, château fort entre Benzert et Tebourba (?).

Zeraïa (l'ancien *Zaraï*), situé à quatre lieues E. ou E. S. E. de Tobna, au pied des versants septentrionaux du Djebel-Metlîli.

Zerca, ville du Maghreb central située, probablement, sur le bord du Djedîouïa (*voy.* Chedîouïa), un peu au nord de Dar-Ben-Abd-Allah, dans le pays des Flîta.

Zerhoun, montagne située entre Fez, Miknaça et le Sebou.

Zîdour, plaine à l'O. d'Aïn-Temouchent, entre Oran et Tlemcen.

Zîri, autre nom du *Djebel-ez-Zan.*

Ez-Zîtoun : 1° *voy.* Bahîra. — 2° Rivière à onze milles N. O. de Tlemcen.

Zoghba. Cette tribu occupait, dans le Tell du Maghreb central, le Hamza et le pays de Tîteri.

Zokonder, *voy.* Zekender.

Ez-Zongar, montagne située un peu à l'O. du Zaghouan.

Zouagha. Leur pays : 1° à huit lieues S. E. de Djîdjel. — 2° Dans le Rîf marocain.

Zouaoua, (pays des), Les montagnes à l'O. et S. O. de Bougie.

Zouîla : 1° ville à dix-huit lieues E. N. E. de Morzouc, nommée aussi *Zouila-Beni-Khattab*. — 2° Faubourg d'El-Mehdïa.

Article supplémentaire.

Fichtala, *ou* Fichtèla. La localité qui porte ce nom et dont parle Ibn-Khaldoun est située à sept lieues N. E. de Fez.

FIN DE LA TABLE GÉOGRAPHIQUE.

ERRATA.

			A la place de :	Lisez :
INTRODUCTION, p.	I,	l. 3,	son	sont.
—	III,	8,	géométrie	géomancie.
—	XXX,	13,	fils de Badîs	fils d'El-Azîz.
—	XXXII,	4,	El-Mansour, fils d'Abd-el-Moumen	El-Mansour, fils de Youçof, fils d'Abd-el-Moumen.
—	LXXXVIII,	6,	Noul	Derâ.
TEXTE,	13,	note 4,	Selm	Selma.
—	22,	l. 12,	Eïça, fils de Mohenna	Mohenna, fils d'Eïça.
—	26,	25,	Izac	Irac.
—	34,	13,	épousa sa fille	lui donna sa fille en mariage.
—	51,	23,	Hacem	Hacen.
—	63,	17,	neveux	cousins.
—	—	21,	ss	se.
—	75,	34,	Chibl	Sebâ.
—	78,	31,	Ocail	Akîl.
—	102,	7,	Ibn-Attaf	Ibn-Hareth.
—	128,	1,	ourgades	bourgades.
—	171,	l. 23,	que Oulhaça	que les Oulhaça.
—	172,	9,	Tîdghast	Tîdghas.
—	—	33,	les Augna, les Ourtenadj [et les Megguen]	les Aougna [ou Megguen] et les Ourtenadj
—	—	36,	ansara	Cansara.
—	186,	24,	*Mer V-erte*	Mer-Verte.
—	203,	note 1,	la bonne leçon est *Semgou.*	
—	211,	note 3,	Dans le manuscrit	Dans les manuscrits.
—	228,	l. 11,	devint	devin.
—	248,	35,	ortographe	orthographe.
—	295,	1,	720 (1320)	710 (1310).
—	317,	36,	l'an 260	l'an 280.
—	397,	5 et 11,	Temman	Temmam.

HISTOIRE

DES

DYNASTIES MUSULMANES

ET DES TRIBUS ARABES ET BERBÈRES.

TRIBUS ARABES DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

DES ARABES DE LA QUATRIÈME RACE, OU ARABES MOSTADJEM [1], PEUPLE CONTEMPORAIN DONT LES ANCÊTRES FONDÈRENT L'EMPIRE DE L'ISLAMISME.

Lorsque la tribu des Coreich et les autres grandes familles descendues de Moder [2] eurent établi l'empire de l'Islamisme avec l'aide des Ansar, peuple originaire du Yémen, auxquels s'étaient joints leurs frères et coreligionnaires de la tribu de Rebiâ et les autres peuplades sorties de la même souche, — lorsqu'elles eurent subjugué les nations voisines, dompté les autres

[1] Ce mot signifie *parlant un arabe corrompu, un dialecte barbare*; quelques pages plus loin, l'auteur lui-même en donne cette explication. Dans l'introduction, nous avons fait observer qu'Ibn-Khaldoun regarde le peuple arabe comme ayant formé successivement quatre grandes races, savoir: les *Aréba*, les *Mostaréba*, les *Tabéâ-lil-Arab* et les *Mostadjem*.

[2] Les généalogistes arabes distinguent les tribus de leur nation en deux classes : l'une de race pure et composée des descendants de Cahtan ; l'autre de race mêlée et renfermant toutes les familles descendues d'Ismaïl, fils d'Abraham. Moder et Rebiâ-Ibn-Nizar appartiennent à la seconde classe ; Kehlan et Himyer à la première. Ceux-ci sont les aïeux de toutes les tribus yémenites. — Pour tout ce qui regarde les origines

peuples et conquis leurs villes, — elles échangèrent la rudesse de la vie nomade et la simplicité de mœurs qui les distinguait aux premiers temps du khalifat, contre les grandeurs de la domination et la mollesse de la vie sédentaire; et s'étant empressées d'abandonner les localités du Désert qu'elles avaient jusqu'alors fréquentées, elles se répandirent dans les régions éloignées et jusqu'aux dernières limites de l'empire musulman. Arrivés là, les membres de ces tribus s'établirent, soit par bandes, soit isolément; formant ainsi des garnisons et des postes avancés sur la frontière ennemie, pendant que l'empire fondé par leurs armes passait de race en race et de famille en famille [1].

Portés au faîte de la puissance en Irac, sous la dynastie des Oméïades, redoutables encore sous celle des Abbacides, parvenus à la plus haute fortune en Espagne, sous la seconde dynastie oméïade, les Arabes se virent en possession d'une gloire et d'un bien-être qui n'avaient jamais été le partage d'aucun autre peuple. Entourés des biens du monde et livrés aux plaisirs, ils s'étendirent sur la couche de la mollesse, et, savourant les délices de la vie, ils tombèrent dans un long sommeil à l'ombre de la gloire et de la paix.

S'étant ainsi accoutumé aux demeures fixes, le peuple arabe oublia la vie du Désert et perdit les facultés qui l'avaient aidé à conquérir le pouvoir et à subjuguer les nations; il ne lui resta plus ni la simplicité des premiers temps de la religion, ni les mœurs agrestes auxquelles il s'était formé dans le Désert: tout chez lui s'émoussa jusqu'au tranchant de son épée.

Alors le guerrier ne se distingua plus de l'artisan que par son inaptitude au travail, et l'individu de race nomade ne différa du citadin que par l'habillement. Le souverain ne souffrit plus la présence de chefs capables de rivaliser avec lui par la gloire

---

arabes, il faut consulter l'ouvrage de M. Caussin de Perceval, intitulé *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme et pendant l'époque de Mahomet*, etc., en trois vol. in-8°. — On ne saurait assez louer ce travail qui décèle, à chaque page, le profond savoir, les recherches consciencieuses et le jugement éclairé de l'auteur.

[1] Nous suivons la leçon indiquée dans la note du texte arabe.

et par la naissance ; il abaissa l'ambition de leurs princes et de leurs grandes familles ; et, pour dompter leur esprit turbulent, il appuya son autorité sur des troupes domestiques, corps formé d'esclaves tirés de l'étranger et de créatures attachées à la fortune du maître. Avec ces bandes, il accabla les Arabes, fondateurs de l'empire, champions de la foi et soutiens du khalifat ; il leur fit goûter l'amertume de la servitude ; il détruisit chez eux, le souvenir de leur ancienne gloire et des douceurs de la domination ; il leur enleva cet esprit de corps qui faisait leur plus ferme appui : de sorte que ce peuple, trop morcelé pour se défendre, devint le serviteur de tout homme puissant qui voulut l'employer ; ou bien, accablé et brisé par le malheur, il se dispersa parmi les autres nations.

L'autorité passa alors entre les mains d'esclaves et d'affranchis qui, séduits enfin par l'exercice du pouvoir, osèrent aspirer à l'empire ; et, devenus maîtres de la personne du khalife, ils s'assirent eux-mêmes sur le trône et commandèrent en souverains.

Pendant ce temps, les Arabes chargés de la garde des provinces étaient tombés dans la dégradation la plus grande : ils ne purent ressaisir les bonnes qualités qu'ils devaient à la vie nomade, — elles étaient perdues depuis trop longtemps ; ils ne purent se rappeler leur origine, — les noms de leurs aïeux s'étaient effacés de leur mémoire ; ils disparurent enfin du monde à l'exemple des peuples qui les avaient précédés et comme disparaîtront leurs successeurs.

Telles sont, en effet, *les voies de Dieu envers ses créatures ; et, qui pourra changer les voies de Dieu* [1] ?

Dans les premiers temps de l'Islamisme, de nombreuses tribus arabes avaient contribué à poser les fondements et à construire l'édifice de l'empire, en faisant triompher la vraie foi, en raffermissant le khalifat et en soumettant les villes et les provinces occupées par les autres peuples. On y remarqua les tribus descendues de Moder, telles que les Coreich, les Kinana, les Khozâa,

[1] *Coran*, sourat 48, verset 23.

les Beni-Aced, les Hodeil, les Temîm, les Ghatafan et les Soleim, ainsi que les Houazen et leurs frères, les Thakîf, les Sâd-Ibn-Bekr, et les Amer-Ibn-Sâsâ. Toutes ces peuplades s'y trouvaient avec leurs subdivisions, familles, parents, confédérés et amis.

Les tribus descendues de Rebiâ concoururent aussi à cette bonne œuvre : on y vit les Taghleb-Ibn-Ouaïl, les Bekr-Ibn-Ouaïl et toutes leurs ramifications, telles que les Yechkor, les Hanîfa, les Idjl, les Dohl, les Cheiban et les Teim-Allah ; puis les tribus de Nimr-Ibn-Cacet et d'Abd-Caïs avec leurs alliés.

Parmi les tribus originaires du Yémen et descendues de Kehlan, fils de Seba, on remarqua les Ansar, dont les aïeux, Aous et Khazredj, eurent pour mère Caila, femme appartenant à une famille de la tribu de Ghassan ; on compta aussi les Azd, les Hemdan, les Khathâm, les Bedjîla, les Medhedj avec leurs subdivisions : Ans, Morad, Zobeid, Nekhâa, les Achâri, les Beni-'l-Hareth-Ibn-Kâb, puis la tribu de Taï et celle de Lakhm avec leurs diverses branches, et enfin celle de Kinda avec ses rois [1].

Un autre peuple yémenite qui prêta son appui à l'Islamisme fut celui formé par les tribus descendues de Codâa, chef qui eut pour aïeul Himyer, fils de Seba. Les différentes branches et familles de toutes ces tribus ainsi que de leurs confédérés, y participèrent également.

Mais, en s'appuyant sur le peuple arabe, l'empire musulman consuma les forces de toutes ces tribus : les unes périrent aux postes avancés, sur la frontière ennemie, et les autres succombèrent dans des pays éloignés, ou dans ces grandes batailles dont on garde encore le souvenir. On ne trouve plus dans le Désert un seul de leurs campements hospitaliers ; pas une de leurs familles ne stationne maintenant dans les pâturages ; il n'en existe plus une qui soit connue et dont on puisse citer le nom. Il est disparu ce noble esprit qui obligeait le patron à répondre des forfaits commis par ses clients ; il est disparu aussi cet esprit de corps qui portait tous les membres de la nation à se soutenir entre eux. De ces anciennes tribus il ne reste plus que les noms,

---

[1] Les chefs de la tribu de Kinda portaient le titre de *roi*.

et encore ne les rencontre-t-on que dans les généalogies de quelques individus qui mènent une vie obscure, éparpillés dans les villes de l'empire, derniers débris d'un grand peuple, maintenant dispersé et perdu dans la foule. Ces malheureux, tenus dans l'avilissement, sont les humbles serviteurs des émirs : semblables aux vils troupeaux, ils obéissent à la baguette du maître, ou bien ils exercent quelque métier pour vivre.

Une autre race était devenue l'appui de l'état et de la religion ; d'autres mains avaient recueilli la puissance et l'autorité ; d'autres patrons s'étaient chargés d'encourager les sciences et les arts. Ainsi, du côté de l'Orient, les Deilemites, les Seldjoukides, les Kurdes, les Ghozz et les Turcs, peuples d'origine étrangère, ont successivement exercé leur domination dans l'empire musulman, jusqu'à nos jours. Il en est de même dans l'Occident, où les Zenata et les autres peuples berbères se sont alternativement emparés du pouvoir, et le conservent encore, ainsi que nous le raconterons dans cet ouvrage.

Quant aux tribus arabes qui avaient autrefois joui de l'autorité, la majeure partie a péri, et leur souvenir a disparu avec elles. Toutefois, un débris de ce peuple est toujours resté dans le Désert, où il s'adonne à la vie nomade. Fortement attachées à leurs lieux de parcours, ces peuplades ont conservé la rudesse des mœurs et les habitudes agrestes qui naissent de la vie pastorale : elles ne se sont pas jetées dans l'abîme du luxe ; elles ne sont pas allées se noyer dans l'océan de la mollesse, et elles n'ont pas voulu s'établir dans des demeures fixes ni s'ensevelir dans des villes. Aussi, un de leurs poètes a dit :

Qui peut trouver du plaisir à vivre dans une ville ? quel homme du Désert s'est jamais livré à la mollesse ?

Et le poète El-Moténebbi [1] a reproduit le même sentiment dans une pièce de vers composée en l'honneur de Seif-ed-Dola [2] ; il

---

[1] La vie de ce grand poète se trouve dans le *Dictionnaire biographique* d'Ibn-Khallikan. (Voy. ma traduction anglaise de cet ouvrage, vol. I, page 102 et vol. II, page 334.)

[2] Le poème dont il s'agit ici a été publié par M. de Sacy dans sa

dit, en parlant des Arabes dont ce prince avait châtié les brigandages :

Nourris dans le Désert, ils effrayaient les princes qui, semblables aux herbes aquatiques, ne savaient vivre sans eau.

Ils osèrent vous provoquer, vous qui, dans le Désert, dirigez votre course mieux que le Cata [1] *ne dirige la sienne! vous qui établissez vos tentes dans les solitudes éloignées où les autruches mêmes ne s'aventurent pas pour y faire leurs nids.*

Les tribus dont nous parlons se sont établies dans les déserts méridionaux de l'Occident et de l'Orient : en Afrique, en Syrie, dans le Hidjaz, en Irac et en Kirman. Elles y mènent le même genre de vie que celui auquel leurs ancêtres, les descendants de Rebiâ, de Moder et de Kehlan, s'étaient adonnés dans les temps antérieurs à l'Islamisme. Pendant qu'elles s'y multiplièrent, l'empire arabe-musulman se désorganisa et tomba enfin dans la décrépitude qui l'attendait. Alors plusieurs familles de race étrangère, habitants des contrées de l'Orient et de l'Occident, atteignirent à la puissance et entrèrent au service de l'État. Ces nouveaux alliés obtinrent en récompense de leur dévouement le commandement des tribus dont ils faisaient partie, et reçurent des apanages composés de villes ou de certaines portions de la campagne et du Tell *(les hauts plateaux)*. Favorisées de la sorte, ces familles s'élevèrent au rang de nations, et dominèrent par leur nombre les autres peuplades de la même origine. L'autorité dont elles étaient revêtues leur donna le moyen de se constituer en dynasties, et, à raison de cette circonstance, leur histoire mérite de prendre place avec celle des Arabes, leurs prédécesseurs.

La langue arabe, telle qu'on la parlait dans la tribu de Moder, et qui, dans le Coran, offre une excellence de style qu'aucun

---

Chrestomathie arabe, tome III. (Voy. sur Seif-ed-Dola, prince d'Alep, la *Biographie-Michaud,* tome 41, page 485.)

[1] Le cata *(tetrao alchata)* dépose ses œufs dans le Désert et va à de très-grandes distances pour visiter les sources où il a l'habitude de se désaltérer. Jamais, disent les Arabes, il ne se trompe de chemin. (Voy. *Chrestomathie,* tome III, page 416.)

effort humain ne saurait atteindre, s'est corrompue chez les Arabes de nos jours. Ils en ont altéré les inflexions grammaticales, en se laissant aller aux solécismes, bien que primitivement ils en eussent employé les formes correctes. Ces altérations étant des barbarismes *(adjema)*, ceux qui se les permettent méritent l'appellation d'*Arabes mostadjem (barbarisants)*.

Nous allons maintenant nous occuper des tribus arabes qui habitent encore l'Orient et l'Occident; nous ferons une mention particulière de celles qui se sont adonnées à la vie pastorale ou qui ont acquis de l'illustration par leur puissance; mais nous passerons sous silence les noms des peuplades qui se sont incorporées dans d'autres tribus. Nous reprendrons ensuite les tribus qui ont passé dans le nord de l'Afrique, et nous en donnerons l'histoire détaillée.

Car il ne faut pas croire que les Arabes nomades aient habité ce pays dans les temps anciens : ce fut seulement vers le milieu du cinquième siècle de l'hégire que l'Afrique fut envahie par les bandes de la tribu de Hilal et de celle de Soleim.

Dès leur arrivée, elles eurent des relations avec les gouvernements établis dans ce pays ; et comme leur histoire se lie ainsi à celle des puissances qui y ont régné, nous devons nécessairement la traiter à fond.

Jusqu'à l'époque que nous venons d'indiquer, les Arabes nomades n'avaient pas eu de stations au-delà de Barca, province où les Beni-Corra, branche de la tribu de Hilal-Ibn-Amer, étaient venus s'établir. Les Beni-Corra figurent dans l'histoire des Fatemides ; et l'on connaît les circonstances de leur révolte, lors du règne d'El-Hakem, quand ils proclamèrent khalife un descendant des Oméïades espagnols, nommé Abou-Raçoua. Nous avons indiqué cet événement d'une manière sommaire dans notre chapitre sur les Fatemides [1].

Quand les Hilal et les Soleim passèrent en Afrique, ils se

---

[1] Dans un des chapitres suivants, il sera question de cette insurrection. (Voyez aussi la vie de Hakem par M. de Sacy, dans l'*Exposé de l'histoire des Druzes,* tome I, page CCCXVII et suiv.)

réunirent aux Beni-Corra, établis alors aux environs de Barca. Ils partirent ensuite avec eux pour l'Afrique septentrionale, comme nous le raconterons plus loin, en traitant de l'entrée des Arabes nomades en Ifrîkïa et en Maghreb. Toutefois, les Beni-Djâfer ont continué, jusqu'aux temps actuels, à occuper leurs anciennes stations près de Barca. Vers le milieu de ce siècle, le huitième de l'hégire, ils eurent pour chefs Abou-Dîb et son frère Hamed, fils de Kemîl. Ils se donnent une origine arabe, disant tantôt qu'ils descendent de Kâb-Ibn-Soleim, aïeul d'une tribu qui forme une branche de celle d'El-Azza [1], et tantôt, qu'ils appartiennent à la tribu de Héïb ou à celle de Fezara. Mais la vérité est qu'ils sortent de la famille des Mesrata, branche de la tribu berbère de Hoouara. Je tiens ce renseignement de plusieurs de leurs généalogistes.

Plus loin, entre Barca et El-Acaba-el-Kebîra [2], se trouvent les Aulad-Selam, et entre ce dernier lieu et Alexandrie habitent les Aulad-Mocaddem. Ceux-ci forment deux branches, celle des Aulad-et-Torkïa et celle qui renferme les Faïd, les Mocaddem et les Selam. Ils font remonter leur origine à Lebîd qui, selon quelques-uns d'entre eux, fut fils de Hîna, fils de Djâfer, fils de Kilab, fils de Rebiâ, fils d'Amer [3]. Quelques-uns encore disent que Mocad-

---

[1] Il sera question de cette tribu plus loin.

[2] La route qui mène d'Alexandrie à Barca traverse trois grands plateaux qui s'élèvent abruptement du côté de l'Orient et se prolongent en s'abaissant vers l'Occident. Le premier commence à environ quarante lieues d'Alexandrie, et son bord présente une pente rapide de cent-soixante mètres de hauteur. Cette pente s'appelle *El-Acaba-es-Saghîra (la petite côte)*. C'est le *Catabathmus parvus* des anciens. A quarante lieues plus loin on gravit un autre plateau qui a environ trois-cents mètres d'élévation. C'est l'*Acaba-el-Kebîra (la grande côte)*; sans doute le *Catabathmus magnus* des anciens. Il s'appelle aussi *Acabat-es-Sollem (côte de l'échelle)*, et commence auprès du port maritime appelé Es-Sollem, le *Catabathmus emporium* de Ptolomée. Le troisième plateau forme le territoire de Barca, la Cyrénaïque des anciens.

[3] Pour tout ce qui regarde ces tribus, consulter l'*Essai* de M. C. de Perceval.

dem, l'aïeul de la tribu du même nom, fut fils d'Azaz, fils de Kâb, fils de Soleim ; mais, j'ai appris de Selam, chef des Aulad-et-Torkïa, que les Mocaddem descendent de Rebiâ-Ibn-Nizar, tribu très-illustre de l'Arabie.

Avec ces peuplades se trouve aussi la tribu de Mohareb. Elle prétend descendre de Djâfer, fils d'Abou-Taleb, gendre de Mahomet; mais on assure que c'est de Djafer-Ibn-Kilab qu'elle tire son origine. On y rencontre de plus la tribu de Rouaha, branche, soit de celle de Zobeid, soit de celle de Djâfer. Les familles nomades qui font partie de ces tribus se rendent vers le midi, jusqu'aux Oasis *(Ouahat)*, pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Ibn-Saîd[1] dit : « Parmi les descendants de Ghatafan, il se » trouve à Barca, les Héïb, les Rouaha et les Fezara ; » les faisant ainsi appartenir à la tribu de Ghatafan ; mais Dieu sait si cela est exact !

Dans la province d'El-Bahîra, entre Alexandrie et le vieux Caire, on rencontre plusieurs peuplades nomades. Elles s'y arrêtent pour faire leurs semailles ; mais, à l'approche de l'hiver, elles passent dans les environs de l'Acaba et de Barca. Elles appartiennent aux tribus berbères de Mezata, Hoouara, et Zenara : cette dernière est une branche de celle des Louata. Ces nomades paient une taxe au gouvernement pour la permission de cultiver la terre. Un nombre considérable d'autres familles, tant arabes que berbères, sont venues se fondre avec eux. Dans le Saïd (la Haute-Egypte) se trouvent plusieurs tribus arabes descendues de Hilal et de Kilab Ibn-Rebiâ[2]. Elles ont des chevaux pour montures et vont toujours armées. Bien qu'elles s'adonnent à l'agriculture et paient l'impôt *(kharadj)* au sultan, elles se li-

---

[1] Le célèbre historien et géographe Ibn-Saîd, naquit à Grenade en l'an 610 (1214 de J. C). Il visita les principales villes de l'Orient et mourut à Tunis en 685 (1286-7). M. de Gayangos a donné une notice sur cet écrivain dans sa traduction anglaise de l'*Histoire de l'Espagne musulmane* d'El-Maccari ; tome I, page 309.

[2] Ici l'auteur a laissé une ligne en blanc. — Sur les tribus établies en Égypte on peut consulter les extraits d'El-Macrîzi publiés par M. Quatremère, dans ses *Mémoires sur l'Egypte*.

vrent à des querelles et à des guerres intestines telles qu'on n'en voit pas parmi les tribus du Désert.

Dans le Saïd supérieur, depuis Syène jusqu'à la Nubie, et de là jusqu'à l'Abyssinie, se trouvent des tribus nombreuses et des familles isolées, appartenant toutes à la tribu arabe de Djoheina, branche de celle de Codâa. Elles pullulent dans les déserts de ce pays, et elles ont conquis les contrées habitées par les Nubiens. Elles serrent de près les Abyssiniens et partagent avec eux la jouissance des terrains limitrophes. Parmi ces tribus, celle qui habite les environs de Syène s'appelle les fils de Kenz-Ed-Dola, personnage qui acquit une certaine célébrité par sa longue lutte avec le gouvernement égyptien [1].

Depuis Syène jusqu'à Cous, le pays est habité par les Kenz et les Beni-Djâfer-Ibn-Abi-Taleb. Ceux-ci vinrent s'y établir lors de leur expulsion du terrritoire de Médine par les Beni-'l-Hocein [2]. Les Beni-Djâfer sont connus parmi leurs voisins sous le nom des *Chérifs Djâférides*. Ils s'adonnent principalement au commerce.

Au midi du vieux Caire et de là jusqu'à l'Acabat Aïla [3], se trouvent des tribus descendues de Djodam [4] par la branche d'Aïd. Elles se chargent d'escorter les voyageurs qui traversent ces contrées, et en récompense de leurs services, elles tiennent du sultan certains fiefs dont elles ont la pleine jouissance.

---

[1] La révolte de Kenz-ed-Dola eut lieu en l'an 670 de l'hégire. (Voy. *Mémoires sur l'Egypte*, tome II, p. 94.)

[2] Au commencement du quatrième siècle de l'hégire, la famille des Beni-Hocein et celle des Beni-Djâfer, toutes les deux descendues d'Ali, gendre de Mahomet, gouvernaient la Mecque. Peu de temps après, les Beni-Djâfer furent expulsés de la ville par les Beni-Hocein et allèrent se fixer entre la Mecque et Médine. Chassés de là par les Beni-Harb, ils s'embarquèrent pour la Haute-Egypte où ils ont depuis continué à demeurer.

[3] L'Acabat-Aïla, ou *Montée d'Aïla*, est située sur la Mer-Rouge, à l'extrémité du golfe d'Acaba.

[4] Djodam descendait de Kahtan, aïeul des tribus Himyerites.



Plus à l'Orient, du côté d'El-Kerek [1], on rencontre des tribus sorties de celle d'Ocba, autre branche des Djodam. Elles s'adonnent à la vie nomade et poussent leurs courses jusqu'à Médine. On les a chargées de protéger les voyageurs qui traversent leur territoire.

Dans les pays qui s'étendent derrière Aïla jusqu'à El-Azlem [2], se trouve la tribu de Bela, branche des Codâa [3]. Depuis El-Azlem jusqu'à El-Yenbô, sur la Mer-Rouge, le pays est habité par des tribus appartenant à la grande famille de Djoheina ; et depuis El-Yenbô jusqu'à Bedr, on trouve la tribu de Zobeid, branche des Medhedj. Les Zobeid sont les alliés et confédérés des Beni-'l-Hacen, émirs de la Mecque. Depuis la Mecque jusqu'à El-Mehdjem [4], sur la frontière du Yémen, se trouvent les Beni-Chôba, descendants de Kinana.

Entre El-Kerek et Gaza, à l'Orient de cette dernière localité, on rencontre les tribus issues de Djerm, un des descendans de Codâa. Elles sont très-nombreuses, et leurs chefs très-puissants. Ils tiennent du sultan certains fiefs à la condition de faire le service militaire et de protéger les voyageurs. En hiver, ces tribus mènent leurs troupeaux à Mân [5] et dans les bas pays de la province du Nedjd, auprès de Teima [6]. Immédiatement à côté d'eux, et dans la Syrie, on trouve les Beni-Haretha-Ibn-Sinbis et la tribu appelée Al-Mera (*famille de Mera)*, branche de celle de Rebiâ et sœur de celle des Al-Fadl. Les princes de la famille de Fadl règnent sur les déserts de la Syrie, de l'Irac et du Nedjd. J'ai appris d'un des émirs de la tribu de Haretha que Sinbis est une branche de la grande tribu de Taï.

---

[1] La ville de Kerek est située à l'orient de la Mer-Morte, dont elle est éloignée d'environ sept lieues.

[2] El-Azlem, ou El-Ezlem, est situé au midi de l'Acabat-Aïla, sur la route de la caravane qui se rend du Caire à la Mecque.

[3] La tribu de Codâa descend de Kahtan.

[4] El-Mehdjem, ville autrefois célèbre, était située entre Loheïa et Hodeida, dans le Yémen.

[5] Mân est située à environ quinze lieues à l'est de Petra.

[6] Teima est à 30 lieues au nord de Médine.

Nous allons maintenant raconter l'histoire des enfans de Fadl, émirs de la Syrie et de l'Irac, et membres de la tribu de Taï. Ce récit servira à faire comprendre l'état de tous les Arabes nomades de la Syrie [1].

DE LA FAMILLE DE FADL ET DE CELLE DE MOHENNA, UNE DE SES BRANCHES. — DE LEUR DOMINATION EN SYRIE ET EN IRAC.

La tribu arabe qu'on désigne par le nom d'Al-Fadl, ou *la famille de Fadl,* parcourt les régions situées entre la Syrie, la Mésopotamie et le désert du Nedjd, dans le Hidjaz. En été, elle fréquente les premières localités, et en hiver, les secondes. Elle se rattache, par son origine, à la tribu de Taï. Plusieurs familles appartenant aux tribus de Zobeid, de Kelb, de Hodeim et de Medhedj se sont confédérées avec les Al-Fadl.

La famille de Mera rivalise en puissance et en nombre avec celle de Fadl. On assure que ces deux peuplades sont branches de la tribu de Rebiâ et que les descendants de Fadl forment deux catégories, la famille de Mohenna et celle d'Ali. Selon les mêmes autorités, toute la tribu de Fadl habitait le Hauran [2]; mais, en ayant été expulsée par les Mera, elle se fixa à Emesse et dans les contrées voisines. Toutefois, ses alliés de la tribu de Zobeid restèrent dans le Hauran. Leurs descendants s'y trouvent encore et n'en sortent jamais. Les mêmes narrateurs ajoutent que la famille de Fadl s'étant mise au service des sultans, reçut d'eux le commandement de tous les Arabes nomades et la jouissance de certains fiefs, à condition de protéger les caravanes qui voyageaient entre la Syrie et l'Irac.

Ces avantages la mirent en état de lutter contre la famille de Mera et de lui enlever le pays où elle prenait ses quartiers d'hiver. Depuis lors, l'Al-Mera s'est bornée à parcourir les limites de la Syrie, dans les environs du pays cultivé et des

---

[1] L'auteur aurait dû ajouter ici : *et à faire connaître la souche d'où proviennent les tribus arabes établies maintenant en Afrique.*

[2] Le pays du Hauran, l'ancien *Auranitis,* est situé au nord-est du lac de Tibériade.

villages, ne se hasardant que bien rarement, à entrer avec ses troupeaux dans le Désert. Plusieurs familles d'Arabes nomades, appartenant aux tribus de Medhedj, d'Amer et de Zobeid, s'attachèrent aux Mera en qualité de confédérées et firent avec eux un seul corps, ainsi que cela était déjà arrivé pour la famille de Fadl. De toutes les tribus qui se réunirent aux Mera, la plus nombreuse fut celle des Beni-'l-Haretha-Ibn-Sinbis, branche de la tribu de Taï.

Tels sont les renseignements que j'ai reçus de quelques-uns de leurs chefs, dont les paroles me paraissent mériter toute confiance.

Les Beni-'l-Haretha fréquentent encore les plateaux de la Syrie et ne s'aventurent jamais dans le Désert.

« Les régions que la tribu de Taï occupe dans le Nedjd sont » très-étendues. Ce peuple, à sa sortie du Yémen [1], s'établit » aux *Deux-Montagnes*, Adja et Selma [2], qu'il enleva à la tribu » d'Aced dont il devint le protecteur. Il posséda aussi des terri» toires à Someira [3] et à Feid [4], lieux de halte pour la cara» vane des pèlerins. Les Beni-Aced s'étant éteints dans la suite, » leurs possessions, situées aux environs de Kerekh, dans le » Nedjd, devinrent l'héritage de la tribu de Taï. Il en fut de » même des territoires possédés par la tribu de Temîm dans le » Nedjd, entre Basra, Koufa et Yemama, ainsi que des terres » appartenant à la tribu de Ghatafan et situées auprès de Ouadi» 'l-Cora [5] dans le Nedjd. »

Telles sont les paroles d'Ibn-Saîd. Il ajoute, ensuite : « Parmi » les branches de la tribu de Taï qui habitent le Hidjaz, les plus

---

[1] La tribu de Taï quitta le Yémen plusieurs siècles avant la naissance de Mahomet.

[2] Ces montagnes sont situées dans l'intérieur de l'Arabie, près de la route qui mène de l'Irac à Médine.

[3] L'auteur du dictionnaire géographique, le *Meracid,* place Someira auprès de Honein. Ce dernier endroit est à une lieue de la Mecque.

[4] Feid est à 10 lieues de la montagne de Selm.

[5] Ouadi-'l-Cora *(la vallée aux villages),* est à dix lieues au nord de Médine, sur la route de la Syrie.

» marquantes sont les Beni-Lam et les Beni-Nebhan. Les pre-
» miers dominent dans le pays qui s'étend depuis Médine jus-
» qu'à l'Irac, et ont pour confédérés les Beni-'l-Hocein, émirs
» de Médine. »

Le même auteur dit : « Les Beni-Sakhr, autre branche de la
» tribu de Taï, habitent du côté de Teima, entre Kheiber et la
» Syrie. »

Il dit ailleurs : « La tribu d'Azïa, branche de celle de Taï,
» eut pour aïeul Azïa, fils d'Aflet, fils de Mâbed, fils de Mân,
» fils d'Amr, fils d'Anbès, fils de Selaman, fils de Nâl [1]. Cette
» tribu habite Aïn-el-Tamr et El-Anbar [2], lieux dans lesquels
» elle remplaça la tribu d'Anéza. De nos jours, elle passe l'été
» à Kobeiçat [3], et l'hiver chez les Beni-Lam, branche de la
» tribu de Taï. Ce peuple belliqueux, les Azïa, est maître du
» pays situé entre la Syrie et l'Irac [4]. Deux autres branches de
» la tribu de Taï, nommées collectivement El-Adjoued *(les
» bons)* et El-Batnein *(les deux branches)*, se sont fixées aux
» environs de Mosul avec leur sœur, la tribu de Zobeid. »

On voit qu'Ibn-Saîd compte la tribu de Zobeid au nombre de celles qui sont descendues de Taï, et qu'il ne la regarde nullement comme issue de Medhedj.

Le commandement de la tribu de Fadl appartient aujourd'hui aux Beni-Mohenna. Selon cette famille, son aïeul, Mohenna, était fils de Manê, fils de Hadîtha, fils de Ghadïa, fils de Fadl, fils de Bedr, fils d'Ali, fils de Moferredj, fils de Bedr, fils de Salem, fils de Casïa, fils de Bedr, fils de Semiâ. Elle ne porte pas cette généalogie plus haut, mais quelques notables de la même tribu prétendent que Semiâ fut le fils qu'El-Abbaça, sœur du khalife Haroun-Er-Rechîd, avait eu de Djâfer-Ibn-Yahya, le Barmekide,

---

[1] Variante : *Bâl.*

[2] El-Anbar est situé sur l'Euphrate, en latitude 33° environ. Aïn-et-Tamer était situé dans le Désert de la Syrie, à l'occident d'El-Anbar.

[3] El-Kobeiçat, le *Cubesa* de quelques cartes, est situé sur le bord du Désert de Semaoua, à quatre milles de la ville de Hît.

[4] Ce sont maintenant les Anéza qui dominent dans ce pays.

mais à Dieu ne plaise qu'une telle calomnie soit dite de la sœur d'Er-Rechîd, et que l'on attribue à de puissants Arabes de la tribu de Taï une origine si vile, en les faisant descendre d'une race étrangère, d'une famille d'affranchis tels que les Barmekides [1]. D'ailleurs, il est impossible, par la nature même des choses, qu'une personne descendue de Barmek ait pu exercer l'autorité suprême dans une tribu à laquelle elle n'appartenait pas par la naissance. Nous avons déjà fait une observation semblable dans les prolégomènes de cet ouvrage [2].

La famille de Mohenna obtint le commandement des Arabes à-peu-près vers l'époque où s'établit la puissance des Aïoubides. Eimad-ed-Dîn-el-Ispahani dit, dans son ouvrage intitulé *El-Barc-es-Chami* [3]: « El-Adel [4] s'arrêta au Merdj, près de Da-
» mas, accompagné d'Eiça, fils de Mohammed, fils de Rebiâ,
» chef des Arabes du Désert, qui s'était fait suivre d'un grand
» nombre de son peuple. Auparavant, lors de la souveraineté
» des Fatemides, le droit de commander à ces Arabes appar-
» tenait à la famille Djerrah, de la tribu de Taï. Ils avaient
» alors pour chef Moferredj-Ibn-Daghfel-Ibn-Djerrah, auquel la
» ville de Ramla avait été concédée en fief. Ce fut lui qui arrêta
» Iftîkîn, client de la famille des Bouides, qui s'était enfui de
» l'Irac avec son patron Bakhtyar [5], en l'an 364 (974-5 de J.-C.).
» Iftîkîn avait envahi la Syrie et s'était emparé de Damas.
» Il marcha ensuite avec les Carmats et livra bataille à El-Azîz,
» fils d'El-Moëzz-li-Dîn-Illah, et souverain de l'Egypte ; mais son

---

[1] Comparez la *Chrestomathie* de M. de Sacy, tome I, p. 372.

[2] Cette observation n'est pas d'une justesse absolue. Dans le cours de cet ouvrage on trouvera plus d'un exemple d'une personne parvenue au commandement d'une tribu à laquelle elle n'appartenait pas.

[3] Eimad-ed-Dìn fut un des secrétaires du sultan Saladin *(Salâh-ed-Dìn)*, dont il a écrit la biographie. Cet ouvrage a été publié par Schultens. Le *Barc-es-Chami* formait sept gros volumes et renfermait l'histoire des guerres de Saladin en Syrie.

[4] El-Adel, ou plutôt El-Mélek-el-Adel-Saif-ed-Dîn, frère de Saladin, gouverna successivement plusieurs provinces au nom de ce sultan.

[5] Voy. *Abulfedæ annales*, an 364.

» armée ayant été mise en déroute, il prit la fuite. Ce fut alors » que Moferredj-Ibn-Daghfel l'arrêta et le conduisit à El-Azîz. » Ce prince l'accueillit d'une manière très-distinguée et l'éleva » à un poste important dans l'administration. » Moferredj continua à gouverner la tribu de Taï jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 404 (1013-4). De ses quatre fils, Hassan, Mahmoud, Ali et Djerrar, le premier lui succéda et acquit une grande réputation. Il se montra tantôt dévoué, tantôt hostile aux Fatemides. Ce fut lui qui dévasta la ville de Ramla et qui, ayant défait les troupes du général égyptien, Barouk [1] El-Torki, s'empara de ses femmes, après l'avoir tué dans le combat. Le poète Et-Tihami [2] l'a célébré dans ses vers.

El-Moçabbihi [3] et d'autres historiens qui ont écrit sur la dynastie des Fatemides disent qu'au nombre des parents de Hassan, fils de Moferredj, se trouvèrent Fadl, fils de Rebiâ, fils de Hazem, fils de Djerrah, et son frère Bedr-Ibn-Rebiâ, avec deux fils de celui-ci. Peut-être ce Fadl est-il l'aïeul de la tribu qui porte le même nom et dont nous discutons ici l'histoire.

Nous apprenons d'Ibn-el-Athîr [4], que les aïeux de Fadl, fils de Rebiâ, fils de Hazem, furent les seigneurs du Belca [5] et de Jérusalem. Quant à lui, il se rangea tantôt du côté des Francs (les Croisés) et tantôt du côté des khalifes égyptiens ; mais cette conduite lui valut l'inimitié de Toghdikîn, seigneur de Damas,

---

[1] Dans son histoire des Fatemides, notre auteur appelle ce général *Yarokh-Tikîn*. (Voy. aussi la *Vie de Hakem* par M. de Sacy.)

[2] Le poète Abou-'l-Hacen-Ali-et-Tihami fut mis à mort au Caire l'an 416 de l'hégire. (Voy. sa vie dans la traduction d'Ibn-Khallikan. Vol. II, p. 316.)

[3] Izz-el-Molk-Mohammed-el-Moçabbihi a laissé une histoire de la ville de Harran, et une histoire d'Egypte en douze gros volumes. Il mourut en 420 (1029). — *Hadji-Khalfa.*

[4] Célèbre annaliste dont l'ouvrage se trouve maintenant complet dans la bibliothèque nationale. (Voy. sa vie dans Ibn-Khallikan ; vol. II, page 228.)

[5] Le Belca est la contrée située au sud-est de la Mer-Morte.

et [ancien] tuteur des enfants de Tutuch [1]. Expulsé de la Syrie par ce prince, il s'arrêta à Hilla, chez Sadaca-Ibn-Mezïed [2], qui lui fit cadeau de sept mille pièces d'or. Ils s'engagèrent alors par serment à se soutenir mutuellement. En l'an 500 (1106-7), lors de la dissension qui s'éleva entre Sadaca et le sultan Seldjoukide, Mohammed-Ibn-Mélek-Chah, dissension qui aboutit à une guerre, Fadl vint se joindre au premier ainsi que Kirouach, fils de Chéref-ed-Dola, Moslem-Ibn-Coreich, seigneur de Mosul et quelques chefs turcomans, tous alliés de Sadaca. Quand on se fut mis en marche contre le sultan, Fadl et ses compagnons, qui s'étaient placés à l'avant-garde, passèrent du côté d'Ibn-Mélek-Chah. Ce prince les accueillit avec une haute distinction, et les ayant revêtus de pelisses d'honneur, il installa Fadl dans l'hôtel que Sadaca possédait à Baghdad. Quelque temps après, le sultan marcha contre Sadaca, et s'étant laissé tromper par Fadl qui s'engageait à tenir ce chef en échec, il lui donna la permission de passer dans le Désert. Fadl traversa alors le fleuve, atteignit la ville d'El-Anbar, et à partir de cette époque, ne revint plus auprès d'Ibn-Mélek-Chah.

Ces renseignements d'Ibn-el-Athîr et les paroles d'El-Moçabbihi prouvent clairement que Fadl appartenait, tout aussi bien que Bedr, à la famille de Djerrah. D'ailleurs, la généalogie des Djerrah, telle qu'on nous la donne, démontre que leur ancêtre, Fadl, est bien le même individu que celui-ci. En effet, pendant que les uns l'appellent Fadl, fils de Rebiâ, fils d'El-Djerrah, les autres le nomment Fadl, fils de Rebiâ, fils d'Ali, fils de Moferredj.

Dans cette dernière généalogie on donne Rebiâ comme un descendant de Moferredj, aïeul de la tribu de Djerrah : erreur dans laquelle on a pu tomber à cause de l'ancienneté des faits, ou par suite du peu de soin que des nomades tels qu'eux ont pu mettre à garder le souvenir d'une circonstance de cette nature.

---

[1] Voy. l'ouvrage de M. Reinaud intitulé *Extraits des historiens arabes, relatifs aux Croisades,* page 22 et suiv.; et Ibn-Khallikan, trad. t. I, page 273.

[2] Voyez la traduction d'Ibn-Khallikan, vol. 1, page 634.

Sur la question de savoir si la maison de Fadl, fils de Rebîâ, fils de Felah [1], fils de Moferredj, tire son origine de l'aïeul des Taï, quelques-uns de cette famille font le récit suivant : « Le » commandement de la tribu de Taï appartenait à Aïas-Ibn- » Cabîça, descendant de Homa, fils d'Amr, fils d'El-Ghauth, fils » de Taï. Ce fut à cet Aïas que Chosroës [Parviz] confia le » gouvernement de la ville de Hira, après avoir fait périr En-No- » man-Ibn-el-Mondir [2] et enlevé l'autorité à la famille Mondir. » Ce fut encore le même Aïas qui obtint de Khaled-Ibn-el- » Ouélîd [3] que Hira ne serait pas attaqué, pourvu que les habi- » tants payassent la capitation. Depuis ce temps, les descendants » de Cabîça ont continué à exercer le commandement dans la » tribu de Taï avec l'autorisation du gouvernement de l'empire » musulman. » Il se peut que les familles d'El-Djerrah et de Fadl tirent leur origine de ce Cabîça; si, au contraire, la postérité de Cabîça s'est éteinte, ces deux maisons en sont proches parentes. L'on sait que le droit d'exercer le commandement dans une tribu appartient à ceux qui lui sont alliés par le sang et qui partagent, avec elle, le même esprit de corps. Ceci est un principe que j'ai établi dans la première partie de mon ouvrage [4].

Ibn-Hazm [5] dit, en parlant de la généalogie de la tribu de

---

[1] Jusqu'à présent, le raisonnement de notre auteur est peu clair; par l'introduction de cette nouvelle généalogie dans laquelle le nom de Felah est substitué, apparemment, à celui d'Ali, il l'a embrouillé tout-à-fait.

[2] Voyez l'histoire des Beni-'l-Mondir dans l'*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme,* par M. Caussin de Perceval, tome II..

[3] Un des principaux généraux du khalife Abou-Bekr. (Voy. son histoire dans le tome III de l'*Essai* de M. C. de Perceval).

[4] Le chapitre dans lequel Ibn-Khaldoun discute ce principe se trouve dans la seconde section de ses *Prolégomènes*, ouvrage dont M. Quatremère va publier une édition.

[5] Abou-Mohammed-Ali, surnommé Ibn-Hazm, naquit à Cordoue en 384 (994). Il composa plusieurs ouvrages dont on trouvera les titres dans Ibn-Khallikan. Il mourut dans la première moitié du cinquième siècle de l'hégire. Sa vie se trouve dans ma traduction d'Ibn-Khallikan, vol. 2, page 267 et suiv.

Taï : » Quand ce peuple sortit du Yémen avec les Beni-Aced, il » s'établit aux Deux-Montagnes, Adja et Selma, et sur le terri- » toire qui les sépare, pendant que les Beni-Aced se fixèrent » entre ces lieux et le pays de l'Irac. Mais lors de la guerre que » l'on a appelée *Harb-el-Feçad (guerre d'iniquité)*[1], plu- » sieurs branches de la tribu de Taï, telles que Beni-Kharedja- » Ibn-Sâd-Ibn-Catra, appelés aussi les Beni-Djedîla, du nom » de leur aïeule, quittèrent les Deux-Montagnes avec la fa- » mille de Teim-Allah et celle de Hobeich, pour aller s'établir » à Alep et à Hader-Taï *(demeure fixe de Taï)*. La seule portion » de la tribu de Taï qui resta aux Deux-Montagnes fut la famille » des Beni-Rouman-Ibn-Djondob-Ibn-Kharedja-Ibn-Sâd. Ceux- » ci reçurent le nom d'*El-Djébélïïn (gens de la Montagne)* » et ceux qui allèrent se fixer sur le territoire d'Alep et à Hader- » Taï furent appelés *es-Sehlïïn (gens de la plaine)*. »

Il se peut donc que les familles de Djerrah et de Fadl, établies maintenant en Syrie, appartiennent à cette tribu de Kharedja qu'Ibn-Hazm représente comme s'étant transportée à Alep et à Hader-Taï ; car la Palestine, où les Djerrah demeurent à présent, est plus rapprochée des lieux que nous venons de nommer qu'elle ne l'est des Deux-Montagnes, Adja et Selma, où habite l'autre partie de la tribu de Taï. Mais, après tout, c'est Dieu seul qui sait la vérité au sujet de leur origine.

Les Beni-Haï-el-Forat *(enfants de la tribu de l'Euphrate)*, descendants de Kilab, fils de Rebiâ, fils d'Amer-Ibn-Sâsâ, vivent sous la protection de la famille de Fadl. Ils avaient d'abord accompagné les autres tribus qui tirent leur origine d'Amer-Ibn-Sâsâ quand elles émigrèrent du Nedj et passèrent en Mésopo-

---

[1] *Harb-el-Feçad* fut une guerre intestine qui déchira la tribu de Taï pendant qu'elle habitait les Deux-Montagnes. (Voyez *Selecta ex historiâ Halebi,* page 1). — Et-Tebrîzi raconte, d'après l'historien Abou-Rîah, l'origine de cette guerre qui dura vingt-cinq ans. (Voyez *Hamaça,* p. 176.) Ce fut entre les familles de Djedîla et d'El-Gauth, qu'elle commença. (Voyez aussi l'*Essai* de M. Caussin de Perceval, tome 2, page 629.)

tamie. Lors de la dispersion des descendants d'Amer dans les provinces de l'empire musulman, les Beni-Haï-el-Forat occupèrent les environs d'Alep, et une de leurs familles, celle de Saleh-Ibn-Mirdas, se rendit maîtresse de la ville [1]. Saleh descendait d'Amer-Ibn-Kilab. Plus tard, les Mirdacides perdirent leur puissance, et ayant repris la vie nomade, ils s'établirent auprès de l'Euphrate en se mettant sous la protection des chefs de la tribu de Taï.

Dans la partie de cet ouvrage que nous avons consacrée à l'histoire de la dynastie turque [des Mamlouks Bahrites] qui régna sur l'Egypte et la Syrie, nous avons indiqué, par ordre chronologique, les noms des chefs appartenant à la famille Fadl qui se sont succédés dans le commandement des Arabes de la Syrie et de l'Irac ; nous y avons parlé de chacun d'eux, en commençant à l'époque où le sultan Aïoubide, El-Mélek-el-Adel, exerça le pouvoir, et nous avons conduit notre récit jusqu'au temps actuel, c'est-à-dire, la fin de l'an 796 (octobre, 1394 de J.-C.). Nous reproduirons ici ces mêmes indications, en observant l'ordre dans lequel elles se présentent.

Du temps des Aïoubides, sous le règne d'El-Mélek-el-Adel, l'émir de la tribu de Taï s'appelait Eiça-Ibn-Mohammed-Ibn-Rebiâ. Il eut pour successeur Hoçam-ed-Dîn-Manê-Ibn-Hadetha-Ibn-Ghadïa-Ibn-Fadl. En l'an 630 (1232-3), son fils Mohenna lui succéda. Quand Cotoz, le troisième souverain de la dynastie turque qui gouverna l'Egypte, reprit la Syrie sur les Tatars et défit leur armée à Aïn-Djalout [2], il détacha la ville de Sélémïa du gouvernement d'El-Mansour-Ibn-el-Modaffer-Ibn-Chahanchah, prince de Hamah [3], et la donna en fief à Mohenna, fils de Manê. Lors de la mort de Mohenna, événement dont je n'ai pu découvrir la date, le sultan [El-Mélek] ed-Daher [Bîbers] pro-

---

[1] Voy. Ibn-Khallikan, traduction, vol. I, page 631; *Abulfedæ annales*, sous l'année 402; et le *Selecta ex historiâ Halebi* de Freytag, p. XVI.

[2] Voy. Deguignes, *Histoire des Huns*, tome V, page 131.

[3] Cet El-Mansour fut grand-père du célèbre historien et géographe Abou-'l-Fedâ.

fita de l'ascendant que le gouvernement turco-égyptien avait pris, pour se rendre à Damas afin de conduire à Baghdad le khalife El-Hakem, oncle d'El-Mostâcem. Il donna alors le commandement des Arabes de la Syrie à Eiça, fils de Mohenna, fils de Manê, et lui assigna plusieurs fiefs sous la condition qu'il veillerait à la sûreté des voyageurs. Sur la demande d'Eiça, il emprisonna le cousin de celui-ci, Zamel, fils d'Ali, fils de Rebiâ, de la famille d'Ali. Pendant tout le temps de son administration, Eiça sut maintenir la tranquillité dans le pays où il commandait et réprimer l'esprit de brigandage qui animait les Arabes. Il tenait ainsi à leur égard une conduite tout opposée au système d'indulgence qu'avait suivi son père. En l'an 679 (1280-1), Soncor-el-Achkar se réfugia auprès de lui, et ce fut alors qu'ils écrivirent à Abagha [khan des Moguls de la Perse], pour le pousser à la conquête de la Syrie. Eiça mourut en 684 (1285-6), et son fils Mohenna le remplaça par l'ordre d'El-Mansour-Calaoun [le septième des sultans Mamlouks]. Plus tard, quand [El-Mélek] el-Achref, fils de Calaoun, se rendit à Emesse en Syrie, Mohenna, fils d'Eiça, vint le trouver avec plusieurs membres de sa famille. El-Achref l'ayant aussitôt fait arrêter, ainsi que son fils Mouça et ses frères, Mohammed et Fadl, les envoya tous en Egypte. Ils y restèrent prisonniers jusqu'à l'an 694 (1294-5), quand El-Adel-Ketbogha monta sur le trône et leur rendit la liberté. Mohenna s'en retourna alors au poste qu'il avait déjà occupé. Pendant le règne d'El-Mélek-en-Nacer, il se montra, alternativement, l'ami des Tatars de l'Irac et du gouvernement égyptien : il n'assista même pas à aucun des combats que les Mamlouks livrèrent à Ghazan [le sultan tatar]. En l'an 710 (1310-1), Cara-Soncor, accompagné d'Acouech-el-Afrem et leurs partisans, se réfugia chez Mohenna, après s'être mis en révolte, et il passa ensuite à la cour du souverain tatar, Khorbenda. Depuis lors, Mohenna resta au milieu de ses nomades sans oser paraître devant le sultan égyptien dont il redoutait la colère. En l'an 712, son frère Fadl alla présenter ses devoirs au sultan, et en récompense de cette démarche, il obtint sa nomination au commandement des Arabes. Dès-lors, Mohenna se vit repoussé

par toutes les tribus, et en l'an 716, il alla trouver Khorbenda, roi des Tatars. Ce monarque lui fit un accueil très-gracieux et le gratifia d'un fief situé dans l'Irac. Cette même année, Khorbenda mourut, et Mohenna, ayant rejoint ses tribus, chargea ses fils Ahmed et Mouça, de se rendre, avec leur oncle Mohammed-Ibn-Eiça, à la cour d'El-Mélek-en-Nacer et de présenter à ce sultan l'humble soumission de leur père. En-Naçer les reçut très-bien et leur assigna un logement dans le château appelé El-Casr-el-Ablac. Les ayant alors comblés de faveurs, il leur accorda la grâce de leur père auquel il rendit le commandement des Arabes et le fief dont il avait joui. Cette même année, je veux dire l'an 717, Eiça, fils de Mohenna, accompagné de son frère Mohammed et de plusieurs autres membres de la famille Fadl, firent le pèlerinage de la Mecque, emmenant avec eux douze mille chameaux chargés. Mohenna retomba bientôt dans son habitude de courtiser les Tatars et de faire des incursions sur les terres de la Syrie. Le sultan, voyant que ces désordres ne s'arrêtaient pas, en fut tellement courroucé, qu'en l'an 720, lors de son retour du pèlerinage, il ordonna à ses lieutenants en Syrie, d'expulser de ce pays tous les membres de la famille Fadl et de les y remplacer par leurs collatéraux de la famille Ali. De cette manière, Mohammed-Ibn-Abi-Bekr reçut le commandement des Arabes et obtint, pour lui et les siens, tous les fiefs que le gouvernement égyptien avait concédés à Mohenna et à ses fils. Mohenna resta en disgrâce jusqu'à l'an 731 (1330-1), époque à laquelle il se rendit auprès du sultan, avec la suite d'El-Afdel, fils d'El-Mouwéïd et seigneur de Hamah. Ce fut par l'intercession de ce protecteur, qu'il obtint son pardon et rentra en possession de ses fiefs et de son commandement.

Un grand émir égyptien qui vit Mohenna lors de cette visite, (ou qui en avait entendu parler), m'a raconté que cet Arabe refusa tous les cadeaux du sultan, et qu'il avait amené avec lui plusieurs chamelles pour se nourrir de leur lait. Il s'abstint même de rendre visite aux grands officiers de l'empire, ou de faire la moindre sollicitation auprès d'eux.

Mohenna alla ensuite retrouver ses tribus, et mourut en l'an

734. Son fils Modaffer-ed-Dîn-Mouça, lui succéda et mourut en 742 (1341-2), quelque temps après la mort d'El-Mélek-en-Nacer. Il eut pour successeur son frère Soleiman. Celui-ci mourut en 743, et son cousin paternel, Chérif-ed-Dîn-Eiça, fils de Fadl, fils d'Eiça, lui succéda. Chéref-ed-Dîn mourut à El-Kirietein [1], en l'an 744, et fut enterré auprès du tombeau de Khaled-Ibn-el-Ouélîd. Son frère Seif, fils de Fadl, le remplaça dans le commandement des Arabes nomades. En l'an 746 (1345-6), le sultan d'Égypte, El-Kamel, fils d'En-Nacer, remplaça Seif par Ahmed, fils de Mohammed, fils d'Eiça. Seif réunit alors du monde [afin d'attaquer son successeur], mais ses troupes furent mises en déroute par Féïad, fils de Mohenna. Le commandement passa ensuite à Ahmed, fils de Mohenna, que le sultan Hacen-en-Nacer nomma à cette dignité afin de mettre un terme à ces dissensions. Ceci se passa à l'époque où ce prince était encore sous la tutelle de Beibogharous [2], et pendant le premier de ses deux règnes. Ahmed, fils de Mohenna, mourut en 749 et eut pour successeur son frère Feïad. Celui-ci mourut en 762 (1360-1). Le sultan Hacen-en-Nacer, qui régnait alors pour la seconde fois, nomma Kheiar, un autre fils de Mohenna, à la place vacante. Kheiar se révolta en 765 et resta deux années dans le Désert sans vouloir reconnaître l'autorité du sultan ; puis il se fit réintégrer dans son commandement par l'intercession du vice-roi de Hamah. En l'an 770, il se révolta de nouveau ; et, d'après l'ordre du sultan El-Achref, il fut remplacé par son cousin paternel Zamel, fils de Mouça, fils d'Eiça. L'émir déposé se rendit alors aux environs d'Alep, et ayant réuni autour de lui les Beni-Kilab et d'autres tribus, il se mit à ravager ce pays. Le gouverneur d'Alep, Cochtémir-el-Mansouri, marcha à sa rencontre, et s'étant avancé jusqu'à l'endroit où Kheiar avait dressé son camp, il enleva les troupeaux des Arabes et se porta vers leurs tentes.

---

[1] El-Kirietein, station sur la route qui mène de la Mecque à Deraïa, est située à 94 lieues de la première de ces villes. Khaled-Ibn-el-Ouélîd fut enterré près d'Emesse.

[2] Voy. Deguignes, *Histoire des Huns*, t. v, p. 223.

Ceux-ci, voulant l'arrêter, se battirent en désespérés et finirent par culbuter ses troupes. Dans cette affaire, Cochtémir et son fils perdirent la vie; le premier ayant reçu la mort de la main de Nâir [fils de Kheiar]. Kheiar, s'étant ainsi mis en révolte ouverte, passa dans le Désert, et El-Achref confia le commandement des tribus arabes à Moaïkel, fils de Fadl-Ibn-Eiça et cousin paternel du chef insurgé. En 771 (1369-70) Moaïkel envoya son chambellan auprès du sultan pour solliciter la grâce de Kheiar. Le sultan consentit à oublier ce qui s'était passé, et en l'an 775, quand Kheiar se présenta à la cour, il lui pardonna tout et le réintégra dans le commandement. Kheiar mourut en 777 et eut pour successeur son frère Cara. Celui-ci mourut en 781 (1379). Sa place fut remplie par deux chefs à pouvoirs égaux: Moaïkel, fils de Fadl, fils d'Eiça, et Zamel, fils de Mouça, fils d'Eiça, fils de Mohenna; mais l'année même de leur nomination, ils furent remplacés par Nâir, fils de Kheiar, fils de Mohenna.

Le véritable nom de Nâir était Mohammed; il exerce encore aujourd'hui le suprême commandement chez les Al-Fadl et chez toutes les tribus taïennes de la Syrie.

Le sultan El-Mélek-ed-Daher-Bercouc avait pour habitude, chaque fois que Nâir le mécontentait, de lui susciter un rival dans la personne de Mohammed, fils de Cara et cousin de Nâir. L'insubordination et la désobéissance de Nâir se prolongèrent encore, et le sultan, ayant reconnu que Mohammed, fils de Cara, connivait à cet état de choses, lui retira sa faveur et le remplaça dans le commandement des Arabes par Mouça, fils d'Assaf, fils de Mohenna. Nâir, ayant été rejeté dans le Désert, sans avoir les moyens de nourrir ses partisans, vit leur nombre diminuer en même temps que ses propres ressources. Tel est encore l'état où il se trouve aujourd'hui.

Revenons maintenant aux autres tribus de cette catégorie.

Toute la tribu d'Amer-Ibn-Sâsâ demeurait dans le Nedjd; celle de Kilab occupait El-Hamaserïa et Er-Rébeda, localités des environs de Médine; la tribu de Kâb-Ibn-Rebiâ se tenait entre le Tihama [1] de Médine et la Syrie; celle de Hilal-Ibn-Amer, ha-

[1] *Tihama* est un nom générique employé pour désigner les régions

bitait la plaine qui sépare Taïf du mont Ghazouan [1], et, la tribu de Nomaïr-Ibn-Amer demeurait avec celle de Hilal. On compte dans la même catégorie la tribu de Djochem qui habitait le Nedjd.

Lors de la promulgation de l'Islamisme, toutes ces tribus passèrent en Mésopotamie : les Nomaïr prirent possession de Harran et de la contrée voisine; les Hilal se fixèrent en Syrie et continuèrent à y demeurer jusqu'au moment où ils émigrèrent dans le Maghreb [2]; événement dont nous aurons bientôt l'occasion de parler. Toutefois, une fraction de la tribu de Hilal resta dans la montagne où se trouve le château de Sarkhad [3] et qui porte encore le nom de *Montagne des Beni-Hilal*. Elle s'y adonna principalement à la culture de la terre. La tribu de Kilab-Ibn-Rebiâ s'empara du territoire et de la ville d'Alep, comme nous venons de le dire. Quatre branches de la tribu de Kâb-Ibn-Rebiâ entrèrent en Syrie, savoir : Ocaïl, Cochaïr, el-Harîch et Djâda. Trois d'entre elles s'éteignirent dans les temps islamiques; Ibn-Hazm, en parlant de celle d'Ocaïl, la quatrième, dit qu'elle égalait en nombre toutes les tribus moderites prises ensemble. Les Beni-Mocalled, une famille de cette tribu, prirent possession de Mosul, ville où la famille de Hamdan et celle de Taghleb avaient déjà régné. Elle demeura maîtresse de Mosul et de ses environs, ainsi que d'Alep, jusqu'à l'époque où elle perdit sa puissance et reprit la vie nomade. Alors elle s'empara de plusieurs territoires situés de tous côtés, se faisant l'héritière des Arabes bédouins, les anciens propriétaires. C'est de la tribu d'Ocaïl que la famille d'El-Montafic tire son origine. Amer, le père d'El-Montafic, était

---

situées entre la Mer-Rouge et la chaîne de montagnes et hauts plateaux qui s'étendent depuis le Yémen jusqu'à Yenbô.

[1] La ville de Taïf est située à trois journées est de la Mecque. La petite plaine sablonneuse dans laquelle elle s'élève est entourée par une chaîne de collines nommée Ghazouan.

[2] L'auteur aurait dû écrire : jusqu'au moment où ils commencèrent l'émigration qui les conduisit dans le Maghreb.

[3] Sarkhad, ville du Hauran, territoire de la province de Damas, est située à dix journées de Baghdad (Aboulféda.)

fils d'Ocaïl. Ses descendants habitent le pays de Teima, dans le Nedjd. Encore aujourd'hui la tribu d'El-Montafic occupe la portion du territoire de Basra que forment les marais boisés situés entre cette ville et Koufa et que l'on appelle les *Bas-fonds* (*El-Bataïh*)[1].

Les Montafic sont gouvernés par la famille d'El-Mârouf. On trouve dans le Maghreb quelques tribus sorties de celle d'El-Montafic et qui entrèrent dans ce pays avec la tribu de Hilal-Ibn-Amer. Elles occupent cette partie du Maghreb-el-Acsa qui est située entre les villes de Fez et de Maroc. On les appelle *El-Kholt*, nom, dit El-Djordjani[2] qui est commun à tous les descendants d'El-Montafic. A côté des Beni-'l-Montafic, au midi de Basra, se trouve une tribu sœur de celle-ci; on la nomme Beni-Amer. Son aïeul, Amer, était fils d'Auf, fils de Malek, fils d'Auf, fils d'Amer, père d'El-Montafic. Les Beni-Amer enlevèrent les provinces de Bahrein et d'Oman à Abou-l'-Hoccin-el-Asghar, de la tribu de Taghleb. Ces localités avaient appartenu aux tribus d'El-Azd, Temîm et Abd-Caïs, avant de devenir l'héritage des Beni-Amer. Nous apprenons d'Ibn-Saîd que cette même tribu enleva la province de Yémama aux Beni-Kilab, et qu'en l'an 650 (1252-3) elle reconnaissait pour chefs les Beni-Asfour [famille sortie de la même souche qu'elle-même]. Parmi les descendants d'Ocaïl on remarqua les Beni-Khafadja, dont l'aïeul Khafadja était fils d'Amr et petit-fils d'Ocaïl. Les Beni-Khafadja allèrent s'emparer des plaines de l'Izac et s'y établirent. Dans les nombreuses guerres qu'ils eurent à soutenir, ils parvinrent à se faire une certaine renommée. De nos jours, cette tribu habite les pays situés entre le Tigre et l'Euphrate, et se distingue autant par sa puissance que par son nombre. Une autre branche de la tribu

---

[1] Les Montafic se trouvent encore dans cette localité.

[2] Le cadi Abou-'l-Hacen-Ali-el-Djordjani, docteur du rite chaféite, fut profondément versé dans toutes les sciences cultivées chez les Musulmans. Il mourut à Neiçapour, en 366 (967 de J. C.). Entre autres ouvrages, il laissa un traité sur les généalogies, intitulé *El-Mouethac (l'authentique)*. Sa vie se trouve dans Ibn-Khallikan, vol. II, page 221 de la traduction.

d'Ocaïl est celle d'Abbada-Ibn-Ocaïl. On l'appelle aussi El-Akhaïl parce que Abbada lui-même portait le sobriquet d'El-Akhial [1]. Cette tribu demeure maintenant en Irac, au milieu des Beni-'l-Montafic, et dans cette portion d'El-Bataïh qui est située entre Basra, Koufa et Ouacet. D'après ce que nous avons entendu dire, le chef qui exerce le commandement chez elle est soutenu par de nombreux guerriers : il s'appelle Kîan-Ibn-Saleh, mais nous ne savons s'il appartient, par la naissance, à la famille des Mârouf, émirs d'El-Bataïh, ou à celle des Abbada-el-Akhaïl.

Telles sont les notions que nous pouvons fournir relativement aux descendants d'Amer-Ibn-Sâsâ et à la manière dont ils obtinrent possession des territoires occupés précédemment par les Arabes sortis des souches de Kehlan, de Rebiâ et de Moder. En ce qui touche Kehlan, il ne s'y trouve plus aujourd'hui, à notre connaissance, aucune tribu qui tire son origine de lui. Quant aux descendants de Rebiâ, ils ont traversé les provinces de Fars et de Kirman et font paître maintenant leurs troupeaux entre ce dernier pays et Khoraçan. Un très-petit nombre d'entre eux est resté dans l'Irac et s'est établi à El-Bataïh. Les Beni-Meïah, une de leurs familles, se regardent comme parents des Kerfa [2]. Avec eux habite un mélange de familles sorties des grandes tribus d'Aous et de Khazredj. L'émir actuel de la tribu de Rebiâ s'intitule le Cheikh Ouéli, et celui des Aous et Khazredj porte le nom de Taher-Ibn-Khidr.

Voilà les renseignements qu'après les recherches les plus diligentes, nous sommes parvenus à réunir sur l'état actuel des tribus arabes de la troisième catégorie [3] qui habitent l'Orient. Nous allons maintenant indiquer les branches de ces tribus qui sont passées dans le Maghreb. [Avant cette émigration] les Arabes [nomades] ne s'étaient jamais établis en Maghreb, ni antérieurement ni postérieurement à l'Islamisme. La raison en était que la race berbère occupait ce pays et empêchait les autres peuples

---

[1] *Akhial*, au pluriel *Akhaïl*, signifie *marqué de tâches de rousseur*.

[2] Plus loin il sera question de cette famille.

[3] Voyez l'Introduction.

de s'y fixer. Il est vrai qu'Ifrîcos-Ibn-Saïfi, ce prince de la dynastie des *Tobba* [rois du Yémen], qui donna son nom à l'Ifrîkïa, y avait conduit une expédition et s'en était rendu maître ; mais, après y avoir laissé les tribus himyerites de Ketama et de Sanhadja, il s'en alla. Ces deux peuples devinrent graduellement Berbères et se confondirent avec cette race, de sorte que l'autorité des Arabes en Ifrîkïa disparut tout-à-fait.

Lors de la promulgation de l'Islamisme, le progrès de cette religion mit les Arabes en état de vaincre les autres nations. Leurs armées pénétrèrent dans le Maghreb et prirent toutes les villes de ce pays. Ils eurent alors beaucoup à souffrir dans leurs guerres contre les Berbères, qui, comme nous l'avons rapporté ailleurs, sur l'autorité d'Ibn-Abi-Yezîd[1], apostasièrent jusqu'à douze fois avant que la vraie religion eût pris racine chez eux. Aussi, les Arabes ne s'y établirent point comme habitans de tentes et comme tribus nomades : le besoin d'assurer leur domination dans ce pays les ayant obligés à se tenir dans les villes.

Ainsi, comme nous venons de le dire, les Arabes n'avaient pas habité les plaines du Maghreb ; ce ne fut qu'au milieu du cinquième siècle qu'ils vinrent y faire leur demeure et se disperser par tribus, pour aller camper dans toutes les parties de cette vaste région.

Nous allons maintenant exposer en détail les causes de cette migration.

LES TRIBUS DE HILAL ET DE SOLEIM, ARABES DE LA QUATRIÈME RACE, ENTRENT EN AFRIQUE. — SUITES DE CET ÉVÉNEMENT.

Depuis l'avènement de la dynastie abbacide, les tribus formant les deux grandes familles moderites de Hilal et de Soleim avaient continué à vivre en nomades et à parcourir avec leurs troupeaux, les déserts du Hidjaz qui touchent à la province du

---

[1] Abou-Mohammed-Aïoub, fils de l'Abou-Yezîd qui fit une guerre si acharnée à la dynastie des Fatemides, était très-versé dans la connaissance des généalogies berbères. Il demeura pendant quelque temps à la cour de Cordoue, auprès du célèbre ministre El-Mansour. L'histoire d'Abou-Yezîd se trouve dans cet ouvrage.

Nedjd. Les Soleim fréquentaient les environs de Médine, et les Hilal se tenaient sur le Ghazouan, montagne près de Taïf. Quelquefois, cependant, ils allaient prendre leurs quartiers d'été aux frontières de l'Irac et de la Syrie, d'où ils faisaient des incursions dans les cantons voisins pour y dévaliser les voyageurs et piller les caravanes. Les Soleim se permettaient même d'attaquer les pèlerins de la Mecque aux jours où l'on remplissait les grands devoirs de la religion, et de les dépouiller sur le territoire de Médine pendant qu'ils visitaient le tombeau du Prophète. Les khalifes de Baghdad ne cessaient d'expédier des troupes pour punir ces méfaits et protéger les pèlerins contre de pareils outrages.

Plus tard, les Beni-Soleim et un grand nombre des tribus descendues de Rebiâ-Ibn-Amer allèrent se joindre aux Carmats, lors de la première apparition de ces sectaires, et ils les servirent en qualité de milices, dans les provinces de Bahrein et d'Oman.

Quand les princes Fatemides [1], descendants d'Obeid-Allah-el-Mehdi, eurent subjugué l'Egypte et la Syrie, El-Azîz, un des souverains de cette dynastie, enleva aux Carmats les villes dont ils s'étaient emparées dans ce dernier pays, et les ayant refoulés jusqu'à la province de Bahrein, il transporta dans le Saïd (*la Haute-Égypte*) leurs partisans, les Arabes des tribus de Hilal et de Soleim. Bien que la présence de ces nomades dût nuire à la prospérité de cette région, il prit le parti de les y établir, en les installant sur le bord oriental du Nil.

[Nous allons maintenant raconter les faits qui décidèrent le gouvernement égyptien à faire passer ces tribus dans l'Afrique septentrionale.] En l'an 408, El-Moëzz devint souverain des Sanhadja de Cairouan ; ayant reçu son investiture

---

[1] Ici, notre auteur désigne les Fatemides par le terme *chîi (sectaire)*. Le plus souvent il les nomme Obeidites, et bien qu'il les déclare descendants de Fatema, fille de Mahomet, il ne leur donne qu'assez rarement le titre de Fatemides. Comme cette dernière dénomination est cependant la plus usitée, je l'emploie dans cette traduction à la place de *Chîites* et d'*Obeidites*.

d'Ed-Daher-li-Dîn-illah-Ali, fils d'El-Hakem-bi-Amr-illah-Mansour, fils d'El-Azîz-billah-Nizar, fils d'El-Moëzz-li-Dîn-illah-Mâdd, émir de l'Ifrîkïa [1]. Ainsi, de même que ses pères, il tenait son autorité des souverains Fatemides, fait sur lequel nous aurons occasion de revenir. Agé seulement de huit ans, il n'avait aucune connaissance des principes du gouvernement, aucune expérience des affaires, mais il appartenait à une famille très-puissante et très-fière. Ed-Daher mourut en 427 (1036) et eut pour successeur son fils El-Mostancer-billah-Mâdd, celui qui régna plus longtemps qu'aucun des khalifes de l'Islamisme; ayant gouverné soixante-quinze ans, disent les uns, soixante-cinq, disent les autres. La vérité est qu'il régna soixante-treize ans, puisqu'il mourut vers la fin du cinquième siècle de l'hégire [2].

El-Moëzz, fils de Badîs, eut pour les doctrines sonnites (*orthodoxes*) un certain penchant qu'il laissa quelquefois paraître [3]. Ainsi, vers le commencement de son règne, il lui arriva, en faisant une promenade, d'invoquer à haute voix le secours des deux cheikhs [les khalifes] Abou-Bekr et Omar, dans un moment où il voyait que son cheval allait s'abattre sous lui. Les gens du peuple ayant entendu ces paroles, commencèrent à massacrer les Rafédites [4], et à proclamer hautement la doctrine orthodoxe : ils en firent publiquement la profession et supprimèrent les paroles *venez à l'excellente œuvre (haï ala khair il âmel)* que les Fatemides avaient insérées dans l'*adan*, ou appel à la prière.

---

[1] Il y a une double erreur dans ce paragraphe : El-Moëzz, fils de Badîs, succéda au trône en l'an 406, et sa nomination fut confirmée, non pas par Ed-Daher, mais par son père, El-Hakem. L'acte de confirmation arriva à Cairouan vers la fin de l'année suivante. Dans cette pièce, le gouvernement fatemide accorda à El-Moëzz le titre de Chéref-ed-Dola (*l'honneur de l'empire*). — *En-Nouaïri;* Man. ar. de la Bib. nat.; anc. fonds, n° 702, fol. 37.

[2] Il mourut en l'an 487. Ce fut son fils El-Mostâli qui mourut en 495.

[3] Ibn-el-Athîr dit, dans ses *Annales,* sous l'année 406, qu'El-Moëzz porta le peuple de l'Ifrîkïa à adopter le rite de Malek, eux qui auparavant avaient suivi celui d'Abou-Hanîfa.

[4] Le mot *rafédi* signifie *hérétique*. Il s'applique surtout aux partisans des fatemides.

Ed-Daher ferma les yeux sur cet événement ; son fils et successeur, El-Mostancer, ne parut y faire aucune attention non plus; aussi, El-Moëzz, en ayant rejeté tout le blâme sur le peuple, vit agréer ses excuses. Dès-lors, ce prince continua à faire la prière au nom du khalife [fatemide] et à lui envoyer les présents d'usage. Pendant tout ce temps, il entretenait une correspondance écrite avec Abou-'l-Cacem-Ahmed-el-Djerdjeraï, vizir de ces deux souverains, gouverneur de leur empire et directeur de toutes leurs affaires. Cherchant ainsi à le mettre dans ses intérêts, il lançait des sarcasmes contre les descendants d'Obeid-Allah [les fatemides] et contre leurs partisans. El-Djerdjeraï fut surnommé El-Actâ (*le mutilé*) parcequ'El-Hakem lui avait fait couper les mains pour crime de péculat. Lors de cet événement, toute l'autorité dont ce vizir avait disposé passa entre les mains de Sitt-el-Molk, [sœur d'El-Hakem et grand]-tante d'El-Mostancer. En l'an 414 (1023-4), après la mort de cette princesse, El-Djerdjeraï rentra au pouvoir, et il y resta jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut en 436 (1044-5). Son successeur dans le vizirat, Abou-Mohammed-el-Hacen-Ibn-Ali, portait le surnom d'El-Yazouri, parce qu'il était originaire d'un village de la Palestine [appelé Yazour] [1], où son père avait été matelot [2].

Quand El-Yazouri fut élevé à ces hautes fonctions, les gouverneurs des provinces se dispensèrent de lui donner, dans leurs dépêches, le titre de *monseigneur (moulaï)*, ce qui le piqua au vif. Il en fit même des reproches à Thomal-Ibn-Saleh, seigneur d'Alep, et à Moëzz-Ibn-Badîs, seigneur de l'Ifrîkïa. Dès lors, ces deux princes le prirent en aversion. El-Moëzz fit même serment de répudier la souveraineté des Fatemides, de faire la prière publique au nom des Abbacides, et d'empêcher que celui du khalife obeidite *(fatemide)*, fût prononcé du haut d'aucune chaire

[1] Dans le *Meracid*, dictionnaire géographique arabe, on lit que *Yazour* est un village maritime des dépendances de Ramla, dans la Palestine.

[2] Peut-être, à la place de *mellah (marin)*, faut-il lire *fellah (agriculteur, paysan)*. Ibn-el-Athîr et En-Nouaïri disent effectivement que le père d'El-Yazouri appartenait à la classe des cultivateurs.

dans tout son empire. Ayant persisté à remplir son vœu, il fit couper aux robes de cérémonie et aux étendards la bordure dans laquelle les noms des princes fatemides se trouvaient tissés [1], et ayant reconnu pour souverain Abou-Djâfer-el-Caïm, fils d'El-Cader, l'Abbacide, il ordonna qu'on fît le [khotba] au nom de ce khalife et que l'on offrît des prières pour sa prospérité du haut de toutes les chaires. Ceci eut lieu en 437 (1045-6).

Le khalife de Baghdad ayant reçu l'acte par lequel El-Moëzz reconnaissait son autorité, lui envoya, par Abou-l'-Fadl-el-Baghdadi le diplôme d'investiture et les robes d'honneur. On fit la lecture de cette pièce dans la grande mosquée de Cairouan; on y déploya les étendards noirs [2] et on démolit la maison des Ismaïliens [3].

Quand cette nouvelle parvint à El-Mostancer, khalife de l'Égypte, et à ses sectateurs, les rafédites ketamiens, ainsi qu'aux autres partisans de la dynastie fatemide, ils en ressentirent une douleur extrême, et dans le trouble que cet événement leur inspira, ils demeurèrent frappés de consternation.

Nous avons déjà fait observer que les tribus hilaliennes se trouvaient cantonnées dans le Saïd. Elles se composaient des Djochem, des El-Athbedj, des Zoghba, des Rîah, des Rebiâ et des Adi; populations dont la présence sur ce territoire y répandait la dévastation et nuisait non seulement à la province mais à l'empire. Le vizir El-Yazouri donna le conseil de gagner ces tribus; d'en revêtir les chefs du commandement des provinces de l'Ifrîkïa et de les envoyer faire la guerre à la dynastie des San-

---

[1] Voy. la *Chrestomathie* de M. de Sacy; tome II, page 287.

[2] Le noir était la couleur distinctive de la dynastie abbacide. (Voy. l'extrait des *Prolégomènes* de notre auteur, inséré par M. de Sacy dans sa *Chrestomathie,* tome II, p. 265.)

[3] Les *Ismaïliens* étaient partisans des Fatemides. La maison qu'El-Moëzz fit démolir fut sans doute un établissement semblable à celui que les Fatemides avaient fondé au Caire et qui portait le nom de la *Maison de la sagesse.* On y enseignait les doctrines secrètes de la secte Fatemide. (Voy. l'*Exposé de l'Histoire des Druzes,* de M. de Sacy, t. I, pages CCLXXX et CCCXII.)

hadja. « De cette manière, disait-il, les Arabes deviendront
» amis dévoués des Fatemides et formeront une excellente armée
» pour la protection de l'empire. Si, comme on le doit espérer,
» ils réussissent à vaincre El-Moëzz, ils s'attacheront à notre
» cause et se chargeront d'administrer l'Ifrîkïa en notre nom;
» de plus, notre khalife se sera débarrassé d'eux. Si, au con-
» traire, l'entreprise ne réussit pas, peu nous importe! Dans
» tous les cas, mieux vaut avoir affaire à des Arabes nomades
» qu'à une dynastie sanhadjite. » Cet avis fut accueilli avec transport.

On a raconté, mais à tort, que ce fut Abou-l'-Cacem-el-Djerdjeraï qui donna ce conseil et qui fit entrer les Arabes en Ifrîkïa.

En conséquence de la décision que l'on venait de prendre, El-Monstancer, en l'an 441 (1049-50), envoya son vizir auprès des Arabes. Ce ministre commença par faire des dons peu considérables aux chefs, - une fourrure et une pièce d'or à chaque individu, - ensuite il les autorisa à passer le Nil en leur adressant ces paroles : « je vous fais cadeau du Maghreb et du royaume
» d'El-Moëzz-Ibn-Badîs le sanhadjite, esclave qui s'est soustrait
» à l'autorité de son maître. Ainsi, dorénavant, vous ne serez
» plus dans le besoin! »

Il écrivit alors au gouvernement du Maghreb une lettre ainsi conçue :

Nous vous envoyons — Des coursiers rapides — Et des hommes intrépides — Pour accomplir telle chose — Que le destin décide.

Les Arabes, animés par l'espoir du butin, franchirent le Nil et allèrent occuper la province de Barca. Ayant pris et saccagé les villes de cette région, ils adressèrent à leurs frères qu'ils avaient laissés sur la rive droite du Nil, une description attrayante du pays qu'ils venaient d'envahir. Les retardataires s'empressèrent d'acheter la permission de passer le fleuve; et comme cette faveur leur coûta une pièce d'or pour chaque individu, le gouvernement égyptien obtint non seulement le remboursement des sommes qu'il venait de leur distribuer, mais encore bien au-delà.

Ces envahisseurs se partagèrent alors le pays, de sorte que la

partie orientale en échut aux Soleim et la partie occidentale aux Hilal. Ils dévastèrent ensuite El-Medina-t-el-Hamra, Adjedabia, Asmou et Sort. La tribu soleimide de Héïb se fixa sur le territoire de Barca avec ses confédérés, les Rouaha, les Nacera et les Omeira; mais les Debbab, les Auf, les Zoghb et toutes les familles hilaliennes se précipitèrent sur l'Ifrîkïa comme une nuée de sauterelles, abîmant et détruisant tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Ce fut en l'an 443 (1051-2) que les Arabes entrèrent en Ifrîkïa. Mounès-Ibn-Yahya-es-Sinberi, émir des Rîah, fut le premier qui y pénétra. El-Moëzz chercha aussitôt à gagner l'appui de ce chef, et l'ayant fait venir auprès de lui, il le déclara son ami et épousa sa fille. Ensuite, il lui proposa d'attirer les Arabes des stations éloignées où ils s'étaient arrêtés, afin de pouvoir accabler par leur nombre et avec leur secours [les princes de la famille de Hammad] ses collatéraux, qui se tenaient en révolte contre lui dans la partie occidentale de l'empire. Après quelque hésitation, Mounès y donna son consentement et appela les Arabes. Ces nomades se mirent aussitôt à dévaster le pays en proclamant partout l'autorité d'El-Mostancer-Billah, le khalife [fatemide]. Ils défirent aussi l'armée sanhadjienne et les corps de troupes alliées qu'El-Moëzz avait fait marcher contre eux. Ce prince si rempli d'orgueil, fut outré de cet échec; transporté de colère, il arrêta le frère de Mounès, et ayant dressé son camp en dehors de Cairouan, il envoya demander des secours à son cousin El-Caïd-Ibn-Hammad-Ibn-Bologguîn, seigneur de la Calâ des Beni-Hammad. El-Caïd leva une troupe de mille cavaliers et la lui envoya. Les Zenata nomades, auxquels il avait aussi adressé un appel, lui en envoyèrent un autre millier, tous tirés de la famille d'El-Montacer-Ibn-Khazroun-el-Maghraoui et commandés par lui-même. El-Montacer était un des chefs les plus puissants de la nation zenatienne, et au moment où on lui demanda sa coopération, il se trouvait, avec ses nomades, dans les campagnes de l'Ifrîkïa.

El-Moëzz se mit alors en marche avec ses alliés, les partisans de sa famille, ses domestiques, ses amis, et le petit nombre des

descendants des conquérants arabes qui habitaient encore son pays. Cette troupe s'accrut ensuite des contingents berbères, de sorte qu'El-Moëzz put aller à la rencontre de l'ennemi avec une armée très-nombreuse, composée, dit-on, d'environ trente mille combattants.

Les tribus arabes de Rîah, Zoghba et Adi se postèrent au midi de Haideran, lieu des environs de Cabes. Quand les deux armées se trouvèrent en présence, l'ancien esprit national porta les descendants des Arabes qui, les premiers, avaient subjugué le Maghreb, à se détacher d'El-Moëzz pour passer aux Hilal. Alors, les Zenata et les Sanhadja l'abandonnèrent aussi, de sorte qu'il dut s'enfuir avec les gens de sa maison, et se réfugier dans Cairouan. Ses trésors, ses bagages et ses tentes devinrent la proie des vainqueurs. L'on dit que dans cette affaire, les Sanhadjiens perdirent, à eux seuls, trois mille et trois cents hommes. Ce fut à propos de cette journée qu'Ali-Ibn-Rizc, de la tribu de Rîah, prononça le poème qui commence ainsi :

L'image d'Omaima, [*ma bien-aimée*], *se présenta à minuit auprès de ma couche;* [*mais j'étais déjà parti*] *et nos montures couraient en pressant le pas.*

C'est dans cette pièce que l'on trouve les vers suivants :

Oui ! le fils de Badîs est un excellent roi, mais ses sujets ne sont pas des hommes.

Trente mille d'entre eux furent mis en déroute par trois mille des nôtres ! ce fut là un coup à faire perdre l'esprit.

Quelques personnes attribuent ce poème à Ibn-Cheddad [1]. Les Arabes vinrent alors bloquer El-Moëzz dans Cairouan, et pendant ce long siége, ils portèrent la dévastation dans les campagnes et les villages des alentours. Ils n'épargnèrent même pas les lieux où la vengeance d'El-Moëzz s'était déjà fait sentir, parce qu'il en avait soupçonné les habitans d'être d'accord avec eux.

---

[1] Abou-Mohammed-Abd-el-Azîz-Ibn-Cheddad, surnommé Izz-ed-Dîn *(gloire de la religion)*, était petit-fils de Temîm, fils d'El-Moëzz-Ibn-Badîs. Il composa une histoire de Cairouan et de l'Afrique septentrionale, intitulée *El-Djemé-ou-el-Beian*, etc. Il mourut en 501 (1107-8).

Les gens de la campagne se réfugièrent dans Cairouan, et comme les Arabes continuaient à en presser le siége et à commettre des ravages épouvantables, les habitants finirent par s'enfuir à Tunis et à Souça.

Toute la province de l'Ifrîkïa fut pillée et saccagée, et en l'an 445 (1053-4), les villes d'Obba et de Laribus tombèrent au pouvoir des Arabes. Pendant ce temps, les Zoghba et les Rîah se tenaient aux environs de Cairouan. Mounès étant alors venu camper sous les murs de la ville, accorda sa protection aux membres de la famille Zîri [famille dont El-Moëzz faisait partie], et les conduisit à Cabes et autres lieux. Les Arabes s'emparèrent ensuite du pays de Castîlïa, et un de leurs chefs, Abed-Ibn-Abi-'l-Ghaïth, ayant entrepris une expédition contre les Zenata et les Maghraoua, s'en revint avec un fort butin.

En l'an 446 (1054-5), les Arabes se partagèrent les villes de l'Ifrîkïa : la tribu de Zoghba s'appropria la ville et la province de Tripoli, pendant que la tribu de Mirdas, branche de celle des Rîah, occupa Bedja et les lieux voisins. Un nouveau partage se fit plus tard, et la région située au couchant de Cabes devint la propriété des tribus de Rîah, Zoghba, Makil, Djochem, Corra, Athbedj, Cheddad, Kholt et Sofyan, branches de la grande tribu de Hilal. De cette manière, l'empire d'El-Moëzz se morcela et lui échappa. Abed-Ibn-Abi-'l-Ghaïth s'empara de Tunis et réduisit les habitants en esclavage, pendant qu'Abou-Masoud, un autre de leurs chefs, prit la ville de Bône par capitulation.

Quant à El-Moëzz, il chercha sa sûreté en mariant ses trois filles aux émirs arabes, Farès-Ibn-Abi-'l-Ghaïth, Abed-Ibn-Abi-'l-Ghaïth et El-Fadl-ben-Bou-Ali, le mirdacide. En l'an 448, il donna à son fils Temîm le commandement d'El-Mehdïa, et l'année suivante, il se fit escorter à Cairouan [*lisez* El-Mehdïa], par les chefs arabes, ses gendres. Comme les Arabes ne tardèrent pas à l'y suivre, il s'embarqua et partit [pour Tunis]. Le lendemain, son fils El-Mansour [qu'il avait laissé à Cairouan], informa les habitants du départ de leur sultan. Alors ceux-ci évacuèrent la ville sous la conduite d'El-Mansour et de la troupe des nègres [que le gouvernement san-

hadjien entretenait à son service]. Les Arabes y pénétrèrent aussitôt après, et commencèrent l'œuvre de dévastation, pillant les boutiques, abattant les édifices publics, et saccageant les maisons; de sorte qu'ils détruisirent toute la beauté, tout l'éclat des monuments de Cairouan. Rien de ce que les princes sanhadjiens avaient laissé dans leurs palais n'échappa à l'avidité de ces brigands : tout ce qu'il y avait dans la ville fut emporté ou détruit; les habitants se dispersèrent au loin, et ainsi fut consommée cette grande catastrophe.

Les Arabes marchèrent ensuite contre El-Mehdïa et réduisirent cette ville à la dernière extrêmité en lui coupant les communications et les vivres.

Après avoir renversé le pouvoir des Sanhadja, les envahisseurs tournèrent leurs armes contre les Zenata et leur enlevèrent tout le pays ouvert. La guerre entre ces deux peuples ne se termina pas de si tôt, et un descendant de Mohammed-Ibn-Khazer, qui régnait à Tlemcen, plaça un corps de troupes sous les ordres de son vizir Abou-Soda-Khalîfa-el-Ifréni, et l'envoya combattre les Arabes. Il s'ensuivit une longue série d'hostilités; mais, dans une dernière bataille, l'armée d'Abou-Soda fut mise en déroute et lui-même y perdit la vie.

Tous ces évènements ébranlèrent profondément la prospérité de l'Ifrîkïa; la dévastation s'étendit partout, et une foule de brigands interceptaient les routes et dépouillaient les voyageurs.

A cette époque, le commandement des Zenata et des Berbères nomades était partagé entre quatre grandes familles, les Ifren, les Maghraoua, les Ouémannou et les Ilouman. Après avoir vaincu les Sanhadja et enlevé aux Zenata les pays ouverts de l'Ifrîkïa, les Arabes conquirent encore la province du Zab; et ayant subjugué tous les Berbères de cette région, ils les accablèrent d'impôts et de contributions.

Lors de leur entrée en Ifrîkïa, les Arabes avaient à leur tête plusieurs chefs de grand renom. De ces personnages, les plus célèbres furent Hacen-Ibn-Serhan, son frère, Bedr-Ibn-Serhan et Fadl-Ibn-Nahed (ces trois guerriers tiraient leur origine de Doreid, un descendant d'Athbedj); puis, Madi-Ibn-Mocreb de la

tribu de Corra, Selama-Ibn-Rizc, de la famille de Kethîr (branche de Kerfa, tribu qui forme une subdivision de la grande tribu des Athbedj), Chebana-Ibn-Ohaïmer, son frère Solaïcel (que l'on dit appartenir aux Beni-Atïa, branche des Kerfa), Dîab-Ibn-Ghanem de la tribu de Thaur, et Mounès-Ibn-Yahya, que l'on fait descendre de Mirdas; c'est-à-dire, Mirdas de la tribu de Rîah, personnage qu'il ne faut pas confondre avec Mirdas de la tribu de Soleim. En effet, il appartenait aux Sinber, famille de la tribu de Mirdas le rîahide. Les autres chefs marquants étaient Zeid-Ibn-Zîdan, de la tribu de Dahhak, Tholeïdjan-Ibn-Abes de celle de Himyer, Zeid-el-Addjadj-Ibn-Fadel, que l'on dit être mort avant l'arrivée de sa tribu [en Ifrîkïa], Farès-Ibn-Abi-'l-Ghaïth, son frère Abed, et El-Fadl-Ibn-Abi-Ali, chefs que leurs historiens font descendre de Mirdas (c'est-à-dire, Mirdas le rîahide).

Tous les personnages que nous venons de nommer sont mentionnés dans les poèmes de ces Arabes. Le Dìab-Ibn-Ghanem de cette liste leur servit d'éclaireur lors de l'invasion de l'Ifrîkïa, et pour cette raison ils lui avaient donné le surnom d'Abou-Mokheiber *(l'homme aux renseignements)*.

A cette époque, les Arabes envahisseurs formaient quatre grandes tribus, toutes issues de Hilal-Ibn-Amer; savoir, Zoghba, Rîah, El-Athbedj et Corra. Quelquefois on désigne la tribu d'Adi comme ayant été avec elles, mais nous n'avons rien pu découvrir de son histoire, et on ne connaît actuellement aucune peuplade qui tire son origine de cette famille. On peut donc supposer qu'elle s'est éteinte, ou, qu'étant numériquement fort réduite, elle s'est dispersée dans les autres tribus. On cite aussi parmi elles la tribu de Rebiâ, mais nous ne connaissons à présent aucune peuplade de ce nom, à moins que ce soit celle qu'on appelle les Makil; ainsi que le lecteur verra plus tard.

Avec la tribu de Hilal, il entra en Ifrîkïa une foule mélangée, composée d'Arabes appartenant aux tribus des Fezara et d'Achedja (branches de celle de Ghatafan), de Djochem-Ibn-Moaouïa-Ibn-Bekr-Ibn-Houazen, de Seloul-Ibn-Morra-Ibn-Sâsâ-Ibn-Moaouïa, d'El-Makil, branche de la grande famille des Arabes yémenites,

d'Anéza-Ibn-Aced-Ibn-Rebiâ-Ibn-Nizar, de Thaur-Ibn-Moaouïa-Ibn-Abbada-Ibn-Rebiât-el-Bekka-Ibn-Amer-Ibn-Sâsâ, d'Adouan-Ibn-Omar-Ibn-Caïs-Ibn-Ghaïlan, et de Matroud, famille de la tribu de Fehm-Ibn-Caïs [1].

Mais toutes ces fractions de tribu étaient, pour ainsi dire, englobées dans la tribu de Hilal et surtout dans la tribu-branche d'El-Athbedj, parce que cette famille exerçait le commandement sur toutes les autres lors de leur entrée en Ifrîkïa.

Quant à la tribu de Corra, autre branche de celle de Hilal, ce ne fut ni sous l'administration d'El-Yazouri ni sous celle d'El-Djerdjeraï qu'elle passa le Nil pour se rendre en Ifrîkïa ; vu qu'elle était déjà à Barca, lors du règne d'El-Hakem le fatemide. L'on sait que le souvenir de ses démêlés avec la dynastie fatemide-égyptienne et avec celle des Sanhadja subsiste encore. Elle fait remonter son origine à Abd-Menaf-Ibn-Hilal, comme on le voit par les vers suivants d'un poète appartenant à la race des Arabes nomades :

Nous trouvâmes en eux cette indulgence que nous avions sollicitée ; et certes, des Arabes aussi doux que braves n'ont aucun défaut.

Mais Corra, [descendue] de Menaf, et toute sa race se voient maintenant repoussées loin de là : ainsi nous sûmes obtenir ce que leurs ruses n'avaient pas pu atteindre.

Trois mille d'entre les Corra perdirent la vie ; véritable consolation pour le cœur de nos blessés [2].

Et un autre de leurs poètes a dit :

Seigneur ! protége tes créatures contre chaque malheur qui les menace ; mais ne protége point la tribu qui garde [ces terres contre nous].

---

[1] Voy. pour l'histoire de ces tribus, l'*Essai* de M. C. de Perceval.

[2] Ces vers ainsi que les suivants sont remplis de fautes de toute nature ; les auteurs y ont violé d'une manière vraiment barbare les règles de la grammaire, de la prosodie et de l'orthographe ; et malgré toutes ces licences, ils n'ont pas pu exprimer leur pensée d'une manière claire.

Distingue par ta faveur Corra [*descendue*] *de Menaf, et toute sa race! que cette tribu, guidée par tes conseils, soit toujours disposée à fournir de l'eau aux peuplades nomades.*

On voit que ces poètes représentent les Corra comme descendants de Menaf, et cependant, il n'y a aucun Menaf dans la généalogie de la tribu de Hilal. Il y a bien un Abd-Menaf, et c'est sans doute lui qu'ils ont voulu désigner.

Lors du règne d'El-Hakem, la tribu de Corra eut pour chef Mokhtar-Ibn-el-Cacem. Quand El-Hakem envoya Yahya-Ibn-Ali-el-Andaloci à Tripoli pour secourir Felfoul-Ibn-Saîd-Ibn-Khazroun contre les Sanhadja (événement dont nous parlerons dans l'histoire des Beni-Khazroun), il transmit aux Corra l'ordre d'accompagner ce général. Ils se rendirent donc à Tripoli, mais plus tard, ils rentrèrent à Barca après avoir contribué à la défaite de Yahya-Ibn-Ali en l'abandonnant à l'heure du combat. El-Hakem somma alors leurs chefs de comparaître devant lui, et sur leur refus, il leur expédia des lettres de grâce. Par ce moyen il les attira à Alexandrie où il les fit tous mettre à mort. Ceci se passa en 394 (1003-4).

Il se trouvait alors dans cette tribu un homme qui enseignait le Coran et qui tirait son origine d'El-Moghaïra-Ibn-Abd-er-Rahman l'oméïade. Cet individu, qui se nommait El-Ouélîd-Ibn-Hicham [Abou-Racoua] prétendait savoir par inspiration qu'il remonterait sur le trône de ses ancêtres. Les tribus berbères de Mezata, Zenata et Louata ajoutèrent foi à ses paroles, et l'on s'entretint beaucoup à son sujet. Enfin, en l'an 395, les Beni-Corra le proclamèrent khalife et s'emparèrent de la ville de Barca. A cette nouvelle, El-Hakem envoya des troupes contre la tribu révoltée, mais El-Ouélîd-Ibn-Hicham les mit en déroute et tua leur commandant qui était turc de nation. S'étant ensuite dirigé contre l'Égypte, le vainqueur y essuya une défaite et dut chercher un refuge chez les Bédja, dans le pays des Noirs [1]. Trahi par ceux dont il avait espéré la protection, il se vit emmener prison-

[1] Le pays habité par les Bédja est situé dans la Haute-Égypte, sur la frontière de l'Abyssinie. — (Voyez les *Mémoires sur l'Egypte*, par M. Quatremère, tome II, *Mémoire sur les Blemmyes.*)

nier au Caire où il subit la peine capitale. Plus tard, les Beni-Corra parvinrent à obtenir leur grâce. En l'an 402 (1011-2) ils interceptèrent les présents que Badîs-Ibn-el-Mansour, roi des Sanhadja, envoyait en Égypte; puis ils allèrent s'emparer de Barca. Le gouverneur de cette ville prit la fuite, monta sur un navire et partit.

Telle était encore la position où ils se trouvaient quand leurs frères de la tribu de Hilal, les Zoghba, les Rîah et les Athbedj, pénétrèrent en Ifrîkïa avec leurs dépendants. Ils se mirent en marche avec eux, ayant au nombre de leurs chefs ce Madi-Ibn-Mocreb dont le nom se fait remarquer dans l'histoire de la tribu de Hilal.

On conserve chez les Hilaliens des récits fort étranges au sujet de leur entrée en Ifrîkïa. Ainsi, ils prétendent que le chérif Ibn-Hicham, prince de Hidjaz, et appelé, selon eux, Chokr-Ibn-Abi l'-Fotouh, contracta une alliance avec [leur chef] Hacen-Ibn-Serhan, dont il épousa la sœur El-Djazia, et que de ce mariage naquit un fils appelé Mohammed. Des querelles et des dissentions s'étant ensuite élevées entre le chérif et les membres de la tribu, ceux-ci prirent la résolution de passer en Afrique. Mais, d'abord, ils usèrent de ruse afin de pouvoir emmener la femme du chérif. D'après leurs conseils, elle demanda à son mari la permission d'aller visiter ses parents. Il y donna son consentement et l'accompagna jusqu'au lieu où la tribu était campée. On partit alors, emmenant le chérif et son épouse, avec l'intention apparente de le conduire à un endroit où l'on se livrerait, le lendemain, au plaisir de la chasse, et de revenir au campement aussitôt que les tentes y seraient dressées de nouveau. Tant qu'ils se trouvèrent sur le territoire du chérif, ils lui cachèrent leur véritable projet, mais, lorsqu'ils eurent atteint les terres situées hors de la juridiction de ce chef, ils le renvoyèrent à la Mecque, le cœur rempli de douleur en se voyant enlever la personne qu'il aimait tant. Sa femme continua à ressentir pour lui un amour égal à celui qui le tourmentait, et elle mourut enfin, victime de sa passion.

Encore aujourd'hui, dans la tribu de Hilal, on raconte au sujet de ces deux amants des histoires à faire oublier celles de Caïs et

de Kotheïer [1]. On rapporte aussi un grand nombre de vers attribués au chérif et à sa femme. Bien que ces morceaux ne manquent pas de régularité et de cadence, ainsi que d'une certaine facilité d'expression, on y remarque des interpolations, des altérations et des passages controuvés. Les règles de la syntaxe désinentielle y sont tout-à-fait négligées; mais, nous avons déjà établi, dans nos Prolégomènes, que l'absence des inflexions grammaticales n'influe nullement sur la juste expression de la pensée [2]. Il est vrai que les gens instruits, habitants des villes, n'aiment pas à entendre réciter de tels poèmes, parce que les désinences grammaticales n'y sont pas toujours exactes; un tel défaut, selon leur idée, est radicalement subversif de la précision et de la clarté; mais je ne suis pas de leur avis.

Comme nous l'avons dit, ces poèmes renferment des interpolations nombreuses, et, dans l'absence des preuves qui pourraient attester qu'ils nous ont été transmis sans altération, on ne doit y mettre aucune confiance. Il en serait bien autrement si nous avions la certitude de leur authenticité et l'assurance que la tradition orale les eût conservés dans leur intégrité primitive : alors on y trouverait des passages propres à confirmer l'histoire des guerres de cette tribu avec les Zenata, à déterminer les noms de ses chefs et à établir bien des circonstances qui la regardent. Quant à nous, il nous est impossible d'admettre que le texte de ces poèmes se soit conservé intact; nous pensons même que tout esprit cultivé y reconnaîtra facilement des passages interpolés. Voilà tout ce que l'on peut dire à ce sujet.

Quoi qu'il en soit, les membres de la tribu de Hilal s'accordent depuis plusieurs générations, à regarder comme vrai l'histoire du chérif et d'El-Djazia; et quiconque serait assez hardi pour en contester l'authenticité ou même exprimer des doutes, s'exposerait à être accusé de folie ou d'ignorance : tant cette tradition est générale chez eux.

---

[1] Les amours de Caïs et Leila, et de Kotheïer et Azza sont très-célèbres chez les poètes arabes. La vie de Kotheïer se trouve dans *Ibn-Khallikan,* traduction, vol. II, p. 529.

[2] Voy. l'*Anthologie grammaticale arabe,* de M. de Sacy, p. 410.

Le chérif dont il s'agit, appartenait à la famille des Houachem. Il se nommait Chokr. On rapporte ainsi sa généalogie : Chokr, fils d'Abou-'l-Fotouh-El-Hacen, fils de Djâfer, fils d'Abou-Hachem-Mohammed, fils de Mouça, fils d'Abd-Allah-Abou-'l-Kiram, fils de Mouça-el-Djoun, fils d'Abd-Allah, fils d'Idrîs. Son père Abou-'l-Fotouh [1], fut le même qui, sous le règne d'El-Hakem, se proclama indépendant à la Mecque. Il reçut alors les hommages des Beni-'l-Djerrah, émirs de la tribu de Taï en Syrie, et cédant à leur invitation, il se rendit au milieu de leurs campements. Tous les Arabes nomades, s'empressèrent de lui prêter le serment de fidélité, mais ses partisans ayant été vaincus par les troupes d'El-Hakem, il rentra à la Mecque où il mourut en 430 (1038-9). Il eut pour successeur son fils Chokr, celui dont il vient d'être question. Chokr mourut en 453 (1061), et sa place fut remplie par son fils Mohammed, le même que les membres de la tribu de Hilal prétendent être né de leur parente El-Djazia. Du reste, nous avons parlé de tout cela dans l'histoire des Alides [2]. Sa généalogie, telle que nous venons de la donner, est celle que lui assigne Ibn-Hazm ; mais Ibn-Saîd le regarde comme descendant des Soleimanides, étant fils de Mohammed, fils de Soleiman, fils de Dawoud, fils de Hacen, fils d'El-Hacen-es-Sibt [petit fils de Mahomet par sa fille Fatema]. Ce fut lui [3] qu'Abou-'s-Seraïa-s-Chaibani proclama khalife, lors de la mort d'Ibn-Tabataba [4]. Il prit alors le surnom de Nahed *(assurgens)*, et s'étant rendu à Médine, il s'empara de tout le Hidjaz, et transmit le gouvernement de la Mecque dans sa famille. Ses descendants furent détrônés par les Houachem.

[Tel est le récit d'Ibn-Said], mais les paroles d'Ibn-Hazm sont

---

[1] Voy. son histoire dans les *Druzes* de M. de Sacy, t. I, p. CCCLII, et dans la traduction d'Ibn-Khallikan, vol. I, p. 452.

[2] Le chapitre auquel notre auteur renvoie le lecteur se trouve dans une autre partie de son grand ouvrage. (Voy. man. de la Bib. nat. ; nº d'entrée 2402ᶜ, fol. 43, 44.)

[3] C'est-à-dire, Soleiman, fils de Dawoud.

[4] La révolte d'Abou-'s-Seraïa eut lieu en l'an 199 de l'Hégire.

plus conformes à la vérité, puisque tout le monde s'accorde à désigner ce chérif comme fils de Hachem, afin de le distinguer de tous les autres chérifs ; et une telle dénomination n'aurait pas été exacte à moins qu'il ne se trouvât un Hachem ou un Abou-Hachem au nombre de ses ancêtres, et plus rapproché de lui qu'El-Hacen et Hocein [les deux aïeux de tous les chérifs]. Quant à Hachem, le plus ancien de tous [et l'arrière-grand père de Mahomet], il ne peut être question de lui dans ce cas, puisque tous les chérifs sont également ses descendants, et que le nom de fils de Hachem ne pourraît alors servir à les distinguer les uns des autres.

Un membre de la tribu de Hilal, homme dont la parole me paraît digne de foi, m'a informé qu'il visita le pays habité autrefois par le chérif Chokr : « C'est, dit-il, le plateau du Nedjd qui » avoisine l'Euphrate, et les descendants de cet émir s'y trou» vent encore de nos jours. »

Les membres de cette tribu prétendent qu'El-Djazia, après avoir été séparée du chérif, épousa, en Ifrîkïa, un de leur chefs nommé Madi-Ibn-Mocreb, de la tribu de Doreid.

Quand El-Mostancer envoya les Hilal en Ifrîkïa, il investit leurs chefs du commandement des villes et des forteresses de ce pays, ainsi que de l'administration des provinces qu'ils allaient conquérir. Ce fut alors qu'il nomma Mounès-Ibn-Yahya-el-Mirdaci, gouverneur de Cairouan et de Bedja ; Hacen-Ibn-Serhan, gouverneur de Constantine, et rendit la tribu de Zoghba maîtresse de Tripoli et de Cabes.

Ces Arabes ayant enlevé au peuple sanhadjien toutes ses villes, établirent leur autorité sur les lieux que le khalife leur avait assignés, et firent subir, sans relâche, à leurs nouveaux sujets, toute espèce de vexations et de tyrannie. En effet, cette race arabe n'a jamais eu un chef capable de la diriger et de la contenir.

Expulsés bientôt après des grandes villes, dont ils avaient poussé à bout les habitants par leur insolence et leur injustice, ces bandits allèrent s'emparer des campagnes; et là, ils ont continué, jusqu'à nos jours, à opprimer les populations, à piller les voyageurs et à tourmenter le pays par leur esprit de rapine et de brigandage.

Quand la tribu de Hilal eut vaincu les Sanhadja, une nation voisine, les Zenata, s'apprêta à lui faire une vigoureuse résistance. Ce peuple, que ses habitudes nomades avaient rendu très-belliqueux, se mit en marche de l'Ifrîkïa et du Maghreb central pour repousser les Arabes; et le prince de la famille Khazer qui régnait à Tlemcen, fit partir son général Abou-Soda-el-Ifreni, chargé d'une mission semblable. Abou-Soda leur livra plusieurs batailles, mais il perdit enfin la vie dans la province du Zab.

La tribu de Hilal se rendit alors maîtresse de tout le pays ouvert; les Zenata ne purent plus leur résister, ni dans l'Ifrîkïa, ni dans le Zab, et dorénavant, le Mont-Rached [le Djebel-Amour] et le pays du Mozab, dans le Maghreb central, formèrent la ligne de séparation entre les deux peuples.

Restée victorieuse, la tribu de Hilal cessa de se livrer à la guerre; et les Sanhadja purent conclure la paix avec elle, mais sous la dure condition de lui céder les campagnes [et de ne garder pour eux que les villes]. Dès-lors ils se mirent à fomenter des dissentions entre ces Arabes, et ils aidèrent les Athbedj contre les Rîah et les Zoghba.

En-Nacer-Ibn-Alennas, prince de la Calâ des Beni-Hammad, réunit des troupes pour soutenir les Athbedj, et El-Moëzz-Ibn-Zîri de la tribu de Maghraoua et souverain de Fez, vint se joindre à lui avec les Zenata. Ils prirent position à Laribus, et ensuite, ils eurent une rencontre avec les Rîah et les Zoghba à Sebîba. Dans ce combat, El-Moëzz-Ibn-Zîri abandonna son allié; cédant, à ce qu'on prétend, aux inspirations de Temîm-Ibn-el-Moëzz-Ibn-Badîs, prince de Cairouan. Cette trahison entraîna la défaite d'Ibn-Alennas qui dut abandonner aux Arabes et aux Zenata ses trésors et son camp, après avoir perdu son frère El-Cacem dans la mêlée. Il se réfugia à Constantine, vivement poursuivi par la tribu de Hilal, et, plus tard, il atteignit la Calâ des Beni-Hammad, où il se vit bientôt bloqué par l'ennemi. Les assiégeants, après avoir dévasté les jardins et coupé tous les bois qui entouraient la place, allèrent insulter les autres villes de la province. Ayant mis en ruine celles de Tobna et d'El-Mecîla, dont ils avaient chassé les habitants, ils se jetèrent sur les caravansérails,

les villages, les fermes et les villes; abattant tout à ras de terre et changeant ces lieux en une vaste solitude, après en avoir comblé les puits et coupé les arbres.

De cette manière, ils répandirent la désolation partout, et ayant forcé les Sanhadja, princes de l'Ifrîkïa et du Maghreb, ainsi que leurs administrateurs dans les provinces, à s'enfermer dans les grandes villes, ils leur enlevèrent peu à peu les territoires qui leur restaient. Toujours guettant les moments favorables pour les surprendre, ils leur firent acheter par un tribut, la permission de se servir de leurs propres terres.

Fidèles à leurs habitudes destructives, les Arabes ne cessèrent de se livrer à toute espèce de brigandage, au point qu'ils forcèrent En-Nacer d'abandonner la Calâ et de se transporter, avec ses trésors, à Bougie, ville qu'il avait bâtie sur le bord de la mer pour y établir sa résidence.

El-Mansour, son fils et successeur, fit aussi sa demeure à Bougie afin de se soustraire à l'oppression et aux brigandages que la race arabe exerçait dans les plaines : les montagnes de Bougie étant d'un accès fort difficile, et les chemins étant presqu'impraticables pour des chameaux, mettaient son territoire à l'abri de toute insulte.

Tant que la dynastie des Sanhadja conserva le pouvoir, elle reconnut aux Athbedj le droit d'exercer le commandement sur les autres Arabes; mais, quand elle cessa de régner, la tribu qu'elle avait ainsi favorisée perdit toute son autorité et se désorganisa.

En l'an 541 (1146-7), les Almohades subjuguèrent les royaumes de l'Afrique septentrionale, et plus tard, leur cheikh, Abd-el-Moumen, entreprit une expédition en Ifrîkïa. Arrivé à Alger, il reçut la visite de deux chefs de ces Arabes nomades : l'un était Abou-'l-Khalîl-Ibn-Keslan, émir de la tribu d'Athbedj, et l'autre, Habbas-Ibn-Mocheifer, personnage notable de la tribu de Djochem. Il leur fit un excellent accueil, et les ayant nommés au commandement de leurs tribus respectives, il reprit sa marche et s'empara de Bougie, en l'an 559[1].

---

[1] Telle est la date donnée par tous les manuscrits; elle est cependant fausse; Bougie ayant été prise par Abd-el-Moumen en 547 (1152-3).

Plus tard, les Hilaliens se révoltèrent [contre les Almohades] et embrassèrent le parti des Sanhadja. S'étant placés sous les ordres de l'émir des Rîah, Mahrez-Ibn-Zîad, membre de la famille Fadegh, [branche de la tribu des Beni-Ali, fraction des Rîah], ils rencontrèrent à Setîf les troupes almohades qui s'avançaient contre eux sous la conduite d'Abd-Allah, [un des] fils d'Abd-el-Moumen. [Décidés à vaincre ou à mourir], ils coupèrent les jarrets de leurs montures [pour s'ôter leur seul moyen de fuite], et pendant trois jours ils se tinrent de pied ferme au milieu d'un champ de carnage. Le quatrième jour, ils reculèrent en désordre, après avoir essuyé des pertes énormes. Leurs troupeaux, leurs femmes et leurs chefs les plus distingués tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Une fuite précipitée put seule soustraire les débris de l'armée arabe à une poursuite qui ne s'arrêta qu'à la plaine de Tebessa.

Cette rude leçon leur inspira des sentiments plus sages, et ils s'empressèrent de reconnaître l'autorité des Almohades et d'adopter la cause de ce peuple en partisans dévoués.

Abd-el-Moumen leur rendit alors les prisonniers qu'on leur avait faits, et depuis lors, les Arabes continuèrent à servir fidèlement la dynastie almohade. Ils lui fournirent même des troupes pour l'aider à faire la guerre sainte en Espagne. Les appels qu'Abd-el-Moumen leur adressait pour les exciter à cet acte de religion étaient quelquefois rédigés en vers.

Ils combattirent en Espagne sous Abd-el-Moumen et sous son fils Youçof, comme on le verra dans l'histoire de la dynastie almohade, et jusqu'à l'an 581 (1185-6) ils demeurèrent fidèles à cette famille.

Yacoub-el-Mansour [fils de Youçof] venait de monter sur le trône quand les fils de Ghanîa, émirs de Maïorque et membres de la tribu [almoravide] des Messoufa, traversèrent la mer avec une flotte et surprirent la ville de Bougie. Levant alors le masque, ils se déclarèrent les adversaires des Almohades, et ayant fait un appel au peuple arabe, ils l'entraînèrent dans ses anciennes habitudes de révolte. Parmi les tribus hilaliennes, on vit celles de Djochem et de Rîah, ainsi que tous les Athbedj, répondre à

cette invitation ; mais la tribu de Zoghba se joignit aux troupes que le gouvernement almohade envoya en Ifrîkïa pour étouffer l'insurrection.

Les fils de Ghanîa se rendirent à Cabes avec toute la tribu de Djochem et toute celle de Rîah. Arrivés là, ils rallièrent autour d'eux les débris de leur peuple ; les Messoufa, ainsi que leurs frères de la tribu de Lemtouna, accoururent de l'extrêmité du pays et proclamèrent la suprématie des Abbacides, principe que les émirs de la famille de Tachefîn avaient toujours soutenu dans le Maghreb et propagé chez tous les peuples et dans tous les royaumes qui reconnaissaient leur autorité. Installés à Cabes, les fils de Ghanîa firent demander au khalife El-Mostancer [1], le renouvellement de l'acte qui assurait à leurs aïeux le droit de régner sur le Maghreb. Leur secrétaire Abd-el-Berr-Ibn-Ferçan, se rendit à la cour de Baghdad et obtint pour Ibn-Ghanîa, la reconnaissance de son autorité et l'autorisation de faire la guerre aux Almohades.

Ali-Ibn-Ghanîa, ayant réuni sous ses drapeaux toutes les branches de la tribu de Soleim-Ibn-Mansour (peuplade qui avait passé en Afrique à la suite des Hilal) et se trouvant appuyé par Caracoch l'arménien (personnage dont nous raconterons les aventures plus tard) et par un corps très-nombreux d'Almoravides, d'Arabes et de Ghozz [2], se rendit maître de la campagne, et soumit Cafsa, Touzer, Nefta et les autres villes du Djerîd.

El-Mansour marcha contre lui, et partit de Maroc, traînant à sa suite les populations du Maghreb. Son armée renfermait des troupes zenatiennes et masmoudiennes, celles de la tribu de Zoghba et la grande majorité de la tribu d'El-Athbedj. Son avant-garde ayant été écrasée par Ibn-Ghanîa, dans la plaine d'Omra, aux environs de Cafsa, il sortit lui-même de Tunis pour aller à

---

[1] Ceci est une erreur : ce fut à En-Nacer, fils d'El-Mostancer, qu'ils s'adressèrent. L'auteur lui-même le dit dans une autre partie de cet ouvrage.

[2] Ibn-Khaldoun donne assez souvent aux Kurdes et aux Turcomans le nom de Ghozz. *Caracoch* ou plutôt *Caracouch (oiseau noir)* est un nom turc.

la rencontre des insurgés. Les ayant mis en déroute, il les refoula dans le désert de Barca, et leur enleva le pays de Castîlïa ainsi que les villes de Cabes et de Cafsa.

Les tribus de Djochem et de Rîah s'étant alors empressées de faire leur soumission, il les déporta dans le Maghreb-el-Acsa où il établit la première dans la province de Temsna, et la seconde dans le canton d'El-Hebet et dans les régions maritimes d'Azghar, province située entre Tanger et Salé.

Depuis la défaite des Zenata par la tribu de Hilal, le Mozab, territoire situé entre le Désert de l'Ifrikïa et celui du Maghreb central, devint un pays limitrophe, servant à séparer ces deux peuples. On y voit encore plusieurs bourgades érigées par les Zenata et dont chacune porte le nom de la famille qui l'avait fondée.

La portion des Zenata appelée les Beni-Badîn et qui se composa des Beni-Abd-el-Ouad, des Toudjîn, des Mozab, des Beni-Zerdal et des Beni-Rached se montra partisan dévoué des Almohades, dès le commencement de leur puissance. Les Beni-Badîn s'étaient beaucoup plus rapprochés de cette dynastie que leurs rivaux, les Beni-Merîn : dans le Maghreb central ils possédaient une plus grande étendue des plateaux et du littoral qu'aucune autre section des Zenata, et, dans leurs courses d'été, ils y pénétraient plus avant qu'il n'aurait été permis à aucune autre tribu nomade de le faire ; bien plus, ils formaient une partie de l'armée almohade et du corps de troupes chargé de protéger les frontières de cet empire. A l'époque dont nous parlons, ils étaient sous les ordres du prince du sang, gouverneur de Tlemcen.

Ce fut chez ce peuple que les Zoghba allèrent s'établir quand on obligea leurs frères [les Djochem et les Rîah] à se transporter [dans le Maghreb-el-Acsa]. Cette tribu passa alors dans le Mozab et le Djebel-Rached, localités situées au sud du Maghreb central; elle qui, auparavant, avait obtenu en partage les villes de Cabes et de Tripoli ; elle, qui avait soutenu des guerres contre les Beni-Khazroun, souverains de Tripoli, et tué Saîd-Ibn-Khazroun, un des princes de cette famille. Ainsi, la révolte suscitée par Ibn-Ghanîa et la préférence que les Zoghba montrèrent en

cette occasion pour la dynastie almohade, eurent pour résultat leur établissement dans cette région.

Ils formèrent alors une confédération avec les Beni-Badîn. Les deux peuples s'obligèrent par serment, à vivre en bons voisins et à se prêter mutuellement secours pour la défense de leur territoire, qui était toujours exposé aux attaques de leurs ennemis. Leur alliance s'étant ainsi opérée par un contrat formel et par l'influence du voisinage, les Zoghba s'établirent dans le Désert, et les Beni-Badîn sur les plateaux et dans les plaines du Maghreb. Plus tard, Masoud-Ibn-Soltan-Ibn-Zemam, émir des Rîah, s'évada d'El-Hebet [avec une portion de la tribu qui avait été déportée en Maghreb]. Après s'être arrêté chez les Zoghba et les Debbab, branches de la tribu de Soleim, il alla avec ses Rîah au secours de Caracoch et assista, sous ses ordres, à la prise de Tripoli, où il mourut. Le commandement de sa tribu passa alors à son fils Mohammed. Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed le hafside, ayant établi son indépendance en Ifrîkïa, marcha contre [Yahya-Ibn-Ghanîa-]el-Maïorki et le défit à El-Hamma. Cette bataille coûta la vie à un grand nombre de partisans d'Ibn-Ghanîa, et la liberté à plusieurs parents de Mohammed, fils de Masoud. Dans le nombre des prisonniers se trouvèrent son fils Abd-Allah, son cousin paternel Haracat-Ibn-es-Cheikh-Ibn-Açaker-Ibn-Soltan, et le grand cheikh de la tribu de Corra. Abd-el-Ouahed leur fit trancher la tête à tous, et Yahya-Ibn-Ghanîa s'enfuit dans le Désert, sa retraite ordinaire.

Laissant là les affaires des tribus de Hilal et Soleim, ainsi que des peuplades qui les avaient accompagnées, nous allons raconter successivement l'histoire de chacune de ces grandes familles, et faire l'énumération de leur subdivisions. Toutefois, nous parlerons seulement de celles qui vivent encore aujourd'hui sous la tente, et nous en négligerons les peuplades qui se sont éteintes. Nous commencerons par les Athbedj, parce que ce furent eux qui, les premiers, exercèrent le commandement sur le corps entier des Arabes qui vinrent en Afrique; commandement qui date du temps de la dynastie sanhadjienne, comme nous venons de le dire. Nous passerons ensuite à la tribu de Djochem, parce



qu'elle est censée faire partie de celle d'Athbedj ; puis, nous traiterons des Rìah, des Zoghba et des Makil, peuples qui font partie de la tribu de Hilal. En dernier lieu, nous ferons mention de la tribu de Soleim, parce qu'elle entra en Afrique à la suite des autres.

HISTOIRE DE LA TRIBU D'EL-ATHBEDJ, BRANCHE DE CELLE DE HILAL-IBN-AMER.

La tribu d'El-Athbedj jouissait d'une prééminence marquée sur toutes les autres branches de la grande tribu de Hilal, tant par le nombre de ses membres qne par celui des familles dont elle se composait. Parmi ses subdivisions on comptait les tribus d'Ed-Dahhak, d'Eïad, de Mocaddem, d'El-Acem, de Latîf, de Doreid et de Kerfa, comme on le verra exposé dans cette notice généalogique.

La tribu de Doreid se partagea en deux branches, les Tauba et les Bokhtor. Leurs généalogistes prétendent qu'Athbedj, surnommé Ibn-Abi-Rebiâ, était fils de Nehîk et petit fils de Hilal, et que Kerfa était fils d'Athbedj. Lors de l'entrée des Beni-Hilal en Ifrîkïa, la tribu d'Athbedj se faisait respecter par son grand nombre et par sa puissance. Elle s'était établie dans la partie orientale des montagnes de l'Auras; mais, lorsqu'elle eut raffermi son autorité en Ifrîkïa et enlevé à l'empire Sanhadjien la possession du plat pays, elle vit des dissensions éclater dans son propre sein. Hacem-Ibn-Serhan, de la tribu de Doreid, tua, en guet-apens, Chebana-Ibn-Ohaimer de la tribu des Kerfa, et ceux-ci dissimulèrent leur ressentiment pour cet outrage. Quelque temps après, el-Djazia, la sœur de Hacen-Ibn-Serhan, se fâcha contre son mari, Madi-Ibn-Mocreb, de la tribu de Corra, et alla se mettre sous la protection de son frère. Alors les tribus de Kerfa et de Corra se réunirent pour attaquer Hacen et son peuple ; la tribu d'Eïad leur prêta son concours, et cette entreprise se termina par la mort de Hacen-Ibn-Serhan, qui tomba sous les coups des fils de Chebana, vengeurs du sang de leur père.

La tribu de Doreid acquit ensuite la supériorité sur les Kerfa, les Eïad et les Corra ; et au milieu de ces querelles qui renais-

saient toujours et qui ébranlaient la puissance des Athbedj, les Almohades vinrent les surprendre.

Du temps des Sanhadja, les familles sorties d'Athbedj exerçaient le commandement sur les autres tribus arabes au nom de cette dynastie ; mais les Almohades ayant conquis l'Ifrîkïa, déportèrent en Maghreb les Acem, les Mocaddem et et les Corra, avec leurs dépendants, les Djochem. Après leur départ, la tribu de Rîah atteignit à une grande puissance, et s'étant emparé de la campagne dans la province de Constantine, elle y fut rejointe par son émir Masoud-Ibn-Zemam, qui s'était échappé du Maghreb.

La famille des Douaouida [branche de la tribu de Rîah] acquit alors une prépondérance qui la rendit formidable aux états voisins et aux gouverneurs des villes et des provinces. Elle accabla le pays par ses exactions, et ayant subjugué les fractions de la tribu d'Athbedj qui s'y trouvaient encore, elle renonça à la vie nomade et se fixa dans les bourgades et les châteaux du Zab.

Quand les Hafsides déclarèrent la guerre aux Douaouida (comme nous le raconterons dans l'histoire de cette dynastie), ils poussèrent les Beni-Soleim à combattre cette famille et leur concédèrent pour résidence la ville de Cairouan. Ils s'attachèrent, en même temps, la tribu de Kerfa, branche de celle d'Athbedj. Dès lors, les Kerfa se montrèrent toujours hostiles aux Rîah et amis du sultan de Tunis. Les Hafsides leur accordèrent le produit des impôts fournis par l'Auras oriental ainsi que par un grand nombre de villes situées dans l'est de la province du Zab : précisément là où se trouvaient les territoires qu'ils parcouraient, chaque hiver, avec leurs troupeaux. L'empire hafside s'étant ensuite affaibli, fut trahi par la fortune et ne put plus contenir la tribu de Rîah qui, ayant repris de nouvelles forces, enleva ces pâturages aux nomades qui les occupaient. Les Kerfa se fixèrent alors dans les localités de l'Auras qui leur avaient déjà été concédées ; mais, en s'établissant ainsi à demeure fixe, il leur fallut se subdiviser. Une fraction de cette tribu conserva, il est vrai, ses habitudes nomades et alla parcourir les frontières du Zab, fait dont nous aurons ailleurs l'occasion de parler.

La tribu de Kerfa se compose d'un grand nombre de familles

dont les plus importantes sont les Beni-Mohammed-Ibn-Kerfa et les Meraouina [les Merouan], descendants de Kethîr-Ibn-Merouan-Ibn-Caten-Ibn-Kerfa. Ces deux peuplades s'adonnent à la vie nomade et fréquentent les déserts. Une autre branche des Kerfa est celle des Hadledjat ; elle se compose des descendants de Koleib-Ibn-Atïa-Ibn-Caten-Ibn-Kerfa, appelés aussi Koleba, des Chebéba, descendants de Chebîb-Ibn-Mohammed-Ibn-Koleib, des Sobha, enfants de Sobh-Ibn-Fadel-Ibn-Mohammed-Ibn-Koleib, et des Serahena [les Serhan], fils de Serhan-Ibn-Fadel. Telles sont les familles des Hadledjlat. Elles habitent l'Auras, du côté de cette partie du Zab qui s'appelle le Zab de Tehouda. Le commandement de la tribu de Kerfa est exercé par la famille de Nabet-Ibn-Fadel; la même qui tient du sultan les fiefs dont nous avons parlé. Elle se compose de trois branches : les Aulad-Mosaïd, les Aulad-Dafer et les Catîfa. Le droit de commandement est exclusivement possédé par les Aulad-Ali, famille descendue de Mosaïd ; leur aïeul Ali, étant fils de Djaber-Ibn-Miftah-Ibn-Mosaïd-Ibn-Nabet. Quant aux Beni-Mohammed et aux Meraouina, ils s'appliquent à la vie nomade et parcourent les déserts qui s'étendent en face des localités où demeure la famille Nabet. C'est aux Nabet qu'ils s'adressent ainsi qu'aux autres habitants de la montagne pour se procurer les céréales qui servent à leur consommation. Le seigneur du Zab les emploie quelquefois pour faire des expéditions militaires, escorter des convois et rendre d'autres services de la même nature.

Les Doreid [Drîd] formaient la branche la plus puissante de la tribu d'Athbedj, puisque les Ouebra, une de leurs familles, comptaient parmi eux ce Hacen-Ibn-Serhan qui exerça le commandement suprême sur toute la tribu d'Athbedj, lors de l'entrée de ce peuple en Ifrîkïa. Les Doreid habitent le pays situé entre Bône et Constantine, la région qui s'étend depuis Constantine jusqu'à Taref-Mascala, et la partie du Désert qui touche à ce dernier lieu. Ils eurent avec les Kerfa une guerre civile dans laquelle Hacen-Ibn-Serhan perdit la vie, comme nous venons de le dire. Son tombeau se voit encore chez eux.

La tribu de Doreid renfermait plusieurs subdivisions ; savoir,

les Aulad-Atïa-Ibn-Doreid, les Aulad-Serour-Ibn-Doreid, les Aulad-Djar-Allah (famille dont l'aïeul, Djar-Allah, était fils d'Abd-Allah-Ibn-Doreid) et les Tauba, descendants de ce même Abd-Allah; leur aïeul, Tauba, étant fils d'Attaf-Ibn-Djéber-Ibn-Attaf-Ibn-Abd-Allah.

Les Doreid exerçaient un haut commandement dans les tribus descendues de Hilal. Les poètes appartenant à cette race arabe ont souvent célébré leurs louanges, et c'est ainsi que l'un d'eux a dit :

Ma chamelle aspire à revoir nos habitations à Sabra; mais [elle ne se doute pas que] son petit [n'est pas là, mais] chez les Doreid;

Les Doreid, princes du Désert! sources de libéralité! et la terre qui fournit des sources est la meilleure terre.

Ce fut par eux que l'esprit national des Arabes nomades se retrempa, et que cette race s'illustra par tous les genres de gloire, sans jamais rester court dans cette carrière.

Ils firent [par leurs fréquentes courses] d'El-Baremaïn une côte facile à gravir, là où autrefois les montures ne pouvaient franchir les rochers [1].

Chez les Aulad Atïa le droit de commander appartenait aux Beni-Mobarek-Ibn-Habbas. Ils possédaient la Tella d'Ibn-Hallouf, localité de la province de Constantine; mais, s'étant affaiblis avec le temps, ils disparurent complètement lorsque les Tauba, ayant quitté leurs demeures à Taref-Mascala, furent venus leur enlever la Tella.

Dans la suite, les Tauba, se trouvant trop faibles pour aller visiter les pâturages du Désert, renoncèrent à leur ancien métier d'élever des chameaux pour s'occuper du soin de moutons et des bœufs. Ils descendirent alors au rang des tribus soumises à l'impôt, et ils eurent à fournir des troupes au sultan sur sa réquisition.

Le commandement de la tribu de Tauba appartenait, et appartient encore, à la famille d'Ouchah-Ibn-Atoua-Ibn-Atïa-Ibn-

---

[1] Le texte arabe de ce morceau est très-obscur et offre de plus un grand nombre de fautes de grammaire, de prosodie et d'orthographe.

Kemoun-Ibn-Feredj-Ibn-Tauba, et à la famille de Mobarek-Ibn-Abed--Ibn-Atïa--Ibn-Atoua. Selon une ancienne habitude, les Aulad-Serour et les Aulad-Djar-Allah se tiennent dans leur voisinage et vivent sous leur protection. A présent, deux chefs de cette famille se partagent le commandement, savoir: Sedjîm-Ibn-Kethîr-Ibn-Djemâa-Ibn-Ouchah, et Ahmed-Ibn-Khalîfa-Ibn-Rechach-Ibn-Ouchah. Il en est de même de la famille de Mobarek-Ibn-Abed, l'autorité s'y trouve partagée entre Nedjah-Ibn-Mohammed-Ibn-Mansour-Ibn-Obeid--Ibn-Mobarek, et Abd-Allah-Ibn-Ahmed-Ibn-Einan-Ibn-Mansour, qui, tous les deux, ont hérité de ce droit de leur oncle paternel, Radjeh-Ibn-Othman-Ibn-Mansour. Le commandement des Aulad-Djar-Allah est exercé par les Aulad-Einan-Ibn-Selam, famille de cette tribu.

Acem, Mocaddem, Dahhak et Eïad étaient fils de Mochrek-Ibn-Athbedj. Quant à Latîf, il était fils de Hondodj, fils de Mochrek. Ces familles se distinguaient parmi les Athbedj par leur nombre et leur puissance. Les tribus d'Acem et de Mocaddem abandonnèrent la cause des Almohades pour se joindre à Ibn-Ghanîa ; aussi Yacoub-el-Mansour les transporta à Temsna, en Maghreb, où il les établit avec les Djochem, tribu dont nous parlerons dans la suite. Les Eïad et les Dahhak restèrent en Ifrîkïa : les premiers se fixèrent dans la montagne de la Calâ (ainsi appelée à cause de la proximité de la Calâ-Beni-Hammad), et ayant subjugué les tribus qui y demeuraient, ils en perçurent les impôts [pour leur propre compte] ; mais, lorsque le sultan les eut réduits à l'obéissance, avec l'aide de la tribu de Rîah, ils se chargèrent de protéger les sujets de l'empire qui habitaient cette localité et d'en percevoir les impôts pour le compte du gouvernement. Ils occupèrent cette montagne dans toute sa longueur, depuis l'orient jusqu'à l'occident, c'est-à-dire, depuis Thénïa-Ghanïa et El-Cassab jusqu'au pays où les Beni-Yezîd, branche de la tribu de Zoghba, font leur demeure. Ceux qui habitent auprès de Ghanïa s'appellent les Mehaïa ; ils obéissent à la famille des Aulad-Dîfel. Les Beni'z-Zobeir, autre tribu de la même origine, s'y tient avec eux. Ensuite viennent les Mortafê et les Kharadj, tribus sorties de la même souche que les Mehaïa.

Les Mortafè forment trois branches : les Aulad-Tebban, gouvernés par la famille de Mohammed-Ibn-Mouça ; les Aulad-Hannach [les Hanencha] qui reconnaissent pour chefs les Beni-Abd-es-Selam, et les Aulad-Ghandous qui obéissent aux Beni-Saleh. Le nom des Aulad-Hannach s'applique également aux Hannach et aux Tebban.

Quant aux Kharadj, ils ont pour chefs les Beni-'l-Abbas-Ibn-Khodeir, branche des Aulad-Zaïda.

Près d'eux et du côté de l'occident, se tiennent deux branches de la tribu d'Eïad, les Aulad-Sakhr et les Aulad-Rahma. Ils occupent l'extrêmité du territoire possédé par les tribus descendues d'Athbedj, et ils se trouvent ainsi voisins des Beni-Yezìd-Ibn-Zoghba.

La tribu de Dahhak se divisait en un grand nombre de branches, et chez eux, le commandement suprême s'était partagé entre deux émirs, Abou-Atïa et Kelb-Ibn-Maniê. Lors du commencement de la puissance des Almohades, Kelb enleva toute l'autorité à Abou-Atïa, et celui-ci, dit-on, passa en Maghreb [avec sa famille]. S'étant établi dans le désert de Sidjilmessa, il se fit remarquer par ses entreprises, jusqu'au moment où les Almohades le tuèrent, ou le déportèrent en Espagne. C'est là ce que racontent les personnes qui se sont occupées de l'histoire de cette tribu. Les Dahhak nomades continuèrent à fréquenter le Zab jusqu'à ce qu'ils furent soumis par Maŝoud-Ibn-Zemam et les Douaouida. Ils firent ensuite cause commune avec leurs vainqueurs ; mais, obligés plus tard, par leur faiblesse, de renoncer à la vie nomade, ils se fixèrent dans le Zab et y bâtirent les villes où ils se tiennent aujourd'hui.

La tribu de Latîf se partagea en plusieurs ramifications : d'abord, les Yetama-Ibn-Keslan-Ibn-Khalîfa-Ibn-Latîf, lesquels se composent des familles appelées Doui-Motref, Doui-Bou-'l-Khalîl et Doui-Djelal-Ibn-Moafa; puis les Locamena *(les Locman)*, descendants de Locman-Ibn-Khalîfa-Ibn-Latîf. De cette brache proviennent les Aulad-Djerîr-Ibn-Alouan-Ibn-Mohammed-Ibn-Locman et la famille de Beraz-Ibn-Mân-Ibn-Mihya-Ibn-Djora-Ibn-Alouan.

Les Djéber se disent descendus de Mihya-Ibn-Djora ; et c'est à

Difel, fils de ce même Mihya, que les Beni-Mozni, gouverneurs actuels de la province du Zab, rapportent l'origine de leur ancêtre Mozna.

La tribu de Latîf avait été très-nombreuse d'abord et s'était adonnée à la vie nomade, mais sa faiblesse toujours croissante l'ayant empêchée de s'y livrer davantage, elle se vit enlever par les Douaouida la possession des plaines qu'elle avait fréquentées. Alors, la confédération formée par toutes les familles de cette tribu se brisa ; leurs chefs s'en allèrent chacun de leur côté et une partie d'entr'eux passa en Maghreb avec les autres membres de la tribu d'Athbedj. Déchue de sa puissance, la tribu de Latîf se soumit aux Rîah et aux Douaouida, et se fixa à demeure dans le Zab où elle se bâtit des bourgades et des villes, comme Doucen, Gharîbou, Tehouda, Tennouma et Badis. Ses descendants se trouvent encore dans ces localités ; ils sont sujets tributaires de l'émir du Zab ; mais, soutenus par le souvenir de leur ancienne puissance, ils conservent leur fierté héréditaire, et, protégés par leurs bourgades, ils sont constamment en guerre avec leurs voisins. Le gouverneur du Zab a soin d'entretenir ces inimitiés dont il sait faire son profit en forçant chaque parti à payer l'impôt.

La famille des Amour [1] est une de celles qui s'attachèrent à la tribu d'Athbedj. Autant que je puis le savoir, elle tire son origine d'Amr-Ibn-Abd-Menaf-Ibn-Hilal, et elle a pour sœur la famille de Corra-Ibn-Abd-Menaf. Les Amour ne peuvent être les descendants d'Amr-Ibn-Abi-Rebiâ-Ibn-Nahîk-Ibn-Hilal, puisque nous ne trouvons aucun lien de parenté qui puisse les attacher aux Rîah, aux Zoghba et aux Athbedj, tous descendants d'Ibn-Abi-Rebiâ, tandis que nous découvrons entr'eux et les autres branches de la tribu de Hilal, telles que les Beni-Corra, de certains rapports qui permettent de leur assigner pour ancêtre commun, soit Amr-Ibn-Abd-Menaf, soit Amr-Ibn-Roueiba-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Hilal, « personnages connus, » dit Ibn-el-Kelbi [2].

---

[1] *Amour* ou plutôt *Omour* est le pluriel du nom propre *Amr*.

[2] Abou-'n-Nadr-Mohammed-Ibn-es-Saïb, surnommé-Ibn-el-Kelbi,

Les Amour forment deux branches, les Morra et les Abd-Allah. Ils n'ont jamais exercé de commandement dans la tribu de Hilal, et tant par leur petit nombre que par le défaut d'union entre leurs chefs, ils n'ont pu se livrer aux habitudes de la vie nomade. Ils demeurent, les uns dans le plat pays, et les autres dans les montagnes [1]. Leurs cavaliers sont peu nombreux. Le territoire qu'ils occupent s'étend depuis l'Auras, du côté de l'orient, jusqu'au Mont-Rached et au Mont-Keçal [du côté de l'occident]. Ils se tiennent ainsi dans le Désert et dans le Hodna, car leur faiblesse numérique les empêche de monter dans le Tell d'où ils seraient certainement repoussés par les troupes préposées à la garde des hauts plateaux. Aussi, ne les rencontre-t-on que dans les endroits stériles et aux environs du Désert.

Les Beni-Corra, branche de la tribu des Amour, sont très-nombreux, mais ils vivent dispersés dans les autres tribus et dans les villes.

La famille Abd-Allah-Ibn-Ali [Ibn-Amr] exerce jusqu'à un certain point le commandement sur les Amour. Abd-Allah eut deux fils, Mohammed et Madi, dont chacun devint père d'une tribu. Mohammed eut aussi deux fils, Einan et Azîz, également pères de tribu ; il en fut de même de Chokr et Farès, fils d'Einan.

Les Aulad-Mihya descendent de Chokr; Mihya étant fils de Saîd, fils de Sobeit, fils de Chokr. Une autre tribu qui tire son origine de Chokr, est celle des Aulad-Zekrîr-Ibn-Sabîh-Ibn-Chokr.

Les Aulad-Farès, les Aulad-Azîz et les Aulad-Madi, habitent le flanc du Mont-Auras qui regarde Biskera, métropole du Zab, et ils occupent aussi toute la région qui s'étend de là vers l'occident, jusqu'au territoire habité par les Ghomra [2]. Ils ont beaucoup à souffrir de la part de leurs voisins et maîtres, les

---

célèbre généalogiste et interprète du Coran, mourut en l'an 146 de l'hégire (763-4 de J.-C.), à Coufa, sa ville natale. — (Voy. la traduction d'Ibn-Khallikan, vol. III, p. 27.)

[1] Ils ont même donné leur nom au Djebel-Rached, montagne qui s'appelle maintenant Djebel-Amour.

[2] Cette région est maintenant occupée par les Aulad-Naïl.

Rîah, et surtout des Aulad-Mohammed, branche des Douaouida, qui parcourent régulièrement leur territoire pour y faire acte d'autorité. Ils obéissent au seigneur du Zab, parce qu'il demeure près d'eux et que sa protection leur est utile ; aussi, ne manque-t-il jamais de requérir leurs services au besoin : tantôt, c'est pour escorter une caravane, tantôt, pour aider ses troupes à faire le siége de quelque ville de la province du Zab, et tantôt pour exécuter d'autres commissions.

Le droit de commander à toutes les branches des Amour, appartient surtout aux Aulad-Chokr. Cette famille se fixa dans le Mont-Rached [le Djebel-Amour]; mais elle se livra, plus tard, à des querelles intestines qui amenèrent l'expulsion des Aulad-Zekrîr par les Aulad-Mihya-Ibn-Saîd. La famille vaincue, alla s'établir dans le Mont-Keçal, à l'occident du Mont-Rached, et la guerre civile se maintint très-longtemps entre les deux partis.

Les chefs de la tribu de Zoghba s'étant ensuite partagé ce pays, les Aulad-Mihya, habitants du Mont-Rached, se trouvèrent placés sous l'autorité de la tribu de Soueid, branche des Zoghba. Une confédération se forma entre ces deux peuples, pendant que les Aulad-Zekrîr, habitants du Keçal, contractèrent une alliance avec leurs nouveaux maîtres, les Beni-Amer.

Les Noder, une des branches nomades de la tribu de Zoghba, s'immisçaient dans ces querelles, prêtant leur appui tantôt à l'un des partis, et tantôt à l'autre, comme nous le raconterons dans notre chapitre sur les Zoghba.

Un peu avant notre temps, les Aulad-Mihya eurent pour cheikh un nommé Amer-ben-bou-Yahya-Ibn-Mihya. Cet homme jouissait d'une haute réputation chez eux s'étant jeté dans la dévotion, il fit le pèlerinage de la Mecque et rencontra en Egypte le principal cheikh des Soufis, Youçof-el-Kourani, et apprit de lui les doctrines de cette secte. Rentré au milieu de son peuple, Amer en convertit la plus grande partie aux opinions qu'il venait d'adopter. Il fit alors la guerre aux Noder, cette population nomade qui infestait le pays, et il ne leur donna aucun répit, jusqu'à ce qu'un certain jour[1], étant à la chasse, il tomba

[1] Dans le texte arabe il faut lire *Bâd-el-Aiyam*.

dans une embuscade tendue par ses ennemis et y perdit la vie.

Le cheikh des Aulad-Zekrîr s'appelait Yaghmor. Il était fils de Mouça, fils de Bou-Zeid, fils de Zekrîr, et il rivalisait avec Amer pour l'illustration. Ce dernier, toutefois, possédait plus d'autorité que lui, parce qu'il s'adonnait à la dévotion.

HISTOIRE DES DJOCHEM, PEUPLE ÉTABLI DANS LES PLAINES DU MAGHREB. — NOTICE SUR LES TRIBUS DONT IL SE COMPOSE.

La population mélangée, qui a reçu le nom des Djochem, et qui existe encore dans le Maghreb, se compose de fractions de plusieurs tribus, telles que les Corra, les Acem, les Mocaddem, les Athbedj, les Kholt et les Djochem. Djochem, l'aïeul de ces derniers et celui dont le nom a fini par s'appliquer à cette réunion de tribus, était fils de Moaouïa-Ibn-Bekr-Ibn-Houazen.

Après la conquête de l'Ifrîkïa par les Almohades, toutes les tribus arabes firent leur soumission, les unes de bon gré, les autres contraintes par la force des armes ; mais elles abandonnèrent le parti de cette dynastie lors de l'insurrection suscitée par Ibn-Ghanîa. Sous le règne d'El-Mansour, elles rentrèrent dans l'obéissance, et ce souverain transporta en Maghreb toutes celles qui se distinguaient par leur nombre, leur puissance et leurs habitudes nomades. Il y fit passer les Acem et les Mocaddem, branches des Athbedj, qui formaient plusieurs familles, ainsi que les Djochem, tribu dont le nom s'appliqua, dans la suite, à toute les autres qui l'avaient accompagnée. Il établit les Rìah dans le Hebet et les Djochem dans le Temsna, vaste plaine qui s'étend depuis Salé jusqu'à Maroc.

Le Temsna forme le centre du Maghreb-el-Acsa, et il est la seule partie de ce pays qui soit bien éloignée des routes qui mènent au Désert. En effet, le Mont-Deren [l'Atlas] le protège de ce côté et s'oppose, par sa hauteur énorme, à toute communication avec ces régions solitaires.

Depuis l'époque de leur déportation, les Djochem ont cessé de fréquenter le Désert avec leurs troupeaux, et ayant renoncé à la vie nomade, ils ont pris des habitations fixes dans le Maghreb.

Ils se partagent en trois branches, les Kholt, les Sofyan et les

Beni-Djaber. Pendant toute la durée de la dynastie almohade, la famille Djermoun exerça le commandement chez les Sofyan. Appelés au secours de la dynastie d'Abd-el-Moumen dont la puissance commençait à décliner, les Djochem, forts par leur nombre et animés encore de l'esprit d'indépendance qu'ils avaient contracté pendant leur ancien genre de vie, se mirent à dominer l'empire, pousser les princes du sang à l'insurrection, se montrer tantôt amis, tantôt ennemis du khalifat de Maroc et imprimer partout les traces de leurs ravages.

Quand les Mérinides allèrent enlever le Maghreb aux Almohades et s'emparer de la double ville de Fez, ils ne rencontrèrent parmi les troupes chargées de la défense du pays, aucun corps qui fit une plus vigoureuse résistance que les bandes des Djochem et des Rìah. Ces deux peuples n'ayant renoncé à la vie nomade que depuis peu de temps, conservaient encore leur ancienne bravoure et ne firent leur soumission qu'après avoir livré plusieurs batailles et subi de nombreuses défaites. Affaiblis, à la fin, par les grandes pertes qu'ils venaient d'éprouver, ces Arabes reconnurent l'autorité de la dynastie naissante. Dès lors, les Mérinides s'allièrent par des mariages avec les Beni-Mohelhel, famille des Kholt, de même que les Almohades avaient eu coutume de faire avec la tribu de Sofyan. Mais le temps opéra ses changements ordinaires : la fortune abandonna les Djochem; leur renommée s'obscurcit; ils oublièrent jusqu'au souvenir de la vie pastorale, et réduits enfin au rang des peuples soumis à l'impôt, il leur fallut fournir de l'argent et des hommes pour le service du sultan.

Nous allons maintenant traiter des quatre peuples auxquels on donne le nom de Djochem; nous retracerons l'histoire de chacun d'eux et nous dirons la vérité sur leur origine. On y verra qu'ils ne descendent pas de Djochem, bien que l'opinion générale le leur assigne pour ancêtre.

La tribu de Sofyan est comptée au nombre de celles qui descendent de Djochem. Ce Djochem, dont le nom nous est si familier, était fils de Moaouïa, fils de Bekr, fils de Houazen, s'il n'appartenait pas à quelque autre famille. Sous le règne du sultan almohade El-Mamoun et du temps de ses fils, la tribu de Sofyan

eut pour chef Djermoun-Ibn-Eiça, personnage appartenant à la famille des Beni-Corra, s'il faut en croire un auteur qui a composé une histoire des Almohades. Pendant longtemps les tribus de Sofyan et de Kholt se livrèrent à des hostilités mutuelles, et comme les Kholt s'étaient attachés à la cause d'El-Mamoun et de ses fils, les Sofyan prêtèrent leur appui à Yahya-Ibn-en-Nacer qui disputait à ce prince le khalifat de Maroc. Er-Rechîd [fils d'El-Mamoun] ayant fait mettre à mort Masoud-Ibn-Hamîdan, chef des Kholt (événement dont nous parlerons plus-tard), ceux-ci prirent le parti de Yahya-Ibn-en-Nacer, et les Sofyan passèrent aussitôt du côté d'Er-Rechîd. En l'an 638 (1240-1), quelque temps après l'apparition des Mérinides dans le Maghreb, et pendant leur guerre avec les Almohades, Djermoun abandonna Er-Rechîd, et alla se joindre à Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack, émir des Beni-Merîn. Ce fut un sentiment de honte qui le porta à cette démarche : s'étant enivré une nuit avec Er-Rechîd, il se mit à danser sur la pressante sollicitation de ce prince. Revenu de son ivresse, il en eut un tel regret, qu'il s'enfuit de la cour et alla joindre Mohammed-Ibn-Abd-el-Hack. Ceci se passa en l'an 638, et l'année suivante, il mourut. Kanoun, son fils et successeur, jouissait d'une haute faveur auprès d'Es-Saîd [fils d'El-Mamoun et successeur d'Er-Rechîd]; mais, en l'an 643 (1245-6), quand ce prince marcha contre les Mérinides, il l'abandonna et alla s'emparer d'Azemmor. Cette défection mit Es-Saîd dans l'impossibilité de donner suite à son expédition, et il y renonça pour tourner ses armes contre le chef rebelle. Kanoun s'enfuit devant lui, mais [ayant ensuite fait sa soumission] il l'accompagna à Temzezdekt et y mourut un jour avant lui. Il tomba sous les coups des Kholt, dans un conflit qui s'était élevé entre eux et les Sofyan. La mêlée eut lieu dans le camp même d'Es-Saîd, et lui coûta la vie. Yacoub-Ibn-Djermoun succéda à son frère Kanoun, dont il tua le fils Mohammed. En l'an 649, (1251-2), il accompagna El-Morteda [le successeur d'Es-Saîd] dans son expédition à Aman-Imelloulîn. [Quand on se trouva en face de l'ennemi] Yacoub se retira, et les troupes almohades s'enfuirent en désordre devant les Mérinides. Ce revers obligea El-

Morteda à rentrer dans sa capitale, et quelque temps après, il pardonna à Yacoub sa défection. En l'an 659 (1261), Yacoub fut tué par Masoud et Ali, fils de Kanoun, qui voulurent ainsi tirer vengeance de la mort de leur frère. Les meurtriers se réfugièrent auprès de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, sultan des Beni-Merîn, et alors El-Morteda nomma Abd-er-Rahman, fils de Yacoub, au commandement de la tribu. L'ayant ensuite reconnu incapable de remplir les devoirs de cette charge, il le remplaça par Obeid-Allah, fils de Djermoun, qu'il déposa bientôt après pour le même motif. Masoud, fils de Kanoun, reçut alors le commandement des Sofyan, et Abd-er-Rahman passa aux Mérinides. A la suite de ces changements, El-Morteda fit arrêter Yacoub-Ibn-Caïtoun, chef de la tribu de Djaber, et le remplaça par Yacoub-Ibn-Kanoun, de la tribu de Sofyan. En l'an 659 (1261), Abd-er-Rahman-Ibn-Yacoub retourna auprès d'El-Morteda, qui le fit mettre en prison et conserva Masoud-Ibn-Kanoun dans le commandement. Masoud eut deux neveux, Hattouch et Eïça, fils de Yacoub-Ibn-Djermoun, et il se plaisait à les mettre en évidence. Ayant abandonné le parti de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack [dont il venait de reconnaître l'autorité], il passa dans le pays de Heskoura. Le feu de la guerre ss ralluma alors, et Hattouch ayant été nommé au commandement des Sofyan qui venait de vaquer, le conserva jusqu'à sa mort. Il mourut en l'an 669 (1270-1), et eut pour successeur, son frère Eïça. Masoud mourut dans le Heskoura, en 680 (1281-2), et son fils Mansour passa dans le Sekcîouï où il resta jusqu'au règne de Youçof-Ibn-Yacoub. A cette époque, il rentra dans le devoir et fit sa soumission. Ce fut en l'an 706 (1306-7), pendant que ce sultan assiégeait Tlemcen, que Mansour se rendit auprès de lui. Depuis le moment où ce chef rentra en grâce jusqu'au temps actuel, la famille Djermoun a conservé le commandement des Sofyan. Sous le règne d'Abou-Einan, je fis la rencontre du chef qui les gouvernait alors : c'était Yacoub, fils d'Ali, fils de Mansour, fils d'Eïça, fils de Yacoub, fils de Djermoun, fils d'Eïça.

La tribu de Sofyan était établie à demeure fixe : elle occupait les bords de la province de Temsna, du côté d'Anfa ; les Kholt

leur ayant enlevé la possession des vastes plaines de cette contrée. De toutes leurs familles il n'y a que les Hareth et les Kelabïa qui ont continué à parcourir, avec leurs troupeaux, le territoire du Sous et le désert qui en dépend ; ils fréquentent les plaines du pays des Hèha, branche des Masmouda, et grâce à ce genre de vie, ils conservent encore leur force et leur bravoure.

Les Aulad-Motâ, branche de la famille des Hareth, exercèrent le commandement sur ces nomades. Pendant longtemps, ils répandirent la dévastation dans les campagnes de Maroc, et en l'an 776 (1374-5), lorsque l'émir Abd-er-Rhaman, fils de Bou-Ifelloucen-Ali et petit-fils du sultan Abou-Ali, se trouva en possession du pouvoir, comme sultan de Maroc, ils s'attachèrent à lui et obtinrent une haute place dans sa faveur. Plusieurs fois même il les faisait venir avec leurs cavaliers et leurs fantassins pour les passer en revue selon l'ancien usage. Leur chef se nommait Mansour-Ibn-Yaïch, et il appartenait à la famille des Motâ. Plus tard le sultan fit arrêter tous les membres de cette famille et les envoya, les uns en prison, les autres à la mort ; de sorte que leur puissance s'est anéantie et leur malheur est cité comme un exemple des vicissitudes de la fortune.

Au nombre des tribus dont se compose celle de Djochem, on compte les Kholt, mais c'est un fait bien établi qu'ils appartiennent à la tribu d'El-Montafic-Ibn-Amer-Ibn-Ocaïl-Ibn-Kâb-Ibn-Rebiâ-Ibn-Amer. Toutes les familles sorties d'Ocaïl-Ibn-Kâb se firent partisans des Carmats dans le Bahrein. Lors de l'affaiblissement de cette secte, la tribu de Soleim s'empara du Bahrein au nom des Fatemides, et plus tard, les Beni-Abi-'l-Hocein, branche de la tribu de Taghleb, leur enlevèrent cette province au nom des Abbacides. Alors les Beni-Soleim émigrèrent en Afrique avec les Beni-'l-Montafic, les mêmes que l'on appelle les Kholt. Les autres tribus descendues d'Ocaïl, restèrent en Bahrein, et une d'elles, les Beni-Amer-Ibn-Auf-Ibn-Malek-Ibn-Auf-Ibn-Amer-Ibn-Ocaïl, tribu-sœur des Kholt, vainquit les Taghlebites. Il est vrai qu'en Maghreb on considère les Kholt comme sorties de la même souche que les Djochem ; mais cette opinion ne peut trouver croyance que chez des gens dépourvus d'instruction.

Déportés en Maghreb par El-Mansour, ils se fixèrent dans les plaines de Temsna et s'y distinguèrent par le nombre et la bravoure de leurs guerriers. A cette époque, ils eurent pour chef Hilal-Ibn-Hamîdan-Ibn-Mocaddem-Ibn-Mohammed-Ibn-Hobeira-Ibn-Aouadj ; le reste de cette généalogie m'est inconnu.

Lors de l'avènement d'El-Adel, fils d'El-Mansour, ils se révoltèrent contre lui et défirent ses armées ; puis, en l'an 625 (1228), Hilal envoya ses hommages à El-Mamoun et le reconnut pour souverain.

Cette démarche du chef arabe assura au khalife El-Mamoun l'adhésion des Almohades. Les Kholt lui prêtèrent leur appui aussitôt qu'il débarqua en Maghreb ; mais leurs rivaux, les Sofyan, embrassèrent le parti de Yahya-Ibn-en-Nacer. Hilal suivit fidèlement la fortune d'El-Mamoun, et quand ce sultan mourut, lors de la campagne de Ceuta, il s'empressa de reconnaître pour khalife son fils Er-Rechîd. Ayant alors accompagné ce prince à Maroc, il défit la tribu de Sofyan, et la dépouilla complètement.

Après la mort de Hilal, son frère, Masoud, succéda au commandement des Kholt. Ce chef se laissa entraîner dans une révolte contre Er-Rechîd par les instances d'Omar-Ibn-Aucarît, chef de la tribu almohade des Heskoura, lequel s'était mis en état de rebellion. Er-Rechîd s'y prit alors avec tant d'adresse, qu'en l'an 632 (1234-5), il attira Masoud à Maroc et le fit mourir avec plusieurs autres membres de la même famille.

Yahya, fils de Hilal, ayant succédé à son oncle Masoud dans le commandement des Kholt, passa, avec sa tribu, du côté de Yahya-Ibn-en-Nacer. Soutenus par Omar-Ibn-Aucarît, ils mirent le siége devant Maroc et obligèrent Er-Rechîd à se retirer à Sidjilmessa. Ils occupèrent alors la ville de Maroc, et s'y livrèrent à toutes sortes de désordres, mais en l'an 633, ils se laissèrent enlever cette capitale par Er-Rechîd.

A la suite de ces événements, Ibn-Aucarît passa en Espagne, portant avec lui une déclaration par laquelle les Kholt s'engageaient à reconnaître pour souverain Ibn-Houd [qui était alors maître de l'Andalousie]. On parvint bientôt à découvrir que cette démarche d'Ibn-Aucarît n'était qu'un prétexte, et qu'il n'avait

point eu d'autre but que d'échapper au danger dont il se voyait menacé dans son pays.

Les Kholt abandonnèrent alors Yahya-Ibn-en-Nacer et l'ayant forcé à se retirer chez les Arabes makiliens, ils offrirent leur soumission à Er-Rechîd. En l'an 635 (1237-8), ce prince fit arrêter Ali et Ouchah, tous les deux fils de Hilal, et les emprisonna dans la forteresse d'Azemmor. Plus-tard, il leur rendit la liberté, et ayant tendu un piége aux principaux chefs des Kholt, il les attira auprès de lui et les fit mettre à mort, ainsi qu'Omar-Ibn-Aucarît, transfuge que le gouvernement de Séville venait de lui livrer.

Quand le khalife Es-Saîd entreprit son expédition contre les Beni-Abd-el-Ouad, les Kholt en firent partie, et par leurs conflits avec les Sofyan, ils entraînèrent la défaite et la mort de ce souverain. El-Morteda [successeur d'Es-Saîd] ne cessa d'épier une occasion favorable pour les châtier, et en l'an 652 (1254-5), il réussit à mettre la main sur leurs principaux chefs et à les faire mourir. Aouadj, le fils de Hilal, passa alors du côté des Mérinides, et El-Morteda donna le commandement des Kholt à Ali-ben-bou-Ali, membre d'une famille très-considérée chez eux. En l'an 654, Aouadj rentra dans sa tribu, et ayant eu un conflit avec Ali-ben-bou-Ali, il y mourut en combattant. En 660 (1261-2), lors de la défaite d'El-Morteda à Omm-er-Ridjlein, Ali-ben-bou-Ali passa aux Mérinides et entraîna dans sa défection toute la tribu sous ses ordres.

Dans les premiers temps de la dynastie mérinide, le commandement des Kholt fut exercé par Mohelhel-Ibn-Yahya-Ibn-Mocaddem. Le souverain mérinide Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack épousa la fille de ce chef et en eut un enfant qui régna, plus tard, sous le nom d'Abou-Saîd. Mohelhel mourut en 695 (1295-6), et eut pour successeur, dans le commandement de la tribu, son fils Atïa.

Atïa, fils de Mohelhel, gouverna les Kholt pendant le règne d'Abou-Saîd et pendant celui d'Abou-'l-Hacen, fils d'Abou-Saîd ; il reçut même de ce dernier une mission auprès d'El-Mélek-en-Nacer, sultan d'Égypte. A la mort d'Atïa, son fils Eïça lui

succéda. Eïça eut pour successeur son frère Ali-Ibn-Atïa, lequel fut remplacé par son neveu Zemam-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Atïa. Celui-ci jouissait d'une grande puissance et vivait dans les plaisirs : le sultan, avec lequel il était sur le pied d'une extrême familiarité, lui assignait toujours aux audiences publiques une place rapprochée de la sienne. A la mort de Zemam , son frère Hammou devint chef des Kholt. Soleiman-Ibn-Ibrahîm remplaça son frère Hammou. Sous le règne d'Abou-Einan, Mobarek, frère des précédents, exerça le commandement de la tribu. Ce chef resta en place jusqu'à l'époque où la mort du sultan Abou-Salem fit éclater la guerre civile en Maghreb et ouvrit à Abd-el-Azîz, frère de celui-ci, le chemin du trone. Abou-'l-Fadl, fils d'Abou-Salem, s'empara alors des provinces marocaines, entreprise dans laquelle il fut soutenu par Mobarek ; mais ensuite ils tombèrent tous les deux au pouvoir d'Abd-el-Azîz. Ce monarque ayant vaincu et mis à mort Amer-Ibn-Mohammed , tira Mobarek de la prison où il était resté enfermé et lui ôta la vie. Il se porta à cette extrêmité parce qu'il avait su que ce chef avait été en relation avec Amer et l'avait encouragé dans sa révolte.

Nous parlerons de tous ces événements dans l'histoire des Mérinides. Le commandement des Kholt passa ensuite à Mohammed, fils de Mobarek.

Les Kholt sont maintenant disparus de la terre, comme s'ils n'y avaient jamais existé : pendant deux siècles ils occupaient de vastes campagnes et jouissaient de l'abondance et du bien-être ; mais cette aisance, jointe au pouvoir qu'ils avaient acquis et aux habitudes d'indolence qu'ils venaient de contracter, les conduisit enfin à leur perte, et quelques années de disette achevèrent leur ruine.

Les Beni-Djaber. — On compte les Beni-Djaber au nombre des Djochem du Maghreb , mais quelques personnes les considèrent comme une fraction de la tribu de Sedrata, branche de la grande tribu des Zenata ou de celle des Louata. Dieu sait laquelle de ces opinions est la mieux fondée.

Les Beni-Djaber embrassèrent le parti de Yahya-Ibn-en-Nacer et se distinguèrent dans la guerre civile que ce prince avait allu-

mée. En l'an 633 (1235-6), après la mort de Yahya, son rival, Er-Rechîd, fit mourir Faïd-Ibn-Amer, cheikh de cette tribu, ainsi que Caïd, frère de Faïd; et à la suite de cette exécution, il nomma Yacoub-Ibn-Mohammed-Ibn-Caïtoun au commandement des Beni-Djaber. Yalou, général de l'armée almohade, fit prisonnier le nouveau chef d'après l'ordre d'El-Morteda. Les Beni-Djaber passèrent ensuite sous le commandement de Yacoub-Ibn-Djermoun [1] es-Sofyani, mais l'autorité de ce chef ayant subi une rude secousse, leurs cheikhs le remplacèrent par Ismaïl-Ibn-Yacoub-Ibn-Caïtoun. Plus tard, cette tribu alla se fixer au pied de la montagne qui domine Tedla, et devint ainsi la voisine des Sanaga berbères qui en habitaient la cîme et les flancs [2]. De temps à autre elle descend dans la plaine, mais toutes les fois qu'elle se voit menacée par le sultan ou par un chef puissant, elle se réfugie dans la montagne et trouve, parmi les Berbères, ses voisins et confédérés, une protection assurée.

Le droit de commandement chez les Beni-Djaber appartenait, dans ces derniers temps, aux Ourdîgha, une de leurs familles. Lors du règne du sultan Abou-Einan, je fis la rencontre de Hocein-Ibn-Ali-el-Ourdîghi, chef qui les gouvernait à cette époque En l'an 760 (1359), pendant qu'En-Nacer, son fils et successeur, exerçait le commandement de la tribu, le vizir El-Hacen-Ibn-Omar alla chercher un asile chez eux. Le sultan Abou-Salem, contre lequel El-Hacen s'était révolté, en exigea l'extradition, et comme il appuyait cette demande par un corps d'armée, il obtint la remise du fugitif.

Huit ans plus tard, Abou-'l-Fadl, fils du sultan Abou-Salem, abandonna la ville de Maroc et se réfugia chez les Beni-Djaber. Le sultan Abd-el-Azîz cerna alors la montagne avec ses troupes, força ce prince à passer sur les hauteurs occupées par les Sanaga, et moyennant une somme d'argent, il décida ces Berbères à lui livrer leur hôte.

---

[1] On est très-exposé à confondre Yacoub-Ibn-Djermoun avec son neveu Yacoub-Ibn-Kanoun-Ibn-Djermoun. — (Voy. ci-dessus, pp. 62 et 63, où l'auteur parle de ces deux chefs.)

[2] Ici le texte arabe est altéré, il faut lire : *bi-conenihi oua hidabihi*.

Pendant les troubles de cette époque, Abd-er-Rhaman-ben-bou-Ifelloucen chercha asile auprès des Beni-Djaber, mais le vizir Omar-Ibn-Abd-Allah, qui était alors tout puissant dans le Maghreb, exigea et obtint l'expulsion de cet émir. Comme En-Nacer-el-Ourdîghi avait pris une part très-active dans toutes ces insurrections, le gouvernement mérinide le fit arrêter et le garda en prison pendant plusieurs années. Ayant ensuite recouvré la liberté, En-Nacer partit pour la Mecque; mais, à son retour du pèlerinage, il fut emprisonné de nouveau par l'ordre d'Abou-Bekr-Ibn-Ghazi. Ce visir gouvernait alors le Maghreb avec une autorité absolue au nom d' [Es-Saîd], fils du sultan Abd-el-Azîz. Ce fut alors que le commandement des Beni-Djaber fut enlevé à la famille d'Ali-el-Ourdîghi. Beaucoup de personnes assurent que les Ourdîgha appartiennent, non pas aux Djochem, mais aux Sedrata, branche de la tribu berbère de Louata. A l'appui de leur opinion elles font observer que toutes les localités habitées par les membres de cette famille, sont situées dans le voisinage du peuple berbère que nous venons de nommer. Dieu sait si elles ont raison ou non.

Les Acem et les Mocaddem. — Les Acem et les Mocaddem, branches de la tribu d'Athbedj, s'établirent dans les plaines de Temsna avec les peuplades dont nous venons de parler. Sans être aussi nombreuses que leurs frères, les Djochem, ils jouirent néanmoins d'une grande puissance. Tributaires du sultan, ainsi que ceux ci, ils lui fournissaient un contingent d'hommes, en cas de guerre. Sous les Almohades, pendant le règne d'El-Mamoun, les Acem eurent pour chef un de leurs parents appelé Hacen-Ibn-Zeid. Cet homme se fit remarquer par son activité pendant la révolte de Yahya-Ibn-en-Nacer; aussi, en l'an 633 (1235-6), lors de la mort de ce prince, Er-Rechîd lui ôta la vie, ainsi qu'à Caïd et Faïd, fils d'Amer et cheikhs des Beni-Djaber.

Le commandement des Acem passa ensuite à Abou-Eïad, qui le transmit à ses fils, dont l'un, Eïad-Ibn-Abi-Eïad, vivait encore du temps des Beni-Merîn. Après s'être montré tantôt dévoué, tantôt hostile à cette dynastie, il s'enfuit à Tlemcen. Entre les années 690 et 700 (1300), il rentra dans sa tribu; puis il se

sauva dans la province de Sous, et en l'an 707, il reparut encore au milieu de son peuple. Pendant toute sa vie, il ne faisait que chercher les aventures et les dangers. Sous le règne de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, il s'était distingué, ainsi que son père, par sa bravoure dans la guerre sainte que ce prince avait entreprise contre les Chrétiens. Jusqu'à l'extinction des Acem et des Mocaddem, le droit de leur commander appartenait aux Eïad.

HISTOIRE DES RIAH, TRIBU QUI TIRE SON ORIGINE DE HILAL IBN-AMER.

De toutes les tribus issues de Hilal, la plus puissante et la plus nombreuse, lors de leur entrée en Ifrîkïa, fut celle des Rîah. Selon Ibn-el-Kelbi, Rîah était fils d'Abou-Rebiâ-Ibn-Nahîk-Ibn-Hilal-Ibn-Amer. A l'époque de leur arrivée en ce pays, ils avaient pour chef Mounès-Ibn-Yahya-es-Sinberi, membre d'une famille issue de Mirdas, fils de Rîah; et parmi leurs capitaines les plus illustres, ils comptaient El-Fadl-ben-bou-Ali, celui dont le nom est cité dans l'histoire de leurs guerres avec les Sanhadja.

Les Rîah forment plusieurs branches dont quatre remontent leur origine à autant de frères : Amr, Mirdas, Ali et Saîd, fils de Rîah. Une autre branche, appelée El-Akhder, a pour aïeul Khidr, fils d'Amer et petit-fils de Rîah.

La branche de Mirdas se subdivise en plusieurs familles; savoir, Daouwad-Ibn-Mirdas, Sinber-Ibn-Haouaz-Ibn-Akîl-Ibn-Mirdas, Moslem-Ibn-Akîl et Amer-Ibn-Yezîd-Ibn-Mirdas. D'Amer proviennent trois familles : les Beni-Mouça-Ibn-Amer, les Beni-Mohammed-Ibn-Amer et les Beni-Djéber-Ibn-Amer. Quant aux derniers, on les fait quelquefois descendre de Latîf, ainsi que nous l'avons déjà indiqué [1].

Les Beni-Mohammed se composent de trois familles : Mechhour-Ibn-Mohammed, Mâaou-Ibn-Mohammed et Ali-Ibn-Mohammed. Cette dernière s'appelait aussi Soudan. Quelques personnes ont cependant regardé les Mochahra, ou membres de la famille des Mechhour, comme se rattachant à Hilal-Ibn-Amer par un autre aïeul que Rîah.

---

[1] Voyez page 56 de ce volume.

Le droit de commander à toutes les tribus rîahides, appartenait autrefois à la branche de Mirdas. Lors de leur entrée en Ifrîkïa, ce fut la famille de Sinber qui l'exerçait, mais ensuite il passa aux Douaouida, descendants de Daouwad-Ibn-Mirdas-Ibn-Rîah. La famille d'Amr-Ibn-Rîah réclame pour Amr, son aïeul, l'honneur d'avoir élevé ce Daouwad.

Du temps des [premiers] Almohades, les Rîah eurent pour chef Masoud-Ibn-Soltan-Ibn-Zemam-Ibn-Rodeini-Ibn-Daouwad, surnommé El-Bolt *(le pavé)* à cause de sa fermeté et de sa force de caractère.

[Le khalife almohade] El-Mansour, lorsqu'il transporta les Rîah dans le Maghreb, laissa plusieurs fractions de cette tribu en Ifrîkïa, et en confia le commandement à un frère de Masoud, nommé Açaker, chef dont il avait éprouvé la fidélité. Quant à Masoud, il l'établit, avec le reste de ce peuple, dans cette partie de la province d'El-Hebet qui s'étend depuis le Cosour-Ketama, autrement appelé El-Casr-el-Kebîr, jusqu'au pays d'Azghar. Les Rîah se fixèrent alors dans la vaste plaine qui se prolonge de là jusqu'à la Mer-Verte *(l'Atlantique)*.

Entre les années 590 et 600 (1203), Masoud s'échappa avec une petite troupe de son peuple et rentra en Ifrîkïa où il se vit rejoindre par ses neveux, les fils d'Açaker. De là, il passa dans la province de Tripoli et s'arrêta tantôt chez les Zoghb [Zoghba] et tantôt chez les Debbab. S'étant ensuite mis au service de Caracoch, il assista, sous les ordres de cet aventurier, à la prise de Tripoli. Plus tard, il alla trouver Ibn-Ghanîa-el-Maïorki et persista dans la révolte jusqu'à sa mort.

Mohammed, son fils et successeur, se distingua par sa bravoure dans la guerre que [Yahya-Ibn-Ghanîa]-el-Maïorki faisait aux Almohades. En l'an 606 (1209-10) [1], Abou-Mohammed le Hafside ayant rencontré Yahya [Ibn-Ghanîa] près d'El-Hamma, dans le Belad-el-Djerîd, le vainquit dans une bataille qui coûta

---

[1] Dans le texte arabe et dans les manuscrits on lit 618 ; trait de négligence de la part de l'auteur ou de son copiste. Plus loin, dans l'histoire des Hafsides, on trouve la vraie date.

aux Arabes beaucoup de monde. Abd-Allah, fils de ce Mohammed, y perdit la vie, ainsi que son cousin, Abou-'s-Cheikh [1] Harakat-Ibn-Açaker.

Après la mort d'Abou-Mohammed le Hafside, Mohammed, fils de Masoud, rentra en Ifrîkïa dont il subjugua toutes les campagnes, et rallia autour de lui les nomades de la tribu d'Athbedj qui y restaient encore. Ses nouveaux alliés, qui formaient les tribus de Dahhak et de Latîf, profitèrent de son appui pour accabler leurs rivaux, les Doreid [ou Drîd] et les Kerfa; mais, ayant été contraints, par leur faiblesse toujours croissante, à quitter la vie nomade, ils se dispersèrent dans les villages et les hameaux du Zab. Quant à Mohammed-Ibn-Masoud, il continua à vivre sous la tente avec sa tribu et parvint enfin au commandement de tous les nomades qui occupaient les campagnes situées entre Castîlïa, le Zab, Cairouan et El-Mecîla.

En 631 (1233-4), lors de la mort d'Ibn-Ghanîa et de la chute de son empire, le sultan hafside [l'émir Abou-Zékérïa] Yahya, fils d'Abd-el-Ouahed, profita de l'affaiblissement de l'empire almohade établi à Maroc, pour usurper le khalifat de Tunis. Il acquit ainsi une telle supériorité sur les Arabes qu'il brisa tout-à-fait le parti qu'Ibn-Ghanîa s'était formé dans les tribus de Rîah et de Soleim. La présence des Douaouida sur le sol de l'Ifrîkïa, leur esprit d'insubordination et leur attachement à Ibn-Ghanîa avaient indisposé les Hafsides contre eux; aussi l'émir Abou-Zékérïa s'empressa de gagner les Soleim et les attacher à son gouvernement.

Cette tribu était alors établie à Cabes, à Tripoli et dans les cantons voisins de ces villes, et elle reconnaissait à la famille de Mirdas et aux Kaoub le droit de la commander. L'administration hafside l'ayant maintenant autorisée à se fixer dans Cairouan et la province de Castîlïa, ne cessa de fomenter la mésintelligence qui régnait entre elle et les tribus rîahides.

Quelque temps auparavant, Mohammed-Ibn-Masoud était

---

[1] Les manuscrits et le texte imprimé portent *Abou-'s-Cheikh-Ibn-Harakat*, faute qui provient du premier copiste ou de l'auteur lui-même.

maître de la ville d'Obba. Dans une année de disette il vit une troupe de Mirdacides arriver chez lui pour se procurer du blé. Ces gens ayant convoité les richesses dont on jouissait dans cette localité, essayèrent de s'en emparer de vive force. Un combat s'ensuivit et coûta la vie à Rizc-Ibn-Soltan, oncle de Mohammed-Ibn-Masoud. Il en résulta une guerre entre les Rîah et les Soleim, et après plusieurs rencontres, ceux-ci forcèrent leurs adversaires à quitter la partie orientale de l'Ifrîkïa et à se transporter dans la partie occidentale de la même province. Les Kaoub et les Mirdas prirent alors possession de toutes les plaines de l'Ifrîkïa orientale, depuis Cabes et Nefta jusqu'à Bône, pendant que les Douaouida s'en éloignèrent afin d'occuper les plaines de Constantine et de Bougie, les plateaux du Tell et les pâturages du Zab, du Rîgh, de Ouargla et du Désert qui s'étend de là vers le midi.

Après la mort de Mohammed-Ibn-Masoud, son fils et successeur, Mouça, parvint à une haute considération dans la tribu à cause de sa résistance opiniâtre au gouvernement hafside. Quand le célèbre Mohammed-el-Mostancer fut proclamé khalife et monta sur le trône de son père Abou-Zékérïa, il eut à soutenir une lutte contre son frère [Abou-Ishac] Ibrahîm qui essaya de lui disputer le pouvoir. Les Douaouida accueillirent le prétendant, et lui ayant prêté le serment de fidélité aux environs de Constantine, ils le mirent à leur tête, d'un mouvement unanime. En l'an 666 (1267-8), quand El-Mostancer se fut mis en marche pour les attaquer, ils prirent la fuite et leurs bandes finirent par se disperser. Une de leurs tribus, les Beni-Açaker-Ibn-Soltan, abandonna alors la confédération et passa sous les drapeaux du monarque hafside. A cette époque, le commandement des Beni-Açaker appartenait à la branche des Mehdi-Ibn-Açaker.

Les Douaouida ayant ensuite renoncé aux engagements qu'ils avaient pris envers Abou-Ishac-Ibrahîm, mirent ce prince dans la nécessité de se retirer à Tlemcen. Il passa de là en Espagne, et fixa son séjour [à Grenade] sous la protection du sultan, Ibn-el-Ahmer-es-Cheikh.

A la mort de Mouça-Ibn-Mohammed, son fils Chibl succèda au

commandement des Douaouida. Ce nouveau chef traita le gouvernement hafside avec beaucoup de hauteur, et permit à son peuple de commettre tant de brigandages dans les terres de l'empire qu'El-Mostancer rompit le traité qu'il avait fait avec eux, et marcha en personne pour les châtier. A ses troupes almohades il avait réuni les Arabes soleimides et les Aulad-Açaker, frères des Douaouida. Le cheikh Abou-Hilal-Eïad-Ibn-Mohammed-el-Hintati, gouverneur de Bougie, commandait l'avant-garde de l'armée hafside. Le sultan eut alors l'adresse d'attirer dans son camp les principaux chefs des Douaouida, dont voici les noms : Chibl-Ibn-Mouça, Yahya, frère de Chibl, Sebâ-Ibn-Yahya-Ibn-Doreid-ibn-Masoud, Haddad-Ibn-Moulahem-Ibn-Khanfer-Ibn-Masoud, Fadl-Ibn-Meimoun-Ibn-Doreid-Ibn-Masoud et Doreid-Ibn-Tazîr, chef des Aulad-Nabet, branche de la tribu de Kerfa. Aussitôt qu'ils se furent présentés devant lui, il les fit tous décapiter. Cette exécution eut lieu à Zeraïa, au même endroit où ils avaient prêté le serment de fidélité à Abou-Ishac d'abord, et ensuite à El-Cacem, fils d'Abou-Zeid, autre prince hafside qui avait passé chez eux pour les engager dans une révolte. Aussitôt après la mort de leurs chefs, tous ces nomades s'enfuirent jusqu'à l'extrême frontière du Zab.

Chibl-Ibn-Mouça laissa un fils en bas-âge nommé Sebâ. Cet enfant fut élevé sous la tutelle de son oncle Moulahem-Ibn-Mouça ; de sorte que le droit de commander à la tribu resta toujours dans la famille. Sebâ-Ibn-Yahya laissa aussi un enfant qui fut élevé par les soins de Talha-Ibn-Yahya, frère de Sebâ.

Les Douaouida se réfugièrent dans le Maghreb après la mort de leurs chefs, et entrèrent au service des souverains de la race zenatienne : les Aulad-Mohammed se rendirent à Fez, auprès de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, et les Aulad-Sebâ allèrent trouver Yaghmoracen-Ibn-Zîan, à Tlemcen. Ayant reçu de ces princes des vêtements et des montures [ils restèrent en Maghreb], jusqu'à ce que leur état se fût amélioré et que leurs troupeaux de chameaux se fussent multipliés ; puis, ils s'y prirent avec tant d'adresse qu'ils réussirent à pénétrer dans leur ancien territoire et à s'emparer de quelques parties du Zab. Ils enlevèrent alors

aux Almohades la ville de Ouarglan et les bourgades du Rîgh. Ayant fait disparaître, pour toujours, l'autorité que le gouvernement hafside exerçait dans ces contrées, ils se partagèrent les fruits de leurs conquêtes et tournèrent ensuite leurs armes contre le Zab. Cette province avait alors pour gouverneur un grand officier de l'empire almohade, nommé Abou-Saîd-Othman-Ibn-Mohammed-Ibn-Othman, surnommé Ibn-Ottou. A la nouvelle de leur approche, ce chef réunit un corps d'armée à Maggara, ville où il faisait sa résidence, et marcha vers le Zab, afin de leur livrer bataille; mais en arrivant à Cataoua, il fut attaqué et tué par l'ennemi. Les Douaouida prirent alors possession du Zab entier, et ils le gardent jusqu'à ce jour. Ayant ensuite subjugué les tribus de l'Auras, ils entrèrent dans le Tell. Tous les membres de la tribu d'Açaker qui se trouvaient dans cette région, accoururent sous le drapeau de leur chef, Mouça-Ibn-Madi-Ibn-Mehdi-Ibn-Açaker, et soutenus par leurs confédérés de la tribu d'Eïad et par leurs autres alliés, ils marchèrent à la rencontre des envahisseurs. Dans le combat qui s'ensuivit, leur chef Mouça-Ibn-Madi reçut un coup mortel, et les Aulad-Masoud [Douaouida] remportèrent une victoire qui les rendit maîtres de ce territoire et de tout ce qu'il renfermait.

Le gouvernement [hafside] essaya de réparer cet échec en s'attachant les vainqueurs par des bienfaits; aussi, il leur concéda non-seulement la jouissance de toutes leurs conquêtes dans le Zab et le Mont-Auras, mais aussi la possession de Nigaous, de Maggara et d'El-Mecîla, villes situées dans la plaine qui s'étend à l'occident de l'Auras, et que l'on nomme chez eux le Hodna. La ville de Mecîla devint le domaine particulier de Sebâ-Ibn-Chibl, et ayant passé ensuite entre les mains d'Ali-Ibn-Sebâ-Ibn-Yahya, elle constitue encore l'apanage de ses descendants. Ahmed-Ibn-Omar-Ibn-Mohammed, oncle de Chibl-Ibn-Mouça, père de Sebâ, occupa Maggara à titre de concession, et les Aulad-Açaker reçurent pour leur part la ville de Nigaous.

Quelques temps après ces événements, Chibl étant venu à mourir; son fils Othman, surnommé El-Aker, prit le commandement de la tribu; mais ses cousins, Ali-Ibn-Ahmed-Ibn-Omar-

Ibn-Mohammed-Ibn-Masoud et Soleiman-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ-Ibn-Yahya-Ibn-Doreid-Ibn-Masoud, cherchèrent à le lui enlever. A cette occasion, la famille Masoud, si bien unie jusqu'alors, se partagea en deux partis dont l'un se composa des Aulad-Mohammed-Ibn-Masoud, et l'autre des Aulad-Sebâ-Ibn-Yahya ; et elle est resté divisée jusqu'à nos jours.

Ce peuple domine à présent sur les plaines de Bougie et de Constantine, et traite en maître les Sedouîkich, les Eïad et les autres tribus qui habitent ces contrées.

Le commandement des Aulad-Mohammed appartient aujourd'hui à Yacoub-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed. Par sa naissance et par son âge, cet homme occupe, chez les Douaouida, le rang de chef suprême, et depuis longtemps il jouit d'une haute considération, tant à cause de son mérite personnel que de la faveur toute particulière dont le sultan se plaît à l'honorer.

Chez les Aulad-Sebâ, deux familles se partagent le commandement : les Aulad-Ali-Ibn-Sebâ et les Aulad-Othman-Ibn-Sebâ. L'autorité des premiers est toutefois plus grande que celle de leurs collatéraux, les Aulad-Othman, parce qu'ils ont le double avantage du nombre et du droit d'aînesse. Ce sont les fils de Youçof-Ibn-Soleiman-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ qui commandent actuellement ; ils ont pour lieutenants les fils de Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ.

Les Aulad-Mohammed occupent à eux seuls les territoires qui forment la province de Constantine ; ayant obtenu du gouvernement hafside une grande partie de la région qui sépare cette ville de la mer.

Les Aulad-Sebâ possèdent les alentours de Bougie, mais cet apanage n'a pour eux qu'une légère importance. En effet, ils n'ont rien à y gagner ; la ville et les campagnes environnantes étant parfaitement garanties contre l'envahissement et les vexations des Arabes, tant par les montagnes dont elles sont entourées que par des chemins tellement difficiles que les chameaux des nomades ne sauraient y passer.

Les pays du Rîgh et de Ouarghla sont restés en la possession de diverses branches de cette tribu depuis que leurs aïeux se l'étaient partagé.

Le Zab occidental, dont la capitale est Tolga, appartient aux Aulad-Mohammed et aux Aulad-Sebâ-Ibn-Yahya. Abou-Bekr-Ibn-Masoud avait d'abord possédé ce pays, mais sa famille étant tombée dans un grand affaiblissement, fut réduite à le vendre. Ce furent Ali-Ibn-Ahmed, chef des Aulad-Mohammed, et Soleiman-Ibn-Ali, chef des Aulad-Sebâ, qui s'en rendirent les acquéreurs Dès lors les Aulad-Mohammed et les Aulad-Sebâ se livraient à des hostilités incessantes jusqu'à ce que ceux-ci, ayant obtenu possession des pâturages de cette région, y firent respecter l'autorité de Soleiman et de ses fils.

Le Zab central, dont la capitale est Biskera, échut aux Aulad-Mohammed et devint un de leurs lieux de parcours. Pour cette raison, Yacoub-Ibn-Ali exerçait un grand ascendant sur le gouverneur de cette province, et celui-ci recherchait l'appui du chef arabe toutes les fois qu'il voulait résister aux ordres du gouvernement hafside, ou se rendre indépendant, ou protéger ses campagnes contre les brigandages des Arabes nomades.

Le Zab oriental, dont les métropoles sont Badis et Tennouma, appartient aux Aulad-Nabet, chefs de la tribu de Kerfa ; c'est un de leurs terrains de parcours où les Rîah n'entrent jamais, excepté quand le gouverneur du Zab veut se faire payer les impôts arriérés ; alors il prend avec lui un corps de nomades rîahides, qui marche avec l'autorisation et sous la conduite de leur chef Yacoub [Ibn-Ali-Ibn-Ahmed].

Toutes les branches de la grande tribu de Rîah reconnaissent l'autorité des Douaouida : c'est d'eux qu'elles tiennent leurs terres, et c'est à eux qu'elles s'adressent quand il s'agit d'en obtenir davantage ; car elles ne possèdent en propre aucune partie du pays. De toutes ces tribus, les plus puissantes et les plus nombreuses sont les Saîd, les Moslem et les Akhder. Elles visitent régulièrement les pâturages situés au fond du Désert, et quand les Douaouida se livrent à des querelles intestines, elles ne manquent jamais d'y prendre part. En ces occasions, les Saîd font presque toujours cause commune avec leurs confédérés, les Aulad-Mohammed, pendant que les Moslem et les Akhder se rangent ordinairement du côté des Aulad-Sebâ.

Le droit de commander aux Saïd appartient à une de leurs familles appelée les Aulad-Youçof-Ibn-Zeid. Le chef qui l'exerce actuellement est fils de Meimoun-Ibn-Yacoub-Ibn-Arîf-Ibn-Yacoub-Ibn-Youçof. La famille qui tient chez eux le commandement en second, s'appelle les Aulad-Eïça-Ibn-Rahab-Ibn-Youçof : elle prétend descendre des Aulad-el-Cos, branche des Halîm, une des subdivisions des Beni-Soleim ; mais ses rapports de voisinage et d'amitié avec les Rîah prouvent d'une manière certaine qu'elle appartient à cette dernière tribu.

On rencontre parmi les Aulad-Youçof un mélange d'autres peuplades arabes que l'on désigne par les noms des Mekhadma, des Ghoïouth et des Bohour. Les deux premières descendent de Makhdem, fils de Mochrec-Ibn-el-Athbedj. Les Bohour comptent parmi eux quelques Berbères de la tribu de Zenara et d'autres branches de la tribu de Louata, ainsi qu'une fraction des Nefath, tribu djodamienne. De ceux-ci et des Zenara nous parlerons dans un autre chapitre de cet ouvrage. Disons seulement qu'il se trouve un nombre considérable de Zenara parmi les Beni-Djaber de Tedla, et qu'un membre de cette tribu, le nommé Soltan-ez-Zenari, passa en Espagne après l'avènement des Beni-l'Ahmer [souverains de Grenade], et s'y distingua par sa bravoure dans la guerre sainte. On en rencontre encore beaucoup dans l'Egypte et dans le Saïd *(la Haute-Égypte)*.

Au nombre des confédérés des Aulad-Mohammed, branche des Douaouida, on compte les Rîah-Ibn-Souat-Ibn-Amer-Ibn-Sâsâ ; tribu qui était venue se fondre dans celle de Rîah. S'étant attachée à ce peuple comme confédérée et alliée, elle l'accompagne dans toutes les courses que le besoin de nouveaux pâturages rend nécessaires.

Les Aulad-Sebâ ont pour confédérés les Moslem et les Akhder. Nous avons déjà dit que Moslem était fils d'Ocaïl-Ibn-Mirdas-Ibn-Rîah. Ce Mirdas était frère de Haouaz-Ibn-Rîah. Quelques-uns d'entre les Moslem prétendent que leur ancêtre tirait son origine d'Ez-Zobeir-Ibn-el-Auwam [1]. Cette opinion est fausse, et les

[1] Er-Zobeir-Ibn-el-Auwam, membre de la tribu de Coreich, fut un

personnes qui la repoussent déclarent que Moslem descendait d'ez-Zobeir de la tribu de Mehaïa, laquelle, comme nous l'avons déjà dit, est une branche de celle des Eïad. Les Moslem reconnaissent pour chefs les Aulad-Djemâa, famille dont l'aïeul, Djemâa, était fils de Salem-Ibn-Hammad-Ibn-Moslem. Le commandement est maintenant exercé chez eux, soit par les Chokr-Ibn-Hamed-Ibn-Keslan-Ibn-Ghaïth-Ibn-Rahhal-Ibn-Djemâa, soit par les Zorara-Ibn-Mouça-Ibn-Kitran-Ibn-Djemâa.

Les Akhder (ou Khodr) se donnent pour aïeul Khodr-Ibn-Amer. Cet Amer ne saurait être Amer-Ibn-Sâsâ, dont les généalogistes nous ont fait connaître les noms de tous les fils [et qui n'a pas eu un fils nommé Khodr]. Je le suppose donc être un descendant de Rîah, ou bien l'Amer, fils de Yezîd-Ibn-Mirdas, dont le lecteur a déjà rencontré le nom dans la filiation des familles rîahides. On pourrait aussi admettre que ces Khodr sont la même tribu dont l'auteur du Kitab-el-Aghani[1] désigne l'ancêtre sous le nom de Malek-Ibn-Tarîf-Ibn-Malek-Ibn-Hafça-Ibn-Caïs-Ibn-Ghailan : « On » leur a donné, dit-il, le nom de *Khodr (verts)*, parce qu'ils » avaient le teint très-foncé; on sait que les Arabes [du Désert]

---

des premiers qui embrassèrent l'Islamisme. — (Voyez son histoire dans l'*Essai* de M. C. de Perceval.)

[1] Le *Kitab-el-Aghani (livre des chansons)* est un ouvrage très-volumineux dans lequel l'auteur, Abou-'l-Feredj-el-Ispahani, raconte. à-propos des chansons les plus à la mode, l'histoire de presque tous les poètes arabes qui vécurent avant Mahommet et dans les premiers temps de l'islamisme. Le *Journal Asiatique* de 1835 et 1838, renferme une notice de cet ouvrage par M. Quatremère. « Ce livre, dit Ibn-Khaldoun, » est vraiment le livre des Arabes, et le recueil de leurs anciens monu» ments de littérature : on y trouve leur langue, leurs aventures, leurs » journées célèbres, leur ancienne religion nationale, la vie de leur » prophête, les monuments et les poésies de leurs khalifes et leurs rois, » leurs chansons, enfin tout ce qui les concerne ; dans aucun autre » ouvrage on ne trouve un tableau aussi complet des Arabes. » (De Sacy ; *Anthologie grammaticale arabe,* p. 430) Abou-'l-Feredj mourut en 356 (967 de J.-C.). (Voyez sa vie dans ma traduction anglaise d'Ibn-Khallikan, vol. II, pp. 249 et suiv.) — M. le professeur Kosegarten a entrepris une édition du *Kitab-el-Aghani,* en arabe et en latin.

» appellent vert tout ce qui est noir [1]. » Le même auteur fournit le renseignement suivant : « Malek avait le teint excessivement » foncé, et tous ses enfants lui ressemblaient par la couleur. »

Le commandement des Khodr appartient aux descendants de Thamer-Ibn-Ali-Ibn-Temmam-Ibn-Ammar-Ibn-Khodr-Ibn-Amer-Ibn-Rîah ; et dans cette famille c'est la branche d'Amer-Ibn-Saleh-Ibn-Amer-Ibn-Atïa-Ibn-Thamer qui l'exerce à présent. La tribu des Khodr renferme aussi une famille sortie de Zaïda-Ibn-Temmam-Ibn-Ammar.

Parmi les nomades de la tribu de Rîah on rencontre une branche des Anéza, famille dont l'aïeul, Anéza, était fils d'Aced-Ibn-Rebiâ-Ibn-Nizar.

La portion de la tribu de Rîah qu'El-Mansour avait établie dans la province d'El-Hebet continua à habiter cette localité après le départ de son chef, Masoud-Ibn-Zemam, et même jusqu'à la chute des Almohades. Du temps d'El-Mamoun elle obéissait à Othman-Ibn-Nacer, chef que ce monarque fit mettre à mort en l'an 630 (1232-3).

A l'époque où les Beni-Merîn envahirent les campagnes du Maghreb, les Almohades exigèrent de ces Rîah un contingent d'hommes pour la défense de l'empire. Les Beni-Asker-Ibn-Mohammed, branche de la grande famille mérinide, passèrent alors du côté des Almohades, après avoir eu une querelle avec leurs frères, les Beni-Hammama-Ibn-Mohammed, ancêtres de la dynastie mérinide. Cette défection amena un conflit entre les deux partis, et Abd-el-Hack-Ibn-Mahîou-Ibn-Abi-Bekr-Ibn-Hammama y perdit la vie ainsi que son fils Idrîs. Comme les Rîah s'étaient immiscés dans cette querelle, ils s'exposèrent à la vengeance des Mérinides, et à plusienrs reprises, ils eurent à en subir des attaques qui leur coûtaient beaucoup de monde, tant tués que prisonniers. Le dernier des sultans mérinides qui tourna ses armes contre les Rîah fut Abou-Thabet, petit-fils de Youçof-Ibn-Yacoub : il tomba sur eux, l'an 707 (1307-8), et leur ayant fait

[1] « La garde d'élite de Mahomet s'appelait *El-Khadra*, c'est-à-dire *la noire*, parce qu'elle était couverte de fer. » — (*Sîrat-er-Reçoul.*)

éprouver de grandes pertes, il les força à se réfugier sur les sommets des collines qui s'élèvent au milieu du marais formé par les eaux de la mer dans la province d'Azghar. Réduits enfin à un petit nombre, ils descendirent au rang des tribus soumises aux impôts, et finirent par s'éteindre tout-à-fait. Tel est le sort qui attend chaque peuple à son tour.

HISTOIRE DE SÉADA, RÉFORMATEUR DES MOEURS, QUI S'ÉLEVA PARMI LES RIAH.

Séada appartenait aux Rahman, famille de la tribu des Moslem, branche de celle de Rîah. Sa mère, Hodeiba, femme d'une piété extraordinaire, se livrait aux pratiques de la dévotion la plus exaltée, et lui inspira, dès son enfance, les mêmes sentiments dont elle était animée. Dans sa jeunesse, Séada visita le Maghreb, et rencontra à Tèza le chef des saints docteurs de l'époque, Abou-Ishac-et-Teçouli. Ayant étudié la jurisprudence sous cet habile maître, il rentra dans le Zab, pays occupé par les Rîah, et se fixa à Tolga. Rempli d'une parfaite connaissance de la loi, et poussé par un zèle ardent, il entreprit de corriger la conduite peu régulière de ses parents, compagnons et amis. La réputation qu'il s'acquit dans l'accomplissement de cette tâche, lui gagna un grand nombre de partisans, tant au sein de sa propre tribu que parmi les peuplades voisines. Plusieurs personnages de haut rang se mirent au nombre de ses disciples et s'obligèrent à marcher dans la voie qu'il leur avait tracée.

Parmi ses prosélytes les plus notables il compta plusieurs cheiks douaouidiens tels qu'Abou-Yahya-Ibn-Ahmed-Ibn-Omar, chef des Beni-Mohammed-Ibn-Masoud, Atïa-Ibn-Soleiman-Ibn-Sebâ, chef des Aulad-Sebâ-Ibn-Yahya, Eïça-Ibn-Yahya-Ibn-Idrîs, chef des Aulad-Idrîs, branche des Açaker, et Hacen-Ibn-Selama, chef des Aulad-Talha-Ibn-Yahya-Ibn-Doreid-Ibn-Masoud. Il fut soutenu aussi par Hadjrès-Ibn-Ali de la famille de Yezîd-Ibn-Zoghba, et par quelques grands personnages de la tribu d'Attaf, branche de celle de Zoghba. Plusieurs dépendants de ces chefs et tous les gens pauvres de leurs tribus s'empressèrent de seconder les vues du réformateur.

Fortifié par l'appui de tant de partisans, Séada parvint à faire respecter les prescriptions de la *sonna* [1], à réprimer les abus de toute nature et à châtier les brigandages des nomades qui infestaient les grandes routes. Encouragé par ces premiers succès, il porta ses vues plus haut, et s'étant adressé à Mansour-Ibn-Fadl-Ibn-Mozni, gouverneur du Zab, il l'invita à supprimer les impôts contraires à la loi, et à faire cesser les injustices dont on accablait les cultivateurs. A cette demande Mansour répondit par un refus ; il prit même la résolution d'en punir l'auteur ; mais aussitôt, les partisans de Séada vinrent au secours de leur maître et prêtèrent entre ses mains le serment solennel de faire respecter la *sonna*, et de le protéger lui-même, dussent-ils y perdre la vie.

Ibn-Mozni leur ayant déclaré la guerre, appela à son secours les tribus sœurs et rivales de celles qu'il allait combattre. A cette époque, les Aulad-Mohammed reconnaissaient l'autorité d'Ali-Ibn-Ahmed-Ibn-Omar-Ibn-Mohammed, et les Aulad-Yahya obéissaient à Soleiman-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ. Ces deux chefs, qui se partageaient ainsi le commandement des Douaouida, s'empressèrent d'assister Ibn-Mozni contre Séada et contre les gens de leurs tribus respectives qui avaient cru servir la religion en embrassant le parti du réformateur.

Comme gouverneur du Zab, Ibn-Mozni tenait son autorité de l'émir Khaled-Ibn-Abi-Zékérïa, prince hafside qui régnait à Bougie. Il s'adressa, en conséquence, à Abou-Abd-er-Rahman-Ibn-Ghamr, ministre de ce souverain, et en ayant obtenu des

---

[1] Les actes et paroles *(hadîth)* de Mahomet avaient été recueillis par ses immédiats disciples et transmis par eux aux autres musulmans. Ces paroles, décisions et pratiques se rapportent au dogme, au rituel et au droit islamique; elles portent le nom de *sonna (voie à suivre)*, et ont chez les musulmans orthodoxes, le même poids, la même autorité que le texte du Coran. Transmises d'abord par la tradition orale, elles furent ensuite mises en écrit. Il y a six recueils authentiques de ces traditions, faits par El-Bokhari, Moslem, Et-Termidi, Abou-Dawoud, En-Neçaï et Ibn-Madja. La *sonna* est pour les Musulmans ce que le *Michna* est pour les Juifs, le complément de leur loi révélée. Les *Chiïtes* ou partisans d'Ali rejettent ces recueils parce que la plupart des traditions qu'ils renferment avaient été rapportées par des hommes qui avaient repoussé les prétentions d'Ali au khalifat.

renforts, il ordonna aux habitants de Tolga d'arrêter Séada. Le proscrit sortit de la ville, et on bâtit dans le voisinage un *zaouïa* [1] pour lui-même et pour ses disciples.

Ayant alors convoqué ses partisans marabouts [2], auxquels il donna le nom de *Sonnites,* il marcha avec eux contre Biskera et y mit le siége. Ses bandes coupèrent les dattiers qui entouraient la ville, mais découragés bientôt par la résistance qu'Ibn-Mozni et sa garnison leur opposèrent, ils prirent le parti de se retirer. En l'an . . . [3], Séada reparut devant Biskera, mais ses efforts furent encore inutiles. En 705 (1305-6), les partisans que ce *morabet* s'était faits parmi les Douaouida rentrèrent dans leurs quartiers d'hiver, et le laissèrent dans son *zaouïa*, près de Tolga. Pendant leur absence, il rassembla tous les nomades de son parti qui étaient restés dans le Zab et alla mettre le siège devant Melîli.

Averti par les habitans de cette ville du danger qui les menaçait, Ibn-Mozni fit monter à cheval le corps de troupes que le sultan laissait toujours auprès de lui à Biskera, et l'expédia, pen-

---

[1] Le mot *zaouïa* signifie *angle, coin.* Il s'applique à certains édifices bâtis ordinairement sur les tombeaux de saints personnages et habités par des marabouts *(morabet)*, hommes retirés du monde, qui s'adonnent à la prière et à l'enseignement. Il y a des *zaouïa* qui renferment des bibliothèques et qui sont fréquentées par de nombreux étudiants *(toleba)*. Les *zaouïa* s'appellent quelques fois *ribat.* (Voyez la note suivante.)

[2] *Morabet* (le *marabout* des Européens) signifie *attaché à un ribat.* Les *ribat* étaient d'abord des forts bâtis sur la frontière du territoire musulman pour tenir en respect les nations voisines. Il devint de mode chez les dévots d'aller passer quelques mois dans un de ces établissements afin de se donner le mérite d'avoir fait la guerre sainte. Plus tard, les *ribat* perdirent, presque partout, leur caractère militaire et devinrent des couvents, où les hommes pieux s'occupaient de la prière et de l'étude. *Ribat* signifie *lien*; on appelait ces forts ainsi, parce qu'ils servaient à *lier* les bras à l'ennemi. Un historien arabe rapporte que, de son temps, il y avait une ligne non interrompue de *ribats* sur la frontière musulmane, depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la Chine.

[3] L'auteur a laissé la date en blanc, mais l'événement dont il parle à dû se passer vers l'an 700 de l'hégire.

dant la nuit, au secours des assiégés. Avec cette troupe marchèrent aussi les Aulad-Harbi, branche des Douaouida. Le lendemain, de bonne heure, ils surprirent les insurgés, et dans le combat qui s'ensuivit, ils tuèrent Séadâ et un grand nombre de ses partisans. On porta la tête de cet aventurier à Ibn-Mozni.

Les autres disciples du réformateur ayant appris cette nouvelle, quittèrent leurs quartiers d'hiver et rentrèrent dans le Zab sous la conduite d'Abou-Yahya-Ibn-Ahmed-Ibn-Omar, chef des Aulad-Mahrèz. Cet émir avait sous ses ordres Atïa-Ibn-Soleiman, chef des Aulad-Sebâ, Eïça-Ibn-Yahya, chef des Aulad-Açaker, et Mohammed-Ibn-Hacen, chef des Aulad-Atïa. Ayant alors bloqué Biskera, ils abattirent les dattiers aux environs de la ville et brûlèrent vifs tous les percepteurs d'Ibn-Mozni qui tombèrent entre leurs mains.

Les deux partis en étaient ainsi venus à une rupture ouverte quand Ibn-Mozni fit un appel aux partisans qu'il avait parmi les Douaouida. Deux puissants chefs, les plus braves guerriers de cette tribu, Ali-Ibn-Ahmed, cheikh des Aulad-Mohammed, et Soleiman-Ibn-Ali, cheikh des Aulad-Sebâ, répondirent à son invitation, et marchèrent avec Ali, fils d'Ibn-Mozni, à la rencontre des marabouts. Dans le combat qui s'ensuivit et qui eut lieu dans le Désert, en l'an 713 (1313-4), Ali-Ibn-Mozni, qui commandait les troupes du sultan, perdit la vie. Les insurgés remportèrent une victoire complète, et ayant fait prisonnier Ali-Ibn-Ahmed, ils le conduisirent devant Eïça-Ibn-Yahya. Ce chef lui rendit la liberté par égard pour son collègue, Abou-Yahya-Ibn-Ahmed, qui était frère du captif.

Dès lors la puisssance des *Sonnites* prit un grand accroissement; mais, enfin, Abou-Yahya-Ibn-Ahmed mourut ainsiqu'Eïça-Ibn-Yahya, et les Aulad-Mahrèz se détachèrent de la coalition. Alors les *Sonnites* tinrent conseil à l'effet de se choisir un docteur capable de les éclairer sur les points obscurs de la loi et sur les pratiques de dévotion qui pourraient les embarrasser, et ils jetèrent les yeux sur Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-el-Azrac, natif de Maggara. Ce savant jurisconsulte avait fait ses études à Bougie sous Abou-Mohammed-ez-Zouaoui, un des principaux

docteurs de cette ville. Étant allés le trouver, ils le décidèrent à les accompagner dans leur pays. Il se fixa alors chez Hacen-Ibn-Selama, chef des Aulad-Talha, et ayant rallié tous les *Sonnites* autour de lui, il rendit la puissance des Aulad-Sebâ très-formidable. Dès ce moment ils recommencèrent leurs incursions dans le Zab, et pendant long-temps ils continuèrent à guerroyer contre Ali-Ibn-Ahmed.

Abou-Tachefîn, le sultan [abd-el-ouadite], ayant envahi le territoire hafside, remarqua l'empressement des Arabes à abandonner la cause de cette dynastie. Il envoya donc des présents aux *Sonnites* dans le but de se concilier leur appui, et accorda une pension annuelle au docteur Ibn-el-Azrac.

Les choses restèrent en cet état pendant quelque temps, mais enfin, Ali-Ibn-Ahmed, chef des-Aulad-Mohammed, reprit le dessus sur les sectaires. La mort de leur chef, Hacen-Ibn-Selama, brisa leur puissance, et Ibn-el-Azrac alla habiter Biskera. Nommé cadi de cette ville par Youçof-Ibn-Mozni, qui voulut ainsi les affaiblir encore davantage, il continua, jusqu'à sa mort, à remplir les fonctions de cet office.

Quelque temps venait de s'écouler ainsi, quand Ali-Ibn-Ahmed lui-même entreprit de soutenir la cause des *Sonnites*. En l'an 740 (1339-40), il rassembla un corps de troupes pour cet objet et alla mettre le siége devant Biskera. Soutenu par les renforts que lui firent passer les habitants du Rîgh, il tint cette forteresse bloquée pendant plusieurs mois. Découragé enfin par la résistance des assiégés, il renonça à son entreprise, se réconcilia avec Youçof-Ibn-Mozni et lui resta attaché jusqu'à la fin de ses jours.

La postérité de Séada, composée de plusieurs fils et petit-fils, continue à habiter le *zaouïa* qu'il s'était bâti. La famille Mozni ne cesse de leur témoigner une grande considération, et les Arabes de la tribu de Rîah qui habitent le Désert, leur reconnaissent le droit de donner des sauf-conduits aux voyageurs.

De temps à autre, quelques individus appartenant à la tribu des Douaouida essayent de relever la cause des *Sonnites*, non pas par esprit de religion et de piété, mais parce qu'ils y trouvent un moyen de se faire payer la dîme par la classe des cultivateurs.

Ils font semblant de vouloir corriger les abus, parce que cela leur sert de manteau pour voiler d'autres projets; mais tôt ou tard, ils trahissent leurs véritables intentions, et s'arrachant, les uns aux autres, les fruits de leurs rapines, ils se dispersent sans avoir rien effectué d'utile.

HISTOIRE DES ZOGHBA, TRIBU ISSUE DE HILAL-IBN-AMER. — INDICATION DES BRANCHES DONT ELLE SE COMPOSE.

La tribu de Zoghba est sœur de celle de Rîah. Ibn-el-Kelbi [1] dit que Zoghba et Rîah étaient fils d'Abou-Rebiâ-Ibn-Nehîk-Ibn-Hilal-Ibn-Amer; mais les membres de ces deux tribus se donnent pour descendants d'un nommé *Abd-Illah*, circonstance dont ce généalogiste ne parle pas. Il est vrai qu'il cite un *Abd-Allah* parmi les fils de Hilal. Zoghba et Rîah ont pu être regardés comme les fils de cet Abd-Allah parce qu'il les aurait élevés, ou bien parce que sa haute réputation aurait obscurci celle [de ses frères]. En effet, il arrive très-souvent, dans les généalogies des familles arabes, que l'on trouve le nom d'un oncle ou d'un tuteur substitué à celui d'un père.

Nombreux et puissants lors de leur entrée en Ifrîkïa, les Zoghba subjuguèrent les environs de Tripoli et de Cabes, et tuèrent Saîd-Ibn-Khazroun, prince maghraouien qui gouvernait la première de ces villes. Tel était encore leur état quand les Almohades se rendirent maîtres de l'Ifrîkïa. Ibn-Ghanîa ayant ensuite soulevé cette province, rallia à sa cause plusieurs fractions des tribus hilaliennes, telles que les Rîah et les Djochem; mais les Zoghba s'éloignèrent de lui et prirent le parti des Almohades. Depuis lors, cette dynastie leur a toujours témoigné une prédilection marquée.

Pour défendre le Maghreb central contre Ibn-Ghanîa, les

---

[1] Abou-'l-Monder-Hicham-Ibn-Mohammed-Ibn-es-Saïb-Ibn-el-Kelbi, premier auteur musulman qui composa des traités généalogiques, mourut en 204 (819-20), selon Hadji-Khalfa, ou en 206, selen d'autres autorités. Il était fils de l'Abou-'n-Nadr, dont il est question dans la note (2) de la page 57 de ce volume. Ses ouvrages sont le *Monzel,* le *Djemhera,* le *Ouédjîz,* le *Ferid* et le *Molouk*.

Zoghba firent cause commune avec les Beni-Badîn, tribu zenatienne. A cette époque ils se mirent à parcourir, avec leurs troupeaux, les déserts qui s'étendent depuis Mecîla jusqu'au midi de Tlemcen ; les Beni-Badîn ayant pris possession des plateaux du Tell.

Quand la race zenatienne s'empara du Maghreb central et occupa les villes de ce pays, les Zoghba, liés avec elle par la conformité de ses habitudes comme peuple nomade, et par la confédération qui existait entre eux, pénétrèrent aussi dans cette région et soumirent aux impôts une partie considérable de la population.

Les Zoghba ayant quitté le Désert avec leurs familles, laissèrent sans défense la partie dans laquelle ils s'étaient tenus jusqu'alors ; aussi, leurs voisins, les Arabes makiliens, y entrèrent par le côté occidental et subjuguèrent la portion de cette tribu qui s'y trouvait encore.

Ils lui imposèrent une taxe à titre de *khafara (prix de protection)*, et qui consistait en jeunes femelles de chameaux, choisies par eux-mêmes. Voulant se soustraire à cette espèce de servitude, les Zoghba formèrent un complot, à la tête duquel figura Thouaba-Ibn-Djoutha de la famille de Soueid. Par suite de cette conjuration, dont, du reste, nous aurons bientôt occasion de parler, ils expulsèrent de chez eux les Makil envahisseurs.

Plus tard, quand les dynasties zenatiennes empêchèrent les Arabes de mettre le pied dans le Tell, à cause des actes de brigandage auxquels ils s'y livraient, les Zoghba rentrèrent dans le Désert et abandonnèrent au gouvernement la possession des plateaux et des terrains cultivables. Retirés dans un pays où l'importation des grains se faisait très-difficilement, ils virent dépérir leurs bêtes de somme et se trouvèrent enfin réduits au dernier degré de la misère.

Le gouvernement *(zenatien)* les força alors à lui envoyer des contingents en hommes, et à lui payer la dîme et un tribut ; mais enfin, la puissance des Zenata s'affaiblit, leur empire pencha vers sa ruine, les princes du sang dressèrent sur les frontières l'étendard de la révolte, et les Zoghba retrouvèrent l'occasion de péné-

trer encore dans le Tell et d'y rétablir leur autorité. Les Zenata, qui avaient essayé de leur en disputer la possession, furent défaits dans presque toutes les rencontres. Alors le gouvernement acheta leur appui, en leur concédant un grand nombre de villes et d'autres localités du Maghreb central. Dès ce moment, leurs nomades commencèrent à parcourir cette province, et de tout côté, ils y établirent leur domination, ainsi que le lecteur le verra plus tard.

La tribu de Zoghba se compose d'un grand nombre de branches, telles que les Yezîd, les Hosein, les Malek, les Amer et les Aroua. Ces peuplades se sont partagé le Maghreb central, comme cela sera exposé dans l'histoire de chacune d'elles.

Les descendants de Yezîd, fils de Zoghba, tenaient un haut rang parmi les autres tribus de la même origine, tant par leur nombre que par la noblesse de leur caractère. Les gouvernements établis cherchaient toujours à se les concilier; et parmi tous les Arabes, les Beni-Yezîd furent les premiers à obtenir de l'état la jouissance d'une certaine portion du territoire dans l'intérieur du Tell. Ainsi les Hafsides leur donnèrent des fiefs dans le Hamza, pays faisant partie du territoire de Bougie et touchant aux régions occupées par les Rîah et les Athbedj. Pour s'établir dans leurs nouvelles possessions, les Beni-Yezîd traversèrent les défilés qui mènent aux plateaux du Hamza et pénétrèrent jusqu'au Dehous et à Beni-Hacen. Ils occupèrent ensuite les plaines et les pâturages de ces contrées, et prêtèrent leurs services à l'état quand il s'agissait de faire payer l'impôt aux populations sanhadjiennes et zouaouiennes. Chaque fois que le gouvernement de Bougie se trouvait trop faible pour entreprendre le recouvrement des impôts dans ce pays, les Beni-Yezîd se chargeaient de cette opération et s'en acquittaient très-bien. Cette conduite leur mérita de nouvelles marques d'honneur, et la concession d'une grande partie du territoire où ils se trouvaient.

Dans la suite, les Zenata enlevèrent ce pays aux Hafsides et le détachèrent de la principauté de Bougie pour se l'approprier; mais, à l'époque où leur puissance commençait à décliner, ils eurent à soutenir une longue guerre contre les Arabes et à

souffrir que les Beni-Yezîd s'emparassent de toute la région que nous venons d'indiquer. Depuis lors, cette tribu continue à l'habiter et à y prélever pour elle-même les impôts et les contributions.

La tribu de Yezîd se divise en plusieurs grandes familles, telles que les Hameïan-Ibn-Ocba-Ibn-Yezîd, les Djouab, les Beni-Kerz, les Beni-Mouça, les Mérabéâ, et les Khachna. Les ancêtres de ces peuplades étaient tous fils de Yezìd, fils d'Abs, fils de Zoghba.

Parmi les populations nomades de cette race on compte les Agerma-Ibn-Abs, tribu-sœur des précédentes.

Le droit de commander aux Beni-Yezîd appartenait d'abord aux Aulad-Lahec, et ensuite aux Aulad-Moâfa, des mains desquels il passa dans la maison de Sâd. Sâd était fils de Malek-Ibn-Abd-el-Caoui-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Saîd-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Mehdi-Ibn-Yezîd-Ibn-Abs-Ibn-Zoghba ; mais les membres de cette famille prétendent que Mehdi, l'aïeul de Saîd, était fils d'Abd-er-Rahman, fils d'Abou-Bekr-es-Siddîc [le premier khalife musulman, successeur de Mahomet]. Cette opinion est inadmissible, parce qu'elle est en opposition avec le grand principe que nous avons établi ailleurs et d'après lequel on doit reconnaître que le commandement d'une tribu ne passe jamais dans une famille qui lui est étrangère par la naissance [1]. Il y a d'autres personnes qui font descendre les Beni-Sâd de Seloul, fils de Morra-Ibn-Sâsâ, mais le principe que nous venons d'invoquer s'applique également à cette opinion et en démontre la fausseté [2]. On a même regardé les Beni-Yezìd et les Beni-Seloul comme descendus d'un même ancêtre, et on les a désignés collectivement par le nom de Beni-Fatema.

Les Sâd se composent de trois familles : les Beni-Madi-Ibn-Rizc-Ibn-Sâd, les Beni-Mansour-Ibn-Sâd et les Zoghli-Ibn-Rizc-

---

[1] Ici nous avons développé la pensée de l'auteur. C'est dans un chapitre de ses *Prolégomènes* qu'il a discuté ce point.

[2] Le raisonnement d'Ibn-Khaldoun n'est pas conclusif, car le principe qu'il invoque admet des exceptions.

Ibn-Sâd. Aux Zoghli est réservé le commandement en chef de toutes les branches de la tribu de Yezîd, tant de celles qui s'adonnent à la vie nomade que de celles qui ont des demeures fixes. Il est à notre connaissance que ce privilége avait appartenu à Zîan-Ibn-Zoghli, et ensuite à Dîfel, frère de celui-ci. De Dîfel l'autorité passa successivement à son frère, Abou-Bekr, à Saci, fils d'Abou-Bekr, à Mâtouc, autre fils du même, à leur cousin, Mouça, fils d'Abou-'l-Fadl-Ibn-Zoghli, à Ahmed, frère du précédent, à leur frère, Ali-Ibn-Abi-'l-Fadl, et enfin à Abou-'l-Leil, fils de Mouça et petit-fils d'Abou-'l-Fadl. Abou-'l-Leil mourut en 791 (1389) et eut pour successeur son fils.

Autrefois, les Beni-Yezîd comptaient les Beni-Amer au nombre de leurs confédérés; quand ils changeaient de station, les Beni-Amer les accompagnaient, et dans leurs guerres, ce même peuple leur servait d'auxiliaire. Sous le régne du khalife hafside, El-Mostancer, les Rîah, commandés, d'abord, par leur chef Mouça-Ibn-Mohammed-Ibn-Masoud, et ensuite par son fils Chibl, se livrèrent, pendant un temps considérable, à des hostilités contre les Zoghba. Les Beni-Yezîd prirent une part très-active dans cette querelle, à cause de leur voisinage avec les parties belligérantes. En récompense des secours que leurs confédérés, les Beni-Amer, leur avaient fournis pendant ces dissensions, les Beni-Yezîd s'imposèrent une contribution annuelle de mille grands sacs *(gherara)* de grains; don qui fut appelé le gherara. L'on rapporte que les Beni-Amer avaient mérité cette marque de reconnaissance par leur empressement à venir en aide à Abou-Bekr-Ibn-Zoghli auquel, pendant ces troubles, les Rîah avaient enlevé Dehous, localité qui fait partie du Hamza. La portion des Beni-Amer qui accourut à son appel se composait des Aulad-Chafâï, commandés par Saleh-Ibn-Balegh, des Beni-Yacoub sous les ordres de Dawoud-Ibn-Attaf, et des Hamîd, sous la conduite de Yacoub-Ibn-Moarref. Au moyen de ce renfort Abou-Bekr-Ibn-Zoghli recouvra la possession de son territoire, qu'il greva ensuite du gherara, offrande destinée à la tribu qui l'avait secouru. Pendant un temps assez long cet impôt continua à être payé régulièrement aux Beni-Amer.

Vers le temps où Yaghmoracen établit son autorité dans Tlemcen et les pays voisins, époque à laquelle les Zenata vinrent occuper le Tell et les plateaux, les Makil se livraient dans ces régions à tous les désordres. Voulant contenir la violence de ces Arabes en leur donnant pour voisin un peuple rival, Yaghmoracen fit venir les Beni-Amer des lieux qu'ils parcouraient dans la partie du Désert appartenant aux Beni-Yezîd, et les établit près de lui, dans le Désert [au sud] de Tlemcen. La tribu de Hameïan[1], branche des Beni-Yezîd et descendue d'Ocba-Ibn-Yezîd, y suivit les Beni-Amer parce que, s'adonnant exclusivement à la vie nomade et au soin des troupeaux, elle n'avait point de séjour fixe. Encore aujourd'hui on considère les Hameïan comme faisant partie des Beni-Amer.

Le reste des Beni-Yezîd occupa les campagnes fertiles de la région maritime [à l'est d'Alger] et s'y établit à demeure. Un très-petit nombre d'entr'eux, composé de quelques membres de la famille d'Akerma et de diverses fractions de celle d'Abs, continue, cependant, jusqu'à ce jour, à vivre en nomades ; ils fréquentent la partie du Désert que parcourent les Aulad-Zoghli, et, presque toujours, ils s'y rendent de compagnie avec eux ou avec les alliés qu'ils se sont faits parmi les nomades de la tribu de Zoghba et ceux de la tribu de Rîah.

Entre les branches des Beni-Yezîd-Ibn-Abs-Ibn-Zoghba, on remarque celles des Beni-Khachîn [les Khachna], des Beni-Mouça, des Beni-Moâfa et des Beni-Lahec. Ces deux dernières familles avaient exercé le commandement sur toute la tribu antérieurement aux Beni-Sâd-Ibn-Malek. On y compte de plus les Beni-Djouab, les Beni-Kerz et les Beni-Marbê, appelés aussi les Merabéâ. Toutes ces peuplades occupent encore le pays du Hamza[2]. Une petite tribu, branche des Merabéâ, vit actuellement avec ses troupeaux dans les plaines de Tunis, où elle est connue sous le nom de Zoghba.

---

[1] Si nous admettons l'orthographe ponctuée de ce nom, telle que les meilleurs manuscrits nous la présentent, il faut le prononcer *Homeïyan*.

[2] Ils habitent maintenant entre le Hamza et la plaine de la Métidja.

Les Beni-Hosein-Ibn-Zoghba occupaient le pays qui touche à la partie occidentale du territoire habité par les Beni-Yezîd. A côté d'eux, les Thâleba, branche de la tribu de Makil, possédaient la région qui s'étend depuis la mer jusqu'à Tîteri et à Médéa. Dans la suite, cette contrée fut enlevée aux Thâleba par les Beni-Toudjîn [1], branche de la tribu des Beni-Badîn.

Comme les Toudjîn avaient pour voisins les Beni-Hosein, tribu aux habitudes nomades, ils les obligeaient à leur fournir, sur réquisition, un contingent en hommes, et à leur payer un tribut en sus des impôts. Plus tard, les Beni-Abd-el-Ouad mirent fin à la domination que les Toudjînides exerçaient autour de Médéa, et ayant alors abreuvé les Hosein d'humiliations, ils les soumirent aux impôts et aux avanies de toute nature : les décimant par l'épée et les accablant de corvées, ils les réduisirent enfin au rang des autres peuplades soumises à l'impôt.

Dans la suite, les Beni-Merîn étendirent leur domination sur toutes les populations d'origine zenatienne, comme nous le raconterons plus tard, et ces mêmes Hosein devinrent les sujets les plus obéissants de leur empire.

La puissance des Arabes commença à se faire sentir de nouveau quand la mort du sultan Abou-Einan eut permis à Abou-Hammou-Mouça de rétablir le royaume des Beni-Abd-el-Ouad. La puissance des Zenata fléchit vers la même époque; leur empire éprouva le sort de tous les autres et tomba en décadence; alors les Hosein s'emparèrent de Tîteri, c'est-à-dire, de la montagne d'Achîr, et s'y fortifièrent. Ils y étaient déjà établis quand Abou-Zîan, cousin du sultan Abou-Hammou [et fils d'Abou-Saîd, sultan] qui régna avant celui-ci, passa chez eux. Il s'était échappé de l'espèce de captivité dans laquelle les Mérinides le retenaient, et après avoir visité Tunis, il annonçait maintenant l'intention de monter sur le trône que son père avait occupé, et d'enlever le pouvoir à son cousin par les armes. Après plusieurs aventures dont je ferai le récit ailleurs, il s'arrêta chez les Ho-

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *Li-Beni-Toudjîn*, à la place de *Min-Beni-Toudjîn*.

sein au moment le plus opportun, car ils cherchaient une occasion comme celle-là afin de secouer le joug dont le gouvernement de Tlemcen les avait chargés. Aussi, lui firent-ils l'accueil le plus empressé, et s'étant engagés à le soutenir, ils en écrivirent à leurs frères et aux chefs des autres tribus zoghbiennes, telles que les Beni-Soueid et les Beni-Amer. Ayant obtenu la promesse de leur appui, ils se retranchèrent dans la montagne de Tîteri et repoussèrent, à plusieurs reprises, les troupes qu'Abou-Hammou avait envoyées contre eux Alors, ce sultan marcha en personne pour les combattre, mais il eut à essuyer un nouveau revers. Par suite de ce dernier combat les Zoghba recouvrèrent la prépondérance qu'ils avaient tant ambitionnée.

Depuis ce temps, ils ont continué à résister avec succès aux prétentions du gouvernement [abd-el-ouadite], et ayant obtenu la concession de cette partie de la province, ils se la sont partagée entre eux. Abou-Zîan passa chez les Rîah après avoir fait la paix avec son cousin. Les Hosein ayant acquis par son moyen la puissance qu'ils conservent encore, se firent concéder par le gouvernement tous les territoires dont ils s'étaient emparés aux environs de Médéa et dans le pays des Sanhadja.

La tribu des Hosein forme deux grandes branches, les Djondel et les Kharrach. A celle de Djondel appartient la famille de Sâd-Ibn-Khonfer-Ibn-Mobarek-Ibn-Fodail-Ibn-Sinan-Ibn-Sebâ-Ibn-Mouça-Ibn-Komam-Ibn-Ali-Ibn-Djondel. Le droit de commander cette branche appartient à Ali et à Séïdhom, fils de Khalifa-Ibn-Sâd, mais les Aulad-Khachâ-Ibn-Djondel l'avaient exercé avant eux. Les Khachâ ont maintenant pour chef Ali-Ibn-Saleh-Ibn-Debbab-Ibn-Mobarek-Ibn-Mahya-Ibn-Mohelhel-Ibn-Chokr-Ibn-Amer-Ibn-Mohammed-Ibn-Khachâ.

Les Kharrach, seconde branche des Hosein, se composent de trois grandes familles : les Aulad-Masoud-Ibn-Modaffer-Ibn-Mohammed-el-Kamel-Ibn-Kharrach, qui obéissent aux fils de Rehab-Ibn-Eïça-ben-bou-Bekr-Ibn-Zemam-Ibn-Masoud ; les Aulad-Feredj-Ibn-Modaffer, commandés par les fils de Khalîfa-Ibn-Othman-Ibn-Mouça-Ibn-Feredj, et les Aulad-Tarîf-Ibn-Mâbed-Ibn-Kharrach. Cette dernière famille, que l'on appelle aussi El-Méâ-

beda [les Mâbeds], a pour chefs deux descendants d'Arîf-Ibn-Tarîf, savoir : Zîan-Ibn-Bedr-Ibn-Masoud-Ibn-Moarref-Ibn-Arîf et Misbah-Ibn-Abd-Allah-Ibn--Kethîr-Ibn-Arîf. Quelques personnes ont regardé les Aulad-Modaffer comme appartenant à la tribu de Soleim ; selon leur opinion, Modaffer, fils de Mohammed-el-Kamel, quitta les Beni-Soleim pour aller s'établir parmi les Kharrach. Dieu sait si cela est vrai.

Les Beni-Malek, descendants de Malek-Ibn-Zoghba, formèrent aussi trois grandes familles : celle de Soueid-Ibn-Ammar-Ibn-Malek, celle d'Attaf-Ibn Roumi-Ibn-el-Hareth-Ibn-Malek, et celle des Dïalem, dont l'aïeul, Dîlem, était fils de Hacen-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Roumi.

Les Soueid avaient été confédérés des Beni-Badîn avant que ceux-ci eussent fondé des dynasties, et comme ils s'étaient attachés plus particulièrement aux Beni-Abd-el-Ouad, ils recevaient d'eux certaines gratifications payables par les villes de Cîrat, El-Batha et Hoouara.

Quand les Beni-Badîn s'emparèrent des plateaux et villes du Maghreb central, les Beni-Toudjîn en obtinrent pour leur part cette portion du bord méridional du Tell qui s'étend depuis Calâ-Saïda, du côté de l'occident, jusqu'à Médéa, du côté de l'orient. Ils possédèrent ainsi la Calâ-t-Ibn-Selama, Mindas, le Ouancherîch, Ouzîna et les pays intermédiaires ; de sorte qu'ils se trouvèrent voisins des Beni-Malek, tant dans le Désert que dans le Tell.

Quand les Beni Abd-el-Ouad obtinrent possession de Tlemcen et s'y établirent, ainsi que dans les pays voisins, les Soueid, d'entre toutes les tribus zoghbiennes, étaient leurs confédérés les plus dévoués.

Parmi les Soueid, on distingue plusieurs branches remarquables, telles que les Flîta, les Chebaba, les Modjaher et les Djoutha, familles dont les aïeux étaient tous fils de Soueid.

Les Hassasna (ou Hassan), branche des Chebaba, descendent de Hassan-Ibn-Chebaba. Les Ghofeir, les Chafâï et les Mâlef ont pour aïeul Selîma-Ibn-Modjaher ; les Bou-Kamel, les Bou-Rahma et les Hamdan remontent à Mocadder-Ibn-Modjaher. Quelques-

uns de leurs généalogistes prétendent cependant, que Mocadder n'était pas l'aïeul de ces trois tribus et que ce furent les Bou-Kamel qui donnèrent cours à cette erreur.

Avant et pendant [1] le règne de Yaghmoracen, les Soueid eurent pour chefs les Aulad-Eïça-Ibn-Abd-el-Caoui-Ibn-Hamdan. Eïça eut trois fils : Mehdi, Atïa et Terad, mais le commandement fut spécialement réservé à Mehdi. De Mehdi l'autorité passa à son fils Youçof et puis à Omar-Ibn-Mehdi, frère de Youçof. Yaghmoracen concéda à Youçof-Ibn-Mehdi les villes d'El-Batha et de Cîrat, mais il accorda la plaine d'El-Batha à Anter-Ibn-Terad-Ibn-Eïça. Ces chefs se firent payer tribut par les habitants des localités que nous venons de nommer, sans encourir la désapprobation de Yaghmoracen. Il arrivait même quelquefois à ce prince, quand il allait faire la guerre, d'installer Omar-Ibn-Mehdi à Tlemcen comme son lieutenant et comme gouverneur de toute la partie orientale de ses états.

Pendant ce temps, les Soueid nomades avaient cessé de fréquenter le Désert; il n'y resta qu'un très-petit nombre d'entre eux, appartenant, les uns, aux Djoutha, les autres aux Flîta, aux Malef, aux Ghofeir, aux Chafâï, etc.. Les Makil subjuguèrent ensuite ces peuplades et exigèrent d'elles un tribut annuel consistant en chameaux dont ils eurent soin de choisir les jeunes femelles. Le chef makilien qui touchait cet impôt se nommait, selon les uns, Abou-'r-Rîch-Ibn-Nehar-Ibn-Othman-Ibn-Obeid-Allah; et selon les autres, Ali-ben-Othman, frère de ce Nehar. Quelques personnes ont cependant rapporté que Amer-Ibn-Hamîd imposa cette taxe à son peuple en faveur des Makil; voulant ainsi les récompenser du secours qu'ils lui avaient fourni contre ses ennemis.

L'usage de payer tribut aux Makil cessa au bout de quelque temps. Plusieurs personnages de haut rang parmi les Zoghba avaient fait des démarches pour en obtenir une diminution et ils finirent par maltraiter les Makiliens au lieu de leur donner ce qu'ils demandaient.

---

[1] Malgré l'autorité des manuscrits, il faut lire *li-âhd*, à la place de *li-âhdihim*.

Ayant indiqué l'origine de cet impôt d'après les renseignements de Youçouf-Ibn-Ali-Ibn-Ghanem, chef makilien qui les tenait lui-même des anciens de sa tribu, je vais maintenant raconter de quelle manière il fut aboli. Les Makil étaient convenus entre eux que chacune de leurs tribus le recueillirait à son tour et le garderait pour elle. Quand les Obeid-Allah durent venir le percevoir, Thouaba-Ibn-Djoutha rassembla son peuple et l'engagea à repousser leurs prétentions. Il en résulta un conflit à la suite duquel les Zoghba chassèrent leurs adversaires dans la partie orientale du pays. Se plaçant alors de manière à leur couper toute communication avec les autres tribus makiliennes, ils leur livrèrent plusieurs combats dans lesquels ils perdirent eux-mêmes leurs chefs Ibn-Djoutha et Ibn-Mermah. La tribu d'Obeid-Allah adressa alors aux autres tribus makiliennes un poème dans lequel on remarque les vers suivants :

Enfants de Makil ! si vous nous refusez des secours contre l'ennemi, sachez, au moins, ce qui nous est arrivé :

Nous avons tué Ibn-Djoutha ; Ibn-Mermah, le brave, reste prosterné dans la poussière ! Voilà de nos exploits !

Les Makil vinrent au secours de leurs frères et forcèrent les Zoghba à prendre la fuite. Les Obeid-Allah effectuèrent leur jonction avec leurs parents, les Beni-Mansour et les Doui-Hassan, mais, depuis ce temps, les Zoghba sont restés libres de cet impôt.

Plus tard, un conflit ayant éclaté entre Yaghmoracen et les Soueid, ceux-ci perdirent leur chef Omer-Ibn-Mehdi et abandonnèrent les plateaux et les pâturages du royaume abd-el-ouadite pour rentrer dans la partie du Désert qui touche au territoire habité par les Toudjîn. Ils formèrent alors une confédération avec ce peuple et le soutinrent dans ses guerres contre les Beni-Abd-el-Ouad. Plusieurs de leurs familles, devenues trop faibles peur se livrer davantage à la vie nomade, s'établirent, vers cette époque, dans les campagnes d'el-Batha et de Cîrat : les Chebaba, les Modjacher, les Flîta, les Ghofeir, les Chafâï, les Malef, les Bou-Rahma et les Bou-Kamel prirent alors des habitations fixes ; Bakhîs-Ibn-Ammar, tribu sœur de celle de Soueid, s'installa dans la campagne d'Oran, et s'étant soumis à la nécessité de

payer au gouvernement un tribut et les taxes ordinaires, elle descendit au rang des peuples soumis à l'impôt.

La partie de la tribu de Soueid qui s'adonnait à la vie nomade eut pour chef Othman-Ibn-Omar. A la mort d'Othman, son fils Meimoun succéda au commandement, mais Saîd, un autre fils d'Othman, le lui enleva. Une guerre ayant alors éclaté entre les Soueid et les Beni-Amer-Ibn-Zoghba, le gouvernement abd-el-ouadite accabla les deux parties du poids de sa puissance, mais les hostilités se prolongèrent jusqu'à l'époque où Youçof-Ibn-Yacoub mit le siége devant Tlemcen. Ce monarque resta fort longtemps sous les murs de cette ville, et pendant qu'il la tenait étroitement bloquée, il reçut la visite de Saîd-Ibn-Othman-Ibn-Omar-Ibn-Mehdi, chef des Soueid. Dans les premiers temps, il le traita avec de grands honneurs et le fit asseoir auprès de lui aux audiences publiques, mais ensuite, il forma le projet de lui ôter la vie. Averti du sort qui l'attendait, Saîd prit la fuite, et, rentré au sein de sa tribu, il fit plusieurs incursions sur les frontières du Tell et occupa le Seressou, territoire situé au midi du pays des Toudjîn. Une fraction des Akerma, branche des Beni-Yezîd, vint alors se joindre à lui, et comme elle était trop faible pour se livrer plus longtemps à la vie nomade, il l'établit sur le Mont-Gherîgera, au midi du Seressou, et lui imposa un tribut.

Saîd continua à poursuivre la même carrière jusqu'à ce que la mort de Youçof-Ibn-Yacoub vint relever la puissance de la famille de Yaghmoracen. Abou-Tachefîn-Ibn-Mouça-Ibn-Othman-Ibn-Yaghmoracen étant monté sur le trône de Tlemcen, accorda sa faveur spéciale à Arîf-Ibn-Yahya [-Ibn-Othman, neveu de Saîd], parce qu'avant de régner, il l'avait eu pour camarade et ami ; mais ensuite, par un de ces caprices habituels aux rois, il le prit en aversion. D'ailleurs, son affranchi Hilal exerçait un grand ascendant sur lui et voyait avec jalousie l'influence que ce chef s'était acquise.

Arîf-Ibn-Yahya passa alors aux Mérinides, souverains du Maghreb-el-Acsa, et se présenta à la cour du sultan Abou-Saîd. Ceci eut lieu en l'an 720 (1320). Abou-Tachefîn fit alors arrêter Saîd-Ibn-Othman, l'oncle d'Arîf, et le jeta dans une prison où il

mourut, peu de temps avant la chute de Tlemcen. Meimoun-Ibn-Othman, frère de Saîd, se réfugia, avec ses fils, auprès du sultan mérinide, sachant que ce prince avait reçu Arîf-Ibn-Yahya de la manière la plus honorable et qu'il lui avait assigné, dans la salle d'audience, une place rapprochée de la sienne. Le sultan Abou-'l-Hacen, fils et successeur d'Abou-Saîd, admit Arîf-Ibn-Yahya dans son intimité et le choisit pour conseiller et ami. Dès-lors Arîf travailla sans cesse à pousser les Mérinides contre le souverain de Tlemcen. La haute faveur dont il jouissait ayant enfin excité la jalousie de Meimoun-Ibn-Othman, celui-ci abandonna la cour et se rendit, avec ses fils, auprès d'Abou-Ali, frère du sultan Abou-'l-Hacen et seigneur de Tafilelt. Meimoun mourut dans cette ville, et ses fils entrèrent au service d'Abou-'l-Hacen lorsque celui-ci eut vaincu son frère.

Le sultan mérinide marcha ensuite sur Tlemcen à la tête de toutes les populations du Maghreb, et après y avoir assiégé les Zîanides pendant deux ans, il emporta la ville d'assaut, renversa la dynastie abd-el-ouadite et tua le sultan Abou-Tachefîn à la porte même du palais. Devenu, par cette conquête, maître absolu du Maghreb-el-Acsa et du Maghreb central, il étendit sa domination jusqu'à Tedellis, ville située sur la frontière des états hafsides, et il put alors réunir sous un même drapeau tous les peuples d'origine zenatienne.

Pendant que les Beni-Amer-Ibn-Zoghba, amis dévoués des Beni-Abd-el-Ouad, s'étaient réfugiés dans le Désert, Arîf-Ibn-Yahya obtint d'Abou-'l-Hacen la préséance sur tous les chefs makiliens et zoghbiens qui étaient au service de l'empire.

Semaoun, fils de Saîd, auquel le sultan avait déjà accordé le commandement des nomades soueidiens, mourut en 732 (1131-2), quelque temps avant la prise de Tlemcen, pendant que ce monarque était à Teçala. Son frère et successeur, Atïa, n'exerça le pouvoir que peu de mois, et il cessa de vivre bientôt après la chute de cette capitale. Le sultan confia alors le commandement des Soueid et de toutes les autres branches des Beni-Malek à Ouenzemmar, fils d'Arîf; il lui donna aussi le commandement de toutes les populations nomades qui occupaient ses

états. Ce fut dès-lors à Ouenzemmar que ces peuples payèrent la dîme et le tribut; ils s'attachèrent à sa famille et leurs chefs se laissèrent diriger par ses conseils. El-Masoud-Ibn-Saîd, cousin de Ouenzemmar, passa chez les Beni-Amer, et ayant envahi, avec eux, les terres de l'empire, il proclama sultan un boucher qui ressemblait beaucoup à Abd-er-Rahman, fils d'Abou-'l-Hacen; mais Ouenzèmmar rassembla des troupes et dispersa les insurgés. Nous donnerons ailleurs les détails de cette révolte.

Arîf-Ibn-Yahya servit le sultan en qualité d'ambassadeur et remplit plusieurs missions auprès des Hafsides, souverains de l'Ifrîkïa, des Beni-'l-Ahmer, sultans de l'Andalousie et des Turcs (*Mamlouks*) qui gouvernaient l'Égypte. Il continua à remplir ces fonctions jusqu'à la mort de son maître, Abou-'l-Hacen.

Abou-Einan s'étant emparé de Tlemcen, événement dont nous aurons ailleurs occasion de parler, témoigna aux Soueid la vive satisfaction que leur dévouement lui avait causée, et ayant élevé Ouenzemmar, fils d'Arîf, au-dessus de tous les chefs des tribus nomades de la race de Zoghba, il lui concéda le territoire du Seressou, la Calâ-t-Ibn-Selama et une grande partie du pays occupé par les Toudjîn. A la mort de son père, Ouenzemmar reçut l'ordre de quitter le Désert et de se rendre à la cour. Installé alors dans la place qu'Arîf avait occupée auprès du sultan, il se vit, dès ce moment, entouré d'une faveur qui ne subit plus aucune altération. Son frère Eïça reçut alors le haut commandement des tribus nomades.

Après la mort du sultan Abou-Einan, la dynastie abd-el-ouadite se releva dans la personne d'Abou-Hammou-Mouça, fils de Youçof, fils d'Abd-er-Rahman, fils de Yahya, fils de Yaghmoracen. Cette révolution dut son succès à Sogheir-Ibn-Amer, et à la tribu de ce chef, qui voulurent ainsi témoigner leur attachement à la famille de Yaghmoracen et leur haine de la domination sévère et tyrannique des Mérinides. Les Beni-Abd-el-Ouad rentrèrent en possession de la province de Tlemcen ainsi que de la ville, et ils donnèrent le commandement des Soueid à Meimoun-Ibn-Saîd-Ibn-Othman.

Vers cette époque, Ouenzemmar conçut la pensée de renoncer

au monde, et voulant consacrer le reste de ses jours à la dévotion, il se fit bâtir un château sur le bord du Molouïa, à l'extrême limite du territoire mérinide. Il y habite encore aujourd'hui, et les princes de la maison de Merîn continuent à le traiter avec une haute considération à cause des services qu'il a rendus à leurs pères. Ils le prennent pour conseiller intime, et ils emploient toujours son entremise quand ils ont des affaires importantes à régler avec les rois et les grands des autres pays. Pour cette raison les souverains voisins, les chefs arabes et les gouverneurs des provinces ont toujours les yeux fixés sur lui.

Abou-Bekr et Mohammed, frères de Ouenzemmar, étant rentrés dans leur tribu, firent assassiner Meimoun, dans sa tente, par quelques-uns de leurs dépendants et serviteurs. Après ce méfait, ils s'emparèrent du commandement des nomades.

En l'an 767 (1365-6), les Hosein proclamèrent la souveraineté d'Abou-Zîan et soutinrent ce prince dans une tentative de révolte contre son cousin, le sultan Abou-Hammou. Dès-lors, la puissance des Arabes se fit sentir de nouveau, et ce peuple commença à envahir les pays occupés par les Zenata. S'étant alors établis dans les parties du Tell que le gouvernement zenatien ne pouvait plus défendre, ils entrèrent dans le Maghreb central par tous les défilés que l'on avait laissés sans gardes, et s'avancèrent dans l'intérieur de la province, mais graduellement et lentement comme l'ombre que projette le soleil.

A la suite de cette invasion, les Zoghba obtinrent des territoires considérables; bon gré, mal gré, le sultan ayant dû accorder toutes leurs demandes. Aux tribus amies il donnait des apanages pour récompenser leurs services et s'assurer leur attachement; aux tribus ennemies, il en concéda d'autres afin de mettre un terme à leurs brigandages.

De cette manière, les Zenata se virent obligés d'évacuer une portion considérable de leur propre territoire et de se retirer dans leurs provinces maritimes, pendant que chaque tribu de ces Arabes obtint, sur le Tell, la possession des lieux qui avoisinaient les régions qu'elle fréquentait dans le Désert. Les Beni-Yezîd redevinrent maîtres des pays du Hamza et de Beni-Hacen, et ils

refusèrent même de payer l'impôt; les Beni-Hosein occupèrent la campagne de Médéa; les Attaf, celle de Miliana; les Dïalem, le pays d'Ouzîna, et les Soueid, tout le territoire des Beni-Toudjîn, à l'exception du Ouancherîch, où les difficultés du terrain s'opposaient à leur progrès. Une fraction de la tribu de Toudjîn restait encore dans cette localité et reconnaissait pour chefs les enfants d'Omar-Ibn-Othman, de la tribu d'El-Hachem, branche des Beni-Tîgherîn.

Quant aux Beni-Amer [-Ibn-Zoghba], ils occupent le pays qui s'étend depuis Teçala et Melèta jusqu'au Zîdour, et de là, à Guedara, montagne qui domine Oran. Le sultan se réserva les villes de ce territoire à l'exception de Kelmîtou et de Mazouna, dont il concéda la première à Abou-Bekr, fils d'Arîf, et la seconde à Mohammed, fils d'Arîf. Du reste, son gouvernement abandonna aux Beni-Amer tout le plat pays, et il s'en fallut de bien peu qu'ils ne s'emparassent aussi des grandes villes. Mais tout commencement est suivi d'une fin, et à chaque chose il y a un terme écrit; aussi [leur progrès s'est arrêté et] ils se trouvent encore dans l'emplacement que nous venons d'indiquer.

Aux environs d'El-Batha se trouve une autre branche des Soueid appelée les Habra et que l'on regarde comme descendue de Modjaher-Ibn-Soueid, bien qu'ils se disent eux-mêmes appartenir à la famille d'El-Micdad-Ibn-el-Asoued [1], laquelle faisait partie de la tribu de Behra, branche de celle de Codâa. Il y en a aussi parmi eux qui veulent rattacher leur tribu à celle de Todjîb, branche de la tribu [himyerite] de Kinda. Dieu seul sait la vérité à cet égard.

Parmi les nomades Soueidiens on rencontre une peuplade de pasteurs appelée Sobeih. Elle tire son origine de Sobeih-Ibn-Eiladj-Ibn-Malek [-Ibn-Zoghba], et se fait respecter par son nombre et sa puissance. Quand les nomades de la tribu de Soueid se mettent en marche, elle les accompagne, et elle s'arrête avec eux aux mêmes lieux de station.

---

[1] Micdad-Ibn-el-Asoued, fut un des principaux compagnons de Mahomet. Il mourut à Médine en l'an 33 (653-4), à l'âge de 70 ans. — *(Tehdib-el-Asmâ.)*

La tribu de Hareth-Ibn-Malek fournit deux branches, les Attaf et les Dïalem. Les premiers occupent une partie du territoire située au midi de Milîana, et les familles d'entr'eux qui s'appliquent à la vie nomade reconnaissent pour chefs les fils de Zîan-Ibn-Yacoub-Ibn-Mouça-Ibn-Yacoub-Ibn-Naser-Ibn-Aroua-Ibn-Mansour-Ibn-Abi-'d-Dîb-Ibn-Hacen-Ibn-Eïad-Ibn-Attaf-Ibn-[Roumi-Ibn-Attaf]; elles obéissent aussi à la famille d'un neveu du même [Zîan] appelé Ali-Ibn-Ahmed. Parmi eux se trouve une fraction de la tribu de Nizar, branche de celle d'Athbedj. Le sultan leur a concédé les impôts du Djebel-Derrag et du territoire qui s'étend depuis cette montagne jusqu'au Chélif. Le Ouancherîch sépare leur pays de celui qu'occupent les Soueid.

Les Dïalem habitent au midi du Ouancherîch, et ils possèdent le pays d'Ouzîna, situé aussi au midi de cette montagne. Leur chef, Sâd-Ibn-Abbas-Ibn-Ibrahîm, appartient aux Aulad-Ibrahîm-Ibn-Rizc-Ibn-Réaïa-Ibn-Mezrouâ-Ibn-Saleh-Ibn-Dîlem. Avant lui, l'autorité avait été exercée par son oncle, Abou-Yahya-Ibn-Ibrahîm; mais le sultan Abou-Einan, ayant fait arreter ce chef à l'instigation d'Arîf-Ibn-Yahya, l'avait laissé mourir en prison.

Les Dïalem forment plusieurs subdivisions, telles que les Beni-bou-Zîad-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Roumi, les Dehacna *(les Dihcan)*, descendants de Dihcan-Ibn-Hacen [-Ibn-Ibrahîm], et les Beni-Noal, autres descendants de Hacen [-Ibn-Ibrahîm]. Toutes ces familles sont sœurs de celle de Dîlem-Ibn-Hacen. On y compte de plus les Beni-Akerma-Ibn-Mezrouâ-Ibn-Saleh, famille que l'on appelle aussi les Akarema.

Dans les combats livrés par les Beni-Malek aux Beni-Amer, les Attaf et les Dïalem étaient toujours moins nombreux que les Soueid et les alliés de ceux-ci; et cela, parce que l'esprit de corps n'était plus si fort chez eux que chez les autres descendants de Malek. Les Soueid avaient bien la supériorité du nombre, mais les Dïalem avaient plus de courage et s'aventuraient plus au loin dans le Désert.

A côté des Dïalem, sur le Tell, on trouve une branche des Hareth appelée Beni-Gharîb-Ibn-Hareth. Elle y est établie à de-

meure fixe et se trouve obligée à payer l'impôt au sultan et à lui fournir un contingent de troupes. Son occupation est d'élever des moutons et des bœufs. Le droit de lui commander appartient à la famille Mezrouâ-Ibn-Khalîfa-Ibn-Khalouf-Ibn-Youçof-Ibn-Berka-Ibn-Monahef-Ibn-Mektoub-Ibn-Maniâ-Ibn-Moghîth-Ibn-Mohammed-Ibn-el-Hareth. Ce Mohammed portait le surnom d'el Gharîb *(l'étranger)*, et c'est de lui qu'ils tirent leur nom. Le commandement en second est exercé chez eux par les Aulad-Youçof. Toutes leurs familles s'appellent d'une manière collective les Aulad-bou-Maniâ, et toutes leurs branches confédérées reconnaissent pour chefs les Bou-Kamel.

Les Beni-Amer-Ibn-Zoghba occupent l'extrêmité du territoire habité par les Zoghba dans le Maghreb central. Autrefois, ils demeuraient dans la partie orientale de cette région, mais à présent, on les trouve établis au midi de Tlemcen, à côté des Makil. Pendant un temps, les Beni-Amer vivaient avec les Beni-Yezîd comme s'ils ne faisaient qu'une seule et même tribu, et tous les étés, ils allaient les visiter dans le Hamza, à Dehous et à Beni-Hacen, afin d'obtenir d'eux leur approvisionnement de blé[1]. Même jusqu'à ce jour, les Beni-Yezîd reconnaissent aux Beni-Amer le droit de prélever chez eux un impôt qui consiste en une certaine quantité de grains. On dit que les Beni-Amer ont joui de ce privilége depuis le temps où ils fréquentaient le pays des Beni-Yezîd.

Selon un autre récit, Abou-Bekr-Ibn-Zoghli s'étant vu enlever le territoire de Dehous par les Rîah, fit un appel aux Beni-Amer. Plusieurs fractions de cette tribu vinrent à son secours, et dans le nombre, les Beni-Yacoub, sous la conduite de Dawoud-Ibn-Attaf, les Beni-Hamîd, conduits par Yacoub-Ibn-Moarref et les Chafâï, commandés par Saleh-Ibn-Balegh. Les Rîah furent défaits à [Sour-] Ghozlan, et Ibn-Zoghli, voulant donner à ses alliés un témoignage de sa reconnaissance, leur assigna [un don annuel de] mille *gherara (ou sacs de blé)* à fournir par le territoire

---

[1] Dans le texte arabe je lis *eïrahom* à la place de *ghaïrahom*, en supprimant le point diacritique de la lettre *ghain*. Les manuscrits offrent la même leçon que le texte imprimé.

des Beni-Yezîd. La coutume de payer le gherara se maintint très-longtemps.

Dans la suite, Yaghmoracen transporta les Beni-Amer dans le territoire qu'ils occupent à présent aux environs de Tlemcen. Il les y établit afin d'opposer une barrière aux envahissements des Arabes makiliens. Pendant l'hiver, ils parcourent les régions du Désert, et au printemps, ils montent dans le Tell pour y passer la saison de l'été.

Les Beni-Amer se partageaient d'abord en trois branches : les Beni-Yacoub-Ibn-Amer, les Beni-Hamîd-Ibn-Amer et les Beni-Chafâï-Ibn-Amer. Cette dernière se sépara en deux familles : les Beni-Checara et les Beni-Motarref, lesquelles se subdivisèrent aussi en plusieurs ramifications. Des Beni-Hamîd sortirent les Beni-Obeid, et de ceux-ci les Hedjez, appelés aussi les Beni-Hidjaz. Hidjaz lui-même eut deux fils : Hadjouch et Hadjîch. Hadjouch fut père de Hamed, Mohammed et Rebab. Mohammed eut pour descendants les Ouelalda, enfants de Ouellad, fils de Mohammed. Rebab aussi laissa de la postérité que l'on connait aujourd'hui sous le nom de Beni-Rebab. Les descendants d'Ocaïl, fils d'Obeid, s'appellent les Ocala, et ceux de Mahrez-Ibn-Hamza-Ibn-Obeid portent le nom de Meharez. Le droit de commander aux descendants de Hamîd appartenait à Allan, un des Mahrez ; le même que tua Hadjouch, aïeul des Beni-Rebab.

Sous les règnes de Yaghmoracen et des ses fils, les Beni-Amer eurent pour chef un membre de la famille des Beni-Yacoub, nommé Dawoud-Ibn-Hilal-Ibn-Attaf-Ibn-Redad-Ibn-Kerîch-Ibn-Abbad-Ibn-Maniâ-Ibn-Yacoub. Les Beni-Hamîd avaient aussi leur chef, mais il n'était que le lieutenant de celui des Beni-Yacoub. Le chef des Hamîd appartenait à la famille de Rebab-Ibn-Hamed-Ibn-Hadjouch-Ibn-Hidjaz-Ibn-Obeid-Ibn-Hamîd, famille que l'on appelle aussi les Hedjez. Du temps de Yaghmoracen c'était Moarref-Ibn-Saîd-Ibn-Rebab qui les commandait. Il était lieutenant de Dawoud [-Ibn-Hilal-Ibn-Attaf], comme nous venons de le dire. Dawoud se brouilla avec Othman, fils de Yaghmoracen, en prenant sous sa protection Abou-Zékérïa, fils du sultan hafside Abou-Ishac. Ce jeune prince venait de s'échapper de

Tlemcen dans le dessein de susciter une révolte contre le khalife de Tunis, monarque avec lequel Othman avait fait alliance. Celui-ci exigea l'extradition du fugitif, mais Dawoud, trop généreux pour trahir les devoirs de l'hospitalité, conduisit son protégé auprès d'Atïa-Ibn-Soleiman, un des chefs des Douaouida. Abou-Zékérïa se rendit maître de Bougie et de Constantine, ainsi que nous le dirons ailleurs, et pour reconnaître le service que Dawoud lui avait rendu, il lui concéda Gueddara, territoire situé dans le Hamza. Dawoud alla donc s'y fixer, et, rentré dans les lieux que les gens de sa tribu avaient fréquentés autrefois, dans leurs courses nomades, il y resta jusqu'au moment où [le sultan mérinide] Youçouf-Ibn-Yacoub investit la ville de Tlemcen. Espérant trouver auprès de ce monarque les moyens d'améliorer sa position, il alla le visiter pendant les opérations de ce long siége, et lui présenta une lettre de la part du seigneur de Bougie. Le sultan Youçouf se méfia de lui à raison de cette dernière circonstance, et quand Dawoud se mit en route pour rentrer dans son pays, il envoya à sa poursuite une troupe de cavaliers zenatiens. Ces hommes tuèrent le chef arabe à Beni-Ibgui[1], dans le pays de Sîg; l'y ayant attaqué à l'improviste, pendant la nuit. Saîd, fils de Dawoud, lui succéda dans le commandement de la tribu des Beni-Amer.

Quand le siége de Tlemcen fut levé, les fils d'Othman-Ibn-Yaghmoracen rétablirent la famille de Dawoud sur le territoire qu'elle avait occupé précédemment; voulant lui témoigner de cette manière, les sentiments bienveillants qu'ils avaient conçus pour elle depuis l'assassinat de son chef par les Mérinides. Les Beni-Yacoub se virent bientôt disputer le commandement des Beni-Amer par la famille de Moarref-Ibn-Saîd [-Ibn-Rebab], dont la puissance s'était considérablement accrue. Chacun des deux partis supportait avec impatience la supériorité de l'autre, et les Beni-Moarref s'étant concilié, par leur conduite paisible et régulière, la faveur du gouvernement abd-el-ouadite, Saîd-Ibn-Dawoud céda à la jalousie et se rendit auprès d'Abou-Thabet, le

[1] Variante : *Beni-Liki.*

sultan mérinide ; espérant obtenir de lui les moyens de rétablir son influence. A la suite de cette démarche, qui n'eut du reste aucun succès, il rentra dans sa tribu dont tous les membres continuaient encore à former un seul corps.

L'inimitié qui subsistait entre les Beni-Yacoub et les Beni-Moarref s'accrut enfin à un tel point, qu'Ibrahîm-Ibn-Yacoub-Ibn-Moarref se jeta sur Saîd-Ibn-Dawoud et lui ôta la vie. Dans cet attentat il eut pour complice un de ses parents nommé Madi-Ibn-Rouwan. Tous les descendants de Rebab s'empressèrent de prendre le parti de leur parent [Ibrahîm] ; de sorte que la tribu des Beni-Amer se trouva séparée en deux fractions, les Beni-Yacoub et les Beni-Hamîd. Cet événement eut lieu sous le règne d'Abou-Hammou-Mouça-Ibn-Othman, prince descendu de Yaghmoracen-Ibn-Zîan.

A la mort de Saîd, le commandement des Beni-Yacoub passa à son fils Othman. Quelque temps après, Ibrahîm-Ibn-Yacoub, le chef des Beni-Hamîd, cessa de vivre, et son fils Amer, homme d'une grande résolution et d'une certaine célébrité, lui succéda. Amer passa en Maghreb, devançant ainsi Arîf-Ibn-Yahya, et se rendit auprès du sultan Abou-Saîd, lequel épousa sa fille et lui donna une somme d'argent assez considérable.

Othman [le fils de Saîd] ne cessa d'épier l'occasion de venger la mort de son père ; il cherchait à y parvenir tantôt par la force des armes et tantôt sous les dehors de la paix et de l'amitié, jusqu'à ce qu'enfin il trouva moyen d'assassiner dans sa tente [Amer-Ibn-Ibrahîm, le fils de celui qui avait tué son père]. Il prodigua au cadavre de sa victime les insultes les plus injurieuses aux yeux des Arabes, et il brisa ainsi, à tout jamais, les faibles liens qui rattachaient encore l'une de ces tribus à l'autre. Aussi, quand les Beni-Hamîd eurent plus tard à combattre les Soueid, les Beni-Yacoub se firent les alliés et confédérés de ceux-ci.

Les nomades soueidiens allèrent ensuite joindre Arîf-Ibn-Yahya dans le territoire mérinide, et la famille d'Amer-Ibn-Ibrahîm acquit alors, par le nombre de ceux qui reconnaissaient son autorité, une puissance qui la rendit formidable aux Beni-Yacoub. Ceux-ci entrèrent aussi en Maghreb et ne le quittèrent

que pour accompagner [en Ifrîkïa] l'armée du sultan Abou-'l-Hacen. Leur chef Othman [-Ibn-Saîd-Ibn-Dawoud] fut tué par les fils d'Arîf-Ibn-Saîd [-Ibn-Rebab] pour venger la mort de leur parent, Amer-Ibn-Ibrahîm. Hedjrès-Ibn-Ghanem-Ibn-Hilal-Ibn-Attaf, cousin et lieutenant d'Othman, lui succéda. A la mort de Hedjrès, l'autorité passa à son cousin Soleim-Ibn-Dawoud.

Lors de la prise de Tlemcen par le sultan Abou-'l-Hacen, la famille d'Amer-Ibn-Ibrahîm s'enfuit dans le Désert avec son chef Sogheir-Ibn-Amer. Le sultan employa alors l'entremise d'Arîf-Ibn-Yahya afin de gagner toutes les autres branches des Beni-Hamîd et des Aulad-Rebab. Ceux-ci abandonnèrent Sogheir pour se ranger du côté des Mérinides, et ils obtinrent alors du sultan un autre chef dans la personne de Yacoub-Ibn-el-Abbas-Ibn-Meimoun-Ibn-Arîf-Ibn-Saîd, un de leurs cousins. Quelque temps après, Omar-Ibn-Ibrahîm, oncle de Sogheir, se rendit auprès d'Abou-'l-Hacen et obtint sa nomination au commandement [des Beni-Hamîd]. Toute cette tribu entra alors au service de ce sultan, à l'exception des Beni-Amer-Ibn-Ibrahîm, qui passèrent chez les Douaouida et se mirent sous la protection de Yacoub-Ibn-Ali. Ils restèrent au milieu de cette tribu jusqu'à l'apparition du prétendant Ibn-Hîdour.

Cet imposteur, qui se donnait pour Abou-Abd-er-Rahman, fils du sultan Abou-'l-Hacen, leur procura l'occasion d'allumer le feu de la révolte. Les Dïalem, les Aulad-Meimoun-Ibn-Othman, branche des Soueid, et toutes les autres peuplades dont le gouvernement mérinide avait encouru la haine, donnèrent leur appui à cet aventurier afin de se venger d'une dynastie qui avait comblé de faveurs Arîf et son fils Ouenzemmar. Poussées par la jalousie qu'elles en avaient ressentie, ces tribus accoururent sous le drapeau du prétendant et lui prêtèrent le serment de fidélité. D'après l'ordre du sultan, Ouenzemmar rassembla les Arabes soumis à son autorité, marcha contre les insurgés et les mit en pleine déroute. Sogheir-Ibn-Amer se jeta dans le Désert avec ses frères et ayant traversé l'Areg, ceinture de dunes qui forme la limite du territoire parcouru par les Arabes nomades, il s'arrêta au Coléïâ de Ouallen. Après y avoir séjourné pendant quelque

temps, il se rendit auprès du sultan Abou-'l-Hacen pour lui demander grâce, et lui ayant remis son frère Abou-Bekr comme ôtage, il l'accompagna dans l'expédition de l'Ifrîkïa et assista à la déroute de Cairouan. Il rejoignit ensuite sa tribu, et passa avec elle au service d'Abou-Saîd-Othman, fils d'Abd-er-Rahman, fils de Yahya, fils de Yaghmoracen, qui s'était emparé de Tlemcen, en l'an 750 (1349-50), à la suite de la catastrophe dont nous venons de parler.

Sogheir et son peuple jouirent dès-lors d'une grande influence auprès de la dynastie abd-el-ouadite. Quant aux Soueid et aux Beni-Yacoub, ils rentrèrent en Maghreb et marchèrent, plus tard, dans l'avant-garde du sultan Abou-Einan. [Tlemcen succomba alors de nouveau], les princes de la famille Yaghmoracen perdirent la vie, leurs partisans se dispersèrent, et Sogheir passa dans le Désert, selon sa coutume. De ce lieu de refuge il épiait le progrès des chefs qui se révoltaient contre l'empire mérinide, et ayant réuni autour de lui une grande partie de sa tribu, les Beni-Moarref, il commença à faire des courses dans les pays voisins.

En l'an 755, les Hocein, tribu makilienne, se soulevèrent contre les Mérinides et résistèrent quelque temps aux armes d'Abou-Einan. Ils entreprirent même le siége de Sidjelmessa et dans toutes leurs expéditions ils eurent Sogheir pour camarade et allié [1]. S'étant enfin rendus à Nokour afin d'y faire une provision de blé, ils furent attaqués par l'armée mérinide et perdirent tous leurs bagages, après avoir vu une foule de leurs guerriers succomber sur le champ de bataille ou tomber au pouvoir de l'ennemi. Depuis ce revers, ils n'osent plus quitter le Désert; aussi leurs terrains de parcours [dans le Tell] sont maintenant occupés par les Soueid et les Beni-Yacoub, et la faveur dont ils jouissaient auprès du sultan a été transmise à ces deux tribus.

Après la mort d'Abou-Einan, un prince de la famille Yaghmoracen releva le trône de ses ancêtres à Tlemcen. Abou-Hammou-Mouça était fils de Youçof, frère du sultan Abou-Saîd-Othman,

[1] Ici les manuscrits et le texte imprimé portent *oua khalef;* il faut y supprimer un point diacritique et lire *oua halef.*

fils d'Abd-er-Rahman. A l'époque où sa famille succomba sous les coups d'Abou-Einan, il alla fixer sa demeure à Tunis, et il s'y trouvait encore quand Sogheir passa chez les Douaouida et obtint la protection de Yacoub-Ibn-Ali. Celui-ci était alors en révolte contre le sultan Abou-Einan, circonstance dont Sogheir profita pour le pousser à retirer Abou-Hammou de l'état de dépendance dans lequel il vivait à la cour des Hafsides, et à marcher avec lui contre les Mérinides qui occupaient Tlemcen. Les Hafsides répondirent au désir de Yacoub-ben-Ali et laissèrent partir leur protégé après lui avoir fourni un équipage royal. Sogheir se joignit au prince abd-el-ouadite avec Soula, fils de Yacoub-Ibn-Ali, Zîan, fils Othman-Ibn-Sebâ et Chibl-Ibn-Molouk-Ibn-Othman, neveu de Zîan. Parmi les nomades de la tribu de Rîah ils trouvèrent un ami dans Dagghar-Ibn-Eïça-Ibn-Rehab qui vint les accompagner avec sa tribu, les Saîd. Quand ces chefs eurent escorté Abou-Hammou jusqu'à la frontière de leur territoire, ils le quittèrent tous, à l'exception de Dagghar et de Chibl. Le prince abd-el-ouadite continua sa marche avec les partisans qui lui restaient. Ses alliés, les Beni-Amer, ayant rencontré les troupes souidiennes [au service des Mérinides], les mirent en déroute et tuèrent leur chef Eïça-Ibn-Arîf. Abou-Bekr, frère d'Arîf, fut fait prisonnier, mais quelque temps après, il recouvra la liberté par la bienveillance d'Ali-Ibn-Omar-Ibn-Ibrahîm, cousin de Sogheir. La nouvelle de cette défaite arriva à Fez au moment où le peuple revenait des funérailles du sultan Abou-Einan.

Après ce premier succès, Abou-Hammou marcha sur Tlemcen avec ses alliés arabes, et ayant enlevé cette ville aux Mérinides, il y établit son autorité. Environ deux années plus tard, Sogheir perdit la vie dans un conflit qui eut lieu entre quelques cavaliers de sa tribu : s'étant jeté au milieu d'eux pour apaiser le tumulte, il s'enferra accidentellement sur une de leurs lances et mourut du coup.

Khaled-Ibn-Amer, frère de Sogheir, prit alors le commandement de la tribu et choisit pour lieutenant son neveu, Abd-Allah, fils de Sogheir.

Toutes les tribus zoghbiennes se rallièrent bientôt au sultan Abou-Hammou, ayant reconnu qu'elles n'auraient aucun avantage à espérer des Mérinides tant que la discorde règnerait au sein de cette nation. Abou-Hammou obtint ainsi les services des Soueid, des Beni-Yacoub, des Dïalem et des Attaf, et leur octroya les impôts et les droits coutumiers dont ils avaient autrefois joui; mais, lors de la révolte d'Abou-Zîan, fils du sultan Abou-Saîd et cousin d'Abou-Hammou, l'esprit de sédition fermenta de nouveau dans les cœurs des Zoghba et les porta à méconnaître les faveurs dont on les avait comblés. Abou-Hammou fit alors arrêter Mohammed-Ibn-Arîf, leur émir, qu'il soupçonnait d'être d'intelligence avec le prétendant. A l'instant même, Abou-Bekr, frère du prisonnier, partit avec sa tribu et se mit au service d'Abd-el-Azîz, fils d'Abou-'l-Hacen et sultan du Maghreb. Ceci eut lieu en 770 (1368-9). [Lors de l'expédition d'Abd-el-Azîz contre Tlemcen] Abou-Bekr rentra dans le Maghreb central avec l'avant-garde de ce monarque et reprit possession de son ancien territoire. Les Beni-Amer emmenèrent Abou-Hammou dans le Désert, et pendant assez long-temps, ils continuèrent à parcourir cette région.

Plus tard, Abou-Hammou prêta l'oreille à Abd-Allah-Ibn-Asker-Ibn-Moarref, qui essayait de l'indisposer contre Khaled [-Ibn-Amer]. Cet Abd-Allah était parent de Khaled et servait le sultan en qualité de confident et espion. Son aïeul Moarref était frère d'Ibrahîm-Ibn-Yacoub. Khaled se voyant en butté aux soupçons du sultan, en fut tellement indigné qu'il rompit ouvertement avec lui et alla trouver le sultan Abd-el-Azîz. Ayant alors obtenu l'appui d'une armée mérinidé, il revint attaquer son ancien maître et les Arabes qui lui étaient restés fidèles.

Le sultan Abd-el-Azîz étant mort en 774 (1372-3), Khaled se mit encore en route pour le Maghreb avec son neveu Abd-Allah-Ibn-Sogheir, et il y fit la rencontre de Saci-Ibn-Soleim-Ibn-Dawoud. Ce chef s'y était rendu aussi avec sa tribu, les Beni-Yacoub; la mort d'un fils de Mohammed-Ibn-Arîf, tué par ceux-ci, ayant amené une rupture entre les deux familles. Saci s'était donc dirigé vers le Maghreb, où il unit ses bandes à celles de

Khaled, dans l'espoir de pouvoir ainsi triompher de ses ennemis. Comme l'empire mérinide était déchiré par la guerre civile, ces chefs reconnurent bientôt qu'ils n'y trouveraient aucun appui ; aussi, en l'an 777, ils rentrèrent dans leurs territoires respectifs, et comptant sur leurs propres forces, ils y allumèrent le feu de la révolte. Le sultan Abou-Hammou plaça son fils, Abou-Tachefîn, à la tête d'une armée et l'envoya contre les insurgés. Ce jeune prince, secondé par les Soueid, les Dïalem et les Attaf, tomba sur eux, auprès de la rivière Mîna, au sud-est d'El-Calâ, et tua Abd-Allah-Ibn-Sogheir, Molouk-Ibn-Sogheir et plusieurs autres membres de cette famille. Les fuyards se dispersèrent dans le Désert, mais quelque temps après, ils s'unirent aux Dïalem et aux Attaf pour aller trouver Salem-Ibn-Ibrahîm, chef de la tribu des Thâleba.

Salem était le seigneur de la Metidja, et comme il avait de bonnes raisons pour craindre Abou-Hammou, il prit avec ces tribus l'engagement de lever le drapeau de la révolte et de faire venir Abou-Zîan de chez les Rîah, où il s'était retiré. Aussitôt que ce prince fut arrivé au camp des coalisés, tout le monde lui prêta le serment de fidélité, et Salem le mit en possession de la ville d'Alger. Quelques jours plus tard, la mort de Khaled vint semer la désunion parmi les tribus confédérées. Les Beni-Amer prirent pour chef El-Masoud, fils de Sogheir, et cela au moment où Abou-Hammou marchait contre eux à la tête des Soueid et d'une fraction des Beni-Amer qui lui était restée fidèle. Salem-Ibn-Ibrahîm lui-même se mit aux ordres du souverain abd-el-ouadite et renvoya Abou-Zîan chez les Rîah.

El-Masoud-Ibn [-Sogheir-Ibn]-Amer entra dans le Désert avec ses gens pendant que Saci-Ibn-Soleim alla se réfugier auprès de Yacoub-Ibn-Ali, chef des Douaouida. Quelque temps après, ils se rendirent tous auprès du sultan [Abou-Hammou] et obtinrent leur grâce. Ce prince les reprit à son service, mais tout en témoignant une bienveillance extrême à El-Masoud et à Saci, il ne faisait que dissimuler ses véritables sentiments ; car bientôt après, il se concerta avec ses affidés d'entre les Beni-Amer et les Soueid, afin de perdre ces deux chefs. Pour effectuer ce projet il donna

à son fils Abou-Tachefîn la commission d'aller percevoir les impôts dûs par leurs tribus, de sorte que ce prince, ayant réuni autant de troupes qu'il jugea nécessaire, se trouva assez fort pour arrêter El-Masoud et dix autres personnes de la famille d'Amer-Ibn-Ibrahîm. Après avoir frappé ce coup, Abou-Tachefîn se dirigea vers Cîrat avec ses Arabes afin de surprendre les tribus des Beni-Yacoub qui avaient pris leurs cantonnements dans ce pays. Pour mieux y réussir, il avait posté les Soueid dans la vallée du Mîna, d'où ils pouvaient facilement attaquer l'ennemi à l'improviste. Vers la pointe du jour la portion des Beni-Amer qui l'accompagnait atteignit les Beni-Yacoub dans l'endroit où ils étaient campés, et à la suite d'une charge à fond, elle leur enleva tout, troupeaux, tentes et bagages. Les fuyards tâchèrent de gagner le Désert, mais parvenus à Beni-Rached, ils rencontrèrent Abou-Tachefîn et périrent presque tous. Un très petit nombre d'entr'eux réussit à se jeter dans le Désert, et Saci-Ibn-Soleim, qui les y avait accompagnés, alla se mettre sous la protection des Nadr-Ibn-Oroua.

Le commandement des Beni-Amer passa alors à Soleiman-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Yacoub et à son lieutenant, Abd-Allah-Ibn-Asker-Ibn-Moarref-Ibn-Yacoub, chef qui possédait l'amitié du sultan. Telle était la position de ces tribus quand le sultan Abou-'l-Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Salem, employa l'intervention de Ouenzemmar-Ibn-Arîf en faveur des parents d'El-Masoud et de ce chef lui-même, bien qu'il eut déjà poussé Abou-Hammou et ses frères à les perdre. Le souverain abd-el-ouadite s'empressa de relâcher les prisonniers ; mais à peine eurent-ils recouvré la liberté qu'ils levèrent de nouveau l'étendard de la révolte, et étant passés dans le Désert, ils rallièrent autour d'eux presque tous les membres de la famille d'Ibrahîm-Ibn-Yacoub. En même temps les débris des Beni-Yacoub quittèrent les lieux où ils vivaient dispersés, et ayant rejoint leur ancien chef, Saci-Ibn-Soleim, ils se fixèrent tous au milieu de la tribu d'Oroua. Saci chargea alors ses frères d'aller solliciter l'appui du sultan [hafside] Abou-'l-Abbas, le même qui est encore souverain de l'Ifrîkïa. Ce prince accueillit les envoyés arabes avec une bienveillance parfaite ; il

les combla de dons, et, au désir qu'ils exprimèrent d'obtenir du secours, il répondit par les promesses les plus encourageantes. Abou-Hammou ayant appris cette nouvelle démarche de Saci, dépêcha contre lui un de ses sicaires, et le chef arabe mourut assassiné dans sa tente.

Quelque temps après ces événements, le sultan Abou-'l-Abbas reçut la visite de Soleiman-Ibn-Choeib-Ibn-Amer, qui vint accompagné d'Ali-Ibn-Omar-Ibn-Ibrahîm, cousin de Khaled-Ibn-Amer et chef de la fraction des Beni-Amer qui s'était révoltée contre Abou-Hammou. Ils arrivèrent à Tunis pour demander du secours contre leur ennemi [le sultan abd-el-ouadite], et Abou-'l-Abbas ayant répondu favorablement à leur prière, ils s'en retournèrent dans leur tribu, comblés de marques de sa bonté. Plus tard, Ali-Ibn-Omar fit sa soumission à Abou-Hammou et obtint de lui le commandement des Beni-Amer en remplacement de Soleiman-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Amer. Soleiman passa alors dans le Désert pour y rejoindre sa famille, les Aulad-Amer-Ibn-Ibrahîm, et il s'établit avec elle et les Beni-Yacoub au milieu des tribus gouvernées par Abou-Bekr-Ibn-Arîf. Telle est encore leur position aujourd'hui.

La tribu d'Oroua-Ibn-Zoghba forme deux branches dont l'une se compose des descendants d'En-Nadr-Ibn-Oroua et l'autre de ceux de Homeis-Ibn-Oroua. Les Homeis se partagent en trois grandes familles : les Obeid-Allah, les Feragh et les Yacdan. Les Beni-Naïl, branche des Feragh, se sont confédérés avec les Aulad-Mihya, branche des Amour établies dans le Djebel-Rached. Les Yecdan et les Obeid-Allah vivent en confédération avec les Soueid ; les accompagnant dans leurs courses nomades, et s'arrêtant avec eux aux mêmes stations. Le droit de leur commander appartient aux Aulad-Aaïd [1], de la tribu de Yecdan.

Les Nadr-Ibn-Oroua ont l'habitude de pénétrer bien avant dans le Désert afin de visiter certains pâturages qui se trouvent au milieu des sables ; ensuite, ils montent sur le Tell et en parcourent les bords avec la permission des Dïalem, des Attaf et des

---

[1] Variante : *Abed.*

Hosein. Ils ne possèdent aucun bien en propre, ni aucune concession du gouvernement, parce que leur faiblesse numérique les empêche de s'avancer dans le Tell, d'où les autres branches de la tribu de Zoghba ne manqueraient pas de les expulser. Leur seule propriété consiste en un petit territoire dont ils se sont emparés dans le Mechentel, montagne située à côté du pays occupé par les Rîah, et habitée par quelques fractions des Ghomra et des Zenata. Ces dernières peuplades ont subi la domination arabe depuis bien des années et paient tribut aux Nadr, leurs vainqueurs. De temps à autre, quelques familles des Nadr, trop faibles pour se livrer plus longtemps à la vie nomade, viennent s'établir à demeure fixe chez ces Berbères.

Plusieurs branches de la tribu d'En-Nadr ont acquis une certaine réputation : telles sont les Aulad-Khalîfa, les Hamacna, les Cherîfa, les Sahari, les Doui-Zîan, et les Aulad-Soleiman [Sliman]. Elles reconnaissent l'autorité de la famille de Khalîfa-Ibn-en-Nadr-Ibn-Oroua. Le commandement appartient aujourd'hui à Mohammed-Ibn-Zîan-Ibn-Asker-Ibn-Khalîfa, chef qui a pour lieutenant Semaoun-ben-bou-Yahya-Ibn-Khalîfa-Ibn-Asker.

La plupart des Sahari habitent le mont Mechentel et vivent sous le commandement de la famille de. . . . . [1].

Les familles de la tribu d'En-Nadr qui s'adonnent à la vie nomade ont toujours vécu en confédération avec les Zoghba. Dans quelques occasions elles se sont alliées avec leurs voisins, les Harb et les Hosein ; d'autres fois, elles ont assisté les Beni-Amer dans leurs querelles avec les Soueid. Bien qu'elles prétendent se rattacher aux Beni-Amer, dans la personne de Cohafa, j'ai entendu dire à leurs vieillards que Cohafa n'est pas le nom de leur ancêtre, mais celui d'un vallon où ces deux tribus s'étaient juré fidélité dans les temps anciens. Il leur est arrivé quelquefois, mais bien rarement, de soutenir les Soueid contre les Beni-Amer; mais, comme nous venons de le dire, elles sont toujours plus disposées à donner leur appui à ceux-ci, par suite de la confédération qu'elles ont formée avec eux. Dans des rares oc-

---

[1] Il y a ici un blanc dans tous les manuscrits.

casions, elles assistent les Rîah, parce que ceux-ci sont leurs voisins ; et alors elles se joignent aux tribus rîahides nomades, telles que les Mosellem et les Saîd. De temps à autre, quand elles ont à venger la mort d'un parent, elles se font la guerre les unes aux autres.

Telles sont les tribus descendues de Zoghba et tels sont les renseignements que nous avons pu recueillir à leur sujet.

HISTOIRE DE LA TRIBU D'EL-MAKIL ET DES FAMILLES DONT ELLE SE COMPOSE.

Les Makil forment une des plus grandes tribus arabes de la Mauritanie occidentale et habitent les déserts du Maghreb-el-Acsa. Le territoire qu'ils occupent touche à celui que possèdent les Beni-Amer, au sud de Tlemcen, et s'étend de là vers le couchant, et jusqu'à l'Océan. Ils forment trois tribus : les Doui-Obeid-Allah, les Doui-Mansour et les Doui-Hassan.

Les Doui-Obeid-Allah[1] sont voisins des Beni-Amer et occupent dans le Tell tous les territoires situés entre Tlemcen et Taourîrt. La région qui s'étend vers le midi, depuis Taourîrt jusqu'au Derâ appartient aux Doui-Mansour, de sorte qu'[à eux deux] ils possèdent le pays du Molouïa, le [Désert] qui se prolonge de là jusqu'à Sidjilmessa et la province de Derâ. Ils occupent aussi cette portion du Tell qui correspond par sa position à la partie du Désert que nous venons d'indiquer, de sorte qu'ils dominent en maîtres sur les campagnes de Téza, de Ghassaça, de Miknaça, de Fez, de Tedla et d'El-Mâden.

Les Doui-Hassan possèdent les contrées situées entre le Derâ et l'Océan. Leurs chefs habitent la ville de Noul, capitale de la province de Sous. Bien qu'ils soient maîtres du Sous-el-Acsa et des pays voisins, le besoin de trouver des pâturages suffisants pour leurs troupeaux les oblige à parcourir les sables du Désert,

---

[1] Le mot *doui*, forme vulgaire de *douou*, signifie *possesseurs*. *Doui-Obeid-Allah* veut donc dire *des gens qui possèdent Obeid-Allah*, c'est-à-dire : qui l'ont pour ancêtre.

jusqu'aux lieux qu'habitent les tribus porteurs du *litham* [1], telles que les Guedala, les Messoufa et les Lemtouna.

Les Makil vinrent en Maghreb avec les tribus descendues de Hilal; et l'on dit qu'à cette époque, leur nombre n'atteignit pas deux cents. Repoussés par les Beni-Soleim, et trop faibles pour leur résister, ils s'attachèrent de bonne heure aux Beni-Hilal et se fixèrent sur l'extrême limite du pays habité par leurs protecteurs. Ils occupèrent ainsi la région qui s'étend depuis le Molouïa jusqu'aux sables de Tafîlelt. Établis dans le Désert occidental et devenus voisins des Zenata, ils se multiplièrent au point de peupler les plaines et les solitudes du Maghreb-el-Acsa. Ayant soumis ces vastes contrées, ils formèrent, avec les Zenata, une confédération qui ne se brisa jamais.

Un petit nombre d'entre eux resta en Ifrîkïa, et après s'être fondu dans la masse des Beni-Kâb-Ibn-Soleim, il leur servit d'intermédiaire toutes les fois qu'il s'agissait d'entrer au service du sultan ou de faire la paix avec les autres Arabes.

Lorsque les Zenata s'emparèrent du Maghreb et en occupèrent les villes, leurs anciens alliés, les Makil, restèrent seuls dans le Désert; et s'y étant multipliés d'une manière vraiment extraordinaire, ils soumirent les bourgades que ce peuple berbère y avait construites.

De cette manière ils devinrent maîtres des Cosour[2] de Sous, du côté de l'Occident, et de ceux de Touat, de Bouda, de Tementît, de Regan, de Teçabît et de Tìgourarîn, du côté de l'Orient. Cha-

---

[1] Le *litham* est un voile d'étoffe bleue qui couvre toute la figure de l'homme, à l'exception des yeux. Encore aujourd'hui les Touarek et d'autres peuples du Désert le portent constamment, même en mangeant, et ils se croiraient déshonorés s'ils se montraient la figure découverte. Chez tous ces nomades les femmes ne doivent pas se voiler. On donne aux peuples porteurs du *litham* le nom générique d'*El-Moleththemîn* (les voilés), mot dérivé de la même racine que *litham*. Les historiens arabes désignent très-souvent les Almoravides par le nom de *Moleththemîn*.

[2] *Cosour* ou *Ksour*, peut se rendre en français par *bourg*, *bourgade*. Il est le pluriel de *casr*, mot qui signifie *château*, *palais*.

cun de ces lieux forme un séjour à part et possède de nombreux bourgs, des dattiers et des eaux courantes. La population de ces localités se composait principalement de Zenata, et dans chacune d'elles l'on se disputait le commandement par l'intrigue et par les armes. En poussant vers ce côté leurs expéditions nomades, les Makil y établirent leur autorité et imposèrent aux habitants un tribut et des contributions dont ils se firent un revenu et un moyen d'agrandir leur puissance.

Pendant fort longtemps, les Makil payaient au gouvernement zenatien un impôt à titre de dîme; ils lui remettaient aussi le prix de sang [quand ils avaient tué un sujet de l'empire], et ils avaient même à supporter une taxe appelée *port de bagage* [1] dont le sultan réglait le montant à son gré.

Jamais ces Arabes ne commirent des brigandages sur les limites du Maghreb ni sur les plateaux; jamais ils n'interceptèrent les caravanes qui se rendaient en Soudan de Sidjilmessa et d'autres lieux : le gonvernement du Maghreb, sous les Almohades, et, ensuite, sous les Zenata, était non-seulement assez fort pour les châtier, mais il avait soin de tenir fermés les défilés qui mènent dans le Tell et de préposer de forts corps de troupes à la défense des frontières. En récompense de leur conduite paisible, les Makil obtinrent quelques concessions; mais ces *ictâ* [2] étaient considérés moins comme un droit que comme une faveur.

On trouve parmi eux plusieurs familles appartenant aux tribus de Soleim et de Saïd, fractions de la grande tribu des Rîah. On y rencontre aussi quelques Amour, descendants d'El-Athbedj; mais tous ces étrangers y sont en petit nombre, comme nous l'avons déjà dit. Il en est autrement à l'égard des tribus

[1] C'est-à-dire : *droit de transit.* — Ils payaient cette taxe en revenant du Tell avec leurs provisions de blé.

[2] *Ictâ*, mot dérivé de la racine *catâ* (couper), désigne la concession, faite par le sultan, d'une de ses sources de revenu à un sujet, moyennant une redevance annuelle. Une terre, une ville, les impôts d'une localité, les pâturages d'un territoire, etc., peuvent être concédés en *ictâ*. Ces apanages doivent être accordés pour un temps limité; mais elles finissent généralement par rester en la possession de l'usufruitier et par devenir héréditaires.

qui proviennent d'une autre souche que les Makil, car plusieurs peuplades descendues de Fezara et d'Achdja [1] se sont réunies à eux. On y remarque aussi des Chedda, branche de la tribu des Kerfa ; des Mehaïa, fraction des Eïad, des Chârâ, fraction des Hosein, des Sabbah, fraction des Akhder, sans compter quelques familles appartenant aux Beni-Soleim et à d'autres tribus.

Selon l'opinion la plus répandue, l'origine des Makil est inconnue, et c'est à tort que les personnes de la tribu de Hilal qui se sont occupées de généalogies arabes les ont considérés comme un peuple hilalien. Les Makil eux-mêmes prétendent se rattacher à la famille de Mahomet, en se donnant pour ancêtre Djâfer, fils d'Abou-Taleb ; mais il est impossible que cela soit vrai parce que les descendants d'Abou-Taleb et de Hachem [2] n'ont jamais formé un peuple nomade. S'il m'est permis d'énoncer une conjecture à ce sujet, je dirai qu'ils descendent des Arabes du Yémen, car, parmi ceux-ci on trouve deux tribus qui portent le nom de Makil et auxquelles Ibn-el-Kelbi et d'autres généalogistes ont accordé une mention spéciale. L'une de ces tribus sort de Codâa-Ibn-Malek-Ibn-Himyer, et son aïeul, Makil, était fils de Câb-Ibn-Olaïm-Ibn-Djenab-Ibn-Hobel-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Kinana-Ibn-Bekr-Ibn-Aouf-Ibn-Ozra-Ibn-Zeid-el-Lat-Ibn-Rofeida-Ibn-Thaur-Ibn-Kelb-Ibn-Ouébera-Ibn-Taghleb-Ibn-Holouan-Ibn-Eimran-Ibn-el-Haf-Ibn-Codâa. La seconde de ces tribus descendait d'El-Hareth-Ibn-Kâb : le Makil dont elle tirait son origine et auquel on donnait aussi le nom de Rebiâ, était fils de Kâb-Ibn-Rebiâ-Ibn-Kâb-Ibn-el-Hareth-Ibn-Kâb-Ibn-Amer-Ibn-Eïlla-Ibn-Djeld-Ibn-Malek-Medhedj-Ibn-Oded-Ibn-Zeid-Ibn-Yechdjob-Ibn-Arîb-Ibn-Zeid-Ibn-Kehlan. Des deux généalogies que nous venons de rapparter celle qui s'appliquerait avec le plus de probabilité aux Makil serait la seconde, celle qui remonte à Medhedj ; car le Makil dont on y trouve le nom, s'appelait aussi Rebiâ, et les collecteurs de renseignements historiques comptent précisément les

[1] La majeure partie de ces deux tribus ne sortit pas de l'Arabie.

[2] Abou-Taleb était oncle de Mahomet; son grand-père, Hachem, était bisaïeul de Mahomet.

descendants de ce Rebiâ au nombre des tribus qui entrèrent en Ifrîkïa avec celles de Hilal. D'ailleurs, la tribu d'El-Hareth-Ibn-Kâb habitait auprès du Bahrein, aux mêmes lieux où les Carmats et les Arabes hilaliens se tenaient avant l'émigration de ceux-ci en Afrique. Une observation faite par Ibn-Saîd vient encore à l'appui de cette opinion : en parlant des Medhedj, il dit que ce peuple se trouvait éparpillé dans les montagnes du Yémen, et qu'au nombre des tribus dont il se compose, on comptait les Ans, les Zobeid et les Morad ; puis, il ajoute ces mots : « Il s'en trouve aussi en Ifrîkïa une fraction qui vit sous la tente « et qui s'adonne à la vie nomade. » Ceux dont il parle ici ne peuvent être que les Makil de l'Ifrîkïa, peuplade détachée de la grande tribu du même nom qui habite le Maghreb-el-Acsa.

Selon les renseignements fournis par les généalogistes makiliens, leur aïeul Makil eut deux fils, Sakîl et Mohammed. De Sakîl naquirent Obeid-Allah et Thâleb ; d'Obeid-Allah sortit la grande branche des Doui-Obeid-Allah, et de Thâleb provinrent les Thâleba, peuple qui habite la Metidja, dans le voisinage d'Alger. Mohammed, fils de Makil, eut cinq fils : Mokhtar, Mansour, Djelal, Salem et Othman. De Mokhtar naquirent Hassan, et Chebana. Hassan était l'aïeul des Doui-Hassan, tribu célèbre qui habite le Sous-el-Acsa.

De Chebana sortirent les Chebanat, tribu établie à côté des Doui-Hassan. Les Chebanat forment deux branches : les Beni-Thabet et les Al-Ali [famille d'Ali]. Les Beni-Thabet demeurent au pied du Sekcîouï, une des montagnes qui composent la chaîne de l'Atlas [Edren], et ils ont, ou avaient, pour chef Yaïch-Ibn-Talha. Les Al-Ali habitent le désert de Henguîça, au pied du mont Guezoula, et ont, ou avaient, pour chef Horeiz-Ibn-Ali. Les familles descendues de Djelal, de Salem et d'Othman s'appellent collectivement les Rocaitat et vivent en nomades avec les Doui-Hassan. Mansour-Ibn-Mohammed eut quatre fils : Hocein, Abou-'l-Hocein, Amran et Monebba. Leurs descendants se distinguent collectivement par le nom de Doui-Mansour et forment une des trois grandes branches dont nous avons donné l'indication.

Les Doui-Obeid-Allah demeurent à côté des Beni-Amer, tribu zoghbienne, et reconnaissent l'autorité des Beni-Âbd-el-Ouad, dynastie zenatienne. Le territoire qu'ils occupent [dans le Tell], s'étend de Tlemcen à Oudjda, et de là jusqu'à l'embouchure du Molouïa, puis, vers le midi jusqu'à la source du Za. Quand ils entrent dans le Désert, ils poussent jusqu'aux bourgades de Touat et de Tementît; mais, quelquefois, ils font un détour à gauche pour atteindre Teçabît et Tigourarîn. Tous ces endroits servent de point de départ aux caravanes qui se rendent en Soudan.

Toujours en guerre avec les Beni-Amer et alliés fidèles des Beni-Merîn, les Doui-Obeid-Allah se livraient habituellement à des hostilités contre les Beni-Abd-el-Ouad, jusqu'à ce que ce peuple eut fondé une dynastie et formé un empire. Toutefois, les Monebbat, branche des Doui-Mansour, s'étaient confédérés avec les Beni-Abd-el-Ouad. Yaghmoracen châtia les Doui-Obeid-Allah à plusieurs reprises et les força enfin à vivre en bons voisins. Le gouvernement de Tlemcen acquit alors une grande supériorité sur eux et les contraignit non-seulement à payer la dîme et le droit de transit, mais aussi à marcher sous les drapeaux du sultan dans ses expéditions militaires. Cet état de choses continua jusqu'à la décadence du royaume [abd-el-ouadite], sort réservé à tous les empires. Alors ils s'établirent dans le Tell et obligèrent le sultan à leur concéder Oudjda, Nedroma, Beni-Iznacen, Mediouna et Beni-Senous, tout en s'arrogeant le droit de toucher le tribut et les autres impôts que ces localités avaient déjà coutume de leur payer. Aussi, presque toutes les contributions de ces pays passèrent dans leurs mains. Ils exigeaient même de toute personne qui se rendait du port de Honein à Tlemcen un droit de passage qu'ils percevaient dans la saison de l'année pendant laquelle ils habitaient cette partie du Tell maghrebin.

Les Doui-Obeid-Allah forment deux grandes tribus : les Hedadj et les Kharadj. Ceux-ci descendent de Kharadj-Ibn-Motarref-Ibn-Obeid-Allah, et obéissent à la famille d'Abd-el-Mélek-Ibn--Feredj--Ibn-Ali-Ibn-bou-'r-Rîch--Ibn--Nehar-Ibn-Othman-

Ibn-Kharadj; famille dont l'une ou l'autre des trois branches, savoir : les Eïça-Ibn-Abd-el-Mélek, les Yacoub-Ibn-Abd-el-Mélek et les Yaghmor-Ibn-Abd-el-Mélek, leur fournit des chefs. Du temps du sultan Abou-'l-Hacen, ils obéissaient à Yacoub-Ibn-Yaghmor, et lors de la prise de Tlemcen par ce souverain, ils entrèrent au service de l'empire mérinide.

Yahya-Ibn-el-Azz, personnage notable des Beni-Iznacen, population de la montagne qui domine la ville d'Oudjda, avait servi [alternativement] les [deux] dynasties [zenatiennes], et s'étant attaché à Abou-'l-Hacen, il poussa ce monarque à faire la conquête des bourgades du Désert dont nous avons parlé. Ayant reçu du sultan le commandement d'un corps d'Arabes, Ibn-el-Azz pénétra dans le Désert et occupa les *Cosour;* mais les Doui-Obeid-Allah, irrités de se voir priver ainsi de leurs possessions et indignés des mauvais traitements qu'Ibn-el-Azz leur fit subir, se jetèrent sur lui et le tuèrent dans sa tente. Ils pillèrent ensuite le camp du détachement [mérinide] que le sultan avait mis aux ordres de ce chef, et levèrent aussitôt le drapeau de l'insurrection [1]. Yacoub-Ibn-Yaghmor se jeta alors dans le Désert, où il resta jusqu'à ce que la mort du sultan lui offrît l'occasion de faire sa soumission. A la suite de ces événements, la dynastie des Beni-Abd-el-Ouad remonta sur le trône de Tlemcen, et Yacoub, ayant embrassé la cause de cette famille, la servit fidèlement pendant le reste de ses jours. Il eut pour successeur son fils Talha.

Pendant la révolte de Yacoub-Ibn-Yaghmor, le commandement des Kharadj avait passé à un autre membre de la même famille, le nommé Mansour-Ibn-Yacoub-Ibn-Abd-el-Mélek. Celui-ci transmit l'autorité à son fils Rahhou. Lors de l'avènement d'Abou-Hammou, Rahhou obtint de ce sultan le commandement de la tribu entière, juste récompense de ses bons et loyaux services. Le commandement en second fut confié à Talha-Ibn-Yacoub.

Tel est encore aujourd'hui l'état des choses chez cette tribu.

---

[1] Ibn-Batouta parle de cette révolte dans le récit de son voyage en Soudan. (Voy. le *Journal Asiatique* de mars 1843, page 239.)

Ce fut à contre-cœur que Talha consentit à remplir une position subordonnée; aussi, de temps en temps, il dispute à Rahhou le haut commandement.

Les Kharadj se divisent en plusieurs branches, savoir : les Djeâouna, les Ghosl, les Metarfa et les Othamna, familles qui descendent respectivement de Djâouan, de Ghacel, de Motref et d'Othman, tous fils de Kharadj. Le droit de leur commander appartient aux descendants d'Othman.

Avec les Kharadj demeure un peuple pasteur, appelé Mehaïa, qui tantôt se dit appartenir à la tribu d'Eïad et tantôt à la famille de Mihya-Ibn-Motref-Ibn-Kharadj.

La tribu appelée les Hedadj du nom de son ancêtre Hedadj-Ibn-Mehdi-Ibn-Mohammed-Ibn-Obeid-Allah, demeure à l'occident des Kharadj, dans le voisinage des Doui-Mansour. Maîtresse de la ville et des environs de Taourîrt, elle reconnaît presque toujours la souveraineté des Mérinides, dynastie dont elle tient ses *ictâ* et à l'autorité de laquelle tout ce territoire est soumis; mais, dans quelques rares occasions, elle a embrassé le parti des Beni-Abd-el-Ouad. Le droit de commander aux Hedadj est exercé par trois de leurs familles : les Harîz-Ibn-Yacoub-Ibn-Heba-Ibn-Hedadj, les Menad-Ibn-Rizc-Allah-Ibn-Yacoub-Ibn-Heba, et les Fekroun-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Yacoub. Du temps du sultan [mérinide] Abd-el-Azîz, ils eurent pour chef Abou-Yahya-es-Saghîr *(le petit)* Ibn-Mouça-Ibn-Youçof-Ibn-Harîz. La mort d'Abou-Yahya suivit celle du sultan et le commandement passa à son fils. Le chef appartenant à la famille Menad se nommait Abou-Yahya-Ibn-Menad. Il exerçait l'autorité avant Abou-Yahya-es-Saghir, et on le distingue de son successeur par le surnom de Kebîr *(le grand)*. Un autre de leurs chefs, Abou-Hamîda-Mohammed-Ibn-Eïça-Ibn-Menad, exerce aujourd'hui chez eux le commandement en second, comme lieutenant du grand chef Abou-Yahya-es-Saghîr. Il fait de fréquentes courses dans le Désert, où il poussa bien loin ses expéditions militaires, pénétrant même dans la région des sables afin d'y attaquer les peuplades porteurs du *litham*.

Les Thâleba forment une tribu-sœur des Obeid-Allah et des-

cendent de Thâleb-Ibn-Ali-Ibn-Megguen-Ibn-Sakîl. Ce Megguen était frère d'Obeid-Allah-Ibn-Sakîl [aïeul des Doui-Obeid-Allah]. Ils ont maintenant leur demeure dans la plaine de la Metidja, près d'Alger, mais auparavant, ils avaient habité Tîteri, région occupée à présent par les Hosein. Ce fut à une époque très-reculée qu'ils s'établirent à demeure dans le pays de Tîteri ; probablement vers le temps où les Doui-Obeid-Allah prirent possession du territoire qui appartient maintenant aux Beni-Amer. Ceux-ci se tenaient alors dans la région où les Soueid demeurent aujourd'hui. Établis d'abord sur la limite du Tell [1], dans lequel ils avaient pénétré en passant par le Guezoul, [les Thâleba] s'avancèrent graduellement jusqu'aux plaines de Médéa et se fixèrent dans la montagne de Tîteri, appelée aussi la montagne d'Achîr parce qu'elle renfermait la célèbre ville de ce nom. Quand les Beni-Toudjîn établirent leur domination sur les plateaux du Tell et s'emparèrent du Ouancherîch, [leur chef] Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï marcha sur Médéa et s'en rendit maître. Il se passa alors une suite de guerres et de trêves entre lui et les Thâleba, jusqu'à ce qu'enfin une députation de leurs chefs vint le trouver [pour négocier une paix]. Il les fit tous arrêter, et ayant attaqué sur le champ le reste de la tribu, il en massacra une grande partie et s'empara de leurs richesses. Quelque temps après, il leur enleva Tîteri et les envoya habiter la Metidja. Les Beni-Hosein obtinrent alors de ce chef la possession de Tîteri et devinrent, à son égard, comme des sujets tributaires. En effet, ils consentirent à lui payer l'impôt et des contributions, et à lui fournir un contingent de troupes pour ses expéditions. Les Thâleba ayant obtenu la protection des Beni-Melîkich, tribu sanhadjienne, se fixèrent dans la Metidja où ils continuent à vivre sous la domination de ces nouveaux maîtres. Nous aurons ailleurs l'occasion de rappeler cette circonstance.

Quand les Beni-Merîn se furent emparés du Maghreb central et qu'ils eurent mis fin à la puissance des Melîkich, les Thâléba demeurèrent maîtres de la Metidja et y restèrent sous le com-

[1] Ici l'auteur a écrit *dans les Tells Orientaux*. Il a voulu probablement indiquer par cette expression le *Tell* situé à l'orient du royaume mérinide.

mandement de la famille Sebâ-Ibn-Thâleb-Ibn-Ali-Ibn-Megguen-Ibn-Sakîl. Ils racontent que ce Sebâ s'était rendu auprès des Almohades et que ceux-ci avaient placé sur le haut de son turban une pièce d'or pesant plusieurs pièces ordinaires ; voulant ainsi lui donner une grande marque d'honneur. J'ai entendu dire à un de nos cheikhs que cette distinction lui fut accordée ponr le récompenser de sa conduite respectueuse envers l'imam El-Mehdi qui, étant arrivé à pied chez les Thâleba, reçut de lui une monture.

Le commandement des Thâleba appartenait d'abord à la famille de Yacoub-Ibn-Sebâ, laquelle était fort nombreuse. Il passa ensuite aux Beni-Honaich, autre branche de la même maison, mais lorsque le sultan Abou-'l-Hacen se fut emparé des états abd-el-ouadites et qu'il eut envoyé en Maghreb-el-Acsa les princes descendus de Yaghmoracen, un cousin de Honaich, appelé Abou-Hamlat-Ibn-Aaïd-Ibn-Thabet, devint chef de cette tribu. Abou-Hamlat mourut de la peste, vers le milien du huitième siècle, à l'époque où le sultan Abou-'l-Hacen débarqua an port d'Alger en revenant de Tunis. Le commandement passa ensuite à Ibrahîm-Ibn-Nasr [-Ibn-Honaich]. Ce chef garda le pouvoir jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu quelque temps après la soumission du Maghreb-el-Acsa et du Maghreb central à l'autorité du sultan Abou-Einan. Ibrahîm eut pour successeur son fils Salem. Pendant tout ce temps, les Thâleba continuèrent à payer des impôts et des redevances, d'abord aux Melikîch et ensuite aux chefs qui gouvernaient la ville d'Alger.

Entre les années 760 (1359) et 770, lors de la révolte d'Abou-Zìan et des Hosein contre Abou-Hammou, les Arabes se remuèrent de nouveau et le chef des Thâleba prit une part très-active à ces démonstrations hostiles. Salem-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Nasr-Ibn-Honaich-Ibn-bou-Hamîd-Ibn-Thabet-Ibn-Mohammed-Ibn-Sebâ [telle était sa généalogie] se montra tantôt ami, tantôt adversaire du sultan Abou-Hammou, et lors de la prise de Tlemcen par les Mérinides, il se rangea du côté des vainqueurs et continua, pendant quelque temps, à entretenir des rapports d'amitié avec la cour du Maghreb.

Abou-Hammou étant rentré dans son royaume, après la mort d'Abd-el-Azîz, dressa des piéges à Salem-Ibn-Ibrahîm, mais ce chef, les ayant découverts, fit venir Abou-Zîan à Alger et le proclama souverain [du Maghreb central]. En l'an 779 (1377-8), Abou-Hammou se mit en campagne et dispersa les révoltés. Salem prit alors le parti d'abandonner Abou-Zîan et de faire sa soumission. Quelque temps après ces événemens, Abou-Hammou bloqua Salem dans les montagnes de la Metidja et au bout de quelques jours il le décida à capituler. Alors, sans avoir égard aux engagements qu'il venait de contracter, le sultan fit conduire son prisonnier à Tlemcen où on le tua à coups de lance. Telle fut la fin d'un chef que les Thâleba n'étaient pas dignes de posséder. Après cet acte de perfidie, Abou-Hammou s'acharna contre les frères, la famille et la tribu de sa victime jusqu'à ce que l'esclavage, la mort et la confiscation de leurs biens les eurent ruinés et anéantis.

Les Doui-Mansour, ou Beni-Mansour-Ibn-Mohammed, forment la grande majorité de la tribu de Makil et occupent la frontière méridionale du Maghreb-el-Acsa, depuis le Molouïa jusqu'au Derâ. Ils se partagent en quatre branches : les Aulad-Hocein, les Aulad-Bou'l-Hocein, les Amarna et les Monebbat. Hocein et Bou'-l'Hocein [tous deux fils de Mansour] naquirent d'une même mère; et leurs frères consanguins, Amran, l'aïeul des Amarna, et Monebba, l'aïeul des Monebbat, naquirent aussi d'une même mère. Les descendants d'Amran et de Monebba s'appellent collectivement les Ahlaf *(confédérés)*. Les Aulad-Bou-'l-Hocein, devenus trop faibles pour se livrer davantage à la vie nomade, s'établirent à demeure fixe dans des bourgades qu'ils érigèrent au milieu du Désert, entre Tafîlelt et Tîgourarîn. Les Aulad-Hocein sont assez nombreux pour former la masse des Doui-Mansour, et assez puissants pour dominer sur le reste de cette tribu. Ils reconnaissent à la famille de Ghanem-Ibn-Djermoun le droit de leur fournir des chefs, et sous le règne d'Abou'l-Hacen, ils obéissaient à Ali-Ibn-Djermoun, petit-fils de Djerrar-Ibn-Arefa-Ibn-Fars-Ibn-Ali-Ibn-Fars-Ibn-Hocein-Ibn-Mansour. Ce chef mourut à la suite du revers éprouvé par les Mérinides à Tarifa

[en Espagne][1], et eut pour successeur son frère Yahya duquel le commandement passa à Abd-el-Ouahed, fils de Yahya. Abd-el-Ouahed transmit l'autorité à son frère Zékérïa. Ahmed-Ibn-Rahhou-Ibn-Ghanem, cousin de Zékérïa, lui succéda et fut ensuite remplacé par son frère Yaïch auquel succéda son cousin, Youçof-Ibn-Ali-Ibn-Ghanem, le même qui gouverne la tribu aujourd'hui.

Sous le règne de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack et sous celui de son fils Youçof, les Mérinides livrèrent plusieurs combats aux Makil. Dans l'histoire de cette dynastie nous parlerons de l'expédition que Youçof-Ibn-Yacoub entreprit contre eux, quand il partit de Maroc et leur infligea un rude châtiment dans le désert du Derâ.

A l'époque où ce prince se trouvait dans la partie orientale de ses états, et s'occupait de faire le siége de Tlemcen, les Makil envahirent les frontières du Maghreb, depuis le Derâ jusqu'au Molouïa et Taourîrt; ils livrèrent même plusieurs combats à Abd-el-Ouehhab-Ibn-Saêd, gouverneur du Derâ, client de la famille royale et grand officier de l'empire. Dans une de ces rencontres, Abd-el-Ouehhab perdit la vie. Les Mérinides étant rentrés en Maghreb après l'assassinat de leur sultan Youçof-Ibn-Yacoub, se hâtèrent de venger la mort du gouverneur du Derâ, et ayant forcé ces Arabes à rentrer dans l'obéissance, ils les obligèrent à payer dorénavant l'impôt en toute soumission. Dans la suite, l'influence de l'empire s'affaiblit à un tel degré, que les Makil ne payaient plus rien à moins d'y être contraints par la force des armes, et cela dans les rares occasions où le sultan en avait les moyens à sa disposition. Entre les années 750 (1349-50) et 760, après la prise de Tlemcen par Abou-Einan, les Makil accordèrent leur protection à Sogheir-Ibn-Amer qui s'était réfugié chez eux. Ayant ainsi encouru la colère du sultan, ils prirent tous la résolution de répudier son autorité, et jusqu'à sa mort, ils continuèrent à se maintenir en état de révolte et à rester dans le Désert avec Sogheir.

---

[1] Il s'agit ici de la défaite des Africains sous les murs de Tarifa par Alphonse XI, roi de Castille, en l'an 1340 de J.-C. Le lecteur en trouvera le récit dans un autre volume de cet ouvrage.

A la mort d'Abou-Einan, le sultan Abou-Hammou occupa Tlemcen, entreprise dont nous parlerons ailleurs, et les Mérinides marchèrent encore sur cette ville. Abou-Hammou et Sogheir prirent alors la fuite et cherchèrent un asile chez ces Arabes. Une victoire remportée par les Makil sur l'armée mérinide aux environs de Tlemcen, compléta la rupture qui s'était déclarée entre eux et l'empire; aussi, dès ce moment, ils s'attachèrent au parti d'Abou-Hammou, et en récompense de leurs services, ils obtinrent de ce prince la concession d'une partie des plaines que renferme le territoire de Tlemcen. En l'an 763 (1361-2), lors de la mort du sultan Abou-Salem, une grande commotion se manifesta dans le Maghreb par suite de la révolte des fils du sultan Abou-Ali, lesquels s'étaient emparés de Sidjilmessa. Tant que dura cette insurrection, les Makil y prirent une part très-active.

[Leur chef] Ahmed-Ibn-Rahhou eut ensuite un démêlé avec Abou-Hammou, et pour se venger de ce sultan, il fit venir Abou-Zîan, petit-fils du sultan Abou-Tachefîn, et envahit avec lui le territoire de Tlemcen. Cette démonstration lui coûta la vie, ainsi que nous le raconterons ailleurs. Plus tard, les Makil devinrent assez redoutables pour se faire concéder par le gouvernement [mérinide] la plus grande partie des impôts fournis par le Derâ et la possession des territoires qui dépendent de Tedla et d'El-Mâden; territoires situés aux débouchés des défilés par lesquels ils entraient dans le Maghreb, soit pour y passer les printemps et les étés, soit pour y faire leur provision de blé. Quant à Sidjilmessa, cette ville n'appartient pas à eux, mais bien à leurs frères, les Ahlaf.

Parlons maintenant du Derâ. Ce pays méridional est traversé par un grand fleuve qui prend sa source dans le Deren [l'Atlas], montagne qui donne aussi naissance au fleuve Omm-Rebiâ. Celui-ci traverse les plateaux et les plaines du Tell, mais le Derâ coule vers le sud-ouest et se perd dans les sables du pays de Sous [1]. C'est sur les bords de cette rivière que s'élèvent les

---

[1] Plus loin, l'auteur nous apprend que le Derâ se jette dans l'Atlantique.

ourgades du Derà. Il y a aussi un autre grand fleuve qui se dirige vers le midi, en dérivant un peu vers l'est, et qui se perd dans les sables un peu au-delà de Tîgourarîn. Sur la rive occidentale de ce fleuve on rencontre successivement les bourgades de Touat, de Tementît, et de Regan. C'est auprès de cette dernière localité qu'il disparaît dans les sables. Au nord de Regan se trouvent les bourgades de Tementît, et au nord-est, on rencontre ceux de Tìgourarîn. Tous ces endroits sont situés derrière la ligne des dunes appelées l'*Areg.*

Les montagnes de Deren forment par leur assiette, une ceinture qui enferme le Maghreb El-Acsa depuis Asfi jusqu'à Tèza. Au midi de cette chaîne s'élève le Neguîça. montagne occupée par les Sanhadja et dont l'extrêmité qui touche au mont Heskoura s'appelle Djebel-Ibn-Homeidi. De là plusieurs autres chaînes de montagnes se détachent parallèlement les unes aux autres, et vont atteindre la Mer-Romaine [la Méditerranée], auprès de Badis. L'on peut donc considérer le Maghreb [El-Acsa] comme une île, entourée au sud et à l'est par des montagnes, et à l'ouest et au nord par la mer. Ces montagnes et les plaines qu'elles renferment sont habitées par des peuplades berbères dont personne, excepté celui qui les a créées, ne peut estimer le nombre. Les rares chemins qui mènent dans le Maghreb à travers ces hauteurs sont toujours couverts d'une foule de voyageurs appartenant aux tribus qui occupent ces localités.

Le Derâ, après s'être perdu dans les sables, entre Sidjilmessa et le Sous, reprend sa course et va se jeter dans l'Océan entre Noun et Ouadan. Ses bords sont couverts de bourgades entourées de dattiers en quantité innombrable. Tadénest [1], la capitale de cette région, est une grande ville, fréquentée par des marchands qui y vont acheter de l'indigo : ils le paient d'avance, en attendant son extraction de la plante par les moyens de l'art. Les Aulad-Hocein sont maîtres de ce territoire, ils ont soumis les Berbères-Sanaga et les peuplades

---

[1] Un des manuscrits porte *Tìdìci*, et en marge d'un autre, on lit : la bonne leçon est Tebdeci ; mais c'est là un point qui mérite examen.

qui habitent, soit dans les environs, soit sur le versant de la montagne voisine. Ils leur font payer des contributions forcées, des sauf-conduits et des impôts, pendant qu'ils jouissent eux-mêmes de certains *ictâ* que le sultan leur a concédés en retour de leurs services comme percepteurs des impôts réguliers.

Immédiatement à l'occident des Aulad-Hocein demeurent les Chebanat, branche des Aulad-Hassan. Grâce à cette position avantageuse, ils se font payer quelques redevances par le peuple du Derâ.

Cette portion des Doui-Mansour que l'on désigne par le nom des Ahlaf *(affidés, confédérés)* se compose des Amarna et des Monebbat. Le territoire qu'ils habitent touche à la frontière orientale de celui qui est occupé par les Aulad-Hocein. La partie du Désert qu'ils parcourent avec leurs troupeaux renferme Tafìlelt et les plaines voisines; dans le Tell ils fréquentent les bords du Molouïa, les bourgades d'Outat et les territoires de Tèza, de Botouïa et de Ghassaça. Ils perçoivent dans toutes ces localités des redevances et des impôts, sans compter le produit des *ictâ* qu'ils y tiennent du sultan. Bien qu'ils se livrent assez souvent à des hostilités contre les Aulad-Hocein, l'esprit de corps les porte à faire cause commune avec eux quand il s'agit d'une contestation avec quelqu'autre tribu.

Le droit de commander aux Amarna appartient à la famille Modaffer-Ibn-Thabet-Ibn-Mokhlef-Ibn-Amran, et sous le règne d'Abou-Einan, ils eurent pour chefs Talha-Ibn-Modaffer et son fils Ez-Zobeir. Aujourd'hui, ils obéissent à Mohammed, fils d'Ez-Zobeir, et à Mouça, frère de ce Mohammed. Le commandement en second est exercé par la famille d'Omara-Ibn-. . . . . [1] -Ibn-Mokhlef, la même à laquelle appartient Mohammed-el-Aaïd.

Les Soleiman [ou Sliman] Ibn-Nadji-Ibn-Omara, une autre branche des Ahlaf, parcourent le Désert avec leurs troupeaux; il leur arrive même très-souvent d'intercepter les caravanes du Soudan et d'attaquer les bourgades situées dans le Sahrâ.

De nos jours, les Monebbat ont pour chef Mohammed-Ibn-

[1] Le texte arabe porte ici *folan*, c'est-à-dire *un tel*.

Obbou-Ibn-Hocein-Ibn-Youçof- Ibn-Feredj-Ibn-Monebba. Son frère et prédécesseur, Ali-Ibn-Obbou, commandait la tribu sous le règne d'Abou-Einan. Le commandement en second appartient à leur cousin, Abd-Allah-Ibn-el-Haddj-Amer-Ibn-Bou-'l-Bérekat-Ibn-Monebba. Les Aulad-Hocein sont à présent plus nombreux que les Monebbat et les Amarna réunis ; mais, dans les premiers temps de la dynastie mérinide, les Monebbat jouissaient de la supériorité numérique. Ils étaient alors alliés des Beni-Abd-el-Ouad et formaient l'avant-garde de Yaghmoracen-Ibn-Zîan, quand ce prince enleva Sidjilmessa aux Almohades. Les Mérinides ayant ensuite pris cette ville, tuèrent tous les chefs des Monebbat et tous les Abd-el-ouadites qui s'y trouvaient. Plus tard, ils attaquèrent les Monebbat dans leurs déserts, et leur firent éprouver des pertes tellement considérables que la tribu en est encore aujourd'hui fort réduite.

[La région occupée par les Othamna touche à la limite occidentale de celle qu'habitent les Beni-Mansour. A côté d'eux se trouvent les Aulad-Salem. Le Derâ est situé en dehors de leur territoire, mais ils possèdent le désert qui l'avoisine. Après eux, vers le sud-ouest, on rencontre les Aulad-Djelal. Ceux-ci occupent l'extrêmité de la partie cultivée du Derâ, et à l'occident ils ont pour voisins les Chebanat, tribu dont les possessions s'étendent jusqu'à la mer. Ils se composent des Aulad-Ali et des Aulad-bou-Thabet. Les Aulad-Hassan se tiennent derrière eux, du côté du sud-ouest, et occupent même une portion de territoire qu'ils ont enlevé aux Chebanat par la force des armes. [1]]

Nous avons déjà dit au sujet des Doui-Hassan, Arabes de la province de Sous, que c'est d'eux, des Chebanat et des Rocaitat que se compose la tribu des Beni-Mokhtar-Ibn-Mohammed. Il y en a encore deux autres branches : les Djîahna et les Aulad-Berïa. Ils occupaient autrefois, conjointement avec leurs frères, les Doui-Mansour et les Obeid-Allah, tout le territoire du Molouïa

[1] Le texte arabe du paragraphe que nous avons mis ici entre parenthèses, se trouve en marge de quelques-uns des manuscrits et manque dans les autres.

jusqu'à l'embouchure de cette rivière. Ils y étaient encore quand Ali-Ibn-Yedder-ez-Zekenderi, soi-disant descendant des Arabes de la première invasion et devenu seigneur de la province de Sous après la retraite des Almohades, s'engagea dans une contestation avec les Guezoula nomades qui occupaient les plaines et les montagnes de ce pays. Voyant la guerre traîner en longueur, il appela à son secours les Beni-Mokhtar. Ces Arabes quittèrent aussitôt le Molouïa, emmenant avec eux leurs familles et leurs troupeaux, et allèrent se joindre à lui. Arrivés dans le Sous et trouvant que ce pays était presque vide de tribus nomades, ils s'empressèrent d'occuper une localité dont ils appréciaient les avantages : le désert de cette région leur offrant d'abondants pâturages pour leur troupeaux. Les Guézoula vinrent s'incorporer dans la tribu qui les avait vaincus et ajoutèrent ainsi au nombre de ses nomades. Les habitants des bourgades situées dans les pays de Sous et de Noul firent leur soumission à ces Arabes et en obtinrent la paix moyennant un tribut.

Taroudant, un de ces bourgs, est situé dans la province de Sous et s'élève sur le bord d'une rivière, nommée aussi le Sous, qui descend d'une montagne et va se jeter dans la mer à une journée de distance au nord de l'embouchure de la rivière Massa. C'est à ce dernier endroit que se trouve le célèbre *ribat* du même nom. A une journée au midi de l'embouchure du Massa et sur le bord de la mer, on rencontre le *zaouïa* de Bou-Nôman. Tagaost est situé sur la rivière Noul, à l'endroit où elle quitte la montagne de Neguîça pour se diriger vers l'ouest. Ifri est à une journée de Tagaost : les Arabes n'essaient pas même à le soumettre, mais ils ont occupé les plaines qui l'environnent.

Tout le territoire que nous venons de décrire avait appartenu à l'empire almohade dont il formait une des provinces les plus étendues; mais, à la chute de cette dynastie, il demeura tout-à-fait détaché du gouvernement central et resta débarrassé des liens qui l'assujettissaient au sultan.

La famille Yedder établit sa domination sur une partie de cette région comme nous venons de le dire. Ali-Ibn-Yedder, qui en soumit les bourgades, avait sous ses ordres une troupe de mille

cavaliers. Son successeur, Abd-er-Rahman-Ibn-el-Hacen-Ibn-Yedder, transmit l'autorité à son frère Ali-Ibn-el-Hacen. Avant de mourir, il eut à soutenir une guerre contre les mêmes Arabes dont sa famille s'était procuré l'appui, et en 705 (1305-6) et les années suivantes, il essuya plusieurs échecs [1]. Parvenu enfin, en l'an 708, à faire tomber leurs chefs dans un piége, ils les fit tous mourir à Taroudant.

Les Mérinides eurent plusieurs fois à combattre les Makil de la province de Sous. Dans une de ces affaires, Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack soutint, avec un corps mérinide, les Chebanat qui faisaient la guerre aux Beni-Hassan ; et un nombre considérable de ceux-ci y perdit la vie. Quelque temps après, Youçof-Ibn-Yacoub, sultan mérinide, bloqua les Beni-Hassan dans Tamskrout et les força à payer une contribution de 18,000 chameaux. En l'an 686 (1287), il marcha encore contre eux et leur tua beaucoup de monde, et lorsque la tribu abd-el-ouadite des Beni-Gommi se fut réfugiée chez eux, il les fit attaquer à plusieurs reprises parce que leurs protégés s'étaient révoltés contre son autorité. Nous parlerons encore de ces événements dans l'histoire du sultan Youçof-Ibn-Yacoub.

Quand les Zenata mérinides eurent consolidé leur domination dans le Maghreb, Abou-Ali, fils du sultan Abou-Saîd, détacha Sidjilmessa du royaume de son père pour en faire un gouvernement à part. A la suite de cette transaction qui termina une guerre civile, les Arabes nomades de la province de Sous, tels que les Chebanat et les Beni-Hassan, se réunirent autour d'Abou-Ali et le poussèrent à faire la conquête des bourgades de ce pays. Cédant à leurs instances, il quitta le Derâ, traversa la frontière de ses états et emporta Ifri d'assaut. Ali-Ibn-el-Hacen prit la fuite et chercha un asile dans les montagnes de Neguîça, auprès des Sanaga, et ne rentra dans son pays que plus tard.

Le sultan Abou-'l-Hacen étant parvenu à vaincre son frère [Abou-Ali] et à soumettre le Maghreb entier, prêta l'oreille aux sug-

---

[1] Dans l'errata qui accompagne le tome II du texte arabe, on trouve indiqué comme variante la date 750 ; mais la bonne leçon est celle du texte, c'est-à-dire 705.

gestions de ces mêmes Arabes et résolut de faire une tentative contre les bourgades de Sous. Hassoun-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Eïça de la tribu d'Irnîan, auquel il confia un corps de troupes pour cet objet, marcha avec les Arabes vers ces *cosour* et s'en empara. Ayant ensuite prélevé la dîme dans la province de Sous, il concéda à ses alliés des *ictâ* situés dans ce pays, et les chargea du recouvrement des impôts à venir, moyennant le partage. Cet arrangement réussit parfaitement pendant quelque temps, mais les revers éprouvés par le sultan Abou-'l-Hacen vinrent tout bouleverser et le Sous reprit son ancien état.

Encore aujourd'hui, cette province est en dehors de l'action du gouvernement [mérinide] ; les Arabes s'en approprient les revenus, et se sont partagés les populations imposables. Cette classe y est complétement tributaire, puisqu'elle se compose de Masmouda et de Sanhadja, peuples soumis aux impôts depuis longtemps. Les branches nomades de ces mêmes [tribus berbères] subissent également la domination des Arabes et doivent prendre part à leurs expéditions militaires : aussi les Guezoula marchent avec les Beni-Hassan, pendant que les Chebanat se font accompagner par les Zegguen et les Lakhs, branches de la tribu de Lamta.

Le droit de commander aux Doui-Hassan appartient à la famille d'Abou-'l-Khalîl-Ibn-Amer-Ibn-Ghofair-Ibn-Hacen-Ibn-Mouça-Ibn-Hamed-Ibn-Saîd-Ibn-Hassan-Ibn-Mokhtar. Leur chef actuel s'appelle Makhlouf-Ibn-Abi-Bekr-Ibn-Soleiman-Ibn-Hacen-Ibn-Zîan-Ibn-Abi-'l-Khalîl.

Quant aux Chebanat, j'ignore à quelle de leurs tribus ils reconnaissent le droit de commandement. Ils sont toujours en guerre avec les Beni-Hassan, et, la plupart du temps, ils ont les Rocaitat pour confédérés. Les Chebanat sont plus proches voisins du pays habité par les Masmouda et des montagnes de Deren que ne le sont les Doui-Hassan, dont le territoire est situé plus en avant dans le Désert.

[1] Du temps d'Ali-Ibn-Yedder, sultan de Sous, les Chebanat

[1] Dans les manuscrits ce paragraphe est inscrit en marge. Son authenticité ne paraît pas hors de soupçon.

eurent pour chef Harîz-Ibn-Ali-Ibn-Amer-Ibn Ali-Ibn-Chebana. Les chefs des Guezoula invoquèrent le secours de cette tribu contre les habitants du Sous, et, secondés par elle, ils vainquirent leurs ennemis. Ce fut alors que les Chebanat se fixèrent dans ce pays. Quand ils l'eurent subjugué en entier, les Doui-Hassan allèrent s'emparer de Noul. Ceux-ci avaient demeuré anparavant dans le pays qui s'étend depuis Ras-el-Aïn et Garet jusqu'au Zîdour. Plus tard, ils firent la guerre à Ali-Ibn-Yedder et le tuèrent dans une bataille. Garet est maintenant habité par les Beni-Oura. Le mot *oura* signifie *voisinage* [1] en langue berbère.

HISTOIRE DES BENI-SOLEIM-IBN-MANSOUR. — LISTE DE LEURS TRIBUS. — EXPOSITION DE LEUR ORIGINE ET DE LEUR GÉNÉALOGIE.

Les Beni-Soleim, peuple très-nombreux, formaient une des plus grandes d'entre les tribus descendues de Moder. Ils habitaient [la partie de l'Arabie appelée] le Nedjd. Leur aïeul Soleim était fils de Mansour-Ibn-Ikrima-Ibn Khaçafa-Ibn-Caïs. Partagée déjà en plusieurs branches dans les temps anté-islamiques, cette tribu reconnaissait pour chefs les descendants d'Es-Cherîd-Ibn-Rîah-Ibn-Thâleba-Ibn-Oçaïa-Ibn-Khafaf-Ibn-Imr-il-Caïs-Ibn-Bohtha-Ibn-Soleim. Amr, fils d'Es-Cherîd et chef de toutes les tribus modérites, laissa deux fils, Sakhr et Moaouïa dont le premier est [bien connu comme] le frère d'El-Khança. Cette femme épousa El-Abbas-Ibn-Mirdas, un des compagnons du Prophête, et elle assista avec son mari à la bataille d'El-Cadicïa [2].

---

[1] Le texte arabe des meilleurs manuscrits porte *djouar*; dans les autres on lit *houar*, mot qui ne diffère du précédent que par l'absence d'un point diacritique, et dont aucune des nombreuses significations ne se rend en berbère par *oura*. Je me suis assuré que ce mot, ainsi que plusieurs autres appartenant aux dialectes berbères de l'Afrique occidentale, est totalement inconnu aux habitants de la Cabilie algérienne.

[2] Dans l'*Essai* de M. C. de Perceval on trouvera l'histoire de cette bataille et des personnages dont Ibn-Khaldoun fait mention ici. M. de Sacy, dans son commentaire sur les *Séances de Harîri*, fait mention d'El-Khança, femme dont le véritable nom était *Tomadir*. Il y rapporte quelques fragments des élégies qu'elle composa sur la mort de son frère.

Au nombre des tribus soleimides on comptait les Oçaïa, les Riêl et les Dekouan, peuplades contre lesquelles le Prophête de Dieu lança des imprécations parce qu'elles avaient assassiné quelques-uns de ses partisans. A la suite de cette malédiction les trois tribus perverses tombèrent dans une déconsidération et un oubli complets.

Du temps des Abbacides les Soleim se faisaient remarquer par leur esprit de brigandage et d'insubordination ; de sorte qu'un khalife de cette dynastie enjoignit à son fils de ne jamais épouser une femme de cette tribu. Comme ils poussaient leurs incursions jusqu'au territoire de Médine, le gouvernement de Baghdad envoya des troupes contre eux et les fit poursuivre et châtier, même au milieu de leurs déserts. Lors des troubles suscités par les Carmats, les Soleim et les Beni-Ocaïl-Ibn-Kâb formèrent une alliance avec Abou-Taher-el-Djennabi et ses fils, chefs de cette secte hérétique et émirs de la province de Bahrein [1]. Après la chute de la puissance carmatienne, les Beni-Soleim s'emparèrent de Bahrein, et, à l'imitation de leurs anciens alliés, ils proclamèrent leur adhésion aux doctrines chîites. Sous la dynastie des Bouides, les Beni-'l'-Asfer-Ibn-Taghleb occupèrent cette province au nom des Abbacides et en expulsèrent les Soleim. Les membres de la tribu proscrite se rendirent dans la Haute-Égypte, d'où El-Mostancer les fit transporter en Ifrîkïa par son vizir El-Yazouri, en les chargeant d'aller combattre El-Moëzz-Ibn-Badîs, émir qui venait de répudier la domination fatemide, ainsi que nous l'avons dit plus haut [2]. Ils traversèrent alors le Nil avec les tribus hilaliennes et se fixèrent, pendant un temps, à Barca et aux environs de Tripoli. De là ils passèrent en Ifrîkïa, province où l'on trouve, encore aujourd'hui, quatre grandes branches de cette tribu, savoir : les Zoghb [3], les Debbab, les Hëïb et les Auf.

[1] Voyez sur Abou-Taher l'introduction à l'*Histoire des Druzes*, de M. de Sacy, et le *Dictionnaire biographique* d'Ibn-Khallikan, volume I, page 426 et suivantes, de la traduction.

[2] Voyez page 30 et suivantes.

[3] La tribu des Zoghb, famille soleimide, ne doit pas être confondue avec celle des Zoghba, famille hilalienne dont l'auteur a déjà parlé.

Voici comment Ibn-el-Kelbi expose la généalogie de Zoghb : Zoghb, fils de Nacera, fils de Khafaf, fils d'Imr-il-Caïs, fils de Bohtha, fils de Soleim; mais Abou-Mohammed-et-Tidjani, docteur tunisien, dit, dans son *Rihla (ou voyage)*[1], que Zoghb était fils de Djerou-Ibn-Malek-Ibn-Khafaf; il le considère même comme le père de Debbab et de Zoghb-el-Asgher [le cadet], ancêtres de deux branches soleimides qui se trouvent actuellement en Ifrîkïa. Abou-'l-Hacen-Ibn-Saîd [2] dit : « Zoghb, » était fils de Malek, fils de Bohtha, fils de Soleim. Sa tribu » occupait le territoire situé entre les deux villes saintes [la » Mecque et Médine], mais elle est maintenant en Ifrîkïa avec » ses sœurs [les autres tribus sorties de la même souche]. Deb- » bab était fils de Malek et petit-fils de Bahtha. » — Dieu sait lequel de ces trois auteurs a raison, mais il est évident que la généalogie donnée par Ibn-Saîd ressemble beaucoup à celle que nous fournit Et-Tidjani; elles seront même identiques si nous supposons qu'Ibn-Saîd ait oublié le nom de Djerou dans la sienne.

Héïb était fils de Bohtha-Ibn-Soleim; le territoire occupé par ses descendants s'étend depuis la frontière de Barca qui touche à l'Ifrîkïa jusqu'à la petite Acaba, du côté d'Alexandrie. Ils se fixèrent dans cette région après que leurs frères [les autres Arabes] furent entrés en Ifrîkïa. La première branche des Héïb que l'on rencontre en partant de l'Occident est celle des Beni-Ahmed, peuplade qui habite Adjedabia et les environs. Sa force la rend formidable aux caravanes de pèlerins, mais elle reconnaît la supériorité des Chemmakh. La tribu des Chemmakh renferme un grand nombre de familles et tient le premier rang parmi les

---

[1] Ce *rihla* renferme le récit d'un voyage entrepris dans les états de Tunis, Tripoli et Bougie, par Abou-Yahya-Zékérïa-Ibn-Ahmed-el-Lihyani, grand cheikh des Almohades-hafsides, sous le règne du khalife hafside Abou-Acîda. L'auteur de cet ouvrage se nomme Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ibn-Ibrahîm-et-Tidjani. Il dit être parti avec ce prince vers la fin de l'an 706 (décembre 1305). Plus tard il devint secrétaire d'Abou-Yahya-Zékérïa-el-Lihyani, proclamé khalife au mois de redjeb 711. Une traduction inédite de ce voyage a été faite par M. Alphonse Rousseau.

[2] Voy. page 9, note 1.

Héïb parce qu'elle est maîtresse de cette portion du pays fertile de Barca qui renferme le Merdj [1]. A l'orient des Chemmakh, et jusqu'à la grande Acaba on rencontre une autre branche de la tribu de Héïb, les Beni-Lebîd. Ceux-ci sont très-nombreux et font souvent la guerre aux Chemmakh. A l'est des Beni-Lebîd et jusqu'à la petite Acaba habitent les Chemal et les Mohareb. Le commandement de ces deux tribus appartient aux Azaz, famille mieux connue sous le nom des Azza. Ces diverses subdivisions de la tribu de Héïb occupent une longue bande de pays dans laquelle elles ont détruit toutes les villes et où ils n'ont laissé subsister aucun gouvernement régulier, aucune autorité excepté celle de leurs cheikhs. Elles ont pour sujets quelques Berbères et Juifs qui se livrent à l'agriculture et au commerce. Parmi ces tribus demeurent plusieurs fractions des Rouaha et des Fezara.

De tous les chefs des Arabes nomades qui habitent aujourd'hui le pays de Barca, le plus distingué se nomme Abou-Dîb. Je ne sais à quel aïeul on doit rapporter son origine, mais les membres de sa tribu prétendent qu'il appartient aux Azza. Il y a, cependant, des personnes qui le regardent comme faisant partie des Beni-Ahmed, tandisque d'autres le considèrent comme étant descendu de Fezara. Quant à cette dernière opinion, elle est peu probable, puisque les Arabes de la tribu de Fezara sont en très-petit nombre dans ce pays et que les Héïb y dominent; comment, d'ailleurs, une famille quelconque pourra-t-elle exercer le commandement dans une tribu dont elle ne fait pas partie?

Auf était fils de Behtha-Ibn-Soleim. Ses descendants habitent la région qui s'étend depuis la rivière de Cabes jusqu'au territoire de Bône. Ils forment deux grandes tribus : les Mirdas [ou Merdès] et les Allac. Ceux-ci se subdivisent en deux branches : les Beni-Yahya et les Hisn. Il paraîtrait, cependant, d'après les poèmes composés par Hamza-Ibn-Omar, chef des Kaoub, et par d'autres poètes modernes appartenant à cette race d'Arabes, que

---

[1] Le *merdj* ou *prairie* est situé au sud-est de Ptoléméta, à la distance d'environ deux lieues. Quelques débris de l'ancienne ville de Barca s'y voient encore. — (*Della Cella, Beechey.*)

Yahya et Allac étaient frères. Les Beni-Yahya forment trois branches : Himyer, Delladj et Rîah. Himyer se partage en deux fractions : Terdjem et Kerdem. De Kerdem sortent les Kaoub, descendants de Kâb-Ibn-Ahmed-Ibn-Terdjem. La tribu de Hisn se subdivise aussi en deux branches : les Beni-Ali et les Beni-Hakîm.

Nous allons maintenant parler successivement de toutes ces tribus. Elles passèrent le Nil à la suite des Beni-Hilal et s'établirent à Barca. Quand le cadi Abou-Bekr-Ibn-el-Arebi[1] échappa au naufrage avec son père, après avoir vu engloutir le navire qui les portait, ce fut là qu'il aborda. Les Kaoub y étaient alors, et il trouva auprès de leur chef un accueil fort bienveillant, comme il nous le raconte lui-même dans son *Rihla* ou récit de voyage.

Quand Ibn-Ghanîa et Caracoch-el-Ghozzi vinrent allumer la guerre aux environs de Tripoli et de Cabes, une foule d'Arabes, avides de pillage, et quelques bandes, formées d'un mélange de diverses tribus, embrassèrent le parti de ces aventuriers. Les Beni-Soleim aussi combattirent plusieurs fois sous leurs ordres. Caracoch ayant fait mettre à mort quatre-vingts kaoubiens, le reste de cette tribu se réfugia à Barca et demanda secours aux tribus de Debkel-Ibn-Himyer et de Rîah, branches des Soleim. Aidés par ces Arabes, les Kaoub résistèrent à Caracoch jusqu'à ce que sa mort, et ensuite celle d'Ibn-Ghanîa, fussent venues mettre fin à la guerre et raffermir la dynastie hafside sur le trône de l'Ifrîkïa.

Après avoir perdu son collègue Caracoch, Ibn-Ghanîa continua sa lutte contre l'autorité d'Abou-Mohammed le hafside. Les Soleim embrassèrent la cause de celui-ci, mais les Douaouida, branche de la tribu de Rîah, se mirent aux ordres de leur ancien chef, Masoud-el-Bolt qui venait de s'échapper du Maghreb, et prirent le parti d'Ibn-Ghanîa. Masoud et ses fils restèrent atta-

[1] La vie de ce célèbre écrivain mystique se trouve dans le *Dictionnaire biographique* d'Ibn-Khallikan. (Voy. la traduction anglaise de cet ouvrage, vol III, page 13.) Ibn-el-Arebi naquit à Séville en 468 (1076) et mourut en 543 (1148), en se rendant de Maroc à Fez.

chés à ce prince, mais les Beni-Auf, tribu soleimide, continuèrent au service d'Abou-Mohammed.

Quand Abou-Zékéria, fils de l'émir Abou-Mohammed, devint maître de l'Ifrîkïa, toutes ces tribus, à l'exception des Douaouida rîahides, vinrent se joindre à lui, de sorte que ceux-ci se trouvèrent en minorité. Abou-Zékérïa ayant enfin écrasé la faction qui soutenait Ibn-Ghanîa, prit la résolution d'expulser les Rîah de l'Ifrîkïa à cause de leurs brigandages, et, pour effectuer ce projet, il prit à son service les tribus descendues de Mirdas et d'Allac. Ces peuplades occupaient alors les environs de Cabes et les régions maritimes [de l'Ifrîkïa].

A cette époque, le droit de commandement chez les Mirdas, appartenait à Aun-Ibn-Djamê, lequel eut pour successeur son fils Youçof. De celui-ci l'autorité passa à Einan-Ibn-Djaber-Ibn-Djamê. Les Allac reconnaissaient pour chefs les Kaoub, et ils obéissaient aux fils de Chîha-Ibn-Yacoub-Ibn-Kâb. Lors de leur entrée en Ifrîkïa, sous le règne d'El-Moëzz [-Ibn-Badîs], ils eurent à leur tête Rafê-Ibn-Hammad. Ce chef portait alors l'étendard sous lequel un de ses ancêtres avait combattu pour le Prophète. Les Kaoub se disent même descendus de l'aieul de Rafê.

Le sultan ayant donc pris ces tribus pour auxiliaires, les établit dans la plaine de Cairouan, en les comblant de dons et de bienfaits. Dès ce moment, elles commencèrent à faire reculer les Douaouida qui, jusqu'alors, avaient dominé sur toute la province de l'Ifrîkïa.

Mohammed-Ibn-Masoud-Ibn-Soltan [chef qui gouvernait les Rîah] du temps d'Abou-Mohammed le hafside, possédait la ville d'Obba à titre d'*icta*. Une certaine année, il arriva qu'une caravane de Mirdacides passa chez lui pour faire sa provision de blé. Ces étrangers virent avec jalousie l'aisance dont les Douaouida jouissaient sur les plateaux de cette région, et formant aussitôt le projet de les déposséder, ils les attaquèrent vigoureusement et les mirent en déroute après leur avoir tué Rizc-Ibn-Soltan. Cette usurpation amena une longue suite de guerres entre les deux tribus ; aussi, quand l'émir Abou-Zékérïa poussa les Soleim contre les Douaouda, il les trouva parfaitement dispo-

sés à seconder ses intentions. Plusieurs combats eurent lieu entre les deux partis, et les Soleim finirent par reléguer leurs adversaires dans le pays qu'ils habitent encore à présent et qui comprend les plateaux de Constantine, ceux de Bougie et les campagnes du Zab. Alors les deux tribus déposèrent les armes et chacune d'elles se fixa dans la contrée où elle se trouva.

Comme les Beni-Auf étaient devenus maîtres de toute la campagne de l'Ifrîkïa, le sultan se concilia leur amitié par des faveurs et les prit à sa solde. Il ne leur concéda cependant pas une seule de ses villes. Le commandement de cette tribu appartenait alors à la famille Djamê laquelle était entièrement dévouée au sultan. Ce fut avec leur secours qu'il réussit à enlever la campagne de l'Ifrîkïa aux Douaouida et aux Rîah, et qu'il parvint à les refouler jusques dans les plaines du Zab et les provinces de Bougie et de Constantine.

Comme les Mirdas avaient eu de fréquents démêlés avec le gouvernement hafside et qu'ils continuaient à passer par les alternatives de la soumission et de la révolte, le sultan fomenta des querelles entre eux et les Allac. Einan-Ibn-Djaber, membre de la famille de Djamê et chef des Mirdas, piqué enfin d'un manque d'égards qu'il crut avoir éprouvé à la cour de Tunis, se retira chez les nomades de cette tribu, lesquels se tenaient, avec leurs confédérés, dans les environs de Zaghez, au milieu du pays occupé par les Rîah. Cette démarche lui attira des reproches de la part d'Abou-Abd-Allah-Ibn-Abi-'l-Hocein, ministre et confident du sultan Abou-Zékérïa. Ce fonctionnaire lui adressa même plusieurs poèmes dans lesquels il blâma sa conduite et le pressa de se rallier de nouveau au gouvernement hafside. Dans une de ces pièces, qui est très-longue, on rencontre les deux vers que voici :

Traverse les solitudes avec tes chamelles [méharies] nobles et dociles; franchis le Désert en courant par monts et par vaux.

Demande aux chaumières ruinées que tu verras entre El-Ghada et Es-Souadjer, si des pluies abondantes y ont répandu la fertilité.

A cette Adresse Einan répondit par un poème commençant ainsi :

Chers amis ! tournez tous les deux les têtes de vos chameaux sveltes et rapides vers la demeure qui s'élève entre Selâ et Hadjer [1].

Dans cette pièce il essaie d'excuser sa défection et de fléchir le sultan ; mais de ceci nous parlerons ailleurs, en traitant de la dynastie hafside. Plus tard, il entreprit le voyage de Maroc dans l'espoir de pousser le khalife Es-Saïd, prince de la famille d'Abd-el-Moumen, à faire la guerre aux Hafsides, mais il mourut en chemin et fut enterré à Salé.

Jusqu'à la mort de l'émir Abou-Zékérïa, la tribu de Mirdas se comporta tantôt en amie de l'empire hafside et tantôt en ennemie, mais lorsqu'El-Mostancer, fils et successeur de ce prince, eut consolidé son autorité, les Kaoub contractèrent une ferme alliance avec lui, et leur chef, Abd-Allah-Ibn-Chîha, l'avertit des mauvaises intentions qui animaient les Mirdacides. Ibn-Djamê [2] lui-même confirma cette dénonciation par son propre témoignage. [Ibn-Chîha] ayant alors rassemblé autour de lui toutes les branches de la tribu d'Allac, attaqua celle de Mirdas, lui enleva les territoires qu'elle possédait, ainsi que la faveur du sultan, et l'expulsa de l'Ifrîkïa.

Elle passa alors dans le Désert où elle se trouve encore aujourd'hui. Devenue l'une des peuplades arabes qui s'appliquent à la vie nomade, elle parcourt les sables avec ses troupeaux, et quand elle veut rentrer dans le Tell pour faire sa provision de blé, elle doit obtenir d'avance la protection des Soleim ou des Rîah. Elle

---

[1] *Ghada* est le nom d'un territoire en Diar-Bekr ; *Es-Souadjer* est une rivière de la Syrie, dans le district d'El-Manbedj ; *Selâ* est un endroit près de Médine, et *Hadjer* un village du Hidjaz, en Arabie. Pour expliquer l'emploi de ces noms de lieu il faut se rappeler que dans tous les poèmes arabes où les règles de l'art et du bon goût sont observées, l'auteur ne manque jamais de placer la scène de l'action en Arabie ou dans le désert de la Syrie.

[2] On ne comprend pas la conduite de cet Ibn-Djamê, qui devait lui-même être chef des Mirdas, à en juger d'après son nom

s'est toutefois approprié la campagne de Castîlïa et elle y passe les printemps et les étés, profitant pour cela de l'absence des Kaoub qui se tiennent dans le Tell pendant ces mêmes saisons. Quand les Kaoub quittent les plateaux pour aller occuper leurs pacages d'hiver, les Mirdas courent se réfugier dans les profondeurs du Désert, ou bien ils font une trève avec les Kaoub et restent au milieu d'eux.

Comme les villes de Touzer et Nefta sont situées sur le territoire fréquenté par les Mirdas, elles leur paient certaines redevances. Les seigneurs de ces endroits ont même assez souvent occasion d'employer les services des Mirdas pour faire exécuter leurs ordres. Aujourd'hui cette tribu est maîtresse de toutes les campagnes de Castîlïa dont elle s'est approprié une bonne partie, et elle prend dans les terres cultivées de cette province les denrées dont elle a besoin.

Les Kaoub [1], famille de la branche d'Allac, ont continué à exercer le haut commandement sur toutes les tribus descendues d'Auf, telles que les Mirdas, les Hisn, les Rîah [-Ibn-Yahya], et les Delladj.

Les Habîb, famille de la tribu de Rîah [-Ibn-Yahya], acquirent une haute place dans la faveur du gouvernement [hafside] et, par leur puissance, ils l'emportèrent sur toutes les autres tribus descendues de Soleim-Ibn-Mansour.

Le commandement des tribus [issues d'Allac] appartenait aux Beni-Yacoub-Ibn-Kâb. Cette famille se composait de trois branches : les Beni-Chîha, les Beni-Taên et les Beni-Ali, dont la première avait la supériorité sur les autres. Elle eut d'abord pour chef Abd-Allah [-Ibn-Chîha], ensuite Ibrahîm, frère d'Abd-Allah, et puis Abd-er-Rahman, un autre frère. Ceci est un point sur lequel nous reviendrons. Le commandement en second était exercé par les Beni-Ali. De cette dernière tribu sortirent les familles de Kethîr-Ibn-Yezîd-Ibn-Ali et de Kâb-Ibn-Ali. Ce Kâb

---

[1] Le mot *Kaoub* ou plutôt *Kooub*, est le pluriel de *Kâb*, nom de celui dont ils tirent leur origine; aussi notre auteur les appelle-t-il quelquefois les *Beni-Kâb (enfants de Kâb)*.

était connu chez eux par le nom d'El-Haddj *(le pèlerin)*, parce qu'il avait fait le voyage de la Mecque. Il se fraya la route aux honneurs et aux richesses en se conciliant l'amitié d'El-Aud-er-Retb, le même personnage qui était grand cheikh des Almohades sous le règne d'El-Mostancer. Ce monarque concéda quatre villages à Kâb et à ses enfants. L'un de ces villages était situé aux environs de Sfax, un autre dans la province d'Ifrîkïa, et un troisième dans le Djerîd. Kâb eut sept fils dont quatre par la même mère ; ceux-ci s'appelaient Ahmed, Madi, Ali et Mohammed ; les trois autres étaient aussi fils d'une même mère et se nommaient Berîk, Bérekat, et Abd-el-Alì. Ahmed enleva le commandement à la famille Chîha et s'attacha au service du sultan Abou-Ishac. Ceci excita la jalousie des Chîha, et ils embrassèrent le parti du Prétendant. A la mort d'Ahmed, le commandement resta dans sa famille qui se composait de plusieurs fils ; une de ses femmes appelée Ghazïa et appartenant aux Beni-Yezîd, tribu sanhadjienne, l'en avait rendu père de quatre, savoir : Cacem, Mera, Abou-'l-Leil et Abou-'l-Fadl ; une autre de ses femmes, appelée El-Hakemïa, avait donné le jour à Faïd, Obeid, Mendîl et Abd-el-Kerîm ; une troisième, nommée Es-Serïa avait mis au monde Koleib, Açaker, Abd-el-Mélek et Abd-el-Azîz. A la mort d'Ahmed, son fils Abou-'l-Fadl devint chef de la tribu et eut pour successeur son frère Abou-'l-Leil-Ibn-Ahmed. La famille d'Ahmed s'acquit une grande autorité dans la tribu et rallia autour d'elle tous ses collatéraux pour n'en former avec eux qu'un seul corps. Encore aujourd'hui cette association subsiste dans le sein de la tribu, et les membres en sont désignés par l'appellation des Achach *(les nids, la nichée)*.

Quand Ibn-Abi-Omara, le prétendant qui se donnait pour El-Fadl-Ibn-Yahya-el-Makhlouê, attaqua le sultan Abou-Ishac et le tua, ainsi que plusieurs de ses fils (événement dont nous donnerons ailleurs les détails), Abou-Hafs, le frère cadet du sultan, parvint à atteindre Calâ-Sinan, château de la province d'Ifrîkïa. Il avait dû son salut à Abou-'l-Leil, fils d'Ahmed, et pour reconnaître ce service ainsi que le dévouement que son protecteur continua à lui montrer, il le combla de bienfaits, et, parvenu

au trône, après la chute du Prétendant, il le nomma chef des Kaoub. Abou-'l-Leil voyant alors son autorité bien établie, écarta les Chîha de toute participation au commandement; aussi, Abd-er-Rahman-Ibn-Chîha, le dernier chef de cette famille, se retira à Bougie. L'émir Abou-Zékérïa, fils du sultan Abou-Ishac, avait détaché cette ville du royaume de son oncle Abou-Hafs. Abd-er-Rahman se rendit donc auprès de lui dans l'espoir d'obtenir le commandement d'un corps de troupes, et de pousser ce prince à la conquête de Tunis, croyant agrandir ainsi sa propre autorité. La mort étant venue l'arrêter avant qu'il pût accomplir son projet: il n'obtint à Bougie qu'un tombeau. Cet événement ruina les projets de la famille Chîha et assura le commandement des Kaoub à Abou-'l-Leil.

Un refroidissement étant survenu entre Abou-'l-Leil et le sultan Abou-Hafs, ce prince offrit le commandement des Kaoub à Mohammed-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Chîha, et par la jalousie que cette proposition causa à Abou-'l-Leil, il l'amena à faire une prompte soumission. A la mort d'Abou-'l-Leil, son fils Ahmed lui succéda et resta à la tête de la tribu pendant un temps considérable; mais, déposé enfin par Abou-Acîda, il mourut dans la prison où ce sultan l'avait enfermé. Son frère et successeur, Omar-Ibn-Abi-'l-Leil, eut beaucoup à souffrir de la rivalité de Hedadj-Ibn-Obeid-Ibn-Ahmed-Ibn-Kâb, qui passa toute sa vie à lutter pour le commandement. Après la mort d'Omar, son frère Mohammed, auquel le pouvoir était passé, se chargea d'élever Moulahem et Hamza, enfants de son prédécesseur. L'incapacité d'Omar et sa faiblesse de caractère l'avait exposé aux tentatives hostiles de la famille de Mohelhel, fils de son oncle Cacem [-Ibn-Ahmed-Ibn-Kâb]. Cette puissante maison, qui se composait de plusieurs frères dont je me rappelle seulement les noms de Mohammed, Meskîana, Morghem, Taleb et Aun, avait cherché à s'emparer du commandement de la tribu, et, visant toujours à ce but, elle continuait à diriger ses efforts contre Mohammed-Ibn-Abi-'l-Leil.

Hedadj-Ibn-Obeid-Ibn-Ahmed ayant enfin obtenu le commandement, se livra aux actes de la tyrannie la plus révoltante,

et permit à ses Arabes d'arrêter et dévaliser les voyageurs sur les grandes routes. Leurs brigandages devinrent enfin insupportables, et le sultan eut le dépit de voir son autorité méconnue et d'être obligé à payer une contribution à ce chef pour garantir le pays contre ses exactions. Quant aux hommes du peuple, leurs cœurs en bouillonnaient d'indignation. En l'an 705 (1305-6), Hedadj se rendit à Tunis, et entra, un jour de vendredi, dans la grande mosquée, sans ôter ses bottes. La congrégation fut scandalisée de voir profaner ainsi la maison de Dieu, et une personne qui faisait la prière à côté de lui, se permit quelques observations sur l'inconvenance d'une pareille conduite. Hedadj prit aussitôt la parole et répondit : j'entre tout botté dans le palais du sultan ; pourquoi n'en ferai-je pas autant dans la mosquée? Tous les assistants furent remplis d'horreur en entendant ces paroles, et, d'un mouvement unanime, ils se précipitèrent sur lui et le tuèrent dans la mosquée même. Cet événement extraordinaire causa une vive satisfaction au sultan, et quelques temps après, ce prince ôta la vie à Kessab, frère de Hedadj, et à Chibl-Ibn-Mendîl-Ibn-Ahmed, son cousin.

Après la mort de Mohammed-Ibn-Abi-'l-Leil et de Hedadj-Ibn-Obeid, le commandement des Kaoub passa entre les mains de Moulahem et Hamza, tous les deux fils d'Omer. Ces chefs parvinrent à établir leur autorité sur les nomades soleimides qui parcouraient l'Ifrîkïa, bien que dans l'accomplissement de cette tâche, ils eussent éprouvé une grande opposition de la part de leurs cousins et rivaux, les fils de Mohelhel-Ibn-Cacem, qui étaient les plus braves cavaliers d'entre les Kaoub.

Ahmed, fils d'Abou-'l-Leil, et son neveu Moulahem-Ibn-Omar se révoltèrent contre le sultan en 707 (1307-8), et ayant invité Othman-Ibn-Abi-Debbous à sortir de sa retraite chez les Debbab et à venir les trouver, ils marchèrent avec lui contre Tunis, et allèrent camper à Kodia-t-ez-Zâter, dans le voisinage de la ville. Le vizir Abou-Abd-Allah-Ibn-Irzîguen sortit à leur rencontre, et les ayant mis en déroute, il décida Ahmed-Ibn-Abi-'l-Leil à entrer au service de l'empire. Quelque temps après, il ordonna l'arrestation de ce chef et le laissa mourir dans la prison de Tunis.

En l'an 708, Moulahem-Ibn-Omar vint à Tunis et fut enfermé avec Ahmed par l'ordre du vizir. Son frère Hamza-Ibn-Omar se réfugia auprès de l'émir Abou-'l-Baca-Khaled (fils de l'émir Abou-Zékérïa), qui gouvernait la partie occidentale de l'Ifrîkïa depuis les derniers jours du sultan Abou-Acîda. Hamza s'était fait accompagner dans sa fuite par Abou-Ali-Ibn-Kethîr et Yacoub-Ibn-el-Cos, tous deux chefs de tribu chez les Soleim; et, appuyé par eux, il décida l'émir Abou-'l-Baca à s'emparer de la capitale. L'entreprise ayant réussi, le nouveau sultan fit son entrée à Tunis en 710 (1310-1), et Hamza s'empressa de tirer son frère Moulahem de la prison où on l'avait enfermé.

Plus tard, Hamza s'attacha au sultan Abou-Yahya-Zékérïa-Ibn-el-Lihyani, et il dut à l'amitié de ce prince le droit de préséance sur tous les autres chefs arabes. Cet honneur excita la jalousie de son frère Moulahem qui passa sur le champ du côté du sultan Abou-Yahya [-Abou-Bekr], prince remarquable par la longueur de son règne. En effet, il avait gouverné Bougie pendant sept ans, et il régna ensuite pendant trente ans sur la capitale et les provinces de l'Ifrîkïa. Ce monarque employa Moulahem au service de l'empire, mais il ne put jamais décider Hamza à faire sa soumission. Toutes les fois qu'un prince du sang se mettait en révolte, c'était avec l'appui de Hamza qu'il venait attaquer le sultan, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Moulahem lui-même finit par trahir ses devoirs envers Abou-Yahya, en correspondant secrètement avec son frère Hamza. Le sultan apprit enfin la trahison du chef arabe, et l'ayant fait arrêter, ainsi que son fils Mansour-Ibn-Moulahem et ses pupilles Zaghdan et Mâzan, tous deux fils de Mohammed-Ibn-Abi-'l-Leil, il leur ôta la vie à l'instant même. Cette exécution eut lieu en l'an 722 (1322). Le complot avait été dévoilé par Aun-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Ahmed, cousin de Moulahem, et sa dénonciation avait été confirmée par le témoignage d'Ahmed-Ibn-Abd-el-Ouahed-Ibn-Obeid, d'Abou-Hilal-Ibn-Mahmoud-Ibn-Faïd, de Nadji-ben-bou-Ali-Ibn-Kethîr, de Mohammed-Ibn-Miskîn, de Bou-Zeid-Ibn-Omar-Ibn-Yacoub et de Feicel-Ibn-Zéâzê de la tribu de Hoouara. Hamza, auquel le sultan fit porter les cadavres, en fut tellement

indigné qu'il reconnut pour souverain Mohammed-Ibn-el-Lihyani, surnommmé Abou-Darba, et s'étant rendu avec lui auprès d'Abou-Tachefîn, seigneur de Tlemcen, il obtint de ce souverain un corps de troupes zenatiennes afin d'envahir l'Ifrîkïa.

Le sultan Abou-Yahya marcha à leur rencontre et les ayant trouvé à Raghîs, il les mit en pleine déroute. Hamza n'en continua pas moins à insulter le territoire de l'empire toutes les fois qu'il pouvait se faire accompagner par un prince hafside qui voulait s'emparer du trône. Dans ces entreprises, un corps d'armée, fourni par Abou-Tachefîn, lui servait d'appui ; mais le récit des combats qui eurent lieu, combats dans lesquels chaque parti remportait alternativement la victoire, sera mieux placé dans une autre section de cet ouvrage.

En l'an 737 (1336-7), les Mérinides, commandés par le sultan Abou'l-Hacen, s'emparèrent de Tlemcen et du Maghreb central ; de sorte que les Abd-el-Ouad et toutes les autres branches de la tribu de Zenata se trouvèrent réunis sous les ordres de ce monarque. Hamza sentit alors l'impossibilité de se livrer plus longtemps à des hostilités contre l'empire hafside, faute des moyens nécessaires, et étant allé trouver le vainqueur, il sollicita sa médiation auprès du sultan Abou-Yahya. Grâce à l'intercession d'Abou-'l-Hacen, il obtint non-seulement l'oubli de tous ses délits mais aussi l'honneur d'être admis au nombre des conseillers et familiers du souverain de Tunis. Dès-lors, il déploya un grand grand zèle pour le service de son maître, et il aida Mohammed-Ibn-el-Hakîm, commandant en chef des troupes hafsides, à soumettre l'Ifrîkïa et à dompter les Arabes nomades. Après avoir raffermi par ses efforts l'autorité souveraine et rétabli l'ordre dans toute l'étendue de l'empire, il succomba, l'an 740 (1339-40) dans une escarmouche, ayant été frappé à mort d'un coup de lance que lui porta Abou-Aun-Nasr-Ibn-Abi-Ali-Abd-es-Selam, membre de la famille de Kethîr-Ibn-Zeid[Yezîd], branche des Beni-Ali, tribu kaoubienne.

Omar, son fils et successeur, parvint, avec l'appui de son frère germain Abou-'l-Leil-Fetîta, à dompter tous ses autres frères, à vaincre l'opposition de ses parents et à s'établir dans le com-

mandement des Kaoub et des autres branches de la tribu de Beni-Yahya. Son succès excita la jalousie des Beni-Mohelhel, famille rivale de la sienne, qui n'aspirait qu'au moment où elle pourrait le renverser et prendre sa place. Il eut pour lieutenant Moëzz-Ibn-Motaên, de la tribu de Fezara, lequel avait été vizir [coadjuteur] de son père.

La famille de Hamza conçut enfin des soupçons au sujet de la mort de son chef, et s'étant imaginé qu'Abou-Aun avait été aposté par le gouvernement hafside pour le tuer, elle prit les armes avec l'intention de se venger, et, secondée par ses rivaux, les Mohelhel, elle vint camper sous les murs de Tunis. Bientôt, cependant, de graves dissensions éclatèrent parmi les assiégeants, et Talha, fils de Mohelhel, passa, avec son peuple, du côté du sultan. Ce prince marcha aussitôt à la poursuite des autres insurgés et leur infligea un sévère châtiment près de Cairouan. Moezz-Ibn-Motaên, accompagné des cheikhs kaoubiens, se rendit à Cafsa, auprès de l'émir Abou-'l-Abbas, fils d'Abou-Yahya, qu'il espérait pousser à la révolte contre le sultan son père. Le jeune prince répondit à cette démarche en faisant mettre à mort celui qui l'avait entreprise. Les autres membres de la députation parvinrent à s'échapper et prirent le parti de faire leur soumission et de donner des ôtages.

Quand Abou-Hafs-Omar se fut emparé du pouvoir, après la mort de son père, le sultan Abou-Yahya, tous les Kaoub se détachèrent de lui pour embrasser le parti de son frère Abou-'l-Abbas, gouverneur du Djerîd, qui avait été publiquement reconnu comme héritier du trône. Ils accompagnèrent ce prince à Tunis, emmenant avec eux leurs familles et leurs troupeaux, et ils entrèrent avec lui dans la ville. Bientôt après, Abou-'l-Abbas tomba sous les coups de son frère Abou-Hafs-Omar, comme nous le raconterons ailleurs. Abou-'l-Haul, fils de Hamza, perdit la la vie en même temps, et cette circonstance contribua beaucoup à indisposer les Kaoub contre l'usurpateur.

Une députation composée des principaux officiers de l'empire hafside et de tous les grands cheiks de l'Ifrîkïa, se rendit alors auprès d'Abou-'l-Hacen, sultan du Maghreb [pour lui faire hom-

mage], et Khaled, [fils de Hamza], qui les avait accompagné, se mit aux ordres de ce monarque et le conduisit à Tunis. Abou-'l-Hacen ayant soumis toute l'Ifrîkïa, s'empressa de réprimer l'insolence des Arabes. Il mit un terme à leurs brigandages sur les grandes routes, il les empêcha de lever des contributions à titre de tribut, et il leur ôta les villes que le gouvernement hafside leur avait concédées ; les réduisant ainsi au niveau des Arabes de son pays, tels que les Makil et les Zoghba du Maghreb-el-Acsa.

De cette manière, il fit peser sur eux le poids de sa domination, et comme ils ne cachèrent point leur mécontentement, il conçut à leur égard l'opinion la plus défavorable. Quelques malfaiteurs bédouins appartenant à la tribu des Kaoub, ayant fait plusieurs incursions sur les frontières de l'empire, il mit ces délits sur le compte de la tribu entière. Aussi, une députation composée de plusieurs chefs kaoubiens étant venue le trouver, à Tunis, il prêta facilement l'oreille aux dénonciations qu'on lui adressa à leur sujet, et ayant appris qu'ils tramaient une conspiration avec un prince hafside de la famille Lihyani qu'il gardait auprès de lui, il les fit tous arrêter. Les membres de cette députation étaient Khaled-Ibn-Hamza, Ahmed-Ibn-Hamza, Khalîfa-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Miskîn et Khalîfa-Ibn-bou-Zeid, cheikh des Hakîm.

Quand le bruit de cet événement parvint à leur tribu, elle se réunit à Castîlïa, dans le Djerîd, et, ayant rencontré un dernier rejeton de la famille d'Abd-el-Moumen, nommé Ahmed-Ibn-Othman-Ibn-Idrîs, elle le proclama sultan et lui prêta serment de fidélité. Abou l'-Alâ-Idrîs, l'aïeul de ce prince, fut le dernier des khalifes Almohades qui régnèrent à Maroc ; il porta le surnom d'Abou-Debbous et fut mis à mort par Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, quand ce chef mérinide subjugua le Maghreb et enleva la ville de Maroc aux almohades. Aussitôt que les Kaoub se furent réunis autour d'Ahmed-Ibn-Othman, leurs cousins et rivaux de la famille Mohelhel vinrent se joindre à eux, sous la conduite de Mohammed-Ibn-Taleb qui était devenu chef de la tribu à la mort de son père. Ils se décidèrent alors unanimement à faire la guerre aux Zenata [Mérinides], et, vers le commencement de

l'an 749 (1348), ils mirent Abou l'-Hacen dans la nécessité de quitter Tunis pour marcher contre eux. Tant qu'il s'avança, ils reculèrent devant lui, mais, quand il fut arrivé près de Cairouan, ils lui livrèrent bataille, mirent ses troupes en pleine déroute et enlevèrent tous ses bagages avec ceux de son armée. Cette victoire, si funeste à la puissance du sultan, brisa l'autorité de l'empire mérinide, arrêta le triomphe des peuples zenatiens et mit un terme à leur carrière de conquête. Les conséquences en furent immenses, car, dès-lors, commença cette supériorité que les Arabes ont toujours conservée depuis sur les gouvernements établis en Afrique.

Après la mort d'Abou-'l-Leil, fils de Hamza, [son frère] Omer, trop faible pour résister aux prétentions ambitieuses de ses parents, se laissa enlever le commandement par son frère Khaled. Mansour, frère et successeur de celui-ci, exerça une puissance devant laquelle le sultan de Tunis, Abou-Ishac, fils d'Abou-Yahya, ne pouvait résister. Les Arabes s'emparèrent de toutes les campagnes de l'empire, et mirent le gouvernement hafside dans la nécessité de leur concéder en *ictâ* des villes, des impôts et des propriétés de l'état, de sorte que tout le pays en fut bouleversé. Ils continuèrent à empiéter sur l'empire jusqu'à ce qu'ils lui ravirent le pays ouvert et se firent accorder une grande portion des impôts fournis par les villes, les terres cultivées, les plaines, les plateaux et les régions dactylifères. A chaque instant ils poussaient les princes du sang à la révolte, et marchaient avec eux contre la capitale, afin de pouvoir s'enrichir encore davantage aux dépens de l'État. Le sultan tenta alors de leur susciter des embarras, et ayant transmis leurs priviléges à leurs rivaux de la famille Mohelhel, il réussit à mettre la dissension entre ces deux puissantes tribus.

Cet état de choses se prolongea jusqu'à ce que Dieu, ayant voulu écarter les ténèbres de l'oppression par les lumières de la justice et délivrer le peuple des maux de la tyrannie, de la famine et de la terreur, inspira au sultan, Émir des croyants, Abou-'l-Abbas-Ahmed, la pensée de s'emparer de la capitale et prendre possession du khalifat dont il était l'héritier légitime.

Ce fut en l'an 771 (1369), que ce prince quitta la frontière occidentale de l'empire, accompagné de l'émir des nomades, Mansour, fils de Hamza, qui s'était rallié à lui. Son oncle, le sultan Abou-Ishac, chef de la nation almohade, et maître de la capitale et des forces de l'empire, venait de mourir, et Khaled, fils de celui-ci, s'était emparé du pouvoir. Abou-'l-Abbas, ayant pénétré en Ifrîkïa, enleva Tunis d'assaut, en l'an 772. Dès-lors il déploya une grande sévérité contre les Arabes, et les ayant forcés à se courber devant ses armes, il mit enfin un terme à leurs débordements. Cette ligne de conduite déplut tellement à Mansour, qu'il cessa de reconnaître l'autorité de l'empire, et proclama sultan l'émir Abou-Yahya-Zékérïa, fils du sultan [Abou-Bekr, surnommé] Abou-Yahya. Ce prince était resté pendant quelques années parmi les Arabes nomades, comme on le verra dans notre histoire de la dynastie hafside. En 773, Mansour marcha avec son protégé contre Tunis, mais ayant été découragé par la résistance que cette ville lui opposa, il fit la paix avec le sultan, et depuis lors, il le servit avec fidélité. Le rang élevé auquel il venait d'atteindre ainsi que l'extrême sévérité qu'il déploya envers les Arabes dont il était le chef, lui attirèrent enfin la haine de ses propres parents. Aussi, en l'an 775 (1373-4), il fut blessé à mort d'un coup de lance que lui porta son neveu Mohammed-Ibn-Abi-'l-Leil et mourut le même jour.

La désunion se mit alors dans la tribu, et le commandement passa à Soula-Ibn-Khaled-Ibn-Hamza, neveu de Mansour, auquel on donna pour lieutenant un fils de Moulahem-Ibn-Omar. Soula montra d'abord un certain degré de zèle pour les intérêts du sultan, mais il jeta bientôt le masque et, pendant l'espace de trois années, il demeura en état de rébellion. Le sultan confia alors le commandement des Arabes à Mohammed-Ibn-Taleb-Ibn-Mohelhel, membre de la famille rivale [de celle d'Abou-'l-Leil]. Il autorisa les fils de cette maison à donner et à refuser des grâces aux tribus arabes, et il leur assigna le premier rang parmi les autres chefs. Les fils de Moulahem-Ibn-Omar-Ibn-Abi l'-Leil vinrent aussi se rallier au sultan, mais pendant longtemps, la famille de Hamza continua à s'agiter dans la révolte.

En l'an 780 (1378) le sultan entreprit une expédition contre le Djerîd, afin de faire rentrer les chefs de cette province dans l'obéissance. La famille de Hamza, encouragée par les promesses séduisantes qu'elle venait de recevoir de ces émirs, et soutenue par une foule de brigands arabes et bédouins, osa s'opposer à la marche du prince. Malgré tous leurs efforts, il parvint à délivrer le Djerîd des gens qui l'opprimaient, à en expulser les Arabes, faire prisonniers plusieurs des chefs insoumis et en chasser les autres du pays. S'étant alors emparé de leurs places fortes et de leurs trésors, il contraignit la famille Hamza à s'enfuir dans le Maghreb avec ses alliés de la tribu de Hakîm. Cette victoire assura à l'empire une grande supériorité sur les Arabes et lui permit d'étendre son ombre tutélaire sur tous ses sujets ; les populations purent alors jouir de quelque repos et se livrer aux travaux de l'agriculture ; les routes, si long-temps infestées de brigands, n'offrirent plus aucun danger aux voyageurs, et les portes de la miséricorde divine s'ouvrirent enfin pour répandre des flots de bonheur sur le peuple.

La supériorité que les Arabes avaient acquise sur le sultan et sur l'empire n'a point d'autre exemple ; [mais il faut se rappeler qu'] ils étaient une race d'une fierté extraordinaire ; n'ayant jamais connu l'humiliation d'obéir à un sultan ni subi la nécessité de payer la dîme *(sadacat)*.

Sous la dynastie Oméïade, ils puisaient leur force dans l'esprit de race qui reliait tous les Arabes en un seul corps ; fait constaté par l'histoire de leurs révoltes et des ménagements que les [anciens] khalifes durent employer envers eux et leurs pareils. Dans ces temps primitifs, la *sadacat* était un impôt fondé sur le droit divin et dont l'acquittement devait se faire sans difficulté ni répugnance ; et certes, dans le paiement d'une taxe de cette nature il n'y avait rien d'humiliant pour un peuple.

Lorsque la dynastie abbacide eut déployé ses forces, et qu'elle laissa paraître son aversion pour les peuplades organisées en tribus, [les Arabes cherchèrent encore à se soustraire aux impôts] en se jetant dans leurs déserts du Nedjd, du Tehama et des régions situées au-delà de ces provinces. Il en fut autrement

des Fatemides : cette dynastie sentit la nécessité de se concilier leur appui à cause de ses démêlés avec les Abbacides. Plus tard, les Arabes se transportèrent dans les plaines de Barca et de l'Ifrîkïa, hors de l'action du gouvernement égyptien, et s'étant ensuite mis au service des Hafsides, ils se tinrent constamment en garde contre toute espèce d'humiliation et d'oppression ; jusqu'à ce qu'ayant défait le sultan Abou l'-Hacen et ses Zenata près de Cairouan, ils se frayèrent le chemin à un degré de puissance qu'aucune autre tribu n'avait jamais atteint — puissance par laquelle ils se maintinrent contre tous les empires de l'Afrique septentrionale.

A leur exemple, les Makil et les Zoghba se soulevèrent contre les souverains zenatiens, et les attaquèrent avec acharnement, eux qui, auparavant n'avaient rien osé entreprendre de semblable, accablés, comme ils l'étaient, par la domination d'une race vainqueur.

HISTOIRE DE CACEM-IBN-MERA, RÉFORMATEUR KAOUBIEN. — [NOTICE DE QUELQUES AUTRES BRANCHES DE LA TRIBU DE SOLEIM.]

Depuis l'âge le plus tendre, Cacem-Ibn-Mera-Ibn-Ahmed-Ibn-Kâb, membre de la tribu des Kaoub, avait été élevé par sa famille dans l'exercice de la dévotion. Ayant rencontré à Cairouan le cheikh-Abou-Youçof-ed-Dehmani, chef des saints ascétiques de l'époque, il en devint le disciple. Rentré ensuite dans sa tribu, il suivit la voie que son maître lui avait tracée et s'adonna à la plus stricte observance des pratiques *(sonna)* consacrées par l'exemple du Prophète. Remarquant alors combien les Arabes vexaient les voyageurs par leurs brigandages et à quel point ils s'étaient écartés du sentier de la rectitude, il résolut de mettre un terme à leur conduite blâmable et de les contraindre à respecter l'autorité de la *sonna*. Pour accomplir cette tâche, il invita les membres de sa famille, les Aulad-Ahmed, à le seconder en combattant sous ses ordres. S'étant laissé diriger par les conseils de ses parents de la famille d'Abou-'l-Leil, et reconnaissant qu'il risquerait de tout gâter et même d'encourir la haine de sa propre tribu s'il entreprennait de la soumettre à ses réglements,

il s'adressa aux autres branches de la tribu de Soleim. S'étant ainsi assuré leur protection, il rassembla autour de lui une foule de bédouins et leur persuada d'adopter ses pratiques religieuses et de former une communauté de marabouts. Les membres de cette société reçurent le nom de *Djennada*[1].

Ayant alors commencé sa carrière de réformateur, il ordonna la cessation des brigandages qui désolaient les environs de Cairouan et les régions situées entre cette ville et la mer; il se mit à poursuivre tous ceux qui osaient commettre des crimes sur les grandes routes; partout où il les rencontra il les mit à mort : il fit la guerre à leurs chefs, envahit leurs camps, confisqua leurs biens, tua une partie des malfaiteurs et en dissipa le reste. Parvenu à se faire respecter par les Hisn, il rétablit la sûreté des routes dans toute la partie de l'Ifrîkïa qui s'étend depuis Cairouan et Tunis jusqu'au Djerîd. La haute renommée qu'il s'acquit par le succès de ses efforts excita la jalousie de sa propre tribu, les Beni-Mohelhel-Ibn-Cacem, qui lui vouèrent une haine mortelle et résolurent sa perte. Pour accomplir leur projet ils envoyèrent un exposé peu exact de sa conduite à l'émir Abou-Hafs, sultan de Tunis, lui représentant que les entreprises de cet homme portaient atteinte non-seulement aux droits de la communauté musulmane, mais aussi à ceux de l'état. Comme ce prince leur laissa entrevoir l'intention de fermer les yeux sur leur conduite dans cette affaire et de ne s'y méler en aucune façon, ils se retirèrent avec la ferme intention de tuer le réformateur. L'ayant donc invité à une conférence, afin de régler leurs intérêts respectifs à la manière arabe, ils s'entretinrent avec lui pendant quelque temps au centre du camp et le menèrent ensuite à part sous prétexte de lui parler en secret. Mohammed-Ibn-Mohelhel, surnommé Bou-Adebetein[2] profita de ce moment pour lui porter

[1] Dans les meilleurs manuscrits ce mot est écrit avec un *n* redoublé par le *techdîd*. Les moyens nous manquent d'en fixer la véritable signification, mais il paraît être l'équivalent de *djond* (*défenseurs, milices*).

[2] C'est-à-dire l'*homme aux deux adeba*. L'*adeba* d'un turban est le bout du chal qu'on laisse pendre sur l'épaule.

un coup de lance dans le dos. Le réformateur tomba sur les mains et la figure, et ne se releva plus.

A la nouvelle de ce forfait, la famille d'Abou-'l-Leil cria vengeance contre les meurtriers, de sorte que la division se mit parmi les Kaoub, tribu qui, jusqu'alors, était toujours restée unie. Rafê, fils du réformateur, succéda à l'autorité de son père et poursuivit avec ardeur le même but que lui; mais en l'an 706 (1306-7) il succomba au milieu de sa carrière, ayant été tué par un chef appartenant à la tribu des Hisn.

Les Beni-Abi-'l-Leil cherchaient encore à venger la mort de Cacem-Ibn-Mera, quand Hamza et Moulahem, les fils d'Omar-Ibn-Abi-'l-Leil, parvinrent au commandement de toutes les branches des Kaoub. Alors, un certain jour, pendant que les Mohelhel se trouvaient à une assemblée tenue par ces deux chefs, dans l'intérieur du Désert, les Beni-Abi-'l-Leil se jetèrent sur eux et les tuèrent tous. Le seul d'entre les enfants de Mohelhel qui n'avait pas assisté à cette réunion fut Taleb, et son absence lui sauva la vie.

Dès ce moment une guerre des plus acharnées a régné entre les deux familles; toutes les branches de la tribu de Soleim ont pris part à leur querelle et se sont rangées, les unes du côté des Beni-Abi-'l-Leil, et les autres, du côté des Beni-Mohelhel. Pendant ce temps les rapports des deux partis avec le gouvernement hafside n'ont produit qu'une suite de révoltes et de soumissions.

Le commandement des Beni-Mohelhel appartient aujourd'hui à Mohammed, fils de Taleb-Ibn-Mohelhel, et à son frère Yahya.

La tribu de Hisn est une branche de celle d'Allac; son aïeul, Hisn, étant frère de Yahya-Ibn-Allac. De même que les Allac, les Hisn se partagent en deux branches, dont l'une s'appelle les Beni-Ali et l'autre les Hakîm. Quelques-uns disent que Hakîm n'était pas fils de Hisn, mais, qu'ayant été élevé dans la famille de ce chef, il vint à être regardé comme tel.

Les Hakîm se subdivisent en plusieurs familles : les Beni-Tarîf, appelés aussi les Oulad-Djaber, les Cheraëba, les Nâîr, les Djouîn, descendants de Micdam-Ibn-Tarîf, les Zîad-Ibn-Tarîf et les Ouaïl-Ibn-Hakîm, issus de Troud fils de Hakîm. Quelques

personnes considèrent les Trîd [ou Troud] comme membres, non pas de la grande tribu de Soleim, mais de celle de Sinbès, branche des Hilal-Ibn-Amer; elles ajoutent que ce fut à une famille trîdienne qu'appartenait Zeid-el-Addjadj, capitaine hilalien très-célèbre. Mais la vérité est que les Trîd, ainsi que les Adouan, ont pour ancêtre Fehm-Ibn-Amr-Ibn-Caïs-Ibn-Ghaïlan; du moins, on les compte parmi les descendants de Fehm.

Les Troud, avaient été d'abord confédérés des Delladj, mais dans la suite, ils les quittèrent pour s'allier avec les Molâeb.

Les Al-Hocein, les Noual, les Mâcad et les Djomeiat descendent aussi de Hakîm, mais j'en ignore la filiation.

Les Beni-Nomeir, autre branche des Hakîm, fournissent deux ramifications : les Molâeb et les Ahmed. Ceux-ci se composent des Beni-Mohammed et des El-Batîn. Au nombre des Molâeb on compte les Heikel-Ibn-Molâeb, appelés aussi les Aulad-Zemam, les Forïat [1], les Aulad-Meiyas et les Aulad-Caïd. Ces derniers forment trois familles : les Sarh, les Medafeâ et les Aulad-Yacoub-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Chokr-Ibn-Harcous-Ibn-Caïd.

Le droit de commander à toutes les familles hakîmiennes appartient aux Aulad-Yacoub.

Les Hakîm occupent la région située entre Souça et El-Edjem. Leurs nomades s'attachent, en qualité de confédérés, aux Kaoub, suivant tantôt les Aulad-Abi-'l-Leil et tantôt les Aulad-Mohelhel, rivaux de ceux-ci. La tribu entière reconnaissait pour chefs les descendants de Yacoub-Ibn-el-Cos, et parmi ses cheikhs elle comptait Yacoub-Ibn-Abd-es-Selam-Ibn-Yacoub. Celui-ci se révolta, sous le règne d'El-Lihyani, et étant allé trouver le sultan Abou-Yahya, souverain de Bougie, de Constantine et de la frontière occidentale de l'Ifrîkïa, il rentra avec lui dans le royaume de Tunis. Quand ce prince eut pris possession de la capitale, il donna à Yacoub le commandement de la tribu, et lui accorda la préséance sur les autres chefs arabes. Ces honneurs excitèrent la jalousie des Kaoub, et Hamza [chef de

---

[1] Variante : *Fernat*.

cette famille] le fit assassiner dans un conseil de tribu par un individu nommé Mohammed-Ibn-Hamed-Ibn-Yezîd, membre d'une des familles connues sous le nom des Achach [1]. Yacoub eut pour successeur son cousin Mohammed-Ibn-Meskîn-Ibn-Amer-Ibn-Yacoub-Ibn-el-Cos, et celui-ci eut tantôt pour lieutenant, et tantôt pour rival, l'un ou l'autre de ses nombreux parents. Soheim-Ibn-Soleiman-Ibn-Yacoub, un de ses coadjuteurs, assista à la bataille de Tarifa avec le sultan Abou l'Hacen et s'y distingua par sa bravoure. La famille d'Abd-es-Selam produisit Abou'l-Haul et Abou'l-Cacem, tous deux fils de Yacoub-Ibn-Abd-es-Selam. Le premier demeura fidèle au sultan Abou'l'Hacen que les Beni-Soleim venaient d'accabler à Cairouan, et il parvint, avec le concours des Mohelhel, à le faire sortir de cette ville et à le conduire à Souça. Un autre membre de la même famille était Bou-Zeid-Ibn-Omar-Ibn-Yacoub lequel eut un fils qui porta le nom de Khalîfa.

Pendant le règne du sultan Abou-Yahya, Mohammed-Ibn-Meskîn continua à gouverner les Hakîm et à servir ce prince avec une fidélité à toute épreuve. Après sa mort, le commandement passa à son neveu, Khalîfa-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Meskîn, l'un des cheikhs que le sultan Abou-'l-Hacen avait fait arrêter à Tunis, quelque temps avant l'affaire de Cairouan. Ce monarque était encore bloqué dans cette dernière ville quand il accorda la liberté à son prisonnier, dont il se concilia l'amitié par cet acte de clémence bien entendue.

A la suite du désastre de Cairouan, les Arabes étendirent leur domination partout, et comme la famille Meskîn s'était mise en possession de Souça, le sultan concéda cette ville à Khalîfa. A la mort de ce chef, le commandement des Hakîm passa entre les mains de son cousin, Amer-Ibn-Mohammed-Ibn-Meskîn. En l'an 755 (1354), Amer fut assassiné dans le Djerîd par un kaoubien nommé Mohammed-Ibn-Tebîna-Ibn-Hamed, qui croyait venger ainsi la mort [de son père], tué par Yacoub-Ibn-Abd-es-Selam.

Dès lors la désunion se mit dans la tribu, et le commandement

---

[1] Voyez ci-devant, page 143.

en est maintenant partagé entre deux chefs dont l'un s'appelle Abou-Sânouna-Ahmed-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Meskîn, et l'autre Abd-Allah-Ibn-Mohammed-Ibn-Yacoub-Ibn-Abd-es-Selam-Ibn-Yacoub. Celui-ci est neveu d'Abou-'l-Haul, de même que son rival est neveu de Khalîfa.

Le sultan Abou-'l-Abbas, s'étant rendu maître de Tunis, enleva la ville de Souça à la famille de Yacoub et s'attira ainsi l'inimitié d'Ahmed [-Abou-Sânouna]. Ce chef fit aussitôt une alliance avec Soula-Ibn-Khaled-Ibn-Hamza, de la famille d'Abou-'l-Leil, et s'étant précipité avec lui dans la révolte, il commit les excès les plus graves. De nos jours ils se tiennent dans le Désert, ayant été obligés de fuir le territoire de l'empire.

Quant à l'autre chef hakîmien, Abd-Allah-Ibn-Mohammed, surnommé Er-Rouwaï, il s'attacha au parti du sultan et lui procura l'appui des Aulad-Mohelhel. Il exerce, jusqu'à ce jour, une grande influence sur les populations placées sous ses ordres.

Abou-Sânouna est rentré, depuis, au service du sultan, et il partage, maintenant, avec Abd-Allah-Ibn-Mohammed, le commandement des Hakîm.

Les Beni-Ali, tribu-sœur de celle de Hakîm, se composent de plusieurs familles, savoir : les Aulad-Merâi, les Aulad-Soura, (toutes deux descendues d'Aun-Ibn-Ahmed-Ibn-Ali-Ibn-Hisn), les Aulad-Nemi, les Bedrana, les Aulad-Omm-Ahmed, les Hadra, les Redjlan, appelés aussi les Macâd, les Djomeiat, les Homr, les Meçanïa, les Al-Hocein et les Hedjri. L'on dit cependant que les Hedjri n'appartiennent pas à la tribu de Soleim mais à celle de Kinda, et qu'ayant fait alliance avec les Soleimides, ils s'attribuèrent la même origine que ce peuple.

Le droit de commander aux Beni-Ali est exercé par la famille Soura. Le chef actuel se nomme Abou-'l-Leil-Ibn-Ahmed-Ibn-Salem-Ibn-Ocba-Ibn-Chibl-Ibn-Soura-Ibn-Merâi-Ibn-Hacen-Ibn-Aun. Le commandement en second appartient à la famille Merâi [El-Merâïa], parente de celle de Soura. Les Merâïa sont fils de Merâi-Ibn-Hacen-Ibn-Aun. Les Beni-Ali occupent le pays situé entre El-Edjem et El-Mobarka, localité des environs de Cabes. La portion de cette tribu qui s'adonne à la vie nomade s'est con-

fédérée avec les Kaoub, et suit quelquefois les Aulad-Abi-'l-Leil, mais en général elle accompagne les Aulad-Mohelhel.

Quant aux Debbab, autre branche de la tribu des Soleim, nous avons déjà indiqué les différentes opinions au sujet de leur origine et mentionné que leur aïeul Debbab était fils de Rebiâ, frère de Zoghb-el-Asgher et fils de Zoghb-el-Akber. Le mot Zoghb se prononce actuellement avec un *o*, mais Abou-Mohammed-el-Tidjani nous apprend, dans son voyage, qu'El-Adjedabi et Er-Rochati [1] le prononçaient *Zighb.*

Les Debbab occupent le pays qui s'étend depuis Cabes à Tripoli et de là jusqu'à Barca. Ils formèrent plusieurs tribus dont une, les Aulad-Ahmed-Ibn-Debbab, se tient à l'occident de Cabes et stationne auprès des sources que visitent les caravanes. Elle est voisine de la tribu de Hisn et des sources du pays des Zoghb [2].

Les Beni-Yezîd, autre branche de la tribu de Debbab, occupent les mêmes localités que les Aulad-Ahmed. « Yezîd, dit Tedjani, » n'est pas le nom de leur ancêtre ; c'est le terme par lequel on » désignait la formule de serment usité chez ce peuple, et qui » exprimait le souhait d'un accroissement *(d'enfants et de ri-» chesses)* [3]. » Cette tribu se subdivise en plusieurs familles [4], savoir :

Les Sohba, enfants de Sohb-Ibn-Djaber-Ibn-Faïd [5] Ibn-Rafê-Ibn-Debbab ;

---

[1] Er-Rochati, Abou-Mohammed-Abd-Allah, natif d'Orihuela en Espagne, composa un ouvrage sur la généalogie des compagnons de Mahomet. Il fut tué à la prise d'Alméria par les chrétiens, en l'an 542 (1147). — *(Ibn-Khallikan,* vol. II, page 70.)

[2] Le texte arabe de ce paragraphe est sans doute altéré, aussi la traduction en est purement conjecturale. Peut-être faut-il lire : *oua mouatenhom gharbî Cabes ila Oïoun-Rahhal oua hom modjaweroun lî-Hisn oua min Oïoun-Rahhal belad Zoghb*, c'est-à-dire: le territoire qu'ils habitent s'étend à l'ouest de Cabes jusqu'à Oïoun-Rahhal *(puits des voyageurs)*; ils sont voisins des Hisn, et le pays des Zoghb fait partie d'Oïoun-Rahhal.

[3] La traduction de la fin de ce passage est conjecturale.

[4] Le texte porte : *en quatre familles,* bien que l'auteur lui-même nous en nomme sept.

[5] Variante : *Caïd.*

Les Hamarna, famille-sœur de la précédente et dont l'aieul, Hamran, était fils de Djaber ;

Les Khardja, branche de la famille des Al-Soleiman, qui, ayant été expulsée du territoire de Meslata par ceux-ci, est venue se confédérer avec les Hamarna et demeure parmi eux ;

Les Asabéâ (*gens aux doigts*), ainsi nommés parce qu'ils descendent d'un homme qui avait un doigt de trop ; mais Et-Tidjani a oublié de nous faire savoir auquel des fils de Debbab ils font remonter leur origine ;

Les Nouaïl, enfants de Naïl-Ibn-Amer-Ibn-Djaber;

Les Aulad-Sinan-Ibn-Amer,

Et les Aulad-Ouchah-Ibn-Amer.

LesOuchah, famille qui commande à toutes les tribus sorties du Debbab, se composent de deux grandes branches : les Mehamîd [ou Mahmouds], descendants de Mahmoud-Ibn-Tauc-Ibn-Bakïa-Ibn-Ouchah, et les Djouari [ou Djarïas], descendants de Hamîd-Ibn-Djarïa-Ibn-Ouchah. Les Mehamîd habitent les plaines et les montagnes entre Cabes et Nefouça, et ils prennent leurs chefs dans la famille de Rehab-Ibn-Mahmoud. Celui qui les gouverne maintenant est un fils de Sebâ-Ibn-Yacoub-Ibn-Atïa-Ibn-Rebab. Les Djouari occupent Tripoli et ses dépendances, telles que Tadjora, Heragha et Zenzour. Ils obéissent à la famille de Morghem-Ibn-Saber-Ibn-Asker-Ibn-Hamîd, et ils ont aujourd'hui pour chef, Saber, fils d'Asker, fils d'Ali, fils de Morghem.

« La tribu des Ouchah renferme aussi deux autres familles qui » se sont mêlées avec les Djouari et les Mehamîd ; l'une, les » Djouaouiba, descend de Djouwab-Ibn-Ouchah ; l'autre, les » Amr ou Amour, tire son origine d'Amr-Ibn-Ouchah. » Tels sont les paroles d'Et-Tidjani au sujet des Amour, mais nous avons déjà indiqué une tribu du même nom parmi les descendants de Hilal-Ibn-Amer, et les gens dont elle se compose reconnaissent les Amour debbabiens pour leurs frères ; ils ajoutent qu'ils n'appartiennent en aucune façon à la descendance de Soleim et qu'ils n'ont rien de commun avec les Debbab, si ce n'est le territoire qu'ils habitent. Dieu sait lequel des deux partis à raison.

Parmi les tribus ouchahides on compte les Harîz-Ibn-Temîm-

Ibn-Amr-Ibn-Ouchah. C'est de Harîz que sortit Faïd-Ibn-Har î,z un des plus célèbres cavaliers d'entre les Arabes et poète dont les vers se répètent encore aujourd'hui parmi ce peuple et font le charme de leurs soirées, les délices de leurs réunions. L'on a dit, cependant, qu'il appartenait aux Mehamîd et qu'il était fils de Harîz-Ibn-Harbi-Ibn-Mahmoud-Ibn-Tauc.

Les Debbab soutinrent avec zèle la cause de Caracoch et d'Ibn-Ghanîa. Ce fut le premier de ces chefs qui fit mourir les cheikhs des Djouari. Après la mort d'Ibn-Ghanîa, les Debbab passèrent au service de l'émir Abou-Zékérïa et restèrent fidèles à lui et à sa dynastie. Ce furent eux qui, les premiers, se laissèrent tromper par la ressemblance d'Ibn-Abi-Omara avec le fils du sultan Yahya-el-Makloué et prêtèrent leur appui à cet aventurier. La chose se passa de cette manière : Noceir, affranchi d'El-Makhloué, se réfugia chez eux à la mort de son patron et des princes, ses fils. Il y était encore quand Ibn-Abi-Omara passa par là. Frappé de la ressemblance de cet homme avec El-Fadl, fils de son ancien maître, il se mit à pleurer et à se lamenter. Ibn-Abi-Omara lui en demanda la raison et, sur sa réponse, il se concerta avec lui afin de se faire passer pour le jeune prince. Noceir sut si bien présenter la chose à ces Arabes, qu'ils accueillirent avec empressement l'étranger, et ce fut Morghem-Ibn-Saber qui en donna l'exemple et entraîna toute la tribu. Abou-Merouan-Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki, seigneur de Cabes, se rallia à la même cause. Alors s'effectua le triomphe que Dieu avait prédestiné à un misérable intriguant ainsi que la profanation du trône des khalifes par le corps d'un imposteur.

Pour les détails de cette révolution nous renvoyons le lecteur à cette partie de notre ouvrage qui traite de la dynastie hafside. Le sultan Abou-Hafs parvint enfin à désabuser les Arabes et à les détacher de la cause du prétendant.

Plus tard, les Debbab méconnurent son autorité, et comme il fit marcher contre eux son général Abou-Abd-Allah-el-Fezazi, ils envoyèrent demander secours au neveu du sultan, l'émir Abou-Zékérïa, qui gouvernait alors la ville de Bougie et la partie occidentale de l'Ifrîkïa. Un des membres de cette députation

était Abd-el-Mélek-Ibn-Rehab-Ibn-Mahmoud. Abou-Zékérïa se mit en campagne, l'an 687 [1], afin de les soutenir. Après avoir attaqué et culbuté les gens de Cabes, les Arabes essuyèrent à leur tour un rude échec; El-Fezazi les ayant vaincus et chassés de l'Ifrîkïa. L'émir Abou-Zékérïa s'en retourna alors dans sa forteresse de Bougie.

En l'an 682 (1283-4), Morghem-Ibn-Saber-Ibn-Asker, chef des Djouari, fut enlevé de la côte de Tripoli par les Siciliens et emmené en captivité. Vendu par eux au roi de Barcelone, il y resta prisonnier jusqu'au moment où Othman-Ibn-Abi-Debbous, dernier rejeton de la dynastie d'Abd-el-Moumen, vint solliciter l'appui du prince chrétien en lui représentant qu'il désirait se faire transporter en Afrique afin d'y monter sur le trône des Almohades. Le roi de Barcelone mit son hôte en rapport avec Morghem, et, ayant effectué une alliance entre eux deux, il les fit débarquer sur la côte de Tripoli. Morghem commença aussitôt par proclamer Ibn-Abi-Debbous, et ayant décidé sa tribu à le soutenir, il alla mettre le siége devant Tripoli. Ceci eut lieu en 688 (1289). Après avoir attaqué la ville pendant quelques jours, ils laissèrent un corps de troupes pour la tenir bloquée et se mirent à parcourir les pays voisins afin d'y prélever les impôts. Cette besogne terminée, ils n'en firent plus rien. Ibn-Abi-Debbous continua, pendant quelque temps, à vivre sur le territoire de ces tribus, et étant enfin parvenu, vers le commencement du huitième siècle de l'hégire, à se procurer l'appui des Kaoub, il marcha avec eux contre le sultan Abou-Acîda et l'assiégea dans Tunis pendant plusieurs jours. N'ayant pu réussir dans cette tentative, il s'en retourna dans la province de Tripoli où il demeura quelque temps; puis, il passa en Égypte et y resta jusqu'à sa mort. Nous reviendrons encore sur ce sujet quand nous donnerons le récit de ce qui se passa à Cairouan entre son fils et le sultan Abou-'l-Hacen.

Rien ne changea dans la position des Djouari et des Mehamîd jusqu'au moment où l'autorité hafside cessa de se faire sentir à

[1] Dans un autre chapitre de cet ouvrage l'auteur place ces événements dans les années 685 et 686.

Cabes et à Tripoli. Alors, ces deux tribus, devenues maîtresses chez elles, étendirent[1] leur domination sur toutes les populations agricoles qui habitaient les plaines et les montagnes de ce territoire. Vers la même époque, plusieurs villes se détachèrent de l'empire; les Beni-Mekki établirent leur autorité dans Cabes, de même que les Beni-Thabet, dans la ville et la province de Tripoli. On trouvera l'histoire de ces événements dans les chapitres que nous avons consacrés à ces familles.

Chez les Aulad-Ouchah le commandement se partagea entre deux chefs, aussitôt que les villes dont nous avons mentionné les noms eurent cessé de reconnaître un gouvernement commun; les Djouari occupèrent Tripoli, la campagne voisine, Zenzour, Gharian et Maghrou, tandisque les Mehamîd s'emparèrent de Cabes, du pays des Nefouça et de l'île de Djerba.

Quelques autres tribus issues de celle de Debbab, habitent le Désert et s'adonnent à la vie nomade. La région qu'elles occupent est située à l'orient du pays des Ouchah dont elle est même assez éloignée. Les Soleiman [ou Slîman], une de ces tribus, eut pour aïeul Soleiman-Ibn-Héïb-Ibn-Rafê-Ibn-Debbab. Son territoire est situé au midi de Maghrou et de Gharian. Elle reconnaît à la famille de Nasr-Ibn-Zeid-Ibn. . . .[2] -Ibn-Soleiman le droit de lui commander. Les chefs qui la gouvernent de nos jours sont Hamel-Ibn-Hammad-Ibn-Nasr et ses fils.

Une autre de ces tribus, celle de Salem-Ibn-Héïb, est sœur de la précédente et occupe la ville de Mesrata ainsi que le territoire qui s'étend de là jusqu'à Lebda et à Meslata. Elle fournit plusieurs branches : les Ahamed, les Amaïm, les Alaouna et les Aulad-Merzouc. Cette dernière famille exerce le commandement sur les autres. Merzouc était fils de Moalla-Ibn-Mâdan-Ibn-Flîta-Ibn-Commas-Ibn-Salem. Vers le commencement du huitième siècle de l'hégire, les Salem eurent pour chef Ghalboun, fils de Merzouc, et l'autorité est restée dans sa famille jusqu'à ce

[1] Dans le texte arabe le verbe est au singulier. Je relève cette faute afin de faire observer, une fois pour toutes, que l'auteur néglige trop souvent les règles de la concordance grammaticale.

[2] Dans les manuscrits on trouve un blanc à la place du nom.

jour. Le chef auquel ils obéissent maintenant s'appelle Hamîd-Ibn-Senan-Ibn-Othman-Ibn-Ghalboun. Les Alaouna sont voisins des Azza, Arabes du territoire de Barca, et des Methaïna, fraction des Hoouara, laquelle est établie à demeure fixe.

Au midi du pays occupé par les Debbab, on trouve les Nacera, tribu dont l'aïeul, du même nom, était fils de Khafaf-Ibn-Imr-'l-Caïs-Ibn-Bohtha-Ibn-Soleim. Maintenant, si nous admettons l'opinion d'Et-Tidjani qui regarde la tribu de Zoghb, père de Debbab, comme issue de Malek, fils de Khafaf, les Zoghb seraient frères des Nacera. Or, il est peu vraisemblable qu'une tribu [comme les Zoghb] soit appelée [tribu nacerienne] du nom d'une autre tribu [les Nacera], provenant de la même souche. Si, au contraire, nous admettons l'opinion d'Ibn-el-Kelbi, qui regarde les Zoghb comme descendants de Nacera[1], la chose serait bien plus probable. En ce dernier cas, la tribu dont il s'agit [c'est-à-dire, les Zoghb] aurait porté le nom de son père Nacera, à l'exclusion des Debbab et des autres branches de la même grande famille; fait dont on trouve, du reste, plusieurs exemples dans la filiation de tribus.

Les Nacera habitent les pays de Fezzan et Oueddan.

Ayant fini notre notice des Debbab, nous allons parler de leurs voisins, les Azza, tribu qui habite plus à l'est et occupe le pays de Barca. Ce territoire est maintenant changé en désert par la ruine de ses villes et de ses villages. Autrefois, la dynastie des Sanhadja y avait fait prospérer l'agriculture, mais les Arabes nomades-pasteurs y portèrent la dévastation et parvinrent à rétrécir graduellement, par leurs envahissements et leurs brigandages, les limites du pays cultivé. Tous les arts qui fournissent à la subsistance de l'homme cessèrent d'y être exercés; la civilisation y fut ruinée et le pays changé en désert.

La plupart des Arabes qui occupent ces lieux s'adonnent à l'agriculture comme moyen d'existence; ils labourent la terre à l'aide des chameaux et des ânes; quelquefois même, quand ils sont très-pauvres et que les autres moyens leur manquent, ils

---

[1] Voyez ci-dessus, pages 134, 136.

font traîner la charrue par leurs femmes. Dans les courses que la disette les oblige quelquefois à entreprendre, ils conduisent leurs troupeaux aux régions dactylifères du midi : à Audjela, à Santeria, aux oasis, aux déserts, aux sables au-delà des oasis et même au pays des Kanem, peuple nègre le plus proche d'eux. La ville qu'habitent ces Arabes s'appelle Bernîc [Berenice]. Leur chef se tient à Barca. Celui qui les gouverne aujourd'hui appartient à la famille des Beni-Djâfer et s'appelle Abou-Dîb. Les pèlerins dont les caravanes traversent ce territoire, se louent beaucoup de leur conduite paisible et des bons sentiments qui les empêchent d'attaquer ceux qui vont visiter la maison de Dieu. Ils parlent aussi avec approbation de l'empressement que ces tribus montrent à apporter des vivres au marché tenu par la caravane ; *et quiconque aura fait un atôme de bien en retrouvera la récompense* [1].

Quant à l'origine de cette peuplade, je l'ignore, mais, j'ai entendu dire à des gens dignes de foi et membres de la tribu de Debbab, qu'ils avaient appris de Kharîs, fils d'Abou-Dîb, cheikh des Arabes dont nous parlons, qu'ils sont la postérité d'une fraction des Kaoub qui resta sur le territoire de Barca. D'un autre côté, les généalogistes de la tribu de Hilal les disent enfants de Rebiâ-Ibn-Amer, frère de Hilal-Ibn-Amer ; d'autres généalogistes encore pensent qu'ils doivent appartenir, ainsi que les Kaoub, à la branche des Azza, peuple, disent-ils, qui descend de Héïb. Ils ajoutent que le commandement des Azza appartient aux Aulad-Ahmed, que leur chef se nomme Abou-Dîb, et que leurs voisins, les Methaïna [2], font partie de la tribu de Hoouara. Salem-Ibn-el-Torkïa, chef des Aulad-Mocaddem, tribu qui avoisine les Azza du côté de l'Acaba [3], m'a dit qu'ils sont une branche de la tribu de Mesrata, dernier reste de celle de Hoouara. Telle est

---

[1] *Coran,* sourate 99, verset 7.

[2] Dans un des manuscrits, ce nom est écrit *Methania,* variante due à la transposition des points diacritiques.

[3] C'est l'Acaba-t-el-Kebîra, sur la route de Cyrénaïque à Alexandrie, que l'auteur veut désigner ici.

aussi l'opinion sur laquelle j'ai trouvé, en Égypte, tous les meilleurs généalogistes d'accord. J'ai rencontré dans ce pays plusieurs habitants de Barca qui ont l'habitude de s'y rendre de temps en temps.

FIN DE L'HISTOIRE DES ARABES DE LA QUATRIÈME RACE, AINSI QUE DE LA SECONDE PARTIE DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE CE PEUPLE. SUIT LA TROISIÈME PARTIE, RENFERMANT L'HISTOIRE DES BERBÈRES.



TRIBUS ET DYNASTIES BERBÈRES
DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

NOTICE SUR LES TRIBUS ET LES DYNASTIES DES BERBÈRES, L'UN DES DEUX GRANDS PEUPLES QUI HABITENT LE MAGHREB. — HISTOIRE DE CETTE RACE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS ET EXPOSÉ DES DIVERSES OPINIONS QU'ON A ÉNONCÉES AU SUJET DE SON ORIGINE.

Depuis les temps les plus anciens cette race d'hommes habite le Maghreb dont elle a peuplé les plaines, les montagnes, les plateaux, les régions maritimes, les campagnes et les villes. Ils construisent leurs demeures soit de pierres et d'argile, soit de roseaux et broussailles, ou bien encore de toiles faites avec du crin ou du poil de chameau. Ceux d'entre les Berbères qui jouissent de la puissance et qui dominent les autres s'adonnent à la vie nomade et parcourent, avec leurs troupeaux, les pâturages auxquels un court voyage peut les amener ; jamais ils ne quittent l'intérieur du Tell pour entrer dans les vastes plaines du Désert. Ils gagnent leur vie à élever des moutons et des bœufs ; se réservant ordinairement les chevaux pour la selle et pour la propagation de l'espèce. Une partie des Berbères nomades fait aussi métier d'élever des chameaux ; se donnant ainsi une occupation qui est plutôt celle des Arabes. Les Berbères de la classe pauvre tirent leur subsistance du produit de leurs champs et des bestiaux qu'ils élèvent chez eux ; mais la haute classe, celle qui vit en nomade, parcourt le pays avec ses chameaux, et toujours la lance en main, elle s'occupe également à multiplier ses troupeaux et à dévaliser les voyageurs.

Leurs habillements et presque tous leurs autres effets sont en

laine. Ils s'enveloppent de vêtements rayés dont ils rejettent un des bouts sur l'épaule gauche, et par dessus tout, ils laissent flotter des burnous noirs. Ils vont, en général, la tête nue, et de temps à autre ils se la font raser.

Leur langage est un idiôme étranger, différent de tout autre : circonstance qui leur a valu le nom de Berbères. Voici comment on raconte la chose : Ifrîcos, fils de Caïs-Ibn-Saïfi, l'un des rois [du Yémen appelés] Tobba[1], envahit le Maghreb et l'Ifrîkïa, et y bâtit des bourgs et des villes après en avoir tué le roi, El-Djerdjîs. Ce fut même d'après lui, à ce que l'on prétend, que ce pays fut nommé l'Ifrîkïa. Lorsqu'il eut vu ce peuple de race étrangère et qu'il l'eut entendu parler un langage dont les variétés et les dialectes frappèrent son attention, il céda à l'étonnement et s'écria : « Quelle *berbera* est la vôtre ! » On les nomma Berbères pour cette raison. Le mot *berbera* signifie, en arabe, *un mélange de cris inintelligibles ;* de là on dit, en parlant du lion, qu'il *berbère,* quand il pousse des rugissements confus.

Les hommes versés dans la science des généalogies s'accordent à rattacher toutes les branches de ce peuple à deux grandes souches : celle de Bernès et celle de Madghis[2]. Comme ce dernier était surnommé *El-Abter,* on appelle ses descendants *El-Botr*[3], de même que l'on désigne par le nom de *Beranès* les familles qui tirent leur origine de Bernès. Madghis et Bernès s'appelaient chacun fils de Berr ; cependant, les généalogistes ne s'accordent pas tous à les regarder comme issus d'un même père : Ibn-Hazm,

---

[1] Voyez l'*Essai* de M. C. de Perceval, tome I, p 61 et suiv.

[2] Ce nom s'écrit tantôt *Madghis* et tantôt *Madghès ;* quelquefois même il se présente sous la forme de *Madaghs*. Quant au mot *Bernès*, en arabe *brns,* on peut aussi le prononcer *Bornos* ou *Bornès*.

[3] *Botr* est le pluriel d'*Abter,* adjectif arabe qui signifie *sans queue, sans postérité*. L'emploi systématique d'un terme *arabe*, d'abord au singulier, comme surnom de Madghis, et ensuite au pluriel, pour désigner sa postérité, prouve que la langue arabe était très-répandue dans la Mauritanie à l'époque où les savants berbères entreprirent la tâche de confectionner, ou fabriquer, l'arbre généalogique de leur nation. D'autres circonstances portent à croire que ces listes furent dressées dans le quatrième siècle de l'hégire, et rédigées alors en arabe.

par exemple, dit, sur l'autorité de Youçof-el-Ouerrac, qui tenait ses renseignements d'Aïoub, fils d'Abou-Yezîd (l'homme à l'âne)[1], qu'ils étaient fils du même père, mais les généalogistes du peuple berbère, tels que Sabec-Ibn-Soleiman-el-Matmati, Hani-Ibn-Masdour *(ou Isdour)* -el-Koumi et Kehlan-Ibn-Abi-Loua[2] déclarent que les Beranès sont enfants d'un Berr qui descendait de Mazîgh, fils de Canaan, tandis que les Botr ont pour aïeul un autre Berr qui était fils de Caïs, et petit-fils de Ghailan. Quelquefois, même, on donne ce dernier renseignement sur l'autorité d'Aïoub, fils d'Abou-Yezîd; mais la déclaration d'Aïoub lui-même, telle qu'Ibn-Hazm nous l'a transmise, doit être accueillie par préférence, à cause de l'exactitude bien reconnue de cet auteur.

Selon la plupart des généalogistes, les Beranès forment sept grandes tribus : les Azdadja, les Masmouda, les Auréba, les Adjîca, les Ketama, les Sanhadja et les Aurîgha. Sabec-Ibn-Soleiman et ceux qui suivent son autorité y ajoutent les Lamta, les Heskoura et les Guezoula.

« L'on rapporte, dit Abou-Mohammed-Ibn-Hazm, que Sanhadj et Lamt étaient fils d'une femme nommée Tîzki et que » l'on ignore le nom de leur père. Cette femme devint l'épouse » d'Aurigh dont elle eut un fils nommé Hoouar. Quant aux deux » autres [Sanhadj et Lamt], tout ce que l'on sait à leur égard se » borne au fait qu'ils étaient frères de Hoouar par leur mère. » Quelques personnes, ajoute le même auteur, prétendent

---

[1] Voyez pour *Aïoub* la note page 28 de ce volume. — Dans un autre volume de cet ouvrage on trouvera l'histoire d'Abou-Yezîd, surnommé *l'homme à l'âne.* — Youçof el-Ouerrac *(le libraire, le marchand de papier)* vivait vers la fin du 4e siècle de l'hégire et habitait, probablement, la ville de Cordoue. — Dans la note 5 de la page 18 de ce volume, il est question d'Ibn-Hazm.

[2] Dans un des chapitres suivants, l'auteur donne quelques renseignements sur Sabec-Ibn-Soleiman et sur Kehlan-Ibn-Abi-Loua. Quant à Hani-Ibn-Masdour (ou Isdour), il appartenait à la tribu berbère des Koumïa, mais on ignore à quelle époque il vivait.

» qu'Aurîgh etait fils de Khabbouz, fils d'El-Mothenna, fils d'Es-
» Sekacek, fils de Kinda, ce qui est absurde. »

« Les tribus de Ketama et de Sanhadja, dit Ibn-el-Kelbi [1],
» n'appartiennent pas à la race berbère : elles sont branches de
» la population yémenite qu'Ifrîcos-Ibn-Saïfi établit en Ifrîkïa
» avec les troupes qu'il y laissa pour garder le pays. »

Voilà, en somme, les opinions que les investigateurs les plus exacts ont énoncées au sujet des origines berbères.

A la branche d'Azdadja appartiennent les Mestaça [2], les Masmouda, et les Ghomara. Ceux-ci sont les enfants de Ghomar, fils de Mestaf, fils de Felîl, fils de Masmoud.

D'Aurîgh sortent les Hoouara, les Meld, les Maggher et les Calden ;

De Hoouara, les Melîla et les Beni-Kemlan ;

De Meld, les Satat, les Ourfel, les Ouacîl et les Mesrata. Comme ces dernières familles eurent pour aïeul Lehan, fils de Meld, on les désigne collectivement par le nom des Lehana. A cette catégorie on ajoute même quelquefois le nom des Melîla.

Maggher, fils d'Aurîgh, eut pour fils Maouès, Zemmor, Keba et Mesraï ;

De son frère Calden naquirent Camsana, Ourstîf, Bîata et Bel.

Les Botr, descendants de Madghis-el-Abter, forment quatre grandes familles : les Addaça, les Nefouça, les Darîça et les enfants de Loua l'aîné. Ces branches ont pour souche commune Zahhîk [ou Zeddjîk], fils de Madghis.

Les Addaça, enfants d'Addas, fils de Zahhîk, forment plusieurs branches et se confondent avec les Hoouara. La raison en est que la mère d'Addas, après avoir été la femme de Zahhîk, épousa Aurîgh-Ibn-Bernès, cousin de son premier mari et père de Hoouara. Addas étant ainsi devenu frère de Hoouara, ses descendants sont tous classés au nombre des enfants de celui-ci.

Voici les noms des fils d'Addaça : Sefara, Andara, Henzouna,

---

[1] Voyez note page 86.

[2] Ce mot peut aussi se prononcer *Mecettaça.*

Sanbera, Heragha, Autîta et Terehna [1]. Bien qu'ils naquirent tous d'Addas, fils de Zahhîk et petit-fils de Madghis, on compte aujourd'hui leurs descendants parmi les Hoouara.

Lona l'aîné est l'aïeul de deux grandes familles : les Nefzaoua (mot dans lequel on donne au *z* un son qui se rapproche du *ch*) [2], enfants de Nefzaou, fils de Loua l'aîné, et les Louata , enfants de Loua le jeune, fils de Loua l'aîné. Loua le jeune était encore dans le sein de sa mère lorsqu'il perdit son père ; c'est pourquoi il reçut le même nom que lui.

Les Louata se partagent en plusieurs branches , savoir : les Agoura, et les Atrouza , enfants de Macela, fils de Loua le jeune; les Mezata, enfants de Zaïr, fils de Loua le jeune ; les Maghagha et les Djedana , enfants de Ketouf , fils de Loua le jeune.

Ibn-Sabec et les généalogistes de son école regardent les Maghagha, les Djedana, les Agoura et les Atrouza comme les enfans de Macela , fils de Loua le jeune.

Aux Louata appartiennent les Sedrata [ou Sedderata], enfants de Nîtat , fils de Loua le jeune. Leur généalogie se rattache à celle des Maghraoua , « car, dit Ibn-Hazm , Maghrao « [l'aïeul de ceux-ci] épousa la mère de Sedrata , lequel devint « ainsi frère utérin des enfants de Maghrao. »

La tribu de Nefzaoua fournit un grand nombre de branches , telles que Oulhaça , les Ghassaça , les Zehîla , les Soumata , les Ourcîf , les Mernîza , les Zatîma, les Ourkoul , les Mernîça, les Ourdeghrous et les Ourdîn. Toutes ces familles descen-

---

[1] Dans les manuscrits du texte arabe l'orthographe des noms portés par les aïeux des grandes tribus berbères ne varie presque jamais. Il en est autrement des noms qui désignent les ramifications secondaires et tertiaires des mêmes tribus : les variantes en sont innombrables. Ces irrégularités doivent être attribuées à la négligence des copistes et à l'extrême imperfection du caractère écrit des Arabes, surtout du caractère maghrébin. Dans les notes du texte arabe on trouvera une partie de ces variantes.

[2] C'est le son du *j* français que l'auteur veut peindre ici ; l'alphabet arabe n'en présentant pas l'équivalant. Donc, selon Ibn-Khaldoun , il faut prononcer le nom de cette tribu *Nefjaoua*; cependant, de nos jours, dans toute l'Afrique et dans le Djerîd même, on dit *Nefzaoua*.

dent d'Itouweft, fils de Nefzao. A cette liste Ibn-Sabec et ses disciples ajoutent les Medjer et les Meklata. « Quelques per-
« sonnes, dit ce généalogiste, refusent à Meklat la qualité de
« berbère. Selon leur opinion, il appartenait à la race himye-
« rite, et étant tombé encore jeune, au pouvoir d'Itouweft,
« il fut adopté par lui. Son vrai nom était Mekla, fils de Rî-
« man, fils de Kelâ-Hatem, fils de Sâd, fils de Himyer. »

Les Oulhaça, descendants de Nefzaoua, se composent d'un grand nombre de familles qui dérivent de deux aïeux : Tîdghast et Dihya, tous les deux fils d'Oulhas.

De Tîdghas proviennent les Ourfeddjouma, tribu qui renferme les Zeddjal, les Tou, les Bourghoch, les Ouandjez, les Kartît, les Maandjedel et les Sînt, tous descendus d'Ourfeddjoum, fils de Tîdghas, fils d'Oulhas, fils d'Itouweft, fils de Nefzao. Ibn-Sabec et les gens de son école disent que les descendants de Tìdghas appartiennent à la branche de Louata et qu'ils habitent le mont Auras.

De Dihya dérivent les Ourtedìn, les Terîr, les Ourlettount, les Mekra et les Ifouîn ; tous enfants de Dihya, fils d'Oulhas, fils d'Itouweft, fils de Nefzao.

Les Darîça, descendants de Dari, fils de Zahhîk, fils de Madhgis-el-Abter, forment ensemble deux grandes familles : les enfants de Temzît, fils de Dari, et ceux de Yahya, fils de Dari.

« Toutes les ramifications de Temzît, disent Ibn-Sabec et ceux
» de son école, sortent de la souche de Faten, fils de Temzît.
» On leur accorde spécialement le titre d'enfants de Dari, à l'ex-
» clusion des familles descendues de Yahya, fils de Dari. »

Les branches des Temzìt sont : les Matmata, les Satfoura, appelés aussi les Koumïa, les Lemaïa, les Matghera, les Sadîna, les Maghîla, les Melzouza, les Kechana [ou Kechata], les Douna, et les Medìouna ; tous enfants de Faten, fils de Temzìt, fils de Dari.

Les branches de Yahya sont : la totalité des familles qui composent la tribu de Zenata, et, de plus, les Semgan et les Ourstîf. D'Ourstîf dérivèrent les Miknaça, les Augna, les Ourtenadj [et les Megguen]; tous enfants d'Ourstîf, fils de Yahya.

De Miknas sont issus les Ourtîfa, les Ourtedous, les Teflît, les a lsara, les Moualat, les Harat et les Ourflas.

De Megguen provinrent les Boulalîn, les Terîn, les Isliten, les Djerîn et les Foughal [1].

Ourtenadj est l'aïeul des Mekença, des Betalça, des Kernîta, des Sederdja, des Henata et des Foulal; tous enfants d'Ourtenadj, fils d'Ourstîf.

Semgan, fils de Yahya, est père des Zouagha et des Zouaoua. Ibn-Hazm classe les Zouaoua parmi les tribus ketamiennes; opinion assez vraisemblable et qui peut s'appuyer sur le fait que le territoire [des Zouaoua touche à l'ancien territoire des Ketama]. Il est donc probable que les Zouaoua, compris ici parmi les Semgan, ne sont autres que les Zouaza, tribu dont l'existence est une chose reconnue. De Zouagha sont issus les Madjer, les Ouatîl, et les Semkîn.

Ce que nous donnons ici, n'est qu'une esquisse des diverses branches dont se compose la race berbère; mais nous traiterons à fond de toutes ces tribus, puisque nous aurons à raconter l'histoire de chacune d'elles.

Maintenant si l'on aborde la question de savoir jusqu'à quel peuple des temps anciens il serait possible de faire remonter les Berbères, on remarquera une grande diversité d'opinion chez les généalogistes, classe de savants qui ont consacré à ce sujet des longues études.

Les uns les regardent comme les descendants de Yacsan [2], fils d'Abraham, le même dont nous avons fait mention en parlant de ce patriarche [3]. D'autres les considèrent comme Yémenites, et d'autres comme une population mélangée, venue du Yémen.

---

[1] Dans les chapitres consacrés à l'histoire de chaque tribu en particulier, la plupart de ces noms se retrouvent plus ou moins altérés. L'auteur a eu le grand tort de n'en avoir pas fixé l'orthographe, lettre par lettre, à la manière des philologues arabes; il aurait ainsi empêché les changements fâcheux et souvent irrémédiables, que ces dénominations ont subies.

[2] « Abraham épousa encore une femme nommée Cétura, qui lui enfanta Zamran, Jecsan, etc. » *(Gen.* XXV, 1, 2*)*

[3] C'est vers le commencement de son histoire universelle que l'auteur traite de la famille d'Abraham. Cette partie de son ouvrage n'a pas été publiée.

Selon El-Masoudi [1] ce sont un débris des Ghassanides et autres tribus qui se dispersèrent à la suite du Torrent d'Arim [2]. « Ce » sont, disent quelques-uns, des gens qu'Abraha-Dou-'l-Menar [3] » laissa après lui en Maghreb; ils appartiennent, disent encore » d'autres, aux tribus de Lakhm et de Djodam. Ils avaient ha- » bité la Palestine, mais ils en furent expulsés par un roi de » Perse. Arrivés en Égypte, ils ne purent obtenir des souve- » rains de ce pays l'autorisation d'y rester; aussi traversèrent- » ils le Nil et se répandirent dans le pays [d'Afrique]. »

« Quelques peuplades berbères, dit Abou-Omar-Ibn-Abd- « el-Berr [4], prétendent former la postérité d'en-Nôman, fils de » Himyer-Ibn-Sebâ. Moi-même, dit-il, j'ai lu dans l'ouvrage » d'El-Isfendad le philosophe, qu'En-Nôman, fils de Himyer- » Ibn-Sebâ, était le [plus grand] roi de la période qui sépare la » mission de Jésus de celle de Mahomet. Ayant convoqué ses fils » il leur adressa ces paroles : je veux envoyer quelques-uns » d'entre vous en Maghreb pour le peupler. Malgré leurs remon- » trances, il persista dans sa résolution, et y expédia Lemt, » l'aïeul des Lemtouna, Mesfou, l'aïeul des Messoufa, Merta, » l'aïeul des Heskoura, Asnag, l'aïeul des Sanhadja, Lamt, » l'aïeul des Lamta, et Aîlan, l'aïeul des Heilana. Les uns se » fixèrent dans la montagne de Deren, et les autres dans le Sous » et le Derâ. Lamt s'arrêta chez Guezoul et en épousa la fille; » Addjana, le pére des Zenata, s'établit auprès du Chélif; les » Ourtedjîn et les Maghraou fixèrent leur séjour sur la frontière

---

[1] Abou-'l-Hacen-Ali-el-Masoudi, auteur de plusieurs traités dont le plus célèbre est l'ouvrage historique et géographique intitulé *Moroudj-ed-Deheb (prairies d'or)*, naquit à Baghdad et passa une partie de sa vie en Egypte. Il mourut en 345 (956). — *(Ibn-Khallikan*, vol. II, page 618, note. *Notices et extraits, etc.*, tome VIII, et *Journal Asiatique* de janvier, 1839.)

[2] Voyez l'*Essai* de M. C. de Perceval, tome I, p. 85 et suiv.

[3] *Ibid*, tome I, p. 67.

[4] Abou-Omar-Youçof-Ibn-Abd-el-Berr, célèbre historien et généalogiste, naquit à Cordoue et remplit les fonctions de cadi à Lisbonne *(Ochbouna)* et à Santarem *(Chentérîn)*. Il mourut en 463 (1070-1). — *(Abulfedæ Annales.)*

» de l'Ifrîkïa, du côté du Maghreb, et Masmoud alla habiter dans » le voisinage de Tanger. « Nous supprimons le reste de cette légende qui est très-longue et dont Ibn-Abd-el-Berr lui-même, ainsi qu'Abou-Mohammed-Ibn-Hazm, a contesté l'exactitude.

Selon d'autres, les Berbères seraient tous une portion du peuple de Djalout *(Goliath)*, et voila le généalogiste Ali-Ibn-Abd-el-Azîz-el-Djordjani [1] qui dit dans son livre des généalogies : « Je ne connais aucune opinion à ce sujet qui se rap-» proche plus de la vérité que l'hypothèse d'après laquelle ils » seraient les enfants do Djalout. » Il néglige toutefois de nous informer de quelle famille provenait ce Djalout, mais Ibn-Coteiba[2] supplée à son silence et nous dit que le Djalout en question se nommait Ouennour et qu'il était fils de Hermel, fils de Djedîlan [3], fils de Djaloud, fils de Redîlan, fils de Hatti, fils de Zîad, fils de Zeddjîk, fils de Madghis-el-Abter.

L'on rapporte aussi sur l'autorité du même historien, que Djalout était fils de Heryal, fils de Djaloud, fils de Dîal, fils de Cahtan, fils de Fars, « personnage bien connu, dit-il [4], et Sefk[5] » est l'ancêtre de tous les Berbères. » Selon les mêmes personnes, les Berbères se composent d'une foule de branches et de tribus, à savoir : les Hoouara, les Zenata, les Darîça, les Maghîla, les Ourfeddjouma, les Nefza, les Ketama, les Louata, les Ghomara, les Masmouda, les Sadîna, les Izderan, les Derendjîn, les Sanhadja, les Medjekéça, les Ouarglan, etc..

Selon Et-Taberi [6] et d'autres historiens, les Berbères sont un

---

[1] Voyez ci-dessus, page 26, note 2.

[2] Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ibn-Moslem-Ibn-Coteiba, grammairien, philologue et généalogiste distingué, passa une partie de sa vie à Baghdad et mourut en 296 (907). Dans le *Biographical Dictionary* d'Ibn-Khallikan, vol. II, page 22, se trouve une notice de cet auteur.

[3] L'orthographe de ces trois noms varie dans les manuscrits.

[4] Probablement comme l'ancêtre des Persans.

[5] Ou *Safek;* en arabe *Sfk.* Ce renseignement est peut-être emprunté à Josephe, *Antiquités*; I, 15.

[6] Abou-Djâfer-Mohammed-Ibn-Djerîr-et-Taberi, célèbre historien et théologien, naquit à Amul en Taberestan, l'an 224 (838-9), et mourut à Baghdad en 310 (923). — *(Ibn-Khallikan,* vol. II, page 597.)

mélange de Cananéens et d'Amalécites qui s'étaient répandus dans divers pays après que Goliath fut tué; Ifrîcos, ayant envahi le Maghreb, les y transporta des côtes de la Syrie, et les ayant établis en Ifrîkïa, il les nomma Berbères.

Les Berbères, selon une autre opinion, descendent de Cham, fils de Noé, et ont pour aïeul Berber, fils de Temla, fils de Mazîgh, fils de Canaan, fils de Cham.

« Ils descendent, dit Es-Souli [1] : de Berber, fils de Kesloudjîm » [Casluhim], fils de Mesraïm, fils de Cham. »

Selon une autre hypothèse, ce sont des Amalécites, et ils descendent de Berber, fils de Temla, fils de Mareb, fils de Faran, fils d'Amr, fils d'Amlac [Amalec], fils de Laoud [Lud], fils de Sem. D'après cette opinion, les Berbères seraient des Amalécites [2].

« Les Berbères, dit Malek-Ibn-Morahhel [3], se composent de « diverses tribus himyerites, modérites, coptes, amalécites, « cananéennes et coreichites qui s'étaient réunies en Syrie et « parlaient un jargon barbare. Ifrîcos les nomma Berbères à « cause de leur loquacité. »

El-Masoudi, Et-Taberi et Es-Soheili [4] rapportent qu'Ifrîcos forma une armée avec ces gens afin de conquérir l'Afrique, et que ce fut là la cause de leur émigration. Il les nomma Berbères, et [à ce sujet] on cite de lui le vers suivant :

Le peuple cananéen murmura [berberat] quand je le forçai à quitter un pays misérable pour aller vivre dans l'abondance.

« On n'est point d'accord, dit Ibn-el-Kelbi, sur le nom de

---

[1] Abou-Bekr-Mohammed-es-Souli, célèbre polygraphe et joueur d'échecs, mourut à Bassora en 335 (947). — *(Ibn-Khallikan,* vol. III, page 74)

[2] Les Amalécites ne descendaient pas de Lud, fils de Sem, mais d'Esaü, fils d'Isaac, fils d'Abraham.

[3] Malek-Ibn-Morahhel se trouvait au service du sultan mérinide, Ya'coub-Ibn-Abd-el-Hack, dans la dernière moitié du septième siècle de hégire.

[4] Abd-er-Rahman-es-Soheili, poète, historien et philologue, naquit à Malaga, en 508 (1114-5). Il passa les trois dernières années de sa vie en Afrique et mourut à Maroc, en 581 (1185). — *(Ibn-Khallikan,* vol. II, page 99).

» celui qui éloigna les Berbères de la Syrie. Les uns disent que » ce fut David qui les en chassa après avoir reçu par une révé- » lation divine l'ordre suivant : *O David! fais sortir les Ber- » bères de la Syrie, car ils sont la lèpre du pays.* D'autres » veulent que ce soit Josué, fils de Noun, ou bien Ifrîcos, ou » bien encore un des rois Tobba qui les en expulsa. »

El-Bekri [1] les fait chasser de la Syrie par les Israélites, après la mort de Goliath, et il s'accorde avec El-Masoudi à les représenter comme s'étant enfuis dans le Maghreb à la suite de cet événement. Ils avaient voulu rester en Egypte, dit-il, mais ayant été contraints par les Coptes à quitter ce pays, ils allèrent à Barca, en Ifrîkïa et en Maghreb. Ayant eu à soutenir dans ces contrées une longue guerre contre les Francs et les Africains, ils les obligèrent à passer en Sicile, en Sardaigne, en Maïorque et en Espagne. Ensuite la paix se rétablit à la condition que les Francs n'habiteraient que les villes du pays. Pendant plusieurs siècles, les Berbères vécurent sous la tente, dans les régions abandonnées, et ne s'occupaient qu'à mener paître leurs troupeaux aux environs des grandes villes, depuis Alexandrie jusqu'à l'Océan, et depuis Tanger jusqu'à Sous. Tel fut l'état dans lequel l'Islamisme les trouva. Il y avait alors parmi eux [des tribus] qui professaient la religion juive; d'autres étaient chrétiennes, et d'autres, païennes, adorateurs du soleil, de la lune et des idoles. Comme ils avaient à leur tête des rois et des chefs, ils soutinrent contre les musulmans plusieurs guerres très-célèbres.

« Satan, dit Es-Souli-el-Bekri [2], sema la discorde entre les

---

[1] Abou-Obeid-Abd-Allah, fils d'Abd-el-Azîz-el-Bekri, seigneur de Huelva, en Espagne, fut vizir de Mohammed-Ibn-Mân-Moëzz-ed-Dola, souverain d'Alméria. Il composa un dictionnaire géographique et un grand ouvrage historique et géographique intitulé *Meçalek oua Memalek (routes et royaumes)*. Il mourut en 487 (1094). — *(Ibn-Khallikan,* vol. I, page 319, note.)

[2] *Es-Souli-el-Bekri.* Ceci paraît être une erreur commise par l'auteur qui, ayant voulu remplacer le nom d'El-Bekri par celui d'Es-Souli, ou *vice versa,* aura oublié d'en effacer le premier de son manuscrit après y avoir inséré l'autre.

» enfans de Cham et ceux de Sem; aussi, les premiers durent se » retirer dans le Maghreb où ils laissèrent une nombreuse pos- » térité. » — « Cham, ajoute-t-il, étant devenu noir par » suite de la malédiction prononcée contre lui par son père, » s'enfuit en Maghreb pour y cacher sa honte, et il y fut suivi » par ses fils. Il mourut à l'âge de quatre cents ans. Berber, » fils de Kesloudjîm [Casluhim], un de ses descendants, laissa » une nombreuse postérité en Maghreb. »

Ailleurs, le même auteur dit: « Aux Berbères se joignirent « deux tribus d'Arabes yémenites, les Ketama et les Sanhadja, « qui venaient de quitter Mareb [1]. » Il dit encore que Hoouara, Lamta et Louata sont les enfans de Himyer-Ibn-Seba.

Selon plusieurs généalogistes berbères, dont nous nous bornerons à nommer Hani-Ibu-Bekour-ed-Darîci, Sabec-Ibn-Soleiman-el-Matmati, Kehlan-Ibn-Abi-Loua et Aïoub-Ibn-Abi-Yezîd, les Berbères forment deux grandes branches, les Beranès et les Botr. Ceux-ci, disent-ils, tirent leur origine de Berr, fils de Caïs, fils de Ghailan; mais les Beranès descendent de Berr, fils de Sefgou, fils d'Abdedj, fils de Hanah, fils d'Oulîl, fils de Cherat, fils de Nam, fils de Douîm, fils de Dam, fils de Mazîgh, fils de Canaan, fils de Ham.

Voilà l'opinion soutenue par les généalogistes appartenant à la nation berbère.

« Berr, fils de Caïs, dit Et-Taberi, sortit pour chercher une » chamelle qui s'était égarée dans les tribus berbères, et ayant » conçu de l'amour ponr une jeune fille, il l'épousa et en eut des » enfants. »

De leur côté, les généalogistes berbères disent qu'il quitta son pays pour échapper à la haine de son frère, Amr-Ibn-Caïs, et qu'à ce sujet [leur frère] Tomader prononça les vers suivants :

Toute femme qui pleure la perte d'un frère peut prendre exemple sur moi qui pleure Berr, fils de Caïs.

Il quitta sa famille et se jeta dans le Désert. Avant de le retrouver, la fatigue aura amaigri nos chameaux.

---

[1] Voyez l'*Essai* de M. C. de Perceval, tome I, page 85.

Ils attribuent encore au même poète un morceau que nous reproduisons ici :

Berr s'est choisi une demeure loin de notre pays ; Berr a quitté sa patrie pour se rendre à une autre destination.

On reproche à Berr son idiôme étranger — à Berr qui parlait si purement quand il habitait le Nedjd et le Hidjaz.

[*C'est à présent*] *comme si nous et Berr n'avions jamais lancé nos coursiers en avant pour faire des incursions dans le Nedjd ; — comme si nous n'avions jamais partagé la proie et le butin.*

Les savants d'entre les Berbères citent aussi les vers suivants d'Obeida-Ibn-Caïs-el-Ocaili :

O toi qui cherches à mettre la désunion entre nous ; arrête ! et que Dieu te dirige dans la voie des hommes de bien !

Je le jure ! nous et les Berbères sommes frères ; comme nous, ils remontent jusqu'au même noble aïeul.

Notre père, Caïs [fils de] *Ghailan, est aussi le leur ; c'est lui qui atteignit le faîte de la gloire, pendant qu'au milieu des combats il abreuvait ses guerriers altérés* [de sang].

Avec ses enfants nous formons une forte colonne, et nous restons frères, malgré les efforts de nos ennemis, gens que leurs qualités rendent méprisables.

Tant qu'il y aura des hommes, nous défendrons Berr, et Berr sera pour nous un fort appui.

Pour recevoir nos adversaires nous tenons prêts des coursiers sveltes et légers, des épées qui tranchent les têtes au jour du combat.

[*Les enfants de*] *Berr, fils de Caïs, sont une noble troupe de la race de Moder ; ils se tiennent sur la cîme de la gloire que s'est acquise cette illustre famille.*

[*La tribu de*] *Caïs est partout le soutien de la foi ; elle est la plus noble branche de la famille de Mâdd, si l'on examine sa généalogie.*

Caïs a conquis une renommée qui sert de modèle aux autres tribus ; à Caïs appartient l'épée dont les tranchants sont bien effilés.

Ils citent encore les vers suivants, tirés d'un poème composé par Yezîd-Ibn-Khaled à la louange des Berbères :

O toi qui désires connaître nos aïeux ! [descendants de] Caïs-Ghailan, nous sommes les enfants de la noblesse la plus ancienne.

Tant que nous vivrons, nous serons fils de Berr le généreux ; rejetons d'une souche enracinée dans le sol de la gloire.

Berr s'est élevé un édifice de gloire dont l'éclat rejaillit au loin, et il nous a garantis contre les malheurs les plus graves.

Berr réclame Caïs pour aïeul ; et certes Caïs peut réclamer parenté avec Berr.

La gloire de Caïs est la nôtre ; il est notre grand aïeul, le même qui sut briser les chaînes des captifs.

Caïs, Caïs-Gailan, est la source du vrai honneur et notre guide vers la vertu.

En fait de bonté [Berr] *que le Berr de notre peuple te suffise ; ils ont subjugué la terre avec la pointe de la lance.*

Et avec des épées qui, dans les mains de nos guerriers ardents, abattent les têtes de ceux qui méconnaissent le bon droit.

Portez aux Berbères, de ma part, un éloge brodé avec les perles de la poésie la plus exquise [1].

Voici un récit provenant des généalogistes berbères et reproduit par El-Bekri et d'autres auteurs : « Moder avait deux fils ; » El-Yas et Ghailan. Leur mère, er-Rebab, était fille de Hîda-» Ibn-Amr-Ibn-Màdd-Ibn-Adnan. Ghailan, fils de Moder, en-» gendra Caïs et Dehman. Les enfants de Dehman sont peu » nombreux et forment une famille caïside à laquelle on donne » le nom de Beni-Amama. Dans cette maison naquit une fille » qui porta le nom d'El-Beha, fille de Dehman. Quant à Caïs, » fils de Ghailan, il engendra quatre fils : Sâd, Amr, Berr et

[1] Les morceaux de vers cités ici sont en fort mauvais arabe. Cette circonstance, jointe au décousu des idées et aux incorrections grammaticales qui les caractérisent, indique suffisamment qu'ils ont été fabriqués par des Berbères peu instruits, qui croyaient pouvoir relever l'honneur de leur nation en lui attribuant une origine arabe.

» Tomader, dont les deux premiers naquirent de Mozna, fille
» d'Aced-Ibn-Rebiâ-Ibn-Nizar, et les deux derniers de Tamzîgh,
» fille de Medjdel-Ibn-Medjdel-Ibn-Ghomar-Ibn-Masmoud.
» A cette époque, les tribus berbères habitaient la Syrie, et
» ayant les Arabes pour voisins, ils partagaient avec eux la
» jouissance des eaux, des pâturages, des lieux de parcours, et
» s'alliaient à eux par des mariages. Alors Berr, fils de Caïs,
» épousa sa cousine, El-Beha, fille de Dehman, et encourut
» ainsi la jalousie de ses frères. Tamzîgh, sa mère, femme
» d'une grande intelligence, craignant qu'ils ne le tuassent,
» avertit secrètement ses oncles maternels et partit avec eux
» et son fils et son mari, pour la terre des Berbères, peuple
» qui habitait alors la Palestine et les frontières de la Syrie.
» El-Beha donna à Berr-Ibn-Caïs deux enfants, Alouan et
» Madghis. Le premier mourut en bas-âge, mais Madghis
» resta. Il portait le surnom d'El-Abter et était père des
» Berbères-Botr. Toutes les tribus zenatiennes descendent de
» lui. »

Les mêmes historiens disent que Madghis, fils de Berr, et surnommé El-Abter, épousa Amlel, fille de Ouatas-Ibn-Medjdel-Ibn-Medjdel-Ibn-Ghomar, et qu'il eut d'elle un fils surnommé Zahhîk [ou Zeddjîk] Ibn-Madghis.

Abou-Omer-Ibn-Abd-el-Berr dit, dans son ouvrage intitulé *Kitab-et-Temhîd (classification des généalogies)* : « Une grande di-
» versité d'opinion existe au sujet des origines berbères; mais
» la plus probable est celle qui représente ce peuple comme
» les enfants de Cobt, fils de Ham. Quand [Cobt] se fut établi
» en Égypte, ses fils en sortirent[1] pour aller vers l'occident *(Ma-*
» *greb)*, et ils prirent pour habitation le territoire qui s'étend de-
» puis la frontière de l'Égypte jusqu'à l'Océan-Vert [l'Atlantique]
» et la mer de l'Andalousie, en passant derrière Barca, et en se
» prolongeant jusqu'à la limite du grand Désert. De ce côté ils
» se trouvèrent dans le voisinage immédiat des peuples nègres.
» Une de leurs familles, les Louata, occupa le territoire de

[1] Le texte arabe porte *son fils sortit.* (Voyez ci-devant, p. 163, note 1.)

» Tripoli ; et une autre peuplade, les Nefza, s'établirent auprès » de cette ville. De là, ils s'avancèrent jusqu'à Cairouan, et pas- » sèrent en avant jusqu'à ce qu'ils parvinrent à Téhert, à » Tanger, à Sidjilmessa et au Sous-el-Acsa. Ces populations » étaient des Sanhadja, des Ketama, des Dokkala, branche des » Ouerglaoua [ou Zeglaoua], des Fetouaka, branche des Hes- » koura, et des Mezfaoua. »

Quelques investigateurs de l'antiquité racontent que Satan ayant semé la discorde entre les enfants de Cham et ceux de Sem, plusieurs conflits eurent lieu entre les deux races, et la guerre se termina par le triomphe de Sem et de ses fils. Cham s'en alla vers l'ouest *(Maghreb)* et entra en Égypte. Après la dispersion de ses enfants, il continua sa route vers le Maghreb et atteignit le Sous-el-Acsa. Ses enfants allèrent à sa recherche, et chacune de leurs bandes parvint à un endroit différent. N'ayant plus entendu parler de lui, ils s'établirent dans ces endroits et s'y multiplièrent. [Chaque] troupe de gens qui arriva chez eux y fixa son séjour et s'y multiplia aussi.

El-Bekri rapporte que Cham vécut 443 ans, mais d'autres historiens lui donnent 531 ans.

« Yémen, dit Es-Soheili, est la même personne que Yarob, » fils de Cahtan. Ce fut lui qui exila les enfants de Cham dans » le Maghreb après qu'ils eussent été les tributaires de Cout » fils de Japhet. »

FIN DE L'EXPOSITION DES DIVERSES OPINIONS AU SUJET DE L'ORIGINE DES BERBÈRES.

Sachez maintenant que toutes ces hypothèses sont erronées et bien éloignées de la vérité. Prenons-en d'abord celle qui représente les Berbères comme enfants d'Abraham, et nous en reconnaîtrons l'absurdité en nous rappelant qu'il n'y avait entre David (qui tua Goliath, contemporain des Berbères), et Isaac, fils d'Abraham et frère de Yacsan, le prétendu père des Berbères, qu'à peu près dix générations, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage. Or, on ne saurait guère suppo-

ser que dans cette espace de temps, les Berbères eussent pu se multiplier au point qu'on le dit.

L'opinion qui les représente comme les enfants de Goliath ou Amalécites, et qui les fait émigrer de la Syrie, soit de bon gré soit de force, est tellement insoutenable qu'elle mérite d'être rangée au nombre des fables. Une nation comme celle des Berbères, formée d'une foule de peuples et remplissant une partie considérable de la terre, n'a pas pu y être transportée d'un autre endroit, et surtout d'une région très-bornée. Depuis une longue suite de siècles avant l'islamisme, les Berbères ont été connus comme habitans du pays et des régions qui leur appartiennent de nos jours, et ils s'y distinguent encore aux marques spécifiques qui les ont toujours fait reconnaître. Mais pourquoi nous arrêter aux sornettes que l'on a ainsi débitées au sujet des origines berbères? il nous faudrait donc subir la nécessité d'en faire autant, chaque fois que nous aurions à traiter d'une race ou d'un peuple quelconque, soit arabe, soit étranger? L'on a dit qu'Ifrîcos transporta les Berbères [en Afrique]; puis ils racontent qu'il les trouva déjà dans ce pays, et qu'étant étonné de leur nombre et de leur langage barbare, il s'écria : Quelle *berbera* est la vôtre? comment aura-t-il donc pu les y transporter? Si l'on suppose qu'ils y avaient déjà été transportés par Abraha-Dou-'l-Menar, ainsi que quelques uns l'on dit, on peut à celà répondre qu'il n'y avait pas entre ce prince et Ifrîkos assez de générations pour que ce peuple eut pu se multiplier au point [d'exciter l'étonnement de celui-ci.]

Quant à l'hypothèse de ceux qui les prennent pour des Himyérites de la famille de Nôman, ou pour des Modérites de la famille de Caïs-Ibn-Ghailan, elle est insoutenable, et a déjà été réduite à néant par le chef des généalogistes et des savants, Abou-Mohammed-Ibn-Hazm, qui a consigné dans son *Djemhera* l'observation suivante : « Quelques peuplades berbères veulent faire » accroire qu'elles viennent du Yémen et qu'elles descendent de » Himyer; d'autres se disent descendues de Berr, fils de Caïs; » mais la fausseté de ces prétentions est hors de doute : le fait de » Caïs ayant eu un fils nommé Berr, est absolument inconnu à

» tous les généalogistes ; et les Himyerites n'eurent jamais » d'autre voie pour se rendre en Maghreb que les récits men- » songers des historiens yémenites. »

Passons à l'opinion d'Ibn-Coteiba. Cet auteur les déclare enfants de Goliath, et il ajoute que celui-ci était fils de Caïs-Ibn-Ghailan : bévue énorme ! En effet, Caïs [fils du] Ghailan descendait de Mâdd, lequel était contemporain de Nabuchodonosor, comme nous l'avons constaté ailleurs, et avait été emporté en Syrie par le prophète Jérémie auquel la volonté divine avait révélé l'ordre de le sauver des fureurs de ce conquérant qui venait de subjuguer les Arabes [1]. Ce Nabuchodonosor est le même qui détruisit le temple de Jérusalem bâti par David et Salomon, environ quatre cent cinquante ans auparavant. Donc, Mâdd a du être postérieur à David d'environ ce nombre d'années ; comment, alors, son fils Caïs aura-t-il pu être le père de Goliath, contemporain de David? cela est d'une absurdité si frappante que je le regarde comme un trait de négligence et d'inattention de la part d'Ibn-Coteiba.

Maintenant, le fait réel, fait qui nous dispense de toute hypothèse, est ceci : les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé, ainsi que nous l'avons déjà énoncé en traitant des grandes divisions de l'espèce humaine. Leur aïeul se nommait Mazîgh ; leurs frères étaient les Gergéséens *(Agrîkech)*; les Philistins, enfants de Casluhim, fils de Misraïm, fils de Cham, étaient leurs parents. Le roi, chez eux, portait le titre de Goliath *(Djalout)*. Il y eut en Syrie, entre les Philistins et et les Israélites des guerres rapportées par l'histoire, et pendant lesquelles les descendants de Canaan et les Gergéséens soutinrent les Philistins contre les enfants d'Israël. Cette dernière circonstance aura probablement induit en erreur la personne qui représenta Goliath comme Berbère, tandis qu'il faisait partie des Philistins, parents des Berbères. On ne doit admettre aucune autre opinion que la nôtre ; elle est la seule qui soit vraie et de laquelle on ne peut s'écarter.

---

[1] Voyez sur la légende de Jérémie et Mâdd l'*Essai* de M. C. de Perceval, tome I, page 181 et suiv. — C'est de Taberi qu'Ibn-Khaldoun a emprunté ce renseignement controuvé.

Tous les généalogistes arabes s'accordent à regarder les diverses tribus berbères dont j'ai indiqué les noms, comme appartenant réellement à cette race ; il n'y a que les Sanhadja et les Ketama dont l'origine soit pour eux un sujet de controverse. D'après l'opinion généralement reçue, ces deux tribus formaient partie des Yémenites qu'Ifrîcos établit en Ifrîkïa lorsqu'il eut envahi ce pays.

D'un autre côté, les généalogistes berbères prétendent que plusieurs de leurs tribus, telles que les Louata, sont Arabes et descendent de Himyer, et que les Hoouara le sont aussi, et proviennent de [la souche de] Kinda par [la branche de] Sekacek. Les généalogistes zenatiens font remonter leur origine aux Amalécites qui s'étaient échappés, par la fuite, aux Israélites. Quelquefois, cependant, ils représentent leur peuple comme un dernier reste des Tobba. Il en est de même avec les Ghomara, les Zouaoua et les Meklata ; leurs propres généalogistes les disent issus de Himyer.

Quand j'exposerai en détail les ramifications de chacune des tribus que je viens de nommer, j'aurai l'occasion de rappeler ces prétentions à une origine arabe ; prétentions que je regarde comme mal fondées ; car la situation des lieux qu'habitent ces tribus et l'examen du langage étranger qu'elles parlent, constatent suffisamment qu'elles n'ont rien de commun avec les Arabes. J'en excepte seulement les Sanhadja et les Ketama, qui, au dire des généalogistes arabes eux-mêmes, appartiennent à cette nation ; opinion qui s'accorde avec la mienne.

Ayant maintenant terminé notre chapitre sur la généalogie et l'origine des Berbères, nous commencerons à exposer en détail les ramifications et l'histoire de chacune de leurs familles. Nous nous bornerons toutefois à celles des Beranès et des Botr qui ont donné naissance à des dynasties ou joui d'une certaine célébrité dans les temps anciens, et à celles dont la population s'est maintenue jusqu'à notre époque et s'est répandue sur la surface du globe. Nous traiterons d'elles selon l'ordre de leurs ramifications, en y employant les matériaux que d'autres nous ont transmis et les traditions que nous avons nous-mêmes recueillies.

INDICATION DES LOCALITÉS OCCUPÉES PAR LES BERBÈRES EN IFRIKIA ET EN MAGHREB.

Le mot *Maghreb* [occident] avait originairement une signification relative et s'employait pour désigner la position d'un lieu par rapport à l'orient. Il en était de même du mot *Charc* ou *Machrec* [orient], qui indiquait la position d'un lieu par rapport à l'occident. Chaque endroit de la terre pouvait donc être à la fois *Maghreb* et *Machrec*, puisqu'il est situé à l'occident, par rapport à une localité, et à l'orient, par rapport à une autre. Les Arabes ont toutefois appliqué chacune de ces dénominations à une région particulière, de sorte que nous trouvons un certain pays distinct de tout autre auquel on a donné le nom de Maghreb. Cette application du mot est consacré par l'usage des *géographes*, c'est-à-dire, des personnes qui étudient la forme de la terre, ses divisions par climats, ses parties habitées et inhabitées, ses montagnes et ses mers. Tels furent Ptolémée et Rodjar [Roger], seigneur de la Sicile, duquel on a donné le nom au livre, si bien comme de nos jours [1], qui renferme la description de la terre, des pays dont elle se compose, etc..

Du coté de l'occident, le Maghreb a pour limite la Mer-Environnante [l'Océan atlantique], receptacle de toutes les eaux du monde, et que l'on nomme *environnante*, parce qu'elle entoure la partie de la terre qui n'est pas couverte [par l'eau]. On l'appelle aussi *Mer Verte*, parce que sa couleur tire, en général, sur le vert. Elle porte, de plus, le nom de la *Mer des Ténèbres*, parce que la lumière des rayons du Soleil, réfléchie par la surface de la terre, y est très-faible, à cause de la grande distance qui sépare cet astre de la terre. Pour cette raison, la mer dont nous parlons est ténébreuse; car, en l'absence des rayons solaires, la chaleur qui sert à dissoudre les vapeurs, est assez minime, de sorte

---

[1] Il s'agit de la géographie d'Idrici. Cet ouvrage, composé par l'ordre du roi Roger, est ordinairement désigné par les auteurs arabes comme le *Livre de Roger (Kitab-Rodjar)*.

qu'il y a constamment une couche de nuages et de brouillards amoncelée sur sa surface [1].

Les peuples étrangers l'appellent *Okéanos* [2], mot par lequel ils expriment la même idée que nous désignons par le mot *onsor (élément);* toutefois, je ne me rends point garant de cette signification. Ils lui donnent aussi le nom de *Latlant* [3], avec le second *l* fortement accentué.

Comme cette mer est très vaste et n'a point de bornes, les navires qui la fréquentent ne s'aventurent pas hors de vue de la terre; d'autant plus que l'on ignore à quels lieux les différents vents qui y soufflent peuvent aboutir. En effet, elle n'a pas pour dernière limite un pays habité, à la différence des mers bornées [par des terres]. Même dans celles-ci, les vaisseaux ne naviguent à l'aide des vents que parce que les marins ont acquis, par une longue expérience, la connaissance des lieux d'où ces vents soufflent et de ceux vers lesquels ils se dirigent. Ces hommes savent à quel endroit chaque vent doit les conduire ; sachant aussi que leur navire est porté en avant par un courant d'air venant d'un certain côté, ils peuvent sortir de ce courant pour entrer dans un autre par lequel ils seront poussés à leur destination [4].

Mais en ce qui concerne la Grande Mer, ce genre de connaissances n'existe pas, pour la raison qu'elle est sans limites. Aussi, quand même on saurait de quel côté le vent souffle, on ignorerait où il va aboutir, puisqu'il n'y a aucune terre habitée derrière cet océan. Il en résulte qu'un navire qui s'y laisserait aller au

---

[1] Notre auteur ne fait que reproduire ici l'opinion des philosophes arabes.

[2] Le texte porte *Aknabos*, altération du mot *Okeanos*. Cette erreur est très-ancienne et provient du déplacement des points diacritiques. On peut même dire que la fausse leçon est universellement reçue par les géographes arabes.

[3] De لتلانت (*latlant*) les copistes ont fait لبلايت (*leblaiat*) et لبلاية (*leblaïa*). — El-Bekri connaissait l'emploi du mot ادلنت (*Adlant*) comme nom de l'Atlas. (Voyez *Notices et Extraits*, t. XII. p. 564).

[4] Dans une autre partie de son histoire universelle, Ibn-Khaldoun parle de la boussole, instrument qu'il appelle *combas*, c.-à.-d. *compas*.

gré du vent, s'éloignerait toujours et finirait par se perdre. Il y a même un danger de plus : si l'on avance dans cette mer, on risque de tomber au milieu des nuages et vapeurs dont nous avons parlé, et là, on s'exposerait à périr. Aussi n'y navigue-t-on pas sans courir de grands dangers.

La Mer-Environnante forme la limite occidentale du Maghreb, comme nous venons de le dire, et baigne un rivage où s'élèvent plusieurs villes de ce pays. Tels sont Tanger, Salé, Azemmor, Anfa et Asfi, ainsi que Mesdjid-Massa, Tagaost et Noul dans la province de Sous. Toutes ces villes sont habitées par des Berbères. Quand les navires arrivent aux parages situés au-delà des côtes du Noul, ils ne peuvent aller plus loin sans s'exposer à de grands dangers, ainsi que nous l'avons dit.

La Mer-Romaine [la Méditerranée], branche de la Mer-Environnante, forme la limite septentrionale du Maghreb. Ces deux mers communiquent entre elles au moyen d'un canal étroit qui passe entre Tanger, sur la côte du Maghreb, et Tarifa, sur celle de l'Espagne. Ce canal s'appelle *Ez-Zogag (le détroit)*. Sa moindre largeur est de huit milles. Un pont le traversait autrefois, mais les eaux ont fini par le couvrir. La Mer Romaine se dirige vers l'orient jusqu'à ce qu'elle atteigne la côte de Syrie. Plusieurs forteresses de ce pays, telles qu'Antalia, El-Alaïa, Tarsous, Missîssa, Antioche, Tripoli, Tyr et Alexandrie en garnissent les bords ; aussi, l'appelle-t-on la *Mer Syrienne*. A mesure qu'elle s'éloigne du Détroit, elle augmente de largeur, mais en s'étendant principalement vers le nord. Cet accroissement de largeur dans une direction septentrionale continue jusqu'à ce que la mer ait atteint sa plus grande longueur, laquelle, dit-t-on, est de cinq ou six mille milles. Elle renferme plusieurs îles, telles que Maïorque, Minorque, Iviça, la Sicile, la Crète, la Sardaigne et Chypre.

Pour aider à comprendre la configuration du bord méridional de cette mer, nous dirons, qu'à partir du Détroit, la côte se dirige en ligne droite; puis elle prend un contour irrégulier, tantôt s'étendant vers le midi et ensuite remontant vers le nord ; circonstance que l'on reconnaît facilement à la comparaison des

latitudes des villes qui y sont situées. La latitude d'un endroit, c'est l'élévation du pôle septentrional au-dessus de l'horizon de cette localité ; elle est aussi la distance [angulaire] entre le zenith d'un lieu et l'équateur. Afin d'entendre ceci, il faut savoir que la terre a la forme d'une sphère ainsi que le ciel dont elle est entourée. L'horizon d'un endroit est la ligne qui sépare la partie visible du ciel et de la terre de la partie invisible. La sphère céleste a deux pôles, et autant que l'un de ces pôles est élevé à un lieu quelconque de la terre, autant l'autre est abaissé. La presque totalité de la terre habitée est située dans la partie septentrionale [du globe], et il n'y a point de lieux habités dans sa partie méridionale, comme nous l'avons exposé ailleurs [1]. Pour cette raison c'est le pôle du nord seul qui a de l'élévation par rapport à la partie habitée de la terre ; et quand un voyageur s'avance sur la surface du globe, il en aperçoit une autre portion ainsi que la partie du ciel qui y correspond et qu'il n'avait pas vue auparavant ; plus il s'avance vers le nord, plus le pôle s'élève au-dessus de l'horizon, et si cette personne s'en retourne vers le midi, ce pôle s'abaisse de même.

[Passons maintenant à l'examen des latitudes.] Ceuta et Tanger, villes du Détroit, sont en latitude 35°, quelques minutes [2]. La côte descend de là vers le midi, de sorte que la latitude de Tlemcen est 34° 30'. Elle se rapproche ensuite davantage du midi, car la latitude d'Oran est de 32°. Cette ville est donc située plus au midi que Fez dont la latitude est 33° et quelques minutes. Il en résulte que les habitants du Maghreb el-Acsa sont plus rapprochés du nord que ceux du Maghreb central, et que cette différence de position est égale à la différence entre les latitudes de Fez et de Ceuta. Cette portion [du Maghreb el-Acsa] peut donc être considérée comme une île située entre ces mers, vu la déflexion de la Mer-Romaine vers le midi.

---

[1] Cette phrase renferme une contradiction Dans un des chapitres suivants l'auteur reconnaît qu'au delà du premier climat, la terre est habitée.

[2] Toutes les latitudes données par notre auteur sont plus ou moins inexactes. Dans quelques-unes, il se trompe de plus d'un degré.

Après avoir passé Oran, la mer se retire [vers le nord], de sorte que la latitude de Ténès est de 34°, et celle d'Alger de 35°, la même que celle de la côte du Détroit. De là, la mer se dirige encore plus vers le nord, ce qui donne à Bougie et à Tunis une latitude de 35° 40'. Or, ces deux villes sont situées sous la parallèle de Grenade, d'Almeria et de Malaga. La côte se retourne ensuite vers le midi, de sorte que la latitude de Cabes et de Tripoli est de 35°, la même que celle de Ceuta et de Tanger. Comme la côte s'avance encore vers le midi, la latitude de Barca est de 33°, la même que celles de Fez, Touzer et Cafsa. De là, la mer se rapproche davantage du midi, parce qu'Alexandrie est à 31° de latitude, comme Maroc et Aghmat. Parvenue au terme de sa direction orientale, la mer remonte vers le nord en suivant les côtes de Syrie.

Quant à la configuration du bord septentrional de la Mer-Romaine, nous n'en avons aucune connaissance, mais nous savons que la plus grande largeur de cette mer est d'environ neuf cents milles, la distance entre la côte de l'Ifrîkïa et Gènes, ville située sur le bord septentrional [1].

A partir du Détroit, toutes les villes maritimes du Maghreb-el-Acsa, du Maghreb central et de l'Ifrîkïa sont situées sur cette mer. Telles sont Tanger, Ceuta, Badis, Ghassaça, Honein, Oran, Alger, Bougie, Bône, Tunis, Souça, El-Mehdïa, Sfax, Cabes et Tripoli. Ensuite viennent les côtes de Barca et Alexandrie.

Telle est la description de la Mer-Romaine, limite septentrionale du Maghreb.

Du côté du sud-est et du midi, le Maghreb a pour limite une barrière de sables mouvants, formant une ligne de séparation entre le pays des Berbères et celui des Noirs. Chez les Arabes nomades, cette barrière porte le nom d'Areg *(dunes)*. L'Areg commence du côté de la Mer-Environnante et se dirige vers l'Est, en ligne droite, jusqu'à ce qu'il s'arrête au Nil, grand fleuve

[1] On pourrait, à la rigueur, trouver cette distance en partant du littoral de la grande Syrte; mais, entre Gènes et l'extrémité N.-E. de l'Ifrîkïa il n'y a qu'environ 450 milles.

qui coule du midi et traverse l'Égypte. La moindre largeur de l'Areg est de trois journées. Au midi du Maghreb central, il est coupé par un terrain pierreux, nommé *El-Hammada* par les Arabes. Cette région commence un peu en deça du pays des Mozab et s'étend jusqu'au Rîgh. Derrière [l'Areg], du côté du midi, on trouve une portion des contrées djéridiennes où les dattiers abondent ainsi que les eaux courantes. Ce territoire, que l'on considère comme faisant partie du Maghreb, renferme Bouda et Tementît, lieux situés au sud-est du Maghreb-el-Acsa, Teçabît et Tigourarîn au midi du Maghreb central, et Ghadems, Fezzan et Oueddan, au midi de Tripoli. Chacun de ces districts renferme près d'une centaine de localités remplies d'habitants et et couvertes de villages, de dattiers et d'eaux courantes. Dans certaines années, les Sanhadja porteurs de voile *(litham)*, qui parcourent les régions situées entre ces territoires et les pays des Noirs, poussent leurs courses nomades jusqu'au bord méridional de l'Areg. Le bord septentrional en est visité par les Arabes nomades du Maghreb, lesquels y possèdent des lieux de parcours qui appartenaient autrefois aux Berbères; mais de ceci nous en parlerons plus tard.

En deçà de l'Areg, limite méridionale du Maghreb, se trouve une autre barrière, assez rapprochée des plateaux de ce pays. Nous voulons parler des montagnes qui entourent le Tell et qui s'étendent depuis la Mer-Environnante, du côté de l'occident, jusqu'à Bernic [Berenice], dans le pays de Barca, du côté de l'orient. La partie occidentale de cette chaîne s'appelle les Montagnes de Deren. L'Areg est séparé des montagnes qui environnent le Tell par une région de plaines et de déserts dont le sol ne produit, en général, que des broussailles. Le bord de la région qui avoisine le Tell forme le pays dactylifère [Belad-el-Djerîd] et abonde en dattiers et en rivières.

Dans la province de Sous, au midi de Maroc, se trouvent Taroudant, Ifrî-Fouîan et autres endroits possédant des dattiers, et des champs cultivés en grand nombre.

Au sud-est de Fez est situé Sidjilmessa, ville bien connue, ainsi que les villages qui en dépendent. Dans la même direction

est situé le Derâ, pays qui est aussi bien connu. Au midi de Tlemcen se trouve Fîguig, ville entourée de nombreuses bourgades et possédant beaucoup de dattiers et d'eaux courantes. Au midi de Téhert, on rencontre d'autres bourgades, formant une suite de villages. La montagne de Rached est très-rapprochée de ces bourgades, dont les environs sont couverts de dattiers, de champs cultivés et d'eaux courantes.

Ouargla, localité située sur la méridienne de Bougie, consiste en une seule ville remplie d'habitants et entourée de nombreux dattiers. Dans la même direction, mais plus près du Tell, se trouvent les villages du Rîgh, au nombre d'environ trois cents, alignés sur les deux bords d'une rivière qui coule d'occident en orient. Les dattiers et les ruisseaux y abondent.

Entre le Rîgh et le Tell se trouvent les villes du Zab au nombre d'une centaine, qui s'étendent d'occident en orient. Biskera, la capitale de cette région, est une des grandes villes du Maghreb. Le Zab renferme des dattiers, des eaux vives, des fermes, des villages et des champs cultivés.

Les *villes à dattiers* [Belad-el-Djerîd] sont situées au midi de Tunis. Elles se composent de Nefta, Touzer, Cafsa et les villes du territoire de Nefzaoua. Toute cette région s'appelle *le pays de Castîlïa* et renferme une nombreuse population. Les usages de la vie à demeure fixe y sont parfaitement établis, et les dattiers ainsi que les eaux vives y abondent.

Cabes, ville située au midi de Souça, possède aussi des dattiers et des eaux; c'est un port de mer et une des grandes villes de l'Ifrîkïa. Ibn-Ghanîa y avait établi le siége de son gouvernement, comme nous le raconterons plus tard.

Cabes possède aussi de nombreux dattiers, des ruisseaux et des terres cultivées.

Au midi de Tripoli, se trouvent le Fezzan et Oueddan, territoires couverts de bourgades et possédant des dattiers et des eaux courantes. Quand le khalife Omar-Ibn-el-Khattab envoya Amr-Ibn-el-Aci en Afrique, à la tête d'une expédition, la première conquête que les musulmans firent en ce pays fut celle du Fezzan et Oueddan.

Les Ouahat *(Oasis)*, situés au midi de Barca, sont mentionnés par El-Masoudi dans ses *Prairies d'or* [1].

Au sud de tous les lieux que nous venons de nommer, s'étendent des déserts et des sables qui ne produisent ni blé ni herbe et qui vont atteindre l'Areg. Derrière l'Areg se trouve le pays fréquenté par les Moleththemîn *(porteurs du litham ou voile)*, vaste région qui s'étend jusqu'au pays des Noirs et consiste en déserts où l'on s'expose à mourir de soif.

L'espace qui sépare les pays à dattiers des montagnes qui entourent le Tell se compose de plaines dont le climat, les eaux et la végétation rappellent tantôt l'aspect du Tell, et tantôt celui du Désert. Cette région renferme la ville de Cairouan, le Mont Auras, qui le coupe par le milieu, et le pays du Hodna. Sur ce dernier territoire, qui est placé entre le Zab et le Tell, s'élevait autrefois la ville de Tobna. Il renferme maintenant les villes de Maggara et d'El-Mecîla.

La même lisière de pays embrasse aussi le Seressou, contrée située au sud-est de Tlemcen, à côté de Tèhert.

Le Debdou, montagne qui s'élève au sud-est de Fez, domine [du côté de l'ouest] les plaines de cette région.

Telles sont les limites méridionales du Maghreb. Quant à ses limites du côté de l'Orient, les opinions diffèrent selon le système qu'on adopte. Ainsi, il est reçu chez les géographes que la mer de Colzom [la Mer Rouge] forme la limite orientale du Maghreb. Cette mer sort de celle du Yémen [l'Océan indien] et se dirige vers le nord, en s'inclinant un peu vers l'ouest, et va aboutir à Colzom [Clysma] et Suez, où elle n'est séparée de la Mer-Romaine [la Méditerranée] que par une langue de terre que l'on peut franchir en deux journées. Cette extrêmité de la mer de Colzom est située à trois journées est du vieux Caire [Misr]. On voit que les géographes, en assignant la mer de Colzom comme limite au Maghreb, font entrer l'Égypte et Barca dans la circon-

[1] Voyez ci-devant, page 174. Dans la *Biographie universelle*, tome 27, M. de Saint-Martin a donné une longue notice d'El-Masoudi et de ses principaux ouvrages, mais il paraît s'être exagéré l'importance des *Prairies d'or*.

scription de ce pays. Le Maghreb est donc pour eux une île dont trois côtés sont entourés de mers. Les habitants du Maghreb ne regardent pas ces deux contrées comme faisant partie de leur pays ; selon eux, il commence par la province de Tripoli, s'étend vers l'Occident et renferme l'Ifrîkïa, le Zab, le Maghreb central, le Maghreb-el-Acsa, le Sous-el-Adna [citérieur] et le Sous-el-Acsa [ultérieur], régions dont se composait le pays des Berbères dans les temps anciens.

Le Maghreb-el-Acsa est borné à l'est par le Molouïa ; il s'étend jusqu'à Asfi, port de la Mer-Environnante, et se termine du côté de l'Occident [1] par les montagnes de Deren. Outre les Masmouda, habitans du Deren, lesquels forment la majeure partie de sa population, il renferme les Berghouata et les Ghomara. Le territoire des Ghomara s'arrête à Botouïa, près de Ghassaça. Avec ces peuples on trouve une foule de familles appartenant aux tribus de Sanhadja, Matghara, Auréba, etc. Ce pays a l'Océan au couchant et la Mer-Romaine au nord ; des montagnes d'une vaste hauteur, amoncelées les unes sur les autres, telles que le Deren, le bornent du côté du midi, et les montagnes du Téza l'entourent du côté de l'est.

Il est à remarquer que les montagnes sont, en général, plus nombreuses dans le voisinage des mers que partout ailleurs : le pouvoir divin qui créa le monde ayant adopté cette disposition afin de mettre un fort obstacle à l'envahissement des flots. C'est encore pour cette raison que la plupart des montagnes du Maghreb sont de ce côté.

La plus grande partie des habitants du Maghreb-el-Acsa appartient à la tribu de Masmouda ; les Sanhadja ne s'y trouvent qu'en petit nombre ; mais dans les plaines d'Azghar, Temsna, Tedla et Dokkala on rencontre des peuplades nomades, les unes berbères, les autres arabes. Ces dernières, qui appartiennent toutes aux tribus de Djochem et de Rîah, y sont entrées à une

---

[1] Ici Ibn-Khaldoun suit l'idée de plusieurs géographes arabes qui regardaient la côte occidentale de l'empire actuel de Maroc comme s'étendant d'Orient en Occident. Léon l'Africain a commis la même erreur.

époque assez récente. Tout cela fait que le Maghreb regorge d'habitants ; Dieu seul pourrait en faire le dénombrement.

On voit, par ce qui précède, que le Maghreb [El-Acsa] forme, pour ainsi dire, une île, ou pays détaché de tout autre, et qu'il est entouré de mers et de montagnes. Ce pays a maintenant pour capitale la ville de Fez, demeure de ses rois. Il est traversé par l'Omm-Rebiâ, grand fleuve qui déborde tellement dans la saison des pluies qu'on ne saurait le traverser. La marée s'y fait sentir jusqu'à environ soixante-dix milles de son embouchure. Il prend sa source dans le Deren, d'où il jaillit par une grande ouverture, traverse la plaine du Maghreb et se jette dans l'Océan, auprès d'Azemmor.

La même chaîne de montagnes donne naissance à un autre fleuve qui coule vers le sud-est et passe auprès des villes du Derâ. Cette région abonde en dattiers ; elle est la seule qui produise l'indigo, et la seule où l'on possède l'art d'extraire cette substance de la plante qui la fournit. Les villes, ou plutôt bourgades, dont nous venons de faire mention, possèdent des plantations de dattiers et s'élèvent de l'autre côté du Deren, au pied de la montagne. Le fleuve, appelé le Derâ, passe auprès de bourgades et va se perdre dans les sables, au sud-est de Sous.

Le Molouïa, une des limites du Maghreb-el-Acsa, est un grand fleuve qui prend sa source dans les montagnes au midi de Téza et va se jeter dans la Mer-Romaine, auprès de Ghassaça [1], après avoir traversé le territoire appelé autrefois le *pays des Miknaça*, du nom de ses anciens habitants. De nos jours, cette région est occupée par d'autres peuples de la race des Zenata ; ils demeurent dans des bourgades qui s'étendent en amont, sur les deux bords du fleuve, et qui portent le nom d'Outat. A côté d'elles, ainsi que dans les autres parties du même pays, on rencontre plusieurs peuplades berbères dont la mieux connue est celle des Betalça, frères des Miknaça.

De la montagne qui donne naissance au Molouïa sort un autre

[1] Il est probable que l'auteur aura voulu écrire *Djeraoua*, ville située près de l'embouchure du Molouïa.

grand fleuve appelé, encore aujourd'hui [1], le Guîr, qui se dirige vers le midi, en dérivant un peu vers l'Orient. Après avoir coupé l'Areg et traversé successivement Bouda et Tementît, il se perd dans les sables, auprès de quelques autres bourgades entourées de palmiers, à un endroit nommé Regan. C'est sur cette rivière que s'élèvent les bourgades de Guîr.

Derrière l'Areg, et à l'orient de Bouda, se trouvent les bourgades de Teçabît, *ksours* qui font partie de ceux du Sahra. Au nord-est de Teçabît sont les bourgades de Tîgourarîn dont on compte plus de trois cents ; elles couronnent le bord d'une rivière qui coule de l'ouest à l'est. Ces localités renferment des peuplades appartenant à différentes tribus zenatiennes.

Le Maghreb central, dont la majeure partie est maintenant habitée par les Zenata, avait appartenu aux Maghraoua et aux Beni-Ifren, tribus qui y demeuraient avec les Medîouna, les Maghîla, les Koumïa, les Matghara et les Matmata. De ceux-ci le Maghreb central passa aux Beni-Ouémannou et aux Beni-Iloumi, puis à deux branches des Beni-Badîn, les Beni-Abd-el-Ouad et les Toudjîn. Tlemcen en est maintenant la capitale et le siége de l'empire.

Immédiatement à l'orient de cette contrée, on rencontre le pays des Sanhadja, qui renferme Alger, Metîdja, Médéa et les régions voisines jusqu'à Bougie. Toutes les tribus [berbères] qui occupent le Maghreb central sont maintenant soumises aux Arabes zoghbiens. Ce pays est traversé par le Chélif des Beni-Ouatîl, grand fleuve qui prend sa source dans la montagne de Rached, du côté du Désert. Il entre dans le Tell en passant par le territoire des Hosein, et se dirige ensuite vers l'ouest, en recueillant les eaux du Mîna et d'autres rivières du Maghreb central ; puis il se jette dans la Mer-Romaine, entre Kelmîtou et auprès de Mostaganem.

De la même montagne qui donne naissance au Chélif, c'est-à-dire du Mont-Rached, une autre rivière descend vers l'Orient et

[1] Ces paroles indiquent que le Guîr s'appelait du même nom dans les temps anciens. Il paraît être le Ger de Pline.

traverse le Zab pour se jeter dans la célèbre *sibkha (marais salé)* située entre Touzer et Nefzaoua [1]. Cette rivière s'appelle le Cheddi.

Les provinces de Bougie et de Constantine appartenaient autrefois aux tribus de Zouaoua, Ketama, Adjîça et Hoouara, mais elles sont maintenant habitées par les Arabes, qui en occupent toutes les parties, à l'exception de quelques montagnes d'accès difficile où l'on trouve encore plusieurs fractions de ces tribus.

Toute l'Ifrîkïa, jusqu'à Tripoli, se compose de vastes plaines, habitées, dans les temps anciens, par des Nefzaoua, des Beni-Ifren, des Nefouça, des Hoouara et d'une quantité innombrable d'autres tribus berbères. La capitale en était Cairouan. Cette province est devenue maintenant un lieu de parcours pour les Arabes de la tribu de Soleim. Les Beni-Ifren et les Hoouara sont soumis à ces Arabes et les accompagnent dans leurs courses nomades ; ils ont même oublié la langue berbère pour celle de leurs maîtres, desquels ils ont aussi adopté tous les caractères extérieurs. Tunis est maintenant la capitale de l'Ifrîkïa et le siége de l'empire. Ce pays est traversé par un grand fleuve appelé le Medjerda qui recueille les eaux de plusieurs autres rivières et se décharge dans la Mer-Romaine, à une journée de distance de Tunis, vers l'occident [2]. Son embouchure est auprès d'un endroit nommé Benzert [3].

Quant à Barca, tous les monuments de sa gloire ont disparu ; ses villes sont tombées en ruines et sa puissance s'est anéantie. Ce pays sert maintenant de lieu de parcours aux Arabes, après avoir été la demeure des Louata, des Hoouara et d'autres peuples berbères. Dans les temps anciens, il possédait des villes populeuses telles que Lebda, Zouïla, Barca, Casr-Hassan, etc.; mais leur emplacement est maintenant un désert, et c'est comme si elles n'avaient jamais existé.

---

[1] Sur la carte de Shaw, ce marais est nommé *Shibk Ellowdeah,* dénomination tout-à-fait inconnue aux habitants du pays.

[2] Notre auteur aurait du écrire : *vers le nord.*

[3] Le Medjerda verse ses eaux dans la mer auprès de Porto-Farina, à 7 ou 8 lieues est de Benzert.

DES TALENTS QUE LA RACE BERBÈRE A DÉPLOYÉS, TANT DANS LES TEMPS ANCIENS QUE DE NOS JOURS, ET DES NOBLES QUALITÉS PAR LESQUELLES ELLE S'EST ÉLEVÉE A LA PUISSANCE ET AU RANG DE NATION.

[*Chapitre ajouté par l'auteur après avoir achevé son ouvrage.*]

En traitant de la race berbère, des nombreuses populations dont elle se compose, et de la multitude de tribus et de peuplades dans laquelle elle se divise, nous avons fait mention des victoires qu'elle remporta sur les princes de la terre, et de ses luttes avec divers empires pendant des siècles, depuis ses guerres en Syrie avec les enfants d'Israël et sa sortie de ce pays pour se transporter en Ifrîkïa et en Maghreb. Nous avons raconté les combats qu'elle livra aux premières armées musulmanes qui envahirent l'Afrique; nous avons signalé les nombreux traits de bravoure qu'elle déploya sous les drapeaux de ses nouveaux alliés, et retracé l'histoire de Dihya-t-el-Kahena, du peuple nombreux et puissant qui obéissait à cette femme, et de l'autorité qu'elle exerça dans l'Auras, depuis les temps qui précèdent immédiatement l'arrivée des vrais croyants jusqu'à sa défaite par les Arabes. Nous avons mentionné avec quel empressement la tribu de Miknaça se rallia aux musulmans; comment elle se révolta et chercha un asile dans le Maghreb-el-Acsa pour échapper à la vengeance d'Ocba-Ibn-Nafê, et comment les troupes du khalife Hicham la subjuguèrent plus tard dans le territoire du Maghreb. « Les Berbères, dit Ibn-Abi-Yezîd, apostasièrent » jusqu'à douze fois, tant en Ifrîkïa qu'en Maghreb; chaque » fois, ils soutinrent une guerre contre les Musulmans, et ils » n'adoptèrent définitivement l'islamisme que sous le gouver» nement de Mouça-Ibn-Noceir; » ou quelques temps après, selon un autre récit.

Ayant indiqué les régions du Désert habitées par les Berbères, ainsi que les châteaux, forteresses et villes qu'ils s'étaient bâtis, tels que Sidjilmessa, les bourgades de Touat, de Tîgourarîn, de Fîguig, de Mozab, de Ouargla, du Righa, du Zab, de Nefzaoua, d'El-Hamma et de Ghadems; ayant parlé des batailles et de

grandes journées dans lesquelles ils s'étaient distingués ; des empires et royaumes qu'ils avaient fondés ; de leur conduite à l'égard des Arabes hilaliens, lorsque ceux-ci envahirent l'Ifrîkïa au cinquième siècle de l'hégire ; de leurs procédés envers les Beni-Hammad d'El-Calâ, et de leurs rapports avec les Lemtouna de Tlemcen et de Tèhert, rapports tantôt amicaux, tantôt hostiles ; ayant mentionné les concessions de territoire que les Beni-Bâdîn obtinrent des Almohades dans le Maghreb, et raconté les guerres que firent les Beni-Merîn aux successeurs d'Abd-el-Moumen, nous croyons avoir cité une série de faits qui prouvent que les Berbères ont toujours été un peuple puissant, redoutable, brave et nombreux ; un vrai peuple comme tant d'autres dans ce monde, tels que les Arabes, les Persans, les Grecs et les Romains.

Telle fut en effet la race berbère ; mais, étant tombée en décadence, et ayant perdu son esprit national par l'effet du luxe que l'exercice du pouvoir et l'habitude de la domination avaient introduit dans son sein, elle a vu ses sa population décroître, son patriotisme disparaître et son esprit de corps et de tribu s'affaiblir au point que les diverses peuplades qui la composent sont maintenant devenus sujets d'autres dynasties et ploient, comme des esclaves, sous le fardeau des impôts.

Pour cette raison beaucoup de personnes ont eu de la répugnance à se reconnaître d'origine berbère, et cependant, on n'a pas oublié la haute renommée que les Auréba et leur chef Koceila s'acquièrent à l'époque de l'invasion musulmane. On se rappelle aussi la vigoureuse résistance faite par les Zenata, jusqu'au moment où leur chef Ouezmar-Ibn-Soulat fut conduit prisonnier à Médine pour être présenté au khalife Othman-Ibn-Affan. On n'a pas oublié leurs successeurs, les Hoouara et les Sanhadja, et comment les Ketama fondèrent ensuite une dynastie qui subjugua l'Afrique occidentale et orientale, expulsa les Abbacides de ce pays et gagna encore d'autres droits à une juste renommée. Citons ensuite les vertus qui font honneur à l'homme et qui étaient devenues pour les Berbères une seconde nature ; leur empressement à s'acquérir des qualités louables, la noblesse d'âme

qui les porta au premier rang parmi les nations, les actions par lesquelles ils méritèrent les louanges de l'univers, bravoure et promptitude à défendre leurs hôtes et clients, fidélité aux promesses, aux engagements et aux traités, patience dans l'adversité, fermeté dans les grandes afflictions, douceur de caractère, indulgence pour les défauts d'autrui, éloignement pour la vengeance, bonté pour les malheureux, respect pour les vieillards et les hommes dévots, empressement à soulager les infortunés, industrie, hospitalité, charité, magnanimité, haine de l'oppression, valeur déployée contre les empires qui les menaçaient, victoires remportées sur les princes de la terre, dévouement à la cause de Dieu et de sa religion ; voilà, pour les Berbères, une foule de titres à une haute illustration, titres hérités de leurs pères et dont l'exposition, mise par écrit, aurait pu servir d'exemple aux nations à venir.

Que l'on se rappelle seulement les belles qualités qui les portèrent au faîte de la gloire et les élevèrent jusqu'aux hauteurs de la domination, de sorte que le pays entier leur fut soumis et que leurs ordres rencontrèrent partout une prompte obéissance.

Parmi les plus illustres Berbères de la première race, citons d'abord Bologguîn-Ibn-Zîri le sanhadjien qui gouverna l'Ifrîkïa au nom des Fatemides; nommons ensuite Mohammed-Ibn-Khazer et son fils El-Kheir, Arouba-Ibn-Youçof-el-Ketami, champion de la cause d'Obeid-Allah-es-Chîi, Youçof-Ibn-Tachefîn, roi des Lemtouna du Maghreb, et Abd-el-Moumen-Ibn-Ali, grand cheikh des Almohades et disciple de l'imam El-Mehdi.

Parmi les Berbères de la seconde race on voit figurer plusieurs chefs éminents qui, emportés par une noble ambition, réussirent à fonder des empires et à conquérir le Maghreb central et le Maghreb el-Acsa. D'abord, Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, sultan des Beni-Merîn ; puis, Yaghmoracen-Ibn-Zîan, sultan des Beni-Abd-el-Ouad; ensuite, Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï-Ibn-Ouzmar, [1] chef des Beni-Toudjîn. Ajoutons à cette liste le nom de

---

[1] Dans le chapitre qui traite des Beni-Toudjîn ce Ouzmar paraît être désigné par le nom de Dafliten.

Thabet-Ibn-Mendîl, émir des Maghraoua établis sur le Chélif, et celui d'Ouzmar [1] -Ibn-Ibrahîm, chef des Beni-Rached; tous princes contemporains, tous ayant travaillé, selon leurs moyens, pour la prospérité de leur peuple et pour leur propre gloire.

Parmi les chefs berbères voilà ceux qui possédèrent au plus haut degré les brillantes qualités que nous avons énumérées, et qui, tant avant qu'après l'établissement de leur domination, jouirent d'une réputation étendue, réputation qui a été transmise à la postérité par les meilleures autorités d'entre les Berbères et les autres nations, de sorte que le récit de leurs exploits porte tous les caractères d'une authenticité parfaite.

Quant au zèle qu'ils déployèrent à faire respecter les prescriptions de l'islamisme, à se guider par les maximes de la loi et à soutenir la religion de Dieu, on rapporte, à ce sujet, des faits qui démontrent la sincérité de leur foi, leur orthodoxie et leur ferme attachement aux croyances par lesquelles ils s'étaient assurés la puissance et l'empire. Ils choisissaient d'habiles précepteurs pour enseigner à leurs enfants le livre de Dieu; ils consultaient les casuistes pour mieux connaître les devoirs de l'homme envers son créateur; ils cherchaient des imams pour leur confier le soin de célébrer la prière chez les nomades et d'enseigner le Coran aux tribus; ils établissaient dans leurs résidences de savants jurisconsultes, chargés de remplir les fonctions de cadi; ils favorisaient les gens de piété et de vertu, dans l'espoir de s'attirer la bénédiction divine en suivant leur exemple; ils demandaient aux saints personnages le secours de leurs prières; ils affrontaient les périls de la mer pour acquérir les mérites de la guerre sainte; ils risquaient leur vie dans le service de Dieu, et ils combattaient avec ardeur contre ses ennemis.

Au nombre de ces princes on remarque au premier rang Youçof-Ibn-Tachefîn et Abd-el-Moumen-Ibn-Ali; puis viennent leurs descendants et ensuite, Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack et ses enfants. Les traces qu'ils ont laissées de leur administration attestent le soin qu'ils avaient mis à faire fleurir les sciences,

---

[1] Dans le chapitre des Beni-Rached ce nom est écrit *Ouenzemmar*.

à maintenir la guerre sainte, à fonder des écoles, à élever des *zaouïa* et des *ribat*, à fortifier les frontières de l'empire, à risquer leur vie pour soutenir la cause de Dieu, à dépenser leurs trésors dans les voies de la charité, à s'entretenir avec les savants, à leur assigner la place d'honneur aux jours d'audience publique, à les consulter sur les obligations de la religion, à suivre leurs conseils dans les événements politiques et dans les affaires de la justice, à étudier l'histoire des prophètes et des saints, à faire lire ces ouvrages devant eux dans leurs salons de réception, dans leurs salles d'audience et dans leurs palais, à consacrer des séances spéciales au devoir d'entendre les plaintes des opprimés, à protéger leurs sujets contre la tyrannie des agents du gouvernement, à punir les oppresseurs, à établir au siège du khalifat et du royaume, dans l'enceinte même de leurs demeures, des oratoires où l'on faisait sans cesse des invocations et des prières, et où des lecteurs stipendiés récitaient une certaine portion du Coran tous les jours, matin et soir. Ajoutons à cela, qu'ils avaient couvert les frontières musulmanes de forteresses et de garnisons, et qu'ils avaient dépensé des sommes énormes pour le bien public, ainsi qu'il est facile de le reconnaître à l'aspect des monuments qu'ils nous ont laissés.

Faut-il parler des hommes extraordinaires, des personnages accomplis qui ont paru chez le peuple berbère? alors, on peut citer des saints traditionnistes à l'âme pure et à l'esprit cultivé; des hommes qui connaissaient par cœur les doctrines que les *Tabês* [1] et les imams suivants avaient transmis à leurs disciples; des devins formés par la nature pour la découverte des secrets les plus cachés. On a vu chez les Berbères des choses tellement hors du commun, des faits tellement admirables, qu'il est impossible de méconnaître le grand soin que Dieu a eu de cette

[1] Tous les musulmans qui avaient connu Mahomet ou servi sous ses ordres reçurent le nom de *Sahaba*, c'est-à-dire *compagnons*; ceux qui ne l'avaient pas vu mais qui avaient connu l'un ou l'autre des Compagnons furent appelés *Tabê*, c'est-à-dire *successeurs*. Une grande partie de la loi traditionnelle des musulmans a pour base les paroles et les actes de ces deux classes de docteurs.

nation, l'extrême bonté qu'il lui a toujours témoignée, la combinaison de vertus dont il l'a dotée, les nombreux genres de perfection auxquels il l'a fait atteindre et toutes les diverses qualités propres à l'espèce humaine qu'il lui a permis de réunir et de s'approprier. A ce sujet, leurs historiens rapportent des circonstances qui remplissent le lecteur d'un profond étonnement.

Au nombre de leurs savants les plus illustres on compte Sâfou [1], fils de Ouaçoul, ancêtre de la famille midraride dont la dynastie régna à Sidjilmessa. Il avait vu plusieurs des *Tabês* et étudié sous Ikrima, esclave d'Ibn-Abbas [2]. Arîb-Ibn-Homeid [3] fait mention de lui dans son ouvrage historique. On peut nommer aussi Abou-Yezîd-Makhled-Ibn-Keidad l'ifrénite, surnommé *l'homme à l'âne*, qui professa la doctrine des kharédjites et se révolta contre les Fatemides en l'an 332 [4]. Il avait étudié à Touzer sous les cheikhs de cette ville et s'était distingué par ses connaissances comme jurisconsulte. Ayant adopté le système professé par les kharédjites-eibadites [5], il y devint très-habile,

---

[1] Il faut probablement lire *Sahcou* ou *Sahgou*.

[2] Abou-Abd-Allah-Ikrima, esclave et disciple d'Ibn-Abbas, cousin de Mahomet, était berbère de nation. Il acquit une telle connaissance de la loi qu'il fut autorisé à remplir les fonctions de mufti à la Mecque. Comme traditioniste il tient un haut rang aux yeux des docteurs musulmans. Il mourut en l'an 107 (725-6). — On trouvera dans ma traduction d'Ibn-Khallikan une notice biographique d'Ikrima et un article sur Ibn-Abbas.

[3] Dans un des chapitres suivants, il sera question de cet historien.

[4] On trouvera l'histoire d'Abou-Yezîd dans un autre volume de cet ouvrage.

[5] La secte des Kharedjites, c'est-à-dire; *sortants, qui sortent de l'obéissance, rebelles,* parut pour la première fois dans l'islamisme lors de la guerre qui éclata entre le khalife Ali, gendre de Mahomet, et Moaouïa, son compétiteur pour le trône du khalifat. Plusieurs musulmans, scandalisés de cette lutte odieuse, repoussèrent les prétentions des deux parties et déclarèrent que l'imam ou chef spirituel et temporel devait être élu par le suffrage universel des musulmans et qu'on pouvait même le choisir en dehors de la tribu de Coreich. On sait que jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Turcs et la transmission de l'imamat à la maison Othomane, les musulmans orthodoxes avaient toujours admis comme article de foi, que l'imam devait être issu du sang de la tribu

et s'étant ensuite mis en relation avec Ammar-el-Ama, sofrite-nekkarien, il embrassa, à son grand malheur, les principes enseignés par ce vieillard. Quoi qu'il en soit [1], il est impossible de méconnaître la haute renommée que cet individu avait acquise parmi les Berbères.

Un autre de leurs hommes célèbres était Monder-Ibn-Saîd, grand-cadi de Cordoue et membre de la tribu de Soumata, l'une des fractions nomades de la tribu d'Oulhaça. Il naquit l'an 310 (922-3) et mourut en 383 (993-4), sous le règne d'Abd-er-Rahman-en-Nacer. Il faisait partie des Botr, descendants de Madghis.

---

dont leur prophète avait fait partie. Les Kharedjites osèrent rejeter ce principe et prirent les armes pour soutenir leur opinion. Dans la trente-huitième année de l'hégire, la plupart de ces insurgés furent exterminés à Nehrouan par les troupes d'Ali, et le reste se dispersa dans les provinces de l'empire musulman et commença à y propager les doctrines pour lesquelles il avait souffert. En Arabie, en Perse, en Mésopotamie et en Afrique ces missionnaires travaillèrent avec ardeur à renverser le khalifat, qui, à leurs yeux, n'était qu'une usurpation. Dans ce dernier pays le succès de leurs efforts fut immense : la plupart des Berbères musulmans accueillirent la doctrine kharedjite. Indignés de voir un peuple étranger s'établir chez eux en maîtres, ils embrassèrent avec empressement une religion qui leur permettait l'insurrection et leur enseignait qu'en leur qualité de vrais croyants, ils avaient le droit de traiter leurs adversaires politiques comme des infidèles, ennemis de la foi. Le récit des guerres et massacres qui résultèrent de l'application de ce principe, remplissent plusieurs pages de l'histoire de la Mauritanie. Bien que ces fanatiques fussent d'accord sur les grands dogmes de l'islamisme, ils se partagèrent en plusieurs sectes dont les nuances distinctives nous sont moins connues que leur haine de l'étranger. Eibadites, disciples d'Abd-Allah-Ibn-Eibad, Sofrides, sectateurs de Zîad-Ibn-Asfer, Sofrites-nekkariens (ou recusants), Ouåcelïa, tous travaillèrent à l'envi dans la grande tâche de renverser l'autorité des khalifes et rétablir l'indépendance de la nation berbère. Cette vaste insurrection s'éteignit vers l'époque où les Aghlebides prirent en main le gouvernement de l'Afrique. La doctrine kharedjite s'y conserva toutefois encore dans quelques tribus, et de nos jours même, on croit en reconnaître des partisans dans les Mozabites et les habitants de l'île de Djerba.

[1] Dans le texte arabe on a imprimé par erreur le mot *mâ* avec un *alif*, à la place d'un *aïn*.

Parmi les hommes d'origine berbère, on remarque aussi [Abou]-Mohammed-Ibn-Abi-Zeid [Yezîd], flambeau de la foi et membre de la tribu de Nefza [1].

Il y avait aussi chez eux des hommes versés dans la généalogie, l'histoire et les autres sciences, et dont l'un, Mouça-Ibn-Saleh-el-Ghomeri, personnage illustre de la tribu de Zenata, a laissé une grande réputation parmi les Berbères. Nous avons déjà parlé de lui dans notre notice sur les Ghomert, tribu zenatienne. Bien que nous n'ayons trouvé aucun renseignement certain sur les croyances religieuses d'Ibn-Saleh, nous pouvons, néanmoins, le regarder comme un des ornements de sa nation et une preuve que la sainteté, l'art de la divination, le savoir, la magie et les autres sciences particulières à l'espèce humaine existaient à son époque chez les Berbères.

Au nombre des récits qui ont couru parmi ce peuple est celui relatif à la sœur du célèbre chef Yala-Ibn-Mohammed-el-Ifréni. Selon les Berbères, cette femme donna le jour à un fils sans avoir eu commerce avec un homme. Ils l'appellent Kelman, et ils racontent de lui plusieurs traits de bravoure tellement extraordinaires que l'on est obligé de regarder ce haut courage comme un don que Dieu lui avait fait à l'exclusion de tout autre individu. Il est vrai que la plupart des chefs, parmi eux, nient l'existence de ce phénomène ; méconnaissant ainsi la faculté que la puissance divine peut exercer afin de produire des choses surnaturelles. On raconte que cette femme devint grosse après s'être baignée dans une source d'eau chaude où les bêtes féroces avaient l'habitude d'aller boire en l'absence des hommes. Elle conçut par l'effet de la bave qu'un de ces animaux y avait laissé échapper après s'être abreuvé, et l'on nomma l'enfant Ibn-el-Aced (*fils du lion)* aussitôt qu'il commença à manifester son naturel courageux. Les Berbères racontent un si grand nombre d'histoires semblables que si l'on se donnait la peine de les mettre par écrit, on remplirait des volumes.

Telles furent les habitudes et le caractère des Berbères jusqu'à

---

[1] Voy. note, page 28 de ce volume.

ce qu'ils parvinrent à fonder les dynasties et les empires dont nous allons raconter l'histoire.

COUP D'OEIL SUR L'HISTOIRE DES BERBÈRES DEPUIS LES TEMPS QUI ONT PRÉCÉDÉ LA CONQUÊTE MUSULMANE JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA DYNASTIE AGHLEBIDE [1].

On sait par les ouvrages qui traitent de la conquête de l'Ifrîkïa et du Maghreb et par l'histoire des apostasies et des guerres par lesquelles les Berbères se signalèrent ensuite, que ce peuple formait plusieurs branches et se composait de tribus sans nombre. Ibn-er-Rakîk [2] raconte que Mouça-Ibn-Noceir, après la prise de Sekîouma, écrivit en ces termes à El-Ouélîd-Ibn-Abd-el-Mélek : « Votre quint des prisonniers faits à Sekîouma monte « à cent mille individus »; et que ce khalife lui répondit par une lettre renfermant ces paroles : « Malheureux! j'y vois encore » un de tes mensonges! ce lieu dont tu parles aura donc été le » rendez-vous de toute la nation ! »

Depuis le Maghreb [el-Acsa] jusqu'à Tripoli, ou, pour mieux dire, jusqu'à Alexandrie, et depuis la Mer-Romaine (*la Méditerranée*) jusqu'au pays des Noirs, toute cette région a été habitée par la race berbère, et cela depuis une époque dont on ne connaît ni les événements antérieurs ni même le commencement. La religion de ce peuple, comme celle de toutes les nations étrangères de l'Orient et de l'Occident, était le paganisme. Il arriva, cependant, de temps à autre, que les Berbères professaient la

---

[1] Cette esquisse fournit des renseignements précieux, mais elle est malheureusement trop concise. Il en est de même des chapitres sur les émirs arabes et les Aghlebides que notre auteur a insérés dans une autre partie de son ouvrage et dont M. Noël Des Vergers a donné une édition. L'extrait de la grande encyclopédie d'En-Noweiri qui accompagne ce volume, complète les indications d'Ibn-Khaldoun.

[2] Voyez ci-après, page 292, note 3. — On trouve dans l'histoire du Maghreb, intitulée le *Baïan*, un grand nombre de passages extraits des écrits d'Ibn-er-Rakîk.

religion des vainqueurs ; car plusieurs grandes nations les avaient tenus dans la sujétion. Les rois de Yémen, au dire de leurs historiens, quittèrent leur pays plus d'une fois pour envahir l'Afrique, et en ces occasions, les Berbères firent leur soumission et adoptèrent les croyances de leurs nouveaux maîtres. Ibn-el-Kelbi rapporte que Himyer, le père des tribus yéménites, gouverna le Maghreb pendant cent ans, et que ce fut lui qui fonda les villes de ce pays, telles qu'Ifrîkïa et Sicile [1]. Les historiens s'accordent sur le fait d'une expédition entreprise contre le Maghreb par Ifrîcos-Ibn-Saïfi le Tobba [roi de Yémen]. Les princes des Romains, aussi, firent partir des expéditions de leurs résidences, Rome et Constantinople, pour subjuguer les habitants de ce pays. Ce furent eux qui détruisirent la ville de Carthage et qui la rebâtirent plus tard, comme nous l'avons raconté dans notre chapitre sur les Romains [2]. Ils fondèrent aussi, sur le bord de la mer et dans les provinces maritimes de l'Afrique, plusieurs villes devenues ensuite célèbres et dont les édifices et les débris qui restent encore attestent la grandeur ainsi que la solidité de leur construction. Telles étaient Sbaitla (*Suffetula*), Djeloula (*Usalitanum*), Mernac [3], Outaca (*Utique*), Zana (*Zama*) et d'autres villes que les Arabes musulmans détruisirent lors de la première conquête. Pendant la domination [des Romains], les Berbères se résignèrent à professer la religion chrétienne et à se laisser diriger par leurs conquérants, auxquels, du reste, ils payaient l'impot sans difficulté.

Dans les campagnes situées en dehors de l'action des grandes villes où il y avait toujours des garnisons imposantes, les Berbères, forts par leur nombre et leurs ressources, obéissaient à des rois, des chefs, des princes et des émirs. Ils y vivaient à l'abri

---

[1] Il est malheureux pour la réputation d'Ibn-el-Kelbi que notre auteur ait cité de lui un pareil renseignement.

[2] Ce chapitre est assez court et passablement exact ; il se trouve dans la partie inédite de cet ouvrage.

[3] D'après quelques paroles du géographe Abou-Obeid-el-Bekri, on est tenté de placer cet endroit dans le voisinage de Carthage. — (Voyez *Notices et Extraits*, tome XII, page 490.)

d'insultes et loin des atteintes que la vengeance et la tyrannie des Romains et des Francs auraient pu leur faire subir.

A l'époque où l'Islamisme vint étendre sa domination sur les Berbères, ils étaient en possession des priviléges qu'ils venaient d'arracher aux Romains, eux qui avaient précédemment payé l'impôt à Héraclius, roi de Constantinople. L'on sait que ce monarque recevait un tribut de soumission, non-seulement d'eux, mais d'El-Macoucos, seigneur d'Alexandrie, de Barca et de l'Egypte, ainsi que du seigneur de Tripoli, Lebda et Sabra, du souverain de la Sicile et du prince des Goths, seigneur de l'Espagne. En effet, les peuples de ces pays reconnaissaient la souveraineté des Romains, desquels ils avaient reçu la religion chrétienne. Ce furent les Francs *(Latins)*, qui exerçaient l'autorité suprême en Ifrîkïa, car les Roum *(Grecs)* n'y jouissaient d'aucune influence : il ne s'y trouvait de cette nation que des troupes employées au service des Francs ; et si l'on rencontre le nom des Roum dans les livres qui traitent de la conquête de l'Ifrîkïa, cela ne provient que de l'extension donnée à la signification du mot. Les Arabes de cette époque ne connaissaient pas les Francs, et n'ayant eu à combattre en Syrie que des Roum, ils s'étaient imaginé que cette nation dominait les autres peuples chrétiens, et que Heraclius était roi de toute la chrétienté. Sous l'influence de cette idée, ils donnèrent le nom de Roum à tous les peuples qui professaient le christianisme. En reproduisant les renseignements fournis par les Arabes, je n'y ai fait aucun changement, mais je dois néanmoins déclarer que Djoreidjîr *(Grégoire)*, le même qui fut tué lors de la conquête, n'était pas roumi *(grec)* mais franc *(latin)* et que le peuple dont la domination avait pesé sur les Berbères de l'Ifrîkïa, et qui en occupaient les villes et les forteresses, étaient des Francs.

Une partie des Berbères professait le judaïsme, religion qu'ils avaient reçue de leurs puissants voisins, les Israélites de la Syrie. Parmi les Berbères juifs on distinguait les Djeraoua, tribu qui habitait l'Auras et à laquelle appartenait la Kahena, femme qui fut tuée par les Arabes à l'époque des premières invasions. Les autres tribus juives étaient les Nefouça, Berbères de l'Ifrîkïa ; les

Fendelaoua, les Medîouna, les Behloula, les Ghîatha et les Fazaz, Berbères du Maghreb-el-Acsa. Idrîs premier, descendant d'El-Hacen, fils d'El-Hacen [petit-fils de Mahomet], étant arrivé en Maghreb, fit disparaître de ce pays jusqu'aux dernières traces des religions [chrétienne, juive et païenne] et mit un terme à l'indépendance de ces tribus. Aussi, nous disons qu'avant l'introduction de l'islamisme, les Berbères de l'Ifrîkïa et du Maghreb vivaient sous la domination des Francs et professaient le christianisme, religion suivie également par les Francs et les Grecs ; mais, en l'an 27 (647-8)[1], sous le khalifat d'Othman, les musulmans, commandés par Abd-Allah-Ibn-Sâd-Ibn-Abi-Sarh, descendant d'Amer-Ibn-Louaï [chef d'une famille coreichide], envahirent l'Ifrîkïa. Djoreidjîr était alors roi des Francs établis en ce pays. Son autorité s'étendait depuis Tripoli jusqu'à Tanger, et la ville de Sbaitla formait la capitale de son empire [2]. Pour résister aux Arabes, il rassembla tous les Francs et Roum qui se trouvaient dans les villes de l'Ifrîkïa, ainsi que les populations berbères qui, avec leurs chefs, occupaient les campagnes de cette province. Ayant réuni environ cent vingt mille combattants, il livra bataille aux vingt mille guerriers dont se composait l'armée musulmane. Cette rencontre amena la déroute des chrétiens, la mort de leur chef et la prise et destruction de Sbaitla. Dieu livra aux vrais croyants les dépouilles des vaincus ainsi que leurs filles ; et Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir reçut de ses troupes, comme cadeau, la fille de ce même Djoreidjîr auquel il avait ôté la vie [3]. Le voyage d'Ibn-ez-Zobeir à Medîne pour annoncer au khalife et aux musulmans la nouvelle de cette victoire est un fait aussi remarquable et aussi bien connu que les événements dont nous venons de parler [4].

---

[1] Le texte arabe et les manuscrits portent à tort 29.

[2] Carthage reconnaissait l'autorité de l'empereur de Constantinople, et Tanger appartenait aux Goths d'Espagne.

[3] L'inexactitude de ce renseignement a été démontrée dans une lettre adressée à M. Hase, membre de l'Institut, et publiée dans le *Journal asiatique* de 1844.

[4] Voyez le récit d'En-Noweiri, dans l'appendice, n° II. On peut aussi

Après cette défaite, les Francs et les Roum se réfugièrent dans les places fortes de l'Ifrîkïa, pendant que les musulmans s'occupaient à en parcourir et dévaster le pays ouvert. Dans ces expéditions ils eurent plusieurs rencontres avec les Berbères des plaines, et leur firent éprouver des pertes considérables, tant en tués qu'en prisonniers. Au nombre de ceux-ci se trouva Ouezmar-Ibn-Saclab [1], l'ancêtre de la famille Khazer, et qui était alors chef des Maghraoua et des autres peuples zenatiens. Le khalife Othman-Ibn-Affan, à qui on l'envoya, reçut sa profession d'islamisme et le traita avec une grande bienveillance. Il lui accorda non-seulement la liberté, mais aussi le commandement en chef des Maghraoua.

D'autres historiens rapportent que Ouezmar se rendit auprès d'Othman en qualité d'ambassadeur.

Les musulmans prodiguèrent aux chefs berbères des honneurs tels qu'ils n'accordaient ni aux Francs, ni aux autres nations, et ayant remporté sur les Francs une suite de victoires, ils les forcèrent à implorer la paix. Ibn-Abi-Sarh consentit à évacuer le pays avec ses Arabes, moyennant un don de trois cents kintars d'or [2]. Ayant reçu cette somme, il ramena les musulmans en Orient.

La guerre civile qui éclata ensuite au sein de l'islamisme empêcha les vrais croyants de s'occuper de l'Ifrîkïa ; mais Moaouïa, fils d'Abou-Sofyan, ayant enfin rallié à sa cause la grande majorité de la nation, confia à Moaouïa-Ibn-Hodeidj [3] de la tribu

---

consulter la notice sur Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir que M. Quatremère a publiée dans le *Journal asiatique*.

[1] On a déjà vu, page 199, ce nom écrit *Soulat*. Dans l'histoire des Maghraoua, l'auteur appelle le même chef *Soulat-Ibn-Ouezmar*.

[2] Les docteurs musulmans ne sont pas d'accord sur la valeur légale du kintar : suivant les uns, c'est 1080 pièces d'or *(dinar)*; suivant les autres, c'est plein un grand cuir d'or; d'autres l'évaluent à quarante onces d'or et quelques-uns à 1100 dinars. Ibn-Sîda dit que le kintar est de 100 rotls *(livres)* d'or ou d'argent, et l'on rapporte que Mahomet a dit : le kintar est de 1200 onces. — (El-Macrîzi ; *(Poids et mesures musulmans.)* — Au moindre taux, les trois-cents kintars d'or mentionnés par Ibn-Khaldoun vaudraient plus de trois millions de francs.

[3] L'orthographe de ce nom est fixée par Abou-'l-Mahacen, dans son *Nodjoum*, an 50, et dans son *El-Bahr-ez-Zakher*. C'est donc à tort

de Sokoun [1] la conduite d'une nouvelle expédition contre ce pays. Ce fut en l'an 45 (665) que ce général quitta l'Égypte pour aller à la conquête de l'Ifrîkïa. Dans l'espoir de repousser cette invasion, le roi des Roum fit partir de Constantinople une flotte chargée de troupes. Cette tentative fut inutile : son armée essuya une défaite totale dans la province maritime d'Edjem, en se mesurant avec les Arabes, et la ville de Djeloula fut assiégée et prise par les vainqueurs. Quand Ibn-Hodeidj fut de retour au Caire, Moaouïa-Ibn-Abi-Sofyan nomma Ocba, fils de Nafê, gouverneur de l'Ifrîkïa. Ce fut Ocba qui fonda la ville de Cairouan.

Les Francs, dont la discorde avait affaibli la puissance, se réfugièrent alors dans leurs places fortes, et les Berbères continuèrent à occuper les campagnes jusqu'à l'arrivée d'Abou-'l-Mohadjer, affranchi auquel le nouveau khalife, Yezìd, fils de Moaouïa, venait d'accorder le gouvernement de l'Ifrîkïa.

Le droit de commander au peuple berbère appartenait alors à la tribu d'Auréba et fut exercé par Koceila, fils de Lemezm, et chef des Beranès. Koceila avait pour lieutenant Sekerdîd-Ibn-Roumi [2] Ibn-Marezt, l'aurébien. Chrétiens d'abord, ils s'étaient tous les deux faits musulmans lors de l'invasion arabe; mais, ensuite, sous l'administration d'Abou-'l-Mohadjer, ils renoncèrent à leur nouvelle religion et rallièrent tous les Beranès sous leurs drapeaux. Abou-'l-Mohadjer marcha contre les révoltés, et, arrivé aux sources *(oïoun)* de Tlemcen, il les battit complètement et fit Koceila prisonnier. Le chef berbère n'évita la mort qu'en faisant profession de l'islamisme.

Ocba, qui était revenu en Ifrîkïa pour remplacer Abou-'l-Mohadjer, traita Koceila avec la dernière indignité, pour avoir montré de l'attachement à ce gouverneur. Il s'empara ensuite des places fortes du pays, telles que Baghaïa et Lambœsa [3], et dé-

---

que les copistes d'Ibn-Khaldoun et d'En-Noweiri l'ont écrit *Khodeidj*.

[1] La tribu de Sekoun ou Sokoun est une branche de celle de Kinda. (*Lobb-el-Lobab* d'Es-Soyouti.)

[2] Ailleurs ce nom est écrit *Zoufi*.

[3] Dans le manuscrit et le texte imprimé, ce nom est écrit لميس *(Lemis)*; il faut y supprimer un point et lire لمبس (*Lembès*).

fit les princes berbères dans la province de Zab et à Tèhert. Ayant dispersé successivement les armées qui venaient le combattre, il pénétra dans le Maghreb el-Acsa et reçut la soumission des Ghomara, tribu qui reconnaissait alors pour émir *(le nommé)* Yulian *(le comte Julien)*. De là, il marcha sur Oulîli, et se dirigeant ensuite vers le Deren *(l'Atlas)*, il y attaqua les populations masmoudiennes. A la suite de plusieurs engagements, ces tribus parvinrent à cerner leur adversaire au milieu de leurs montagnes, mais les Zenata, peuple dévoué aux musulmans depuis la conversion des Maghraoua à l'islamisme, marchèrent au secours du général arabe et le dégagèrent de sa position dangereuse. Ocba châtia alors les Masmouda si rudement qu'il les contraignit à reconnaître la domination musulmane, et ayant soumis leur pays, il passa dans le Sous afin de combattre les Sanhadja, porteurs de voile *(litham)*, qui y faisaient leur séjour. Ce peuple était païen, et n'avait jamais adopté la religion chrétienne. Ocba leur infligea un châtiment sévère, et s'étant avancé jusqu'à Taroudant, il mit en déroute tous les rassemblements berbères. Au delà de Sous il attaqua les Messoufa, et leur ayant fait une quantité de prisonniers, il s'en retourna sur ses pas. Pendant toutes ces expéditions il avait amené Koceila avec lui et le retenait aux arrêts. Sorti du Sous, pour rentrer en Ifrîkïa, il laissa partir pour Cairouan une grande partie de son armée et ne garda auprès de lui qu'un faible détachement. La tribu de Koceila avec laquelle ce chef entretenait une correspondance suivie, fit épier toutes les démarches d'Ocba, et profitant d'une occasion favorable, elle le tua et tous les siens.

Pendant cinq années, Koceila gouverna l'Ifrîkïa et exerça une grande autorité sur les Berbères. Il s'était fixé à Cairouan et avait accordé grâce et protection à tous les Arabes qui, n'ayant pas eu le moyen d'emmener leurs enfants et leurs effets, étaient restés dans cette ville.

En l'an 67 (686-7), sous le khalifat d'Abd-el-Mélek, Zoheir-Ibn-Caïs[1]-el-Béloui arriva en Ifrîkïa pour venger la mort d'Ocba.

---

[1] Les mss. et le texte imprimé portent Caïs-Ibn-Zoheir.

Koceila rassembla aussitôt ses Berbères et alla lui livrer bataille à Mems, dans la province de Cairouan. Des deux côtés l'on se battit avec un acharnement extrême, mais, à la fin, les Berbères prirent la fuite après avoir fait des pertes énormes. Koceila lui-même y trouva la mort. Les Arabes poursuivirent l'ennemi jusqu'à Mermadjenna, et de là, ils les chassèrent jusqu'au Molouïa. Cette bataille ayant coûté aux Berbères la fleur de leurs troupes, infanterie et cavalerie, brisa leur puissance, abaissa leur orgueil et fit disparaître à jamais l'influence des Francs. Cédant à la terreur que Zoheir et les Arabes leur inspiraient, les populations vaincues se réfugièrent dans les châteaux et les forteresses du pays.

Quelque temps après, Zoheir se jeta dans la dévotion, et ayant pris le chemin de l'Orient, il trouva la mort à Barca en combattant les infidèles. A la suite de cet événement, le feu de la révolte se propagea de nouveau par toute l'Ifrîkïa, mais la désunion se mit alors parmi les Berbères, chacun de leurs cheikhs se regardant comme prince indépendant.

Parmi leurs chefs les plus puissants, on remarqua surtout la Kahena, reine du Mont-Auras, et dont le vrai nom était Dihya, fille de Tabeta, fils de Tîfan [1]. Sa famille faisait partie des Djeraoua [2], tribu qui fournissait des rois et des chefs à tous les Berbères descendus d'el-Abter.

Le Khalife Abd-el-Mélek fit parvenir à Hassan-Ibn-en-Noman-el-Ghassani, gouverneur de l'Égypte, l'ordre de porter la guerre en Ifrîkïa, et il lui envoya les secours nécessaires pour cette entreprise. El-Hassan se mit en marche, l'an 69 (688-9), et entra à Cairouan d'où il alla emporter d'assaut la ville de Carthage. Les Francs qui s'y trouvaient encore passèrent alors en Sicile et en Espagne. Après cette victoire, Hassan demanda qui était le prince le plus redoutable parmi les Berbères, et ayant appris que c'était la Kahena, femme qui commandait à la puissante tribu des Djeraoua, il marcha contre elle et prit position sur le bord de la rivière Miskîana. La Kahena mena ses troupes

---

[1] L'orthographe de ces deux derniers noms est incertaine.
[2] Le texte arabe imprimé porte par erreur *Hoouara*.

contre les Musulmans, et les attaquant avec un acharnement extrême, elle les força à prendre la fuite après leur avoir tué beaucoup de monde. Khaled-Ibn-Yezîd-el-Caïçi resta prisonnier entre les mains des vainqueurs. La Kahena ne perdit pas un instant à poursuivre les Arabes, et les ayant expulsés du territoire de Cabes, elle contraignit leur général à chercher refuge dans la province de Tripoli. Hassan ayant alors reçu une lettre d'Abd-el-Mélek, lui ordonnant de ne pas reculer davantage, il s'arrêta et bâtit les châteaux que l'on appelle encore aujourd'hui Cosour-Hassan *(les châteaux de Hassan)*. La Kahena rentra dans son pays, et ayant adopté pour troisième fils son prisonnier Khaled, elle continua, pendant cinq ans à régner sur l'Ifrîkïa et à gouverner les Berbères.

En l'an 74 (693-4), Hassan revint en Ifrîkïa à la tête des renforts qu'Abd-el-Mélek lui avait expédiés. A son approche, la Kahena fit détruire toutes les villes et fermes du pays; aussi, cette vaste région qui, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, avait offert l'aspect d'un immense bocage, à l'ombre duquel s'élevait une foule de villages touchant les uns aux autres, ne montra plus que des ruines. Les Berbères virent avec un déplaisir extrême la destruction de leurs propriétés, et abandonnèrent la Kahena pour faire leur soumission à Hassan. Ce général profita d'un événement aussi heureux, et ayant réussi à semer la désunion parmi les adhérents de la Kahena, il marcha contre les Berbères qui obéissaient encore à cette femme, et les mit en pleine déroute. La Kahena elle-même fut tué dans le Mont-Auras, à un endroit que l'on appelle, jusqu'à ce jour, Bîr-el-Kahena *(le puits de la Kahena)*. L'offre d'une amnistie générale décida les vaincus à embrasser l'islamisme, à reconnaître l'autorité du gouvernement arabe et à fournir une contingent de douze mille guerriers à Hassan. La sincérité de leur conversion fut attestée par leur conduite subséquente.

Hassan accorda au fils aîné de la Kahena le commandement en chef des Djeraoua et le gouvernement du Mont-Auras. Il faut savoir que d'après les conseils de cette femme, conseils dictés par les connaissances surnaturelles que ses démons familiers lui

avaient enseignées, ses deux fils s'étaient rendus aux Arabes avant la dernière bataille.

Rentré à Cairouan, Hassan organisa des bureaux pour l'administration du pays, et moyennant le paiement de l'impôt *(kharadj)*, il accorda la paix à tous les Berbères qui offraient leur soumission. Par une ordonnance écrite, il soumit au même tribut les individus de race étrangère qui se trouvaient encore en Ifrîkïa, ainsi que cette portion des Berbères et des Beranès qui était restée fidèle au christianisme.

Quelque temps après, les Berbères se disputèrent la possession de l'Ifrîkïa et du Maghreb, de sorte que ces provinces furent presque dépeuplées. Quand le nouveau gouverneur, Mouça-Ibn-Noceir, arriva à Cairouan et vit l'Ifrîkïa changée en une vaste solitude, il y fit venir les populations d'origine étrangère qui se trouvaient dans les provinces éloignées, et ayant tourné ses armes contre les Berbères, il soumit le Maghreb et força ce peuple à rentrer dans l'obéissance.

Tarec-Ibn-Zîad, reçut de lui le commandement de Tanger et s'y installa avec douze mille Berbères et vingt-sept Arabes [1], chargés d'enseigner à ces néophytes le Coran et la loi. Mouça s'en retourna alors en Ifrîkïa. En l'an 101 (719-20), le reste des Berbères embrassa l'islamisme, grâce aux efforts d'Ismaël, fils d'Abd-Allah, et petit-fils d'Abou-'l-Mohadjer.

Abou-Mohammed, fils d'Abou-Yezîd [2] raconte que, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, les populations berbères apostasièrent douze fois, et que l'islamisme ne fut solidement établi chez elles qu'après la conquête du Maghreb et le départ de Mouça-Ibn-Noceir et de Tarec pour l'Espagne. Ces chefs emmenèrent avec eux un grand nombre de guerriers et des cheikhs berbères, afin d'y combattre les infidèles. Après la conquête de l'Espagne, ces auxiliaires s'y fixèrent, et depuis lors, les Berbères du Maghreb

---

[1] Selon un auteur cité dans l'*El-Baïan-el-Moghrib,* Tarec lui-même était berbère et appartenait à la tribu d'Oulhaça.

[2] Les manuscrits et le texte imprimé portent *Zeid.* (Voyez ci-devant, page 28, note.)

sont restés fidèles à l'islamisme et ont perdu leur ancienne habitude d'apostasier.

Plus tard, les principes de la secte kharedjite se développèrent chez eux. Cette nouvelle doctrine leur avait été apportée de l'Irac, son berceau, par quelques Arabes qui vinrent se réfugier en Ifrîkïa. Nous avons dit ailleurs, dans une notice sur les Kharedjites, que leur secte se partagea en plusieurs branches, telles que les Sofrites, les Eibadites et autres.

Le kharedjisme s'étant rapidement propagée dans le pays, devint, pour les esprits séditieux d'entre les Arabes et les Berbères, une puissante arme pour attaquer le gouvernement. De tout côté, ces aventuriers recrutèrent des partisans parmi les Berbères de la basse classe et leur enseignèrent les croyances hétérodoxes qu'ils professaient eux-mêmes. Habiles à déguiser l'erreur sous le voile de la vérité, ils parvinrent à répandre dans le peuple les semences d'une hérésie qui jeta bientôt de profondes racines. Ensuite ils portèrent l'audace au point d'attaquer les émirs arabes [qui gouvernaient l'Afrique], et en l'an 102 (720-1), ils tuèrent Yezîd-Ibn-Abi-Moslem, dont certains actes leur avaient déplu.

En l'an 122 (739-40), ils se révoltèrent contre Obeid[1]-Allah-Ibn-el-Habhâb qui gouvernait alors l'Afrique au nom du khalife Hicham-Ibn-Abd-el-Mélek. Cet émir avait envahi le Sous afin d'y châtier les Berbères, et ayant fait sur eux un grand butin et une foule de prisonniers, il s'était porté en avant jusqu'au pays des Messoufa où il tua beaucoup de monde et fit encore des prisonniers. Les Berbères en furent consternés ; mais ils se soulevèrent bientôt, quand ils eurent appris que le vainqueur les regardait eux-mêmes comme un butin acquis aux musulmans et qu'il se proposait en conséquence, de prendre le cinquième de leur nombre [pour en faire des esclaves]. Meicera-el-Matghari se révolta alors à Tanger, et en ayant tué le commandant, Amr[2]-Ibn-Abd-Allah, il proclama la souveraineté du chef des Sofrites, Abd-el-Ala-Ibn-

---

[1] Le texte arabe porte, par erreur, *Abd*.

[2] Il faut lire *Omar*.

Hodeidj-el-Ifrîki, homme d'origine chrétienne qui avait été converti à l'islamisme par les Arabes. Quelque temps après, Meicera se proclama khalife et invita les populations à embrasser la doctrine des Kharedjites-Sofrites, mais ayant enfin encouru, par sa tyrannie, la haine des Berbères, il tomba sous leurs coups.

Après cet acte de vengeance, ils prirent pour chef Khaled-Ibn-Hamîd le zenatien. Selon Ibn-Abd-el-Hakem, cet homme appartenait aux Hetoura, branche des Zenata. S'étant assuré de leur dévouement, Khaled marcha au devant des Arabes qu'Ibn-el-Habhâb venait d'envoyer contre lui, et arrivé sur les bords du Chélif, il vit avancer les musulmans sous la conduite de Khaled-Ibn-Abi-Habîb. Dans la bataille qui s'ensuivit et que l'on appela le *Combat des nobles*, les Arabes furent mis en déroute et Ibn-Abi-Habîb, ainsi que [la plupart de] ses compagnons y trouva la mort. A la suite de ce conflit, la révolte devint générale.

Le khalife Hicham-Ibn-Abd-el-Mélek ayant appris ces fâcheuses nouvelles, remplaça Ibn-el-Habhâb par Kolthoum-Ibn-Eïad-el-Cocheiri. Nommé gouverneur en l'an 123 (740-1), Kolthoum se mit en marche à la tête de douze mille hommes de milices syriennes. Le khalife écrivit en même temps aux garnisons de l'Egypte, de Barca et de Tripoli, leur ordonnant de fournir des renforts à ce corps d'armée. Le nouvel émir prit la route de l'Ifrîkïa, et l'ayant traversée ainsi que le Maghreb, il s'avança jusqu'au Sebou[1], rivière [de la province] de Tanger. Khaled-Ibn-Hamîd vint à sa rencontre avec une foule immense de Berbères, et ayant culbuté l'avant-garde des Arabes, il aborda le reste de l'armée avec une impétuosité extrême. Pendant quelque temps l'on se battit avec un grand acharnement, mais, enfin, l'émir Kolthoum y perdit la vie. Ce fut là le signal d'une déroute générale : le corps syrien passa en Espagne avec Beledj-Ibn-Bichr-el-Cocheiri, et le corps égyptien rentra à Cairouan avec les troupes de l'Ifrîkïa.

Hicham-Ibn-Abd-el-Mélek donna aussitôt à Handala-Ibn-Safouan-el-Kelbi l'ordre de partir pour l'Ifrîkïa. Cet officier arriva

[1] Le texte arabe, d'accord avec les manuscrits, porte *Sebs*. Plus loin, dans le chapitre sur les Beni-Faten, on trouve la bonne leçon.

à Cairouan l'an 124 (741-2), et ayant appris que la tribu des Hoouara, commandée par ses chefs, Okacha-Ibn-Aïoub et Abd-el-Ouahed-Ibn-Yezîd, était en révolte ouverte et marchait contre lui avec les partisans qu'elle avait trouvés parmi les autres populations berbères, il se mit en campagne, et arrivé à El-Carn, aux environs de Cairouan, il attaqua les insurgés si vigoureusement qu'il les mit en pleine déroute après avoir tué Abd-el-Ouahed et fait prisonnier Okacha. D'après ses ordres on compta les morts, et l'on reconnut que cent quatre-vingt mille hommes avaient succombé. Il adressa ensuite à Hicham une dépêche dans laquelle il lui annonça le triomphe de ses armes. Quand El-Leith-Ibn-Sâd[1] apprit la nouvelle de cette victoire, il s'écria : « Après la bataille » de Bedr, c'est à la bataille d'El-Carn et El-Asnam que je vou- » drais avoir pris part. »

Bientôt après, la puissance du khalifat s'affaiblit dans l'Orient par suite des dissenssions qui s'étaient élevées parmi les Oméïades, et des guerres que [le khalife] Mérouan [-Ibn-Mohammed] eut à soutenir contre les Chîites et les Kharedjites.

Il en résulta le remplacement de la dynastie oméïade par celle des Abbacides. Abd-er-Rahman-Ibn-Habîb, qui était alors en Espagne, traversa le Détroit et enleva à Handala la possession de l'Ifrîkïa. Ceci se passa en 126 (743-4).

De nouveaux désordres éclatèrent aussitôt dans ce pays ; l'insubordination des Berbères, cette plaie de l'Afrique, devint plus redoutable que jamais, et les Kharedjites, sous la conduite de leurs chefs, déployèrent encore leur animosité contre l'empire. De tous les côtés ces populations coururent aux armes, et s'étant réunies en plusieurs corps, elles s'emparèrent de l'autorité, en proclamant leurs doctrines hérétiques. La tribu de Sanhadja commandée par Thabet-Ibn-Ouzîdoun[2] prit une part très-active

---

[1] Abou-'l-Hareth-el-Leith-Ibn-Sâd, mourut au Vieux-Caire en 175 (791 de J.-C.). On le regarde comme le traditionniste le plus savant et le plus exact que l'Egypte ait possédé. Sa vie se trouve dans le premier volume d'Ibn-Khallikan.

[2] Le mot *Ouzidoun* est probablement la forme berbère du prénom arabe *Ibn-Zeidoun (fils de Zeidoun)*.

à ce mouvement et s'empara de la ville de Bédja. L'émir berbère, Abd-Allah-Ibn-Sekerdîd, entraîna ses partisans dans la même révolte, pendant qu'El-Hareth et Abd-el-Djebbar, chefs de la secte eibadite et membres de la tribu de Hoouara, s'emparèrent de Tripoli, après en avoir tué le gouverneur, Bekr-Ibn-Abs-el-Caïci. Cet officier était allé au-devant d'eux pour les inviter à garder la paix, quand ils se jetèrent sur lui et l'assassinèrent.

Les affaires restèrent encore quelque temps en cet état déplorable, et Ismaïl-Ibn-Zîad s'empara de Cabes avec l'aide des partisans qu'il avait trouvés parmi les Nefouça. En l'an 131 (748-9) Abd-er-Rahman-Ibn-Habîb marcha contre les insurgés et tua Abd-el-Djebbar et El-Hareth. Frappant ensuite les Berbères sans relâche, il leur fit éprouver des pertes énormes, et enfin, en l'an 135, il occupa Tlemcen et soumit le Maghreb.

En l'an 140 (757-8) eut lieu la révolte des Ourfeddjouma et d'autres branches de la tribu de Nefzaoua. Abd-er-Rahman-Ibn-Habîb avait répudié l'autorité du [khalife] Abou-Djâfer [-el-Mansour], et venait d'être assassiné par ses propres frères, El-Yas et Abd-el-Ouareth. Son fils et successeur, Habîb, fit mourir El-Yas pour venger la mort de son père. Abd-el-Ouareth se réfugia chez les Ourfeddjouma et obtint l'appui de leur émir Acem-Ibn-Djemîl. L'exemple de celui-ci fut imité par Yezîd-Ibn-Seggoum, émir des Oulhaça. Les Nefzaoua, s'étant ralliés à eux, proclamèrent la souveraineté d'El-Mansour, et allèrent emporter d'assaut la ville de Cairouan. Habîb courut se réfugier dans Cabes, et Acem l'y poursuivit, à la tête des Nefzaoua, après avoir confié le gouvernement de Cairouan à Abd-el-Mélek-Ibn-Abi-'l-Djâd, membre de cette tribu. Habîb s'enfuit alors vers l'Auras dans l'espoir d'échapper à Acem qui le poursuivit toujours, mais il fut tué par Ibn-Abi-'l-Djâd, qui était sorti de Cairouan avec une troupe de Nefzaoua, afin d'intercepter sa retraite.

Maîtres de Cairouan et de toute la province, les Ourfeddjouma y massacrèrent les [Arabes] coreichides, logèrent leurs montures dans la grande mosquée et accablèrent les habitants de toute

espèce d'outrage. Cette conduite scandaleuse des Ourfeddjouma et de leurs alliés nefzaouiens excita, dans la province de Tripoli, l'indignation des Berbères eibadites qui appartenaient aux tribus de Hoouara et de Zenata. Ils coururent aux armes, et ayant pris pour chef Abou-'l-Khattab-Abd-el-Ala-Ibn-es-Cheikh-el-Mâferi, ils marchèrent sur Tripoli et en expulsèrent le gouverneur, Omar-Ibn-Othman, de la tribu de Coreich. Devenu maître de cette ville, Abou-'l-Khattab réunit tous les Zenata et Hoouara établis dans la province et marcha sur Cairouan. Il s'en empara, l'an 141 (758-9), après avoir tué Ibn-Abi-'l-Djâd et massacré une foule d'Ourfeddjouma et de Nefzaoua.

Quelque temps après, Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem devint gouverneur de Cairouan. Il tirait son origine du célèbre Rostem qui avait commandé l'armée persanne à la bataille de Cadicïa [1] D'abord, néophyte des Arabes, il était devenu, dans la suite, chef d'une de ces sectes hérétiques. Abou-'l-Khattab s'en retourna à Tripoli, et comme le feu de la guerre s'était propagé dans tout le Maghreb, les Berbères devinrent maîtres d'une grande partie du pays.

En l'an 140 (757-8) les Sofrides de la tribu des Miknaça se rassemblèrent dans le Maghreb-el-Acsa, sous les ordres d'Eiça-Ibn-Yezîd-el-Asoued, et fondèrent la ville de Sidjilmessa pour leur servir de résidence.

Mohammed-Ibn-el-Achâth, qu'Abou-Djâfer-el-Mansour avait nommé gouverneur de l'Ifrîkïa, se rendait à sa destination quand il fut attaqué, près de Sort, par une armée berbère sous les ordres d'Abou-'l-Khattab. A la suite de la victoire prompte et sanglante qu'il remporta sur ses adversaires, il força Ibn-Rostem à s'enfuir de Cairouan. Ce chef courut jusqu'à Tèhert, dans le Maghreb central, et ayant rassemblé les Eibadites de plusieurs tribus berbères, telles que les Lemaïa et les Louata, ainsi qu'un nombre considérable de guerriers nefzaouiens, il se fixa dans cette localité et y bâtit la ville de Tèhert-la-Neuve. Ceci eut lieu en l'an 144 (761-2).

---

[1] La bataille de Cadicïa fut livrée l'an 15 de l'hégire, et eut pour résultat la conquête de la Perse par les Arabes.

Ibn-el-Achâth était parvenu à frapper les Berbères d'épouvante et à soumettre l'Ifrîkïa, quand les Beni-Ifren, tribu zenatienne, soutenus par les Berbères de la tribu de Maghîla, se révoltèrent dans la province de Tlemcen, et ayant choisi pour chef Abou-Corra l'ifrénide, ou plutôt, le maghîlide, ils le proclamèrent khalife. Ceci se passa en 148. El-Aghleb-Ibn-Souda-et-Temîmi, gouverneur de Tobna, marcha contre les rebelles, obligea Abou-Corra à prendre la fuite, et alla s'établir dans le Zab. Quelque temps après, il fit une tentative contre Tlemcen, et ensuite contre Tanger; mais ayant été abandonné par les milices de l'empire[1], il se vit dans la nécessité de rebrousser chemin.

En l'an 151 (768-9), sous l'administration d'Omar-Ibn-Hafs-Hezarmerd, de la famille de Cabiça, frère d'El-Mohelleb-Ibn-Abi-Sofra[2], les Berbères se révoltèrent à Tripoli et prirent pour chef Abou-Hatem-Yacoub, fils de Habîb et petit-fils de Midyen-Ibn-Itouweft. Ce personnage, qui était un des émirs de la tribu de Maghîla, s'appelait aussi Abou-Cadem. Sous la conduite de leur nouveau chef, ils défirent les troupes qu'Omar-Ibn-Hafs envoya contr'eux, et s'étant emparés de la ville de Tripoli, ils allèrent mettre le siége devant Cairouan. Les Berbères qui habitaient l'autre côté de la province se mirent alors en mouvement, de sorte que treize corps d'armée, levés chez eux, parurent à la fois sous les murs de Tobna et y assiégèrent Omar-Ibn-Hafs. Dans cet attroupement immense, on remarqua Abou-Corra à la tête de quarante mille Sofrites, Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem avec un corps de six mille Eibadites, El-Miçouer-Ibn-Hani avec dix mille des mêmes sectaires, Djerîr-Ibn-Masoud avec ses parti-

---

[1] Après la conquête de la Syrie par les premiers musulmans, ce pays fut partagé en cinq arrondissements dans lesquels on établit plusieurs fractions des grandes tribus arabes. Ces colonies militaires s'appelaient *djonds* parce qu'elles étaient tenues de fournir des troupes ou *milices (djond)* pour le service du khalifat. Il existait d'autres *djonds* en Irac, en Khoraçan et en Égypte.

[2] El-Mohelleb, fils d'Abou-Sofra, était gouverneur du Khoraçan, sous le règne du khalife Abd-el-Mélek-Ibn-Merouan. Il se rendit illustre par sa bravoure, sa prudence et sa libéralité.

sans de la tribu de Medîouna, et Abd-el-Mélek-Ibn-Sekerdîd-es-Sanhadji avec une troupe de deux mille Sofrites sanhadjiens.

Omar-Ibn-Hafs, se voyant cerné de toute part, chercha à semer la désunion parmi les assiégeants, et comme les Beni-Ifren, tribu zenatienne, étaient plus à redouter que tous les autres Berbères, tant par leur nombre que par leur bravoure, il acheta la neutralité de leur chef, Abou-Corra, au prix de quarante mille *(dirhems)* [1]. Il en donna quatre mille de plus au fils de cet émir pour le récompenser d'avoir conduit à bonne fin cette négociation. Les Beni-Ifren s'éloignèrent alors de Tobna, et Ibn-Rostem, voyant ses troupes attaquées et mises en déroute par un détachement de la garnison d'Omar-Ibn-Hafs, s'empressa de ramener à Tèhert les débris de son armée. Omar marcha alors contre les Berbères eibadites commandés par Abou-Hatem, et aussitôt qu'ils eurent quitté leurs positions pour aller à sa rencontre, il profita de ce faux mouvement et se jeta dans Cairouan. Ayant approvisionné cette ville où il laissa aussi une forte garnison, il alla livrer bataille à Abou-Hatem, mais, dans cette rencontre, il essuya une défaite qui l'obligea à rentrer dans Cairouan. L'armée berbère-eibadite, forte de trois cent cinquante mille hommes, dont trente-cinq mille cavaliers, cerna aussitôt la ville et la tint étroitement bloquée [2].

---

[1] La valeur moyenne du *dirhem* peut être fixée à douze sous; et celle du *dinar* d'or à dix francs.

[2] Notre auteur, en écrivant ceci, aurait dû se rappeler ses propres paroles: « Rien n'est plus fréquent, a-t-il dit dans ses prolégomènes, que de voir les annalistes, les commentateurs et les écrivains qui ne font que copier ce que d'autres ont raconté, commettre de graves méprises dans le récit des événements parce qu'ils se sont habitués à admettre avec une confiance aveugle ce que d'autres leur avaient transmis, sans le juger par les règles de la saine critique et sans épurer les récits qu'ils adoptent par de profondes et mûres réflexions. Il est arrivé de là qu'ils se sont égarés dans le vaste champ de l'erreur et des vaines imaginations, *surtout en matière de nombres*, comme, par exemple, quand, dans le cours d'un récit, il s'est agi de déterminer le *montant des richesses* de tel ou tel personnage, *ou la force des armées*. C'est en ces matières qu'il est très-facile de se laisser aller au mensonge et à l'exagération. » (Voyez la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, tome I, page 371.)

En l'an 154 (771) Omar-Ibn-Hafs perdit la vie dans un des combats qui marquèrent ce long siége. Abou-Hatem fit alors un traité de paix avec la garnison de Cairouan à des conditions très-avantageuses pour elle, et il marcha sur le champ contre Yezîd, [fils de Hatem], fils de Cabîça-Ibn-el-Mohelleb, qui venait [de l'Orient pour] prendre le gouvernement de l'Ifrîkïa. L'ayant rencontré près de Tripoli, il osa lui livrer bataille, bien qu'il avait été abandonné par son allié Omar-Ibn-Othman-el-Fihri et que la discorde s'était mise parmi ses Berbères. Aussi, son armée fut-elle mise en pleine déroute et il y trouva lui-même la mort.

Abd-er-Rahman, fils de Habîb et petit-fils d'Abd-er-Rahman, se réfugia chez les Ketama, après la défaite de son collègue Abou-Hatem. Bloqué pendant huit mois par Mokharec-Ibn-Ghifar, de la tribu de Taï, il succomba à la fin et mourut avec tous les Berbères qui lui étaient restés fidèles.

Les débris de ce peuple s'enfuirent alors de tout côté, eux qui, depuis l'époque où ils assiégèrent Omar-Ibn-Hafs dans Tobna jusqu'au moment où cette guerre prit fin[1], avaient livré trois cent soixante-quinze combats aux troupes de l'empire.

Arrivé en Ifrîkïa, Yezîd y rétablit l'ordre et restaura la ville de Cairouan. Le pays continua à jouir des avantages de la paix jusqu'à l'an 157 (773-4) quand les Ourfeddjouma se révoltèrent de nouveau et prirent pour chef un membre de leur tribu, nommé Abou-Zerhouna[2]. Yezîd envoya contr'eux son parent Ibn-Mihrat-el-Mohellebi. Comme cet officier se laissa battre par eux, Mohelleb, fils de Yezîd et gouverneur du Zab, de Tobna et [du pays] des Ketama, demanda à son père l'autorisation de marcher contre les rebelles. Yezîd y consentit et lui fournit un corps de renforts commandé par El-Alâ-Ibn-Saîd-Ibn-Merouan-el-Mohellebi, autre membre de la même famille. Le fils de Yezîd s'étant alors mis en campagne, fit des Ourfeddjouma un massacre épouvantable.

---

[1] Le texte arabe imprimé et les manuscrits offrent ici une phrase très-incorrecte. Il faut lire *kital* à la place de *ketl* et insérer le mot *il-fiten* après *inkidâ*.

[2] Variantes : *Zerdjouma, Rezhouma.*

En l'an 161 (777-8), quelque temps après la mort de Yezìd et sous l'administration de son fils Dawoud, les Nefzaoua se révoltèrent, et ayant élu pour chef un membre de leur tribu, le nommé Saleh-Ibn-Noceir, ils sommèrent leurs voisins d'embrasser la doctrine des Eibadites. Dawoud envoya contre eux son cousin, Soleiman-Ibn-es-Somma, à la tête de dix mille hommes. Ce général força les rebelles à prendre la fuite et leur tua beaucoup de monde. Saleh ayant alors rappelé sous ses drapeaux tous les Berbères eibadites qui n'avaient pas assisté au premier soulèvement, les réunit tous à Sicca-Veneria, mais Soleiman remporta sur eux une nouvelle victoire et revint ensuite à Cairouan.

Dès ce moment, l'esprit d'hérésie et de révolte qui avait si longtemps agité les Berbères de l'Ifrîkïa, se calma tout-à-fait, et les nouveautés dangereuses dont ces peuples avaient fait profession disparurent bientôt pour ne laisser plus de trace.

En l'an 171 (787-8), Abd-el-Ouehhab-Ibn-Rostem, seigneur de Tehert, demanda la paix au gouverneur de Cairouan, Rouh, fils de Hatem, fils de Cabîça-el-Mohellebi. En accueillant cette proposition, Rouh porta le dernier coup à la puissance des Berbères et soumit enfin leurs cœurs à l'empire de la vraie religion et à l'autorité arabe. L'islamisme prit alors chez eux une assiette ferme, et la domination des Arabes moderides les accabla de tout son poids.

En l'an 185 (801), Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb de la tribu de Temîm fut nommé gouverneur de l'Ifrîkïa et du Maghreb par Haroun-er-Rechîd, et étant parvenu à y raffermir son autorité, il se dévoua au soin d'y faire fleurir la justice et de porter remède aux maux qui avaient affligé le pays. Ayant réussi à mettre d'accord tous les partis et à gagner tous les cœurs, il finit par jouir d'une puissance absolue, sans encourir ni opposition ni haine. L'empire qu'il fonda devint l'héritage de ses enfants, et les provinces d'Ifrîkïa et de Maghreb se transmirent d'une génération de sa famille à une autre jusqu'à ce que la domination arabe fut renversée en ces pays et que Zîadet-Allah, le dernier souverain de cette dynastie, s'enfuit en Orient, l'an 296 (908-9) devant les armes victorieuses de la tribu de Ketama.

Ce peuple s'était révolté contre les Aghlebites en proclamant ouvertement son attachement aux principes chîites, doctrine qui avait été introduite chez lui par Abou-Abd-Allah-el-Mohteceb, missionnaire d'Obeid-Allah-el-Mehdi.

Cette révolution détruisit pour toujours l'empire des Arabes en Ifrîkïa et mit les Ketama en possession de l'autorité suprême. Les Berbères du Maghreb suivirent, plus tard, l'exemple de leurs voisins, et dès-lors l'influence exercée par les Arabes en Ifrîkïa et en Maghreb disparut pour toujours, avec le royaume qu'ils y avaient fondé. Le pouvoir passa entre les mains des Berbères et se maintint tantôt dans l'une de leurs tribus, tantôt dans l'autre. Une partie de ce peuple reconnut l'autorité des Oméïades d'Espagne; une autre partie embrassa la cause des descendants de Hachem [grand-père de Mahomet]; soit de ceux qui appartenaient à la famille d'El-Abbas [les Abbacides], soit de ceux qui tiraient leur origine d'El-Hacen ou d'El-Hocein [les petits-fils de Mahomet]. Ensuite ces peuples finirent par se proclamer tout-à-fait indépendants. Nous entrerons dans les détails de ces changements en retraçant l'histoire des empires fondés par les Zenata et les Berbères.

HISTOIRE DES BERBÈRES-BOTR
ET DES TRIBUS DONT CETTE BRANCHE SE COMPOSE.

NOTICE DES NEFOUÇA.

Nous commencerons notre notice des Berbères descendus d'El-Abter par l'histoire des Nefouça, tribu issue de cette souche, et nous en indiquerons les diverses ramifications.

Madghîs-el-Abter, l'aïeul des Berbères appelés El-Botr, eut un fils nommé Zahhîk duquel toutes les tribus de cette branche tirent leur origine[1].

Selon les généalogistes berbères, Zahhîk eut quatre fils : Nefous, Addas, Dari et Loua; mais Addas vint à être regardé comme appartenant à la tribu de Hoouara parce qu'après la mort de son père Zahhîk, et pendant qu'il était lui-même un enfant à la mamelle, sa mère devint l'épouse de Hoouar. Cela le fit considérer comme fils de Hoouar, et pour la même raison, les tribus qui tirent de lui leur origine ont été comptées au nombre des Hoouara, ainsi que l'on verra plus loin.

Quant à Dari et à Loua, nous parlerons ailleurs des tribus dont ils sont les ancêtres.

Les Nefouça, descendants de Nefous, formaient une des plus grandes tribus de la race berbère. Ils se partageaient ensuite en plusieurs branches, telles que les Beni-Zemmor, les Beni-Meskour et les Matouça. Ces grandes familles habitaient les environs de Tripoli ainsi que les localités voisines. A trois journées au midi [ou sud-ouest] de cette ville est située une montagne qui porte le nom de Nefouça et qui sert encore de demeure à une fraction de ce peuple. Avant l'invasion musulmane, Sabra était une de leurs résidences, et pour cette raison, elle s'appelle en-

---

[1] Voyez page 170.

core la Sabra des Nefouça. Cette ville fut une des premières conquêtes que les Arabes firent de ce côté, lors de l'introduction de l'islamisme, et elle fut tellement maltraitée par les conquérants qu'il n'en reste plus que des ruines à peine reconnaissables.

Parmi les personnages marquants de la tribu de Nefouça on compte Ismaîl-Ibn-Zîad, le même qui, en l'an 132 (749-50), s'empara de la ville de Cabes, lorsde l'avénement des Abbacides au trône du khalifat.

Aujourd'hui, on trouve quelques misérables débris de cette tribu, éparpillés dans les provinces de l'Egypte et du Maghreb.

Loua eut pour descendants les Nefzaoua et les Louata, comme nous allons l'exposer.

RAMIFICATIONS ET HISTOIRE DE LA TRIBU DE NEFZAOUA.

Les Nefzaoua, enfants d'Itouweft, fils de Nefzao, fils de Loua l'aîné, fils de Zahhîk, forment un grand nombre de tribus, savoir : les Ghassaça, les Mernîça, les Zehîla, les Soumata, les Zatîma, les Oulhaça, les Medjra, les Ourcîf et, peut-être même, les Meklata. Mekla [1], le père de ceux-ci, n'appartenait pas, dit-on, à la race berbère ; il était arabe-yémenite, mais il tomba, encore jeune, au pouvoir d'Itouweft et fut adopté par lui. Les Meklata se partagent en plusieurs branches, telles que les Beni-Ourîagol, les Gueznaïa, les Beni-Isliten, les Beni-Dimar-ou-Rîhoun et les Beni-Seraïn. On dit aussi que les Ghassaça en font partie.

Nous donnons ces renseignements sur l'autorité de Sabec-el-Matmati et d'autres généalogistes berbères.

Les Oulhaça se composent de plusieurs branches parmi lesquelles on remarque les Ourtedîn, enfants de Dihya, fils d'Oulhas [2], et les Ourfeddjouma, enfants de Tîdghas, fils d'Oulhas.

---

[1] Voyez ci-devant, page 172.

[2] Dans ces généalogies notre auteur met quelquefois le nom de la tribu à la place du nom de l'ancêtre de la tribu ; c'est ainsi qu'il a écrit ici *Oulhaça* pour *Oulhas*, et dans la page précédente *Hoouara* pour *Hoouar*.

Les Ourfeddjouma se partagent en un très-grand nombre de tribus dont l'une, appelée les Zeggoula [ou Zeddjala], s'adonna à la vie nomade et tira son origine de Zeggal, fils d'Ourfeddjoum. Les Ourfeddjouma formaient la portion la plus nombreuse et la plus puissante de la tribu de Nefzaoua. Quand Abd-er-Rahman-Ibn-Habîb se révolta contre Abou-Djâfer-el-Mansour, ses frères Abd-el-Ouareth et El-Yas lui ôtèrent la vie et tachèrent ensuite d'échapper à la poursuite de leur neveu Habîb qui cherchait à venger la mort de son père. Abd-el-Ouareth se réfugia dans le Mont-Auras, chez les Ourfeddjouma, et obtint la protection d'Acem-Ibn-Djemîl, émir de ce peuple et devint très-habile. Acem fit proclamer l'autorité d'Abou-Djâfer-el-Mansour, rallia autour de lui les populations nefzaouïennes, et marcha contre Cairouan. Ce fut en l'an 140 (757-8) qu'il entreprit cette expédition. Les Nefzaoua professaient alors la doctrine eibadite [1] et comptaient parmi leurs guerriers les plus distingués Abd-el-Mélek-Ibn-Abi-'l-Djâd et Yezîd-Ibn-Seggoum. A l'approche de cette armée, Habîb, fils d'Abd-er-Rahman, s'enfuit de Cairouan. Ibn-Abi-'l-Djâd pénétra dans cette ville et [plus tard il] tua Habîb. Les Nefzaoua, devenus maîtres de Cairouan, massacrèrent tous les Coreichides et tous les autres Arabes qui y étaient restés ; ils attachèrent leurs montures dans la grande mosquée et commirent tant d'autres forfaits et profanations qu'ils excitèrent l'indignation des Berbères-eibadites de Tripoli. Les Zenata et les Hoouara se mirent à la tête du mouvement, prirent pour chef Abou-'l-Khattab-Ibn-es-Sameh, arabe d'une haute distinction, et allèrent s'emparer de Tripoli ; puis, en l'an 141, ils occupèrent Cairouan, tuèrent Ibn-Abi-'l-Djâd et passèrent au fil de l'épée les Nefzaoua et les Ourfeddjouma qui composaient son armée. Ils repartirent ensuite pour Tripoli, après qu'Abou-'l-Khattab eut confié le gouvernement de Cairouan à Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem. Le feu de la guerre se propagea dans tout le Maghreb, et les Ourfeddjouma y poursuivirent le cours de leurs dévastations jusqu'à l'an 146 (763-4), quand Mohammed-Ibn-el-Achâth y

[1] Voyez ci-devant, page 204, note.

étant arrivé de la part d'El-Mansour, châtia les Berbères et étouffa l'insurrection.

En l'an 151 (768), Omar-Ibn-Hafs fonda [1] la ville de Tobna et y établit les Ourfeddjouma, parce qu'ils s'étaient dévoués à sa cause. Ils déployèrent une constance héroïque pendant tout le temps qu'Ibn-Rostem et les Beni-Ifren y tenaient Omar assiégé. Six années plus tard, après la mort d'Omar, ils se révoltèrent contre Yezîd-Ibn-Hatem qui venait d'arriver en Ifrîkïa pour y exercer les fonctions de gouverneur, et ils élurent pour chef un de leurs guerriers nommé Abou-Zerdjouna [2]. Yezîd leur fit infliger un rude châtiment par une armée qu'il expédia contre eux sous la conduite de son fils.

Plus tard, les Nefzaoua se soulevèrent contre Dawoud, fils de Yezîd, professèrent ouvertement la doctrine eibadite, et se réunirent sous le commandement d'un de leurs chefs appelé Saleh-Ibn-Noceir. Les troupes du gouvernement les attaquèrent à Sicca-Veneria et leur tuèrent tant de monde que depuis lors l'esprit de kharedjisme cessa de troubler l'Ifrîkïa. Les Berbères firent leur soumission et la tribu des Ourfeddjouma fut réduite à un tel degré de faiblesse qu'elle finit par se disperser. Les débris de ce peuple allèrent se confondre dans les rangs des autres tribus.

Les Zeddjala, branche des Ourfeddjouma, formaient une tribu considérable. Plusieurs d'entr'eux se distinguèrent à l'époque où naquit la puissance fatemide et pendant la domination des Oméïades en Espagne. Tels furent les Beni-Zeddjali, famille de gens de plume qui fleurit à Cordoue. On trouve encore des Zeddjala dans un village du même nom situé au milieu de la plaine de Mermadjenna.

Les Ourfeddjouma et les autres branches des Oulhaça, vivent aujourd'hui dispersés en petites bandes, à cause de l'affaiblissement auquel ils ont été réduits. Une de ces peuplades, celle qui en est

---

[1] L'auteur aurait mieux fait d'écrire *repeupla.*

[2] Ci-devant, page 223, ce nom est écrit *Zerhouna,* différence qui provient de l'absence d'un seul point diacritique.

la mieux connue, habite la région maritime de Tlemcen où elle s'est mêlée avec les Koumïa, tribu dont elle est l'alliée tant à cause de leur origine commune que d'une confédération formelle[1]. Vers le milieu de ce huitième siècle, ils eurent pour chef un de leurs parents nommé Ibrahîm-Ibn-Abd-el-Mélek. Cet homme se déclara pour Abou-'l-Hacen le mérinide, après que ce sultan eut éprouvé, aux environs de Cairouan, le revers qui lui fut si fatal et qui fournit aux Abd-el-ouadites l'occasion de rentrer en possession de la ville et du royaume de Tlemcen. Ibrahîm fut pris par le sultan abd-el-ouadite, Othman-Ibn-Abd-er-Rahman, et mis à mort dans la prison de cette capitale.

Une fraction des Oulhaça bien connue est celle qui se trouve dans la plaine de Bone. Elle a des chevaux pour montures ; ayant adopté non-seulement la langue et l'habillement des Arabes, mais aussi tous les usages de ce peuple. En cela elle a imité l'exemple des Hoouara. On la compte au nombre des tribus qui paient l'impôt. Elle prend ses chefs dans la famille des Arîd, une de ses grandes maisons, et elle obéit maintenant aux fils de Hazem-Ibn-Cheddad-Ibn-Hizam-Ibn-Nasr-Ibn-Malek-Ibn-Arîd. Avant d'être gouvernée par les Beni-Arîd, elle reconnaissait à ses parents de la famille Asker-Ibn-Battan le droit de la commander. Voilà tout ce que nous savons des Oulhaça.

Parlons maintenant des autres branches de la tribu de Nefzaoua. Un reste des Zatîma se trouve sur le bord de la mer, près de Brechk, et une fraction des Ghassaça habite le pays maritime de Botouïa, au village et au port de mer qui s'appelle encore Ghassaça. Un débris de Zehîla occupe les environs de Badis, où il s'est mêlé avec les Ghomara. Mes professeurs se rappellent très bien avoir vu un grand saint appartenant à cette tribu et nommé Abou-Yacoub-el-Badici. Ce fut le dernier personnage de ce caractère qui parut dans le Maghreb. Quant aux Merniça, nous ne leur connaissons aucune demeure fixe, mais leur postérité vit dispersée parmi les tribus arabes de l'Ifrîkïa. Un reste des Sou-

[1] Les Koumïa se sont maintenant confondus avec les Oulhaça établis sur les deux rives du Tafna, du côté de la mer.

mata se trouve dans les plaines de Cairouan; et c'est d'eux, à ce qu'il paraît, que Monder-Ibn-Saîd, cadi de Cordoue sous le règne d'En-Nacer, tira son origine [1].

Quant aux autres branches de la tribu de Nefzaoua, nous n'en connaissons maintenant aucune; nous ignorons les lieux où elles ont demeuré, si ce n'est certains villages assez remarquables de la province de Castîlïa, situés à une courte distance les uns des autres, et appelés *les villages des Nefzaoua.* On y trouve maintenant des Francs qui vivent sous la protection d'un traité; ils y sont restés, eux et leurs ancêtres, depuis la conquête musulmane jusqu'à nos jours, et comme ils professent une des croyances tolérées par l'islamisme, ils jouissent du libre exercice de leur religion en paient la capitation.

Dans les mêmes villages demeurent un grand nombre des Beni-Soleim, appartenant tous à la famille de Cherîd. Il y a aussi quelques descendants de Zoghb. Ces Arabes possèdent les terres labourables et les fermes de cette contrée. Quand le gouvernement hafside faisait sentir sa puissance dans le Djerîd, l'administration de ces villages appartenait au seigneur de Touzer; mais aussitôt que l'autorité de l'empire eut cessé d'atteindre ces localités, l'esprit d'indépendance prit son essor et chaque village se constitua en état indépendant. Le seigneur de Touzer chercha à les faire rentrer sous sa domination, mais il ne put y réussir qu'en partie. Maintenant que l'empire de notre seigneur, le sultan Abou-'l-Abbas, a étendu son ombre tutélaire jusqu'à cette région, les villages en question ont reconnu la souveraineté de ce monarque et se sont attachés à son gouvernement protecteur.

HISTOIRE DES LOUATA, BRANCHE DES BERBÈRES-BOTR.

Les Louata, une des plus grandes d'entre les tribus berbères qui forment la postérité d'El-Abter, tirent leur nom et leur origine de Loua le jeune, frère de Nefzao et fils de Loua l'aîné, fils de Zahhîk.

---

[1] Dans l'histoire d'Espagne d'El-Makkari, traduite en anglais par M. de Gayangos, on trouvera plusieurs renseignements sur ce célèbre cadi.

Quand les Berbères veulent convertir un nom singulier en nom collectif, ils y ajoutent les lettres *at;* ainsi de *Loua* ils forment *Louat*. Les Arabes de leur côté, ayant voulu adapter ce dernier mot au génie de leur langue, l'ont traité comme un nom singulier en y ajoutant un *a* pour le mettre au pluriel [1].

Ibn-Hazm dit que les généalogistes berbères regardent les Sedrata, les Louata et les Mezata comme appartenant à la race copte. Ce renseignement n'est pas exact, et Ibn-Hazm l'a donné sans avoir consulté, à ce sujet, les livres composés par les savants de la nation berbère.

Les Louata se partagent en plusieurs branches et forment un grand nombre de tribus, telles que les Sedrata (ou Sedderata), enfants de Nîtat, fils de Loua, et les Atrouza, enfants de Maselt, fils de Loua. Sabec et les généalogistes de son école indiquent quelques autres familles comme issues de Maselt, savoir : les Agoura, les Djermana [2] et les Maghagha. Une autre tribu qui tire son origine de Loua, est celle des enfants de Zaïr-Ibn-Loua. Selon les généalogistes berbères, les Mezata, grande branche des Zaïr, fournissent plusieurs ramifications, savoir : les Belaïan [3], les Carna, les Medjîdja, les Degma, les Hamra et les Medouna.

Les Louata, comme El-Masoudi en a fait la remarque, s'adonnaient à la vie nomade dans les territoires qu'ils occupaient aux environs de Barca. Ils prirent une part très-active à la révolte d'Abou-Yezîd : une nombreuse population louatienne du Mont-Auras s'étant réunie aux Beni-Kemlan pour soutenir la cause de ce chef. Jusqu'à nos jours, ils ont continué à habiter l'Auras où ils tiennent en sujetion les peuplades hoouarites et ketamiennes

---

[1] Le texte arabe porte : *en ajoutant un* h. Dans la prononciation, l'*h* final prend quelquefois, comme ici, le son de l'*a*. — Quant à la formation du mot *Louata*, ce qu'Ibn-Khaldoun en dit n'est pas exact : ce sont les Arabes et non pas les Berbères qui emploient les lettres *at* pour former le pluriel ; d'ailleurs, en langue berbère, le pluriel de *Loua* ou *Louat* est *Ilouaten*, le *Languentan*, *Lauguatan* et *Ilaguaten* de Corippus.

[2] Ci-devant, page 171, on a vu ce nom écrit *Djedana*.

[3] Pour بلايان *Belaïan* si nous lisons يلاكاز *Ilagaz*, nous y retrouverons les *Ilaguas* de Corippus.

qui les avoisinent. Ils peuvent mettre en campagne un millier de cavaliers et un grand nombre de fantassins. C'est au moyen de leur appui que le gouvernement hafside se fait payer l'impôt par les tribus de cette montagne. Dans l'accomplissement de leur tâche, les Louata font preuve de beaucoup de zèle et d'habileté. Ils fournissaient autrefois un contingent d'hommes à l'armée de l'empire, toutes les fois qu'elle se mettait en campagne. Quand l'autorité du gouvernement eut enfin cessé de se faire sentir dans l'Auras, les Beni-Séada, tribu loautienne, passa dans le territoire dont les Aulad-Mohammed, branche des Douaouida, avaient obtenu la concession [1], et remplirent auprès d'eux les mêmes fonctions qu'ils avaient précédemment exercées au service des Hafsides. Dans la suite, les Douaouida parvinrent à les soumettre eux-mêmes au paiement de l'impôt et les obligèrent à leur fournir un contingent de troupes ; les réduisant ainsi au rang de sujets tributaires. Deux fractions des Louata, les Beni-Rîhan et les Beni-Badìs, conservèrent leur indépendance, n'ayant jamais été placées par le gouvernement sous la domination d'une autre tribu ; mais, enfin, Mansour-Ibn-Mozni ajouta leur territoire à ses états. Quand la famille Mozni se fut rendue indépendante dans le Zab, elle se faisait payer l'impôt par ces peuplades pendant quelques années en lançant contre elles un ramas de vagabonds arabes. De nos jours elles se tiennent sur leur montagne, sans oser descendre dans la plaine, tant ils craignent la violence et la rapacité de ces nomades.

Les Beni-Badîs se sont emparés des plaines à l'entour de Nigaous, et ils tirent de cette ville des sommes considérables à titre de tribut. Nigaous s'élève au pied de la montagne dont nous venons de parler. Quand les Arabes rentrent dans le Désert pour y prendre leurs quartiers d'hiver, les Beni-Badîs vont toucher le tribut et les droits de sauf-conduit qui leur sont dus ; puis, au retour des Arabes dans leurs quartiers d'été, ils remontent jusqu'aux endroits les plus escarpés de leur montagne.

Une nombreuse population des Louata habitait au midi de

---

[1] Voyez ci-devant, page 77.

Tèhert et s'adonnait à la vie nomade. Elle fréquentait la vallée de Mînas, depuis la montagne de Yaoud, du côté de l'orient, jusqu'à Ouarslef, du côté de l'occident. On dit qu'un gouverneur de Cairouan qui les avaient emmenés en expédition avec lui, leur assigna cette région pour demeure. Leur chef, Aurâ-Ibn-Ali-Ibn-Hicham, avait été employé comme général au service d'Obeid-Allah, le fatemide ; mais, à l'époque où Hamîd-Ibn-Yesel, seigneur de Tèhert, se révolta contre El-Mansour, troisième khalife fatemide, ils fournirent des secours au chef insurgé et le suivirent dans ses égarements. En l'an 336 (947-8) El-Mansour vainquit son adversaire et le contraignit à passer en Espagne ; puis, ayant tourné ses armes contre ces Louata, il les refoula dans le Désert et revint camper sur le Mînas d'où il rentra à Cairouan.

Ibn-er-Rakîk rapporte qu'El-Mansour rencontra, dans cette expédition, des monuments anciens, auprès des châteaux qui s'élèvent sur les Trois-Montagnes [1]. Ces monuments étaient en pierre de taille, et vus de loin, ils présentaient l'aspect de tombeaux en dos d'âne. Sur une pierre de ces ruines il découvrit une inscription dont on lui fournit l'interprétation suivante :

Je suis Soleiman le Serdéghos [2]. *Les habitants de cette ville s'étant révoltés, le roi m'envoya contre eux ; et Dieu ma'yant permis de les vaincre, j'ai fait élever ce monument pour éterniser mon souvenir*[3].

Les Louata avaient pour voisins, à Mindas, une tribu zenatienne appelée les Beni-Oudjedîdjen. La vallée de Mînas et Tèhert séparaient les deux peuples. Une guerre éclata entre eux à

---

[1] Voyez tome II, *Appendice* n° 2, § XIII.

[2] *Serdéghos* (général) est une altération du mot grec *stratégos*. Il se rencontre plus d'une fois dans les historiens de l'Afrique, et notre auteur s'en est servi ailleurs pour désigner le général grec qui commandait dans la Calabre, lors de l'invasion musulmane de 340 (951-2). L'emploi de ce mot se conserva en Sicile pendant le gouvernement des Normands ; ces princes avaient leur *stratigo* qui remplissait les fonctions de gouverneur militaire et de président de la cour criminelle.

[3] Cette inscription, si elle a réellement existé, prouverait que Salomon, le général de Justinien, porta ses armes jusqu'à Tacdemt.

cause d'une femme des Oudjedîdjen qui avait épousé un des Louata. Comme ceux-ci lui reprochèrent sa pauvreté, elle écrivit à sa famille pour se plaindre d'eux. Les Oudjedîdjen, qui eurent alors pour chef un nommé Einan, se concertèrent ensemble, et demandèrent l'appui des Zenata qui vivaient derrière eux ; ils reçurent un corps de renfort que leur expédia Yala-Ibn-Mohammed-el-Ifreni, pendant que d'un autre côté, ils virent arriver à leur secours la tribu de Matmata commandée par l'émir Gharana [1]. Alors ils marchèrent tous contre les Louata, et, après plusieurs conflits, dans un desquels Einan [2] perdit la vie, ils expulsèrent leurs adversaires de la partie occidentale du Seressou et les rejetèrent dans la montagne située au midi de Tèhert et qui s'appelle Guerîguera jusqu'à ce jour. Les Louata y trouvèrent une peuplade maghraouienne qui, au mépris des devoirs de l'hospitalité, rassembla ses forces et finit par les chasser du territoire qui leur restait encore, du côté de l'orient, à Mont-Yaoud. Par suite de ces revers, ils allèrent se fixer sur la montagne appelée Derrag, d'où ils étendirent leurs établissements vers l'intérieur du Tell et jusqu'à la montagne qui domine la ville de Metîdja. Ils sont aujourd'hui une tribu soumise à l'impôt. La montagne de Derrag fait partie du territoire concédé à la famille Yacoub-Ibn-Mouça, cheikhs des Attaf, tribu zoghbienne.

On trouve encore quelques peuplades louatiennes dans le Djebel-Louata, montagne située au midi de Cabes et de Sfax. Parmi elles on remarque les Beni-Mekki, famille qui, de nos jours, est maîtresse de Cabes.

Selon El-Masoudi, une nombreuse population louatienne occupait les Oasis d'Égypte, régions dont elles étaient maîtresses à l'époque où il écrivait ; mais à présent, Dieu seul sait ce que ces gens sont devenus.

Les Zenara, branche des Louata, habitent les plaines qui s'étendent depuis le Bahîra (*lac*) d'Alexandrie jusqu'au Caire.

---

[1] Variantes : *Azana, Gharaba.*

[2] Variantes : *Allal, Eilac,* etc.

A une époque peu éloignée, ils eurent pour chef un nommé Bedr [1] Ibn-Selam. Cet homme se révolta contre les Turcs *(Mamlouks)* et, après avoir vu tailler en pièces la plus grande partie de son peuple par les troupes du gouvernement égyptien, se réfugia à Barca où il demeure encore, sous la protection des Arabes qui habitent cette contrée.

Une forte population zenarienne occupe les environs de Tedla, ville située dans le Maghreb-el-Acsa, auprès de Maroc; et bien des personnes assurent que les Beni-Djaber, fraction des Arabes Djochem, se sont mêlés et confondus avec eux.

Quelques débris de la tribu des Louata se rencontrèrent en Égypte et dans les villages du Saïd (*la Haute-Égypte*) où ils s'occupent à faire paître des troupeaux et à cultiver la terre.

Dans la campagne de Bougie on en voit aussi une fraction qui porte même le nom de Louata. Elle habite la plaine de Tagrert, où elle cultive la terre et fait paître ses troupeaux. Elle prend ses chefs dans une de ses familles, celle de Radjeh-Ibn-Souab; mais elle est tenue à payer l'impôt au gouvernement de Bougie, et à fournir un contingent à l'armée du sultan.

Voilà toutes les branches de la tribu de Louata que l'on connaît actuellement, mais il en existe encore un grand nombre qui restent mêlées et confondues avec d'autres tribus.

NOTICE DES BENI-FATEN, TRIBU BERBÈRE DESCENDUE DE DARIS ET D'EL-ABTER.

L'appellation de Beni-Faten sert à désigner les Matghara, les Lemaïa, les Sadîna, les Koumïa, les Medîouna, les Maghîla, les Matmata, les Melzouza, les Kechana [2] et les Douna, tribus issues de Faten, fils de Temzît, fils de Darîs, fils de Zahhîk, fils de Madghîs-el-Abter. Elles tinrent un rang élevé parmi les populations berbères et se distinguèrent par de grands exploits; aussi nous donnerons ici leur histoire, tribu par tribu, sans en omettre aucune.

---

[1] Variante: *Yedder.*

[2] Variante: *Kechata.* (Voyez ci-devant, page 172.)

Les Matghara formaient la plus nombreuse de ces tribus et habitaient à demeure fixe dans des cabanes faites de broussailles. Lors de l'introduction de l'islamisme ils se trouvaient en Maghreb, et pendant les vicissitudes de la conquête arabe et des révoltes du peuple berbère, ils prirent une part active à ces graves événements. Quand les Berbères embrassèrent l'islamisme et qu'une partie d'entre eux traversa le Détroit pour subjuguer l'Espagne, plusieurs fractions de la tribu des Matghara accompagnèrent cette expédition et se fixèrent en ce pays.

Les doctrines kharedjites s'étant ensuite répandues parmi les Berbères, les Matghara adoptèrent les principes religieux des Sofrites, secte hérétique dans laquelle leur chef Meicera, surnommé El-Hafîr [1], tenait un rang élevé. Obeid-Allah-Ibn-el-Habhâb, nommé gouverneur de l'Ifrîkïa par Hicham-Ibn-el-Mélek, partit de l'Égypte selon l'ordre de ce khalife, et étant arrivé à sa destination en l'an 114 (732-3), il donna le commandement de Tanger et du Maghreb-el-Acsa à Omar [2] Ibn-Abd-Allah-el-Moradi. Il désigna aussi son propre fils, Ismaîl, pour gouverner le Sous et les régions qui s'étendent au delà de cette province. L'administration de ces deux fonctionnaires se prolongea et devint si oppressive que les populations berbères finirent par la prendre en détestation. Ils obligèrent ce peuple à fournir des prestations composées de belles esclaves berbères, de toisons jaunes [3] et des produits du Maghreb les plus rares ; ils poussèrent même leurs exigences si loin qu'on était souvent obligé de tuer tout un troupeau de brebis pour avoir un ou deux fœtus dont la laine était de la couleur voulue. Ces actes d'oppression et de tyrannie étant enfin devenus insupportables, les Berbères cédèrent aux instigations de Meicera, et, en l'an 122 (740), ils tuèrent Omar-Ibn-Abd-Allah, gouverneur de Tanger. Le commandement de cette ville fut donné par Meicera au nommé Abd-el-Ala-Ibn-Hodeidj, personnage né en Afrique d'une famille eu-

---

[1] Dans les manuscrits, ce nom est écrit tantôt *Hafîr*, tantôt *Hakîr*.

[2] Les manuscrits et le texte imprimé portent *Amr*.

[3] En arabe : *couleur de miel*.

ropéenne, et qui, ayant été convertie à l'islamisme *(moula)* par les Arabes kharedjites [1], professait la doctrine sofrite. Meicera se rendit ensuite dans le Sous et fit mourir Ismaîl-Ibn-Obeid-Allah, émir de cette province. Le feu de la révolte se propagea aussitôt dans tout le Maghreb et à un tel point que les khalifes de l'Orient ne purent plus y faire respecter leur autorité. Ibn-el-Habhâb sortit de Cairouan pour livrer bataille au rebelle, mais son avant-garde, commandée par Khaled-Ibn-Habîb-el-Fihri, fut mise en déroute et ce général perdit la vie. A la nouvelle de cette victoire, les Berbères qui se trouvaient en Espagne déposèrent leur gouverneur, Ocba-Ibn-el-Haddjadj-es-Selouli, et se donnèrent pour chef Abd-el-Mélek-Ibn-Caten-el-Fihri, [arabe coreichide]. Ce bouleversement décida le khalife Hicham-Ibn-Abd-el-Mélek à envoyer en Afrique douze mille soldats de la milice syrienne [2] et à remplacer Ibn-el-Habhâb par Kolthoum-Ibn-Eïad-el-Cocheiri auquel il confia aussi le commandement de cette expédition. En l'an 123 (741), Kolthoum marcha contre les insurgés, et parvenu au Sebou, rivière de la province de Tanger, il vit approcher les Berbères sous la conduite de Meicera. Ils avaient tous le sommet de la tête rasé et ils avançaient en poussant le cri de guerre dont se servaient les Kharedjites. Son avant-garde plia devant l'impétuosité de leur attaque, et dans cette journée malheureuse, il perdit la bataille et la vie. Les Berbères remportèrent la victoire par une ruse de guerre : ayant attaché des outres renfermant des cailloux aux queues de plusieurs chevaux, ils lancèrent ces animaux sur l'armée arabe. Effrayés par le bruit des outres, les chevaux se précipitèrent à travers les rangs des Arabes, les chevaux de ceux-ci s'emportèrent et abandonnèrent les rangs, de sorte que la déroute devint générale.

---

[1] Le mot *moula* signifie également *patron* et *client*. Un esclave devient client (*moula*) de son maître par l'affranchissement, et un infidèle a contracté clientèle avec celui qui l'a converti à l'islamisme.

Les droits de clientèle sont avantageux pour les deux parties ; elles doivent se soutenir mutuellement, et en certains cas, prévus par la loi, elles héritent l'une de l'autre.

[2] Voyez ci-devant, note 1, page 221.

La milice syrienne, placée à l'avant-garde, se rendit à Ceuta avec son chef Beledj, et celles de l'Ifrikïa et de l'Égypte regagnèrent Cairouan. Les Kharedjites se soulevèrent alors de tout côté ; et aussi long-temps que Meicera vécut, les khalifes n'eurent aucune autorité en Maghreb. Après la mort de Meicera, le commandement des Matghara passa à Yahya-Ibn-Hareth, autre membre de cette tribu et allié dévoué de Mohammed-Ibn-Khazer, prince des Maghraoua.

Quelque temps après ces événements, Idrîs, fondateur de la dynastie idrîcide, fit son apparition dans le Maghreb. La tribu d'Auréba embrassa sa cause et entraîna, par son exemple, l'adhésion des autres peuples berbères. Behloul-Ibn-Abd-el-Ouahed, chef des Matghara, se laissa alors gagner par Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb, gouverneur de Cairouan, et reconnut l'autorité du khalife Haroun-er-Rechîd ; mais s'étant ensuite réconcilié avec Idrîs, il conserva le commandement de sa tribu. Dès ce moment, l'influence des Matghara s'affaiblit ; la désunion se mit parmi eux, et les différentes dynasties qui régnèrent ensuite dans le Maghreb les accablèrent du poids de leur domination et les réduisirent au rang de tributaires. Telle est encore leur position aujourd'hui, soit qu'ils habitent dans le Tell, soit qu'ils parcourent le Désert.

Dans la région qui sépare Fez de Tlemcen, on trouve des peuplades appartenant à cette tribu. Elles vivent en confédération avec les Koumïa au milieu desquels elles ont continué à séjourner depuis l'avénement de la dynastie almohade. A cette époque, elles eurent pour chef un nommé Khalîfa, et c'est encore dans la famille de cet homme que subsiste le droit de les commander. Khalîfa bâtit pour leur protection la forteresse de Taount, laquelle s'élève dans cette partie de leur territoire qui touche à la mer. Quand les Beni-Merîn établirent leur domination en Maghreb après avoir renversé la dynastie fondée par Abd-el-Moumen, Haroun-Ibn-Mouça, petit-fils de Khalîfa, reconnut l'autorité du sultan mérinide, Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, et s'empara de Nedroma. Yaghmoracen-Ibn-Zîan se mit alors en marche et lui enleva cette ville ainsi que Taount. Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack

reprit ensuite ces deux places au prince abd-el-ouadite et rentra en Maghreb après avoir approvisionné ses nouvelles conquêtes et choisi Haroun pour les commander. Quelque temps après, Haroun conçut la pensée de ressaisir l'indépendance, et il se maintint dans sa forteresse pendant cinq ans. Assiégé par Yaghmoracen, il capitula, en l'an 672 (1273-4), et se rendit auprès de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack. Ayant obtenu de ce prince l'autorisation d'aller prendre part à la guerre sainte, il passa en Espagne et mourut sur le champ de bataille. Son frère Tachefîn lui succéda dans le commandement des Matghara et mourut en 703 (1303-4), laissant à sa famille l'autorité qu'elle conserve encore.

On trouve une autre portion de cette tribu dans le Djebel-Matghara, montagne située au midi de Fez. Il y en a encore plusieurs peuplades dans les environs de Sidjilmessa, ville dont la majeure partie de la population se compose aussi de Matghariens. Cette circonstance contribue à entretenir parmi eux le remarquable esprit de corps qui se manifeste, de temps à autre, dans cette capitale.

Le Désert du Maghreb renferme un grand nombre de familles appartenant à la tribu des Matghara. Elles habitent des bourgades et s'occupent de la culture du dattier, à l'instar des Arabes. Depuis Touat, au midi de Sidjilmessa, jusqu'à Tementît, dernière ville de cette région, on rencontre une population sédentaire et fort nombreuse, composée de Matghara, dans laquelle une foule de Berbères, appartenant à diverses tribus, sont venus se mêler. On trouve aussi des Matghara à Fîguig, ville située à six journées au midi de Tlemcen.

Fîguig se compose de plusieurs bourgades rapprochées les unes des autres et formant une grande ville dans laquelle affluent tous les produits de la civilisation nomade. Elle est considérée comme une des principales villes du Désert, et grâce à son éloignement du Tell, elle jouit d'une entière indépendance. Ce sont les Beni-Cîd-el-Molouk, famille matgharienne, qui commandent à Fîguig.

A l'orient de cette ville et à une distance de plusieurs journées, se trouve une suite de villages qui s'étendent en ligne droite vers

l'est, en remontant graduellement vers le nord. Le dernier de ces villages est situé à une journée au midi du Mont-Rached, dans cette partie du Désert que les Beni-Amer, tribu zoghbienne, parcourent avec leurs troupeaux. Ceux-ci en ont fait une espèce d'entrepôt ; ils y laissent leurs bagages et trouvent encore dans sa possession bien d'autres avantages. On a donné à ce village le nom de Beni-Amer.

A l'Orient des bourgades dont nous venons de parler, et à cinq journées de distance, se trouve un petit château *(coléïâ)* situé bien avant dans le Désert et appelé le Coléïâ de Ouallen. Il sert de résidence à une peuplade matgharienne, et comme c'est un des lieux les plus rapprochés du pays habité par les porteurs du *litham*, on y voit arriver des bandes de ces nomades dans les années où l'intensité de la chaleur les chasse de leurs déserts. Alors, sur les plateaux à l'entour de ce château, ils jouissent d'un air plus tempéré.

On rencontre aussi des membres de la tribu des Matghara dispersés dans tous les districts du Maghreb central et dans les régions de l'Ifrîkïa.

Les Lemaïa, branche de la famille de Faten-Ibn-Temzît, sont frères des Matghara. Ils formaient plusieurs ramifications au nombre desquelles Sabec et les généalogistes de son école comptent les Beni-Zekoufa, les Mezîza, les Melîza et les Beni-Mednîn. Ils parcouraient en nomades les provinces de l'Ifrîkïa et du Maghreb, mais la grande majorité de leurs tribus habitait cette partie du Maghreb central qui avoisine le Désert.

Quand la doctrine kharedjite se répandit parmi les Berbères, les Lemaïa adoptèrent les croyances des Eibadites. Cet exemple fut imité par leurs voisins, les Louata et les Hoouara établis dans le Seressou, au sud-est de Mindas, ainsi que par les Zouagha, tribu qui demeurait à l'occident de ceux-ci. Les Matmata, les Miknaça et les Zenata établis au nord-est de cette localité, avaient aussi adopté les croyances des Eibadites.

Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem, un des musulmans qui assistèrent à la conquête de l'Ifrîkïa, était fils de ce Rostem qui commandait l'armée persanne à la bataille de Cadicïa. Entré

en Ifrîkïa avec les avant-coureurs de l'armée arabe [1], il s'y établit, et tout en montrant le plus grand dévouement au parti des Arabes yéménites dont il était l'allié juré, il adopta les principes enseignés par les Kharedjites. Les Eibadites de la province de Tripoli ayant pris les armes pour châtier les Ourfeddjouma et leur enlever la ville de Cairouan, se rassemblèrent tous autour de leur chef spirituel, Abou-'l-Khattab-Abd-el-Ala-Ibn-es-Sameh-el-Mâaferi. En l'an 141 (758-9), ils s'emparèrent de Tripoli et ensuite de Cairouan où ils firent un massacre épouvantable des Ourfeddjouma commandés par Abd-el-Mélek-Ibn-Abi-'l-Djâd, et des autres tribus nefzaouiennes. Ibn-Abi-'l-Djâd lui-même perdit la vie dans ce jour de vengeance. Abou-'l-Khattab confia alors le gouvernement de Cairouan à Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem, et emmena avec lui les Eibadites zenatiens, hoouariens et autres qui avaient pris part à cette expédition. A la nouvelle de la révolte des Berbères, des atrocités commises par les Ourfeddjouma et de la prise de Cairouan, siége du gouvernement de l'Ifrîkïa et du Maghreb, le khalife Abou-Djâfer-el-Mansour fit partir une armée pour ce pays sous les ordres de Mohammed-Ibn-el-Achâth-el-Khozaï, auquel il donna aussi la commission de faire la guerre aux Kharedjites. Arrivé aux environs de Tripoli, en 144 (761-2), Ibn-el-Achâth défit l'armée berbère qui était venue à sa rencontre et en tua le général, Abou-'l-Khattab. Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem se hâta alors d'évacuer Cairouan et d'emmener ses fils et les gens de sa maison chez les Berbères eibadites du Maghreb central. Arrivé au milieu de ses anciens amis et confédérés, les

---

[1] Abd-er-Rahman le rostemide, chef des Eibadites et fondateur de Tèhert, mourut en l'an 168 de l'hégire. Il est donc impossible d'admettre qu'il fut fils du général persan Rostem, mort à Cadicïa, cent cinquante-trois ans auparavant. Ibn-Khaldoun et l'auteur du *Baïan* ne se sont pas laissés arrêter par cette difficulté, et, cependant, ils ont dû voir, dans le *Meçalek* d'Abou-Obeid-el-Bekri, ouvrage dont ils se sont servis, qu'Abd-er-Rahman, le rostemide de la première invasion de l'Ifrîkïa, était fils d'Abd-el-Ouehhab et petit-fils de Rostem. Il est même probable que le second Abd-er-Rahman était petit-fils, ou peut-être arrière-petit-fils du premier, ce qui mettrait quatre ou cinq générations entre lui et son grand-aïeul.

Lemaïa, il les rallia autour de lui et, s'en étant fait proclamer khalife, il résolut de fonder une ville qui lui servirait de siége de gouvernement. On bâtit par son ordre la ville de Tèhert sur le flanc du Djebel-Guezoul, montagne qui forme la limite du plateau de Mindas. Au pied de cette nouvelle capitale coulait le Mînas, rivière qui a ses sources du côté du midi et qui se jette dans le Chélif après avoir passé auprès d'El-Bat'ha. Tèhert, dont Abd-er-Rahman posa les fondements en l'an 144 (761-2), s'agrandit beaucoup pendant son règne. Après sa mort, le trône fut rempli par son fils Abd-el-Ouehhab. En l'an 196 (811-2), ce souverain, qui était en même temps chef de la secte eibadite, parut devant Tripoli à la tête d'une armée composée de Hoouara [et d'autres Berbères]. Abd-Allah, fils d'Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb, gouvernait cette ville au nom de son père, quand il s'y vit bloquer par l'ennemi. Ce fut pendant ce siége qu'il apprit la mort de son père, et voulant se rendre tout de suite à Cairouan pour y prendre le haut commandement ; il acheta la paix d'Abd-el-Ouehhab, en cédant aux Berbères qui avaient suivi ce chef la possession de tout le pays ouvert. Abd-el-Ouehhab se retira alors du côté de Nefouça et laissa Abd-Allah partir pour Cairouan. Meimoun, fils et successeur d'Abd-el-Ouehhab, prit le tître de khalife en sa qualité de chef des Eibadites et des Sofrides-ouaceliens. Ces derniers, à eux seuls, lui fournissaient trente mille partisans, tous nomades et vivant sous la tente. La famille des Beni-Rostem régnait encore quand ses voisins, les Maghraoua et les Beni-Ifren, s'emparèrent de Tlemcen, et, comme ces peuples voulaient la contraindre à reconnaître la souveraineté des Idrîcides, elle soutint une guerre contre eux. Ce fut en l'an 173 (789-90), que les Zenata avaient pris le parti d'Idrîs. Les Rostemides leur résistèrent avec succès, et quand ils succombèrent, en l'an 296 (908-9), ce fut devant les armes d'Abou-Abd-Allah-es-Chîi. Ce général renversa leur puissance et s'empara de Tèhert, après avoir subjugué l'Ifrîkïa et fait reconnaître l'autorité d'Obeid-Allah le fatemide dans toutes les parties du Maghreb central et du Maghreb el-Acsa. La dynastie des Rostemides disparut ainsi devant la dynastie naissante des Fatemides.

En l'an 298 (910-11) le général fatemide, Arouba-Ibn-Youcef-el-Ketami, vainqueur du Maghreb, donna le commandement de Tèhert à Douas-Ibn-Soulat de la tribu de Lehîça. Douas ne cessa de sévir contre les Berbères eibadites appartenant aux tribus de Lemaïa, d'Azdadja, de Louata, de Miknaça et de Matmata, jusqu'à ce qu'ils embrassèrent les doctrines de la secte hérétique [des chîites] et abandonnèrent pour toujours les croyances des kharedjites.

Sous le règne du khalife fatemide, Ismaîl-el-Mansour, [Hamîd, fils d'] Islasen [1] Ibn-Habbous, gouverneur de Tèhert, se déclara en faveur des Oméïades d'Espagne, et passa du côté d'El-Kheir-Ibn-Mohammed-Ibn-Khazer, partisan dévoué de cette famille et leur principal agent auprès de la population zenatienne. El-Mansour ayant alors donné le commandement de Tèhert à son affranchi, l'eunuque Meiçour, et à Ahmed-ez-Zeddjali, une de ses créatures, Hamîd et El-Kheir marchèrent contre la ville et la prirent d'assaut après avoir mis en déroute l'armée de Meiçour. Ce chef et son collègue Ez-Zeddjali tombèrent entre les mains des vainqueurs, mais, quelque temps après, ils obtinrent leur liberté. Dans la suite, Tèhert servit de boulevard à l'empire des Fatemides et des Sanhadja. Les Zenata s'en emparèrent plusieurs fois, et les troupes oméïades y mirent le siége lors de leur expédition contre Zîri-Ibn-Atïa, émir du Maghreb et chef des Maghraoua. Ceci eut lieu à l'époque où El-Modaffer, fils d'Abou-Amer [El-Mansour] arriva de l'Espagne pour lui faire la guerre.

Après la chute de la dynastie sanhadjite et la conquête du Maghreb par les Lemtouna [Almoravides], les Almohades subjuguèrent ce pays ainsi que le Maghreb-el-Acsa. Ensuite survint la révolte des fils de Ghanîa aux environs de Cabes. Yahya-Ibn-Ghanîa ayant porté ses armes en Ifrîkïa, envahit le Maghreb central, insulta les frontières de l'empire almohade et pénétra dans Tèhert de vive force et à plusieurs reprises. A la suite de ces malheurs, Tèhert resta abandonné, et vers l'an 620 (1223), ses ruines mêmes avaient disparu.

---

[1] Variante : *Beslasen.*

Par la prise de la capitale qu'ils avaient fondée et auprès de laquelle ils s'étaient établis, les Lemaïa perdirent toute leur puissance et durent se disperser en petites bandes pour aller vivre au milieu des autres tribus.

Un de ces débris, les Djerba, habite jusqu'à ce jour l'île qui est située vis-à-vis de Cabes et qui porte leur nom. Les chrétiens de la Sicile s'emparèrent de cette île après avoir subjugué et soumis à la capitation les Djerba, les Sedouîkich [1] et les autres peuplades ketamiennes et lemaïennes qui y habitaient. Ils y érigèrent, sur le bord de la mer, une forteresse où ils établirent leur siége de gouvernement et à laquelle ils donnèrent le nom d'*El-Cachetîl (Castello)*. Pendant longtemps les armées envoyées par les Hafsides de Tunis s'acharnaient contre cette place forte, mais ce ne fut que vers l'an 738 (1337), sous le règne de notre seigneur [Abou-Yahya-] Abou-Bekr, que Makhlouf-Ibn-el-Kemad, un de ses officiers, s'en rendit maître. L'islamisme s'est conservé dans Djerba jusqu'à nos jours, mais la population berbère a constamment professé la religion kharedjite, doctrine hérétique dont on enseigne encore les principes dans leurs écoles. Ils possèdent des ouvrages composés par les grands docteurs de leur secte et dans lesquels ils trouvent exposés les articles fondamentaux de leur foi et le développement de leur loi religieuse. Ces volumes se transmettent de père en fils et sont l'objet d'une étude assidue.

Les Matmata, enfants de Faten-Ibn-Temsît et frères des Matghara et des Lemaïa, se partagent en plusieurs branches. Selon le généalogiste Sabec-el-Matmati et ses disciples, le père des Matmata se nommait Maskab, et avait pour surnom Matmat. Ils ajoutent que toutes les branches de cette tribu sont issues de Loua, fils de Matmat et frère d'Ourenchît. Ils ne nous apprennent pas si celui-ci laissa de la postérité. « Loua, disent-ils, eut » quatre fils ; Ourmakcen, Belaghef [2], Ourîgoul et Ilîsen. Les » trois premiers eurent de la postérité, et c'est d'eux que toutes » les branches de la tribu de Matmata tirent leur origine. D'Our-

---

[1] Variantes : *Sedoutkès, Sedounkès.*

[2] Variantes : *Telaghef, Ilaghef.*

» makcen naquirent Masmoud, Younos et Ifrîn, et d'Ourîgoul » sortirent Keltham, Mecîda et Fîden. Ces deux derniers mou- » rurent sans enfants, mais Keltham engendra Asferacen et Se- » lyayan. Les fils de Selyayan se nommaient Sabhan, Ourîghni, » Ousdi, Netsayan et Amr, mais on les désignait collectivement » par le titre de *fils de Mastkouda*, du nom de leur mère. Asfe- » racen engendra Irhad et Israsen, lequel eut quatre enfants : » Ourtedjîn [1], Ourîgoul, Guellîda et Seggoum. On désigne aussi » ceux-ci par le nom de leur mère, en les appelant *les fils de* » *Telîgueftan*. D'Irhad naquirent Ilît et Islacen ; Ilît engendra » Ourceflacen, Segguen, Mohammed, Megdîl et Dekoual. Les fils » d'Islacen sont Faouïoulen, Itmacen, Markcen, Meçafer, Fellou- » cen, Ourîdjîd, Nafê, Abd-Allah et Ghardaï. Les enfants d'Ilaghef » [ou Belaghef], fils de Loua et petit-fils de Matmat, sont Dihya » et Tabeta. Tabeta engendra Madjercen, Rîgh, Adjelan, Ifam et » Corra. De Dihya provinrent Ourtedji et Medjlîn. Les enfants » d'Ourtedji sont Maggarîn, Tour, Seggom et Ghamdjemîcen ; » ceux de Medjlîn s'appelent Makour, Lechgoul, Kîlan, Mez- » goun, Catar et Aïoura. » Voilà, selon Sabec et ses disciples, les ramifications de la tribu de Matmata [2].

Les Matmata vivent maintenant dispersés dans diverses localités : on en trouve au midi de Fez, dans la montagne qui porte leur nom et qui s'élève entre cette ville et Sofrouï ; il en existe aussi dans les environs de Cabes et à l'occident de la ville bâtie auprès de la source chaude que l'on appelle *Hamma Matmata (les thermes des Matmata)*. Il sera question de cet endroit dans l'histoire de la dynastie hafside et des royaumes qui ont fleuri en Ifrîkïa. Le reste de ce peuple vit dispersé au milieu des autres tribus.

Dans les temps anciens les Matmata habitaient les plateaux de Mindas, aux environs du Ouancherîch et du Ghezoul, mon-

---

[1] Variante : *Ourteguîn*.

[2] Presque tous les noms rapportés dans cet extrait sont altérés. On reconnaît même, à l'inspection des manuscrits, que les copistes les ont transcrits d'une main incertaine, tant ils avaient de la peine à les déchiffrer.

tagne du pays de Tèhert. Devenus très-puissants vers la fin de la dynastie sanhadjite, ils prirent une part active à la guerre qui éclata entre Hammad-Ibn-Bologguîn et Badîs-Ibn-el-Mansour. A cette époque ils eurent pour chef Azana[1], émir qui se signala dans plusieurs batailles et rencontres avec les Oudjedîdjen, les Louata et les autres tribus du voisinage. Zîri, fils d'Azana, prit le commandement des Matmata lors de la mort de son père ; mais bientôt après, il fut vaincu par les Sanhadja et passa en Espagne. Le vizir El-Mansour-Ibn-Abi-Amer, auprès duquel il se rendit, l'accueillit avec empressement et l'inscrivit sur la liste des émirs berbères qu'il avait admis à son service et dont l'appui lui était si utile. Zîri devint un des officiers les plus distingués de ce corps et parvint à jouir du plus haut crédit auprès de son maître. A la mort d'El-Mansour, ses fils El-Modaffer et Abd-er-Rahman continuèrent à traiter Zîri avec la même faveur qu'auparavant ; ils l'élevèrent en grade et l'admirent dans leur société intime. Lors de la révolte de Mohammed-Ibn-Hicham-Ibn-Abd-el-Djebbar, Zîri et tous les autres émirs et officiers berbères étaient absents ; ayant accompagné Abou-Amer [Abd-er-Rahman] dans son expédition contre En-Noman[2]. Ayant alors reconnu l'incapacité de leur chef et la mauvaise tournure que prenaient les affaires, ils passèrent tous du côté de Mohammed-Ibn-Hicham [devenu maintenant khalife sous le titre d'] El-Mehdi, et ils restèrent à son service jusqu'à la grande révolte des Berbères en Espagne. J'ignore l'année de la mort de Zîri.

Un autre grand personnage de la tribu des Matmata qui passa en Espagne fut Kehlan-Ibn-Abi-Loua-Ibn-Islasen. Il se rendit auprès d'En-Nacer [premier souverain de la dynastie hammou-

---

[1] L'orthographe de ce nom varie dans les mss.

[2] Abd-er-Rahman, fils du célèbre vizir El-Mansour, avait décidé le faible khalife Hicham-el-Mowaïed à le nommer son successeur par un acte solennel dont El-Makkari nous a conservé la copie. Mohammed-Ibn-Hicham-Ibn-Abd-el-Djebbar, membre de la famille royale, fut tellement indigné de ce mauvais choix qu'il organisa une conspiration, s'empara de Cordoue et monta sur le trône après avoir fait mourir Abd-er-Rahman. Cela se passa en 399 (1009).

dite]. C'était un homme fort savant dans la généalogie des Berbères. Le plus grand des généalogistes berbères, autant que nous avons pu le savoir, appartenait aussi à cette tribu ; nous voulons parler du célèbre Sabec-Ibn-Soleiman-Ibn-Herath-Ibn-Moulat-Ibn-Dounas. On regarde aussi comme matmatien Abd-Allah-Ibn-Idrîs, administrateur des impôts au nom du khalife fatemide, Obeid-Allah-el-Mehdi. Nous pourrions en citer beaucoup d'autres, mais cela nous mènerait trop loin. Voilà les renseignements que nous avons recueillis au sujet des Matmata.

Ayaut fait mention du territoire de Mindas, je dois rapporter ici les passages suivants que j'ai trouvé dans l'ouvrage d'un historien berbère : « Cette région fut ainsi nommée d'après Mindas, » fils de Mefer, fils d'Aurîgh, fils de Kebouri, fils d'El-Mothenna, » lequel est le même personnage que Hoouar. » Je crois que cet écrivain veut parler ici d'Addas-Ibn-Zahhîk, le même que l'on dit avoir été élevé par Hoouar, et qu'il a mal compris la chose dont il parle. — « Mindas eut trois fils : Cheraoua, Kolthoum et » Toggom. » — « Quand la puissance des Matmata se fortifia, » ils eurent pour chef Arhasen-Ibn-Asferasen. Celui-ci chassa » Mindas de ce territoire et y établit ses propres enfants, lesquels y restent encore. »

Un débris des Matmata habite aujourd'hui le Ouarchenîs[1] ; il s'y réfugia à l'époque où les Beni-Toudjîn, peuple zenatien, lui enlevèrent le territoire de Mindas. C'est maintenant une peu-soumise à l'impôt.

Les Maghîla sont frères des Matmata, des Lemaïa, des Melzouza, des Douna et des Kechata, bien que ces trois derniers peuples soient regardés comme maghiliens. Ils vivent maintenant dispersés dans différents endroits après avoir formé deux grosses bandes dont l'une habitait le Maghreb central et occupait les campagnes qui s'étendent depuis l'embouchure du Chélif jusqu'à

---

[1] Variantes : *Ouancherîch, Ouarchtîcen.* — Aujourd'hui on écrit le nom de cette montagne de plusieurs manières, mais le surnom d'*El-Ouancherîchi* qui a été porté par plusieurs légistes distingués, indique suffisamment que la bonne ortographe est *Ouancherîch.* Ibn-Khaldoun emploie presque toujours cette dernière forme.

Mazouna, ville qui existe encore. Ce fut d'un des ports de leur territoire qu'Abd-er-Rahman, surnommé Ed-Dakhel *(l'intrus, le nouveau venu)*, et fondateur de la dynastie oméïade d'Espagne, mit à la voile pour aborder à Almuñecar, en Andalousie.

La tribu de Maghîla donna le jour à Abou-Corra-el-Maghîli, prince sofrite qui régna quarante ans, assiégea Tobna et livra plusieurs batailles aux émirs arabes de Cairouan. Il vécut vers le commencement de la dynastie abbacide. On dit, cependant, qu'il appartenait à la tribu d'Ifren, et comme cette opinion me paraît conforme à la vérité, je renvoie le lecteur au chapitre où je donne l'histoire des Beni-Ifren, branche des Zenata.

Abou-l'-Hassan, chef qui se révolta en Ifrîkïa dans les premiers temps de l'islamisme, appartenait à la tribu de Maghîla, ainsi qu'Abou-Hatem-Yacoub, fils de Lebîb, fils de Medyen, fils d'Itouweft, fils de Melzouz. Selon les récits de Khaled, fils de Khodach et de Khalîfa-Ibn-Kheïat, savants maghiliens, Abou-Hatem et Abou-Corra prirent les armes en l'an 150 (767-8), et s'emparèrent de Cairouan.

Au nombre de leurs chefs les Maghîla comptaient aussi Mouça-Ibn-Kholeid, Melîh-Ibn-Alouan et Hassan-Ibn-Zeroual, le même qui accompagna Abd-er-Rahman l'oméïade en Espagne.

Sous le règne de Yala-Ibn-Mohammed-el-Ifreni, les Maghîla eurent pour émir Deloul-Ibn-Hammad, celui qui bâtit Igri [1], ville située à douze milles de la mer et dont on ne trouve plus que les ruines. De nos jours, il ne se rencontre pas une seule tribu maghilienne ni même une seule famille de cette race dans la localité que nous venons d'indiquer.

La seconde des deux bandes dans lesquelles les Maghîla se partageaient habitait le Maghreb-el-Acsa. Lors de l'arrivée d'Idrîs-Ibn-Abd-Allah en Maghreb, elle se réunit aux Auréba et aux Sadîna, pour protéger ce prince et pour soutenir sa cause ; elle porta aussi les autres tribus berbères à imiter leur exemple. Jusqu'à la chute des Idrîcides, elle leur témoigna un dévouement inaltérable. Dans le territoire qu'elle occupa et qui est situé

---

[1] Variantes : *Aikouni, Aikdi, Aifkan,* etc.

entre Fez, Sofrouï et Miknaça *(Mequinez)*, on trouve encore un reste de ses descendants.

Les Medîouna, enfants de Faten et frères des Maghîla et des Matmata, demeuraient tous dans la province de Tlemcen, dont ils occcupaient la partie qui s'étend depuis la montagne appelée encore aujourd'hui Djebel-beni-Rached jusqu'à celle qui s'élève au midi d'Oudjda et qui porte leur nom. Ils parcouraient, en nomades, les plaines et les autres localités de cette région. Du côté du sud-est, ils avaient pour voisins les Beni-Iloumi et les Beni-Ifren ; à l'occident, ils avaient les Miknaça, et entre eux et la mer, les Koumïa et les Oulhaça.

Parmi leurs hommes illustres, on distingue particulièrement Djerîr-Ibn-Masoud, chef qui les commanda à l'époque où ils prirent part à la révolte d'Abou-Hatem et d'Abou-Corra.

Un grand nombre des Medîouna passa en Espagne lors de la première invasion de ce pays, et ils y devinrent très-puissants. Hilal-Ibn-Abzïa, un de leurs émirs, embrassa le parti de Chakïa-el-Miknaci [1] et se révolta à Ste-Marie *(Albarracin)*, contre Abd-er-Rahman-ed-Dakhel; mais, ayant ensuite fait sa soumission, il obtint de ce prince un brevet qui le constituait chef des Medïouna. Son autorité s'étendait sur les Berbères établis dans l'orient de l'Espagne et dans Ste-Marie. Nabeta-Ibn-Amr, un de ses parents, lui succeda.

Lors de la conquête du Maghreb central par les Beni-Toudjîn et les Beni-Rached, tribus zenatiennes, les Medîouna étaient fort réduits en nombre et en puissance ; aussi furent-ils expulsés des campagnes de cette contrée par les envahisseurs et forcés à se retirer dans les châteaux qu'ils possédaient à Mont-Teçala et à Mont-Medîouna. L'impôt vint alors les frapper, et l'adversité les poursuivit au point qu'il n'en reste dans ces localités qu'un faible débris, s'occupant exclusivement de travaux agricoles. Il s'en trouve aussi quelques restes au milieu des autres tribus et confondues avec elles. Entre Fez et Sofrouï on rencontre une fraction des Medîouna qui vit dans le voisinage des Maghîla et sous leur protection.

---

[1] Quelques pages plus loin l'auteur parle de Chakïa.

Les Koumïa, nommés dans les temps anciens les Satfoura, sont enfants de Faten et frères des Lemaïa et des Matghara. « Ils forment trois branches desquelles dérivent toutes les fa-
» milles de cette tribu. Ces branches sont : les Nedroma, les
» Saghara et les Beni-Iloul. Des Nedroma sortirent les Nefouta,
» les Harça, les Ferda, les Hefana et les Ferana ; les Beni-Iloul
» se partagèrent en Mecîfa, en Outîoua, en Hebîcha, en Hîouara
» et en Oualgha ; les Saghara formèrent les tribus de Matîla et
» Beni-Hobacha[1]. C'est aux Nefouta qu'appartenait le célébre
» généalogiste, Hani-Ibn-Masdour--Ibn-Merîs-Ibn-Nefout. »
Voilà ce que les livres [des Berbères] donnent pour certain.

La tribu des Koumïa habitait le pays maritime du Maghreb central, aux environs d'Archgoul et de Tlemcen. Formidables par leur nombre et leur bravoure, ils devinrent une des plus puissantes d'entre les tribus almohades, tant à cause de leur promptitude à seconder le mouvement des Masmouda en faveur du Mehdi que de leur zèle à propager la doctrine unitairienne qu'enseignait cet imam. Ils eurent surtout l'avantage de former la tribu à laquelle appartenait Abd-el-Moumen, le compagnon et successeur du Mehdi. En effet, Abd-el-Moumen faisait partie des Beni-Abed, famille distinguée de cette tribu. « Il était fils d'Ali,
» fils de Makhlouf, fils de Yala, fils de Merouan, fils de Nasr,
» fils d'Ali, fils d'Amer, fils d'El-Amîr, fils de Mouça, fils d'Abd-
» Allah, fils de Yahya, fils d'Ourzaïgh, fils de Satfour. » C'est par cette filiation que les historiens de l'empire almohade le font remonter à Satfour ; puis ils ajoutent : « Satfour était fils de Ne-
» four, fils de Matmat, fils de Houdedj, fils de Caïs, fils de
» Ghailan, fils de Moder » ; et l'un de ces auteurs assure que cette généalogie fut copiée sur une note de la main d'Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed-el-Makhloué, fils de Youçof, fils d'Abd-el-Moumen. A cette occasion nous rappellerons que nous avons déjà rejeté comme fausse la généalogie qui fait descendre les Berbères de Caïs-Ghailan : les noms assignés aux ancêtres d'Abd-el-Moumen montrent que c'est une pure fabrication : on n'y trouve que

[1] La plupart de ces noms sont altérés.

des noms arabes, tandis que la famille de ce chef était berbère, ainsi qu'ils le reconnaissent eux-mêmes. C'est encore une erreur que de faire descendre Satfour de Matmat; tous les généalogistes berbères s'étant accordés à les représenter comme frères. Quoi qu'il en soit, Abd-el-Moumen appartenait certainement à la tribu des Koumïa; Dieu seul peut en savoir le contraire. La famille dans laquelle il naquit jouissait d'une certaine considération et habitait Tagrart, château situé sur la montagne qui domine Honein du côté de l'orient. Abd-el-Moumen était encore dans sa première jeunesse quand il quitta sa tribu pour aller s'instruire dans la loi. Arrivé à Tlemcen, il prit des leçons des principaux docteurs de cette ville, tels qu'Ibn-Saheb-es-Salat et Abd-es-Selam-et-Tounici *(le tunisien)*, homme d'une piété extraordinaire et le premier docteur du siècle dans la jurisprudence et la théologie scholastique. Il gît maintenant dans le mausolée qui recouvre le tombeau du cheikh Abou-Medîn. Abd-el-Moumen perdit cet habile maître avant d'avoir acquis une connaissance parfaite des sciences qu'il enseignait, et dévoré toujours par la soif de s'instruire, il désira connaître à fond les diverses leçons du Coran [1]. Ce fut alors qu'on apprit l'arrivée de Mohammed-Ibn-Toumert à Bougie. Ce docteur ne portait pas encore le titre de Mehdi, et se faisait appeler El-Fakîh-es-Souci *(le légiste de Sous)*. Parti de l'Orient pour rentrer en Maghreb, Ibn-Toumert s'était occupé, pendant tout le temps de son voyage, à réformer les mœurs dans les localités qu'il traversait et à en faire disparaître les usages qui offensaient la loi divine. Propagateur zélé des lumières de la science, il donnait des consultations sur des questions de droit et enseignait la jurisprudence et la théologie. Profondément versé dans les doctrines de l'école d'El-Achâri [2],

[1] Il y a sept *leçons* ou éditions du Coran, reconnues par les docteurs comme également authentiques. Elles ne diffèrent en général que dans la manière de ponctuer et prononcer certains mots, ce qui influe quelquefois sur le sens du texte.

[2] Dans l'*Introduction à la lecture du Coran* par Sale, on trouvera une exposition de la doctrine acharite. Les membres de cette secte entretenaient des opinions particulières au sujet des attributs divins et de

il avait déployé des connaissances qui lui méritèrent le rang de docteur dans cette secte. Ce fut même par lui que les principes achariens furent introduits en Maghreb. Les jeunes gens qui étudiaient la loi à Tlemcen souhaitaient avec ardeur les enseignements d'un tel maître, et dans leurs entretiens, ils se disaient les uns aux autres : « vous devriez bien aller trouver ce docteur, » et tâcher de l'attirer à Tlemcen par la perspective des mé» rites qu'il pourra acquérir en communiquant ses lumières aux » habitants d'une localité aussi importante. » Poussés par les sollicitations de ses condisciples, par l'ardeur de la jeunesse et par cet amour des voyages que l'on contracte en vivant sous la tente, Abd-el-Moumen se chargea de leur commission et partit pour Bougie. Il trouva Ibn-Toumert à Melala où il s'était retiré pour jouir de la protection des Beni-Ourîagol et éviter la poursuite d'El-Azîz, seigneur de Bougie. Ibn-Toumert lut avec un vif intérêt l'invitation écrite que lui envoyèrent les étudiants de Tlemcen, mais il avait alors en vue des projets qui l'empêchèrent d'y répondre. Alors Abd-el-Moumen s'attacha à lui, le suivant partout et mettant à profit ses enseignements. Pendant leur voyage vers le Maghreb, il fit un tel progrès dans l'étude et montra tant d'intelligence et d'aptitude que son maître le traita avec une bonté toujours croissante et finit par l'adopter comme ami et élève favori. Pour l'encourager encore davantage, il lui adressa ces paroles : « je reconnais aux traits de ta figure que » tu deviendras un jour mon lieutenant. » La route qui les conduisit en Maghreb les mena vers les environs de Médéa. Ils y trouvèrent les Thâleba, tribu dont il a déjà été question [1]. Ces Arabes offrirent à Ibn-Toumert un âne fort et vigoureux pour lui servir de monture, mais ce docteur le céda à Abd-el-

---

la prédestination. On pourra aussi consulter la traduction allemande de l'ouvrage de Chehrestani sur les sectes islamiques et les écoles philosophiques. Ce volume est intitulé *Schahrastani's Religionspartheien und Philosophenschulen*. Le traducteur, Theodor Haarbrücker, a pris pour base de son travail la belle édition du texte arabe de Chehrestani, publiée à Londres par le docteur Cureton.

[1] Voyez ci-devant, page 122 et suivantes.

Moumen en disant aux autres disciples : « Donnez-lui un âne » pour monture afin qu'un jour il vous fasse monter des nobles » coursiers »

En l'an 515 (1121), Ibn-Toumert fut reconnu comme Mehdi à Hergha, et ayant ensuite obtenu l'appui de toutes les tribus masmoudiennes, il fit la guerre aux [Almoravides] Lemtouna et entreprit le siége de Maroc. Un jour, pendant que ses partisans tenaient la ville étroitement bloquée, une bataille eut lieu dans laquelle plusieurs milliers d'Almohades trouvèrent la mort. On vint annoncer ce désastre à l'imam El-Mehdi : « Voilà, lui dirent- » ils, une journée fatale pour les Almohades ! » — « Que fait » Abd-el-Moumen ? » leur demanda-t-il. — « Monté sur son » cheval alezan, il se bat avec une bravoure extrême. » — « C'est bien, répondit le Mehdi, puisqu'Abd-el-Moumen est en- » core en vie nous n'avons rien perdu. »

En l'an 522 (1128), le Mehdi mourut en nommant Abd-el-Moumen son successeur ; mais celui-ci, craignant de ne trouver aucun appui chez les Masmouda, peuple auquel il était étranger [par la naissance], cacha la mort de son maître jusqu'à ce qu'il pût épouser la fille du cheikh Abou-Hafs, émir de la tribu des Hintata et grand chef des Almohades. Étant parvenu, avec l'aide de son beau-père, à faire exécuter les dernières volontés de leur imam, il entra dans l'exercice de l'autorité suprême en qualité de grand cheikh des Almohades et de khalife des musulmans.

En l'an 537 (1142-3), il subjugua les campagnes du Maghreb et se rendit maître du pays des Ghomara. De là il passa successivement dans le Rîf, les territoires des Botouïa, des Betalça, des Beni-Iznacen, des Medîouna, des Koumïa et des Oulhaça. Ceux-ci, voisins des Koumïa, et presque leurs égaux en puissance, embrassèrent si chaudement la cause d'Abd-el-Moumen, que ce chef, soutenu par eux et par sa propre tribu, réussit à consolider son autorité temporelle et spirituelle comme khalife de la nation almohade. Rentré en Maghreb, il s'empara des principales villes de ce pays, et, devenu maître du Maroc, il fit venir sa tribu pour y tenir garnison. Presque tous les Koumïa passèrent en Maghreb et se fixèrent dans Maroc, afin de soutenir le trône du

khalifat, en prêtant leur appui à la cause des Almohades, et en protégeant la personne de leur chef.

Pendant toute la durée de la dynastie des Beni-Abd-el-Moumen, les Koumïa furent les principaux soutiens du trône et le corps le plus important de l'empire ; mais leurs forces ayant été employées sans ménagement, et leur cavalerie s'étant épuisée à faire des expéditions et des conquêtes, ils finirent par succomber et disparaître.

Dans leur ancien territoire on trouve encore un débris de leur tribu et même un reste de la famille Abed ; mais, réduite maintenant au rang des tribus soumises à l'impôt, cette population doit supporter les taxes et les corvées que les Zenata lui imposent ; elle se laisse arracher le *kharadj* par la violence de ses oppresseurs, et elle subit maintenant la même honte, la même dégradation qui ont accablé leurs voisins, les Oulhaça.

Notice des Zouaoua et des Zouagha, branches de la tribu de Darcîa, peuple berbère descendu d'El-Abter.

Les Zouaoua et les Zouagha, tribus sorties de la souche berbère d'El-Abter, sont les enfants de Semgan, fils de Yahya, fils de Dari, fils de Zeddjîk [ou Zahhîk], fils de Madghîs-el-Abter. De toutes les tribus berbères, les parents les plus proches de celles-ci sont les Zenata, puisque Djana, l'ancêtre de ce peuple, fut frère de Semgan et fils de Yahya. C'est pour cette raison que les Zouaoua et les Zouagha se considèrent comme liés aux Zenata par le sang.

Ibn-Hazm dit que la tribu des Zouaoua est une branche de celle de Ketama, mais les généalogistes berbères la comptent au nombre des familles qui tirent leur origine de Semgan, ainsi que nous venons de le rapporter. Nous devons cependant faire observer que la déclaration d'Ibn-Hazm nous paraît avoir plus d'autorité que la leur; d'ailleurs, la proximité du territoire des Zouaoua à celle des Ketama, ainsi que leur coopération avec cette tribu dans le but de soutenir la cause d'Obeid-Allah [fondateur de la dynastie fatemide], est un fort témoignage en faveur de cette opinion.

Selon les généalogistes berbères, les Zouaoua se partagent en plusieurs branches telles que les Medjesta, les Melîkich, les Beni-Koufi, les Mecheddala, les Beni-Zerîcof, les Beni-Gouzît, les Keresfina, les Ouzeldja, les Moudja, les Zeglaoua et les Beni-Merana.[1] Quelques personnes disent, et peut-être avec raison, que les Melîkich appartiennent à la race des Sanhadja.

De nos jours, les tribus zoaviennes les plus marquantes sont les Beni-Idjer, les Beni-Manguellat, les Beni-Itroun [2], les Beni-Yanni [3], les Beni-bou-Ghardan, les Beni-Itourgh, les Beni-Bou-Youçof, les Beni-Chaîb, les Beni-Eïci, les Beni-Sadca, les Beni-Ghobrîn et les Beni-Guechtola.

Le territoire des Zouaoua est situé dans la province de Bougie et sépare le pays des Ketama de celui des Sanhadja. Ils habitent au milieu des précipices formés par des montagnes tellement élevées que la vue en est éblouie, et tellement boisées qu'un voyageur ne saurait y trouver son chemin. C'est ainsi que les Beni-Ghobrîn habitent le Zîri, montagne appelée aussi Djebel-ez-Zan, à cause de la grande quantité de chênes-zan dont elle est couverte, et que les Beni-Feraoucen et les Beni-Iraten occupent celle qui est située entre Bougie et Tedellis. Cette dernière montagne est une de leurs retraites les plus difficiles à aborder et les plus faciles à défendre; de là, ils bravent la puissance du gouvernement [de Bougie], et ils ne paient l'impôt qu'autant que cela leur convient. De nos jours ils se tiennent sur cette cîme élevée et défient les forces du sultan, bien qu'ils en reconnaissent cependant l'autorité. Leur nom est même inscrit sur les registres de l'administration comme tribu soumise à l'impôt *(kharadj)*.

Sous la dynastie sanhadjienne [des Zîrides], ce peuple tenait un rang très-distingué, tant en temps de guerre, que pendant les intervalles de paix. Il avait mérité cet honneur en se montrant l'allié fidèle de la tribu de Ketama depuis le commencement de l'empire fatemide. Badîs, fils d'El-Mansour, ôta la vie à leur

---

[1] Il est probable que la plupart de ces noms sont altérés.

[2] Variante : *Letrouz*.

[3] Variantes : *Mani*, *Babi*. La bonne leçon est *Yanni*.

chef Zîri-Ibn-Adjana, l'ayant soupçonné d'avoir entretenu des intelligences avec Hammad [1].

Les descendants de Hammad bâtirent ensuite la ville de Bougie sur le territoire des Zouaoua et les obligèrent à faire leur somission. Depuis ce temps, ils sont toujours restés dans l'obéissance excepté quand on leur réclame le paiement de l'impôt; alors seulement, ils se laissent aller à la révolte, étant bien assurés que dans leurs montagnes, ils n'ont rien à craindre.

Les Beni-Iraten reconnaissent aux Beni-Abd-es-Samed, une de leurs familles, le droit de leur fournir des chefs. A l'époque où le sultan [mérinide] Abou'l-Hacen conquit le Maghreb central, ils eurent pour cheikh une femme appelée Chimci. Elle appartenait à la famille Abd-es-Samed et s'était assuré l'autorité avec l'aide de ses fils, au nombre de dix.

En l'an 739 (1338-9) ou 740, Abou-Abd-er-Rahman-Yacoub, fils du sultan Abou-'l-Hacen, s'enfuit de Metîdja où son père était campé, mais il y fut ramené par des cavaliers envoyés à sa poursuite. Son père le mit aux arrêts, et quelque tems après, il le fit mourir, ainsi que nous le raconterons dans l'histoire de la dynastie mérinide. Ce fut alors qu'un boucher, officier de la cuisine du sultan, passa chez les Iraten et se donna pour le prince Abou-Abd-er-Rahman auquel il ressemblait beaucoup. Chimci s'empressa de lui accorder sa protection et engagea toute la tribu à reconnaître l'autorité du prétendant et à le seconder contre le sultan. Alors ce dernier offrit des sommes considérables aux fils de Chimci et aux gens de la tribu, afin de se faire livrer l'aventurier. Chimci rejeta d'abord cette proposition, mais ayant ensuite découvert qu'elle avait donné son appui à un imposteur, elle lui retira sa protection et le renvoya dans le pays qu'occupèrent les Arabes. Ensuite elle alla se présenter devant le sultan avec une députation composée de quelques-uns de ses fils et de plusieurs notables de sa tribu. Le monarque mérinide lui fit l'accueil le plus honorable, et l'ayant comblée de dons ainsi que les personnes qui l'avaient accompagnée, il les renvoya tous chez

[1] On trouvera plus loin une notice sur Hammad et ses successeurs.

eux. La famille d'Abd-es-Samed conserve encore le commandement de la tribu.

Quant aux Zouagha, nous n'avons rien appris de leur histoire, pas même assez pour nous obliger à prendre la plume. Ils forment trois tribus : les enfants de Demmer, fils de Zouagh, les enfants de Ouatîl, fils de de Zeddjîk, et les enfants de Makher[1], fils de Tiffoun, fils de Zouagh. Les Beni-Semgan, branche des Demmer, vivent dispersés parmi les autres tribus, et il s'en trouve même dans diverses localités de la province de Tripoli où ils occupent la montagne qui porte le nom de Demmer. Aux environs de Constantine on trouve une fraction des Zouagha, et dans les montagnes du Chélif on rencontre des Beni-Ouatîl. Il y en a encore dans le voisinage de Fez[2].

HISTOIRE DES MIKNAÇA ET DE TOUTES LES AUTRES BRANCHES DE LA TRIBU D'OURSTIF. — ORIGINE ET VICISSITUDES DE LEUR AUTORITÉ DANS LE MAGHREB.

Les enfants d'Ourstîf [Ouresettîf], fils de Yahya et frère de Djana et de Semgan, forment trois tribus : les Miknaça, les Ourtnadja et les Augna[3], appelés aussi Megna. Les Ourtnadja se partagent en quatre branches : les Sederdja, les Mekceta, les Betalça et les Kernîta. A celles-ci Sabec et les généalogistes de son école ajoutent les Henata et les Foulala. Ils comptent aussi au nombre des familles issues de Megna les Beni-Isliten, les Beni-Toulalîn[4], les Beni-Terîn, les Benî-Djerten[5], et les Beni-Foughal. Selon les mêmes autorités, les Miknaça se composent de plusieurs tribus, telles que les Soulat, les Beni-Hoouat, les

---

[1] Un des manuscrits porte *Mahen*.

[2] Immédiatement avant les chapitres sur les Sanhadja, l'auteur a inséré une note supplémentaire sur les Zouaoua.

[3] Le texte imprimé et les manuscrits portent *Okta*. Cette mauvaise leçon empêcha le traducteur de reconnaître l'identité des Augna et des Megguen, ou Megna. (Voy. ci-devant, page 172.)

[4] Variante : *Boulalîn*. La bonne leçon est incertaine.

[5] Variante de la page 173 : *Djerîn*.

Beni-Ourflas, les Beni-Ourîdous, les Cansara, les Ounîfa et les Ourîfleta [1].

Les diverses branches de la tribu d'Ourstîf se sont mêlées avec celles des Miknaça. Elles habitaient les bords du Molouïa, depuis sa source, du côté de Sidjilmessa, jusqu'à son embouchure, et depuis cette localité jusqu'aux environs de Tèza et de Teçoul. Toutes ces peuplades reconnaissent l'autorité de la famille d'Abou-Izzoul, ou plutôt Medjdoul, fils de Tafrîs, fils de Feradîs, fils d'Ounîf, fils de Miknas.

Lors de la première invasion de l'Espagne [par les musulmans] une foule de Miknaciens traversa le détroit et se fixa dans ce pays. Devenus très-puissants et très-nombreux, ils y exercèrent une grande influence, et, en l'an 151 (768), une partie de leur corps embrassa la cause de Chakïa-Ibn-Abd-el-Ouahed, aventurier qui, sous le nom d'Abd-Allah-Ibn-Mohammed et le surnom d'El-Fatemi [descendant de Fatema, fille de Mahomet], se donna pour petit-fils d'El-Hocein, fils du khalife Ali, et prit les armes contre Abd-er-Rahman-ed-Dakhel. Chakïa se fortifia dans la ville de Sainte-Marie et somma les musulmans à le reconnaître pour souverain. Abd-er-Rahman dut combattre cet imposteur à plusieurs reprises avant de pouvoir le vaincre. [2]

Messala-Ibn-Habbous-Ibn-Menazel, puissant chef miknacien, se distingua comme partisan de la dynastie fatemide. S'étant attaché au service du khalife Obeid-Allah, il en devint un des principaux généraux, et jouissant de toute la confiance de son maître, il obtint le gouvernement de Tèhert et soumit à l'autorité de ce prince le pays du Maghreb et les villes de Fez et de Sidjilmessa. A sa mort, le commandement de Tèhert et du Maghreb

---

[1] Les *Soulat* sont les mêmes que les *Moualat* de la page 172; *Hoouat* répond à *Harat; Ourîdous* à *Ourtedous; Ounîfa* à *Ourtîfa,* et *Ourîfleta* (qui paraît être la bonne leçon,) à *Teflit.* — De légers changements dans le nombre ou dans la position des points diacritiques sont la cause d'une partie de ces variantes. Le reste provient de l'imperfection du caractère arabe et surtout de l'écriture maghrebine.

[2] Chakïa fut assassiné par deux de ses officiers après s'être tenu en révolte pendant neuf ans. — *(Noweiri.)*

passa à son frère Isliten-Ibn-Habbous. Hamîd [ou Homeid], fils et successeur d'Isliten, abandonna le parti des Fatemides, et ayant fait proclamer en Afrique la souveraineté d'Abd-er-Rahman-en-Nacer [le prince oméïade qui régnait en Espagne], il réunit ses troupes à celles des Beni-Khazer, émirs djéraouiens [1] qui avaient aussi reconnu l'autorité des Oméïades. Plus tard, il passa en Espagne où il remplit plusieurs charges importantes sous En-Nacer et sous El-Hakem, fils d'En-Nacer. Il commanda même à Tlemcen au nom de cette dynastie.

Après sa mort, son fils Isel-Ibn-Hamîd [2] lui succéda et jouit, ainsi que ses parents, Fîaten-Ibn-Isliten et Ali-Ibn-Messala, de toute la bienveillance des Oméïades. El-Modaffer, fils du vizir Abou-Amer [El-Mansour], étant passé en Maghreb, donna à Isel-Ibn-Hamîd le gouvernement de Sidjilmessa, fait dont nous parlerons ailleurs.

Plus tard, le commandement des Miknaça établis dans le Maghreb se partagea entre plusieurs membres de la famille Abou-Izzoul. La désunion se mit ainsi dans la tribu : les Miknaça des environs de Sidjilmessa reconnurent pour chefs les fils de Ouaçoul-Ibn-Maslan-Ibn-Abi-Izzoul, pendant que ceux qui habitaient les environs de Tèza, de Teçoul, du Molouïa et de Melîla placèrent à leur tête les fils d'Abou-'l-Afïa-Ibn-Abi-Tacel-Ibn-ed-Dahhak-Ibn-Abi-Izzoul. Chacune de ces deux familles parvint à fonder un état musulman et à se mettre ainsi au nombre des puissances souveraines, comme nous allons l'exposer.

Histoire des Beni-Ouaçoul, dynastie miknacienne qui régna sur la ville et la province de Sidjilmessa.

Dans les premiers temps de la domination islamique, les Miknaça qui habitaient le territoire de Sidjilmessa professaient la religion des Kharedjites-sofrites, doctrine qu'ils avaient apprise

[1] Il faut lire *maghraouiens*.

[2] Ibn-Haucal, dans sa description de l'Afrique septentrionale, parle de ce chef dont il écrit le nom *Izel*.

de certains Arabes qui, s'étant réfugiés dans le Maghreb [1], devinrent leurs directeurs spirituels et temporels. Les néophytes berbères se précipitèrent alors sur les contrées voisines et secondèrent Meicera dans la révolte qui bouleversa le Maghreb. Une quarantaine de leurs chefs qui venaient d'embrasser le sofrisme, s'accordèrent à répudier l'autorité du khalife légitime, se placèrent aux ordres d'Eïça-Ibn-Yezîd-el-Asoued, personnage très-considéré parmi les Kharedjites, et fondèrent la ville de Sidjilmessa, vers l'an 140 (757-8). Le père d'Eïça avait été converti à l'Islamisme par les Arabes [2]. Tous les Miknaça de cette contrée s'empressèrent d'adopter les croyances de leurs chefs.

La conduite de l'émir Eïça causa enfin un tel mécontentement, qu'en l'an 155 (772), son peuple le lia bras et jambes et le laissa exposé sur la cîme d'une montagne jusqu'à ce qu'il mourut. Alors les Miknaça se rallièrent autour de leur chef naturel, Abou-'l-Cacem-Semgou-Ibn-Ouaçoul-Ibn-Maslan-Ibn-Abi-Izzoul. Le père de Semgou était fort savant dans la loi, ayant fait le voyage de Médine où il rencontra plusieurs *Tabês* [3], et où il étudia sous Ikrima, l'affranchi d'Abou-'l-Abbas [4]. Arîb-Ibn-Homeid [5] parle de lui dans son histoire. Semgou possédait de nombreux troupeaux. Ce fut lui qui, le premier, prêta le serment de fidélité à

---

[1] Voyez ci-devant, page 203, note.

[2] Le texte porte *Moula-'l-Arab (client des Arabes)*. — Voyez ci-devant, p. 238, note 1.

[3] Voyez note, p. 202.

[4] Voyez page 203, note 2.

[5] L'auteur de l'histoire du Maghreb intitulée *El-Baïan-el-Moghrib*, etc, cite assez souvent l'abrégement des annales de Taberi par Arîb-Ibn-Hamîd, ou Homeid. Dans un manuscrit du *Silat,* dictionnaire biographique d'Ibn-Bachkoual, on lit qu'Arîb-Ibn- *Mohammed,* historien, natif d'Espagne, mourut en 490 de l'hégire (1097). Comme ce manuscrit est rempli de fautes de copiste, je suis très-porté à croire que pour *Mohammed* il faut lire *Hamîd* : dans l'écriture maghrebine ces deux noms peuvent se confondre très-facilement. — Quoi qu'il en soit, les passages cités dans le *Baïan* et dans l'histoire des Berbères prouvent, ainsi que M. Dozy l'a déjà fait observer, qu'Arîb n'est rien moins qu'un simple abréviateur ; il fournit beaucoup de renseignements qu'on chercherait inutilement dans le grand ouvrage de Taberi.

Eïca-Ibn-Yezîd et entraîna, par cet exemple, toute sa tribu. Après la mort d'Eïça, les Miknaça firent choix de Semgou pour le remplacer. Ce chef exerça le commandement pendant douze ans et mourut subitement en l'an 167 (783-4), sans avoir quitté le pouvoir. Il professait la doctrine des Eibadites-sofrites. Sous son administration la prière publique se faisait au nom des khalifes abbacides, El-Mansour et El-Mehdi.

Son fils El-Yas, surnommé *le visir*, fut élu gouverneur par le peuple ; mais, en l'an 174 (790-1), il fut déposé et remplacé par son frère Abou-Mansour-Elîçâ, fils d'Abou-'l-Cacem. Cet émir professait aussi les croyances religieuses des Eibadites-sofrites. Il régna fort longtemps, et dans la trente-quatrième année de son administration, il entoura de murs la ville de Sidjilmessa.

Ce fut sous les auspices d'Elîçâ que l'autorité de la dynastie ouaçoulienne prit de la consistence et que la construction de Sidjilmessa fut entièrement achevée. Après avoir fait élever dans cette ville des palais et des édifices publics, il y fixa son séjour vers la fin du second siècle de l'hégire. Ce prince soumit les oasis du Désert [au midi de Sidjilmessa], et préleva le quint sur les produits des mines du Derâ. Il maria son fils Midrar à Eroua, fille d'Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem, seigneur de Tèhert, et mourut en l'an 208 (823-4).

Midrar, surnommé El-Montaçer, lui succéda et jouit d'un long règne. Il eut deux fils qui portaient chacun le surnom de Meimoun *(fortuné)* : l'un, nommé Abd-er-Rahman à ce que l'on rapporte, eut pour mère Eroua, fille d'Ibn-Rostem; la mère de l'autre s'appelait Eltéki [1]. Ces princes cherchèrent à dominer leur père, et ayant pris les armes, ils se disputèrent le pouvoir pendant trois ans. Comme Midrar affectionna davantage le fils d'Eroua, il l'aida à vaincre son adversaire et à le chasser de Sidjilmessa, mais il se vit bientôt enlever le trône par celui qu'il avait favorisé. La conduite tyrannique du nouveau souverain

[1] Dans les manuscrits, ce nom est ponctué de diverses manières ; aussi peut-on le lire *El-Baki*, *Baghi*, *Yefi*, etc. - Un manuscrit d'El-Bekri que j'ai sous les yeux porte *Thakia*.

envers les habitants de la ville et les membres de sa propre tribu amena sa déposition : on le déporta dans le Derâ et Midrar fut rétabli sur le trône. L'affection que Midrar continua à ressentir pour ce fils ingrat lui inspira l'idée de le faire rentrer au pouvoir, mais le peuple déjoua ce projet en déposant leur souverain et rappelant Meimoun, fils d'Eltéki. Ce prince portait le surnom d'El-Emîr [1]. En l'an 253 (867), à la suite de ces événements, Midrar mourut et termina ainsi un règne de quarante cinq ans. Meimoun, son fils et successeur, mourut en 263 (876-7). Son fils Mohammed, partisan dévoué de la doctrine eibadite, lui succéda et mourut en 270 (883-4). Elîçâ, fils d'El-Montaçer [Midrar], le remplaça. Ce fut sous le règne d'Elîçâ qu'Obeid-Allah, le fatemide, accompagné de son fils, Abou-'l-Cacem, arriva à Sidjilmessa. Elîçâ ayant été prévenu d'avance par El-Motaded [le khalife abbacide], eut quelques soupçons du véritable caractère des deux voyageurs, et comme il était tout dévoué à la cour de Baghdad, il les fit incarcérer. Abou-Abd-Allah le chîite, qui venait d'occuper Raccada et renverser la dynastie Aghlebide, se mit en marche afin de délivrer les prisonniers. Elîçâ sortit à la tête des Miknaça pour le repousser ; mais il essuya une défaite, et perdit la vie après qu'Abou-Abd-Allah eut emporté d'assaut la ville de Sidjilmessa. Ceci se passa en l'an 296 (908-9). Le vainqueur se fit aussitôt amener Obeid-Allah et son fils afin de leur prêter le serment de fidélité. Obeid-Allah ayant ainsi recouvré la liberté, prit le titre d'El-Mehdi *(le bien dirigé)*, et repartit pour l'Ifrîkïa après avoir confié le gouvernement de la ville conquise à Ibrahîm-Ibn-Ghaleb-el-Mezati, personnage éminent de la tribu de Ketama.

Deux années plus tard, le peuple de Sidjilmessa se souleva contre son gouverneur Ibrahîm, et l'ayant tué ainsi que les autres fonctionnaires ketamiens, il proclama la souveraineté d'El-Feth, petit-fils de Midrar. El-Feth, surnommé Ouaçoul, était fils de Meimoun, fils d'Eltéki, et professait la religion eibadite. Il mourut vers la fin du troisième siècle, peu de temps après son

---

[1] Variante : *El-Amîn (le sûr, le fidèle).*

avènement au trône. Ahmed, son frère et successeur, exerça l'autorité souveraine jusqu'à l'an 309 (921-2), quand Messala-Ibn-Habbous, général d'Obeid-Allah-el-Mehdi, et commandant de l'armée ketamo-miknacienne, soumit encore le Maghreb. S'étant emparé de Sidjilmessa, il fit prisonnier Ahmed-Ibn-Meimoun et donna le commandement de la ville à un cousin de celui-ci, nommé El-Motezz. Le nouveau gouverneur, qui était fils de Mohammed, fils de Bessader, fils de Midrar, se déclara indépendant bientôt après sa nomination. Il mourut en 321 (933), peu de temps avant la mort d'El-Mehdi. Abou'l-Montacer-Mohammed, fils et successeur d'El-Motèzz, mourut au bout de dix [jours] et son fils, El-Montacer-Semgou, fut revêtu de l'autorité souveraine. Comme ce prince était très-jeune, sa grand'mère s'empara des rênes du gouvernement, mais au bout de deux mois, elle se les laissa arracher par Mohammed, fils d'El-Feth et petit-fils de Meimoun.

Pendant ces derniers temps, les Fatemides avaient eu à combattre Ibn-Abi-'l-Afïa et à comprimer les mouvements qui eurent lieu à Tèhert, et comme l'insurrection d'Abou-Yezîd survint ensuite et les empêcha de porter leurs armes dans les provinces éloignées, Mohammed en profita pour se rendre indépendant. Il colora cette démarche en faisant célébrer la prière publique au nom du khalife abbacide. Ayant alors renoncé à la religion des kharedjites, il embrassa la croyance orthodoxe des sonnites et prit le surnom d'Es-Chaker-Lillah *(le reconnaissant envers Dieu)*. Il fit même battre monnaie portant son nom et son titre honorifique. Ces pièces furent appelées *dirhems chakeriens*, à ce que nous apprend Ibn-Hazm.

Le même auteur nous fournit, au sujet de ce prince, les renseignements suivants : « Il gouverna avec une justice admirable ;
» mais, quand les Fatemides furent parvenus à comprimer les
» révoltes qui avaient occupé jusqu'alors toute leur attention, il
» se vit menacer par Djouher-el-Kateb, général de Moëzz-li-Dîn-
» Illah-Mâdd, qui, en l'an 347 (958-9), marcha contre le Ma-
» ghreb à la tête d'une armée composée de Ketamiens, de San-
» hadjiens et de troupes auxiliaires. Sidjilmessa succomba, et

» Mohammed-Ibn-el-Feth se réfugia dans Tasguedat, château
» situé à quelques milles de la capitale. Peu de temps après, il
» pénétra dans Sidjilmessa sous un déguisement, mais il fut
» reconnu et dénoncé par un homme de la tribu de Matghara.
» Djouher le fit arrêter et envoyer à Cairouan avec Ahmed-Ibn-
» Bekr, seigneur de Fez ; puis, il s'y rendit aussi. »

Les émissaires des Oméïades parvinrent ensuite à soulever le Maghreb contre les Fatemides et à faire reconnaître aux Zenata la souveraineté d'El-Hakem-el-Mostancer. Alors un fils d'Es-Chaker s'empara de Sidjilmessa et prit le titre d'El-Montacer-Billah *(soutenu par la grâce de Dieu)*. En l'an 352 (963), il fut détrôné par son frère, Abou-Mohammed, qui prit le titre d'El-Motezz-Billah *(l'exalté par l'appui de Dieu)*. Sous son règne la puissance des Miknaça tomba en décadence et céda devant celle des Zenata. En l'an 366 (976-7), Khazroun-Ibn-Felfoul, prince de la tribu de Maghraoua, marcha contre Sidjilmessa, défit l'armée qu'Abou-Mohammed-el-Motezz avait menée contre lui, et s'empara de la ville et du trésor royal. Abou-Mohammed mourut sur le champ de bataille, et sa tête fut envoyée à Cordoue avec la dépêche qui annonçait cette victoire. El-Mansour-Ibn-Abi-Amer, qui venait d'être chargé des fonctions de grand-chambellan à la cour des Oméïades, vit attribuer à sa haute fortune tout l'honneur du succès que son général avait rapporté. Khazroun obtint alors de lui le gouvernement de Sidjilmessa et il y fit célébrer la prière publique au nom du khalife Hicham ; de sorte que, pour la première fois, l'autorité des Oméïades fut reconnue dans toutes les villes du Maghreb-el-Acsa. Dès lors la puissance des Midrarides et des Miknaça disparut tout-à-fait et fut remplacée par celle des Maghraoua et des Beni-Ifren, ainsi que l'on verra dans l'histoire de ces peuples.

HISTOIRE DES BENI-ABI-'L-AFÏA, DYNASTIE MIKNACIENNE QUI RÉGNA A TEÇOUL.

Cette portion de la tribu de Miknaça qui vivait en nomade et parcourait les territoires du Moulouïa, de Guercîf et de Melîla ainsi que les plateaux qui avoisinent Tèza, Teçoul et Lokaï,

reconnaissait pour chefs les descendants d'Abou-Bacel, fils d'Abou-'d-Dahhak, fils d'Abou-Izzoul. Ce furent eux qui fondèrent la ville de Guercîf et le *ribat* de Tèza. Depuis la première invasion des Musulmans ils continuèrent à fréquenter les mêmes localités, et dans le troisième siècle de l'hégire ils eurent pour chefs Messala, fils de Habbous, et Mouça, fils d'Abou'-l-Afïa et petit-fils d'Abou-Bacel. Sous le gouvernement de Messala, leur puissance accrut à un tel point qu'ils soumirent toutes les peuplades berbères du territoire situé entre Tèza et Lokaï ; ils soutinrent même plusieurs guerres contre les Idrîcides, princes du Maghreb. Les victoires qu'ils remportèrent sur cette dynastie, qui était alors en pleine décadence, les rendirent maîtres d'une grande partie des plaines de ce pays.

Quand Obeid-Allah le fatemide étendit sa domination sur le Maghreb, ils le secondèrent en partisans dévoués; aussi, Messala-Ibn-Habbous étant devenu un des principaux généraux de ce monarque, obtint pour lui-même le gouvernement de Tèhert et du Maghreb central. En l'an 305 (917-8), Messala envahit le Maghreb-el-Acsa, s'empara de Fez, occupa Sidjilmessa et força Yahya-Ibn-Idrîs à reconnaître la souveraineté d'Obeid-Allah. Ayant alors laissé ce prince à Fez en qualité d'émir, il concéda les autres villes du Maghreb et les plaines de cette contrée à son propre cousin, Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa qui, en sa qualité d'émir des Miknaça, gouvernait déja, depuis quelque temps, Teçoul, Téza et Guercîf.

Après le retour de Messala à Cairouan, Yahya-Ibn-Idrîs commença des hostilités contre Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, pour le châtier d'avoir aidé le général fatemide à renverser la puissance des Idrîcides. En l'an 309 (921), Messala rentra en Maghreb à la tête d'une armée, et cédant aux instances d'Ibn-Abi-l'Afïa, il marcha contre Yahya et l'expulsa de Fez après l'avoir forcé à racheter sa liberté au prix de tous ses trésors. L'émir déposé se réfugia auprès de ses cousins, les princes de Basra et du Rîf.

Alors Messala installa Rîhan le ketamien dans le gouvernement de Fez, et s'en retourna à Cairouan où il mourut.

Dès ce moment, Ibn-Abi-'l-Afïa devint tout puissant en Maghreb.

En l'an 313 (925-6), El-Hacen, fils de Mohammed-Ibn-el-Cacem-Ibn-Idrîs, prince d'une bravoure extraordinaire et surnommé El-Haddjam *(le phébotomiste)*, parce qu'il frappait toujours ses adversaires dans la veine du bras, réussit à surprendre la ville de Fez, à en tuer le gouverneur, Rîhan, et à s'y faire reconnaître comme souverain. Ibn-Abi'l-Afïa entreprit de le combattre, mais il perdit son fils, Minhal-Ibn-Mouça, et deux mille de ses Miknaciens dans une bataille qui eut lieu à Ouadi-'l-Matahen (*rivière des moulins*), dans la plaine d'Addad, entre Tèza et Fez. A la suite d'une nouvelle rencontre, El-Haddjam subit une défaite, et rentra à Fez avec les débris de son armée. Il y succomba, victime d'une trahison indigne : Hamed-Ibn-Hamdan-el-Hemdani, [1] l'officier auquel il avait confié le commandement du quartier des Cairouanites, le jeta dans les fers et livra ensuite [cette partie de] la ville à Ibn-Abi-l-Afïa. Ce chef, qui était accouru en toute hâte sur l'invitation de Hamed, tourna aussitôt ses armes contre le quartier des Andalous et s'en empara. Abd-Allah-Ibn-Thâleba-Ibn-Mohareb-Ibn-Aboud, gouverneur de cette moitié de la ville, y trouva la mort.

Le vainqueur donna à Mohammed-Ibn-Thâleba, frère d'Abd-Allah, le commandement du quartier des Andalous et somma Hamed-Ibn-Hamdan de lui livrer El-Haddjam. Cet homme ressentit une telle répugnance à laisser verser le sang d'un rejeton du Prophète, qu'il fit évader son prisonnier. El-Haddjam tâcha alors de descendre du haut de la muraille au moyen d'une corde, mais ayant eu le malheur de se laisser tomber, il se cassa la jambe et mourut trois jours après, dans le quartier des Andalous où ses amis l'avaient transporté secrètement. Hamed lui-même dut se retirer à El-Mehdïa pour éviter la colère d'Ibn-Abi-'l-Afïa.

Maître de Fez et du Maghreb entier, Ibn-Abi-'l-Afïa força les

---

[1] L'auteur du *Cartas* ajoute que cet homme appartenait à la tribu berbère des Auréba.

Idrîcides à se réfugier dans leur forteresse de Hadjer-en-Nesr, auprès d'El-Basra. Il alla ensuite les y attaquer à plusieurs reprises, et les ayant fait bloquer par un corps de troupes sous les ordres d'[Ibn] Abi-'l-Feth, un de ses généraux, il partit, l'an 319 (931), pour Tlemcen. Avant de se mettre en marche, il choisit son fils Medîn pour lieutenant, et l'établit dans le quartier des Cairouanites comme gouverneur du Maghreb-el-Acsa. Il remplaça en même temps Mohammed-Ibn-Thâleba, commandant du quartier des Andalous, par Toual-Ibn-Abi-Yezîd. Arrivé à Tlemcen, il en détrôna le souverain, El-Hacen, fils d'Abou-'l-Aïch, fils d'Eïça, fils d'Idrîs, fils de Mohammed, fils de Soleiman-Ibn-Abd-Allah. Celui-ci était entré en Maghreb quelque temps après son frère Idrîs l'ancien. El-Hacen se retira à Melîla, île [située près] du Molouïa, et Ibn-Abi-'l-Afïa reprit la route de Fez.

Le khalife [oméïade] En-Nacer s'étant déjà acquis beaucoup de partisans en Maghreb, essaya alors, par des promesses très-séduisantes, de gagner l'appui d'Ibn-Abi-'l-Afïa, et parvint à le détacher du parti des Fatemides. Obeid-Allah-el-Mehdi apprit bientôt que son ancien serviteur venait de faire proclamer la souveraineté d'En-Nacer du haut de toutes les chaires du Maghreb, et pour punir cet acte de trahison, il y envoya une armée sous la conduite du général miknacien, Hamîd-Ibn-Isliten, neveu de Messala et commandant militaire de Tèhert. Hamîd se mit en campagne, l'an 321 (933), et ayant rencontré Ibn-Abi-'l-Afïa dans la plaine de Messoun, il parvint, après quelques jours d'escarmouches, à le surprendre dans une attaque de nuit.

Ibn-Abi-'l-Feth, averti que son maître, Ibn-Abi-'l-Afïa, s'était réfugié dans Teçoul, leva précipitamment le siége de Hadjer-en-Nesr et abandonna son camp aux troupes de la forteresse qui s'étaient mises à sa poursuite. Hamîd continua sa marche vers Fez, et trouvant que Medîn, fils de Mouça, s'était enfui de cette ville pour rejoindre son père, il y installa comme gouverneur Hamed-Ibn-Hamdan, qui l'avait accompagné. Ayant ainsi soumis le Maghreb, il s'en retourna en Ifrîkïa.

Après la mort d'Obeid-Allah le fatemide une nouvelle révolte

éclata dans le Maghreb : Ahmed-el-Djodami, fils de Bekr-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Sehl, tua Hamed-Ibn-Hamdan et envoya sa tête à Ibn-Abi-'l-Afïa. Celui-ci la fit porter à Cordoue pour être présentée à En-Nacer, puis, il se rendit encore maître du pays entier.

En l'an 323 (935), l'eunuque Meiçour, général d'Abou'l-Cacem, le khalife fatemide, pénétra dans le Maghreb, et, sur la nouvelle qu'Ibn-Abi-l'-Afïa s'était enfermé dans la forteresse de Locaï pour ne pas risquer une bataille, il alla faire le siége de Fez. Voulant alors mettre en pratique une ruse de guerre, il attira dans une conférence Ahmed-Ibn-Bekr, gouverneur de la ville, et le fit arrêter et conduire à El-Mehdïa. Indigné de cette trahison, le peuple de Fez prit pour chef Hacen-Ibn-Cacem-el-Louati et se disposa à faire une vigoureuse résistance. Meiçour les tint assiégés jusqu'à ce qu'ils consentirent à reconnaître la souveraineté des Fatemides et à leur payer tribut. En se retirant, il confirma Hacen-Ibn-Cacem dans le gouvernement de la ville. Tournant ensuite ses armes contre Ibn-Abi-'l-Afïa, il lui livra plusieurs batailles dans une desquelles il fit prisonnier El-Bouri, fils de ce chef. El-Bouri fut envoyé à El-Mehdïa, et son père, accablé par le dernier revers qu'il avait essuyé, quitta le Maghreb et traversa les territoires du Molouïa et d'Outat pour se réfugier dans le Désert. Meiçour reprit le chemin de Cairouan, et en passant auprès d'Archgoul, il en arrêta le gouverneur, Idrîs-Ibn-Ibrahîm (descendant de Soleiman-Ibn-Abd-Allah, frère d'Idrîs l'ancien), qui s'était présenté devant lui dans l'espoir de gagner sa bienveillance par l'offre d'un cadeau. Après avoir enlevé à ce prince toutes ses richesses, il le remplaça par Abou-'l-Aïch-Ibn-Eïça, membre de la même famille. De là il se porta rapidement vers Cairouan où il arriva en l'an 324 (935-6).

Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa quitta alors le Désert et reprit possession de tous ses états. Ayant accordé le gouvernement du quartier des Andalous à Abou-Youçof-Mohareb-el-Azdi, le même qui avait converti en ville cette place qui n'était auparavant qu'une citadelle, il alla s'établir dans la forteresse de Koumat. Il marcha ensuite sur Tlemcen à la tête d'un renfort de troupes que

sur sa demande, En-Nacer, l'oméïade, lui avait expédié d'Espagne. Abou-'l-Aïch s'empressa d'abandonner cette ville pour aller s'enfermer dans Archgoul ; puis, en l'an 325, il s'enfuit au château qu'il s'était fait construire près de Nokour et laissa Archgoul au pouvoir de son adversaire. Celui-ci se dirigea ensuite contre la ville de Nokour et l'ayant emportée à la suite d'un siége, il la détruisit de fond en comble après en avoir tué le gouverneur Abd-el-Bediâ-Ibn-Saleh. Son fils Medîn, auquel il avait donné l'ordre d'assiéger Abou-'l-Aïch [1], obligea ce prince à livrer le château pour obtenir la paix.

Ibn-Abi-'l-Afïa, dont la fortune venait de prendre ainsi un grand ascendant, étendit promptement son autorité jusqu'à la frontière du pays de Mohammed-Ibn-Khazer, prince des Maghraoua et seigneur du Maghreb central. En l'an 327 (938-9), pendant qu'il travaillait de concert avec ce puissant voisin à fortifier la cause des Oméïades, la mort vint le surprendre [2].

Son fils Medîn, qu'il avait envoyé faire le siége de Fez, lui succéda dans le commandement du Maghreb, et s'y étant fait confirmer par En-Nacer, il contracta avec El-Kheir, fils de Mohammed-Ibn-Khazer, une alliance semblable à celle qui avait existé entre leurs pères. A la fin, cependant, cette bonne intelligence se troubla, et les deux chefs avaient déjà commencé à se faire la guerre, quand En-Nacer chargea son cadi, Monder-Ibn-Saîd, d'aller examiner la cause de la querelle et de travailler à un raccommodement. Monder remplit cette commission de manière à satisfaire les souhaits de son souverain.

En l'an 335 (946-7), Medîn vit arriver chez lui son frère El-Bouri qui s'était échappé du camp d'El-Mansour [le fatemide], pour aller se joindre à Abou-Yezîd. Ahmed-Ibn-Bekr-el-Djodami, qui avait accompagné El-Bouri, se rendit à Fez sous un déguisement et trouva bientôt l'occasion d'arracher le pouvoir au gouverneur, Hacen-Ibn-Cacem-el-Louati. Medîn et ses frères El-Bouri et Abou-'l-Monked, se partagèrent alors les états

---

[1] Les manuscrits et le texte imprimé portent ici *Abou-'l-Abbas.*

[2] Selon l'auteur du *Cartas,* il fut tué.

de leur père, de sorte qu'ils soutinrent, à eux trois, tout le poids des affaires. El-Bouri passa en Espagne, l'an 335, et fut reçu avec de grands honneurs par En-Nacer. S'étant alors fait confirmer dans l'exercice de son autorité, il repartit comblé de faveurs, et mourut en 345 (956-7), pendant qu'il assiégeait son frère Medîn dans la ville de Fez. Il eut pour successeur son fils, Mansour, lequel tint sa nomination d'En-Nacer. Le nouveau chef se rendit en Espagne, accompagné de son frère Abou-'l-Aïch, et reçut du khalife les mêmes témoignages de faveur que ce prince avait déjà accordés à leur père. Lors de la mort de Medîn, En-Nacer le remplaça par Abou-Monked. A la suite de cette nomination, les Maghraoua s'emparèrent de la province de Fez ainsi que de la ville, et établirent leur domination dans le Maghreb, d'où ils expulsèrent les Miknaça. Les vaincus rentrèrent dans les limites de leur ancien territoire, et Ismaîl, fils d'El-Bouri, passa en Espagne avec Mohammed, fils d'Abd-Allah et petit-fils de Medîn. En l'an 386 (996), pendant que le vizir El-Mansour-Ibn-Abi-Amer gouvernait l'empire espagnol, ils rentrèrent en Maghreb avec Ouadeh [général envoyé par le gouvernement oméïade], pour comprimer la révolte de Zîri-Ibn-Atïa. Ouadeh soumit tout le pays et rétablit ces chefs dans leurs états.

Quand Bologguîn-Ibn-Zîri [le sanhadjite] eut enlevé le Maghreb central aux Beni-Khazer, princes de la tribu des Maghraoua, les Miknaça formèrent une alliance avec lui, et s'attachèrent désormais à la dynastie zîride en qualité de sujets et d'auxiliaires. En l'an 405 (1014-5), Ismaîl, fils d'El-Bouri, mourut à Chelif, dans une des batailles que Hammad [prince de la famille zîride] livra à [son neveu] Badîs.

Les descendants de Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa continuèrent à régner jusqu'à l'apparition des Almoravides et la conquête du Maghreb par Youçof-Ibn-Tachefîn. El-Cacem, fils de Mohammed, fils d'Abd-er-Rahman, fils d'Ibrahîm, fils de Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, marcha contre les envahisseurs, et s'étant assuré le concours du peuple de Fez et l'appui des Zenata, lesquels venaient de perdre [leur chef] Moannecer le maghraouien, il rencontra l'armée almoravide auprès du Ouadi-Safîr et la mit en

pleine déroute. Youçof-Ibn-Tachefîn leva aussitôt le siége du château de Fazaz, et alla emporter d'assaut la ville de Fez après avoir dispersé les troupes zenato-miknaciennes qu'El-Cacem-Ibn-Mohammed avait voulu lui opposer. Passant ensuite dans le pays des Miknaça, il s'empara de la forteresse de Teçoul et tua El-Cacem.

Parmi les ouvrages que nous possédons sur l'histoire du Maghreb, il y en a qui placent la mort d'Ibrahîm, fils de Mouça-Ibn-Abi-l'Afïa, en l'an 405 (1014-5). Ibrahîm eut pour successeur un fils nommé Abd-Allah ou Abd-er-Rahman. Celui-ci mourut en 430 (1038-9), laissant l'autorité à son fils Mohammed. El-Cacem, fils de Mohammed, succéda au pouvoir après la mort de son père et perdit la vie à Teçoul en l'an 463 (1070-1), quand cette forteresse succomba aux assauts des Almoravides. La chute de la dynastie maghraouienne entraîna celle des Miknaça.

Encore de nos jours on trouve dans les montagnes de Tèza quelques fractions de la grande tribu des Miknaça. Elles ont continué à rester dans leur ancien territoire, bien que les différentes dynasties qui se sont succédées en Maghreb leur aient fait une guerre acharnée, et que plusieurs autres peuples soient venus se fixer dans leur voisinage. Ils sont renommés pour l'importance des impôts [dont ils ont reçu la concession] et pour la fierté de leur caractère. Les grands services qu'ils ont rendus au gouvernement dans ses expéditions militaires leur ont même acquis la faveur toute particulière de la dynastie régnante. Leurs cavaliers se comptent par centaines. Quelques débris de la tribu de Miknaça se trouvent dispersés dans l'Ifrîkïa et le Maghreb central, mais ils se sont mêlés avec les diverses peuplades qui habitent ces provinces.

Ayant terminé la notice des tribus issues d'Ourstîf, nous passerons aux Berbères-Beranès [1], peuples dont nous avons à traiter l'histoire.

HISTOIRE DES BERBÈRES-BERANÈS [DESCENDUS DE BERNÈS].

Nous commencerons cette section de notre ouvrage par un

---

[1] Pour *Beranès* l'auteur a mis, par mégarde, *Zenata*.

chapitre sur les Hoouara et par l'indication des branches dans lesquelles ce peuple se partagea. Nous y ajouterons une esquisse de leur histoire jusqu'à l'époque de leur dispersion dans les provinces de l'Ifrîkïa et du Maghreb.

Les généalogistes arabes et berbères s'accordent à regarder la tribu de Hoouara comme issue de Hoouar, fils d'Aurîgh, fils de Bernès. Nous devons toutefois faire observer que parmi eux il y en a qui prétendent rattacher les Hoouara aux Arabes du Yémen, en les faisant descendre tantôt d'Amela, rejeton de Codâa, et tantôt d'El-Misouer, fils d'Es-Sekacek, fils de Ouathel, fils de Himyer. Veulent-ils exposer cette filiation avec plus de précision, ils disent qu'El-Misouer était fils d'Es-Sekacek, fils d'Achrès, fils de Kinda, et que Hoouar était fils d'Aurîgh, fils de Khabbouz, fils d'El-Mothanna, fils d'El-Misouer. Ils donnent aussi le nom d'*Enfants de Tîski* aux Hoouara, aux Sanhadja, aux Lamta, aux Guezoula et aux Heskoura, et ils regardent El-Misouer comme l'aïeul de toutes ces tribus.

Selon eux, El-Misouer arriva, par hasard, au milieu des Berbères, et s'étant arrêté chez les fils de Zeddjîk [ou Zahhîk-] Ibn-Madghis-el-Abter ; savoir, Loua, Darîs, Addas et Nefous, il obtint d'eux, en mariage, leur sœur Tîski-el-Ardja *(la boiteuse)*. De cette union, disent-ils, naquit El-Mothenna, père de Hoouar. Après [la mort d'] El-Misouer, Tîski épousa Acîl, fils de Zéazâ et père des Sanhadja, des Lamta, des Guezoula et des Heskoura, renseignement que nous aurons plus tard l'occasion de rappeler. Ainsi ces quatre individus étaient frères utérins d'El-Mothanna, et ils formaient avec lui la famille appelée les Enfants de Tîski.

Les mêmes généalogistes disent : « D'El-Mothenna, fils d'El-» Misouer, naquit Khabbouz, lequel engendra Rîgh, le même que » l'on nomme Aurîgh-Ibn-Bernès, et de lui se propagèrent » toutes les branches des Hoouara. » Ils rapportent ensuite que cette tribu fut appelée Hoouara parce qu'El-Misouer, s'étant trouvé en Maghreb après avoir parcouru plusieurs pays, avait prononcé ces paroles : « nous voici *hoouarisés* » [c'est-à-dire, *arrrivés où nous ne pensions pas nous rendre.*]

Voilà ce que racontent certains généalogistes berbères, mais

je dois déclarer, tout en avouant que Dieu seul en sait la vérité, que leur récit porte toutes les marques d'une histoire forgée à plaisir et que cela saute même aux yeux. Je trouve la confirmation de mon opinion dans les paroles des généalogistes berbères les plus exacts, tels que Sabec et ceux de son école : ils disent que les tribus issues d'Addas, fils de Zahhîk, rentrent toutes dans la catégorie de celles descendues de Hoouar ; et cela pour la raison que celui-ci avait épousé la mère d'Addas après qu'elle eut perdu son mari Zahhîk, et qu'il avait élevé Addas. Or, dans la première manière de tracer la filiation de Hoouar nous voyons que Zahhîk devait être son ancêtre, car El-Mothenna, bisaïeul de Hoouar, était fils de Tîski, laquelle était fille de Zahhîk. Hoouar serait donc le cinquième descendant de Zahhîk; comment aura-t-il pu épouser la femme de ce même Zahhîk ? l'absurdité y est évidente. Quant à la seconde filiation de Hoouara, elle a paru à leurs généalogistes plus conforme à la vérité que la première.

Les tribus sorties de la souche de Hoouara sont très-nombreuses ; et la plupart de celles qui tirent leur origine d'Aurîgh, père de Hoouar, portent aussi le nom de Hoouarides parce que Hoouar était le fils aîné et parce que sa renommée surpassait celle de ses frères. Aurîgh avait quatre fils : Hoouar, Maggher, Calden et Meld. Chacun d'eux fut l'aïeul de plusieurs tribus que l'on désignait collectivement comme les enfants de Hoouar.

Selon Ibn-Hazm, la tribu de Maggher se partagea en quatre branches : les Maouès, les Zemmor, les Keba et les Mesraï. A celles-ci Sabec-el-Matmati et ses disciples ajoutent les Ourîdjen, les Mendaça et les Kerkouda.

Les Calden formèrent quatre branches : les Comsana, les Ourstîf, les Bîata [1] et les Bel. Sur ce point, Sabec et Ibn-Hazm sont d'accord.

Les Meld se composèrent des Melîla, des Satat, des Ourfel, des Ouacîl et des Mesrata. Ibn-Hazm et Sabec, qui nous ont fourni les noms de ces ramifications, ajoutent qu'elles provien-

---

[1] Variante : *Bîana.*

nent de la souche de Lehan, fils de Meld. Quelques-uns citent une autre tribu lehanide appelée Ounîfen.

Les tribus issues de Hoouar sont, d'abord les Beni-Kemlan, puis les Melîla, dit-on, ensuite les Gharîan, les Ouergha, les Zeggaoua, les Mecellata [ou Meslata] et les Medjrîs. Les cinq dernières sont indiquées par les généalogistes berbères. A cette liste on ajoute quelquefois les Ounîfen, tribu dont on regarde actuellement les Medjrìs comme faisant partie. Sabec et les généalogistes qui suivent son autorité considèrent les Beni-Kemlan comme une branche des Ourîdjen, enfants de Maggher; ils disent aussi que cette même tribu se subdivisait en plusieurs ramifications, telles que les Beni-Kîci, les Ourtagot, les Tîçoua [1], et les Heiouara.

Plusieurs tribus descendues d'Addas, fils de Zahhîk, sont comptées aussi parmi les Hoouara. C'est ainsi qu'Ibn-Hazm s'accorde avec les disciples de Sabec et avec leur maître à représenter les Heragha, les Terhouna [2], les Ouchtata, les Andara, les Henzouna, les Autîta et les Sanbera comme peuplades hoouarides.

Lors de la conquête musulmane, toutes les tribus portant le nom générique de Hoouara, tant celles qui remontent leur origine à El-Abter que celles qui ont Bernès pour ancêtre, habitaient la province de Tripoli et la partie du territoire de Barca qui en est voisine; fait que rapportent également El-Masoudi et El-Bekri. Les unes possédaient des demeures fixes, les autres vivaient en nomades. Parmi elles, il s'en trouva une qui traversa les sables jusqu'au Désert et s'établit à côté des Lamta porteurs du voile, qui habitaient auprès de Gaugaua [3], localité située dans le pays des Noirs, vis-à-vis l'Ifrîkïa. On reconnaît l'origine hoouaride de cette peuplade au nom qu'elle porte et qui est une altération du mot *Hoouara*; car, ayant changé le *ou* de ce

---

[1] L'orthographe de ces noms est incertaine, les manuscrits offrant beaucoup de variantes.

[2] Ci-devant, page 171, ce nom est écrit *Terehna*.

[3] Le Gaugaua d'Ibn-Khaldoun est sans doute le *Kaukau* d'Ibn-Batouta, ville située sur le Niger, au sud-est de Tenboktou.

mot en un espèce de *k* dont le son est l'intermédiaire du *k* doux et du *k* guttural, ils en ont formé *Heggar*[1].

Les Hoouara se firent d'abord remarquer par la part active qu'ils prirent à la grande apostasie des Berbères et aux guerres qui en furent la suite ; ils se distinguèrent plus tard par leur engouement pour les doctrines kharedjites, et surtout pour celle des Eibadites. Abd-el-Ouahed-Ibn-Yezîd, un de leurs chefs, aida Okacha-el-Fezari dans sa révolte contre Handala [l'émir arabe]. Les deux partis se firent une guerre acharnée jusqu'à ce qu'en l'an 124 (741-2), sous le règne de Hicham-Ibn-Abd-el-Mélek, Handala défit ses adversaires et les tailla en pièces.

Yahya-Ibn-Founas, un autre chef hoouaride, prit les armes contre Yezîd-Ibn-Hatem, et, en l'an 156 (772-3), il réunit sous ses drapeaux une grande partie de sa tribu ainsi que de plusieurs autres. Abd-Allah-Ibn-es-Samt-el-Kindi, le général qui commandait à Tripoli, marcha contre le chef insurgé en suivant le bord de la mer[2], et le força à prendre la fuite après lui avoir tué la plupart de ses partisans hoouarides. Modjahed-Ibn-Moslem, membre de la tribu de Hoouara, fut un des généraux qui combattirent pour Abd-er-Rahman-Ibn-Habîb. Plus tard, quelques-uns de leurs guerriers les plus distingués passèrent en Espagne avec Tarec et y établirent leur séjour. Parmi les descendants de ces émigrés on remarqua la famille d'Amer-Ibn-Ouehb, émir qui gouverna Ronda sous les Almoravides, et les Beni-Dou-'n-Noun, famille qui enleva cette ville aux Amer-Ibn-Ouehb et qui s'empara

---

[1] Ibn-Batouta nous apprend, dans le récit de son voyage au pays des Noirs, (voyez le *Journal Asiatique* de 1843), qu'en revenant de ces contrées, il lui fallut un mois pour traverser le territoire des Heggar, et qu'en sortant de cette région, il atteignit les oasis de Touat. En effet, les *Haggar* occupent encore le pays qui s'étend au sud de Touat et à l'ouest de Ghat, ville du Fezzan.

[2] Dans la traduction, nous n'avons pas essayé de rendre les mots *bi-souarïa min souahilihim,* qui peuvent signifier *à Souarïa dans le pays du littoral*, ou bien : *avec la cavalerie fournie par les populations du littoral.* Si l'on admet cette dernière explication, il faut supposer que le mot persan *souvaria (cavalerie)* ait été admis dans la langue arabe.

aussi de Tolède. Citons encore les Beni-Rezîn, seigneurs d'Es-Sehla [1].

En l'an 196 (811-2), les Hoouara se révoltèrent contre Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb, et conduits par Eïad-Ibn-Ouehb, un de leurs chefs, ils mirent le siége devant la ville de Tripoli, l'emportèrent d'assaut et la ruinèrent de fond en comble. Abou-'l-Abbas, fils d'Ibrahîm, marcha contre eux, d'après l'ordre de son père, et les ayant défaits dans une bataille sanglante, il releva la ville de ses ruines. Abd-el-Ouehhab-Ibn-Rostem, seigneur de Tèhert, courut alors au secours des Hoouara qui avaient invoqué son appui, et les rallia sous ses drapeaux ainsi que plusieurs fractions de la tribu de Nefouça. Il mit alors le siége devant Tripoli et y tint Abou-'l-Abbas étroitement bloqué. Sur ces entrefaites, Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb mourut à Cairouan, et Abou-'l-Abbas, qu'il avait déjà désigné comme successeur du trône, décida Abd-el-Ouehhab à se retirer dans le pays des Nefouça après avoir acheté la paix en cédant aux assiégeants les campagnes de la province de Tripoli.

Plus tard, les Hoouara devinrent les alliés de l'empire et prirent part à la conquête de la Sicile. Zouaoua-Ibn-Néam-el-Half, un de leurs chefs, assista à ce triomphe des armes musulmanes. A une époque encore plus récente ils déployèrent une grande audace pendant la révolte d'Abou-Yezîd, le nekkarien, dont ils avaient embrassé la cause aussitôt qu'il se fut rendu maître du Mont-Auras et de Mermadjenna, localités qu'ils habitaient alors. Pendant cette guerre les Hoouara, et les Beni-Kemlan surtout, commirent des forfaits épouvantables. Après la mort d'Abou-Yezîd, Ismaîl-el-Mansour envahit leur pays à l'improviste et châtia les Beni-Kemlan si rudement, que depuis lors on n'a plus entendu parler d'eux. A partir de cette défaite, les Hoouara eurent à supporter la domination de toutes les dynasties qui se

---

[1] Es-Sehla *(la plaine)* fut le nom d'un territoire très-considérable appelé maintenant *corregimiento de Albarracin*, et dont la capitale était Santa-Maria de Albarracin *(Ibn-Rezîn)*. — Voyez le *Makkari* de M. de Gayangos, vol. I, page 378. On trouvera dans ce savant et utile ouvrage des renseignements sur les Beni-Rezîn.

sont succédées en Ifrîkïa ; aussi, partout où ils se trouvent, on les voit réduits au rang de peuples tributaires.

Quelques débris de cette tribu se rencontrent en Egypte, où les uns s'adonnent à la culture de la terre et les autres font le métier de batelier ou de berger.

Entre Barca et Alexandrie on trouve une peuplade hoouaride appelée El-Methaïna. Elle mène une vie nomade et accompagne partout les Azza, branche de la tribu soleimide des Héïb. Il s'en trouve encore sur les plateaux de l'Ifrîkïa, depuis Tebessa jusqu'à Mermadjenna, et de là jusqu'à Bédja. Ils y vivent en nomades et sont comptés au nombre des Arabes pasteurs de la tribu de Soleim, auxquels, du reste, ils se sont assimilés par le langage et l'habillement ainsi que par l'habitude de vivre sous la tente. Comme eux aussi ils se servent de chevaux pour monture, ils élèvent des chameaux, ils se livrent à la guerre et ils font régulièrement la station du Tell dans l'été et celle du Désert dans l'hiver. Ils ont oublié leur dialecte berbère pour apprendre la langue plus élégante des Arabes, et à peine comprennent-ils une seule parole de leur ancien idiôme.

C'est à côté de Tebessa que l'on rencontre la première de ces peuplades hoouarides ; elle s'appelle les Beni-Ounîfen et obéit à la famille de Soleim [ou Selîm], fils d'Abd-el-Ouahed, fils d'Asker, fils de Mohammed, fils de Bâra, fils de Hannach[1]. Elle reconnaît en seconde ligne l'autorité de la famille de Zeitoun, fils de Mohammed, fils de Bâra, et celle de la famille de Dahman, petit-fils de Bâra. Avant d'avoir choisi leurs chefs parmi les descendants de Bâra, les Ounîfen les prenaient dans la maison de Saïa, une autre de leurs familles. Leur territoire se compose de la plaine de Tebessa et de celle de Mermadjenna ainsi que des lieux voisins.

Immédiatement à l'orient de cette tribu on trouve les Caïser, autre branche de la même souche. Ce peuple reconnaît tantôt l'autorité de la maison des Zéazâ et tantôt celle des fils de Haracat, familles dont l'origine remonte à un ancêtre commun, nommé

---

[1] Ce Hannach doit être l'ancêtre des Hanancha, peuple qui habite encore la région indiquée ici par notre auteur. *Hanancha* est le pluriel de *Hannach*.

Moumen. Ils habitent la plaine d'Obba et le territoire situé entre cette ville et Laribus. Du côté de l'orient ils ont pour voisins les Besoua, autre tribu de la même race.

Les Besoua ont pour chefs les fils de Soleiman-Ibn-Djamê, membre de la famille Remamna [les Romman]. Le commandement en second appartient à la tribu d'Ourmana. Les Besoua occupent la région qui s'étend depuis Toborsoc jusqu'à Hamma et de là à Zongar, chaîne de montagnes qui entoure la plaine et le littoral de Tunis.

Ils ont pour voisins, dans le pays situé entre la mer et Bédja une autre peuplade hoouarienne appelée les Beni-Soleim [ou Selîm]. Avec ceux-ci demeure une tribu d'Arabes modérites, descendue de Hodeil-Ibn-Modreka-Ibn-el-Yas, qui abandonna les territoires qu'elle occupa dans le Hidjaz pour accompagner les Arabes hilaliens, lors de la migration de ceux-ci en Maghreb. Établie dans cette partie de l'Ifrîkïa, elle s'est tellement incorporée avec les Beni-Soleim qu'on la regarde maintenant comme une population hoouaride.

Avec les Besoua se trouve aussi une peuplade rîahide qui fait remonter son origine à Otba-Ibn-Malek-Ibn-Rîah. Elle est regardée comme faisant partie de cette tribu hoouaride dont elle suit, du reste, les habitudes nomades. Elle est soumise à l'impôt ainsi que les Besoua.

Dans la même localité on trouve une tribu arabe descendue de Mirdas-Ibn-Soleim. Elle s'appelle les Beni-Habîb et se donne pour ancêtre le nommé Habîb-Ibn-Malek. De même que toutes les tribus hoouarides elle paie l'impôt.

Les campagnes de l'Ifrikïa servent encore d'habitation à plusieurs autres populations nomades dont la majeure partie appartient aussi à la tribu de Hoouara. Elles s'occupent à élever des bœufs et des moutons ; elles se servent de chevaux pour monture, et elles paient au sultan de l'Ifrîkïa quelques contributions dont le montant est réglé par les agents du fisc qui prennent pour base de leur travail certains principes dont ils ne s'écartent pas. Elles sont aussi dans l'obligation de fournir un contingent d'hommes au sultan toutes les fois qu'il leur en fait la demande. En récom-

pense de ce service, leurs chefs jouissent de plusieurs fiefs et tiennent, à la cour, un rang très-honorable à côté des autres commandants de populations nomades.

Dans la province de Tripoli, ancienne demeure des Hoouara, se trouvent encore quelques fractions de cette tribu, les unes établies à demeure fixe, les autres vivant en nomades. Les Arabes de la tribu de Debbab se les sont partagées comme sujets, ainsi qu'ils ont fait à l'égard de plusieurs autres peuplades. Depuis que l'autorité de l'empire [hafside] a cessé de se faire sentir dans ces contrées, ils tiennent les Berbères sous leur domination; les traitant en esclaves corvéables à merci, et se servant d'eux comme auxiliaires dans leurs courses nomades et dans leurs expéditions militaires. Telle est la position des Terhouna et des Ourfla, tribus nomades, ainsi que des Medjrîs, tribu-branche des Ounîfen qui demeure à Zenzour, village situé dans les dépendances de Tripoli.

Sur la frontière de cette province, du côté de Sort et de Barca, se tient une tribu hoouaride appelée les Mesrata. Nombreuse encore et très-puissante, elle ne paie qu'une faible redevance aux Arabes, tribut qu'elle a l'air d'acquitter par condescendance. Comme elle s'occupa principalement du commerce, elle fait de fréquentes expéditions en Egypte et à Alexandrie. Ses marchands visitent aussi le Djerîd de l'Ifrîkïa et le pays des Noirs, voyage qu'ils ont encore aujourd'hui l'habitude d'entreprendre.

Il faut maintenant savoir qu'au midi de Tripoli et de Cabes on voit une chaîne de montagnes qui s'étend de l'ouest à l'est, et dont l'extrêmité occidentale s'appelle le Djebel-Demmer. Cette partie de la chaîne est habitée par des peuplades louatiennes ainsi que la plaine qui se prolonge de là vers l'orient jusqu'à Cabes et Sfax. De l'autre côté, vers l'est, on trouve des peuplades nefouciennes. Le [Djebel-Demmer] a sept journées de longueur. A son extrêmité orientale s'élève le Djebel-Nefouça, montagne située à trois journées au midi de Tripoli et portant aussi une longueur de sept journées. On y trouve une nombreuse population composée de Nefouça, de Maghraoua, et de quelques familles sedratiennes. A l'est du Djebel-Nefouça on rencontre le Djebel-

Meslata, qui s'étend jusqu'à la ville de Sort et de là à Barca. Plusieurs tribus hoouarides y font leur séjour ainsi que dans la région qui sépare cette montagne de la ville de Mesrata. La chaîne tripolitaine traverse les territoires occupés par les Hoouara, les Nefouça et les Louata et se termine par le Mont-Meslata. C'est là où fleurissait, avant la conquête musulmane, la ville de Sabra, chef-lieu des Nefouça.

Barca fait aussi partie du territoire habité par les Hoouara. Zouîla, ville de la province de Barca, fut gouvernée par des rois appartenant à la famille hoouaride des Beni-Khattab. C'était la capitale de leurs états, et on la désignait par le nom du Zouîla des Beni-Khattab. Après la ruine de leur ville, cette famille passa dans le Fezzan, pays du Désert, où elle fonda un empire qui dura jusqu'au sixième siècle de l'hégire, quand Caracoch le Ghozz, surnommé En-Naceri, et mamlouk de Téki-ed-Dîn, neveu de Saladin, vint de l'Egypte et se rendit maître du Fezzan après s'être emparé de Zella et d'Audjela. Dans notre chapitre sur Ibn-Ghanîa de Maïorque, membre de la tribu almoravide des Messoufa, nous aurons l'occasion de parler de Caracoch. Mohammed-Ibn-Khattab-Ibn-Isliten-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Sanfel-Ibn-Khattab, le dernier roi de cette dynastie, tomba entre les mains du vainqueur et mourut dans les tortures. On l'avait mis à la question afin de le forcer à livrer ses trésors. Telle fut la fin de cette dynastie hoouaride.

Plusieurs endroits du Maghreb portent le nom de Hoouara parce qu'ils sont habités par des fractions de cette tribu. Elles y font paître des troupeaux de moutons, mais étant accablées d'impôts, elles ne montrent plus cette fierté et cette indépendance qui les distinguaient autrefois quand leurs nombreux guerriers s'illustraient par des victoires. Dispersées maintenant et affaiblies, elles sont tombées dans l'avilissement et subissent ainsi les décrets du Tout-Puissant. Parmi ces peuplades, une des mieux connues est celle du Maghreb central qui habite le Djebel-Hoouara, montagne qui domine la ville d'El-Bat'ha. On y rencontre aussi des Mesrata et d'autres familles de la même souche. Ils reconnaissent tous les Beni-Ishac pour chefs. On raconte que cette

montagne avait appartenu aux Beni-Iloumi, et qu'après la chute de leur puissance, les Hoouara vinrent s'y établir. Ils choisirent d'abord leurs chefs parmi les Beni-Abd-el-Azîz, une de leurs familles ; mais dans la suite, les princes de la Calâ [-Beni-Hammad] les placèrent sous le commandement d'Ishac, cousin des Abd-el-Azîz. L'autorité passa d'Ishac à ses descendants, et son fils aîné, Mohammed, bâtit la forteresse appelée Calâ-t-Hoouara. Haïoun, frère de ce Mohammed, hérita du pouvoir et le transmit à ses enfants. Quand les Beni-Abd-el-Ouad eurent établi leur domination dans le Maghreb central, la famille de Haïoun s'attacha à leur fortune, et Yacoub, fils de Youçof et petit-fils de Haïoun, reçut du sultan Abou-Tachefîn le commandement des Beni-Toudjîn, peuple que ce prince venait de soumettre et rendre tributaire. Yacoub remplit sa tâche avec une grande habileté, ayant réussi à soumettre le pays et à dompter la fierté de cette tribu orgueilleuse. Quand les Mérinides enlevèrent le Maghreb central à la dynastie abd-el-ouadite, leur sultan, Abou-'l-Hacen, fit choix d'Abd-er-Rahman, fils de ce Yacoub, pour commander à la tribu [des Toudjîn]. Plus tard, il confia cette charge à Abd-er-Rahman-Ibn-Youçof, oncle du précédent, puis à Mohammed, fils d'Abd-er-Rahman. Dans la suite, la prospérité de cette branche des Hoouara s'évanouit, et la population de la montagne diminua rapidement par suite des attaques que les Beni-Abd-el-Ouad dirigèrent contre eux et de impôts oppressifs dont cette famille les accabla. Les Beni-Ishac perdirent alors toute leur influence, et ils sont restés dans la dégradation jusqu'à nos jours.

HISTOIRE DES AZDADJA, DES MESTAÇA ET DES ADJÎÇA, TRIBUS SORTIES DE LA GRANDE BRANCHE DE BERNÈS.

Les Azdadja, appelés aussi les Ouzdadja, descendent aussi de Bernès. Plusieurs généalogistes berbères les ont cependant comptés au nombre des tribus zenatiennes ; on a même avancé que les Azdadja sont zenatiens et les Ouzdadja hoouarides, faisant ainsi d'une seule et même tribu deux peuples distincts.

Les Azdadja, tribu autrefois très-nombreuse, habitaient le Maghreb central, aux environs d'Oran. Ils furent alors redou-

tables par leur puissance et se signalèrent plus d'une fois dans les révoltes et guerres qui désolèrent ce pays.

Les Mestaça, peuple qui vit confondu avec eux, sont regardés tantôt comme des Azdadja et tantôt comme une branche collatérale de la même souche ; leur ancêtre, Meçettas, ayant été, dit-on, frère d'Ouzdadj.

Parmi les membres de cette tribu qui se firent une certaine réputation, on remarque Chedjra-Ibn-Abd-el-Kerîm-el-Mestaci et Abou-Doleim-Ibn-Khattab. Celui-ci passa de Tlemcen en Espagne, et ses descendants tinrent un rang élevé parmi les légistes de Cordoue.

Les Beni-Mesguen, branche des Azdadja, demeuraient aux environs d'Oran quand Mohammed-Ibn-Abi-Aoun et Mohammed-Ibn-Abdoun, généraux au service des Oméïades espagnols, vinrent se concerter avec eux afin d'obtenir possession de cette ville. Pendant sept ans ces chefs gardèrent leur conquête au nom du sultan oméïade. Obeid-Allah-el-Mehdi, fondateur de la dynastie fatemide, s'empara alors de Tèhert, ville dont il donna le commandement à Doouas-Ibn-Soulat-el-Lehîci de la tribu de Ketama, et sur les instances de celui-ci, les Berbères embrassèrent le parti des Fatemides et allèrent mettre le siége devant Oran. Ce fut en l'an 297 (909-10) que les troupes fatemides se mirent en marche, et, soutenues par les Beni-Mesguen, elles prirent la ville d'assaut et la livrèrent aux flammes. Mohammed-Ibn-Abi-Aoun se mit sous la protection de Doouas qui, ayant ensuite fait rebâtir Oran, y installa le chef auquel il venait donner refuge. Cette ville devint alors plus belle que jamais.

A cette époque Tlemcen eut pour émirs une famille de princes idrîcides descendus d'Ahmed, fils de Mohammed, fils de Soleiman, frère d'Idrîs l'ancien ; et on y reconnaissait la souveraineté des Oméïades. Sous le règne d'Abou-'l-Cacem, fils d'Obeid-Allah-el-Mehdi, le commandement de Tèhert fut exercé par Abou-Malek-Yaghmoracen-Ibn-Abi-Chahma[1]. Les Berbères se révol-

[1] A la place d'*Abou-Malek*, au nominatif, les manuscrits et le texte imprimé portent *Aba-Malek*, à l'accusatif.

tèrent contre cet officier et le bloquèrent dans sa ville à l'époque où Ibn-Abi-'l-Afïa passa dans le Maghreb central afin d'y faire reconnaître l'autorité des Oméïades. Parmi les chefs qui se rallièrent en cette occasion à la cause des khalifes espagnols on remarqua Mohammed-Ibn-Abi-Aoun [1], seigneur d'Oran. Abou-'l-Cacem ayant alors envoyé son client, Meiçour, en Maghreb, à la tête d'une armée, Ibn-Abi-Aoun fit sa soumission à cet officier et obtint sa confirmation dans le commandement de la ville ; mais, après le départ du vainqueur, il embrassa de nouveau la cause des Oméïades. Peu de temps après, survint la révolte d'Abou-Yezîd. Tous les peuples berbères se soulevèrent alors contre les Fatemides, et les Zenata, qui étaient devenus très-puissants, se rallièrent au parti des Oméïades. Yala-Ibn-Mohammed-el-Ifreni [chef zenatien], qui avait été nommé gouverneur du Maghreb par En-Nacer, le souverain oméïade, fit savoir à ce prince que la soumission d'Ibn-Abi-Aoun n'était qu'apparente et que la haine des Azdadja pour les Zenata, haine entretenue par le proche voisinage des deux peuples, les empêchait d'être fidèles à l'empire oméïade. Par suite de ces représentations il obtint la permission de leur faire la guerre. Les Azdadja, cernés dans la montagne de Guedéra, en l'an 343 (954-5), furent écrasés et dispersés par Yala qui, aussitôt après cet exploit, mit le siége devant Oran et l'emporta d'assaut. La ville fut incendiée par son ordre ; une grande partie des Azdadja fut massacrée et les personnages les plus considérables de cette tribu émigrèrent en Espagne. Khazroun-Ibn-Mohammed, un de ces chefs, devint officier supérieur des troupes entretenues par le vizir El-Mansour-Ibn-Abi-Amer. Il servit ensuite sous El-Modaffer, fils d'El-Mansour, et, lors de la guerre des Oméïades contre Zîri-Ibn-Atïa, il accompagna le général Ouadeh en Maghreb. Ayant alors relevé la ville d'Oran qui n'était qu'un monceau de ruines, il s'y fixa avec sa famille et ses enfants qu'il envoya chercher à Ifgan où ils habitaient alors. Depuis cette époque les Azdadja sont demeurés dans l'avilissement

---

[1] Dans les manuscrits, ce nom est quelquefois écrit *Mohammed-Ibn-Aoun;* ce qui paraît être une erreur de copiste.

et la misère, ayant été réduits par leur faiblesse au rang de peuplade tributaire.

Les Adjîça [ou Adjdjîça], autre branche de la grande famille berbère de Bernès, remontent leur origine à Adjîça-Ibn-Bernès. Le mot *adjiça* signifie *ventre*; la forme berbère en est *Addis*, mais les Arabes l'ont altérée en substituant le *dj* au *d*. Ce peuple se distingua parmi les autres Berbères par son nombre et sa puissance. Il demeurait dans le voisinage des Sanhadja, et encore aujourd'hui sa postérité se trouve aux environs de Tedellis et dans les montagnes qui dominent El-Mecîla.

Une peuplade appartenant à cette tribu habitait la montagne de Calâ [-Beni-Hammad]. Comme elle avait combattu pour Abou-Yezîd, ce chef chercha un asile chez eux après sa défaite par El-Mansour [le khalife fatemide], et se fortifia dans la Calâ-Kìana [1] un de leurs châteaux, mais il ne put empêcher son adversaire d'y pénétrer de vive force. Plus tard, Hammad, fils de Bologguîn, choisit dans leur territoire l'emplacement d'une ville où il fixa son séjour. Cette résidence, dont l'étendue et la population prirent de rapides accroissements, devint la capitale des états hammadites et porta une grave atteinte à la puissance des Adjîça, qui furent enfin épuisés et réduits au dernier degré de la faiblesse par les guerres fréquentes qu'ils eurent à soutenir contre les Hammadites. Ils avaient essayé à plusieurs reprises de surprendre la forteresse de leurs ennemis ; ils avaient même suscité, parmi les descendants de Hammad, des rivaux aux souverains de cette dynastie ; mais ils périrent enfin, moissonés par l'épée. Quelque temps après, la Calâ des Beni-Hammad fut mis en ruine. Les territoires que les Adjîça possédaient dans la montagne devinrent l'héritage des Eïad, peuple formé d'un mélange d'Arabes hilaliens, et la montagne elle-même prit le nom de Djebel-Eïad. Un grand nombre d'Adjîça vivent encore dispersés parmi les autres tribus du Maghreb.

---

[1] Dans les manuscrits ce nom est très-souvent écrit *Ketama*, leçon tout-à-fait mauvaise.

NOTICE DES AURÉBA, TRIBU BERBÈRE DESCENDUE DE BERNÈS. — HISTOIRE DE SES APOSTASIES, SES RÉVOLTES ET SON SOULÈVEMENT EN FAVEUR D'IDRIS L'ANCIEN.

Parmi les tribus berbères les plus remarquables par leur nombre et leur puissance à l'époque de la conquète musulmane, on distingue les Auréba, les Hoouara, les Sanhadja et les Ketama, tous descendants de Bernès, et les Nefouça, les Zenata, les Matghara et les Nefzaoua, peuples qui tirent leur origine d'El-Abter. A cette époque, les Auréba occupèrent le premier rang parmi les tribus berbères, honneur qu'ils devaient à leur force numérique et à leur bravoure. Descendus d'Aureb, fils de Bernès, ils se partagèrent en plusieurs branches telles que les Lodjaïa, les Anfaça, les Nîdja, les Zehkoudja, les Mezyata, les Reghîoua et les Dîcouça.

Dans les temps qui précédèrent immédiatement la conquête, ils eurent pour émir Sekerdîd-Ibn-Zoufi-Ibn-Barezt-Ibn-Bezrîat. Ce chef les gouverna pendant soixante-treize ans et mourut en 71 de l'hégire (690 de J.-C.), après avoir vu les armées de l'islamisme envahir son pays. Il eut pour successeur Koceila-Ibn-Lemezm-el-Aurébi, lequel fut aussi chef de toutes les autres tribus descendues de Bernès. En l'an 55 (675), pendant qu'Abou-'l-Mohadjer se trouvait à Tlemcen, Koceila s'était révolté et occupait le Maghreb-el-Acsa avec ses Auréba et d'autres tribus. Vaincu par Abou-'l-Mohadjer, il embrassa l'islamisme pour éviter la mort, et il mérita, par sa conversion, la bienveillance de cet émir dont il devint l'ami et le compagnon. En l'an 62 (681-2), sous le khalifat de Yezîd, Ocba vint prendre, pour la seconde fois, le commandement de l'Ifrîkïa. A peine arrivé, il témoigna une grande antipathie pour Koceila à cause de l'amitié que ce chef portait à Abou-'l-Mohadjer. Celui-ci essaya, mais inutilement, d'obtenir pour son protégé la bienveillance du nouveau gouverneur. Ocba se mit alors en marche pour le Maghreb, précédé d'une avant-garde sous les ordres de Zoheir-Ibn-Caïs-el-Beloui. Dans cette expédition, il défit les princes berbères qui, soutenus par les Francs, lui avaient livré bataille dans le Zab et

à Tèhert. Après avoir abandonné au pillage les biens des vaincus, il reçut la soumission de Yulîan [le comte Julien], émir [du pays] des Ghomara, qui s'était présenté devant lui avec un riche cadeau. Yulîan lui indiqua les endroits faibles du pays occupé par les Berbères et le dirigea vers la région qui s'étend depuis Oulîli jusqu'au Sous, ainsi que vers les contrées encore plus éloignées où les peuples porteurs de voile s'adonnaient à la vie nomade. Après y avoir fait beaucoup de butin et de prisonniers, Ocba poussa jusqu'au bord de la mer et revint ensuite, toujours victorieux. Pendant cette expédition, il ne cessa de témoigner un profond mépris pour Koceila qu'il retenait prisonnier auprès de lui, et, un jour, il lui ordonna d'écorcher un mouton devant lui. Koceila voulut confier cette tâche dégradante à un de ses domestiques, mais forcé par Ocba de s'en charger lui-même et vivement blessé par les paroles insultantes de ce chef, il se leva en colère et commença l'opération. Chaque fois qu'il retirait sa main du corps de l'animal, il la passa sur sa barbe et, interrogé par les Arabes au sujet de ce geste, il répondit : « Cela fait du bien aux poils. » Un de leurs vieillards, qui entendit ces paroles, les avertit que c'était une menace de la part du Berbère. Abou-'l-Mohadjer ayant su ce qui venait de se passer, pria Ocba de laisser le prisonnier tranquille : « Le Prophète de Dieu, ajouta-t-il, » chercha à se concilier les puissants d'entre les Arabes, tandis » que toi, tu prends plaisir à indisposer le cœur d'un homme » qui tient un haut rang parmi son peuple et qui se trouve actuellement sur les lieux où il déployait naguère une grande autorité, à l'époque où il était infidèle. Je te conseille maintenant » de bien t'assurer de sa personne et d'être en garde contre » lui. » Ocba ne fit aucune attention à ce discours et, parvenu à Tobna, il renvoya ses troupes, par détachements, à Cairouan ; tant il croyait avoir effectué la conquête du pays et la soumission des Berbères. Resté à la tête d'un petit corps de guerriers, il se mit en marche pour Tehouda, ou pour Badis, afin d'y établir une garnison. Les Francs s'aperçurent de son imprudence et formèrent le projet de le surprendre. Koceila apprit leur intention par un message qu'ils lui firent parvenir, et il profita d'une occa-

sion favorable pour en faire avertir ses parents et leurs alliés berbères.

Arrivé aux environs de Tehouda, Ocba se vit attaquer à l'improviste par les Berbères qui le suivaient depuis quelque temps. Ses troupes mirent pied à terre, dégaînèrent leurs épées et en brisèrent les fourreaux [dont ils sentaient bien qu'ils n'auraient plus besoin]; un combat acharné s'ensuivit et Ocba y succomba avec tous les siens; pas un seul n'échappa à la mort [1]. Ils étaient environ trois cents individus, les uns, anciens compagnons de Mahomet, les autres disciples de ceux-ci. Tous trouvèrent le martyre sur un même champ de carnage. Abou-'l-Mohadjer, qu'Ocba avait gardé aux arrêts jusqu'alors et qui ce jour-là déploya la plus grande bravoure, resta parmi les morts. Les tombeaux d'Ocba et de ses compagnons, ces généreux martyrs de la foi, se voient encore dans le Zab, au lieu même où ils perdirent la vie. Le corps d'Ocba repose dans une tombe enduite de plâtre, sur laquelle on a érigé une mosquée. Cet édifice s'appelle la Mosquée d'Ocba, et forme un but de pèlerinage, un lieu saint dont la visite est censée attirer la bénédiction divine [2]. J'ose même dire que, de tous les cimetières du monde vers lesquels les hommes dévots dirigent leurs pas, celui-ci est le plus illustre par le nombre et la qualité des martyrs qu'il renferme. Personne depuis lors ne s'est jamais acquis même la moitié des mérites qui distinguèrent chaque individu de ces Compagnons et *Tabês*. Le petit nombre de prisonniers faits dans cette journée et parmi lesquels se trouvèrent deux compagnons de Mahomet, les nommés Yezîd-Ibn-Khalef-el-Caïci et Mohammed-Ibn-Owaïs-el-Ansari, furent rachetés par Ibn-Mesad, seigneur de Cafsa. Quand la nouvelle de ce désastre parvint à Cairouan, Zoheir-Ibn-Caïs-el-Beloui quitta la ville précipitamment avec les débris de l'armée musul-

[1] Quelques-uns furent faits prisonniers; notre auteur le dit lui-même un peu plus loin.

[2] Ce tombeau se voit encore dans la mosquée de l'oasis de Sidi-Ocba, à quatre lieues de Biskera. Il porte, en caractères coufiques, l'inscription suivante: *Hada cabr Ocba-Ibn-Nafê (ceci est le tombeau d'Ocba fils de Nafê).*

mane, et s'enfuit à Barca pour y attendre l'arrivée des renforts qu'il espérait obtenir du khalife. Tous les peuples du Maghreb, tant Francs que Berbères, se joignirent alors aux bandes Koceila et marchèrent sur Cairouan. A leur approche, les Arabes évacuèrent la ville pour se rendre auprès de Zoheir, mais ceux qui avaient des enfants ou des bagages se trouvèrent dans la nécessité d'y rester. Koceila leur accorda sa protection et fit son entrée à Cairouan où il continua, pendant cinq ans, à gouverner l'Ifrîkïa et les Arabes qui étaient restés dans le pays. Sur ces entrefaites eurent lieu la mort du khalife Yezîd-Ibn-Moaouïa, la bataille de Merdj-Rahet[1] entre les Oméïades et Ed-Dahhak-Ibn-Caïs, et les troubles suscités par la famille d'Ez-Zobeir[2]. L'autorité du khalifat en fut sensiblement ébranlée ; aussi le feu de la guerre se propagea dans le Maghreb et l'apostasie fut générale parmi les Zenata et les tribus descendues de Bernès. L'avénement d'Abd-el-Mélek, fils de Merouan, mit un terme aux insurrections dont l'Orient avait été le théâtre, et Zoheir-Ibn-Caïs, qui était toujours à Barca, reçut enfin l'ordre d'attaquer les Berbères et de venger la mort d'Ocba.

En l'an 67 (686-7) il reçut des renforts du khalife et se mit en marche avec une armée de plusieurs milliers d'Arabes. Les Berbères, sous les ordres de Koceila, lui livrèrent bataille à Mems, dans la province de Cairouan. Des deux côtés l'on soutint le combat avec un égal acharnement, mais enfin la mort de Koceila et d'une foule de Berbères décida le reste des insurgés à prendre la fuite. Les Arabes les poursuivirent jusqu'à Mermadjenna et de

---

[1] En l'an 64 de l'hégire (683), après la mort de Moaouïa-Ibn-Yezîd, troisième khalife oméïade, les partisans de cette dynastie et les Arabes yémenites reconnurent pour khalife Merouan-Ibn-el-Hakem, mais les Arabes caïcides et leur chef Ed-Dahhak-Ibn-Caïs proclamèrent le khalifat d'Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir. Les deux partis en vinrent aux mains à Merdj-Rahet, près de Damas, et, à la suite d'une bataille sanglante qui coûta la vie à Ed-Dahhak, les débris de l'armée caïcide prirent la fuite. Cette victoire rendit Merouan maître de la Syrie.

[2] M. Quatremère a publié dans le *Journal asiatique* une notice très-remarquable sur Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir.

là au Molouïa, domptant partout l'audace des indigènes et les forçant à s'enfermer dans leurs châteaux et leurs forteresses. Les Auréba, dont cette campagne avait brisé la puissance, allèrent tous se fixer dans le Maghreb-el-Acsa, et [pendant quelque temps] ils ne firent plus parler d'eux. Arrivés dans ce pays, ils occupèrent Oulîli, ville qui s'élevait sur le flanc du Mont-Zerhoun, et ils continuèrent à y faire leur séjour. La montagne que nous venons de nommer est située entre Fez et Miknaça [Mequinez]. D'autres expéditions partirent successivement de Cairouan et réussirent enfin à soumettre tout le pays.

En l'an 145 (762-3), Mohammed, fils d'Abd-Allah, fils de Hacen, fils d'El-Hacen [petit-fils de Mahomet], perdit la vie à Médine après avoir pris les armes contre [le khalife abbacide] El-Mansour; ensuite, en l'an 169 (785-6), sous le règne d'El-Hadi, un cousin du précédent, le nommé Hocein, fils d'Ali, fils de Hacen III [1], fils de Hacen II, fils d'El-Hacen, petit-fils [2] de Mahomet, se révolta aussi et trouva la mort à Fakh, endroit situé à trois milles de la Mecque. Un grand nombre de ses parents périrent avec lui, mais son oncle Idrîs, fils d'Abd-Allah, parvint à gagner le Maghreb et à se mettre, en l'an 172 (788-9), sous la protection d'Abou-Leila-Ishac-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Hamîd, commandant des Auréba et membre de cette tribu. Sur l'invitation de ce chef, les Zouagha, les Louata, les Sedrata, les Ghaïatha, les Nefza, les Miknaça, les Ghomara et les autres tribus du Maghreb prêtèrent le serment de fidélité au prince réfugié et prirent l'engagement de le soutenir. De cette manière Idrîs se trouva placé à la tête d'un empire. L'autorité souveraine demeura dans sa famille jusqu'à la chute de leur dynastie. Nous avons raconté ces derniers événements dans notre notice sur les dynasties fatemides [3].

---

[1] La plupart des historiens arabes ne font aucune mention de Hacen III.

[2] Le mot rendu ici par *petit-fils* est *sibt*, qui signifie, plus exactement, *le petit-fils né de la fille*. On désigne *le petit-fils né du fils* par le mot *hafid*.

[3] L'histoire des Idrîcides forme un des appendices du second volume de cette traduction.

NOTICE DES KETAMA, TRIBU DESCENDUE DE BERNÈS QUI SUBJUGUA LES AUTRES TRIBUS ET RENVERSA LA DYNASTIE AGHLEBIDE AU NOM DES FATEMIDES.

Les Ketama[1], brave et puissante tribu berbère, sont regardés par les généalogistes de cette nation comme les enfants de Ketam ou Ketm, fils de Bernès, mais nous trouvons dans les écrits d'Ibn-el-Kelbi et de Taberi que les généalogistes arabes les font descendre de Himyer. Selon ces derniers, Ifrîcos-Ibn-Saïfi, l'un des rois *Tobbas*, conquit l'Ifrîkïa, pays auquel il imposa son nom et dont il tua le roi Djerdjîr; puis il donna aux Berbères le nom qu'ils portent jusqu'à ce jour. L'un de ces auteurs ajoute qu'Ifrîcos laissa parmi les Berbères deux branches de la tribu de Himyer; savoir, les Sanhadja et les Ketama, et qu'ils y subsistent encore.

La souche de Ketama étendit ses ramifications sur le Maghreb et poussa des rejetons dans plusieurs parties de ce pays; mais, après l'introduction de l'Islamisme, à la suite des bouleversements causés par l'apostasie des Berbères, cette tribu se trouva établie dans les campagnes fertiles qui s'étendent à l'occident de Constantine jusqu'à Bougie, et au midi de Constantine jusqu'au Mont-Auras. Ce fut dans ce territoire que les Ketama dressaient leurs campements passagers et faisaient paître leurs troupeaux; ils possédaient même toutes les villes importantes de cette région, puisqu'entre l'Auras et le rivage de la mer qui s'étend depuis Bougie jusqu'à Bône ils occupaient Ikdjan, Setîf, Baghaïa, Nigaous, Belezma, Tîguist, Mîla, Constantine, Skîkda, El-Coll et Djîdjel.

Les nombreuses ramifications de cette tribu proviennent de deux aïeux : Gharcen et Issouda, lesquels étaient fils de Ketm-Ibn-Bernès. Les enfants d'Issouda sont : les Felaça, les Denhadja, les Mettouça et les Ourîcen. Le Casr-Ketama, place forte du Maghreb, porte encore aujourd'hui le nom de Casr-Denhadja *(château des Denhadja)*.

---

[1] Selon quelques philologues arabes, ce nom doit se prononcer *Kotama*.

Les enfants de Gharcen sont : Messala, Calden, Maouéten, Mâad [Inaou, Intacen et Aïan]. Inaou engendra Lehîça, Djemîla et Messalta ; Intacen fut père d'Oulattaïa, Iddjana, Ghosman et Aufas. Aïan, fils de Gharcen, fut l'aïeul des Melouça, tribu dont une des branches, celle des Beni-Zeldouï, habite actuellement la montagne qui se voit de Constantine [1].

Les Berbères comptent au nombre des tribus ketamiennes les Beni-Istîten, les Hechtïoua, les Messalta et les Beni-Cancîla. Ibn-Hazm regarde les Zouaoua avec toutes leurs branches comme appartenant aussi à la tribu de Ketama, et cette opinion est conforme à la vérité, ainsi que nous l'avons déjà dit [2].

Plusieurs peuplades ketamiennes allèrent se fixer dans le Maghreb-el-Acsa, où elles se trouvent encore, mais le corps de la tribu resta dans son ancien territoire et continua à mener le même genre de vie qu'auparavant. Rien ne se changea dans sa position depuis l'introduction de l'Islamisme jusqu'au temps des Aghlebides. Fort de sa nombreuse population, le peuple ketamien n'eut jamais à souffrir le moindre acte d'oppression de la part de cette dynastie ; Ibn-er-Rakîk nous l'assure positivement dans son histoire [3]. Plus tard, ils se firent champions des Fatemides, comme nous l'avons déjà raconté dans notre article sur cette famille [4]. Après avoir établi un empire dans l'Occident,

---

[1] Le texte porte : *qui domine Constantine*.

[2] Voyez ci-devant, pag. 255.

[3] Abou-Ishac-Ibrahîm-Ibn-el-Cacem-Ibn-er-Rakîk (ou Raguîg), chef d'un des bureaux du gouvernement de Cairouan, sous la dynastie des Zîrides, composa une histoire de l'Afrique septentrionale, une histoire généalogique des Berbères et un recueil de poésies sur les différentes espèces de vin. Un exemplaire de ce dernier ouvrage se trouve dans la Bibliothèque Nationale. Ibn-er-Rakîk vivait encore en l'an 377 (987), puisqu'il parle, dans son histoire, d'un fonctionnaire public dont la nomination eut lieu en cette année et avec lequel il eut ensuite l'habitude de parcourir les provinces pour y percevoir les contributions. (Voyez le *Baïan*, pages 252, 254.) Ceci est le même auteur que Marmol appelle *Ibni al-Raquiq* et Léon *Ibnu-Rachich*.

[4] Ici le texte porte en plus : *et qui est placé à la suite de l'histoire des Abbacides ; cherchez et lisez ; vous y trouverez tout en détail*. Les

les guerriers ketamiens passèrent en Orient et s'emparèrent d'Alexandrie, de l'Egypte et de la Syrie. Quand ils eurent fondé le Caire, métropole de l'Egypte, leur quatrième khalife, El-Moëzz, partit avec le reste de la nation, organisée en tribus comme elle l'était, et y établit sa demeure. Comme cet empire devint très-puissant, le peuple ketamien finit par s'éteindre dans le luxe et dans la mollesse, mais quelques-unes de ses branches étaient restées dans leurs anciens territoires, le Mont-Auras et les plaines voisines. Les unes conservent encore leurs anciens noms et prénoms, les autres ont changé les leurs ; mais toutes, à l'exception de celles qui se sont retranchées dans leurs montagnes, comme les Beni-Zeldouï, les Zouaoua et les habitants des montagnes de Djîdjel, ont été obligées de se soumettre à l'impôt et de passer au rang de sujets [de l'empire hafside].

Parmi les tribus ketamiennes établies dans les plaines, la plus marquante est celle des Sedouîkich. Ce peuple prend ses chefs dans la famille de Souac. Bien que nous ignorions auquel des ancêtres que nous venons de nommer il faut les rattacher, les historiens s'accordent à les représenter comme ketamiens d'origine.

Nous allons maintenant raconter ce que nous savons des Ketama, à partir de la chute de leur empire [1].

HISTOIRE DES SEDOUÎKICH ET DE QUELQUES AUTRES PEUPLES KETAMIENS QUI HABITENT ENCORE L'ANCIEN TERRITOIRE DE LA TRIBU.

Depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours la tribu de Sedouîkich a toujours conservé le même nom. Elle habite les plaines de cette partie du territoire des Ketama qui est située entre Constantine et Bougie. Parmi ses nombreuses ramifications on compte les Sîlîn, les Tarsoun, les Torghîan, les Moulît, les Cascha, les Lemaï, les Gaïaza, les Beni-Zâlan, les El-Bouéira, les

---

chapitres auquel notre auteur renvoie le lecteur forment un des appendices du second tome de cette traduction ; ils ne font pas partie de l'*Histoire des Berbères*.

[1] Dans l'Histoire des Fatemides (voyez l'appendice, n° II du tome II), l'auteur raconte celle des Ketama.

Beni-Merouan, les Ouarmekcen, les Segdal et les Beni-Eïad. On trouve aussi dans le même pays des fractions des Lemaïa, des Meklata et des Rîgha. Toutes ces peuplades forment un corps très-puissant, tant par leur nombre que par leurs richesses. Elles reconnaissent l'autorité d'une famille de la tribu de Sedouîkich appelée les Aulad-Souac. Les tribus [d'origine différente qui demeurent avec elles] sont réduites au rang de simples sujets et leur paient des impôts.

Les Sedouîkich se servent de chevaux pour monture ; ils vivent sous la tente et parcourent le pays avec des troupeaux composés de chameaux et de bœufs. A l'instar des tribus arabes jouissant d'une certaine puissance, ils sont tantôt en paix, tantôt en guerre avec les empires voisins. Ils ne veulent pas être regardés comme ketamiens ; ils désavouent même tous les rapports de parenté qui les attachent à cette race, croyant par là éviter l'opprobre dont la tribu des Ketama se voit couverte depuis quatre cents ans à cause de son attachement aux doctrines hérétiques des Chîites et de son hostilité aux gouvernements qui succédèrent aux Fatemides. Aussi, se donnent-ils quelquefois pour une branche des Soleim, tribu arabe descendue de Moder ; mais cette prétention n'est nullement fondée, car ils sont bien certainement des ketamiens. Les historiens de la tribu des Sanhadja nous l'assurent positivement, et la localité de l'Ifrîkïa qu'habitent les Sedouîkich en est encore une preuve.

Les généalogistes et les historiens de la tribu des Sedouîkich rapportent que les Souac, leur famille principale, habitaient autrefois les Calâa des Beni-bou-Khadra[1], châteaux situés dans la province de Constantine, et que de là ils étendirent des ramifications dans toute cette contrée. Les Souac se partagent en deux branches : les Aulad-Alaoua-Ibn-Souac et les Aulad-Youçof-Ibn-Hammou-Ibn-Souac. Nous avons entendu dire à nos précepteurs que pendant la domination des Almohades [hafsides], les Aulad-Alaoua commandaient à toute la tribu des Sedouîkich ; Ali, fils d'Aloua, gouverna d'abord ; son fils Talha lui succéda, et celui-ci fut remplacé par son frère Yahya-Ibn-Ali. Mendîl, frère et successeur de Yahya, fut privé du commandement et remplacé par

son neveu Tazîr, fils de Talha. En l'an 720 (1320), après l'inauguration du sultan Abou-Yahya [-Abou-Bekr] à Constantine, Tazîr quitta son service pour celui d'Ibn-el-Khalouf [gouverneur] de Bougie. Cette démarche amena sa destitution et la nomination de son oncle Mendîl au commandement de la tribu. Les Aulad-Alaoua furent ensuite remplacés par les Aulad-Youçof. Cette branche de la famille montra un grand dévouement à la cause d'Abou-Yahya ; aussi, quand ce monarque eut soumis la ville de Bougie et fait mourir Ibn-el-Khalouf, elle profita de ses avantages pour forcer les Alaoua à quitter le territoire de la tribu. La famille proscrite passa chez les Eïad, peuple formé d'un mélange de tribus hilaliennes, et s'étant mise sous leur protection, elle se fixa à côté d'eux et choisit pour demeure la montagne qui domine la ville d'El-Mecîla.

Depuis lors, les Aulad-Youçof ont continué à gouverner les Sedouîkich. Cette famille forme maintenant quatre branches : les Beni-Mohammed-Ibn-Youçof, les Beni-Mehdi-Ibn-Youçof, les Beni-Ibrahîm-Ibn-Youçof, et les Azîzides *(el-Azîziîn)*. Ceux-ci descendent de six frères : Mendîl, Dafer, Djeri [ou Djora], Cîd-el-Molouk, El-Abbas et Eïça, tous fils de Youçof et nés d'une même mère. Cette femme s'appelait Tazîzt[1], et pour cette raison on nomma ses fils les Azîzides.

Les Aulad-Mohammed et les Azîzides habitent la province de Bougie ; les Aulad-Mehdi et les Aulad-Ibrahîm se tiennent dans celle de Constantine, et jusqu'à ce jour, une ou plusieurs des quatre familles commandent aux Sedouîkich. Vers la fin du règne de notre seigneur, le sultan Abou-Yahya, l'autorité appartenait à Abd-el-Kerîm, fils de Mendîl, fils d'Eïça l'azîzide ; mais ensuite elle se partagea entre les quatre familles que nous venons de nommer, de sorte que chacune d'elles resta indépendante des autres.

Pendant tout ce temps les Alaoua continuèrent à habiter le Djebel-Eïad, mais lors de la conquête de l'Ifrîkïa par les Mérinides, le sultan Abou-Einan, ayant à se plaindre des Aulad-You-

[1] *Tazîzt* est la forme berbère du nom propre arabe *Azîza.*

çof, leur ôta le commandement sous le prétexte de leur attachement aux Hafsides, et plaça à la tête des Sedouîkich le nommé Mohenna, fils de Tazîr, fils de Talha, membre de la famille Alaoua. Le nouveau chef n'avait pas encore affermi son autorité quand il fut tué par les Beni-Youçof. Les Alaoua prirent alors le parti de retourner à la montagne d'Eïad. Leur chef, Adouan, fils d'Abd-el-Azîz, fils de Zerouc, fils d'Ali, fils d'Alaoua, est mort depuis peu de temps et ils ne l'ont pas encore remplacé.

Plusieurs fractions de la tribu des Sedouîkich obéissent aux Beni-Sekîn, une de leurs familles qui sert de lieutenante à celle des Souac. Le territoire des Beni-Sekîn avoisine celui des Louata du côté du Djebel-Babour et embrasse toute la partie de la province de Bougie qui dépend de cette montagne. Leur chef actuel appartient à la famille Mouça-Ibn-Thaber [1], branche [de celle des Sekîn]. J'ai eu occasion de rencontrer Sakhr, (fils de Mouça-Ibn-Thaber), auquel le sultan Abou-Yahya [-Abou-Bekr] [2] avait confié le commandement de ce peuple et qui s'était distingué par des bons services rendus au gouvernement. Il montra un dévouement tout-à-fait extraordinaire à l'émir Abou-Hafs, fils d'Abou-Yahya, [3] et lui resta fidèle jusqu'à la dernière extrémité. Fait prisonnier par les Mérinides dans le combat qui eut lieu aux environs de Cabes, il fut conduit avec plusieurs autres compagnons d'infortune devant le sultan Abou-'l-Hacen et eut les mains et les pieds coupés alternativement par l'ordre de ce prince. Son fils Abd-Allah lui succéda dans le commandement et s'y distingua par son habileté ainsi que par son dévouement au sultan de Bougie. Il mourut entre les années 780 (1378) et 790. Son fils Mohammed lui succéda et exerce encore le commandement.

---

[1] Variante : *Thaïr.*

[2] Dans le premier volume du texte arabe des *Berbères*, ce prince est désigné par son surnom *Abou-Yahya,* et dans le second par son nom *Abou-Bekr.*

[3] Ici les manuscrits et le texte imprimé offrent une bévue de copiste : il faut corriger et lire ainsi : *el wefâ libnihi 'l-Amîr Abi-Hafs*. Dans l'histoire des Hafsides, on trouvera les passages qui justifient cette correction.

Notice des Beni-Thabet, tribu ketamienne qui habite la montagne en face de Constantine[1].

Une fraction de la tribu de Ketama habite la montagne située entre Collo et Constantine[2]. Cette peuplade s'appelle les Beni-Thabet du nom de la famille qui la gouverne. L'on dit que ce Thabet était fils de . . . . [3] fils d'Abou-Bekr, fils de Telîlan, et que ce fut leur aïeul Abou-Bekr qui, sous la dynastie des Almohades, décida les habitants de la montagne à payer l'impôt, chose qu'ils n'avaient jamais faite auparavant. Lors de la chute de la dynastie sanhadjite [zîride] et la conquête de l'Ifrîkïa par les Almohades, Abou-Bekr se rendit à Maroc pour offrir ses hommages au khalife, et voulant s'assurer un bon accueil, il prit l'engagement de lui faire payer un tribut par les habitants de la montagne. Thabet laissa trois fils : Hacen, Soltan et Ibrahîm, qui y exercèrent tous le commandement. Quand le sultan Abou-Yahya fut parvenu au trône, Hacen remplit auprès de lui les fonctions de grand chambellan [premier ministre] pendant l'absence d'Ibn-Ghamr qui s'était rendu dans la province de Tripoli. Ceci eut lieu en l'an 711 (1311), ainsi que nous l'exposerons ailleurs. Après la prise de Bougie par le sultan et la mort d'Ibn-Khalouf, le chambellan Ibn-Ghamr arriva de Tunis pour reprendre les fonctions de son office, et ayant trouvé Hacen-Ibn-Thabet dans le Ferdjîoua, oú il s'était rendu avec un corps de troupes pour recueillir l'impôt, il aposta des assassins qui lui ôtèrent la vie. Ali [-Ibn-Hacen] fut l'avant-dernier de cette famille qui commanda dans la montagne, et il y était encore quand les Mérinides s'emparèrent de l'Ifrîkïa. Son fils et successeur, Abd-er-Rahman, se rendit à Fez pour offrir ses hommages au sultan Abou-Einan. Notre seigneur, le sultan Abou-'l-Abbas, ayant rétabli l'empire des Hafsides, renversa le gouvernement

---

[1] Le texte porte, comme auparavant, pag. 292, *qui domine Constantine*.

[2] A la lettre : *sont habitants de la montagne qui domine El-Coll, entre cette ville et Cosantîna*.

[3] Il y a ici un blanc dans les manuscrits

aristocratique des Beni-Thabet, les obligea à servir dans ses armées et désigna quelques-uns de ses propres officiers pour administrer la population de la montagne. Cette localité s'appelle le Djebel-Metouaâ ; les impôts s'y perçoivent très-facilement à cause de la proximité des troupes qui forment la garnison de Constantine.

Une autre fraction de la tribu de Ketama habite les collines qui entourent Tedellis et forme une partie des populations soumises à l'impôt. La montagne qui s'élève au midi de celle des Beni-Iznacen dans le Maghreb-el-Acsa, est occupée par une branche des Beni-Istîten, tribu ketamienne. Une autre peuplade issue de la même souche, se tient dans cette partie de la province d'El-Hebet qui avoisine le Casr-Ibn-Abd-el-Kerîm ; d'autres encore habitent au milieu du peuple sanhadjien de la province de Maroc.

De nos jours l'appellation de *ketamien* est employée chez toutes les tribus pour désigner un homme avili. La raison en est que pendant les quatre siècles qui se sont écoulés depuis la chute de l'empire ketamien, les dynasties suivantes se sont plu à leur reprocher l'attachement qu'ils avaient montré aux doctrines hérétiques et aux croyances infidèles ; il en résulta que la plupart des peuples ketamiens renoncèrent à ce surnom à cause de l'idée de dégradation qu'il comportait, et se donnèrent pour membres de quelque autre tribu.

NOTE [SUPPLÉMENTAIRE] SUR LES ZOUAOUA, BRANCHE DE LA TRIBU DE KETAMA.

Les Zouaoua, grande tribu berbère, habitent, comme on le sait, les montagnes et les collines escarpées qui s'étendent depuis les alentours de Bougie jusqu'à Tedellis. Ils se partagent en plusieurs branches et occupent un territoire qui avoisine celui des Ketama. La véritable origine des Zouaoua n'est connue que d'un petit nombre de personnes : la plupart des généalogistes berbères les font descendre de Semgan-Ibn-Yahya-Ibn-Darîs, les représentant ainsi comme frères des Zouagha ; mais les généalogistes les plus exacts, tels qu'Ibn-Hazm, les comptent au nombre des

peuples ketamiens. Cette opinion est plus conforme à la vérité que la précédente et la localité occupée par les Zouaoua en est la preuve ; car, autrement, on ne saurait expliquer pourquoi ils se trouvent établis sur le territoire des Ketama, bien loin de Tripoli et du Maghreb-el-Acsa, provinces où les Zouagha font leur demeure. L'erreur que l'on a commise en ne leur reconnaissant pas une origine ketamienne provient, sans aucun doute, de la ressemblance qui existe entre leur nom et celui des Zouaza, frères des Zouagha : quelque lecteur ayant pris le second *z* du mot Zouaza pour un *ou*, aura dit que les Zouaoua et les Zouagha sont frères. Cette faute d'orthographe n'ayant pas été relevée, on aura fini par regarder Semgan comme père des Zouaoua et des Zouagha. Dans notre notice sur ces derniers, nous avons parlé des Zouaoua et fait l'énumération de leurs tribus.

FIN DU TOME PREMIER.

APPENDICE.

I.

TRADITIONS ANCIENNES RELATIVES A L'ÉTABLISSEMENT DES MUSULMANS EN L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE [1].

§ I. — CONQUÊTE DE BARCA.

Quand les Berbères étaient dans la Palestine, ils eurent pour roi Djalout *(Goliath)*, lequel fut tué par Dawoud *(David)*. Ils émigrèrent alors vers l'Occident *(El-Maghreb)* et vinrent jusqu'à Loubïa *(La Libye)* et Merakïa (*la Marmarique)*, deux provinces de l'Égypte occidentale, situées dans la région à laquelle l'eau du Nil n'atteint pas, et qui n'est arrosée que par les pluies. Arrivés là, les Berbères se dispersèrent : les Zenata et les Maghîla marchèrent vers le Maghreb et se fixèrent dans les montagnes de ce pays ; les Louata allèrent habiter le territoire d'Antabolos (la Pentapole de la Cyrénaïque), qui est le même endroit que Barca. Ils se répandirent dans cette partie du Maghreb jusqu'à ce qu'ils parvinssent à Sous. Les Houara s'établirent à Lebida (*Leptis Magna*) et les Nefouça se fixèrent auprès de la ville de Sabra (*Sabratha*). A cause de cela, les Roum (*Grecs*) qui s'y trouvaient évacuèrent le pays, mais les Afaric (*Africains*) y restèrent. Ceux-ci étaient devenus serviteurs des Grecs par suite d'un traité de paix ; telle étant leur manière d'agir avec quiconque subjuguait leur pays.

---

[1] Ces traditions sont les plus anciennes que les Arabes possèdent au sujet des premières invasions de l'Afrique septentrionale par les musulmans. Elles sont tirées d'une histoire de la conquête de l'Egypte, composée dans la première moitié du troisième siècle par Abd-er-Rahman-Ibn-Abd-el-Hakem. La Bibliothèque Nationale possède deux exemplaires de cet ouvrage, numérotés 655 et 785. Ce dernier est le plus ancien et le plus correct. (Voyez ma lettre à M. Hase, *Journal asiatique* de 1844.)

Amr-Ibn-el-Aci s'avança avec sa cavalerie jusqu'à Barca, et accorda la paix aux habitants de cet endroit moyennant une capitation de treize mille dinars [1], et, pour acquitter cet impôt, il les autorisa à vendre tels de leurs enfants qu'ils voudraient.

Dans le traité fait avec les Berbères-Louata, Amr-Ibn-el-Aci inséra l'article suivant : *Pour acquitter la capitation qui vous est imposée, vendez vos fils et vos filles.* (Suivent deux traditions d'après lesquelles il paraît que l'Antabolos capitula par un traité fait avec Amr-Ibn-el-Aci.)

Dans ces temps-là, aucun collecteur de *kharadj* n'entrait à Barca ; les habitants envoyaient [au percepteur] le montant de leur capitation au moment de l'échéance [2].

Ocba-Ibn-Nafê, chargé d'une expédition par Amr-Ibn-el-Aci, pénétra jusqu'au Zouîla [du Fezzan], et le pays situé entre cette ville et Barca devint la limite [du territoire] des musulmans.

§ II. — Tripoli.

Amr-Ibn-el-Aci marcha sur Tripoli et, en l'an 22 (642-3), ou 23, selon un autre récit, il s'arrêta auprès du petit dôme qui couronne la hauteur située à l'est de la ville. Le siége dura un mois sans avoir aucun résultat, lorsqu'un homme de la tribu arabe de Modledj sortit un jour du camp d'Amr, avec sept autres individus, pour aller à la chasse. Ils s'éloignèrent ainsi [jusqu'au pays] à l'occident de la ville, et, en revenant au camp, ils eurent tant à souffrir de la chaleur, qu'ils suivirent le bord de la mer. Or, la mer touchait immédiatement à l'extrémité de la muraille de la ville, et entre la ville et la mer il n'y avait point de muraille. Aussi les navires grecs entraient dans le port jusqu'aux maisons. L'Arabe et ses compagnons s'étant aperçus que la mer avait baissé au point de laisser à sec une lisière de terrain par où il serait possible de pénétrer dans la ville, suivirent ce sen-

[1] La valeur du dinar *(pièce d'or)* et celle du dirhem *(pièce d'argent)* varient selon les époques et les pays, mais on peut estimer approximativement le dinar à dix francs et le dirhem à soixante centimes.

[2] Abou-'l-Mahacen, historien très-exact, place la conquête de Barca en l'an 21 de l'hégire.

tier, arrivèrent auprès de l'Eglise et poussèrent le cri d'*Allah akber!* (*Dieu est très-grand!*) Les Grecs coururent se réfugier dans leurs vaisseaux, et Amr, voyant qu'il y avait des épées tirées au milieu de la ville, y pénétra avec son armée. Les Grecs ne purent s'échapper que dans leurs navires les plus légers et la ville fut livrée au pillage.

Le peuple de Sabra avait mis cette ville en état de défense, mais, en apprenant qu'Amr ne faisait aucun progrès dans sa tentative contre Tripoli et que tous ses efforts étaient vains, ils se laissèrent aller à une sécurité entière. Le nom de Tripoli était Benara[1]. Sabra était l'ancien lieu de marché (*es-souc el-cadîm*), et ce fut Abd-er-Rahman-Ibn-Habîb qui, en l'an 31[2], transporta ce [marché] à Tripoli.

Quand Amr-Ibn-el-Aci se fut emparé de Tripoli, il fit partir un fort détachement de cavalerie, avec l'ordre de presser sa marche. Le lendemain, au matin, ce corps arriva à Sabra, dont les habitants, oubliant toute précaution, avaient ouvert les portes pour envoyer paître leurs bestiaux. Les [musulmans] pénétrèrent dans la ville sans que personne pût s'en échapper, et [l'armée d'] Amr s'empara de tout ce qu'elle renfermait. Ce détachement alla ensuite rejoindre Amr.

§ III. — AMR-IBN-EL-ACI DEMANDE [AU KHALIFE] OMER-IBN-EL-KHATTAB LA PERMISSION DE FAIRE UNE EXPÉDITION EN IFRÎKÏA.

Amr désirait envoyer une expédition dans le Maghreb, et il écrivit à Omar une lettre dans laquelle il disait : « Dieu nous a rendus maîtres de Tripoli, qui n'est qu'à sept journées de l'Ifrîkïa; le Commandant des croyants voudra-t-il nous autoriser à y faire une expédition? Le mérite de cette conquête sera à lui, si Dieu nous donne la victoire. » A cette demande, Omar écrivit

---

[1] Variantes : *Yenara, Nebaoua*. L'ancien nom de Tripoli était Oea, dont *Nebaoua* est peut-être une altération.

[2] Il faut lire 131; Abd-er-Rahman gouverna l'Afrique depuis l'an 127 jusqu'à l'an 137. — Les historiens arabes, et Ibn-Khaldoun surtout, ont la mauvaise habitude de ne pas toujours indiquer les centaines en marquant les dates des événements qu'ils racontent.

la réponse suivante : « Ce pays ne doit pas s'appeler *Ifrîkïa* ; il devrait plutôt se nommer *el-Moferreca-t-el-Radera* (*le lointain perfide*); je défends qu'on en approche ou qu'on y fasse une expédition tant que je vivrai ! » ou, selon une autre tradition qui nous est parvenue : « tant que l'eau de mes paupières humectera mes yeux.»

§ IV. — DE CE QUI SE PASSA EN IFRÎKÏA.

Lorsque [le khalife] Othman eut privé Amr-Ibn-el-Aci du gouvernement de l'Égypte pour donner cette place à Abd-Allah-Ibn-Sâd-Ibn-Abi-Sarh, celui-ci expédia au loin des detachements de cavalerie musulmane, selon l'usage établi du vivant d'Omar, et ces corps allèrent insulter et piller les frontières de l'Ifrîkïa. Ibn-Sâd écrivit alors à Othman pour lui représenter que ce pays était tout voisin du territoire musulman et qu'il désirait avoir la permission d'y porter la guerre. D'après l'avis de son conseil, Othman invita le peuple à prendre part à une expédition contre l'Ifrîkïa, et ayant réuni les personnes qui avaient répondu à son appel, il les mit sous les ordres d'El-Hareth-Ibn-el-Hakem, qui devait les conduire en Égypte et les placer sous le commandement d'Abd-Allah-Ibn-Sâd. Celui-ci se mit alors en marche pour l'Ifrîkïa. A cette époque, une ville appelée Carthadjina [Carthage] était le siége du gouvernement africain, et elle obéissait à un roi nommé Djoredjîr (*Grégoire*) qui avait d'abord administré le pays comme lieutenant de Héracl (*Héraclius*), mais qui s'était ensuite révolté contre son maître et avait fait frapper des dinars à sa propre effigie. Son autorité s'étendait depuis Tripoli jusqu'à Tanger.

Djoredjîr vint à la rencontre d'Ibn-Sâd, et dans la bataille qui s'ensuivit, il perdit la vie, sous les coups, *à ce qu'on prétend*, d'Abd-Allah-Ibn-ez-Zobéir. Son armée prit la fuite, et les détachements qu'Ibn-Sâd envoya alors de tous les côtés, rapportèrent un riche butin. Quand les chefs du peuple de l'Ifrîkïa virent ces événements, ils offrirent à Ibn-Sâd une somme d'argent pour le décider à quitter le pays. Ayant accepté cette proposition, il

retourna en Egypte [1], sans y laisser de gouverneur, et sans y établir de *cairouan* [2]. Abou'l-Asoued, client d'Ibn-Lahîa [3], rapporte qu'Oweis lui avait fait le récit suivant. « Nous accompagnâmes Abd-Allah-Ibn-Sàd dans son expédition contre l'Ifrîkïa, et il partagea entre nous le butin, après en avoir prélevé le quint. Chaque cavalier eut trois mille dinars pour sa part, deux mille pour son cheval et mille pour lui-même, et chaque fantassin reçut mille dinars. Un des fantassins mourut à Dat-el-Hammam, et, après sa mort, sa famille reçut mille dinars.[4] »

---

[1] Théophane, dans sa *Chronographie,* raconte ces événements de la manière suivante :

« A. M. 6138. Première année d'Othman, chef des Arabes. En cette année, le patrice Grégorios, soutenu par ses Africains, *se met en révolte* ».

« A. M. 6139. En cette année, les Sarrasins font une expédition en Afrique et, ayant livré bataille au *tyran* Grégorios, ils le mettent en fuite et détruisent son armée. En vertu d'un traité, les vainqueurs imposent des contributions sur les Africains et s'en retournent. »

Le mot *tyran* dans ce passage montre évidemment que Grégoire avait pris la pourpre.

[2] On voit que le mot *cairouan* est employé ici avec le sens d'*entrepôt,* ou *place d'armes.*

[3] Abd-Allah-Ibn-Lahîa, célèbre traditionniste, mourut en l'an 174 (790).

[4] Je regarde la première partie de cette tradition comme fausse, tout en admettant que le fantassin dont il est question eût rapporté un butin de mille dinars. Mais je dirai que cet homme avait pillé pour son propre compte: métier que les Arabes ont toujours entendu à merveille; et j'ajouterai que la personne qui fabriqua cette tradition a cru que cette somme provenait en entier du partage égal du butin entre tous les individus de l'armée. Il a donc déclaré que chaque fantassin avait reçu mille dinars; et, comme le cavalier devait recevoir une triple part, notre traditionniste Oweis lui en donne généreusement trois mille. Ibn-Abd-el-Hakem ajoute ici une autre version de la même tradition, mais c'est toujours Oweis qui parle. La nouvelle version nous apprend que l'homme avait reçu deux mille dinars pour sa part. Selon Ibn-Abd-el-Hakem, la masse du butin fournit trois mille pièces d'or à chaque cavalier et mille à chaque fantassin, et cela après le prélèvement du cinquième pour le compte du trésor public. L'armée d'Ibn-Sàd se composait de vingt mille hommes. Disons dix mille d'infanterie et autant de cavalerie, et supposons que la pièce d'or valait dix francs. Le butin

El-Leith-Ibn-Sâd rapporte sur l'autorité de plus d'un individu, qu'Abd-Allah-Ibn-Sâd ayant fait une expédition en Ifrîkïa et tué Djoredjîr, chaque cavalier reçut trois mille dinars et chaque fantassin mille. Un autre cheikh égyptien ajoute que chacun de ces dinars valait un dinar et un quart. Othman-Ibn-Saleh et d'autres disent que l'armée d'Abd-Allah-Ibn-Sâd était forte de vingt mille hommes.

La fille de Djoredjîr échut en partage à un homme d'entre les Ansars [le peuple de Médine]. Il la plaça sur un chameau et s'en retourna avec elle, en improvisant les vers suivants :

Fille de Djoredjîr, tu iras à pied à ton tour.
Dans le Hidjaz ta maîtresse t'attend.
Tu porteras [de l'eau dans] une outre de Coba [à Médine] [1].

En entendant ces paroles, elle demanda ce que ce chien voulait dire, et, en ayant appris le sens, elle se jeta du chameau qui la portait et se cassa le cou.

Selon Ibn-Lahîa, ce fut Abd-Allah-Ibn-Sâd qui envahit l'Ifrîkïa, mais d'autres disent qu'il ne fit que l'entamer. Voyant les pièces monnayées qu'on avait mises en tas devant lui, il demanda aux Africains *(Afarica)* d'où cet argent leur était venu ; et l'un d'entre eux se mit à aller de côté et d'autre, comme s'il cherchait quelque chose, et ayant trouvé une olive, il l'apporta à Abd-Allah et lui dit : « C'est avec ceci que nous nous procurons de l'argent. — Comment cela ? dit Abd-Allah. — Les Grecs, répondit cet homme, n'ont pas d'olives chez eux, et ils viennent chez nous acheter de l'huile avec ces pièces de monnaie. »

Les Afarica reçurent ce nom parce qu'ils étaient enfants de Farec, fils de Biser. Farec s'appropria le pays situé entre Barca et l'Ifrîkïa, et c'est d'après les Afaric que l'Ifrîkïa *(Afrique)* fut ainsi nommée.

Abd-Allah-Ibn-Sâd envoya Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir annoncer

---

aurait donc été de quatre cents millions de francs, plus le cinquième, ce qui fait en tout cinq cents millions. La fausseté de ces renseignements saute aux yeux.

[1] Coba est le nom d'un village à deux milles de Médine. Encore aujourd'hui, Coba fournit de l'eau à cette ville.

[au khalife] la conquête de l'Ifrîkïa. Othman entendit avec admiration le récit qu'Ibn-Zobeir lui fit de la bataille et des autres circonstances qui marquèrent cette expédition. Il lui dit alors : « Pourras-tu répéter cette nouvelle au public de la même manière que tu viens de me la raconter? » Ibn-ez-Zobeir répondit affirmativement, et le khalife, l'ayant pris par la main, le conduisit à la chaire [de la mosquée] et lui dit : « Raconte-leur ce que tu viens de m'apprendre. » Ibn-ez-Zobeir leur tint alors un discours qui les remplit d'admiration.

Cette invasion de l'Ifrîkïa eut lieu en l'an 27 (647-8) de J.-C.

§ V. — AUTRES EXPÉDITIONS EN IFRÎKÏA.

En l'an 34 (654-5) Moaouïa-Ibn-Hodeidj partit avec une armée pour l'Occident *(Maghreb)*. Il y prit plusieurs châteaux ainsi qu'un butin immense, et il fonda Cairouan au voisinage d'El-Carn. Ce fut là qu'il résida constamment jusqu'à l'époque de son retour en Egypte.

Dans cette expédition, il s'avança jusqu'à Counîa, lieu où fut fondé Cairouan et, de là, il alla fixer son camp sur le flanc d'une montagne appelée El-Carn. Alors il envoya Merouan-Ibn-el-Hakem, avec mille cavaliers, vers une ville appelée Djeloula [1]. Merouan assiégea cette place pendant quelques jours, mais trouvant que sa tentative n'avait aucun résultat, il se mit en marche pour s'en retourner. Il avait à peine commencé sa retraite, quand l'arrière-garde aperçut une grande poussière ; on crut que c'était l'ennemi qui venait de se mettre à leur poursuite, et plusieurs des soldats firent volte-face pour les repousser. Les

[1] Les ruines de Djeloula, l'*Oppidum usaletanum* de Pline, se voient à cinq lieues de Cairouan, vers le couchant. Elles sont situées dans une région occupée par la tribu nomade des Oucelat, et ce fut, sans doute, d'après eux que le pays montagneux de cette partie de la Byzacène fut nommé *Mons usaletanus*. Saint-Martin, dans ses notes sur l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, a commis une singulière erreur : ayant pris *Usilla,* ville maritime de la Byzacène pour Usaletanum, il place Djeloula sur le bord de la mer. Shaw, qu'il cite pour autorité, distingue parfaitement les deux localités. L'erreur de Saint-Martin a été reproduite par d'autres écrivains.

autres gardèrent leur rang , et leurs meilleurs coureurs étant allés de ce côté, virent que la muraille de Djeloula venait de s'écrouler. Aussitôt, les musulmans y pénétrèrent et enlevèrent tout ce qu'elle renfermait de précieux. Abd-el-Mélek [fils de Merouan] vint alors rejoindre Ibn-Hodeidj, et comme on ne pouvait s'accorder sur le partage du butin, on écrivit à Moaouia-Ibn-Abi-Sofyan [1] qui rendit cette réponse : « Que l'armée rappelle ses détachements et que le partage se fasse alors entre tout le monde. » Chaque homme reçut deux cents dinars pour sa portion , mais le cavalier eut en plus une double portion pour son cheval. Abd-el-Mélek déclara avoir reçu pour lui-même et pour son cheval la somme de six cents dinars, et qu'il les employa à l'achat d'une jeune fille.

D'autres racontent que ce fut Ibn-Hodeidj lui-même qui assiégea Djeloula, et qu'il désespéra de réussir en voyant que plusieurs de ses soldats avait succombé et que les autres avaient presque tous reçu des blessures. Il s'en retourna donc, mais Dieu lui ouvrit alors la ville sans qu'il fallut employer ni chevaux ni hommes pour l'attaquer. Il y pénétra sans éprouver la moindre résistance, la mit au pillage et repartit pour l'Egypte.

Moaouïa-Ibn-Hodeidj fit plusieurs expéditions en Afrique : la première en l'an 34 (654-5), avant la mort d'Othman ; cette expédition n'est connue que de peu de personnes ; la seconde eut lieu en l'an 40 (660-1), et la troisième en l'an 50 (670).

§ VI. — OCBA-IBN-NAFÊ-EL-FIHRI SE REND DANS LE MAGHREB.

En l'an 46 (666-7), Ocba-Ibn-Nafê-el-Fihri [de la famille de Fihr-Coreich] partit pour le Maghreb, accompagné de Bosr [2] Ibn-

---

[1] Moaouïa étant donc chef de la nation musulmane. Ce fait prouve la fausseté de la date assignée par Ibn-Abd-el-Hakem à l'expédition dont il parle ici ; Moaouïa n'ayant été proclamé khalife qu'en l'an 41. Ibn-Khaldoun a eu le grave tort d'adopter l'erreur d'Ibn-Abd-el-Hakem dans son abrégé de l'histoire de l'Afrique septentrionale sous les émirs arabes.

[2] Les manuscrits portent *Bichr*, mais on sait par d'autres sources que le nom de ce chef doit s'écrire *Bosr*.

Arta et de Choreik-Ibn-Somaï-el-Moradi, et il s'arrêta à Maghmedas (?) [lieu dans les dépendances] de Sort. En l'an 26, Bosr s'était déjà rendu de Sort à cet endroit. Quand Ocba y fut arrivé, l'hiver survint, et comme il était d'une santé faible, il s'y arrêta. Ce fut alors qu'il apprit que les gens de Oueddan venaient de rompre le traité qu'ils avaient fait précédemment, et qu'ils refusaient de remplir les conditions que Bosr leur avait imposées lors du siége de Tripoli, quand Amr-Ibn-el-Aci l'envoya dans ce pays. Ocba-Ibn-Nafê quitta aussitôt son armée, dont il donna le commandement à Omar-Ibn-Ali-el-Coréchi et à Zoheir-Ibn-Caïs-el-Beloui ; puis, ayant pris quatre cents cavaliers, quatre cents chameaux et une provision de huit cents outres d'eau, il se mit en marche. Arrivé à Oueddan il le soumit et coupa l'oreille au roi du pays. « Pourquoi me traiter ainsi, lui dit le prince, toi qui as déjà fait la paix avec moi ? » — « C'est un avertissement que je te donne, lui dit Ocba, et toutes les fois que tu porteras la main vers ton oreille, tu te le rappelleras, et tu ne songeras point à faire la guerre aux Arabes. » Ensuite il exigea d'eux le tribut de trois cent soixante esclaves que Bosr leur avait imposé. Désirant savoir s'il existait quelque contrée au-delà de Oueddan, on lui nomma la ville de Djerma, capitale du grand Fezzan. Parti de Oueddan, il arriva, après une marche de huit nuits, dans le voisinage de Djerma, dont il fit inviter les habitants à embrasser l'islamisme. Ils y consentirent, et il fit halte à la distance de six milles de la ville. Quand leur roi sortit pour se rendre auprès d'Ocba, des cavaliers, apostés par celui-ci, se jetèrent entre lui et son cortége, le forcèrent de mettre pied à terre et le conduisirent en la présence de leur chef. Comme il était d'une constitution délicate, il y arriva épuisé de fatigue et crachant le sang. « Pourquoi me traiter ainsi ? dit-il à Ocba, ne me suis-je pas empressé de me rendre auprès de toi. » — « C'est une leçon que je veux te donner, lui répondit Ocba, toutes les fois que tu te la rappelleras, tu perdras l'envie de faire la guerre aux Arabes. » Ensuite il imposa sur les habitants un tribut de trois cent soixante esclaves. Ce même jour, Ocba fit partir cet homme [le roi] pour l'Orient, et sans perdre un instant, il prit la route des

bourgades du Fezzan, et les emporta l'une après l'autre. Parvenu à la dernière de ces places fortes, il s'enquit des habitants s'il existait un autre peuple au-delà d'eux. Ils lui indiquèrent le peuple de Haouar, grande forteresse située sur la lisière du Désert, au sommet d'une montagne escarpée, et capitale du pays de Kouar. Après une marche de quinze nuits, il arriva sous les murailles de cette place, dont il entreprit le siége. Au bout d'un mois il renonça à son entreprise, et se dirigeant vers les autres châteaux de Kouar, il les emporta successivement. Arrivé au dernier, il y trouva le roi et lui fit couper un doigt. « Pourquoi me traiter ainsi? s'écria le prisonnier. — « C'est pour te donner une leçon; toutes les fois que tu jetteras les yeux sur ta main, tu ne seras pas tenté de faire la guerre aux Arabes. » Il leur imposa alors une contribution de trois cent soixante esclaves, et leur demanda s'il se trouvait quelque peuple au-delà de leur pays. Ils répondirent qu'il n'y avait chez eux ni guides pour les y conduire ni aucune indication pour les y diriger. Il prit alors le parti de rebrousser chemin, et, sans s'arrêter à la forteresse de Haouar, il continua sa route pendant trois jours. Les habitants, persuadés qu'ils n'avaient plus rien à craindre, ouvrirent les portes de leur ville. Ocba étant venu camper à l'endroit qui s'appelle aujourd'hui Ma-el-Férès *(l'eau du cheval)*, ne put y trouver de l'eau, et ses troupes, accablées par la soif, s'attendaient à la mort. Dans cette extrémité, il fit une prière de deux *recas* [1] et invoqua le secours de Dieu. Pendant ce temps, son cheval avait creusé un trou avec les pieds de devant et mis à découvert une roche, d'où il sortit de l'eau. Ocba, voyant l'animal qui suçait ce filet d'eau, cria à ses soldats de creuser la terre; on obéit, et soixante-dix excavations leur fournirent de quoi étancher leur soif et faire provision pour leur route. C'est pour cette raison qu'on nomma ce lieu Ma-el-Férès. De là, Ocba revint sur ses pas par une autre route que celle qu'il avait suivie d'abord, et, arrivant à l'improviste devant la forteresse de Haouar, il profita

---

[1] Le *reka* se compose d'un certain nombre d'invocations et de prosternements, et la prière se compose de plusieurs *reka*.

de l'obscurité pour y pénétrer. Les habitants s'étaient retirés dans leurs souterrains pour dormir, pensant qu'ils n'avaient plus aucun danger à appréhender. Ocba égorgea tous les hommes en état de combattre, et s'étant emparé des enfants et des richesses renfermées dans la ville, il rebroussa chemin.

Arrivé à l'endroit où la ville de Zouîla s'élève aujourd'hui, il se dirigea, de là, vers le principal corps de son armée, après une absence de cinq mois. En arrivant, il en trouva les chevaux et les bêtes de somme parfaitement reposés, et il se mit en marche pour le Maghreb. Evitant la grande route, il traversa le territoire occupé par la tribu de Mezata. Ayant emporté tous les châteaux qui s'y trouvaient, il se tourna vers........... [1] dont il prit toutes les forteresses, et, de là, il expédia un corps de cavalerie à Ghadams. Quand ce détachement rejoignit le corps de l'armée, après s'être emparé de Ghadams, Ocba marcha sur Cafsa, qu'il prit ainsi que Castîlïa ; puis, il se dirigea vers Cairouan. Cette ville, fondée par son prédécesseur, Moaouïa-Ibn-Hodeidj, ne lui plut nullement, et remontant à cheval, il conduisit tout son monde à l'endroit que la ville actuelle du même nom devait occuper. C'était une grande vallée, remplie d'arbustes et de plantes rampantes, qui servait de repaire aux bêtes féroces et aux hibous. Arrivé là, il cria à haute voix : « Habitants de cette vallée ! éloignez-vous, et que Dieu vous fasse miséricorde ! Nous allons nous fixer ici. » Il fit cette proclamation trois jours de suite, et toutes les bêtes sauvages et tous les hiboux évacuèrent la place. Il ordonna alors de déblayer le terrain et de le partager en lots ; puis, y ayant transporté le peuple, il abandonna la ville bâtie par Ibn-Hodeidj. Alors, plantant sa lance en terre, il s'écria : « Voici votre *cairouan (station de caravan).* »

El-Leith-Ibn-Sâd raconte le même événement de la manière suivante : « Ocba-Ibn-Nafè fit une expédition en Ifrîkïa, et étant arrivé avec ses compagnons à la vallée de Cairouan, il y passa la nuit. Le lendemain, il se plaça à la tête de la vallée et prononça ces paroles : « Habitants de cette vallée ! éloignez-vous ! Nous

---

[1] Dans les manuscrits, le nom de ce lieu est omis.

allons nous fixer ici. » Après qu'il eut fait cette proclamation trois fois, les serpents, scorpions et d'autres bêtes de différentes espèces inconnues, commencèrent à s'en éloigner sous les yeux des spectateurs qui se tenaient là depuis le matin jusqu'au moment où l'ardeur du soleil commençait à les incommoder. Alors, n'en voyant plus aucune, ils s'établirent dans la vallée. Pendant les quarante années suivantes, on n'aurait pu trouver ni serpent, ni scorpion en Ifrîkïa, quand même on aurait offert mille dinars pour s'en procurer un seul[1].

---

[1] Il est fâcheux pour la réputation du fameux traditionniste El-Leith-Ibn-Sâd que l'histoire des serpents de Cairouan et celle des centaines de millions emportées par les Arabes lors de la première invasion, soient venues de lui.

FIN DE L'EXTRAIT.

II.

CONQUÊTE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE PAR LES MUSULMANS ET HISTOIRE DE CE PAYS SOUS LES ÉMIRS ARABES.

AVANT-PROPOS.

Les chapitres suivants sont tirés du grand ouvrage encyclopédique d'En-Noweiri, auteur égyptien qui écrivit dans le quatorzième siècle de notre ère. Comme le récit de cet historien est beaucoup plus détaillé que celui dans lequel Ibn-Khaldoun nous offre une esquisse des mêmes événements et qui a été publiée par M. Noël Des Vergers, sous le titre d'*Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites etc.*, Paris, 1841, je me suis décidé à le reproduire ici en forme d'appendice à l'*Histoire des Berbères*. En-Noweri a eu d'excellents matériaux à sa disposition (voyez *Lettre à M. Hase* dans le *Journal Asiatique* de septembre 1844), et il en a formé une narration suivie dont on ne saurait méconnaître le mérite, malgré certains défauts et erreurs qu'un peu de réflexion l'aurait empêché de commettre. Dans le premier chapitre surtout, il a inséré un récit fait par un soi-disant témoin oculaire de la conquête et qui n'est en réalité qu'un roman, ainsi que je crois l'avoir démontré dans la lettre à M. Hase; par respect pour la vérité de l'histoire j'aurai dû le supprimer, mais, voyant qu'Ibn-Khaldoun avait admis comme vrais les faits qui s'y trouvent racontés, j'ai cru devoir le conserver. Cette traduction a été faite sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale, n[os] 702, 702 A et 638. (Voyez le *Journal asiatique* de février 1841.)

— Dans la *Biographie universelle*, tome XXXI, page 445, se trouve une notice d'En-Noweiri par M. de Sacy.

§ I. — CONQUÊTE DE L'IFRÎKÏA PAR LES MUSULMANS.

La première invasion de l'Ifrîkïa et du Maghreb par les musulmans eut lieu l'an 27 de l'hégire (647-8 de J.-C.). Othman-Ibn-Affan venait d'être élevé au khalifat et avait nommé son frère de lait[1], Abd-Allah-Ibn-Sâd-Ibn-Abi-'s-Sarh, au gouvernement de l'Egypte en remplacement d'Amr-Ibn-el-Aci qu'il avait destitué. Ibn-Sâd mit aussitôt en campagne quelques détachements de cavalerie musulmane qui rapportèrent de l'Ifrîkïa un butin considérable et il en donna connaissance à Othman par une dépêche. Le khalife conçut alors le projet de faire envahir ce pays, et il consulta, à ce sujet, les anciens compagnons de Mahomet. Tous, à l'exception d'Abou-l'Aouar-Saîd-Ibn-Zeid, furent d'avis qu'il fallait y envoyer une armée, et quand Othman demanda à celui-ci le motif de sa désapprobation, il reçut cette réponse : « J'ai entendu Omar-Ibn-el-Khattab déclarer que *tant que ses yeux porteraient des larmes*, aucun musulman ne ferait une expédition contre ce pays; et je ne conseillerai jamais une démarche qui serait en opposition avec la volonté de ce khalife. »

Quand Abou-'l-Aouar se fut retiré, Othman fit venir Zeid-Ibn-Thabet et Mohammed-Ibn-Maslema [deux autres des compagnons de Mahomet] pour avoir leur avis, et comme ils lui conseillèrent d'y envoyer du monde, il appela le peuple à la guerre sainte. Dans les rangs de cette armée, qui porta le nom *Djeich-el-Abadela (troupe des Abd-Allah)*, l'on remarqua les personnages suivants : Abd-Allah-Ibn-Abbas, général des musulmans, et son frère, Obeid-Allah, membres de la famille Hachem; Abd-er-Rahman, fils du khalife Abou-Bekr-er-Siddîk, Abd-er-Rahman, fils de Talha le Teimide, accompagnés, tous les deux, d'un certain nombre de leurs gens; Abd-Allah, fils du khalife Omar, à la tête d'un corps d'Adites; Abd-er-Rahman, fils de Zeid-Ibn-el-Khattab; Obeid-Allah, fils d'Omar; Acem, fils d'Amr;

---

[1] Othman fut allaité par la mère d'Abd-Allah-Ibn-Abi-'s-Sarh. — *(En-Nawawi.)* — La traduction s'écarte ici du texte arabe qui porte : *son frère utérin.*

Obeid-Allah, fils d'Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir, avec une troupe de Beni-Aced ; Abd-Allah, fils d'Amr-Ibn-el-Aci et El-Mottelib, fils d'Es-Saîb-Ibn-Abi-Ouédâa, accompagnés d'une bande de Beni-Sehm. Merouan, fils d'El-Hakem, suivit l'armée avec son frère El-Hareth et plusieurs autres membres de la famille Oméïa. Une troupe de la tribu de Zehra s'y trouva aussi, et avec elle El-Misouar, fils de Makhrema-Ibn-Neufel et Abd-er-Rahman, fils d'El-Asoued-Ibn-Abd-Yagouth ; de plus, une compagnie de la tribu d'Amer-Ibn-Lowaï-Ibn-Ghaleb, sous les ordres d'Es-Saïb, fils d'Amer-Ibn-Hicham, et de Bosr, fils d'Arta; une troupe de la tribu de Hodeil commandée par Abou-Dîb-Khoweiled, fils de Khaled, membre de cette tribu. Abou-Dîb mourut en Ifrîkïa, et ce fut Abd-Allah, fils d'Ez-Zobeir, qui présida à son enterrement. De plus, Abd-Allah, fils d'Anès ; Abou-d'-Dorr-el-Ghaffari; El-Micdad-Ibn-Amr [-Ibn-el-Asoued] de la tribu de Behra; Bilal, fils d'El-Hareth-el-Mozeni, El-Acem et Moaouïa, fils de Hodeidj ; Fodala, fils d'Obeid; Roweifê, fils de Thabet; Hamza, fils de Khoweiled ; Abou-Zâma, de la tribu de Belî; El-Moséïeb, fils de Hazn; Djébéla, fils d'Amr, de la tribu de Saéd ; Zîad, fils d'El-Hareth, de la tribu de Sodâ ; Sofyan, fils de Ouehb; Caïs, fils de Bechar-Ibn-Mesléma; Zoheir, fils de Caïs; Abd-er-Rahman, fils de Sakhr; Amr, fils d'Auf, et Ocba, fils de Nafê, de la tribu de Fihr[1]. On y comptait encore six cents hommes de la tribu de Djoheina, trois cents de la tribu d'Aslem, sous les ordres de Hamza-Ibn-Amr-el-Aslemi et de Séléma, fils d'El-Akrâ ; huit cents de la tribu de Mozeina; quatre cents de celle de Soleim; cinq cents fournis par les tribus d'Ed-Dîl, Somra et Ghaffar ; sept cents par celles de Ghatafan, Achdjâ et Fezara, et quatre cents de la tribu de Kâb-Ibn-Amr : ceux-ci furent les derniers qui vinrent se joindre à Othman, au camp d'El-Djorf, lieu situé à trois milles de Médine. Othman fournit à ses frais mille chameaux pour servir de monture aux musulmans pauvres ; il donna aussi des chevaux pour le même objet ; ensuite

---

[1] La plupart des chefs nommés dans cette liste avaient servi sous Mahomet. Ils appartiennent tous à la haute noblesse arabe.

il distribua des armes aux soldats et leur accorda les gratifications d'usage. Ceci se passa dans le mois de moharrem de l'an 27 de l'hégire (octobre 647). Othman monta alors en chaire, et adressant la parole aux troupes, il les exhorta à combattre pour la cause de Dieu. Son discours se termina par ces paroles : « J'ai mis à votre tête Merouan, fils d'El-Hakem ; il vous conduira auprès d'Abd-Allah-Ibn-Sâd qui doit alors prendre le commandement, et maintenant je vous recommande à la garde de Dieu ! »

L'armée, étant arrivée en Egypte, opéra sa jonction avec un corps considérable qu'Abd-Allah-Ibn-Sâd avait rassemblé ; aussi le nombre des combattants se trouva porté à vingt mille. Ibn-Sâd nomma alors Ocba, fils de Nafê, son lieutenant en Egypte, et partit lui-même avec les troupes de l'expédition.

Nous donnerons ici, d'après Ez-Zohri, le récit suivant que lui avait fait Rebiâ, fils d'Abbad, de la tribu d'Ed-Dîl[1]. « A notre arrivée, Abd-Allah [-Ibn-Sâd] envoya en avant des éclaireurs et des corps avancés ; moi-même, je marchais, autant que possible, avec les éclaireurs, et par Allah ! nous voilà arrivés sous les murs de Tripoli, où nous reconnûmes que les Grecs s'étaient fortifiés. Abd-Allah y mit le siége ; mais ensuite, ne voulant pas se laisser détourner du but qu'il avait en vue, il donna l'ordre de décamper. Pendant que nous faisions nos préparatifs, nous aperçûmes des vaisseaux qui venaient d'aborder la côte : aussitôt nous courûmes sus, et nous jetâmes à l'eau ceux qui s'y trouvaient. Ils firent quelque résistance, mais ensuite ils se rendirent, et nous leur liâmes les mains derrière le dos. Ils étaient au nombre de quatre cents. Abd-Allah vint alors nous joindre, et il leur fit trancher la tête. Nous prîmes ce qui était dans les vaisseaux, et cela fut notre premier butin. Abd-Allah marcha alors sur Cabes et y mit le siége, mais les anciens compagnons du Prophète lui conseillèrent d'y renoncer, pour ne pas être détourné de son projet contre l'Ifrîkïa. Il se remit donc en marche, et envoya partout

---

[1] Ceci est le récit controuvé dont il est fait mention dans l'avant-propos.

des détachements qui lui ramenèrent des bœufs, des moutons et du fourrage. »

Le même narrateur ajoute : « Leur prince *(mélek)* se nommait Djoredjîr, et son autorité s'étendait depuis Tripoli jusqu'à Tanger [1]. Il gouvernait au nom de Heracl *(Héraclius)*. Quand il eut avis de l'approche de l'armée musulmane, il rassembla des troupes et se disposa à combattre. Le nombre de ses soldats montait à cent vingt mille. »

Le narrateur dit plus loin : « Ayant fait les dispositions nécessaires, nous marchâmes contre son armée, et quelques jours se passèrent en pourparlers. Nous l'invitâmes à embrasser l'islamisme, mais il fit le fier et répondit qu'il n'y consentirait jamais. Nous lui fîmes alors la proposition de nous payer un tribut *(kharadj)* annuel, mais il répondit : Si vous me demandiez un seul dirhem, je ne le donnerais pas ! Nous nous apprêtames donc à le combattre, après l'avoir averti [de notre intention]. Abd-Allah-Ibn-Sâd disposa son armée en aile droite, aile gauche et centre ; le prince des Roum en fit autant, et la rencontre eut lieu dans une plaine étendue, nommée Bâcouba [2], laquelle est éloignée du siége du gouvernement grec d'un jour et d'une nuit de marche ; elle est située à la même distance de Carthagina *(Carthage)*. Carthagina est une vaste cité renfermant des édifices très-élevés dont les murs sont en marbre blanc ; il y a des colonnes et des marbres de couleurs variées en quantité immense. »

Plus loin ce narrateur dit : « La guerre entre les deux partis se prolongea, et Othman, ne recevant plus aucune nouvelle des musulmans, fit partir Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir. Ce chef prit avec lui douze cavaliers de sa tribu et pressa sa marche pour joindre les vrais croyants. Son arrivée, qui eut lieu de nuit, ex-

---

[1] Tanger appartenait alors aux Goths.

[2] L'auteur de ce récit a emprunté au *Livre des Conquêtes* d'El-Beladori le fait dont il parle ici. Ibn-Sâd, dit cet historien, fit halte à *Acouba (bi-Acouba)*. Notre narrateur, ne se doutant pas que le *b* de ce mot fût la préposition affixe, l'a lu *Bâcouba*. Ce trait suffit pour démontrer que le prétendu Ez-Zohri, ou son garant Rebiâ-Ibn-Abbad, composa son récit postérieurement à l'an 260 de l'hégire. El-Beladori mourut vers cette année.

cita une vive joie dans l'armée. Le bruit en fut si grand que les Grecs prirent l'alarme, et, s'étant imaginés qu'on venait les attaquer, ils passèrent une fort mauvaise nuit. Enfin, un de leurs espions rentra au camp et dit au prince que nous avions reçu des renforts. Les musulmans et les Grecs se battirent tous les jours jusqu'à l'heure de midi; alors les deux partis se retiraient dans leurs camps respectifs et le combat cessait. Ibn-ez-Zobeir présida le lendemain à la prière du matin; il marcha ensuite au combat avec les musulmans, et fit éprouver à l'ennemi des pertes considérables. N'ayant pas vu Ibn-Sâd parmi les combattants, il demanda où il était, et apprit que depuis quelques jours, ce chef ne sortait plus de sa tente. Comme Ibn-ez-Zobeir n'avait pas encore eu d'entrevue avec lui il alla le trouver, et après l'avoir salué, il lui communiqua les instructions d'Othman [1] et demanda le motif qui le retenait loin du combat. Ibn-Sâd lui répondit : Le prince des Grecs a fait faire cette proclamation en langue grecque et arabe par la voix d'un héraut : *Grecs et Musulmans ! quiconque tuera Abd-Allah-Ibn-Sâd aura ma fille en mariage avec cent mille dinars*. Or, sa fille était d'une beauté merveilleuse; *elle l'accompagnait à cheval* au combat, habillée des étoffes les plus riches et *portant sur sa tête un parasol en plumes de paon* [2]. Et tu n'ignores pas, continua Ibn-Sâd,

---

[1] Ibn-ez-Zobeir, chargé par le khalife d'une mission très-importante, arrive au camp, préside à la prière et prend part au combat avant d'avoir communiqué ses dépêches au général en chef!

[2] Voici le récit d'Ibn-ez-Zobeir lui-même, tel qu'il est rapporté dans le *Kitab-el-Aghani* (voyez p. 79 de ce volume) et tel qu'il a été reproduit par plusieurs historiens : « Djoredjîr, souverain de l'Ifrîkïa et roi des Francs, nous cerna avec cent vingt mille hommes (?); quant à nous, nous étions vingt mille. Les musulmans, réduits aux abois, ne s'accordaient plus sur ce qu'il fallait faire ; et Abd-Allah-Ibn-Sâd s'était retiré dans sa tente pour y être seul et réfléchir sur sa position, quand je vis, moi, l'occasion de surprendre Djoredjîr. Il était derrière son armée, monté sur un cheval gris et accompagné de deux jeunes filles *qui le garantissaient du soleil avec des plumes de paon*. Je me rendis aussitôt à la tente d'Abd-Allah-Ibn-Sâd, et je demandai au chambellan la permission d'entrer. Cet officier me répondit : « Il s'occupe, en ce mo-

que la plupart de ceux qui m'accompagnent ont été nouvellement convertis à l'islamisme; ainsi je dois craindre que l'offre de Djoredjîr ne les porte à me tuer ; voilà la raison de mon absence du combat. — « Chasse cette crainte de ton âme, répondit Ibn-ez-Zobeir, et fais proclamer dans ton armée, et de sorte que les Grecs puissent l'entendre : *Musulmans et Grecs! quiconque tuera le prince Djoredjîr aura sa fille et cent mille dinars.* Cette proclamation vaudra bien l'autre. Ibn-Sâd suivit ce conseil, et quand le chef des Grecs entendit la proclamation, son cœur fut rempli d'effroi pendant que celui de notre général en fut délivré. La guerre continua de la même manière qu'auparavant,

---

ment, de nos affaires, et il m'a ordonné de n'admettre personne. » Alors je passai derrière la tente et en ayant soulevé le bord inférieur, je me trouvai en présence du général, qui venait de se jeter sur son lit. En me voyant, il fut saisi de crainte et s'écria : « Qui t'amène ici, Ibn-ez-Zobeir ? » Je lui répondis : « Voilà bien l'homme velu ; ils sont tous poltrons ! Je viens de découvrir une occasion favorable pour surprendre notre ennemi, et je crains qu'elle ne m'échappe ; viens donc avec moi et dis aux troupes de me seconder. » De quoi s'agit-il, dit Ibn-Sâd? Je le lui fis connaître, et il s'écria aussitôt : « Par ma vie ! l'occasion est belle. » Il sortit alors, et voyant ce dont je m'étais déjà aperçu, il ordonna aux soldats de me seconder. Ayant fait choix de trente cavaliers, je leur dis : « Pendant que je charge sur l'ennemi, empêchez que je ne sois assailli par derrière, et je vous réponds, s'il plaît à Dieu, de quiconque se trouvera sur mon chemin.» Je m'élançai alors vers l'endroit où j'avais remarqué Djoredjîr; les cavaliers me suivirent en me protégeant ; et, ayant percé les rangs de l'ennemi, j'entrai dans un terrain ouvert et je courus sur ce chef. Ainsi que la plupart des siens, il me prit pour un messager ; mais, voyant que j'étais armé, il tourna bride et s'enfuit. Je l'atteignis promptement et, l'ayant renversé à terre d'un coup de lance, je me précipitai sur lui. Les jeunes filles cherchèrent à le protéger contre le coup d'épée que j'allais lui asséner, et l'une d'elles en eut la main abattue. Ayant achevé mon adversaire, je plaçai sa tête au bout de ma lance et l'élevai en l'air. Alors la confusion se mit parmi ses troupes, les musulmans se portèrent vers l'endroit où je me trouvais; ils firent un grand carnage de l'ennemi et la déroute fut complète. Ibn-Sâd me dit alors : « Personne n'est plus digne que toi de porter au khalife la nouvelle de cette victoire. »

On voit que dans ce récit il n'est pas fait la moindre mention de la fille de Djoredjîr, mais on y reconnait quelques traits qui ont servi au faussaire pour confectionner la légende de cette belle amazone.

jusqu'à ce qu'il vînt une idée à Ibn-ez-Zobeir, qui alla de nuit trouver Ibn-Sâd et lui dit : « J'ai réfléchi sur l'affaire dans laquelle nous sommes engagés, et je vois qu'elle traînera en longueur ; l'ennemi est chez lui ; il vit dans l'abondance pendant que nous voyons chaque jour diminuer nos ressources, et j'ai appris que Djoredjîr fait venir des troupes de tous côtés. Maintenant, je vois que ses gens, lorsqu'ils entendent annoncer chez nous l'heure de la prière, remettent l'épée dans le fourreau et rentrent dans leur camp ; les musulmans en font de même, selon leur coutume. Ainsi donc, je te conseille de laisser demain les plus braves d'entre les musulmans dans leurs tentes, avec leurs chevaux et leurs armes, pendant que les autres iront se battre comme à l'ordinaire et feront durer le combat jusqu'à ce que l'ennemi soit accablé de fatigue ; alors, quand il sera rentré dans son camp et aura mis de côté la cuirasse et les javelots, les musulmans monteront à cheval et chargeront à l'improviste. Peut-être que Dieu nous aidera et nous donnera la victoire, car c'est de Dieu que vient tout secours. Ibn-Sâd ayant entendu ce couseil, fit venir Abd-Allah, fils d'Abbas, et les deux frères de celui-ci, ainsi que les compagnons de Mahomet avec les chefs de tribu, et leur soumit la proposition d'Ibn-ez-Zobeir. Ils y donnèrent leur approbation en rendant grâces à Dieu et s'abstinrent d'en parler à qui que ce fut. Ils passèrent la nuit à faire leurs préparatifs, se dévouant à Dieu pour l'exaltation de sa religion et la manifestation de sa parole. Le matin arrivé, les braves de l'islamisme restèrent dans leurs tentes, ayant leurs chevaux à côté d'eux, pendant qu'Ibn-ez-Zobeir et Ibn-Sâd avancèrent au combat à la tête d'un petit corps de troupes. L'on se battit avec beaucoup d'acharnement, et comme il faisait très-chaud ce jour-là, on en ressentit des deux côtés une lassitude extrême. Le prince des Grecs était à cheval et encourageait ses troupes ; il avait avec lui l'étendard de la croix et portait un diadème sur sa tête, vu son rang élevé. Le conflit se prolongea jusqu'à ce que l'appel à la prière de midi se fît entendre ; alors les Arabes allaient se retirer comme d'habitude, quand Ibn-ez-Zobeir fit durer le combat une heure de plus. La chaleur étant devenue

excessive, on en fut tellement accablé que les soldats des deux côtés ne pouvaient plus soutenir le poids de leur armure, et encore moins combattre. Ils retournèrent donc à leurs tentes, déposèrent leurs armes et se jetèrent sur leurs lits, après avoir attaché leurs chevaux. Alors les braves des musulmans se levèrent sur l'ordre d'Abd-Allah [-Ibn-Sâd], et ayant endossé leurs cottes-de-mailles, ils montèrent à cheval dans leurs tentes. Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir sortit avant les autres, habillé comme un ambassadeur, ayant passé une robe par-dessus son armure, et se dirigea vers l'ennemi, après avoir ordonné à ses guerriers de charger comme un seul homme lorsqu'ils le verraient près du camp grec. Quand il allait y arriver, les musulmans poussèrent des cris d'*Allah akber! (Dieu est grand!) la ilaha illa 'llah! (il n'y d'autre Dieu que Dieu!)* et fondirent sur l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'il ne lui laissèrent pas le temps de s'armer et de monter à cheval. Les Grecs [1] furent mis en déroute et on en tua un nombre immense ainsi que leur chef. Le reste se sauva dans la ville. Les musulmans pillèrent le camp ennemi et firent prisonnière la fille du prince. On l'amena devant Ibn-Sâd qui demanda ce qu'était devenu son père. « Il est mort, » répondit-elle. — « Savez-vous, dit-il, qui l'a tué ? » — « Je le reconnaîtrais si je le voyais, » fut la réponse. Or, il y avait plusieurs musulmans qui, tous, prétendaient l'avoir tué ; mais, quand on les présentait à la fille du prince, elle disait que ce n'était aucun de ceux-là. On fit alors venir Ibn-ez-Zo eir, et comme elle le reconnut pour être celui qui avait tué son père, Ibn-Sâd dit à ce chef : « Quel motif t'a empêché de nous informer, afin que nous puissions te donner ce que nous avons promis ? » — « Que Dieu te dispose au bien ! lui répondit Ibn-ez-Zobeir ; ce n'est pas pour obtenir ce que tu as promis que je l'ai tué, mais bien pour plaire à celui qui sait ce que j'ai fait, et m'en donnera une récompense plus excellente

[1] Ibn-Abd-el-Hakem emploie le mot *Roum* pour désigner les Grecs, mais Ibn-er-Rakîk, l'auteur mis à contribution par En-Noweiri, s'en sert pour désigner les chrétiens de toute nation, et surtout les Latins. Encore aujourd'hui, les musulmans de l'Afrique septentrionale donnent aux chrétiens le nom de *roumi*.

que celle que tu m'as destinée ; je n'en demande pas d'autre. » Ibn-Sâd lui fit alors cadeau de la fille du prince [1]. On dit qu'elle devint la concubine d'Ibn-ez-Zobeir. Les musulmans prirent ensuite position contre la ville de Sbaïtla et, après un blocus rigoureux, Dieu les en rendit maîtres. Ils y firent beaucoup de prisonniers et s'emparèrent de leurs richesses dont la majeure partie consistait en or et en argent. Ibn-Sâd réunit le butin en masse et en fit le partage après avoir prélevé le quint. La portion de chaque cavalier fut de trois mille dinars, et celle de chaque fantassin de mille [2]. Ibn-Sâd envoya alors des détachements de la ville de Sbaïtla pour battre la campagne. Ces cavaliers s'avancèrent jusqu'aux bourgades de Cafsa où ils firent des captifs et du butin. De là ils poussèrent jusqu'à Mermadjenna.

« Cette défaite abattit le courage du reste des *Roum* et les frappa de terreur : les uns se réfugièrent dans leurs châteaux et forteresses, mais la grande majorité se réunit dans la plaine d'El-Edjem, autour d'un château qui était un des plus forts de la province d'Ifrîkïa. De là, ils écrivirent à Ibn-Sâd, lui offrant trois cents *kintars (talents)* [3] d'or, à condition qu'il ferait cesser les hostilités et évacuer le pays. Après avoir fait quelques difficultés, il accéda à cette proposition. »

Suivant un autre récit, il leur accorda la paix moyennant une somme de deux millions cinq cent mille [4] qu'on lui compta, et une des conditions du traité était que les musulmans garderaient tout [le butin] qu'ils avaient fait pendant la guerre, mais qu'ils rendraient ce qu'ils avaient enlevé depuis le commencement des pourparlers.

« Ibn-Sâd appela alors Ibn-ez-Zobeir et lui dit : « Personne ne mérite mieux que toi de porter [au khalife] cette bonne nouvelle ;

---

[1] Ibn-ez-Zobeir n'a rien dit de cela. (Voyez, du reste, la tradition rapportée par Ibn-Abd-el-Hakem ; ci-devant, page 306.)

[2] Voyez ci-devant, page 305.

[3] Voyez, ci-devant, page 210, note 2.

[4] Il faut supposer qu'il s'agit ici de pièces d'argent. Dans la note 2, page 210, la contribution payée par les Grecs est estimée à plus de trois millions de francs.

pars donc et annonce à Othman et aux musulmans la faveur que Dieu tout-puissant leur a accordée.» Ibn-ez-Zobeir se mit aussitôt en route et fit tant de diligence qu'en l'espace de vingt jours, il se rendit de Sbaitla à Médine [1]. — Quelques personnes disent qu'il y arriva le vingt-quatrième jour.— Une telle promptitude n'a rien d'étonnant de la part d'un homme tel que lui. A son arrivée, il monta en chaire, d'après les ordres d'Othman, et fit part au peuple de la victoire que Dieu leur avait donnée. Son père, Ez-Zobeir, ayant appris ce qui se passait, vint à la mosquée pour en faire des reproches à Othman : « Comment ! s'écria-t-il, Abd-Allah, le fils d'Ez-Zobeir, a-t-il l'audace de monter à un endroit où le prophète de Dieu a posé le pied ! Plût à Dieu que je fusse mort avant d'avoir appris une telle chose ! » D'autres racontent qu'Ibn-ez-Zobeir ne monta pas dans la chaire, mais qu'il se plaça devant elle pour s'adresser au peuple, et qu'Othman lui-même y était assis.»

Le même narrateur dit : La prouesse d'Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir en Ifrîkïa fut pareille à celle de Khaled-Ibn-el-Ouélîd en Syrie, et d'Amer-Ibn-el-Aci, en Égypte. Plus loin, il ajoute : Abd-Allah-Ibn-Sâd rentra en Egypte après Ibn-Zobeir ; l'armée resta quinze mois en Ifrîkïa et elle n'y perdit que quelques hommes. Ibn-Sâd, en partant de Sbaitla, laissa un nommé Djenaha [2] comme gouverneur, à la place de Djoreidjîr.

Ensuite eurent lieu l'assassinat d'Othman et les contestations entre Ali et Moaouïa. Quand l'autorité de ce dernier fut solidement établie, il confia le gouvernement de l'Ifrîkïa à Moaouïa-Ibn-Hodeidj [3].

---

[1] L'auteur du *Baïan* ajoute qu'Ibn-ez-Zobeir avait passé quatorze mois en Ifrîkïa.

[2] Dans le *Baïan* ce nom est écrit *Habahïa.*

[3] Abou-'l-Mahacen nous apprend dans son *Nodjoum*, qu'en l'an 43, Ocba-Ibn-Nafê fit plusieurs expéditions dans le pays des Noirs, à Oueddan et à Barca. — En 46, Roweifê-Ibn-Thabet se rendit à Tripoli, pénétra en Ifrîkïa et revint au lieu d'où il était parti.

§ II. — GOUVERNEMENT DE MOAOUÏA-IBN-HODEIDJ-EL-KINDI, ET SECONDE INVASION DE L'IFRÎKÏA.

Moaouïa-Ibn-Hodeidj[1] de la tribu de Kinda fut chargé du gouvernement de l'Ifrîkïa en l'an 45[2] de l'hégire (665-6). La manière de sa nomination est ainsi racontée : Héraclius, seigneur de Constantinople, se faisait payer chaque année un tribut fixe par tous les princes de la terre et de la mer. En apprenant à quelles conditions Abd-Allah-Ibn-Abi-Sarh avait accordé la paix aux habitants de l'Ifrîkïa, il y envoya un patrice nommé Aulîma[3] pour exiger d'eux trois cents talents d'or, somme égale à celle qu'ils avaient donnée au général arabe. Le patrice débarqua à Carthage et leur fit part de l'ordre de son souverain, mais ils refusèrent d'y satisfaire, disant que ce qu'Ibn-Abi-Sarh leur avait pris était pour le rachat de leurs vies, et que le prince, leur seigneur, n'aurait que le tribut qu'ils avaient l'habitude de lui payer chaque année. Djenaha, qui gouvernait l'Ifrîkïa à la place de Djoredjîr, chassa alors le patrice, et, plus tard, les habitants du pays se rassemblèrent et prirent pour chef un nommé Elatîlion [ou Elatérion, *Eleuthèrion*]. Quant à Djenaha, il passa en Syrie, et alla trouver [le khalife] Moaouïa-Ibn-Abi-Sofyan[4], à qui il exposa la situation de l'Ifrîkïa. Lui ayant demandé, en même temps, à y être renvoyé à la tête d'une armée arabe, il obtint un corps de troupes assez nombreux et partit pour Alexandrie avec Moaouïa-Ibn-Hodeidj. Arrivé en cette ville, il mourut, et ce fut Moaouïa-Ibn-Hodeidj qui conduisit l'armée en Ifrîkïa. Ainsi la guerre, qui s'annonçait depuis quelque temps, éclata de nouveau. Dans cette armée, se trouvèrent Abd-el-Mélek, fils de Merouan ; Yahya, fils d'El-Hakem ; Coreib, fils

---

[1] Les manuscrits portent *Khodeidj,* mais l'orthographe de ce nom telle qu'Abou-'l-Mahacen l'a fixée, nous a parue préférable.

[2] Ibn-Khaldoun place cette nomination en l'an 34.

[3] Variante : *Ouelîma.*

[4] Moaouïa fut reconnu pour khalife en l'an 41 (661); la date 34, donnée par Ibn-Khaldoun est donc fausse.

d'Ibrahîm-Ibn-es-Sabbah, et Khaled, fils de Thabet de la tribu de Coreich. L'on rapporte aussi qu'Abd-Allah, fils du khalife Omar-Ibn-el-Khattab, s'y trouva avec Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir et les personnages les plus éminents des milices [1] de la Syrie et de l'Egypte.

Les habitants de l'Ifrîkïa croyaient toujours que Djenaha était à la tête de l'expédition. Quand Ibn-Hodeidj vint camper au pied d'une colline située à dix parasanges à l'occident de Camounîa [2], il y essuya un tel temps de pluie qu'il s'écria : « Notre montagne est *bien arrosée* (*Mamtour*). Ce nom est resté à la montagne jusqu'à ce jour. Il dit ensuite : « Marchons à ce *pic de montagne* (*carn*), » et, depuis lors, ce lieu fut appelé El-Carn.

Alors un patrice nommé Nicéphore, sous les ordres duquel le roi des Grecs avait placé une armée de trente mille combattants, vint débarquer à Sentirta [3]. Un détachement de cavalerie qu'Ibn-Hodeidj envoya à la rencontre de ces troupes, les mit en déroute et les obligea à reprendre la mer [4]. Ibn-Hodeidj dirigea alors ses attaques contre Djeloula et alla combattre les habitants jusqu'aux portes de la ville. Chaque matin, il leur livrait bataille ; mais, aussitôt après midi, il rentrait dans son camp à El-Carn. Un certain jour, après les avoir combattus, il venait de reprendre chemin du camp, quand Abd-el-Mélek, fils de Merouan, revint sur ses pas pour chercher son arc qu'il avait laissé suspendu à un arbre ; s'apercevant alors qu'un côté de la ville venait de s'écrouler, il rappela ses compagnons, et, à la suite d'une lutte qui coûta la vie à beaucoup de monde, il prit Djeloula d'assaut. On s'empara de tout ce que la place renfermait, après en avoir tué la garnison et réduit les habitants en esclavage. Selon un autre récit, Ibn-Hodeidj s'était tenu à El-Carn, et avait envoyé Abd-el-

---

[1] Voyez ci-devant, page 221, note 1.

[2] Ceci est l'endroit qu'Ibn-Abd-el-Hakem appelle *Counia*. (Voyez ci-devant page 307.)

[3] Variante : *Santbertha*. Cette localité est inconnue.

[4] Selon l'auteur du *Baïan*, Nicéphore mit à la voile sans avoir engagé le combat.

Mélek à la tête de mille cavaliers pour assiéger Djeloula. Après avoir passé quelques jours dans des tentatives inutiles, ils battirent en retraite, mais à peine s'étaient-ils éloignés, qu'ils virent des tourbillons de poussière s'élever derrière eux. Pensant que c'était l'ennemi qui sortait à leur poursuite, ils firent volte-face pour le recevoir, et, alors, ils s'aperçurent que tout un côté de la muraille de la ville venait de s'écrouler. Aussitôt ils livrèrent l'assaut, et ayant emporté la place, ils tuèrent, pillèrent et firent des esclaves. Abd-el-Mélek revint auprès de Moaouïa [-Ibn-Hodeidj] qui l'attendait dans son camp à El-Carn, et lui remit le butin. Une dispute s'éleva alors au sujet du partage : Abd-el-Mélek réclamait le tout pour ses compagnons, et Ibn-Hodeidj voulait en faire la distribution à tous les musulmans de l'armée. A la fin, on écrivit au khalife Moaouïa-Ibn-Abi-Sofyan, et celui-ci répondit qu'il fallait rappeler les corps détachés et faire le partage du butin entre tout le monde [1]. Dans la distribution qui eut lieu, chaque cavalier reçut trois-cents dinars.

El-Beladori [2] dit que Moaouïa-Ibn-Hodeidj fut le premier qui envoya des troupes contre la Sicile. Le chef de cette expédition se nommait Abd-Allah-Ibn-Caïs [3].

[Ibn-er-Rakîk, dont nous continuerons à citer l'histoire,] ajoute : Moaouïa-Ibn-Hodeidj rentra alors en Egypte, et reçut d'Ibn-Abi-Sofyan le gouvernement de ce pays, en échange de celui de l'Ifrîkïa. Ce dernier pays devint ainsi un gouvernement séparé, ne dépendant plus de celui de l'Egypte, mais relevant directement du khalife.

---

[1] D'après la loi islamique tous les soldats faisant partie d'une armée ont un droit égal au butin.

[2] El-Beladori, l'auteur du *Livre des conquêtes faites par les Musulmans*, mourut en l'an 279 (892-3). M. Hamaker a donné une notice sur cet écrivain dans son *Specimen Catal. Bibl. Lugd. Bat.* p. 7.

[3] On lit dans le *Baïan* que la flotte envoyée contre la Sicile se composa de deux cents navires. Les musulmans restèrent un mois dans cette île et en rapportèrent des prisonniers et des images ornées de pierres précieuses. Cette expédition eut lieu l'an 46 (666-7).

§ III. — GOUVERNEMENT D'OCBA-IBN-NAFÊ-EL-FIHRI, ET TROISIÈME EXPÉDITION EN IFRÎKÏA.

L'historien dit : en l'an 50 (670) Moaouïa-Ibn-Abi-Sofyan envoya en Afrique Ocba-Ibn-Nafê de la tribu de Fihr [Coreich], lequel était resté à Barca et à Zouîla pendant qu'Amr-Ibn-el-Aci gouvernait l'Egypte [1]. Ocba rassembla les Berbères néophytes, et les incorpora dans l'armée que Moaouïa venait de lui envoyer et qui se composait de dix mille cavaliers musulmans. Il marcha aussitôt contre l'Ifrîkïa, et, y ayant pénétré, il passa au fil de l'épée tous les chrétiens qui y restaient [2]. Il dit alors [à ses troupes] : « Quand un imam [3] entre en Ifrîkïa, les habitants de ce pays se mettent à l'abri du danger en faisant la profession de l'islamisme, mais aussitôt que l'imam se retire, ces gens-là retombent dans l'infidélité. Je suis donc d'avis, ô musulmans ! de fonder une ville qui puisse servir de camp et d'appui à l'islamisme jusqu'à la fin des temps. » Ce conseil fut adopté.

§ IV. — FONDATION DE LA VILLE DE CAIROUAN.

Les historiens disent qu'Ocba ayant fait comprendre aux musulmans la nécessité de fonder une ville, les mena à l'emplacement où Cairouan devait s'élever et qui était alors couvert d'un bois

---

[1] Amr-Ibn-el-Aci gouverna l'Egypte depuis l'an 20 jusqu'à l'an 25, et depuis l'an 38 jusqu'à l'an 43. Or, Ibn-Khaldoun dit, dans l'histoire des émirs arabes qu'en l'an 45, Moaouïa ôta le gouvernement de l'Afrique à Moaouïa-Ibn-Hodeidj pour le confier à Ocba-Ibn-Nafê. Cette date me paraît inadmissible.

[2] Ici l'auteur exagère à la manière arabe ; nous savons qu'Ocba mourut en combattant les Berbères et chrétiens qui s'étaient réunis pour l'attaquer.

[3] C'est-à-dire une personne revêtue de l'autorité spirituelle et temporelle ; tels étaient les généraux de ce temps-là, quand ils agissaient comme représentants du khalife.

fourré et impénétrable[1]. « Voici, dit-il, notre affaire.» — « Comment ! lui répondirent ses compagnons, tu nous ordonnes de bâtir dans un marécage boisé où personne ne saurait passer, et où nous aurons à craindre les animaux féroces, les serpents et les autres reptiles de la terre ! » Ocba, dont les vœux furent toujours exaucés, invoqua le Dieu tout-puissant, et ses compagnons se joignirent à la prière en disant *Amen*. Rassemblant alors autour de lui les dix-huit compagnons du Prophète qui se trouvaient dans l'armée, il cria à haute voix : « Serpents et bêtes féroces ! nous sommes les compagnons du Prophète béni ; ainsi, retirez vous, car nous allons nous établir ici, et nous tuerons quiconque de vous s'y trouvera après cet avertissement. » Alors on vit les animaux féroces et les serpents emporter leurs petits, et à ce spectacle, beaucoup de Berbères se convertirent à l'islamisme[2]. Ocba ordonna par proclamation, de les laisser passer sans leur faire du mal, et quand ils furent partis, il marcha, accompagné de ses principaux officiers, autour du lieu qu'il avait choisi, en adressant cette prière à Dieu : » O mon Dieu ! remplis cette ville de science et de la connaissance de ta loi. Fais qu'elle soit habitée par des hommes pieux et dévoués à ton service, et protège-nous contre les puissants de la terre. » Il descendit alors, en suivant le cours du ruisseau, et ordonna à ses hommes de tracer les fondations de la ville et d'arracher les broussailles. Notre historien ajoute que pendant quarante ans, à partir de cette époque, on ne vit ni serpent ni scorpion en Ifrîkïa.

L'historien dit plus loin : Il traça les fondations de l'hôtel du

[1] D'après le conseil des musulmans, Ocba choisit pour l'emplacement de sa ville une localité éloignée de la mer et voisine d'une *sibkha* ou marais salé. « De cette manière, lui dirent-ils, nous n'aurons pas à craindre une descente de la part des Grecs et nos chameaux auront un lieu de pâturage où les Berbères et les chrétiens n'oseront pas venir les enlever ». La construction de Cairouan fut commencée en l'an 50 (670). *(Baïan)*.

[2] Les miracles opérés par Ocba ont encore du retentissement en Afrique. Pour cette raison, nous nous sommes décidé à conserver cette légende. On peut voir à la page 311 les traditions à ce sujet recueillies par Ibn-Abd-el-Hakem.

gouvernement et dela grande mosquée. La construction de celle-ci n'était pas encore commencée quand il y fit célébrer la prière. A cette occasion un certain mouvement se manifesta parmi le peuple au sujet de la *kibla* [1] ; ils disaient que les habitants du Maghreb devant se régler d'après la *kibla* de cette mosquée quand ils en construiraient d'autres, le général aurait à employer tout son talent afin d'en déterminer la vraie position. On laissa donc écouler un temps considérable pour observer le lever des astres en hiver et en été et pour prendre les azymuths du soleil à son lever [2]. Ce délai causa à Ocba de graves soucis ; mais s'étant adressé au Dieu tout-puissant, il vit pendant son sommeil, une figure qui vint à lui et prononça ces paroles : « Favori du maître de l'univers ! quand le jour se lèvera, prends ton étendard et mets-le sur ton épaule ; tu entendras alors devant toi des cris d'*Allah akber* (*Dieu est grand !*), et *nul autre ne les entendra;* à l'endroit où ces cris cesseront, là tu placeras la *kibla* et le *mihrab* [3] de ta mosquée. Dieu tout-puissant a agréé cette ville et cette mosquée ; par elle, il exaltera sa religion et humiliera les infidèles jusqu'à la fin des siècles. » Ocba se reveilla plein d'effroi, et après avoir fait une ablution, il se mit, avec les nobles d'entre les musulmans, à prier dans la mosquée projetée. Le jour commençait à poindre, et il faisait encore des prosternements, quand le cri *d'Allah akber!* retentit à ses oreilles. Ayant demandé aux personnes qui l'entouraient si elles entendaient quelque chose, elles répondirent que non. « C'est donc l'ordre du Dieu tout-puissant ! » s'écria-t-il. Prenant alors l'étendard sur son épaule, il suivit la

---

[1] *Kibla* veut dire le côté de l'horizon qui est dans la direction de la Mecque. Il faut connaître la kibla pour orienter une mosquée et pour savoir de quel côté se tourner pour faire la prière.

[2] Il aurait fallu de plus déterminer la latitude et la longitude de l'endroit, opération qu'assurément les Arabes de cette époque étaient incapables de faire. On va voir de quelle manière Ocba se tira de la difficulté.

[3] Le *mihrab* est une niche pratiquée dans le mur de la mosquée et dans l'intérieur de l'édifice ; il sert à marquer la direction de la *kibla*.

la voix qui continua à se faire entendre, et arrivé au lieu où le *mihrab* devait être placé, le cri cessa. Fichant alors son étandard dans la terre, il leur dit : « Voici notre *mihrab.* » Dès lors, l'on se mit à bâtir des maisons, des lieux d'habitation, et d'autres mosquées, et la ville se remplit d'habitants. Sa circonférence était de trois mille six-cents toises, et les travaux furent achevés en l'an 55 (675). Le peuple s'y établit alors, et elle devint une place d'importance. — Il existait sur le lieu ou Cairouan fut bâti, un petit château fondé par les Grecs et appelé *Camounïa* [1].

Ocba continua à administrer avec habileté la province d'Afrique jusqu'à ce que [le khalife] Moaouïa nomma Masléma-Ibn-Mokhalled-el-Ansari *(natif de Médine)* gouverneur de ce pays ainsi que de l'Egypte dont il retira le gouvernement des mains d'Ibn-Hodeidj.

§ V. — GOUVERNEMENT DE MASLÈMA-IBN-MOKHALLED.

A son arrivée en Egypte, dit l'historien, Masléma fit choix d'un de ses affranchis nommé Dinar et surnommé Abou l'Mohadjer, pour être son lieutenant en Ifrîkïa. Ceci eut lieu en l'an 55 (675 de J.-C). Le nouveau gouverneur se rendit à sa destination ; mais ayant de la répugnance à habiter la ville fondée par Ocba, il s'arrêta à deux milles de là, [2] et traça les fondations d'une autre ville afin de perpétuer le souvenir de son nom et de rendre inutile l'ouvrage de son prédécesseur. Cette nouvelle ville fut nommée par les Berbères *Kîrouan* [3]. Quand la construction en fut commencée, il ordonna d'abattre la ville d'Ocba. Celui-ci en fut tellement courroucé, qu'il se rendit auprès du khalife Moaouïa et lui adressa ces paroles : « C'est moi qui ai envahi et subjugué cette province ; j'y ai fondé des mosquées, bâti des maisons et établi

---

[1] Ou *Counïa*, selon Ibn-Abd-el-Hakem. — (Voyez ci-devant, p. 307.)

[2] *Sur la route de Tunis,* dit Ibn-er-Rakîk, dans un passage cité par Ibn-el-Abbar. (Voyez le *Holla*, ms. de la Société Asiatique, fol. 138, *verso.*) Selon Ibn-Abd-el-Hakem, Abou-'l-Mohadjer fut le premier général musulman qui resta en Ifrîkïa à la suite d'une expédition ; les autres s'en retournèrent au Vieux-Caire aussitôt qu'ils eurent terminé les campagnes qu'ils avaient entreprises.

[3] Variante : *Tekîrouan* (?). Le mot est sans points dans le manuscrit.

notre peuple dans des demeures fixes ; et tu viens d'y envoyer un esclave des Ansars [1] qui m'a déposé en m'insultant ! » Moaouïa lui fit des excuses et promit de le retablir dans son gouvernement, mais l'affaire traîna en longueur jusqu'à la mort de ce khalife. Yezîd, fils de Moaouïa, étant monté sur le trône, apprit avec indignation le traitement qu'Ocba avait éprouvé, et le nomma gouverneur de l'Ifrîkïa. Il lui donna en même temps l'ordre de partir pour Cairouan sur le champ, afin d'empêcher la destruction totale de cette ville.

§ VI. — OCBA GOUVERNEUR POUR LA SECONDE FOIS.

L'historien dit : Ocba ayant été nommé gouverneur en l'an 62 (681-682 de J.-C.), quitta la Syrie, et en passant par le Vieux-Caire il rencontra Masléma-Ibn-Mokhalled, qui était monté à cheval pour aller le recevoir. Masléma lui offrit ses salutations et tâcha de se disculper de toute participation aux actes d'Abou-'l-Mohadjer : « je déclare devant Dieu, s'écria-t-il, que cet homme a enfreint mes ordres ! » Ocba accueillit ses excuses, et partit en toute hâte pour l'Ifrîkïa. A son arrivée, il fit jeter Abou-'l-Mohadjer dans les fers, ordonna la destruction de la ville que celui-ci avait fondée, et en ramena les habitants à Cairouan. S'étant alors décidé à faire une expédition militaire, il laissa dans la ville une partie des milices sous les ordres de Zoheir-Ibn-Caïs, et ayant appelé ses fils, il leur dit : « J'ai vendu mon âme à Dieu et j'ai fait un excellent marché : je dois combattre les infidèles jusqu'à ce que je comparaisse devant lui. Je ne sais si je vous reverrai jamais, car mon souhait est de mourir dans la voie de Dieu. Tenez donc ferme à l'islamisme. O mon Dieu ! accueille mon âme avec bonté ! » Il partit alors à la tête d'une armée nombreuse, et arriva sur le haut de la colline qui domine la ville de Baghaïa. Dans un combat opiniâtre qu'il livra aux habitants, il leur enleva une quantité de chevaux les plus forts que les musulmans eussent jamais vus dans leurs expéditions. Comme les Roum s'étaient re-

[1] Maslema, le patron d'Abou-'l-Mohadjer, était un de ces Médinois qui avaient aidé Mahomet et qui reçurent pour cette raison le titre d'*Ansars (aides)*.

tirés dans la place, Ocba ne voulut pas s'y arrêter, et marcha sur Lambèsa, [1] un de leurs plus grandes villes. Les habitants des environs s'y refugièrent à son approche, et dans une sortie, ils se battirent avec un tel acharnement que les Arabes en furent consternés et s'attendèrent à être exterminés. Ocba parvint cependant à repousser l'ennemi, et l'ayant poursuivi jusqu'à la porte de la forteresse, il lui enleva beaucoup de butin.

Ne voulant pas s'y arrêter davantage, il partit pour le pays du Zab, et là, il demanda quelle était la ville principale. On lui désigna la ville d'Erba, résidence du souverain *(Mélek)* et point de réunion pour les princes du Zab. Elle était entourée de trois cent soixante villages, tous très-peuplés.

Les habitants, instruits de son approche, se retirèrent, les uns dans leurs forteresses, et les autres dans les montagnes et les lieux d'accès difficile. A l'heure du soir Ocba prit position contre la ville, et le lendemain il ordonna l'attaque. Plusieurs combats eurent lieu, à la suite desquels les musulmans perdirent tout espoir, quand Dieu leur donna la victoire. L'ennemi fut mis en déroute, la plupart des cavaliers *roumis* restèrent sur le champ de bataille ; les autres évacuèrent le Zab, après avoir reçu une leçon qui rabaissa leur fierté pour toujours.

De là Ocba se dirigea sur Tèhert et alla camper auprès de cette ville. Sachant que les Roum, prévenus de son approche, avaient obtenu le secours des Berbères, il se leva, et adressa un discours à ses troupes, pour les exciter au combat. Dans l'action qui suivit, les Roum et les Berbères ne purent resister aux musulmans ; l'armée coalisée perdit beaucoup de monde en peu de temps et les Grecs évacuèrent la ville [2]. Ocba alla ensuite camper près de Tanger, et un *roumi* nommé Yulîan, un de leurs nobles, vint audevant de lui avec de riches présents et se soumit à ses ordres. Ocba le questionna relativement à

[1] En arabe *Lambès*. Ce mot est mal écrit et mal ponctué dans les manuscrits ; l'un porte *Lemîs*, l'autre *Melîch*.

[2] Ces derniers mots sont omis dans un des mss., et en effet, ils doivent être de trop ; Ocba n'avait pas avec lui les moyens d'emporter une place forte.

la mer d'Espagne, et ayant appris qu'elle était bien gardée, il lui dit : « Indique-moi où je pourrai trouver les chefs des Roum et des Berbères.» — « Quant aux Roum, répondit Yulîan, tu les a laissés derrière toi, mais devant toi sont les Berbères et leur cavalerie ; Dieu seul en sait le nombre.» — « Oú se tiennent ils ?» demanda Ocba. — «Dans le Sous-el-Adna, répondit Yulîan; c'est un peuple sans religion ; ils mangent des cadavres, ils boivent le sang de leurs bestiaux, et ils vivent comme des brutes ; car ils ne croient pas en Dieu, et ils ne le connaissent même pas. » Sur cela, Ocba dit à ses compagnons : « Marchons avec la bénédiction de Dieu ! » De Tanger il se dirigea du côté du midi, vers le Sous-el-Adna , jusqu'à ce qu'il atteignît une ville nommée Téroudant. Là, il rencontra les premieres troupes Berbères et les mit en déroute après un combat sanglant. Sa cavalerie se mit à la poursuite des fuyards et pénétra dans le Sous el-Adna. Les Berbères se réunirent alors en nombre si grand que Dieu seul pouvait les compter ; mais Ocba les attaqua avec un acharnement inoui. Il en fit un massacre prodigieux et s'empara de quelques-unes de leurs femmes, qui étaient [d'une beauté] sans égale. On rapporte qu'une seule de leurs jeunes filles fut vendue, en Orient, pour mille *mithcals* (*pieces d'or*). Ayant continué sa marche, il vint jusqu'à la mer environnant [l'Océan Atlantique], sans avoir éprouvé de résistance, et il entra dans la mer jusqu'à ce que l'eau atteignît le poitrail de son cheval. Levant alors la mains vers le ciel, il s'écria : « Seigneur ! si cette mer ne m'en empêchait, j'irais dans les contrées éloignées et dans le royaume de Dou'l-Carnein [1], en combattant pour ta religion, et en tuant ceux qui ne croient pas à ton existence ou qui adorent d'autres dieux que toi. » S'adressant ensuite à ses compagnons, il leur dit : « Retournons sur nos pas avec la bénédiction de Dieu.» La terreur des infidèles était devenue si grande qu'ils fuyaient le pays que l'armée traversait, et l'expédition se dirigea

[1] Le roi Dou-'l-Carnein s'avança vers l'Occident jusqu'au lieu du coucher du soleil, et vit cet astre descendre dans un puits rempli de boue noire. Cette histoire authentique est racontée dans le Coran, sourate 18.

vers l'Ifrîkïa. Quand on fut à la hauteur de la source d'eau qui est aujourd'hui appelée *Ma-el-Férès* (*l'eau du cheval*), mais qui n'existait pas alors, Ocba et ses troupes furent réduits à la dernière extrêmité par la soif. Il fit en conséquence une prière de de deux *rékas*, et invoqua Dieu tout-puissant. Aussitôt son cheval commença à gratter la terre avec son pied, et à écarter le gravier, de sorte qu'il mit à découvert une couche de rocher d'où sortait de l'eau. L'animal se mit alors à boire, et d'après les ordres d'Ocba, les troupes creusèrent la terre, et ouvrirent soixante-dix puits, d'où elles tirèrent assez d'eau pour étancher leur soif et faire leur provision. Ce fut alors que ce lieu reçut le nom de *Ma-el-Férès* [1]. De là il se rendit à Tobna, petite ville à huit journées de Cairouan, et dans l'assurance que le pays tout entier était parfaitement soumis et qu'il n'y avait plus d'ennemi à craindre, il ordonna à sa troupes de marcher, par détachements, à leur destination. Il se dirigea lui-même vers Tehouda et Badîs pour en faire la reconnaissance et pour voir combien il faudrait de cavalerie pour bloquer ces deux villes. Quand il y eut laissé les hommes nécessaires pour cet objet, les Roum remarquèrent qu'il ne lui restait qu'un très-petit nombre de troupes et conçurent l'espoir de l'accabler. Ayant donc fermé les portes de leurs forteresses, ils lui lancèrent des flèches, des pierres et des imprécations, pendant qu'il les appelait [à se convertir] à Dieu. Quand il fut parvenu au cœur du pays, les Roum envoyèrent un agent auprès de Koceila-Ibn-Behrem [2] el-Aurébi, chef Berbère qui se trouvait avec l'armée d'Ocba.

§ VII. — RÉVOLTE DE KOCEILA; MORT D'OCBA-IBN-NAFÊ, ET PRISE DE CAIROUAN.

Koceila était un des hommes principaux parmi les Berbères.

---

[1] Selon Ibn-Abd-el-Hakem, cette aventure arriva sur la route du Fezzan à Tripoli. (Voyez ci-devant, page 310.) On trouve cependant un Aïn-Férès *(source du cheval)*, au pied du télégraphe de Sidi-Daho, entre Tlemcen et Sidi-Bel-Abbès, précisément sur la route que devait suivre Okba en retournant du Sous en l'Ifrîkïa.

[2] Il faut lire *Lemezm*.

Devenu musulman pendant le gouvernement d'Abou-'l-Mohadjer, il fut si sincère dans sa conversion que celui-ci en parla à Ocba qui venait d'arriver, et l'instruisit de la grande influence que Koceila exerçait sur les Berbères. Ocba ne fit aucune attention à cette recommandation ; au contraire, il ne témoigna pour le néophyte que de l'indifférence et du mépris. Parmi les traits insultants qu'il se permit envers lui, on raconte le suivant : il venait de recevoir des moutons, et voulant en faire égorger un, il ordonna à Koceila de l'écorcher. « Que Dieu dirige l'émir vers le bien ! lui dit le chef berbère, j'ai ici mes jeunes gens et mes serviteurs qui pourront m'éviter cette peine. » Ocba y répondit par des paroles offensantes et lui ordonna de se lever [et sortir]. Koceila se retira en colère, et, ayant égorgé le mouton, il essuya sa main encore sanglante sur sa barbe. Quelques Arabes s'approchèrent alors et lui dirent : « Que fais-tu, Berbère ? » à quoi il répondit : « Cela est bon pour les poils. » Mais un vieillard d'entre les Arabes passa et s'écria : « Ce n'est pas pour cela ; c'est une menace que ce Berbère vous fait ! » Alors Abou'-l-Mohadjer s'adressa à Ocba et lui dit : « Que viens-tu faire ! voilà un homme des plus distingués parmi son peuple, un homme qui était encore polythéiste il y a peu de temps ; et tu prends à tâche de faire naître la rancune dans son cœur ! je te conseille maintenant de lui faire lier les mains derrière le dos, autrement tu seras victime de sa perfidie. » Ocba méprisa cet avis, et Koceila, qui était en correspondance avec les Roum, profita d'un instant favorable et prit la fuite. Bientôt après, il se vit entouré de ses cousins, de ses gens et d'une foule de Roum. Abou'-l-Mohadjer recommanda alors à Ocba de l'attaquer sans lui donner le temps d'organiser ses forces ; car, pendant toute cette expédition, Ocba menait Abou'-l-Mohadjer avec lui et le tenait dans les fers. Il marcha donc contre Koceila, et celui-ci se retira devant lui. Alors les Berbères dirent à leur chef : « Pourquoi reculer ? ne sommes-nous pas cinq mille ? » — « Chaque jour, leur répondit Koceila, va grossir notre nombre et diminuer le sien : une grande partie de ses forces l'a déjà quitté, et j'attends, pour l'attaquer, qu'il s'en retourne vers l'Ifrîkïa. » Quant à Abou-'l-Mohadjer, il prononça

ces vers d'Abou-Mihdjen[1], en les appliquant à sa propre position.

C'est pour moi assez de douleur que d'être laissé dans les fers, pendant que les chevaux et les cavaliers s'élancent au combat. Quand je me lève, le poids de mes chaînes m'accable, et les portes qui mènent au festin restent fermées devant moi.

Ocba, auquel on rapporta ces paroles, le fit mettre en liberté et lui ordonna d'aller rejoindre les musulmans [à Cairouan], et d'en prendre le commandement; « quant à moi, lui dit-il, je veux gagner le martyre. » — « Et moi aussi! répondit Abou-'l-Mohadjer, je veux partager ton sort. » Ocba fit alors une prière de deux *rékas*, et brisa le fourreau de son épée. Abou'l-Mohadjer fit de même, ainsi que les autres musulmans. Les cavaliers mirent pied à terre par l'ordre d'Ocba, et combattirent avec intrépidité jusqu'à la mort : pas un n'en échappa[2].

Zoheir-Ibn-Caïs prit alors la résolution d'attaquer les Berbères; mais ses troupes refusèrent de lui obéir. Il se rendit, en conséquence, à Barca où la plupart des habitants de Cairouan allèrent le rejoindre. Koceila, à la tête d'une multitude immense, marcha sur Cairouan où quelques musulmans, qui n'avient pu emporter leurs effets ni emmener leurs familles, restaièn encore. Comme ils offraient de rendre la ville pourvu qu'on leur fît grâce, Koceila y donna son consentement et se trouva maître de Cairouan et de l'Ifrîkïa. Il y resta jusqu'au temps où l'autorité [du khalife] Abd-el-Mélek-Ibn-Merouan fut raffermie. Mention ayant été faite alors, en presence du khalife, de la triste position de Cairouan et des musulmans qui y étaient restés, on l'engagea d'y envoyer des troupes, afin de délivrer ce pays de Koceila.

---

[1] Le poète Abou-Mihdjen, natif de Thakîf, fut un des compagnons de Mahomet. Il était tellement adonné au vin que le général de l'armée arabe l'avait fait mettre aux arrêts peu de temps avant la bataille de Cadicïa. Dans les vers cités ici, le poète exprime ses regrets de ne pas pouvoir prendre part au combat qui allait se livrer. — Voyez son histoire dans le *Journal Asiatique* de février 1841.

[2] Quelques-uns furent faits prisonniers; voyez ci-devant, page 288. — Ibn-Abd-el-Hakem place la mort d'Ocba en l'an 63 (682-3).

§ VIII. — GOUVERNEMENT DE ZOHEIR-IBN-CAÏS, ET MORT DE KOCEILA LE BERBÈRE.

L'historien dit qu'Abd-el-Mélek accueillit le conseil d'envoyer des troupes en Ifrîkïa et déclara que pour venger sur les polythéites la mort d'Ocba, il faudrait trouver un homme qui ressemblât à ce chef par la piété. Alors, d'un accord unanime, on lui désigna Zoheir-Ibn-Caïs. — « C'est le compagnon d'Ocba, lui dit-on; c'est lui qui est le mieux au courant de ses habitudes, et qui est le plus digne de venger sa mort. » Zoheir était en garnison à Barca quand il reçut d'Abd-el-Mélek une dépêche qui lui prescrivit de partir en toute hâte pour l'Ifrîkïa. Il répondit au khalife qu'il lui fallait des hommes et de l'argent : ces secours lui furent envoyés. Parmi les nouveaux venus se trouvèrent les principaux personnages de la Syrie [1].

En l'an 67 (686-687), quand ces renforts furent arrivés, il marcha vers l'Ifrîkïa, à la tête d'une armée nombreuse. Koceila, averti de son approche, partit de Cairouan avec les Berbères et se rendit à Mems. Zoheir vint alors prendre position aux environs de Cairouan, et, après avoir donné à ses troupes trois jours de repos, il marcha contre l'ennemi. La rencontre fut terrible; de chaque côté ont fit des pertes énormes; mais la journée se termina par la mort de Koceila et d'un grand nombre de ses partisans. Les musulmans poursuivirent les fuyards et tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre : les chefs d'entre les Roum et les Berbères, leurs nobles et leurs princes, tous y succombèrent.

Zoheir revint à Cairouan, et voyant que l'Ifrîkïa pourrait former un vaste empire [il sentit remuer son ambition]; mais ensuite, comme il était rempli de dévotion et de l'esprit de mortification, il se dit : « Je veux combattre pour la cause de Dieu, car je crains de périr si je cède à mon penchant pour le monde. » Laissant alors quelques troupes à Cairouan, il partit avec un

---

[1] Probablement quelques chefs des tribus que l'on avait établies en Syrie, comme colonies militaires.

corps nombreux pour l'Orient. Les Grecs de Constantinople, sachant qu'il était entré en Ifrîkïa après avoir laissé Barca sans défenseurs, sortirent de l'île de Sicile avec une grande flotte, attaquèrent cette ville et y portèrent le massacre et le pillage. Zoheir, qui venait de quitter l'Ifrîkïa, et qui arrivait à Barca pendant que les Grecs y étaient encore, fit aussitôt mettre pied à terre et attaqua l'ennemi avec une ardeur extrême. La bataille fut terrible ; mais, accablé par le nombre des Grecs, il succomba avec tous les siens. Pas un seul [1] n'échappa, et les Grecs emportèrent leur butin à Constantinople.

Abd-el-Mélek fut très-affligé de la mort de Zoheir ; mort qui avait tant d'analogie avec celle d'Ocba ; mais la révolte d'Abd-Allah-Ibn-ez-Zobeir l'empêcha de s'occuper des affaires de Cairouan. Ce ne fut qu'après la mort d'Ibn-ez-Zobeir qu'il y envoya comme gouverneur Hassan-Ibn-en-Noman, de la tribu de Ghassan.

§ X. — GOUVERNEMENT DE HASSAN-IBN-EN-NOMAN-EL-GHASSANI.

L'historien dit : Abd-el-Mélek donna ordre à Hassan-Ibn-en-Noman de se tenir en Egypte avec une armée de quarante mille hommes, afin d'être prêt à tout événement. Ensuite il lui écrivit de se mettre en marche pour l'Ifrîkïa : « Je te laisse les mains libres, disait-il ; puise dans les trésors de l'Egypte et distribue des gratifications à tes compagnons et à ceux qui se joindront à toi. Ensuite va faire la guerre sainte dans l'Ifrîkïa, et que la

[1] En l'an 76 (695), les Grecs firent une descente à Antabolos (*Barca*) et occupèrent cette ville pendant quarante jours. Ibn-en-Nasrani, le commandant, parvint à s'échapper. Zoheir, auquel El-Azîz, gouverneur de l'Egypte, envoya l'ordre de chasser l'ennemi, les attaqua avec soixante-dix hommes et périt, lui et tous ses compagnons. Un arabe de la tribu de Medhedj qui s'était retiré dans le Désert pour éviter la peste dont on souffrait depuis quelque temps à Antabolos, rassembla alors un corps de sept cents musulmans et força les Grecs à se rembarquer. La mort de Zoheir eut lieu en 76. — (*Ibn-Abd-el-Hakem.*) — La comparaison de ce récit avec celui d'En-Noweiri démontre l'extrême incertitude de l'histoire de l'Afrique dans le premier siècle de l'hégire.

bénédiction de Dieu soit sur toi ! » Ibn-el-Athîr dit, dans son ouvrage historique intitulé le *Kamel*, qu'Abd-el-Mélek nomma Hassan gouverneur en l'an 74 (693-694 de J.-C.), quelque temps après la mort d'Ibn-ez-Zobeir ; mais selon Ibn-er-Rakîk, le khalife envoya Hassan en Afrique avec des troupes en l'an 69 [1]. L'historien dit que cet émir entra en Ifrîkïa avec la plus forte armée qui y eut jamais mis le pied.

§ X. — PRISE ET DESTRUCTION DE CARTHAGE.

Aussitôt entré à Cairouan, dit l'historien, Hassan demanda s'il restait encore des princes en Ifrîkïa. On lui désigna le commandant de Carthage, grande ville qui n'avait pas encore été prise, et contre laquelle Ocba avait échoué. Hassan se mit en marche et livra un assaut si furieux à la ville qu'il força les Grecs qui s'y trouvaient à prendre la fuite et à s'embarquer. Les uns passèrent en Sicile, les autres en Espagne. Hassan, ayant pénétré de vive force dans la place, ne fit que piller, tuer et faire des captifs [2]. Il expédia alors des détachements dans les environs et donna l'ordre de mettre la ville en ruines. Les musulmans en détruisaient tout ce qu'il leur était possible de faire, quand leur général apprit que les Grecs et les Berbères s'étaient rassemblés à Satfoura et Benzert. Il alla aussitôt les y atttaquer, et il en tua un grand nombre. Les musulmans s'emparèrent de ce territoire et réduisirent toutes les places fortes auxquelles ils mirent le siége. Les habitants de l'Ifrîkïa en furent consternés ; les Roum, mis en déroute, se refugièrent dans la ville de Bédja, et les Berbères dans celle de Bône. Hassan retourna ensuite à Cairouan pour prendre du repos et en donner à ses troupes.

---

[1] En l'an 78, selon l'auteur du *Baïan* qui avoue qu'on ignore les véritables dates de l'expédition de Hassan-Ibn-en-Noman, de la prise de Carthage et de la mort de la Kahena. Il aurait pu ajouter, de presque tous les faits qui se sont passés en Afrique sous les premiers émirs arabes; même, dans le récit de ces faits, les historiens et traditionistes se contredisent.

[2] Selon Ibn-Abd-el-Hakem, il ne se trouva dans la ville qu'un petit nombre de *Roum*, tous de la classe pauvre. Le reste s'était embarqué avec leur gouverneur.

§ XI. — GUERRE DE HASSAN AVEC LA KAHENA ; DÉVASTATION DE L'IFRIKIA, ET MORT DE LA KAHENA.

L'historien dit : Hassan demanda alors quel était le prince le plus puissant qui restait encore en Ifrîkïa, et on lui désigna une femme qui gouvernait les Berbères, et qui était généralement connue sous le nom d'El-Kahena [1]. « Elle demeure, dirent-ils, au Mont-Auras ; elle est d'origine berbère, et depuis la mort de Koceila, les Berbères se sont ralliés à elle. » Cette femme prédisait l'avenir, et tout ce qu'elle annonça ne manqua pas d'arriver. On lui parla encore de la puissance qu'elle exerçait, en l'assurant que la mort d'une personne aussi redoutable pourrait seule mettre un terme aux révoltes des Berbères. La Kahena, avertie que Hassan s'était mis en marche pour l'attaquer, fit démolir la forteresse de Baghaïa, dans la pensée que c'était à la possession des places fortes que visait le général musulman. Hassan s'avança pourtant contre elle sans se soucier de ce qu'elle venait de faire, et il lui livra bataille sur le bord de la rivière Nîni. Après un combat acharné, les musulmans furent mis en déroute ; un grand nombre d'entre eux perdit la vie, et plusieurs des compagnons de de Hassan furent faits prisonniers. La Kahena les traita avec bonté, et les renvoya tous, à l'exception de Khaled-Ibn-Yezîd de la tribu de Caïs, homme distingué par son rang et par sa bravoure, qu'elle adopta pour fils [2]. Hassan évacua alors l'Ifrîkïa, et écrivit à Abd-el-Mélek pour l'informer de sa position. Le khalife répondit à sa lettre en lui enjoignant de rester où il était jusqu'à nouvel ordre ; aussi Hassan demeura dans la province de Barca pendant cinq ans. L'endroit où il s'était établi reçut le nom de Cosour Hassan (*les châteaux de Hassan*). La Kahena, devenue maîtresse de toute l'Ifrîkïa, tyrannisa les habitants de ce pays. A la fin, Abd-el-Mélek envoya à Hassan des trou-

---

[1] En arabe le mot *Kahena* signifie *devineresse ;* en hebreu *Kohen* veut dire prêtre. Ibn-Khaldoun nous apprend que cette femme professait le judaïsme.

[2] Khaled témoigna sa reconnaissance de cette faveur en ouvrant une correspondance secrète avec Hassan, pour le tenir au courant de toutes les démarches de la Kahena.

pes et de l'argent, avec ordre de rentrer en Ifrîkïa. A son approche, la Kahena dit à son peuple : « Les Arabes veulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent, tansdis que nous, nous ne désirons posséder que des champs pour la culture et le pâturage. Je pense donc qu'il n'y a qu'un plan à suivre : c'est de ruiner le pays afin de les décourager. » Elle envoya donc ses partisans partout, afin de renverser les villes, démolir les châteaux, couper les arbres et enlever les biens des habitants. Abd-er-Rahman-Ibn-Zîad-Ibn-Anam rapporte que tout le pays, depuis Tripoli jusqu'à Tanger n'était qu'un seul bocage et une succession continuelle de villages, et que tout fut détruit par cette femme. Quand Hassan s'approcha de l'Ifrîkïa, il eut le plaisir de voir les Roum venir à sa rencontre et implorer son secours contre la Kahena. Il se dirigea alors sur Cabes, dont les habitants vinrent au-devant de lui pour lui offrir une somme d'argent et faire leur soumission. Autrefois ils n'avaient jamais voulu admettre d'émir arabe dans leur ville : aussi, Hassan leur donna pour gouverneur un jeune esclave[1]. De là il se rendit à Cafsa qui se soumit à son autorité, ainsi que Castîlia et Nefzaoua.

Quand la Kahena vit approcher l'avant-garde arabe, elle fit venir ses deux fils, ainsi que Khaled-Ibn-Yezîd, et leur annonça qu'elle-même serait tuée, et que pour eux, ils devraient se rendre auprès de Hassan et solliciter leur grâce. Le général musulman accueillit les deux transfuges et les mit sous la sauve-garde d'un de ses officiers, puis, il ordonna à Khaled de se porter en avant au galop. Les troupes arabes engagèrent avec celles de la Kahena un combat acharné, et le carnage fut si grand que tous s'attendaient à être exterminés ; mais Dieu étant venu au secours des Musulmans, les Berbères furent mis en déroute, après avoir éprouvé des pertes énormes. La Kahena fut atteinte et tuée pendant qu'elle s'enfuyait. Les Berbères demandèrent grâce à Hassan, et obtinrent leur pardon, à la condition de fournir aux Musulmans un corps auxiliaire de douze mille hommes. Cette troupe fut aussitôt mise, par Hassan, sous les ordres des deux fils de la

[1] Ou *page*. Le mot arabe *rolam* signifie *garçon*, *domestique*, *jeune esclave blanc*.

Kahena. Dès cette époque, l'islamisme se propagea parmi les Berbères. La guerre étant terminée de cette manière, Hassan revint à Cairouan, et réorganisa l'administration du pays [1].

Il fut déposé de son commandement par Abd-el-Azîz-Ibn-Merouan, gouverneur de l'Égypte et de l'Ifrîkïa, qui le rappela, lors de la mort d'Abd-el-Mélek et de l'avénement d'El-Ouélîd, fils de ce khalife [2]. Abd-el-Azîz envoya en même temps quarante de ses principaux officiers pour avoir soin de tout ce qui se trouvait en la possession de Hassan ; mais celui-ci, ayant deviné leur commission, cacha, dans des outres à eau, les pierreries, les perles et l'or qu'il avait entre les mains, et laissa ces outres exposés dans le camp; quant au reste du butin, il le mit sous leurs yeux. Étant arrivé en Égypte, il alla voir Abd-el-Azîz et le pria de choisir deux cents des plus beaux esclaves, tant filles que garçons, qu'il aurait amenés avec lui. On dit que le nombre de ces captifs montait à trente-cinq mille. Abd-el-Azîz en prit tout ce qui lui convenait, ainsi que plusieurs chevaux appartenant au général. Hassan partit avec ce qui lui restait, et alla se plaindre à El-Ouélîd-Ibn-Abd-el-Mélek. Ce khalife fut indigné de la conduite de son oncle, Abd-el-Azîz, et déclara qu'il avait agi sans autorisation. Hassan ordonna alors à ses gens de lui apporter les outres, et il les vida en présence d'El-Ouélîd qui resta muet d'étonnement à l'aspect de tant de pierreries, de perles et d'or. « Commandant des croyants, lui dit-il, je suis parti avec l'unique intention de combattre dans la voie de Dieu, et je n'ai trahi mon devoir ni envers lui, ni envers le khalife ». — « Retourne dans

---

[1] Rentré à Cairouan, Hassan y bâtit *la grande mosquée*, organisa des bureaux pour l'administration civile et militaire, et soumit au *kharadj* les étrangers qui se trouvaient encore en Ifrîkïa ainsi que cette portion des Berbères qui, à l'instar de ceux-là, avaient continué à professer la religion chrétienne. La plupart de ces Berbères appartenaient à la branche de Bernès.—(*Ibn-Abd-el-Hakem*).— D'après En-Noweiri, la grande mosquée fut bâtie par Ocba.

[2] Abd-el-Azîz mourut en l'an 85, et El-Ouélîd monta sur le trône en 86 ; En-Noweiri a probablement confondu Abd-el-Azîz avec son neveu et successeur, Abd-Allah-Ibn-Abd-el-Mélek. Selon Ibn-Abd-el-Hakem, Hassan fut rappelé par le khalife Abd-el-Mélek, en l'an 76.

ton gouvernement, lui répondit El-Ouélîd, et sois assuré de ma bienveillance.» — Hassan reprit : « Je jure qne jamais je n'accepterai plus un commandement sous la dynastie oméïade ! ». Par sa fidélité et sa probité, Hassan s'était acquis le titre d'Es-Cheikh-el-Emîn *(le vieillard intègre)*. Il eut pour successeur Mouça-Ibn-Noceir.

§ XII. — GOUVERNEMENT DE MOUÇA-IBN-NOCEIR.

Sur le refus de Hassan, El-Ouélîd écrivit à son oncle Abd-el-Azîz, d'envoyer en Ifrîkïa Mouça-Ihn-Noceir [1], et il lui signifia que cette province serait indépendante de celle de l'Égypte, et qu'elle relèverait immédiatement du khalife [2].

Aussitôt que Mouça fut arrivé à sa destination, il déposa Saleh [3], lieutenant de Hassan, et ayant appris qu'il se trouvait sur les frontières une foule de gens qui s'étaient soustraits à l'obéissance, il envoya contre eux son fils Abd-Allah, qui les défit dans une bataille et ramena à son père cent mille prisonniers. Son second fils, Merouan, qu'il avait envoyé d'un autre côté, rentra également avec cent mille prisonniers. Mouça, lui-même, marcha dans une autre direction et revint avec le même nombre de captifs. « Ce jour-là, dit El-Leith-Ibn-Sâd , le quint légal montait à soixante mille prison-

[1] Au rapport d'Ibn-Açaker, dans son histoire biographique de Damas, (manuscrit de la bibliothèque d'Atef-Pacha, à Constantinople), le nom du père de Mouça est la forme diminutif de *Nasr*, ce qui montre qu'on le prononçait *Noceir* et non pas *Nacîr*.

[2] Nous venons de faire observer qu'Abd-el-Azîz mourut avant l'avénement d'El-Ouélîd. En-Noweri s'est donc trompé ici de nouveau. Ibn-Abd-el-Hakem dit que la nomination de Mouça au gouvernement de l'Afrique eut lieu en 78 ou 79 (697-9); Ibn-Açaker la place en 79, et nous lisons dans le *Nodjoum* qu'en l'an 84, Mouça avait fait des grandes conquêtes dans ce pays et ramené cinquante mille prisonniers. Il est donc évident que la date de 86 , indiquée par En-Noweiri et Ibn-Khaldoum (dans l'histoire des émirs arabes), est inexacte.

[3] *Abou-Saleh*, selon Ibn-Abd-el-Hakem.

niers; chose inouïe depuis l'établissement de l'islamisme [1]. » Mouça fit alors une expédition vers Tanger, avec le dessein d'attaquer les Berbères qui se trouvaient dans cette contrée. Comme ils prirent la fuite à son approche, il les poursuivit l'épée dans les reins, jusqu'à ce qu'il parvînt à Es-Sous-el-Acsa. Les Berbères n'osaient lui opposer aucune résistance, et tous firent leur soumission pour éviter la mort. Il leur donna alors un chef de son choix, et il accorda à son affranchi, Tarec-Ibn-Zîad, le gouvernement de la ville et la province de Tanger, avec le commandement d'un corps de cavaliers berbères. Un petit nombre d'Arabes resta avec eux pour leur apprendre le Coran et les devoirs de l'islamisme. Rentré en Ifrîkïa, Mouça passa auprès du château de Meddjana dont la garnison fit quelque résistance, et il y laissa Bichr, fils d'un tel [2], pour en faire le siége. Bichr, emporta la place, qui fut nommée dans la suite Calât-Bichr *(le château de Bichr)*. Il ne se trouva plus alors en Ifrîkïa, ni Berbères, nî Grecs disposés à la résistance [3].

---

[1] On a déja vu que les renseignements les moins croyables au sujet des guerres des Arabes en Afrique sont donnés sur l'autorité d'El-Leith-Ibn-Sâd. Ce célèbre traditionniste et docteur de la loi naquit en Egypte, l'an 92 (710-11) et mourut en 175 (791-2). Possesseur d'une grande fortune, il en fit, dit-on, le plus noble usage. Une de ses filles devint l'épouse d'Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb, fondateur de la dynastie aghlebide.

[2] Il faut probablement lire *Bosr, fils d'Arta.* (Voyez ci-devant, page 308.)

[3] Ibn-Khaldoun raconte, dans son histoire des émirs arabes de l'Afrique, que Mouça envoya son fils Abd-Allah contre l'île de Maïorque et que celui-ci en rapporta un grand nombre de prisonniers et un riche butin. Mouça soumit le Derâ, assiégea Tafilelt et fit passer son fils dans le Sous. Les Berbères firent leur soumission, et les tribus masmoudiennes donnèrent des ôtages. Ceci eut lieu en 88 (707). Mouça assigna aux ôtages, pour résidence, la ville de Tanger. Selon l'auteur du *Baïan*, Mouça commença par soumettre les Berbères du territoire de Zaghouan; ensuite, en 84, il attaqua les Hoouara, les Zenata, les Ketama, et leur fit cinq mille prisonniers. En 86, son amiral Abbas (ou Aiyach) -Ibn-Akhial surprit et pilla la ville de Syracuse.

§ XIII. — INVASION DE L'ESPAGNE.

Cette invasion eut lieu l'an 92 de l'hégire (710-711 de J. C.) sous la conduite de Tarec-Ibn-Zîad, client de Mouça-Ibn-Noceir.

Dans la chronique intitulée El-Kamel *(le complet)*, Ibn-el-Athîr a donné quelques détails sur les événements qui se sont passés en Espagne et sur l'ancienne histoire de ce pays ; nous reproduirons ici les renseignements qu'il a fournis, attendu que cette conquête fut un des plus brillants triomphes des armes musulmanes. Après quelques notions préliminaires sur l'ancienne histoire de l'Espagne[1], il donne une nomenclature des souverains, les uns idolâtres, les autres chrétiens, qui régnèrent sur cette contrée. Voici ce qu'il dit de la famille de Witiza. Ce prince commença à régner en l'an 77 ou 78 de l'hégire (696-698 de J. C.). Il laissa, en mourant, deux fils; mais le peuple, ne voulant pas vivre sous leur autorité, se donna pour souverain un nommé Roderic, qui s'était distingué par sa bravoure, mais qui n'appartenait pas à la maison royale. Les princes d'Espagne avaient coutume d'envoyer leurs enfants des deux sexes à Tolède, où ils entraient au service du roi, qui ne prenait pas d'autres serviteurs. Quand ils avaient reçu une éducation convenable et atteint l'âge de puberté, le roi les mariait entr'eux et se chargeait du trousseau. A l'avènement de Rodéric, Yulîan *(Julien)*, seigneur d'El-Djezîra-t-el-Khadrâ[2], Ceuta et autres lieux, plaça sa fille à la cour, et le roi, frappé de sa beauté, lui fit violence. Elle écrivit à son père pour l'en informer, et celui-ci, pénétré d'indignation, adressa à Mouça-Ibn-Noceir[3], une lettre dans laquelle il se dé-

[1] Je supprime ici la matière d'environ une page d'impression, ne voulant pas reproduire un amas de fables et d'erreurs qu'Ibn-el-Athîr nous donne comme une esquisse de l'ancienne histoire de l'Espagne.

[2] El-Djezîra-t-el-Khadrâ (l'île verte), maintenant *Algeciras*.

[3] Selon Ibn-Abd-el-Hakem, qui rapporte le même fait, Julien s'adressa à Tarec, qui se trouvait alors à Tanger avec un corps de dix-sept cents hommes. — M. de Gayangos, dans sa traduction anglaise des *Dynasties musulmanes de l'Espagne*, par El-Maccari, a réuni et discuté, dans une savante note, tous les renseignements que les auteurs arabes et chrétiens nous fournissent au sujet du comte Julien (en arabe *Ilian*

clara prêt à reconnaître son autorité, et l'invita à venir le trouver. L'ayant alors introduit dans les villes dont il était le maître, et ayant pris l'engagement pour lui et les siens d'obéir aux volontés du chef musulman, il lui dépeignit l'état de l'Espagne, et le pressa de s'y rendre. Mouça en écrivit [au khalife] El-Ouélîd, pour obtenir de lui l'autorisation nécessaire. Ceci se passa vers la fin de l'an 90 (octobre 709 de J.-C.). Le khalife donna son consentement à cette entreprise avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y avait qu'une mer étroite à traverser. Mouça fit partir alors un de ses clients nommé Tarîf[1], accompagné de quatre cents fantassins et de cent cavaliers. Quatre navires les transportèrent dans l'île, nommée depuis, *l'île de Tarîf* [2]. De là, Tarîf fit une incursion vers Algésiras, et revint sain et sauf avec un riche butin. Ce fait eut lieu au mois de Ramadan, de l'an 91 (juillet 710 de J.-C.)[3]. Témoins de la suite heureuse de

---

ou *Yulian*). On ne peut plus révoquer en doute l'existence de ce chef trop célèbre. Dans la partie nécrologique des Annales d'Ed-Dehebi, an 326, on trouve l'article suivant que M. de Gayangos n'a pas connu et qui nous aidera à deviner le sort de Julien et de ses descendants : « Abou-Soleiman-Aïoub, fils d'El-Hakem, fils d'Abd-Allah, fils de Melka-Bitro (*Pedro)* fils d'Ilîan, était d'origine gothe. Il étudia sous Baki-Ibn-Mokhelled et profita beaucoup des leçons de ce maître. Etant allé en Irac, il cultiva la science des traditions sous le cadi Ismaîl-Ibn-Ishac. Comme jurisconsulte, il suivit son propre jugement, sans adopter aveuglément les opinions des anciens légistes. Il forma plusieurs élèves. La noblesse de sa naissance égalait son savoir, car il eut pour aïeul cet Ilîan qui fit entrer l'islamisme en Espagne. Il mourut en l'an 326 (937-8). » — L'inspection des noms qui composent cette généalogie nous fait savoir que Julien et son fils Pedro étaient restés chrétiens et qu'un de ses petits-fils se convertit à l'islamisme et prit le nom d'Abd-Allah. On voit aussi que la famille de Julien avait continué, pendant deux siècles, à jouir d'une très-haute considération parmi les musulmans.

[1] Ibn-Abd-el-Hakem ne fait aucune mention de ce Tarîf; mais il connaît deux Tarec : l'un, fils d'Amr, et, l'autre fils d'Abbad.

[2] En arabe, *Djezîra-Tarîf,* maintenant *Tarifa*.

[3] Ce fut en l'an 27, pendant le khalifat d'Othman, que les Arabes firent leur première descente en Espagne, sous la conduite d'Abd-Allah-Ibn-Nafê et d'Abd-Allah-Ibn-Hosein. La descente de Tarîf eut lieu en 91, et fut suivie, la même année, par celle de Tarec. Mouça s'y rendit l'année suivante. — (*Baïan*).

cette tentative, les autres musulmans se hâtèrent de prendre part à une nouvelle expédition. Mouça fit alors venir son client, Tarec-Ibn-Zîad, chef de l'avant-garde musulmane, et l'envoya [en Espagne] avec sept mille musulmans, dont la plupart étaient Berbères et nouveaux convertis. La flotte se dirigea vers une montagne qui s'élève dans la mer et touche, d'un côté, au continent. Ce fut là qu'ils abordèrent, et cette montagne fut nommée Djebel-Tarec *(la montagne de Tarec, Gibraltar)*. Lors des conquêtes d'Abd-el-Moumen [le souverain almohade], ce prince y fit bâtir une ville, et changea le nom de la montagne en Djebel-el-Feth (*Mont-Victoire* ou *montagne de l'entrée*), mais cette nouvelle dénomination ne se maintint pas ; l'ancienne seule s'est conservée. Le débarquement de Tarec s'effectua dans le mois de Redjeb de l'an 92 (mai 711). Ibn-el-Athîr rapporte que, dans la traversée, Tarec s'étant abandonné au sommeil, vit le saint Prophète, accompagné de ceux qui avaient émigré de la Mecque pendant la persécution, et des Médinois qui lui avaient accordé leur appui. Ils portaient l'épée au côté et l'arc en bandouillère. Le Prophète lui adressa ces paroles : « O Tarec ! avance et accomplis ton entreprise ; sois humain envers les musulmans et fidèle à tes engagements ». Tarec regarda alors et vit le Prophète béni et ceux qui l'accompagnaient entrer en Espagne devant lui. A son réveil, il annonça cette bonne nouvelle à ses compagnons, et sentant son cœur affermi, il se tint assuré du succès. Quand tout le monde fut débarqué à la montagne, il les mena dans la plaine et pénétra dans Algéciras où il rencontra une vieille femme qui lui adressa ces paroles : « J'avais un mari qui prévoyait l'avenir ; il annonça au peuple qu'un chef entrerait dans leur ville et en prendrait possession ; il leur décrivit la figure du conquérant, qui devait avoir, selon lui, une grosse tête et une tache velu sur l'épaule gauche ». Tarec se dépouilla aussitôt de ses vêtements et eut le plaisir d'apprendre que sur son épaule il se trouvait, en effet, une tache telle qu'elle l'avait décrite. Le même historien dit encore : lorsque Tarec eut quitté la forteresse de la montagne, et subjugué Algéciras, la nouvelle en fut portée à Roderic qui était alors engagé dans une ex-

pédition militaire. Frappé de cet événement, Roderic renonça à son entreprise et rassembla une armée de cent mille hommes, à ce qu'on dit, pour s'opposer aux progrès de Tarec. Celui-ci écrivit alors à Mouça, pour l'instruire de son succès et lui demander des renforts. Il obtint un secours de cinq mille hommes, de sorte que le nombre des musulmans se trouva porté à douze mille. Yulîan les accompagna, pour les diriger vers les endroits faibles du pays, et leur procurer des renseignements. Roderic vint avec son armée leur livrer bataille [1]; la rencontre eut lieu sur le bord de la rivière Léka [2], dans le district de Sidonia, le vingt-huitième jour du mois de Ramadan de l'an 92 (19 juillet 711 de J.-C.), et huit jours se passèrent en combats [3]. Les deux fils de l'ancien roi commandaient chacun une aile de l'armée de Roderic, et comme ils le détestaient, ils résolurent, d'accord avec quelques autres princes, de prendre la fuite; «car, disaient-ils, quand les musulmans auront les mains remplies de butin, ils s'en retourneront dans leur pays et le royaume nous restera.» Ils se retirèrent alors en désordre, et Dieu ayant mis en déroute les troupes de Roderic, ce prince se noya dans le fleuve [4]. Tarec les poursuivit jusqu'à la ville d'Ecija, dont les habitants, ainsi qu'un grand nombre de fuyards qui s'étaient ralliés à eux, vinrent lui livrer bataille. Aprés un combat acharné, les Espagnols

---

[1] Ibn-Abd-el-Hakem rapporte que Roderic vint à la rencontre de Tarec, et parut assis sur le trône du royaume qui était porté par deux mulets; il avait la tête ceinte d'un diadême, et portait des gants (*coffazan*) et tous les autres ornements dont les rois ont l'habitude de se parer.

[2] *Nehr-Leka* peut être la même rivière que le *Ouadi-Leka* ou Guadelète. Ibn-el-Goutïa l'appelle *Ouadi-Béka*. L'auteur anonyme de la conquête de l'Espagne, man. de la Bib. nat., n° 706, dit que le combat ent lieu près *du lac* (*el-boheira*).

[3] Les musulmans passèrent trois jours à tuer leurs ennemis. — (*Ibn-Abd-el-Hakem*)

[4] L'on n'entendit plus parler de Roderic, et personne n'a jamais su ce qu'il devint. Les musulmans trouvèrent le cheval gris qu'il avait monté; l'animal portait une selle ornée d'or, de rubis et d'émeraudes, et l'on remarqua sur ses jambes les traces de la boue dans laquelle il était tombé. On trouva aussi dans la boue une des bottes de Roderic.— (*Ibn-Abd-el-Hakem.*)

furent défaits, et Tarec s'arrêta à quatre milles d'Ecija, près d'une source qui a été appelée depuis Aïn-Tarec (*la source de Tarec*).

Plus loin l'historien dit : La nouvelle de cette double défaite jeta la terreur parmi les Goths, et ils abandonnèrent leurs villes pour se réfugier dans Tolède. Yulîan conseilla alors à Tarec de partager son armée en plusieurs corps, vu qu'il n'y avait plus rien à craindre de la part du peuple espagnol, et de marcher en personne sur Tolède. Tarec accueillit cet avis, et d'Ecija [où il était], il fit partir un corps de troupes pour Cordoue, un autre pour Grenade, un troisième pour Malaga, un quatrième pour Todmîr [1], et il marcha lui-même sur Tolède avec le corps le plus considérable. En y arrivant, il trouva la ville déserte ; les habitants s'en étant retirés pour se réfugier dans une autre ville nommée Maïa, qui était située derrière la montagne [2]. L'historien ajoute que les autres détachements prirent les villes contre lesquelles on les avait envoyées, et que Tarec établit dans Tolède les juifs avec quelques-uns de ses compagnons, et se dirigea vers Ouadi-'l-Hidjara *(Guadalaxara)*. Traversant alors la montagne, en suivant un défilé qui porte depuis le nom de défilé de Tarec (*Fedj-Tarec*), il arriva à une ville appelée Medina-t-el-Maïda (*ville de la table*) [3], où se trouvait la table de Salomon, fils de David. Cette table était en émeraude verte, ayant les bords garnis de perles, de corail, de rubis et d'autres pierres précieuses, ainsi que les pieds, qui étaient trois cent soixante en nombre [4]. De là Tarec

---

[1] Par le nom de *pays de Todmîr*, ou Theodomir, les historiens arabes veulent désigner la province de Murcie.

[2] Cette montagne se nomme Somosierra, mais l'emplacement et la synonymie de Maïa sont encore inconnus. — (*Gayangos.*)

[3] La position de cette ville est inconnue ; mais le défilé de Tarec est dominé par une bourgade qui porte encore le nom de Buitrago, une altération de *Bèb Tarec (porte de Tarec)*. — (*Gayangos.)*

[4] D'après une tradition rapportée par Ibn-Abd-el-Hakem, cette table merveilleuse aurait éte trouvée à Narbonne. Dans l'ouvrage d'El-Maccari, vol. I, p. 286, se trouve un extrait de l'histoire de l'Espagne d'Ibn-Haiyan ; cet auteur nous apprend que la table *dite* de Salomon avait été faite par les chrétiens et qu'elle servait à porter les évangiles. On la trouva sur le grand autel de l'église principale de Tolède.

passa par Maïa d'ou il enleva quelque butin, puis il revint à Tolède en l'an 93 (711-2 de J.-C). On dit aussi qu'il fit une incursion en Galice et pénétra jusqu'à Astorga, et qu'ensuite il rentra à Tolède, où les détachements qu'il avait fait partir d'Ecija vinrent le rejoindre, après s'être rendus maîtres de toutes les villes contre lesquelles il les avait envoyées.

Dans le mois de Ramadan de l'an 93 (juin-juillet, 712 de J.-C.), Mouça-Ibn-Noceir conduisit en Espagne une armée nombreuse, et il apprit avec dépit les hauts faits de Tarec. En débarquant à Algésiras, il rejeta le conseil qu'on lui donna de suivre la route que Tarec avait prise. Ses guides lui dirent alors : « Nous vous mènerons par un chemin où il y aura plus d'honneur à acquérir que dans celui que votre devancier a choisi, et vous y trouverez des villes qui n'ont pas encore été subjuguées. » Yulîan lui prédisait aussi une grande victoire, ce qui le remplit de joie, et ils partirent tous pour la ville [nommée depuis] Ibn-es-Selîm[1] qu'ils emportèrent d'assaut. De là il se rendit à Carmona, la ville la plus forte d'Espagne, et Yulîan s'y fit admettre avec ses officiers, en se donnant pour des vaincus qui fuyaient les musulmans. Mouça envoya alors de la cavalerie contre Carmona, et les affidés de Yulîan leur ouvrirent les portes pendant la nuit.

Mouça se dirigea alors vers Séville, l'une des villes les plus considérables et les plus célèbres de l'Espagne, et s'en empara après un siége de quelques mois. Comme les habitants s'étaient enfuis, Mouça y établit des juifs, et il partit pour aller assiéger Mérida. La garnison de cette place ayant fait plusieurs sorties vigoureuses, Mouça plaça des troupes en embuscade dans des carrières où les infidèles ne pouvaient les apercevoir, et, aussitôt que le jour commençait à poindre, il marcha à l'assaut. Les assiégés étant sortis, comme de coutume, pour combattre les musulmans, furent enveloppés par les soldats embusqués qui se jetèrent entre eux et la ville ; le combat fut long et sanglant, et ceux qui parvinrent à se soustraire à la mort rentrèrent dans la ville, qui était très-

---

[1] Cette ville était située dans la territoire de Medina-Sidonia. — (Ibn-Haiyan *apud* Gayangos.)

forte. Après un siége de plusieurs mois, Mouça s'avança pour faire pratiquer une brêche aux murailles, mais la garnison opéra une nouvelle sortie et tailla en pièces un nombre considérable de musulmans au pied de la tour nommée depuis la Tour des Martyrs (*Bordj-es-Chohedâ*). Mérida se rendit, enfin, le dernier jour du mois de Ramadan de l'an 94 (30 juin 713 de J.-C.). La capitulation porta que les musulmans se mettraient en possession des biens de ceux qui périrent lors de l'embuscade, de ceux qui avaient abandonné la ville pour fuir en Galice, et des propriétés des églises, ainsi que de l'église principale.

Plus tard, le peuple de Séville s'étant assemblé, courut sur les musulmans et extermina tous ceux qui se trouvaient dans la ville. Mouça y envoya son fils, Abd-el-Azîz, à la tête d'une armée, pour en faire le siége, et celui-ci fit périr tous les habitants. Puis, il alla s'emparer de Lebla (*Niebla*) et Béja, après quoi il retourna à Séville.

Le même auteur dit plus loin :

Mouça partit de Merida dans le mois de Choual, pour se rendre à Tolède. Tarec alla au-devant de lui et descendit de cheval sitôt qu'il le vit, mais Mouça lui porta à la tête un coup de fouet, parce qu'il avait outrepassé ses ordres. Arrivé à Tolède, Mouça exigea de Tarec la remise du butin et de la table. Un des pieds de cette table avait été enlevé par Tarec, et Mouça l'ayant interrogé sur ce sujet, reçut pour réponse qu'on l'avait trouvée ainsi. Il y fit mettre un nouveau pied en or, et marcha ensuite contre Saragosse, dont il s'empara ainsi que des villes voisines. Alors il envahit le pays des Francs, et arrivé dans un vaste désert et une plaine où étaient des puits, il trouva une statue [ou piédestal] debout et portant cette inscription : « *Enfants d'Ismaîl ! c'est* » *ici le terme de votre marche; ainsi, rebroussez chemin!* » *Désirez-vous savoir le sort qui vous attend? Je vous le* » *dirai : Il y aura des dissentions dans lesquelles vous vous* » *couperez les têtes les uns aux autres.* »

Mouça revint alors sur ses pas, et, chemin faisant, il rencontra un messager qui lui porta l'ordre de quitter l'Espagne et de l'accompagner auprès d'El-Ouélîd. Ce contre-temps le fâcha beau-

coup, et il remit l'envoyé de jour en jour, tout en faisant des expéditions dans le pays ennemi. Il évita toutefois l'endroit où se trouvait la statue, et s'occupa à tuer, à faire des captifs, à détruire les églises et à en briser les cloches. Toujours puissant et victorieux, il était parvenu au rocher de Belaï [1], situé sur la Mer-Verte (*l'Atlantique*), quand un second messager arriva de la part d'El-Ouélîd, pour lui enjoindre de presser son retour. Cet envoyé saisit la mule de Mouça par la bride et emmena ainsi le chef musulman. Ce fut dans la ville de Lok (*Lugo*), en Galice, que cette rencontre eut lieu. En revenant de là, Mouça traversa un défilé appelé depuis *le défilé de Mouça* (*Fedj Mouça*), et il fut rejoint par Tarec qui arrivait de la Frontière-Supérieure (*l'Aragon*). Il obligea cet officier à partir avec lui, et laissa en Espagne son propre fils, Abd-el-Azîz-Ibn-Mouça, en qualité de lieutenant. Débarqué à Ceuta, il confia à son autre fils, Abd-el-Mélek, le commandement de cette ville, de Tanger et des lieux voisins, et nomma Abd-Allah, son fils aîné, gouverneur de l'Ifrîkïa et des pays qui en dépendaient. Il prit alors la route de la Syrie, emmenant avec lui trente mille jeunes vierges, filles des princes des Goths et de leurs chefs, et emportant les dépouilles de l'Espagne, la table de Salomon, ainsi qu'une quantité immense de pierreries et d'autres objets précieux.

A son arrivée en Syrie, il apprit la mort d'El-Ouélîd et l'avènement de Soleiman, fils d'Abd-el-Mélek. Le nouveau khalife n'aimait pas Mouça-Ibn-Noceir ; aussi il lui ôta toutes ses charges, le bannit de sa présence et lui imposa une amende si considérable que Mouça fut obligé de s'adresser aux Arabes du Désert, pour avoir de quoi vivre. Selon une autre relation, El-Ouélîd vivait encore lors du retour de Mouça qui lui avait écrit pour annoncer la prise de la table. Quand il parut devant le khalife, il lui présenta ce qu'il avait apporté, sans oublier ce meuble précieux, mais Tarec, qui l'accompagnait, revendiqua l'honneur de l'avoir pris. Cette assertion lui attira de la part de Mouça un démenti

---

[1] L'auteur aurait dû écrire : *au rocher* appelé depuis *rocher de Belaï*, ou Pelayo. C'est probablement la Sierra de Covadonga. — (*Gayangos.*)

formel. Sur cela, il pria El-Ouélîd de demander à Mouça ce qu'était devenu le pied qui manquait, et, comme celui-ci n'en avait aucune connaissance, il fit voir ce pied au khalife en lui disant que c'était pour cette raison qu'il l'avait caché. El-Ouélîd reconnut alors la véracité de Tarec. En agissant ainsi, Tarec voulait se venger de Mouça qui l'avait fait battre et garder aux arrêts jusqu'à ce qu'El-Ouélîd lui rendît la liberté. Quelques-uns disent, cependant, que Mouça ne l'emprisonna pas.

On rapporte qu'il y avait en Espagne, sous la domination romaine, une maison à laquelle chaque nouveau gouverneur ajouta une serrure; leurs successeurs les Goths, en firent de même. Roderic, lors de son avènement au trône, ouvrit les serrures et trouva dans la maison des images représentant des Arabes portant des turbans rouges, et montés sur des chevaux gris; on y voyait aussit l'inscription suivante: « Lors de l'ouverture de cette maison, le peuple que voici pénétrera dans ce pays. » Et l'invasion de l'Espagne eut lieu dans cette même année [1].

§ XIII. — GOUVERNEMENT DE MOHAMMED-IBN-YEZÎD, ET MORT D'ABD-EL-AZÎZ, FILS DE MOUÇA-IBN-NOCEIR.

L'historien dit: Soliman, fils d'Abd-el-Mélek confia le gouvernement de l'Ifrîkïa à Mohammed, fils de Yezîd, client de la tribu de Coreich, et au moment de sa nomination, il lui adressa ces paroles: « O Mohammed! crains le Dieu unique, et fais fleurir la vérité et la justice dans le pays que je te confie. O mon Dieu! sois témoin [entre nous]. » Alors Mohammed se retira, en disant qu'il serait sans excuse s'il ne gouvernait pas avec équité. Sa nomination eut lieu l'an 97 (715-716 J.-C.). [2] Pendant son

[1] Je supprime ici un autre chapitre dans lequel En-Noweiri parle d'une expédition en Sardaigne, que les Arabes auraient entreprise en l'an 92. Les détails que cet historien donne à ce sujet s'accordent parfaitement avec ceux qu'Ibn-Abd-el-Hakem nous fournit au sujet d'une expédition des Arabes en Espagne. Le chapitre supprimé se trouve dans le *Journal asiatique* de mai 1841, p. 575.

[2] Ibn-Abd-el-Hakem dit en 96 ou 97; Ibn-el-Abbar place la nomination d'Ibn-Yezîd en 96.

administration, qui dura deux ans et quelques mois, il reçut une lettre de Soleiman-Ibn-Abd-el-Mélek, qui lui intimait l'ordre de faire arrêter la famille et tous les dépendants de Mouça-Ibn-Noceir, et de les garder jusqu'à ce qu'ils eussent acquitté l'amende imposée à Mouça, amende dont le reliquat s'élevait à trois cent mille dinars [1]. « Pour leur arracher cette somme, lui écrivit-il, tu ne dois pas même épargner les tortures. » D'après cette injonction, Mohammed-Ibn-Yezîd fit arrêter et emprisonner Abd-Allah, gouverneur de Cairouan ; et un peu plus tard, il reçut par un courrier l'ordre de lui faire trancher la tête [2].

Quant à Abd-el-Azîz, l'autre fils que Mouça avait laissé en Espagne comme gouverneur, il soumit le pays, en fortifia la frontière et prit plusieurs villes dont son père ne s'était pas rendu maître. Ce fut un homme de bien et de talent. Il épousa la veuve [3] du roi Roderic, et la traita avec tant d'égards, qu'elle parvint à exercer une haute influence sur son esprit. Elle chercha même à l'amener jusqu'à exiger de ses compagnons qu'ils se prosternassent en se présentant devant lui, selon ce qui se pratiquait envers son premier mari. Bien qu'il lui fît observer qu'une telle cérémonie n'était pas dans les mœurs des Arabes, elle insista avec tant de persévérance qu'il fit pratiquer une porte basse dans la salle où il donnait audienee, de sorte que ceux qui entraient furent obligés d'incliner la tête. Elle lui dit : « Tu es maintenant au nombre des rois ; il ne me reste plus qu'à faire pour toi

---

[1] Ibn-Abd-el-Hakem nous apprend qu'on emprisonna Mouça et qu'on lui imposa une amende de cent mille dinars ; mais, grâce à l'intercession de Yezîd-Ibn-el-Mohelleb, il obtint sa liberté et la remise de l'amende. En l'an 97, le khalife Soleiman-Ibn-Abd-el-Mélek fit le pèlerinage, emmenant Mouça avec lui, et celui-ci mourut à El-Merbed, sur la route de Médine, ou à Médine même, selon d'autres historiens.

[2] Abd-Allah, fils de Mouça-Ibn-Noceir, vivait encore en l'an 102, époque à laquelle Yezîd, fils d'Abou-Moslem, fut assassiné. Comme on soupçonna Abd-Allah d'avoir tramé le complot dont Yezîd fut la victime, Bichr-Ibn-Safouan, gouverneur de l'Egypte, en informa le khalife. Ce prince donna l'ordre de lui ôter la vie, et Bichr, après quelque hésitation, lui fit trancher la tête. Bichr se montra le persécuteur le plus acharné des amis et parents de Mouça-Ibn-Noceir.

[3] La sœur, selon Ibn-Abd-el-Hakem.

une couronne avec l'or et les perles que je possède. » Malgré la répugnance manifestée par Abd-el-Azîz, elle réussit à lui faire porter la couronne. Les musulmans commencèrent alors à soupçonner les intentions de leur chef ; ils disaient ouvertement qu'il s'était fait chrétien, et pénétrant enfin le but qu'il avait en faisant pratiquer la porte basse, ils se jetèrent sur lui et le tuèrent, vers la fin de l'an 97 (août, 716 de J.-C.). Ceci se passa dans les derniers temps du khalife Soleiman-Ibn-Abd-el-Mélek. Pendant toute l'année suivante, ils demeurèrent sans imam pour présider à la prière de vendredi [1].— L'historien El-Ouakedi nous a transmis la tradition suivante : Quand Abd-el-Azîz eut appris les malheurs qui avaient frappé son père, son frère et les gens de sa maison, il renonça à l'obéissance et leva l'étendard de la révolte. Soleiman lui dépêcha un envoyé pour le ramener dans la droite voie, et comme cette démarche n'eut aucun succès, il écrivit secrètement à Habîb-Ibn-Abi-Obeida, petit-fils d'Ocba-Ibn-Nafê, ainsi qu'aux principaux Arabes, l'ordre de le faire périr. Abd-el-Azîz étant sorti quelque temps après, pour présider à la prière, récita la *fateha* [ou première sourate du Coran], et pendant qu'il lisait la *hacca* [*le coup inévitable* du même livre] Habîb lui dit : « Ce *coup* est arrivé pour toi, fils d'une prostituée ! » et au même instant, il lui abattit la tête avec son épée. Cette tête, ainsi que celle d'Abd-Allah furent apportées à Mouça leur père, et déposées devant lui [2]. Mouça fut alors mis à la torture jusqu'à ce qu'il mourut [3].

---

[1] En l'absence du khalife, son lieutenant présidait à la prière du vendredi. Ce devoir fut donc une attribution spéciale des gouverneurs des provinces, à moins que le cadi ne fût chargé de la remplir; mais cela n'était qu'un cas exceptionnel.

[2] Ibn-Abd-el-Hakem dit : « On porta à Soleiman la tête d'Abd-el-Azîz, fils de Mouça, et on la déposa à ses pieds. Le khalife se tourna vers Mouça-Ibn-Noceir, qui s'y trouvait en ce moment, et lui dit : « Connais-tu celui-là? » — « Oui, répondit Mouça, je l'ai connu pour un homme qui jeûnait et priait; puisse-t-il encourir la malédiction de Dieu, si celui qui l'a tué vaut mieux que lui. » Abd-el-Azîz fut exécuté en l'an 97. »

[3] Ce renseignement est faux; les meilleures autorités, tels qu'Ibn-

Le gouvernement de l'Espagne fut alors réuni de nouveau à celui de l'Ifrîkïa, et Mohammed-Ibn-Yezîd nomma pour lieutenant dans ce premier pays, El-Horr-Ibn-Abd-er-Rahman, de la tribu de Caïs. Mohammed continua à gouverner l'Ifrîkïa jusqu'à la mort de Soleiman et l'avénement d'Omar-Ibn-Abd-el-Azîz. Il fut déposé par ce nouveau khalife, et remplacé par Ismaîl-Ibn-Abd-Allah.

§ XIV. — GOUVERNEMENT D'ISMAÎL, FILS D'ABD-ALLAH[1], FILS D'ABOU-'L-MOHADJER, CLIENT DE LA TRIBU DE MAKHZOUM.

L'historien dit : Omar-Ibn-Abd-el-Azîz étant devenu khalife, nomma Ismaîl gouverneur de l'Ifrîkïa[2]. Cet officier remplit parfaitement les devoirs de sa place et imposa la foi musulmane aux Berbères qui n'avaient pas encore embrassé cette religion. Aussi l'islamisme prévalut dans tout le Maghreb. Ismaîl gouvernait encore l'Ifrîkia en l'an 101, époque à laquelle il fut destitué par Yezîd-Ibn-Abd-el-Mélek, successeur d'Omar-Ibn-Abd-el-Azîz. Il fut remplacé par Yezîd-Ibn-Abi-Moslem.

§ XVI. — GOUVERNEMENT DE YEZÎD, FILS D'ABOU-MOSLEM, CLIENT D'EL-HADDJADJ.

Yezîd arriva en Ifrîkia l'an 102 (720-721 de J.-C.). Il voulait imiter en ce pays la conduite qu'El-Haddjadj avait tenue envers les musulmans du Souad (*la Babylonie*) qui descendaient d'ancêtres tributaires : El-Haddjadj envoyait dans leurs villages pour les obliger à payer la capitation comme ils le faisaient avant leur conversion à l'islamisme. Yezîd avait pris la résolution de suivre le même système dans l'Ifrîkïa, mais les habi-

---

Abd-el-Hakem et l'auteur du *Baïan*, s'accordent à dire que la bonne intelligence se rétablit entre le khalife et Mouça et que celui-ci mourut de sa mort naturelle.

[1] En l'an 101, dit Ibn-Abd-el-Hakem, Ismaîl, fils d'*Obeid*-Allah, fut nommé gouverneur de l'Ifrîkïa.

[2] Sa nomination eut lieu en l'an 100. — (*Baïan.*)

tants, d'un commun accord, lui ôtèrent la vie [1] et se mirent de nouveau sous les ordres de leur ancien gouverneur, Mohammed-Ibn-Yezîd.

§ XVI. — MOHAMMED-IBN-YEZÎD, GOUVERNEUR POUR LA SECONDE FOIS.

Ils écrivirent alors au khalife Yezîd-Ibn-Abd-el-Melek pour lui déclarer qu'ils n'avaient pas renoncé à leur fidélité, mais que Yezîd-Ibn-Abi-Moslem les avait traités d'une manière outrageante devant Dieu et les musulmans, et qu'ils venaient de se remettre sous l'autorité de leur ancien gouverneur. Le khalife leur fit une réponse par laquelle il désapprouva la conduite d'Ibn-Abi-Moslem et confirma le choix qu'ils avaient fait de Mohammed-Ibn-Yezîd [2].

§ XVII. — GOUVERNEMENT DE BICHR-IBN-SAFOUAN-EL-KELBI.

Dans la suite, Bichr, fils de Safouan, de la tribu de Kelb, fut chargé du gouvernement de l'Ifrîkïa. Arrivé en ce pays l'an 103 (721-722 de J.-C.), il destitua El-Horr-Ibn-Abd-er-Rahman, gouverneur de l'Espagne, et le remplaça par Anbeça-el-Kelbi. Ensuite il fit une expédition en Sicile, d'où il revint avec un

---

[1] En 101, selon Ibn-Abd-el-Hakem. — Il paraît, d'après les traditions recueillies par cet auteur, que Yezîd s'était formé une garde berbère composée dés néophites que Mouça-Ibn-Noceir avait pris sous son patronage. Voulant leur donner une marque distinctive, il imagina de faire *tatouer* des inscriptions sur les mains de ces hommes; la main droite devait porter le nom de l'individu, et, la main gauche, les mots : *garde de Yezîd*, « car tel, disait-il, est l'usage des Grecs.» Les soldats furent tellement mécontents qu'ils l'assassinèrent dans son oratoire.

[2] Le peuple voulait prendre pour chef El-Mogheira-Ibn-Abi-Borda le coreichite; mais celui-ci, craignant la colère du khalife, s'y refusa. L'on choisit alors Mohammed-Ibn-Aus-el-Ansari, qui prit le commandement après avoir écrit au khalife Yezîd pour l'instruire de ce qui venait de se passer. Le khalife agréa sa justification, et, en l'an 102, il donna le gouvernement de l'Ifrîkïa à Bichr Ibn-Safouan.

riche butin[1]. Sa mort eut lieu à Cairouan, l'an 109 (727-728 de J.-C.), pendant le khalifat de Hicham-Ibn-Abd-el-Mélek, qui le remplaça par Obeida, fils d'Abd-er-Rahman, de la tribu de Soleim.

§ XVIII. — GOUVERNEMENT D'OBEIDA-IBN-ABD-ER-RAHMAN-ES-SOLÉMI.

Obeida-Ibn-Abd-er-Rahman était le fils du frère d'Abou-'l-Aouar, officier qui avait commandé la cavalerie de Moaouïa[2]. En arrivant[3], il fit emprisonner les *amels*[4] de Bichr, et leur arracha de l'argent par toutes sortes de mauvais traitements et de tortures. L'un d'entre eux, Abou-'l-Khattab-Ibn-Safouan-es-Solémi[5], membre de la tribu de Kelb et chef d'un rang élevé, composa à ce sujet les vers suivants, qu'il envoya au khalife Hicham ;

Les enfants de Merouan [les Oméïades] nous ont lésés dans nos personnes et nos biens ; mais la justice de Dieu est là, s'ils n'agissent pas avec équité.

On dirait vraiment, qu'ils ne m'ont jamais vu au combat, et qu'ils n'ont jamais connu un homme de mérite !

C'est cependant vous que nous avons protégés contre les lances hostiles en leur présentant nos poitrines, dans ce temps où vous ne possédiez d'autres guerriers que les nôtres.

Parvenu depuis au but de vos souhaits et à la jouissance des délices de la vie,

Vous tâchez de nous oublier, comme si vous n'aviez jamais

---

[1] Bichr entreprit une expédition maritime et perdit la plupart de ses troupes dans une tempête. — (*Ibn-Abd-el-Hakem.*)

[2] Ce fut en l'an 36, à la bataille de Siffîn, qu'Abou-'l-Aouar commanda la cavalerie de Moaouïa qui faisait alors la guerre au khalife Ali.

[3] Il arriva en Ifrîkïa l'an 110. — (*Baïan.*)

[4] On désigna par le mot *amel* (*agent*) les gouverneurs des villes, districts et cantons, et les collecteurs du revenu.

[5] Selon l'auteur du *Baïan*, ce fonctionnaire se nommait Abou-'l-Khattar-el-Hoçam-Ibn-el-Dirar.

eu en nous des amis dévoués, comme si vous n'aviez jamais recherché notre alliance! mais cela, vous ne saurez l'oublier[1].

A la lecture de ces vers, Hicham entra en courroux et prononça la disposition d'Obeida. Celui-ci, en quittant l'Ifrîkïa, y laissa, pour lieutenant-gouverneur, Ocba-Ibn-Codama, et pour cadi, Abd-Allah-Ibn-el-Mogheira-Ibn-Berda de la tribu de Coreich[2], ceci se passa dans le mois de Choual de l'an 114 (novembre-décembre 732)[3].

§ XIX. — GOUVERNEMENT D'OBEID-ALLAH-IBN-EL-HABHAB.

Obeid-Allah, fils d'El-Habhâb et client de la tribu de Makhzoum, occupait une place élevée dans l'administration de l'empire; il s'exprimait avec élégance et savait par cœur la poésie des Arabes du Désert, ainsi que l'histoire de leurs combats. Ce fut lui qui bâtit la grande mosquée de Tunis et l'arsenal de la marine. Sa nomination au gouvernement de l'Ifrîkïa eut lieu dans le mois de Rebiâ premier[4], de l'an 116 (avril-mai, 734). Il confia le commandement de Tanger et de la province qui en dépend à Omar-Ibn-Abd-Allah-el-Moradi; mais ce fonctionnaire, oubliant les principes de la justice, commit de nombreuses illégalités dans la perception de la dîme aumônière et dans la répartition du butin. Il voulait prélever le quint sur les Berbères[5], sous prétexte que ce peuple étaient un butin acquis aux musulmans, chose qu'aucun *amel* avant lui n'avait osé faire; ce fut seulement sur les populations qui refusèrent d'embrasser l'islamisme que les gouverneurs imposèrent ce tribut. Aussi les Berbères de Tanger se

---

[1] En-Noweiri a rapporté ces vers d'une manière peu exacte.— Voyez le *Baïan*, texte arabe, pag. 37.

[2] Selon Ibn-Abd-el-Hakem, Obeida revint en Orient l'an 115.

[3] Obeida envoya une flotte contre la Sicile, mais elle se perdit dans une tempête. El-Mostatîr-Ibn-el-Hareth-el-Harsi, le commandant de cette expédition, échappa au naufrage et fut emprisonné par Obeida.

[4] De Rebiâ second, selon le *Baïan*.

[5] Voyez ci-devant, pag. 216, et ci-après, pag. 367. La comparaison de ces passages fait voir que le quint dont il s'agit ici était celui de la population: d'ailleurs, un impôt sur les biens, quelqu'exorbitant qu'il fût, n'aurait jamais excité un soulèvement général.

soulevèrent contre lui, en l'an 122 (740). Ce fut la première fois que, dans l'Ifrîkïa, des troubles éclatèrent au sein de l'islamisme. Meicera-el-Madghari se mit en révolte et tua Omar-el-Moradi.

Alors parurent en Ifrîkïa des gens qui professaient les doctrines des kharedjites [1] et dont le nombre ainsi que la puissance prit de grands accroissements.

L'hisiorien dit plus loin : Obeid-Allah choisit des troupes parmi les Arabes et les envoya contre Meicera. Il en confia le commandement à Khaled-Ibn-Abi-Habîb-el-Fihri, auquel il donna pour lieutenant Habîb-Ibn-Abi-Obeida. Khaled vint livrer bataille à Meicera sous les murs de Tanger. Le combat fut soutenu avec un acharnement inouï ; mais, à la fin, Meicera rentra dans la ville. Plus tard les Berbères éclatèrent en plaintes contre leur chef, et ceux même qui l'avaient proclamé khalife et qui lui avaient prêté serment de fidélité, secouèrent le joug de son autorité et le mirent à mort. Alors ils décernèrent le pouvoir suprême à Khaled-Ibn-Hamîd de la tribu de Zenata. Ibn-Abi-Habîb, vint [une seconde fois] leur livrer bataille, mais, au plus fort de la mêlée, il fut attaqué par Khaled-Ibn-Hamîd, à la tête d'un [autre] corps d'armée. Les arabes furent mis en déroute ; mais Ibn-Abi-Obeida et quelques-uns de ses compagnons, trop fiers pour prendre la fuite, se précipitèrent dans les rangs ennemis et y trouvèrent la mort : pas un seul n'échappa. Les Arabes les plus braves et leurs cavaliers les plus intrépides succombèrent dans cette rencontre qui fut nommée la bataille des nobles (*Ouaçât-el-Achraf*).

Par suite de ce revers, la révolte se propagea dans tout le pays, et le désordre devint tellement grave que le peuple se réunit et déposa son gouverneur Obeid-Allah. En apprenant ce nouveau malheur, [le khalife] Hicham-Ibn-Abd-el-Mélek s'écria : « Quoi donc ? ces chefs arabes qui vinrent m'offrir leurs services ; sont-ils morts ?— « Oui », répondirent ses serviteurs.— « Par Allah ! reprit-il, je me fâcherai contre ces rebelles de la colère

---

[1] Voyez ci-devant, page 203, note 5.

d'un Arabe ! Je leur enverrai une armée telle qu'ils n'en virent jamais dans leur pays ; la tête de la colonne sera chez eux pendant que la queue en sera encore chez moi. Je ne laisserai point de château berbère sans établir à côté un camp de guerriers de la tribu de Caïs ou de la tribu de Temîm. » Il envoya alors à Obeid-Allah une lettre de rappel. Ce chef quitta l'Ifrîkïa dans le mois de Djomada premier de l'an 123 (avril, 741) [1].

Lors de son arrivée en ce pays, dit l'historien, Obeid-Allah avait remplacé Anbeça, gouverneur de l'Espagne, par Ocba-Ibn-el-Haddjadj ; mais, sur la nouvelle de la révolte des Berbères, les [musulmans,] habitants de ce pays, déposèrent Ocba et choisirent pour chef Abd-el-Mélek-Ibn-Catan-el-Fihri.

L'historien ajoute que Hicham-Ibn-Abd-el-Mélek nomma alors Kolthoum, fils d'Eïad, de la tribu de Cocheir, gouverneur de l'Ifrîkïa.

§ XX. — GOUVERNEMENT DE KOLTHOUM-IBN-EÏAD-EL-COCHEIRI [2].

Au mois de Ramadan 123 (juillet-août 741), Kolthoum, fils d'Eïad, arriva en Ifrîkïa. Il venait de recevoir le commandement de douze mille hommes de cavalerie, fournis par les établissements militaires de la Syrie [3], et il avait écrit de tout côté pour qu'on vint prendre part à son expédition. Avec lui se trouvèrent les gouverneurs de l'Egypte, de Barca et de Tripoli. Aussitôt entré dans la province d'Ifrîkïa, il marcha directement sur Ceuta [4] sans entrer à Cairouan, mais il confia le gouvernement de cette

---

[1] Ibn-Abd-el-Hakem dit qu'Obeid-Allah envoya Habîb-Ibn-Abi-Obeida-el-Fihri contre les pays de Sous et de Soudan, et que ce général en rapporta un butin énorme. Ibn-Khaldoun, qui rapporte le même fait, ajoute qu'en l'an 122, Obeid-Allah fit partir Habîb pour la Sicile. Arrivé à Syracuse, la ville la plus considérable de cette île, Habîb en soumit les habitants à la capitation et ravagea le reste du pays.

[2] *El-Cocheiri* signifie *membre de la tribu de Cocheir.* Ibn-Abd-el-Hakem dit qu'il appartenait à la tribu de Caïs.

[3] Voyez ci-devant, page 221, note 1.

[4] A la place de *Ceuta,* il faut probablement lire *Sebîba.* Ibn-Abd-el-Hakem dit: « Kolthoum passa auprès de Cairouan et entra à Sebîba, ville à une journée de Cairouan, où il resta pendant le mois de Choual.»

ville à Abd-er-Rahman-Ibn-Ocba-el-Ghaffari qui était alors grand cadi de l'Ifrîkïa. Ayant appris que Habîb-Ibn-Abi-Obeida résistait toujours aux Berbères, il alla à leur rencontre et les trouva, au nombre de trente mille, sur le bord de la rivière de Tanger[1] où Khaled-Ibn-Hamîd vint les rejoindre. Les deux armées se livrèrent alors une bataille terrible[2]; Kolthoum y périt ainsi qu'Ibn-Abi-Obeida, Soleiman-Ibn-Abi-Mohadjer et les principaux chefs des Arabes. Le reste prit la fuite; les troupes syriennes passèrent en Espagne, pendant que celles de l'Egypte et de la province d'Afrique se réfugièrent en Ifrîkïa. Quand on sut à Cairouan que Kolthoum avait perdu la vie, le peuple de cette ville se révolta; et, en même temps, Okacha-Ibn-Aïoub-el-Fezari souleva les habitants de Cabes. Okacha était sofrite. Il avait commandé l'avant-garde des Syriens lors de leur entrée en Ifrîkïa avec Obeid-Allah-Ibn-Habhâb. Attaqué maintenant et défait par Abd-er-Rahman-Ibn-Ocba, qui s'était aussitôt mis en marche contre lui, il prit la fuite, laissant un grand nombre de ses partisans sur le champ de bataille. Quand Hicham-Ibn-Abd-el-Mélek apprit l'état dans lequel se trouvait la province, il y envoya Handala, fils de Safouan, de la tribu de Kelb.

§ XXI. — GOUVERNEMENT DE HANDALA-IBN-SAFOUAN-EL-KELBI.

En l'an 119 (737), Handala fut nommé gouverneur de l'Égypte par Hicham, et il continua à remplir cette charge jusqu'au temps où ce khalife l'envoya en Ifrîkïa. Il y arriva au mois de Rebiâ second de l'an 124 (février-mars 742); mais à peine se fut-il installé à Cairouan, qu'Okacha le sofrite marcha contre lui avec une telle multitude de Berbères, que jamais pareil rassemblement ne s'était vu en Ifrîkïa. Ce fut après sa défaite qu'Okacha était parvenu à rassembler cette nombreuse armée dans laquelle [presque] toutes les tribus berbères se trouvèrent réunies. En même temps, un autre corps très-considérable s'avança sous les

---

[1] Il s'agit du Sebou, la rivière qui coule près de Fez.

[2] Cette bataille eut lieu en l'an 123, ou l'année suivante. — *(Ibn-Abd-el-Hakem.)*

ordres d'Abd-el-Ouahed-Ibn-Yezîd, de la tribu de Hoouara, pour attaquer Handala. Ces chefs rebelles partirent tous deux à la fois de la province du Zab ; Okacha, en prenant la route de Meddjana, pour se rendre à El-Carn ; et Abd-el-Ouahed, en suivant le chemin des montagnes, pour se porter à Tabînas [1]. L'avant-garde de celui-ci était commandée par Abou-Aura-el-Atéki [2]. Handala sentit la nécessité d'attaquer Okacha avant que les autres troupes eussent pu le rejoindre, et il marcha contre lui avec un corps composé du peuple [3] de Cairouan. Les deux partis en vinrent aux mains à El-Carn ; le combat fut très-opiniâtre et le carnage immense. Enfin, Okacha et les siens prirent la fuite et les Berbères furent taillés en pièces. Handala revint alors à Cairouan, craignant qu'en son absence, Abd-el-Ouahed ne vînt occuper cette ville.

On raconte qu'à l'arrivée de ce dernier à Bédja, Handala envoya contre lui quarante mille cavaliers sous le commandement d'un homme de la tribu de Lakhm. Ce corps ne cessa, pendant un mois, d'attaquer Abd-el-Ouahed dans les ravines et les terrains inégaux qui entourent la ville, mais il finit par être repoussé jusqu'à Cairouan après avoir perdu vingt mille hommes [4]. Abd-el-Ouahed à la tête de trois cent mille combattants, vint alors prendre position à El-Asnam, lieu [du canton] de Djeraoua, à trois milles de Cairouan [5]. Handala, de son côté, tira des magasins de l'état toutes les armes qui s'y trouvaient, et ayant fait un appel au peuple, il donna à chaque individu une cotte-de-mailles et cinquante dinars. Ce moyen lui attira tant de volontaires qu'il diminua ensuite le don jusqu'à quarante dinars, puis jusqu'à trente, et il ne choisit plus que des hommes jeunes et robustes. Il passa tout la nuit à la lueur des flambeaux, occupé de l'arme-

---

[1] Variantes : *Tabîbas*, *Tabenîach*.

[2] Dans l'ouvrage d'Ibn-Abd-el-Hakem on lit : Abou-Corra-el-Ocaïli.

[3] L'on sait que d'après la religion musulmane, tout croyant est soldat.

[4] Abd-el-Ouahed s'empara de Tunis et s'y fit proclamer khalife ; ensuite il marcha sur Cairouan. — *(Ibn-Abd-el-Hakem.)*

[5] A une journée de Cairouan, selon Ibn-Abd-el-Hakem.

ment de ses recrues, dont cinq mille reçurent des cottes-de-mailles et cinq mille des flèches. Le matin, de bonne heure, les Arabes marchèrent au combat, après avoir brisé les fourreaux de leurs épées. Les fantassins tinrent ferme et mirent le genou à terre ; l'aile gauche des Berbères et celle des Arabes fléchirent en même temps, mais celle-ci revint à la charge et renversa l'aile droite des Berbères, dont la déroute fut complète [1]. Abd-el-Ouahed y perdit la vie, et sa tête fut portée à Handala, qui se prosterna pour remercier Dieu. On dit que jamais un conflit aussi sanglant n'eut lieu sur la terre, et que cent quatre-vingt mille Berbères restèrent sur le champ de bataille. Ces gens-là étaient sofrites ; ils regardaient comme permis de répandre le sang [des musulmans] et de réduire [leurs] femmes en servitude. Okacha fut ensuite amené prisonnier devant Handala, qui le fit mettre à mort et écrivit à Hicham pour l'informer de sa victoire. El-Leith Ibn-Sâd disait de cette bataille : « Après le combat de Bedr [2], il n'en est pas d'autre que j'eusse plus désiré voir qne celui d'El-Carn et d'El-Asnam. »

§ XXII. — ABD-ER-RAHMAN-IBN-HABIB SE REND MAITRE DE L'IFRIKIA.

Abd-er-Rahman était fils de Habîb, fils d'Abou-Obeida, fils de Nafê, de la tribu de Fihr [Coreich]. Lors de la défaite de Kolthoum, il s'était réfugié en Espagne, où il avait essayé plusieurs fois, mais infructueusement, de s'emparer du pouvoir. Enfin, lorsqu'Abou-'l-Khattab-Ibn-Dirar-el-Kelbi eut été envoyé dans ce pays par Handala en qualité de gouverneur et que tout le monde eut reconnu son autorité, Abd-er-Rahman conçut des craintes pour sa sûreté personnelle, et quitta le pays. Débarqué à Tunis au mois de Djomada premier de l'an 127 (février-mars 745), il rallia les habitants autour de lui et alla camper à la

[1] Au rapport du traditioniste cité dans les notes précédentes, cette bataille se livra en l'an 124. Selon lui, Handala gagna d'abord une bataille à El-Asnam et ensuite une autre à El-Carn.

[2] Ce fut à Bedr, près de Médine, que Mahomet remporta sa première victoire.

sibkha (marais salé) de Sîdjoum. Les partisans de Handala voulurent marcher contre le rebelle, mais il les en empêcha, à cause de sa répugnance à laisser répandre le sang des musulmans. Pénétré de la crainte de Dieu, il passa sa vie dans la mortification des sens, et ne croyait pas qu'il fût permis de se servir de l'épée excepté contre les infidèles et les sofrites, secte qui enseignait que tout musulman méritait la mort. Toutefois, il fit partir une députation composée des principaux personnages de l'Ifrîkïa, et chargée de faire renoncer Abd-er-Rahman à sa tentative et de la ramener à l'obeissance. Quand ils se présentèrent pour remplir leur mission, Abd-er-Rahman les fit mettre aux fers et déclara qu'il les ferait tous mourir si quelqu'un de leur parti osait lui lancer même une pierre. Cette menace produisit une impression profonde sur le peuple [de Cairouan] et Handala, ayant remarqué leur découragement, appela le cadi et les hommes les plus distingués par leur piété et leur mérite pour l'accompagner au trésor public. Ayant ouvert ce dépôt, il prit mille dinars, sans toucher au reste, et dit aux assistants : « Je n'en prends que la somme que réclament mes besoins et qui m'est nécessaire pour parvenir à ma destination. » Il quitta ensuite l'Ifrîkïa dans le mois de Djomada second 127 (avril 745). Abd-er-Rahman entra à Cairouan et ordonna par la voix d'un héraut que personne n'allât auprès de Handala, pas même pour l'escorter hors de la ville. Alors Handala, dont le ciel exauçait toujours les prières, fit cette invocation : « O mon Dieu ! ne souffre pas qu'Abd-er-Rahman-Ibn-Habîb jouisse de son autorité usurpée ! Que sa famille ne tire aucun profit de cet attentat, et que ses partisans répandent le sang les uns des autres ! Suscite, Seigneur, contre eux ce que tu as créé de plus méchant parmi les hommes ! » Il prononça aussi des imprécations contre le peuple de l'Ifrîkïa, et il survint une épidémie pestilentielle qui dura sept années consécutives, excepté pendant de courts intervalles en été et en hiver [1].

[1] Voici comment Ibn-Abd-el-Hakem raconte le départ de Handala : « Abd-er-Rahman écrivit à Handala, lui ordonnant de quitter Cairouan sous trois jours ; et dans une autre lettre adressée au chef du trésor

L'historien dit ensuite : Lorsqu'Abd-er-Rahman se trouva en possession du pouvoir, beaucoup d'Arabes et de Berbères prirent les armes contre lui. Oroua-Ibn-ez-Zobeir-es-Sadefi [1] s'empara de Tunis ; les Arabes des districts maritimes s'insurgèrent aussi ; Ibn-Attaf-el-Azdi vint prendre une position menaçante à Tabînas ; les Berbères se soulevèrent dans les montagnes ; Thabet le sanhadjien suscita une révolte à Bédja et se rendit maître de la ville ; enfin, deux hommes, berbères de race et kharedjites de religion, l'un nommé Abd-el-Djebbar, et l'autre El-Hareth, se montrèrent en armes aux environs de Tripoli. Abd-er-Rahman marcha successivement contre eux tous, les défit les uns après les autres, soumit le Maghreb entier et courba l'audace des tribus berbères. Son armée fut toujours victorieuse ; rien n'arrêta le progrès de ses étendards, et la terreur qu'inspirait son nom remplit tout le pays [2]. Il envoya ensuite des présents au khalife Merouan-Ibn-Mohammed, accompagnés d'une lettre dans laquelle il attribuait à Handala des méfaits dont il ne s'était jamais rendu coupable. En réponse il reçut sa nomination au gouvernement du Maghreb et de l'Espagne.

---

public, il enjoignit à cet officier de donner à Handala ce qui lui était dû sur son traitement, et pas un dirhem de plus. Handala ayant pris connaissance de cette lettre, pensa d'abord à faire de la résistance, mais cédant à l'esprit de piété dont il était animé, il partit, le mois de Djomada second de l'an 127, emmenant avec lui un petit corps des troupes Syriennes. » — Cette tradition ne fait aucune mention de l'imprécation de Handala. En-Noweiri aurait dû supprimer cette fable qu'il emprunta, sans doute, à Ibn-er-Rakîk. Un homme comme Handala, qui avait de la répugnance à laisser répandre le sang des musulmans, ainsi que notre auteur le dit plus haut, ne leur aurait pas souhaité la guerre civile et la pestilence.

[1] *Es-Sadefi*, signifie *membre de la tribu d'Es-Sadif*, branche de celle de Kinda. On sait que Kinda était himyerite.

[2] En l'an 135, il attaqua les Berbères aux environs de Tlemcen, et à son retour, il envoya une flotte en Sicile et une autre en Sardaigne. Elles ravagèrent les possessions des Francs, et les contraignirent à payer la capitation. — *(Ibn-Khaldoun.)*

§ XXIII. — LE MAGHREB SOUS LES ABBACIDES.

Quelque temps après l'élévation d'Abd-er-Rahman, [le khalife] Merouan fut tué, et les Abbacides établirent leur pouvoir sur les ruines de la dynastie oméïade. Abd-er-Rahman écrivit sur le champ à Abou-'l-Abbas-es-Saffah pour reconnaître son autorité, et il fit proclamer en Afrique la souveraineté des Abbacides. Abou-Djâfer-el-Mansour ayent ensuite pris en main le pouvoir suprême, envoya une lettre à Abd-er-Rahman dans laquelle il l'engageait à se conduire en serviteur dévoué. A cette exhortation Abd-er-Rahman répondit par un écrit renfermant l'assurance de sa fidélité. Il envoya avec sa lettre un cadeau d'objets rares et recherchés, entre autres, des faucons et des chiens de chasse ; faisant savoir en même temps au khalife que toute l'Ifrîkïa professant alors l'islamisme, on avait cessé d'y faire des esclaves, et qu'ainsi le khalife ne devrait pas exiger ce qu'on ne saurait lui donner. La lecture de cette communication excita la colère d'El-Mansour et il y répondit par une lettre pleine de menaces. Un violent transport d'indignation s'empara aussiôt d'Abd-er-Rahman ; il ordonna qu'on fît l'appel à la prière et, quand le peuple fut réuni dans la mosquée, il s'y rendit lui-même, revêtu d'une robe de soie et chaussé de sandales ; montant alors en chaire, il célébra la gloire de Dieu et le loua de ses bienfaits ; il invoqua la bénédiction divine sur Mahomet le prophète, et se livrant ensuite à des invectives contre Abou-Djâfer-el-Mansour, il s'écria : « Je m'étais imaginé que ce tyran voulait propager et maintenir la vérité, mais je viens de découvrir qu'il tient une conduite tout opposée à la vérité et à la justice, bien qu'il se soit engagé à les défendre lorsque je lui prêtai le serment de fidélité. Ainsi, maintenant je le rejette loin de moi comme je rejette ces sandales. » Alors, du haut de la chaire où il se tenait, il lança ses sandales au loin et ordonna qu'on lui apportât la robe d'honneur qu'il avait reçue d'El-Mansour. Ce vêtement, rayé de noir, la couleur distinctive des Abbacides, fut porté pour la première fois en Ifrîkïa quand Abd-er-Rahman prononça la prière au nom d'El-Mansour. L'ayant fait déchirer et

brûler, il ordonna à son sécrétaire Khaled-Ibn-Rebiâ de dresser un acte de rénonciation à l'autorité abbacide, pièce destinée à être lue du haut de toutes les chaires de l'Afrique. Cet ordre fut exécuté.

§ XXIV. — MORT D'ABD-ER-RAHMAN-IBN-HABIB, ET GOUVERNEMENT DE SON FRÈRE EL-YAS-IBN-HABIB.

Lors de la mort de Merouan-Ibn-Mohammed surnommé el-Himar, quelques Oméïades se sauvèrent en Ifrîkïa avec leurs familles et s'allièrent, par des mariages à Abd-er Rahman et à ses frères. Parmi ces réfugiés se trouvèrent deux fils d'El-Ouélîd-Ibn-Yezîd-Ibn-Abd-el-Mélek, dont l'un se nommait El-Cadi et l'autre El-Moumen. Ils y avaient amené une cousine qui épousa El-Yas-Ibn-Habîb, [frère d'Abd-er-Rahman]. Abd-er-Rahman les logea chez Chebba-Ibn-Hassan, mais en même temps, il les guetta, afin d'entendre leurs discours. [Un jour] pendant qu'ils étaient à boire du *nebîd* [1] et que leur page remplissait les coupes, El-Cadi dit à son frère : « Comme Abd-er-Rahman s'aveugle ! il croit que nous le laisserons jouir en paix de l'autorité qu'il possède, nous qui sommes fils de khalifes ! » Abd-er-Rahman se retira aussitôt, sans être aperçu et, bientôt après, il donna l'ordre de les faire mourir. Quand leur cousine en eut connaissance, elle dit à son époux, El-Yas : « S'il tue tes parents, c'est pour te marquer son mépris ; [vois du reste comme] il a nommé son fils Habîb pour lui succéder, tandisque c'est toi qui es le dépositaire du pouvoir, toi que commandes à son armée et portes son épée. » Elle continua ainsi à exciter El-Yas contre son frère, [pendant que d'autres circonstances contribuèrent à les mettre de mauvaise intelligence.] Chaque fois qu'il éclatait une révolte, Abd-er-Rahman envoyait El-Yas pour la comprimer, mais il attribuait ensuite à son propre fils Habîb l'honneur de la victoire ; il avait aussi désigné Habîb pour son successeur, circonstance qui détermina El-Yas et son frère Abd-el-Ouareth à lui ôter la

---

[1] Bien que le mot *nebîd* soit ordinairement employé pour désigner le vin du dattier, on s'en sert aussi, par euphémisme, pour désigner le vin du raisin.

vie. Des habitants de Cairouan, des Arabes et d'autres personnes étant entrés dans ce complot, il fut décidé qu'El-Yas serait déclaré gouverneur et que la prière publique se ferait au nom d'Abou-Djâfer-el-Mansour. La nuit où ce projet devait s'exécuter, El-Yas se rendit chez son frère, après la dernière prière du soir, et demanda à être introduit. « Qui est-ce qui le ramene ici ? » dit Abd-er-Rahman, « il est venu tantôt prendre congé de moi pour se rendre à Tunis ! » Bien qu'il fût en déshabillé, n'ayant conservé que sa chemise, qui était de couleur rose, et qu'il tint un de ses enfants sur les genoux, il laissa entrer son frère. Pendant cette entrevue, qui dura longtemps, le troisième frère, Abd-el-Ouareth, faisait, en cachette, des signes à El-Yas. Ce dernier se leva enfin, comme pour se retirer, et embrassa Abd-er-Rahman, sous prétexte de lui faire ses adieux ; mais, pendant qu'il se penchait sur lui, il lui enfonça un poignard entre les épaules de sorte que la pointe en sortit par la poitrine. « Fils de prostituée! s'ecria Abd-er-Rahman, tu m'as assassiné !» Il chercha alors à parer avec le bras un coup de sabre qu'El-Yas lui porta, mais il eut la main abattue, et il succomba couvert de blessures[1]. L'assassin fut si troublé de son propre forfait qu'il se précipita hors de la chambre. « Qu'as-tu fait ? » lui dirent ses complices. — « Je l'ai tué ; » répondit-il. — « Retourne donc et coupe lui la tête ; autrement nous sommes tous perdus. » Il se conforma à ce conseil, mais déjà l'alarme était donnée ; le peuple occupa les portes du palais, et Habîb, le fils d'Abd-er-Rahman, ayant entendu le bruit, se sauva de Cairouan. Le lendemain, il arriva aux environs de Tunis et rejoignit son oncle Emran, fils de Habîb. Les clients d'Abd-er-Rahman vinrent alors, de tous côtés, se rallier autour d'eux, et El-Yas s'avanca avec ses partisans jusqu'à Semindja pour leur livrer bataille. Habîb et Emran allèrent à leur rencontre et se préparèrent au combat ; mais un raccommodement s'effectua entre les deux parties, par suite duquel Emran garda le gouvernement de Tunis, Satfoura et El-Djezîra ; Habîb eut le commandement de

[2] Ibn-Khaldoun rapporte la mort d'Abd-er-Rahman à l'an 137 (754-5).

Cafsa, Castîlïa et Nefzaoua, et El-Yas obtint pour lui-même le reste de l'Ifrîkïa et du Maghreb. Alors, Habîb s'en retourna à Cairouan et El-Yas accompagna Emran à Tunis, où il le fit arrêter bientôt après, ainsi qu'Omer-Ibn-Nafê, fils d'Abou-Obeida-el-Fihri, El-Asoued-Ibn-Mouça-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Ocba et Ali-Ibn-Caten. Les ayant fait jeter tous dans les fers, il les embarqua pour l'Espagne, afin de les livrer à Youçof-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Ocba [le gouverneur de ce pays]. Rentré à Cairouan, il apprit des choses sur la conduite de Habîb qui lui inspirèrent des vives appréhensions [1]. Cette découverte le porta à faire naître la désaffection parmi les sujets de son neveu, et il envoya aussi un agent auprès de lui pour l'engager à se rendre en Espagne. Habîb accueillit cette proposition et s'embarqua sur un navire fourni par El-Yas; mais un vent contraire le força de rentrer au port. De là il lui écrivit que le mauvais temps l'avait mis dans l'impossibilité de partir. El-Yas craignant toujours le voisinage de son neveu, fit prévenir Soleiman-Ibn-Zîad-er-Roaïni, gouverneur de l'endroit, de se tenir sur ses gardes; mais déjà les anciens clients d'Abd-er-Rahman s'étaient ralliés à son fils: ils ne tardèrent pas de garroter Soleiman, d'enlever Habîb, de le conduire dans le pays ouvert et de le reconnaître pour leur chef. Aussitôt après, ils marchèrent sur la ville de Laribus dont ils prirent possession. El-Yas ayant appris ce qui venait d'arriver, alla à la rencontre de son neveu. Lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, Habîb s'adressa à son oncle et lui dit: « Ne souffre pas que notre querelle devienne funeste à nos partisans et à nos serviteurs dévoués, car ce sont eux qui font notre force; avance plutôt toi-même, et qu'un combat singulier décide entre nous: de cette manière, nous n'aurons plus rien à craindre l'un de l'autre; si tu me tues, tu n'auras fait que m'envoyer rejoindre mon père; et si je te tue, j'aurai

---

[1] Il y a ici une lacune de deux feuillets dans le n° 702, manuscrit dont Cardonne s'est servi pour faire sa mauvaise compilation intitulée *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous les Arabes*. Cardonne n'avait ni assez de critique ni assez de connaissances dans l'arabe pour s'apercevoir de cette lacune.

vengé sa mort. » El-Yas hésita à accepter ce défi, mais une clameur générale s'éleva contre lui : « La proposition est très-juste, » s'écria-t-on ; ne sois pas poltron ! prends garde que ta lâcheté ne t'expose pas, ainsi que tes enfants, au mépris de tout le monde. » Il se décida donc à combattre, et les deux adversaires coururent l'un sur l'autre. D'un coup d'épée, El-Yas atteignit Habîb à travers ses habits et sa cotte-de-mailles ; Habîb riposta par un coup qui le renversa de son cheval, et sautant aussitôt à terre, il se jeta sur lui et lui coupa la tête. D'après ses ordres, ce trophée fut placé au bout d'une lance. Abd-el-Ouareth s'enfuit avec ses partisans, et chercha un refuge chez une tribu berbère nommée Ourfeddjouma. Habîb entra à Cairouan, en faisant porter devant lui la tête de son oncle, celle de Mohammed fils d'Ocba-Ibn-Nafê, oncle de son père, et celle de Mohammed-Ibn-el-Mogheira-Ibn-Abd-er-Rahman, de la tribu de Coreich. A son arrivé il eut la visite de Mohammed-Ibn-Amer-Ibn-Mosab-el-Fezari, qui avait épousé la tante de son père [Abd-er-Rahman] ; il était venu féliciter Habîb de son succès ; mais celui-ci lui fit couper la tête. Tous ces événements se passèrent dans le mois de Redjeb 138 (décembre-janvier 755-756).

L'historien dit : Abd-el-Ouareth arriva avec ses compagnons chez les Ourfeddjouma et reçut l'hospitalité d'Acem-Ibn-Djemîl, chef de cette tribu. Habîb somma Acem, par écrit, de livrer ses hôtes, et, sur son refus, il se mit en marche pour l'y contraindre, après avoir confié le commandement de la ville [de Cairouan] au cadi Abou-Koreib-Djemîl-Ibn-Koreib. Acem vint lui livrer bataille et le força de prendre la fuite. Par suite de cet événement, la puissance des Ourfeddjouma s'accrut au point que plusieurs des notables de Cairouan conçurent des craintes pour leur sûreté personnelle et entrèrent en correspondance avec eux. Acem et son frère Mokerrem s'avancèrent alors à la tête d'une armée composée de Berbères et de gens qui s'étaient ralliés à eux, et, arrivés dans le voisinage de Cabes, ils prirent la route de Cairouan. Abou-Koreib partit pour s'opposer à leur progrès. Quand les deux armées furent en présence, plusieurs habitants de Cairouan sortirent des rangs des Berbères et invitèrent

leurs compatriotes à passer du côté d'Acem. Aussitôt, la majeure partie des troupes d'Abou-Koreib l'abandonna, et le mit ainsi dans la nécessité de rentrer dans la ville. Il y fit une vigoureuse résistance à l'aide d'environ mille combattants qui lui étaient restés fidèles, tous gens d'un rang élevé et qui se distinguaient par leur prudence et leur piété. Les Ourfeddjouma les attaquèrent avec vigueur ; Abou-Koreib fut tué dans un assaut, et ses compagnons succombèrent tous, les armes à la main. Les Berbères pénétrèrent alors dans la ville où ils violèrent la sainteté des harems et se portèrent aux excès les plus horribles. Après cette victoire, Acem s'établit dans l'endroit qu'on appelle le *Mosalla de Rouh* [1], et ayant confié le gouvernement de Cairouan à Abd-el-Mélek-Ibn-Abi-Djâda de la tribu de Nefzaoua, il alla à Cabes pour combattre Habîb. Celui-ci essuya une nouvelle défaite et fut contraint de se réfugier dans le Mont-Auras, où demeuraient les parents de sa grand'mère. Acem le poursuivit jusqu'à la montagne où il l'attaqua encore une fois ; mais son armée fut mise en déroute et il perdit lui-même la vie ainsi que la plupart de ses compagnons. Habîb marcha aussitôt sur Cairouan, et il trouva la mort en combattant Ibn-Abi-Djâda qui était sorti pour le repousser. Cet événement arriva dans le mois de Moharrem de l'an 140 (mai-juin 757). Ainsi s'éteignit la branche de la famille de Fihr [2] établie dans le Maghreb.

Abd-er-Rahman-Ibn-Habîb gouverna dix ans et quelques mois ; son frère El-Yas exerça l'autorité dix mois. Quant à Habîb, son règne ne fut que d'un an et six mois. Ce fut ainsi que Dieu accomplit la prière de son pieux serviteur, Handala-el-Kelbi.

---

[1] Le *Mosalla (oratoire)* est une grande place en plein air et située en dehors de la ville, où le peuple se réunit, en temps de sécheresse, pour demander à Dieu de lui envoyer de la pluie. On y célèbre aussi la prière des deux fêtes consacrées par la religion musulmane.

[2] Fihr était l'ancêtre de la tribu de Coreich. A l'époque dont il s'agit ici, la haute noblesse de l'Afrique, c'est-à-dire, les chefs arabes, se composait de Coreichides et d'autres descendants de Moder.

§ XXV. — DÉFAITE DES OURFEDDJOUMA.

L'historien dit : Les Ourfeddjouma, devenus maîtres de Cairouan, livrèrent aux plus cruelles tortures et à la mort tous les membres de la tribu de Coreich qui y étaient restés ; ils logèrent leurs montures dans la grande mosquée, et [par leur conduite abominable] ils firent éprouver à leurs alliés de vifs regrets d'avoir coopéré à leur succès.

Quelque temps après, ajoute l'historien, un eibadite, que ses affaires avaient appelé à Cairouan, vit quelques hommes de la tribu d'Ourfeddjouma faire, en public, violence à une femme. Frappé d'horreur à ce forfait, il oublia le motif qui l'avait amené là et s'en alla trouver Abou-'l-Khattab-Abd-el-Alâ-Ibn-es-Samh-el-Mâferi auquel il raconta le fait dont il venait d'être témoin. Abou-'l-Khattab s'élança aussitôt hors de sa tente en invoquant Dieu : « Me voici, s'écria-t-il, prêt à te servir, ô mon Dieu ! je réponds à ton appel ! » Des amis lui étant arrivés de tous côtés, il marcha sur Tripoli et s'en empara après en avoir expulsé Omer-Ibn-Othman de la tribu de Coreich. De là, il se porta sur Cairouan, et ayant rencontré Abd-el-Mélek-Ibn-Abi-Djâda qui venait avec un corps des Ourfeddjouma pour s'opposer à ses progrès, il lui livra bataille, le tua ainsi qu'un grand nombre de ses partisans, extermina les fuyards et prit possession de Cairouan. Ceci eut lieu dans le mois de Safer de l'an 141 (juin-juillet 758). Les Ourfeddjouma étaient restés maîtres de cette ville pendant quatre mois. Après avoir confié le commandement de Cairouan au cadi Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem, Abou-'l-Khattab se rendit à Tripoli et établit son autorité dans toute l'Ifrîkïa. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à l'an 144. Alors [le khalife] Abou-Djâfer-el-Mansour fit partir Mohammed, fils d'El-Achâth, de la tribu de Khozâa, ponr prendre le gouvernement du pays. Abou-'l-Khattab et ses partisans étaient kharedjites ; ils suivaient, les uns, la doctrine des sofrites, et, les autres, celle des eibadites.

§ XXVI. — GOUVERNEMENT DE MOHAMMED-IBN-EL-ACHATH-EL-KHOZAÏ.

L'historien dit : Après la destruction des Ourfeddjouma par les sofrites, plusieurs [notables arabes partirent pour l'Orient et se] rendirent auprès d'Abou-Djâfer-el-Mansour dont ils espéraient obtenir des secours contre les Berbères. Dans cette députation se trouvaient Abd-er-Rahman-Ibn-Zîad-Ibn-Anâm, [grand cadi de l'Ifrîkïa,] Nafê-Ibn-Abd-er-Rahman-es-Sélémi, Abou-'l-Behloul-Ibn-Obeida et Abou-'l-Eirbad. Touché du récit des malheurs qu'ils avaient éprouvés, le khalife nomma Mohammed-Ibn-el-Achâth gouverneur de l'Egypte, et celui-ci envoya en Ifrîkïa Abou-'l-Ahouès-Amr-Ibn-el-Ahouès de la tribu d'Idjl. Ce général fut battu par Abou-'l-Khattab, en l'an 142, et Ibn-el-Achâth reçut alors d'El-Mansour un corps de troupes et l'ordre écrit de les conduire en Ifrîkïa. Il se mit donc en marche avec quarante mille cavaliers, dont trente mille Khoraçanites et dix mille Syriens[1]. El-Mansour le fit accompagner par El-Aghleb-Ibn-Salem de la tribu de Temîm[2], El-Mohareb-Ibn-Hilal-el-Farsi [de la province de Fars] et El-Mokharec-Ibn-Ghifar de la tribu de Taï. Il enjoignit aux troupes d'obeir en toutes choses à Ibn-el-Achâth ; puis, si quelque malheur arrivait à ce chef, elles devaient reconnaître El-Aghleb pour général ; si elles perdaient celui-ci, elles auraient à se mettre sous le commandement d'El-Mokharec, et, à son défaut, elles prendraient les ordres d'El-Mohareb. Ce dernier mourut avant leur arrivée en Ifrîkïa. A la nouvelle de l'approche d'Ibn-el-Achâth, Abou-'l-Khattab rassembla ses partisans et sortit contre lui à la tête d'une grande multitude de combattants. Arrivé à Sort, il envoya chercher à Cairouan le corps de troupes qu'Abd-er-Rahman-Ibn-

[1] Par *Khoraçanites et Syriens* l'historien entend les Arabes tirés des colonies militaires établies en Khoraçan et en Syrie.

[2] Voici le premier Aghlebide qui arrive en Afrique. La généalogie de cette famille se trouve dans Ibn-Khallikan, vol II, page 265 de ma traduction de cet ouvrage biographique.

Rostem avait sous ses ordres. Se trouvant ainsi maître d'une force immense, il mit Ibn-el-Achâth dans l'impossibilité de rien entreprendre. Bientôt, cependant, la désunion se mit parmi les troupes berbères de Zenata et de Hoouara : quelques membres de cette dernière tribu ayant tué un homme d'entre les Zenata, un nombre considérable de ceux-ci abandonnèrent Abou-'l-Khattab qu'ils soupçonnaient de partialité à l'égard des Hoouara. Ibn-el-Achâth apprit cet événement avec une satisfaction extrême et fit garder les alentours du camp afin d'empêcher Abou-'l-Khattab de prendre connaissance de ses opérations. Celui-ci revint alors à Tripoli, et, de là, il se dirigea vers Ourdaça afin de combattre Ibn-el-Achâth qui venait d'occuper la ville de Sort. Quand les deux armées furent en présence, Ibn-el-Achâth dit à ses officiers d'un air très-joyeux, qu'il venait de recevoir d'El-Mansour l'ordre de rentrer en Egypte. Cette nouvelle ne tarda pas à se répandre dans l'armée qui, effectivement, rétrograda d'un mille. Abou-'l-Khattab en fut bientôt informé, et un grand nombre de ses soldats s'en allèrent [pensant que leur présence ne serait plus nécessaire]. Le lendemain, Ibn-el-Achâth rétrograda encore de quelques milles, feignant d'être retardé dans sa marche par ses bagages. Il en fit autant le troisième jour ; mais, alors, il choisit parmi ses troupes les hommes les plus robustes, et ayant marché toute la nuit avec eux, il tomba au lever de l'aurore sur Abou-'l-Khattab dont l'armée était déja désorganisée. Au commencement de l'action une partie des cavaliers d'Ibn-el-Achâth mit pied à terre pour mieux combattre. Les Berbères furent mis en déroute, et Abou-'l-Khattab périt avec presque tous les siens. Cette rencontre eut lieu dans le mois de Rebiâ premier de l'an 144 (juin-juillet 761). Quarante mille Berbères restèrent sur le champ de bataille.

Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem se réfugia alors à Tèhert où il jeta les fondements d'une [nouvelle] ville [1]. Quand les habitants de Cairouan eurent appris la chute d'Abou-'l-Khattab, ils jetè-

[1] On a déjà vu, pag. 332, que Tèhert existait du temps d'Ocba. L'auteur du *Baïan* dit : « En l'an 161, Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem rebâtit et repeupla Tèhert, ville très-ancienne, qui était restée abandonnée. »

rent dans les fers le lieutenant qu'Ibn-Rostem avait laissé chez eux, et, en attendant l'arrivée d'Ibn-el-Achâth, ils mirent à leur tête Amr-Ibn-Othman, de la tribu de Coreich. Entré à Tripoli, Ibn-el-Achâth confia le commandement de cette ville à El-Mokharec-Ibn-Ghifar de la tribu de Taï, et il envoya Ismaîl-Ibn-Ikrima-el-Khozaï prendre possession de la ville et du territoire de Zouîla. Ikrima se rendit maître de ce pays et en extermina tous les kharidjites. Ibn-el-Achâth fit son entrée à Cairouan le samedi 1er du mois de Dou'l-Câda, et donna l'ordre de relever les murailles de cette ville. Ce travail, commencé le samedi, 10 du mois de Djomada premier, fut terminé dans le mois de Redjeb 146 (septembre-octobre 763). Ibn-el-Achâth réduisit alors toute l'Ifrîkïa sous sa domination et s'attacha à exterminer les Berbères qui osaient encore lui résister. Cette sévérité frappa les autres d'une telle épouvante qu'ils s'empressèrent de faire leur soumission. Quelque temps après, le bruit se répandit dans la milice que son chef, Ibn-el-Achâth, avait reçu une lettre de rappel du khalife El-Mansour, et qu'il refusait d'y obéir ; aussi, ce corps prit la résolution de le renvoyer et de lui substituer un nommé Eïça-Ibn-Mouça, natif de Khoraçan. Convaincu que toute résistance serait inutile, Ibn-el-Achâth quitta le pays dans le mois de Rebiâ premier de l'an 148 (mai 765). Eïça-Ibn-Mouça prit alors le commandement, sans l'antorisation du khalife et contrairement au vœu du peuple, car il n'avait reçu son pouvoir que des seuls chefs moderites [1].

§ XXVII. — GOUVERNEMENT D'EL-AGHLEB, FILS DE SALEM, FILS D'EICAL, FILS DE KHAFADJA, DE LA TRIBU DE TEMÎM [2].

L'hisitorien rapporte qu'El-Mansour, ayant appris la conduite des Moderites, fit porter à El-Aghleb, qui se tenait alors dans la

[1] C'est-à-dire : des chefs arabes qui tiraient leur origine de Moder, l'ancêtre des tribus de Coreich, Temîm, Kinana, etc.

[2] Ibn-el-Abbar donne à El-Aghleb le surnom d'Abou-Djâfer. Le même historien rapporte, comme un *on-dit*, que ce fut lui qui tua Abou-Moslem, le célèbre général des Abbacides.

ville de Tobna, [1] un acte par lequel il le constituait gouverneur de l'Ifrîkïa. Dans le mois de Djomada second de l'an 148, El-Aghleb se rendit à Cairouan d'où il expulsa Eïça-Ibn-Mouça ainsi que plusieurs chefs moderites, et fit tout rentrer dans l'ordre. Plus tard Abou-Corra se révolta, à la tête d'une multitude de Berbères, mais il prit la fuite en apprennant qu'El-Aghleb s'était mis en marche avec tous ses généraux pour l'aller combattre. El-Aghleb pénétra alors dans le Zab et voulut même pousser jusqu'à Tlemcen et à Tanger ; mais ses troupes, ne s'accommodant pas d'une telle entreprise, le quittèrent pendant la nuit, et prirent la route de Cairouan ; de sorte qu'il ne lui resta plus qu'un petit nombre d'officiers. Sur ces entrefaites, El-Hacen-Ibn-Harb-el-Kindi [2], qui se trouvait à Tunis lors de l'expédition contre Abou-Corra, écrivit à plusieurs chefs sous les ordres d'El-Aghleb [dans l'espoir de les séduire]. Un certain nombre de ceux qui avaient abandonné leur chef dans le Zab vinrent se joindre à El-Hacen qui, se voyant soutenu par Bistam-Ibn-el-Hodeil, El-Fadl-Ibn-Mohammed et d'antres chefs, marcha sur Cairouan et l'occupa sans éprouver la moindre résistance. Il fit aussitôt emprisonner Salem-Ibn-Souada de la tribu du Temîm, qui commandait la ville en l'absence d'El-Aghleb. Celui-ci se porta aussitôt sur Cairouan avec le petit nombre de troupes qui lui était resté fidèle, et il écrivit, en même temps, à El-Hacen pour lui exposer les avantages de l'obéissance et les dangers de l'insoumission. A cette lettre il reçut une réponse qui se terminait par ces vers :

Porte à El-Aghleb, de la part de Hacen, une parole qui retentira au loin.

Dis-lui que le champ de la tyrannie offre un pâturage malsain, et malheur à lui s'il ose s'en approcher !

S'il refuse de me demander la paix, qu'il vienne affronter ma lance et mon épée !

---

[1] Ibn-el-Achâth avait confié à El-Aghleb le gouvernement du Zab et de la ville de Tobna. — *(Ibn-Khaldoun.)*

[2] Le surnom d'El-Kindi montre que cet officier appartenait à la grande famille des Arabes yéménites, ennemis héréditaires des Arabes sortis de la souche de Moder.

El-Aghleb se porta contre lui à marches forcées, mais ensuite il se dirigea vers Cabes, d'après le conseil de ses officiers, et tâcha d'amener une défection parmi les troupes de son adversaire. Sur ces entrefaites, il vit arriver un agent d'El-Mansour, chargé de se rendre auprès d'El-Hacen-Ibn-Harb, pour l'exhorter à rentrer dans le devoir, et comme cette tentative n'eut aucun succès, il se décida à marcher contre le rebelle. Un combat acharné en résulta qui amena la défaite d'El-Hacen et la mort d'un grand nombre de ses partisans. Pendant qu'El-Aghleb s'empressait de prendre possession de Cairouan, El-Hacen rentra à Tunis, où il fit des levées considérables, et bientôt, après, il vint, à la tête d'une nombreuse armée, attaquer son adversaire. El-Aghleb réunit alors ses amis et les gens de sa maison pour leur annoncer qu'il allait se mesurer avec El-Hacen en combat singulier. Effectivement, quand l'ennemi se montra, El-Aghleb fondit sur El-Hacen pendant que ses partisans chargèrent l'aile droite des insurgés. Tout ploya devant eux, et El-Aghleb chargea de nouveau, en prononçant ces mots :

Il ne me reste qu'à enfoncer le centre, ou à mourir.

Que la guerre s'échauffe autour de moi, elle ne fait qu'exciter mon ardeur !

Je veux mourir plutôt que fuir !

Il dit et se porta sur le centre de l'ennemi avec une impétuosité que rien n'arrêta ; mais il succomba à la fin, frappé à mort par une flèche. Cet événement eut lieu dans le mois de Châban, 150 (septembre 767). L'historien rapporte qu'à la chute d'El-Aghleb on s'écria : « l'émir est mort ! » et que mille voix répéterent ces paroles. Il dit ailleurs : Salem-Ibn-Souada, qui commandait l'aile droite, dit à Abou-'l-Anbès : « Je ne veux pas survivre à ce jour ! » et qu'aussitôt il se précipita sur l'ennemi dont il fit un carnage affreux : El-Hacen lui-même perdit la vie dans cette bataille acharné [1].

---

[1] Après la mort d'El-Aghleb, ses troupes prirent pour chef Mokharec-Ibn-Ghifar, gouverneur de Tripoli, et forcèrent El-Hacen de s'enfuir à Tunis. De là, le chef insurgé passa dans le territoire des Ketama où son adversaire n'osa pas le poursuivre. Deux mois plus tard, il revint à

§ XXVIII. — GOUVERNEMENT D'ABOU-DJAFER-OMAR-IBN-HAFS-HEZARMERD.

Hezarmerd est un mot persan qui signifie *mille hommes*. — Quand El-Mansour apprit la mort d'El-Aghleb, il confia le gouvernement de l'Ifrîkïa à Omer-Ibn-Hafs, homme distingué par sa bravoure, qui tirait son origine de Cabîça, fils d'Abou-Sofra, et frère d'El-Mohelleb [1]. Il arriva dans cette province au mois de Safer de l'an 151 (mars 768), suivi de cinq cents cavaliers. Les principaux personnages du pays étant venus se joindre à lui, il leur fit des présents et les traita avec tant d'égards que les affaires se rétablirent promptement, et que la paix régna pendant trois ans et quelques mois. Il reçut alors une lettre par laquelle El-Mansour lui ordonna de passer dans le Zab, et de reconstruire la ville de Tobna. Avant de s'y rendre, il confia le gouvernement de Cairouan à Habîb-Ibn-Habîb-Ibn-Yezîd-Ibn-Mohelleb. Comme l'Ifrîkïa se trouvait ainsi dégarnie de troupes, les Berbères se révoltèrent, et Habîb, qui sortit pour les combattre, perdit la la vie. Les insurgés se rassemblèrent alors aux environs de Tripoli et prirent pour chef Abou-Hatem-Yacoub-Ibn-Habîb, client de la tribu Kinda, et surnommé Abou-Cadem. L'officier qui commandait à Tripoli au nom d'Omar et qui s'appelait El-Djoneid-Ibn-Yessar, de la tribu d'Azd, envoya contre les Berbères un corps de cavalerie sous les ordres de Hazem-Ibn Soleiman; mais ce général essuya une défaite et rentra à Tripoli, auprès du gouverneur. Alors, El-Djoneid écrivit à Omar-Ibn-Hafs et s'en fit donner un renfort de quatre cents cavaliers, commandé par Khaled-Ibn-Yezîd-el-Mohellebi. Encouragé par l'arrivée de cette troupe, il alla livrer bataille aux rebelles, mais il fut obligé, ainsi que Khaled, de se refugier dans Cabes. Omar-Ibn-Hafs leur envoya alors Soleiman-Ibn-Abbâd-el-Mohellebi à la tête d'une troupe de milices. Soleiman rencontra Abou-Hatem

---

Tunis où il fut tué par la milice. Selon un autre récit, les troupes d'Ibn-el-Aghleb le tuèrent dans le combat qui coûta la vie à leur général. Dès lors, El-Mokharec resta maître de l'Ifrîkïa. — *(Ibn-Khaldoun.)*

[1] Voyez ci-devant, pag. 221.

près de Cabes, mais il fut battu et obligé de replier sur Cairouan où son adversaire vint le bloquer. Pendant que le feu de la guerre se propageait par toute l'Ifrîkïa, Omar se tenait à Tobna, où bientôt douze armées de Berbères arrivèrent de différents côtés pour l'assiéger. Abou-Corra, le chef sofrite, y vint à la tête de quarante mille cavaliers ; Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem l'eibadite, avec quinze mille ; Abou-Hatem, autre chef eibadite, à la tête d'un nombre considérable ; Acem-es-Sedrati l'eibadite vint avec six mille cavaliers ; El-Misouer, chef eibadite et membre de la tribu de Zenata, y arriva avec dix mille ; Abd-el-Mélek Ibn-Sekerdîd [1], le sofrite, de la tribu de Sanhadja, y arriva aussi avec deux mille cavaliers, suivis d'un grand nombre d'autres. Omar n'avait à leur opposer qu'un corps de cinq mille cinq cents hommes. A la vue du danger qui le menaçait, il assembla ses officiers en conseil et leur demanda s'il fallait sortir à la rencontre de l'ennemi. Ils lui répondirent tous qu'il ferait mieux de se tenir dans la ville. Alors, il eut recours à l'intrigue dans l'espoir de pouvoir détacher les sofrites de la coalition, et il leur envoya un miknacien, nommé Ismaîl-Ibn-Yacoub, auquel il avait remis quarante mille dirhems (*pièces d'argent*) et un grand nombre de robes d'honneur, avec ordre de les offrir à Abou-Corra pour le déterminer à quitter ses alliés. A la vue de ce présent, Abou-Corra s'écria : « Pensez-vous que moi qui suis honoré du titre *d'imam* [chef spirituel et temporel] depuis quarante ans, je puisse sacrifier à un misérable intérêt matériel, dont on ne retire aucun avantage, le devoir sacré qui m'est imposé de vous faire la guerre ? » Frustré dans sa tentative, l'envoyé se rendit auprès du fils d'Abou-Corra, ou, d'après une autre version, auprès de son frère, auquel il donna quatre mille dirhems et plusieurs robes, à condition qu'il engagerait son père à se retirer, et qu'il amènerait les sofrites à retourner dans leur pays. Cette même nuit le fils Abou-Corra prit si bien ses mesures, que le lendemain son père vit partir l'armée qu'il commandait et se trouva dans la nécessité de la suivre. Immédiatement après la

[1] Variante : *Sekrouïd*.

retraite des sofrites, Omar envoya quinze cents hommes sous le commandement de Mâmer-Ibn-Eïça de la tribu de Sâd, pour combattre Ibn-Rostem qui se trouvait à Tehouda avec quinze mille cavaliers. Ibn-Rostem essuya une défaite et prit la route de Tèhert. Omar confia alors le commandement de Tobna à El-Mohenna-Ibn-el-Mokharec-Ibn-Ghifar, de la tribu de Taï, et se mit en marche afin de dégager Cairouan. Abou-Corra, ayant appris le départ d'Omar, rassembla ses troupes, et alla bloquer El-Mohenna dans Tobna ; mais celui-ci fit une sortie, le culbuta et pilla son camp.

Il y avait déja huit mois qu'Abou-Hatem assiégeait Cairouan ; aussi le trésor de cette ville, et même les magasins de vivres, se trouvaient totalement épuisés. Pendant tout ce temps le garnison était obligée de combattre les Berbères chaque jour, du matin au soir ; et, pressée par la faim, elle avait fini par manger tous ses chevaux et même ses chiens. Dans cette extrêmité, les habitants commencèrent à quitter la ville pour se réfugier dans le camp ennemi. Omar ayant su cet état de choses, partit pour Cairouan à la tête de sept cents hommes de la milice. Lorsqu'il fut arrivé à Laribus, les Berbères levèrent le siége et avancèrent tous à sa rencontre. Informé de leur approche, Omar se porta rapidement aux environs de Tunis, et quand l'ennemi fut venu prendre position à Semindja, il se rendit à Bîr-es-Selama où il effectua sa jonction avec [son frère utérin] Djemîl-Ibn-Sakhr, qui arrivait de Cairouan. De Bîr-es-Selama il se dirigea sur Cairouan, et arrivé dans cette ville, il ordonna à sa cavalerie de parcourir les environs de la place et lui rapporter des approvisionnements en vivres, en bois et autres choses nécessaires. Il fit ainsi des dispositions pour soutenir un siége, et il forma un camp retranché à la porte d'Abou-'r-Rebiâ dans lequel il établit ses milices. Bientôt Abou-Hatem y parut à la tête de cent trente mille hommes. Omar lui livra bataille, mais, après un combat opiniâtre, il fut obligé de rentrer au camp où il soutint encore un assaut; et accablé enfin par le nombre, il fut contraint de se jeter dans les retranchements de la porte d'Abou-'r-Rebiâ. Tous les jours il sortit pour combattre l'ennemi, jusqu'à ce qu'il vit la

position devenir très-critique et le moral de ses troupes fléchir par suite de l'épuisement total des vivres. Depuis quelque temps, elles ne se nourrissaient que de leurs bêtes de somme et des chats. Dans cette extrêmité, il leur adressa ces paroles : « Vous éprouviez de grandes souffrances à l'époque où Dieu vous délivra, par mon entremise, d'une partie de vos malheurs. Vous voyez maintenant la position où vous êtes ; choisissez donc pour vous commander, soit Djemîl, soit El-Mokharec, et alors je ferai une incursion, avec un corps des milices, dans le pays d'où nos ennemis sont sortis, afin d'enlever leurs familles et de vous apporter des vivres. »

Cette proposition fut accueillie d'une voix unanime. Cairouan se trouvait alors entouré par trois cents cinquante mille eibadites dont trente-cinq mille cavaliers ; les uns et les autres sous le commandement d'Abou-Hatem. Quand Omar voulut sortir de la ville, une grande agitation se manifesta parmi les siens : « Tu veux sortir, lui disaient-ils, et nous laisser ici au milieu des fatigues d'un siége ; ne sors pas ! reste avec nous ! » — « Oui, répondit-il, je resterai, mais je ferai partir Djemîl et El-Mokharec à la tête des hommes que vous aurez désignés. » Ils donnèrent leur consentement à cette proposition, mais au moment où ce détachement allait quitter la ville, ceux qui le composaient lui dirent : « Tu veux rester tranquille et nous faire sortir pour nous exposer au danger. Non, par Dieu ! nous ne bougerons pas. » — « Soit ! leur dit-il, outré de colère ; mais, par Dieu ! je vous enverrai à l'abreuvoir de la mort. » Le siége durait encore quand il reçut une lettre de sa femme Kholeida, fille d'El-Moârek, qui l'informait que le Commandant des croyants, mécontent de sa lenteur, allait envoyer en Ifrîkïa une armée de soixante mille hommes, sous les ordres de Yezîd-Ibn-Hatem, et qu'en pareille conjoncture, il ne lui restait plus qu'à mourir. « Il demanda à me voir, dit Khirach-Ibn-Eidjlan, et en arrivant, je le trouvai le front inondé de sueur, ce qui manifestait, chez lui, une extrême colère. Pendant que je lisais la lettre de sa femme, je versais des larmes. « Qu'avez-vous donc ? » me dit-il. — « Et vous même ? quel mal y a-t-il à ce qu'un membre de votre famille vienne vous remplacer

et vous donner du repos ? » — « Oui, reprit-il, mais ce sera un repos qui se prolongera jusqu'au jour de la resurrection ! Ecoute mes dernières volontés. » — Il me les dicta, et sortant alors comme un chameau enragé, il se précipita sur les assiégeants et ne cessa de frapper à coups de lance et à coups d'épée jusqu'à ce qu'enfin il eut reçut lui-même un coup mortel. » Cet événement eut lieu le dimanche, 15 du mois de Dou-'l-Hiddja de l'an 154 (novembre 771).

A sa mort, Djemîl-Ibn-Sakhr, son frère utérin et son successeur, continua la résistance ; mais il proposa enfin à Abou-Hatem de rendre la ville aux conditions suivantes : Qu'Abou-Hatem n'exigerait pas des assiégés de renoncer à l'autorité de leur souverain, ni de déposer le vêtement noir [la livrée des Abbacides] ; que les Berbères ne se vengeraient pas sur eux du sang déjà répandu ; qu'enfin aucun soldat de la milice ne serait forcé de se défaire de ses armes ni de sa monture. Ces conditions ayant été acceptées, Djemîl livra la place aux rebelles, et, en même temps, la plus grande partie de la milice prit le chemin de Tobna. Abou-Hatem mit le feu aux portes de la ville et démantela les murailles ; puis, à la nouvelle de l'approche de Yezîd-Ibn-Hatem, il partit pour Tripoli, laissant à Abd-el-Azîz-Ibn-es-Samh-el-Mâferi le commandement de Cairouan. Ensuite il envoya à cet officier l'ordre de désarmer les soldats de la milice, de les empêcher de se réunir, même deux à deux, et de les lui envoyer les uns après les autres. Ces guerriers, encouragés maintenant par l'approche de Yezîd-Ibn-Hatem, se rassemblèrent tous et prirent l'engagement solennel de ne pas se soumettre à un pareil ordre. Ils allèrent ensuite trouver Omar-Ibn-Othman-el-Fihri, et, l'ayant mis à leur tête, ils attaquèrent les partisans d'Abou-Hatem et les taillèrent en pièces. Abou-Hatem partit aussitôt de Tripoli pour châtier ces Arabes. Après avoir soutenu un combat dans lequel un grand nombre de Berbères perdirent la vie, Omar, à la tête de ses compagnons, se dirigea vers Tunis, pendant que Djemîl-Ibn-Sakhr et El-Djoneid-Ibn-Séïar prirent le chemin de l'Orient. Abou-Hatem se mit à la poursuite de son adversaire, en se faisant précéder

d'une avant-garde sous les ordres de Djerîr-Ibn-Masoud de la tribu berbère de Medîouna. Celui-ci atteignit Omar à Djîdjel, dans le pays des Ketama. Un combat eut lieu ; Djerîr et ses partisans y périrent, et Omar entra à Tunis, accompagné d'El-Mokharec. Abou-Hatem se rendit à Tripoli, où il resta jusqu'à ce qu'on lui annonça l'approche de Yezîd-Ibn-Hatem. Pendant ce temps, Djemîl-Ibn-Sakhr avait opéré sa jonction avec Yezîd, qu'il trouva à Sort et qui y resta encore quelque temps avant de marcher à la rencontre d'Abou-Hatem.

On rapporte qu'à partir du moment où ils se révoltèrent contre Omar-Ibn-Hafs jusqu'à leur déroute complète, les Berbères livrèrent aux troupes de la milice trois cent soixante-cinq combats.

§ XXIX. — GOUVERNEMENT DE YEZÎD, FILS DE HATEM, FILS DE CABÎCA, FILS D'EL-MOHELLEB, FILS D'ABOU-SOFRA.

L'historien dit : El-Mansour connaissait déjà la triste position d'Omer-Ibn-Hafs, quand il apprit, avec une profonde douleur, la nouvelle de sa mort. Sans perdre un instant, il ordonna à Yezîd-Ibn-Hatem de partir pour l'Ifrîkïa à la tête de trente mille hommes des troupes de Khorasan et de soixante mille de celles de Basra, de Koufa et de la Syrie. Arrivé à Sort, Yezîd effectua sa jonction avec Djemîl-Ibn-Sakhr qui venait de rallier autour de lui une partie des miliciens qui s'étaient éloignés de Cairouan. Pendant qu'il marchait sur Tripoli, Abou-Hatem l'eibadite se dirigea vers les montagnes de Nefousa, mais il rencontra, sur sa route, l'avant-garde de Yezîd, commandée par Salem-Ibn-Souada de la tribu de Temîm. Par une vigoureuse attaque il obligea ce corps à se replier sur le reste de l'armée ; mais, intimidé ensuite par les forces de son adversaire, il alla prendre position dans un lieu presqu'inabordable et s'y fortifia. Yezîd, étant arrivé, força les retranchements, tailla en pièces la plupart des insurgés et mit le reste en pleine déroute. Abou-Hatem y perdit la vie. Le cavalerie de Yezîd s'élança à la poursuite des fuyards et les extermina presque tous. Trente mille

d'entre eux restèrent sur le champ du combat, et selon quelques auteurs, la milice n'en perdit que trois [hommes]. Cette bataille fut livrée le lundi, 27 du mois de Rebiâ premier de l'an 155 (mars 772). Yezîd se tint environ un mois dans ce lieu, pendant que sa cavalerie courait à la poursuite des kharedjites et les tuait partout où elle les rencontrait. Il partit ensuite pour Cabes où il arriva le 20 du mois, premier Djomada (avril). L'ordre se rétablit alors partout [1].

En l'an 157 (774), il fit rebâtir la grande mosquée de Cairouan et construire dans cette ville des bazars pour chaque métier. Ainsi, on pourrait dire, sans trop s'écarter de la vérité, qu'il en fut la fondateur. L'Ifrîkïa continua à jouir de l'ordre et de la tranquillité jusqu'à la mort de ce chef, événement qui eut lieu sous le khalifat d'Er-Rechîd. Yezîd-Ibn-Hatem était généreux, brave, clairvoyant, d'une libéralité extrême, et connu dans tous les pays par sa haute renommée. C'est lui qui disait :

La monnaie qui porte une empreinte ne s'habitue pas à ma bourse; elle n'y séjourne qu'un instant et reprend bien vite sa liberté.

Elle ne fait qu'y passer, et la bourse elle-même la repousse. Je suis un homme dont le coffre-fort et l'argent ne peuvent pas s'accorder [2].

Pendant qu'il était en Ifrîkïa, il fit paraître, en plusieurs occasions, la noblesse de son caractère et l'élévation de son ame. Un de ses intendants vint, un jour, lui dire qu'on avait offert une somme considérable pour des fèves qu'il avait fait semer dans la plaine de Cairouan [3]. Yezîd, sans rien répondre, ordonna à son majordome d'emmener ses cuisiniers et valets dans ces champs et d'y dresser un grand nombre de tentes ; puis il y alla lui-même avec ses amis, pour y passer la journée et y prendre un repas. Etant sur le point de s'en retourner, il appela l'intendant et lui fit

---

[1] En l'an 156 eurent lieu la révolte et la défaite de Yahya-Ibn-Founas. Voyez ci-devant, page 276.

[2] Je suis ici la leçon du *Baïan*, page 72.

[3] L'auteur du *Baïan* dit : *dans un de ses jardins de plaisance.* Cette version est plus raisonnable que celle d'En-Noweiri.

infliger une sévère punition : « Fils d'une prostituée ! lui dit-il, tu veux donc que je sois déshonoré à Basra [1] et qu'on dise que Yezîd, fils de Hatem, est devenu un marchand de légumes ! Convient-il à un homme comme moi de vendre des fèves ? scélérat que tu es ! » Il donna ensuite l'ordre de laisser le champ ouvert à tout le monde ; il s'y rendit lui-même pour manger, boire et faire bonne chère, de sorte que bientôt toute la récolte fut dévastée. Voici une autre anecdote qu'on raconte de lui : Étant allé un jour faire une promenade du côté de Monïa-t-el-Kheil [2], il rencontra sur son chemin un nombreux troupeau de moutons, et demanda à qui il appartenait. On lui répondit qu'il était la propriété de son fils Ishac. Il le fit aussitôt venir et lui dit : « Ces moutons sont-il à toi ? » — « Oui, » répondit-il. — « Qu'en fais-tu ? » — « je mange les agneaux, je bois le lait, je tire profit de la laine. » — « Si tu fais cela, reprit son père, rien ne te distingue des marchands de moutons et des bergers ; qu'on livre ce troupeau au public ; qu'il soit enlevé, égorgé et mangé. » Cet ordre fut exécuté, et on jeta les peaux sur une colline qui porte encore aujourd'hui le nom de *Colline des peaux (Kodya-t-el-Djoloud)*. Il serait, du reste, trop long de rapporter ici tous les beaux traits de sa vie.

§ XXX. — GOUVERNEMENT DE DAWOUD, FILS DE YEZÎD, FILS DE HATEM.

Dans sa dernière maladie, dit l'historien, Yezîd avait nommé pour successeur son fils Dawoud ; aussi ce prince prit le commandement à la mort de son père. Bientôt après, une révolte

---

[1] La famille de Yezîd habitait Basra (ou Bassora) depuis le khalifat d'Abou-Bekr. Abou-Sofra fut le premier qui s'y établit, et son fils, El-Mohelleb, déploya tant de bravoure en combattant les brigands du voisinage, que cette ville reçut le titre de *Basra d'El-Mohelleb*.— *(Ibn-Coteiba*, cité par Reiske ; *Abulfedæ annales*, tom. I, pag. 105, *adnot. hist.)*

[2] Cet endroit, dont le nom signifie *lieu souhaité des chevaux*, était dans le voisinage de Cairouan.

éclata parmi les Berbères des montagnes de Bédja ; elle fut suivie d'une autre des eibadites commandés par Saleh-Ibn-Nasîr, de la tribu berbère de Nefzaoua. El-Mohelleb, fils de Yezîd, attaqua les insurgés à Bédja ; mais il fut défait et perdit une grande partie de ses troupes. Alors Dawoud envoya contre les Berbères Soleiman-Ibn-es-Samma-Ibn-Yazîd-Ibn-Habîb-Ibn-el-Mohelleb, à la tête de dix mille cavaliers. Celui-ci mit les rebelles en déroute, et en tua plus de dix mille, sans que la milice sous ses ordres eût éprouvé la moindre perte. L'historien dit ensuite : Un grand nombre des chefs berbères se joignirent à Saleh-Ibn-Nasîr ; mais Soleiman marcha contre eux, en tua les principaux meneurs et revint à Cairouan. Dawoud continua à gouverner l'Ifrîkïa jusqu'à ce que son oncle Rouh-Ibn-Hatem y arrivât pour en prendre le commandement. Après avoir administré pendant neuf mois et quinze jours, il se rendit en Orient où le khalife Er-Rechîd le reçut avec distinction et lui conféra le gouvernement de l'Egypte. Plus tard, il passa au gouvernement du Sind, où il mourut.

§ XXXI. — GOUVERNEMENT DE ROUH, FILS DE HATEM, FILS DE CABÎÇA, FILS D'EL-MOHELLEB, FILS D'ABOU-SOFRA.

L'historien dit qu'Er-Rechîd, ayant appris la mort de Yezîd-Ibn-Hatem, nomma au gouvernement du Maghreb Rouh-Ibn-Hatem, frère aîné de Yezîd. Ce fonctionnaire arriva à Cairouan en Redjeb 171 (déc.-janv. 787-788), à la tête d'un corps de cinq cents cavaliers de milice, et il y fut bientôt rejoint par son fils Cabîça, ayant sous ses ordres quinze cents cavaliers. Pendant tout le temps de son administration, le pays jouit d'une profonde tranquillité, les routes furent toujours sûres et une crainte salutaire retint les Berbères dans le devoir. Il parvint aussi à faire la paix avec Abd-el-Ouehhab-Ibn-Rostem, seigneur de Tèhert, celui dont les ouehbites tirent leur nom [1]. Les affaires se main-

[1] La secte des Ouehbites, branche de celle des sofrites, montra comme toutes les autres sectes kharedjites, une extrême animosité contre la famille d'Ali, gendre de Mahomet. Ce sont les doctrines hérétiques des ouehbites, dit-on, qui sont professées par les habitants de Djerba et par les Mozabites. — (Voyez ci-devant, page 204, note.)

tinrent dans un état satisfaisant tant qu'il gouverna la province. Il mourut dans l'exercice de ses fonctions, le 19 Ramadan 174 (janvier 791)[1].

§ XXXII. — GOUVERNEMENT DE NASR, FILS DE HABÎB, MEMBRE DE LA FAMILLE D'EL-MOHELLEB.

L'historien rapporte qu'à cause de sa vieillesse et de sa décrépitude, Rouh-Ibn-Hatem avait l'habitude de s'abandonner au sommeil pendant les audiences publiques qu'il présidait. Cette circonstance porta le maître de la poste aux chevaux et le caïd Abou-'l-Anber à écrire au khalife Er-Rechîd pour l'informer de l'état du gouverneur[2], et lui exprimer la crainte que leur inspirait l'éventualité de sa mort : « Cet événement, disaient-ils, peut arriver d'un jour à l'autre, et comme la province forme une des frontières de l'empire, elle ne saurait se maintenir sans un chef d'une grande énergie.» Dans la même lettre, ils vantèrent la sagesse de Nasr-Ibn-Habîb et sa haute capacité administrative ; ils parlèrent aussi de sa popularité, et proposèrent au Chef des croyants de le nommer secrètement à la place de Rouh, afin qu'il pût agir comme gouverneur provisoire, dans le cas où quelque malheur atteindrait celui-ci. Cette recommandation décida Er-Rechîd à choisir Nasr pour gouverneur et à expédier secrètement le diplôme de sa nomination. A la mort de Rouh, la grande mosquée fut tendue de tapisseries pour l'inauguration de son fils Cabîça qui devait y tenir une séance et recevoir du peuple assemblé le serment de fidélité. Pendant que cette cérémonie s'ac-

---

[1] Rouh-Ibn-Hatem avait rempli de très-hauts emplois sous les Abbacides : d'abord chambellan d'El-Mansour, il passa au gouvernement de Koufa et Basra, et ensuite à ceux du Sind, de Taberistan, de la Palestine, etc. Un jour, il attendait au grand soleil, devant la porte du palais, afin de faire sa cour au khalife. Un passant lui dit : « Voilà longtemps que vous vous tenez au soleil. » — « Oui, répondit-il, mais c'est afin de pouvoir rester longtemps a l'ombre. » — *(Baïan.)*

[2] Les maîtres de postes comptaient parmi leurs attributions le droit de correspondre directement avec le khalife, pour le tenir au courant de tout ce qui se passait dans leurs provinces respectives.

complissait, le maître de poste et Abou-'l-Anber montèrent à cheval et allèrent trouver Nasr auxquel ils remirent le diplôme qui le nommait au gouvernement de l'Ifrîkïa. L'ayant salué alors du titre d'émir, ils le firent monter à cheval et l'amenèrent, avec une forte escorte, à la grande mosquée. Là, ils obligèrent Cabîça à céder la place à Nasr et ensuite ils donnèrent lecture de la lettre du khalife. Toute l'assemblée s'empressa de reconnaître le nouveau gouverneur[1]. Nasr fit fleurir la justice dans tous les pays sous ses ordres, et pendant son administration, qui dura deux ans et trois mois, il se conduisit avec une douceur extrême. El-Fadl, fils de Rouh, était gouverneur de la province du Zab, au moment de la mort de son père. Lorsque la lettre d'Er-Rechîd eut été rendue publique, il alla trouver ce khalife et ne cessa de lui faire la cour jusqu'à ce qu'il eût obtenu pour lui-même le gouvernement de l'Ifrîkïa.

§ XXXIII. — GOUVERNEMENT D'EL-FADL, FILS DE ROUH.

Er-Rechîd, dit l'historien, ayant nommé El-Fadl au gouvernement de l'Ifrîkïa, y envoya un écrit par lequel il ordonnait la déposition de Nasr et son remplacement par El-Mohelleb-Ibn-Yezîd, en attendant l'arrivée d'El-Fadl. Le nouveau gouverneur entra à Cairouan, le mois de Moharrem 177 (avril-mai 793), et donna aussitôt le commandement de Tunis à son neveu El-Mogheira-Ibn-Bichr-Ibn-Rouh. El-Mogheira était d'une grande légèreté de caractère; il montrait peu d'égards pour la milice, et, pensant que son oncle ne voudrait pas le destituer, il la traitait d'une manière tout opposée à celle de ses devanciers. Les membres de ce corps, s'étant assemblés, écrivirent à El-Fadl pour l'instruire des mauvais procédés d'El-Mogheira à leur égard, ainsi que de son administration tyrannique. Le retard qu'El-Fadl mit à leur répondre fut regardé comme un nouveau grief à ajouter à ceux dont ils avaient à se plaindre, car, déjà, il ne les consultait plus et faisait tout de son propre mouvement.

---

[1] Ceci eut lieu en Ramadan, 174 (janvier-février 791).

S'étant donc assemblés pour se concerter, ils prirent pour chef Abd-Allah-Ibn-el-Djaroud, surnommé Abdaweih, et lui prêtèrent serment de fidélité, après lui avoir donné toutes les sûretés qu'il demandait.

El-Mogheira, dont ils allèrent ensuite cerner la maison, leur fit demander ce qu'ils voulaient. Ils répondirent : « Il faut que tu partes d'ici, toi et les tiens, pour aller rejoindre ton maître. » Ibn-el-Djaroud écrivit en même temps au gouverneur de la province une lettre conçue en ces termes : « A l'émir El-Fadl, de la part d'Abd-Allah-Ibn-el-Djaroud. Ce n'est point par esprit de révolte que nous avons chassé El-Mogheira, mais seulement à cause de certains de ses actes qui auraient amené la ruine de l'État. Mettez donc à notre tête celui qu'il vous plaira, [ou bien nous y aviserons nous-mêmes, et alors vous n'aurez plus de droits à notre obéissance. Adieu. » El-Fadl lui répondit en ces termes : « De la part d'El-Fadl, fils de Rouh, à Abd-el-Allah-Ibn-el-Djaroud. Le Dieu tout puissant exécute tout ce que sa volonté à décidé, et ce que les hommes veulent ou ne veulent pas lui est indifférent. Ainsi, que vous ayez un gouverneur de mon choix ou du vôtre, la volonté de Dieu ne s'en accomplira pas moins à votre égard. Je vous donne maintenant un autre gouverneur ; si vous le repoussez, ce sera de votre part une marque de rebellion. Adieu. » En même temps il envoya à Tunis, en qualité de gouverneur [son cousin] Abd-Allah-Ibn-Yezîd-el-Mohellebi, accompagné d'En-Noder-Ibn-Hafs, d'Abou-'l-Anber, et d'El-Djoneid-Ibn-Séïar. Lorsqu'ils furent arrivés aux environs de la ville, les partisans d'Ibn-el-Djaroud lui conseillèrent de les faire tous arrêter et enfermer, et [sans attendre sa réponse], ils se jetèrent sur eux et les firent prisonniers, à l'exception d'Ibn-Yezîd auquel ils ôtérent la vie. Ibn-el-Djaroud ayant appris cet événement, leur dit : « Ce n'était pas pour cela que je vous avais envoyés à leur rencontre ; mais puisque c'est un fait accompli, je vous demande ce qu'il faut faire. » Ils furent tous d'avis de répudier l'autorité légitime, et, dès ce moment, ils se livrèrent aux intrigues [afin de corrompre les troupes restées fidèles]. Mohammed-Ibn-el-Farci, le moteur principal des troubles, prit la direction des

affaires d'Ibn-el-Djaroud, et voulant séduire les commandants [des troupes et des villes], il leur écrivit à tous, promettant à chacun d'eux en particulier, de lui conférer le commandement en chef. Ces sourdes menées compromirent la situation d'El-Fadl, et amenèrent des événements qu'il serait trop long de raconter. Un combat s'ensuivit qui eut pour résultat d'ouvrir à Ibn-el-Djaroud et à ses partisans la route de Cairouan. Cette ville succomba et El-Fadl dut prendre la fuite. Bientôt après, cet officier tomba au pouvoir d'Ibn-el-Djaroud. Celui-ci voulait le retenir prisonnier, mais ses partisans lui firent observer que la guerre n'aurait pas de terme, tant qu'El-Fadl vivrait. Ce fut en vain que Mohammed-Ibn-el-Farci essaya, par ses conseils, de sauver la vie du prisonnier; les autres révoltés se jetèrent sur le malheureux Fadl et le tuèrent[1]. Ensuite Ibn-el-Djaroud expulsa de l'Ifrîkïa Nasr, fils de Habîb, et El-Mohelleb, Khaled et Abd-Allah, tous trois fils de Yezîd.

§ XXXIV. — SUITE DE L'HISTOIRE D'IBN-EL-DJAROUD.

L'historien dit : Après la mort d'El-Fadl et la prise de Cairouan par Ibn-el-Djaroud, Chemdoun, le général commandant de Laribus, en fut tellement indigné qu'il prit les armes. Felah-Ibn-Abd-er-Rahman-el-Kilaï, officier du même rang, se joignit à lui ainsi qu'El-Mogheira et plusieurs autres chefs. Bientôt après, Abou-Abd-Allah-Mélek-Ibn-Monder-el-Kelbi gouverneur de Mîla, arriva de cette ville avec un corps de troupes pour les soutenir. Ils mirent alors Ibn-Monder à leur tête, et, beaucoup de monde s'étant réuni à eux, ils allèrent livrer bataille à Ibn-el-Djaroud. Ibn-Monder périt dans cette rencontre, et ses partisans furent mis en déroute et poursuivis jusqu'à Laribus. Chemdoun écrivit alors à El-Alâ-Ibn-Saîd, qui se trouvait dans la province du Zab, l'invitant à venir le rejoindre. Celui-ci vint à Laribus, et de là il se dirigea sur Cairouan avec El-Mogheira, Chemdoun, Felah et

[1] El-Fadl fut tué en l'an 178 (794-5), après avoir gouverné un an et cinq mois. Les Mohellebides, famille dont il faisait partie, avaient successivement commandé en Ifrîkïa pendant vingt-trois ans. — *(Baïan.)*

les autres chefs ; mais, pendant qu'il marcha sur cette ville, il rencontra Ibn-el-Djaroud, qui en était sorti pour aller au-devant de Yahya-Ibn-Mouça, lieutenant de Herthema-Ibn-Aïen.

Voici ce qui motiva l'arrivée de ce dernier en Ifrîkïa : le khalife Er-Rechîd, ayant appris la révolte d'Ibn-el-Djaroud et le bouleversement que cet événement avait produit dans la province, y envoya Yactîn-Ibn-Mouça pour rétablir l'ordre. Il avait choisi ce général d'abord à cause des eminents services qu'il avait rendus à la cause des Abbaçides, et du haut rang qu'il occupait sous cette dynastie; ensuite en raison de son grand âge et de la haute estime dont il était l'objet parmi les troupes de Khoraçan[1]. Après lui avoir recommandé d'user d'adresse pour déterminer Ibn-el-Djaroud à quitter le pays, il le congédia en le faisant accompagner par El-Mohelleb-Ibn-Rafê, et ensuite il envoya après lui Mansour-Ibn-Zîad et Herthema-Ibn-Aïen. Ce dernier devait même prendre le gouvernement du Maghreb, mais il s'arrêta à Barca. Quant à Yactîn, il se rendit à Cairouan, où il eut une longue entrevue avec Ibn-el-Djaroud, auquel il communiqua les lettres du khalife. Après en avoir pris connaissance, Ibn-el-Djaroud parla ainsi : « Je suis entièrement soumis à la volonté du Commandant des croyants; ce papier m'informe qu'il a nommé Herthema-Ibn-Aïen gouverneur de la province ; il est maintenant à Barca, et il va bientôt arriver. [Je dois cependant vous faire observer] qu'El-Alâ est à la tête des Berbères et que, si je quitte la forteresse [de Cairouan], ils en prendront possession et finiront par ôter la vie à celui qui les commande aujourd'hui. Alors jamais aucun officier du khalife n'y mettra le pied ; de sorte que je me trouverai, moi, avoir frappé la ville de la plus grande calamité qui puisse l'atteindre. Je vous offre donc d'aller à la rencontre d'El-Alâ, et si je succombe, la forteresse vous restera ; si, au contraire, je gagne la bataille, j'attendrai l'arrivée de Herthema, et je me rendrai ensuite auprès du Commandant des croyants. » Alors Yactîn [désespérant de l'amener à un arrangement] eut

[1] On a déjà vu que les khalifes abbacides avaient fait passer en Afrique une grande quantité de troupes arabes, tirées de la province de Khoraçan.

une entrevue avec Mohammed-Ibn-Yezîd-el-Farci partisan d'Ibn-el-Djaroud, et lui promit un poste éminent, le commandement de mille cavaliers, un riche présent et un apanage [1] dans tel lieu qu'il voudrait, à la condition d'entraver les entreprises de son chef. Mohammed accepta cette proposition, et se mit, sur le champ, à indisposer les esprits contre Ibn-el-Djaroud et à engager les troupes à se mettre sous l'autorité du khalife. Une partie d'entre elles céda, en effet, à ses exhortations, et abandonna son chef. Celui-ci marcha contre elles pour les combattre, et lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, il dit à son adversaire : « Venez me parler, et soyons seuls, afin que personne ne nous entende. » Mohammed-Ibn-Yezîd s'avança et pendant qu'Ibn-el-Djaroud s'entretenait avec lui pour détourner son attention, un nommé Abou-Taleb, qui avait été aposté par Ibn-el-Djaroud, se jeta sur lui et lui porta, par derrière, un coup mortel dans les reins, au moment où il s'y attendait le moins. Saisis de terreur, ses partisans prirent la fuite.

Yahya-Ibn-Mouça, étant arrivé à Tripoli sur ces entrefaites, présida à la prière de la Fête des victimes, et prononça le prône. Il vit alors un grand nombre de chefs se ranger sous son autorité et sa puissance s'affermir rapidement. El-Alâ se porta sur Cairouan, et Ibn-el-Djaroud, ne pouvant lui resister, écrivit à Yahya de venir prendre possession de la ville. Il lui annonça en même temps, qu'il était disposé à faire sa soumission. Yahya partit de Tripoli avec ses troupes, en Moharrem, 179 (mars-avril 795), pour se rendre à Cairouan dont presque tous les miliciens s'étaient ralliés sous ses drapeaux lorsqu'il fut arrivé à Cabes. Ibn-el-Djaroud, après avoir gouverné Cairouan pendant sept mois, en sortit au commencement du mois de Safer, y laissant pour commandant Abd-el-Mélek-Ibn-Abbas. En même temps, El-Alâ-Ibn-Saîd et Yahya-Ibn-Mouça marchèrent sur cette ville, chacun d'eux voulant y devancer l'autre. El-Alâ y étant entré le premier, massacra un grand nombre des partisans d'Ibn-el-Djaroud, mais

[1] Le mot arabe employé ici est *catiya*, l'équivalent *d'ictâ*. — (Voyez ci-devant, page 117, note.)

Yahya lui fit dire que s'il reconnaissait l'autorité du khalife, il devait congédier ses troupes. En conséquence de cette observation, El-Alâ renvoya ses soldats et partit pour Tripoli à la tête de trois cents de ses partisans les plus dévoués. Ibn-el-Djaroud, qui venait d'arriver en cette ville, se mit en route pour l'Orient, accompagné de Yactîn-Ibn-Mouça et alla se présenter devant Haroun-er-Rechîd.

L'historien ajoute qu'El-Alâ écrivit à Mansour [-Ibn-Zîad] et à Herthema pour s'attribuer l'honneur d'avoir expulsé de l'Ifrîkïa Ibn-el-Djaroud. Herthema, dans sa réponse, l'invita à se rendre auprès de lui, et il lui donna alors une forte gratification. Haroun, ayant entendu parler de ses services, lui envoya une lettre de crédit de cent mille dirhems [1], et cela independamment des robes d'honneur dont on lui avait fait cadeau. Il mourut en Egypte, peu de temps après.

§ XXXV. — GOUVERNEMENT DE HERTHEMA, FILS D'AÏEN.

Au commencement du mois de Rebiâ second 179 (juin-795), dit l'historien, Herthema arriva à Cairouan où il proclama une amnistie générale, et il traita le peuple avec une extrême douceur. Il bâtit, en l'année 180, le Grand Château *(El-Casr-el-Kebîr)* à Monestîr ; il éleva aussi la muraille de Tripoli du côté de la mer. Comme la province continuait toujours à être travaillée par l'esprit de faction et d'insubordination, il écrivit à Er-Rechîd pour lui demander un successeur, et ayant reçu son rappel, il partit pour l'Orient dans le mois de Ramadan 181 (novembre 797).

§ XXXVI. — GOUVERNEMENT DE MOHAMMED, FILS DE MOCATEL, FILS DE HAKÎM, DE LA TRIBU D'AKK [2].

Lorsque Herthema eut sollicité son rappel, dit l'historien, le khalife Haroun choisit pour gouverner le Moghreb son frère de lait, Mohammed-Ibn-Mocatel. Ce fonctionnaire arriva à Cairouan

---

[1] Cent mille dirhems valaient soixante mille francs.

[2] La tribu d'Akk appartenait à la grande famille des arabes yéménites.

dans le mois de Ramadan 181. Par sa mauvaise administration, il jeta la perturbation dans les affaires, et indisposa contre lui la milice en faisant des retenues sur la solde et en la tyrannisant ainsi que le peuple. Il en résulta que le général Felah se mit en révolte avec les troupes syriennes et khoraçanites, lesquelles voulurent se donner pour chef Morra-Ibn-Makhled, de la tribu d'Azd [1]. En même temps, Temmam fils de Temîm, de la tribu de Temîm et lieutenant d'Ibn-Mocatel à Tunis, se révolta contre lui, et obtint des chefs et soldats, tant syriens que khoraçanites, le serment d'obeissance. Vers le milieu du mois de Ramadan de l'an 183 (octobre 799), Temmam marcha sur Cairouan, et Ibn-Mocatel sortit afin de lui livrer bataille aux environs de Monïa-t-el-Kheil. Après un combat acharné, Ibn-Mocatel fut défait, et étant rentré à Cairouan, le mercredi 25 Ramadan, il obtint de Temmam la promesse que sa vie et ses biens seraient respectés, à la condition, toutefois, de quitter le pays. Il partit la même nuit pour Tripoli, d'où il se rendit à Sort ; puis il revint à Tripoli sur l'invitation écrite de quelques khoraçanites. En même temps Ibn-el-Aghleb, mécontent de la conduite de Temmam envers Ibn-Mocatel, partit du Zab pour le combattre. A la nouvelle de son approche, Temmam évacua Cairouan et lui permit à d'y faire son entrée. Ibn-el-Aghleb monta alors en chaire, dans la grande mosquée, et déclara au peuple qu'Ibn-Mocatel était encore leur maître. Il écrivit ensuite à cet officier et le ramena dans la ville.

Temmam se mit alors en correspondance avec les gens [de guerre], afin de les indisposer contre Ibn-Mocatel, et étant parvenu à réunir une troupe nombreuse, il se flatta de pouvoir renverser de nouveau ce gouverneur. Sous l'influence de cette idée, il lui adressa la lettre suivante : « Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb ne t'a pas rétabli au pouvoir par reconnaissance pour les bienfaits dont tu l'as comblé, ni par cet esprit de fidélité dont il fait parade ; mais bien dans la crainte qu'en apprennant qu'il est maître du pays,

---

[1] Ibn-Mocatel dirigea un corps de troupes contre ce rebelle qui, voyant ses partisans prendre la fuite, se réfugia dans un *mesdjid*, ou oratoire, d'où il fut arraché et mis à mort. — (*Ibn-Khaldoun* ; *Ibn-el-Athîr.*)

tu ne viennes lui réclamer le commandement et le mettre ainsi dans la nécessité, soit de te le refuser, ce qui serait un acte de rébellion, soit de te le céder, ce qu'il ferait alors contre son gré. Il t'a donc invité à venir, dans l'intention de t'exposer à des périls où tu dois trouver la mort ; car demain tu recevras de nouveau une leçon semblable à celle que tu as déjà eue hier en te mesurant avec moi. » Sa lettre était terminée par ces deux vers :

En te remettant la forteresse, Ibrahîm n'agissait pas par esprit de fidélité, mais bien dans le but de te faire périr. Fils d'Akk ! s'il te reste assez d'intelligence pour comprendre ses desseins perfides, tu n'accepteras pas.

Après avoir lu cette missive, Ibn-Mocatel la communiqua à Ibn-el-Aghleb, qui dit en riant : « Que Dieu le maudisse ! il faut être imbécille pour écrire de telles choses ! » Ibn-Mocatel répondit en ces termes à la lettre : « De la part d'Ibn-Mocatel au traître Temmam : j'ai reçu ta lettre, et son contenu m'a prouvé ton peu de jugement. J'ai compris ce que tu as voulu dire d'Ibn-el-Aghleb. Dans le cas même ou ton avertissement serait sincère [je ne pourrais en tirer profit], car celui qui a trahi Dieu et son Prophète, et qui est du nombre des reprouvés n'est pas de ceux que l'on prend pour conseillers ; si, au contraire, ce que tu me dis est une ruse, sache que c'est une bien mauvaise ruse que celle dont on s'aperçoit. Quant à tes insinuations au sujet des motifs qui auraient porté Ibrahîm à reconnaitre mon autorité lorsque nous nous sommes rencontrés, vive Dieu ! tu les connaîtras bientôt, ces motifs, car c'est à Ibrahîm lui-même que tu auras affaire ! Tu me dis que j'éprouverai, demain, en te rencontrant, ce que j'ai éprouvé hier ; sache que la guerre n'est qu'une suite de vicissitudes, et qu'avec l'aide de Dieu, ce sera, demain, mon tour de remporter la victoire. » Cette lettre finissait par les deux vers suivants :

Si tu oses affronter Ibn-el-Aghleb au jour du carnage, je m'attendrai à ta défaite et à ta mort.

Car tu auras rencontré un héros qui s'élance dans la mêlée, escorté par la mort, et qui soutient avec sa lance une gloire héréditaire.

Sur la nouvelle que Temmam avait quitté Tunis à la tête d'une armée nombreuse, Ibn-Mocatel invita tous ceux qui étaient dévoués au gouvernement à se mettre sous ses ordres et à marcher contre le rebelle. Ibn-el-Aghleb l'avait déjà devancé, et, dans le combat qui s'ensuivit, Temman perdit beaucoup de monde et se trouva forcé de rentrer à Tunis. Ibn-Mocatel fit alors marcher ses troupes contre cette ville et rentra lui-même à Cairouan. Ceci se passa dans le mois de Moharrem de l'an 184 (février 800). En apprenant qu'[Ibn-el-Aghleb] approchait, Temman lui écrivit pour demander grâce, et il l'obtint. Ibn-el-Aghleb arriva à Cairouan avec Temman, le vendredi 8 du même mois, et lorsqu'il eut le pouvoir en main, il envoya son prisonnier à Baghdad avec d'autres chefs de la milice qui s'étaient fait un métier de la révolte. Arrivés là, ils furent tous jetés dans la prison d'Etat.

L'historien nous apprend ensuite qu'Ibn-Mocatel conserva l'autorité à Cairouan jusqu'à ce qu'il fût rappelé par le khalife Er-Rechîd et remplacé par Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb, comme on le verra dans l'histoire des Aghlebides.

§ XXXVII. — COMMENCEMENT DE LA DYNASTIE AGHLEBIDE.

Cette dynastie fut la première qui s'établit en Ifrîkïa ; la première aussi qui, dans ce pays, porta le nom de dynastie. Jusqu'alors cette province avait été gouvernée par des lieutenants, et lorqu'un d'eux venait à mourir ou qu'il fallait le déposer à cause de sa mauvaise conduite, sa destitution émanait de celui qui commandait aux musulmans, c'est-à-dire du khalife oméïade et ensuite du khalife abbacide. Mais bientôt la famille d'Aghleb s'éleva au faîte du pouvoir et forma une dynastie presqu'indépendante ; respectant toutefois la suzeraineté des Abbacides, en leur reconnaissant le droit de commandement, et en manifestant à leur égard une soumission qui n'était pourtant pas toujours entière. Ainsi, si le khalife avait voulu déposer un de ces princes, pour le remplacer par un individu d'une autre famille, il aurait rencontré chez eux une résistance ouverte. Le souverain aghle-

bide léguait l'empire à celui de ses fils ou de ses frères qu'il voulait avoir pour successeur, sans même régler son choix d'après le mérite de l'individu ; et les chefs de l'armée n'apportaient aucun obstacle à ces nominations. Nous en fournirons la preuve dans le récit qui va suivre.

Cette dynastie comprit onze princes et régna cent douze ans et quelques jours. Le premier de ces souverains était Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb.

§ XXXVIII. — RÈGNE D'IBRAHÎM-IBN-EL-AGHLEB.

L'historien dit : Lorsqu'Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb eut rétabli Ibn-Mocatel-el-Akki dans le commandement et éloigné du pays Temmam-Ibn-Temîm, le maître des postes, Yahya-Ibn-Zîad, écrivit à Haroun-er-Rechîd pour lui faire part de ces événements. Le khalife donna lecture de cette dépêche à ses amis, et s'adressant ensuite à Herthema-Ibn-Aïen, il lui dit · « [Quelle est ton opinion ?] il n'y a pas longtemps que tu en viens. » — « Commandant des croyants ! répondit Herthema, à l'époque de mon retour de l'Ifrîkïa, tu m'avais questionné au sujet des dispositions du peuple, et je t'avais dit que parmi eux il ne se trouvait personne de plus dévoué, de plus illustre par sa réputation et de plus généralement aimé qu'Ibrahîm, fils d'El-Aghleb ; la conduite qu'il a tenue depuis, en soutenant ton autorité, a confirmé mes paroles.»[1] Ces mots décidérent Er-Rechîd à faire expédier la nomination d'Ibrahîm au gouvernement de l'Ifrîkïa.

A l'arrivé de ce document, Ibrahîm fit dire à Ibn-Mocatel-el-Akki qu'il pouvait retarder, tant qu'il voudrait, son départ. A l'expiration de quelques jours Ibn-Mocatel se rendit à Tripoli où il rencontra Hammad-es-Saoudi qui arrivait en Ifrikïa, porteur de

---

[1] Ibn-el-Aghleb avait déjà écrit au khalife pour demander le gouvernement de l'Ifrîkïa. Daus cette lettre, il prit l'engagement de renoncer à la subvention de cent mille dinars que le gouverneur de l'Egypte y envoyait tous les ans ; il offrit encore de payer au khalife une somme annuelle de quarante mille dinars.

deux lettres, selon la coutume [1]. Il profita de cette occasion pour fabriquer et envoyer à Cairouan une troisième lettre qui contenait la destitution d'Ibrahîm et sa propre nomination. Lorsque le peuple en eut entendu la lecture, il dit à Ibrahîm : » Gardez votre place et écrivez-en au khalife ; cette lettre est une pièce fabriquée par Mocatel ; voilà comme il reconnaît le service que vous lui avez rendu en venant à son secours et en lui sauvant la vie ! » — « Par Allah ! répondit-il, je m'en étais déjà formé la même idée ! c'est à cause de la faveur dont il jouit auprès de Djâfer-Ibn-Yahya [2], qu'il a osé concevoir le projet de s'emparer de la ville. » [Malgré l'opinion qu'il venait d'exprimer] Ibrahîm céda la place et ramena ses troupes dans le Zab. Une lettre arriva alors à Cairouan par laquelle Ibn-Mocatel annonça sa prochaine arrivée et ordonna à Sehl-Ibn-Hadjeb de prendre le commandement, en attendant. Er-Rechîd ayant eu connaissance de cette supercherie par une dépêche que le maître de poste lui avait expédiée, en éprouva une violente colère et écrivit à Ibn-Mocatel la lettre suivante : « Ce dernier trait de votre conduite est semblable à tous les autres ! quels sont donc vos titres pour que je vous accorde le gouvernement de la province plutôt qu'à Ibrahîm ? est-ce parce que vous avez fui devant le danger pendant que lui, il est allé l'affronter ? est-ce à cause de votre lâcheté et de sa bravoure ? ou bien est-ce à cause de votre désobéissance et de son dévouement ? Aussitôt que vous aurez lu cette lettre, revenez-ici ; mais ne vous attendez pas à être loué de votre conduite.» Il écrivit aussi une autre lettre par laquelle il réintégrait Ibrâhîm dans le commandement. Le messager qui apporta ces dépêches à Cairouan continua sa route jusqu'au Zab où Ibrahîm venait d'arriver. Ce fut le 12 du mois de Djomada second de l'an 184 (juillet 800) que le pouvoir passa, pour la seconde fois, dans les mains d'Ibrahîm et qu'il se trouva investi de l'autorité qu'il transmit à ses descendants. Ibn-Mocatel-el-Akki partit alors pour l'Orient.

---

[1] Une de ces lettres était probablement à l'adresse de l'ancien gouverneur et l'autre à celle de son successeur désigné.

[2] Il s'agit ici du célèbre vizir barmekide dont tout le monde connaît la générosité et la triste fin.

Plus loin l'historien dit : quand Ibrahîm fut revêtu du pouvoir, il comprima les factions qui désolaient le pays, et tint la province d'une main ferme, tout en la gouvernant avec douceur. Par ses ordres, les hommes pervers qui étaient dans l'habitude de résister aux gouverneurs et de se révolter contre eux furent conduits à Baghdad. Il fit bâtir un château pour lui servir de lieu de plaisance[1], et ensuite il y transporta secrètement des armes et de l'argent. En même temps il donna le plus grand soin au bien-être de ses troupes afin de s'assurer leur obéissance, et il supporta avec patience leurs mœurs brusques et grossières. Plus tard, il se mit à acheter des nègres sous le prétexte d'en former des ouvriers en tout art et métier, afin de n'avoir plus recours aux services [forcés] de ses sujets, et ensuite il en acheta d'autres, destinés à porter les armes de ses soldats auxquels il fit accroire, qu'en les allégeant d'un tel fardeau, il leur donnait uue grande marque d'honneur. Quand tout fut disposé pour le but auquel il tendait, il quitta l'hôtel du gouvernnement pendant la nuit, et se rendit au château avec ses esclaves nègres, ses domestiques et tous les membres de sa famille. Il logea aussi avec lui ceux de la milice qui avaient sa confiance ; au reste il présidait régulièrement à la prière publique dans la grande mosquée de Cairouan et dans celle qu'il avait fait élever au château.

Pendant son administration, Hamdîs-Ibn-Abd-er-Rahman-el-Kindi se révolta à Tunis, et s'étant dépouillé de la livrée noire des Abbacides, il rassembla autour de lui une foule d'Arabes et de Berbères habitants de la ville. Ibrahîm fit marcher contre lui Emran-Ibn-Mokhaled, accompagné des principaux chefs de son armée. Les deux partis se rencontrèrent à la sibkha *(marais salé)* de Tunis. Le conflit fut très-acharné et beaucoup de monde y perdit la vie. Les troupes de Hamdîs se mirent alors à [lui] crier : « Allez à Baghdad ; allez ! ce jour passé, nous ne vous

---

[1] En l'an 184, Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb posa les fondements de la ville d'El-Abbacïa, et il alla s'y fixer avec les membres de sa famille, ses domestiques et ses esclaves nègres. Cette place forte, appelée depuis le *vieux château* (*El-Casr-el-Cadîm*), était situé au midi (ou sud-est) de Cairouan, à la distance de trois milles.

obéirons plus. » Hamdîs périt dans cette bataille [1] et ses troupes furent mises en pleine déroute. Emran entra à Tunis et fit rechercher et mettre à mort tous ceux qui avaient pris le parti de Hamdîs. Cette révolte eut lieu en l'an 186 (802).

Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb gouvernait l'Ifrîkïa quand Idrîs, fils d'Idrîs, fils d'Abd-Allah, fils d'El-Hacen, fils d'El-Hacen, fils d'Ali, fils d'Abou-Taleb, réunit [dans le Maghreb-el-Acsa] un grand nombre de partisans et fit reconnaître son autorité aux tribus voisines. Ne voulant pas combattre ouvertement un descendant du Prophète, Ibrahîm chercha à corrompre ceux qui l'entouraient, et, dans ce but, il écrivit à Behloul-Ibn-Abd-Ouahed-el-Madghari, chef très-puissant qui soutenait Idrîs et lui servait de de conseiller intime. Il parvint, enfin, à détacher ce personnage de la cause d'Idrîs et à le faire rentrer dans l'obéissance. Idrîs se voyant abandonné, adressa une lettre à Ibrahîm pour exciter sa commisération, le priant de l'épargner et de ne pas inquiéter un proche parent du saint Prophète. Cette démarche eut pour résultat qu'aucune guerre n'eut lieu entre eux [2].

Emran-Ibn-Mokhaled se révolta aussi contre Ibrahîm. Le motif qui le porta à prendre les armes fut celui-ci : lorsqu'Ibrahîm eut construit le château qui porte le nom d'El-Casr-el-Cadîm (*le vieux château*), il sortit un jour à cheval, accompagné d'Emran. Pendant la promenade, celui-ci ne cessa de l'entretenir, mais Ibrahîm, tout préoccupé du projet d'aller s'y installer, n'apporta aucune attention au discours de son compagnon, et arrivé au Mosalla de Rouh, il lui dit : « Vous devez bien vous apercevoir que je n'ai rien entendu de vos paroles ; répétez-les. » Blessé de cette observation, Emran lui répondit : « Depuis le moment de votre sortie, je n'ai fait que vous parler, mais vous ne m'avez accordé aucune attention. » Dès lors ses sentiments

---

[1] Selon Ibn-el-Athîr et Ibn-Khaldoun, Hamdîs prit la fuite lors de la défaite de ses troupes, dont dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille.

[2] En l'an 189, les Tripolitains chassèrent leur gouverneur, Sofyan-Ibn-el-Medâ, et prirent pour chef Ibrahîm-Ibn-Sofyan-et-Temîmi. Vers la fin de la même année, ils firent leur soumission.

changèrent à l'égard de son chef et il commença à comploter contre lui. Ibrahîm s'établit enfin dans son château, et, quelque temps après, Emran se révolta à la tête des troupes qu'il avait sous ses ordres, s'empara de Cairouan et obtint bientôt l'appui d'une foule de partisans. La guerre continua entre eux pendant une année entière ; la cavalerie d'Ibrahîm faisait des incursions jusque sous les murs de Cairouan et massacrait tout ce qu'elle rencontrait, pendant que celle d'Emran faisait de même dans le pays occupé par Ibrahîm. Ces démêlés duraient encore, qnand Ibrahîm apprit que le Commandant des croyants venait d'expédier en Ifrîkïa un messager porteur de la solde des troupes. Il envoya aussitôt son fils Abd-Allah à Tripoli pour s'emparer de ces fonds et les lui apporter. Lorsque cet argent fut entre ses mains, les troupes d'Emran, qui soupiraient après leur solde, conçurent la pensée de livrer leur chef. Informé de leurs sentiments, Ibrahîm mit son armée en campagne et marcha sur Cairouan à la tête de la cavalerie, l'infanterie et le corps d'esclaves nègres. Arrivé près de la ville, il fit proclamer par un héraut que tous ceux dont le nom était inscrit sur le registre du Commandant des croyants devaient se présenter pour toucher leur solde, puis il rentra à son château sans avoir fait aucune démonstration hostile. Vers le soir, Emran acquit la certitude que ses troupes voulaient le trahir, et la même nuit, il partit à cheval pour se rendre dans le Zab, accompagné d'Amer-Ibn-Moaouïa et d'Amer-Ibn-el-Motamer. Ibrahîm s'empressa alors d'enlever les portes de Cairouan et de pratiquer des brêches dans les murailles. Voyant son autorité raffermie par ces événements, il agrandit le Casr-el-Cadîm et accorda aux membres de sa famille et à ses clients des logements dans l'enceinte de cette forteresse. Quant à Emran, il resta dans le Zab jusqu'à la mort d'Ibrahîm, et, lors de l'avénement d'Abou-'l-Abbas, fils de celui-ci, il lui écrivit pour demander grace. Ce prince se rendit à sa prière et lui assigna pour demeure le Casr-el-Cadîm, mais plus tard, ayant appris qu'il ourdissait des trames contre lui, il le fit mettre à mort [1].

---

[1] En l'an 196, la garnison de Tripoli se révolta contre le gouverneur, Abd-Allah fils d'Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb, et le força de s'éloigner. Abd-

Le règne d'Ibrahîm dura jusqu'en l'an 196 : il mourut le 21 du mois de Choual (juillet 812), à l'âge de cinquante-six ans, après avoir gouverné pendant douze ans, quatre mois et dix jours. Il était jurisconsulte, orateur et poète ; il se distinguait par sa prévoyance, sa vigueur et sa résolution ; habile dans l'art et les ruses de la guerre, doué d'un courage à toute épreuve, il se faisait obéir jusque dans les pays de son empire les plus éloignés, pendant qu'il s'illustrait par l'excellence de son administration. « Jusqu'alors, dit Ibn-er-Rakîk, l'Ifrikïa n'avait jamais possédé de gouverneur plus juste, plus habile, plus humain envers ses sujets, et plus ferme dans l'exercice du pouvoir. Il avait beaucoup étudié, et fréquenté assidûment les leçons d'El-Leith-Ibn-Sâd. » L'histoire nous a conservé de lui une foule de traits et de souvenirs admirables.

§ XXXIX. — RÈGNE D'ABOU-'L-ABBAS-ABD-ALLAH, FILS D'IBRAHÎM, FILS D'EL-AGHLEB.

L'historien dit : Comme Abou-'l-Abbas-Abd-Allah, fils d'Ibrahîm, se trouvait à Tripoli lors de la mort de son père, ce fut son frère, Zîadet-Allah, qui administra le serment de fidélité aux membres de sa famille et à tous les grands officiers de l'em-

---

Allah rassembla d'autres troupes, et ayant attiré, par ses largesses, une foule de Berbères sous ses drapeaux, il mit le rebelles en déroute et reprit la ville. Bientôt après, Ibrahîm le remplaça par Sofyan-Ibn-el-Medâ, mais celui-ci eut à soutenir les attaques de la tribu de Hooura et il fallut qu'Abd-Allah marchât à son secours. Arrivé à l'improviste avec une armée de treize mille hommes, Abd-Allah défit les Berbères et occupa la ville dont il s'empressa de réparer les fortifications. Abd-el-Ouehhab-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-Rostem n'eut pas plutôt appris la nouvelle de cet evénement qu'il rassembla une armée de Berbères et vint assiéger Tripoli, qu'il fit bloquer du côté de la porte de Zenata, pendant qu'il dirigeait ses attaques contre la porte de Hoouara. Le siége durait encore quand Abd-Allah apprit la mort de son père. Il fit aussitôt la paix avec Abd-el-Ouehhab, en lui cédant la province de Tripoli, tout en se reservant la possession de la ville et la souveraineté de la mer. — *(Ibn-Khaldoun.)*

pire [1]. Abd-Allah arriva de Tripoli en l'an 197 [2] et Ziadet-Allah se rendit au-devant de lui pour le saluer comme son souverain. L'historien ajoute que, pendant son règne, Abd-Allah traita son frère Ziadet-Allah avec beaucoup de dureté et de mépris, allant même jusqu'à faire mettre en liberté les personnes que ce prince retenait en prison. Malgré ces mauvais procédés, dit notre auteur, Ziadet-Allah ne cessa de lui témoigner le plus grand respect. Abd-Allah se disposait ensuite à commettre un acte d'injustice inouie envers ses sujets, mais Dieu le fit mourir avant l'exécution de son projet : il avait ordonné au directeur des impôts (*Saheb-el-Kharadj*) de ne plus recevoir la dîme en nature, mais d'imposer un droit annuel de huit dinars sur chaque paire de bœufs employés à la culture des terres, que les récoltes fussent bonnes ou mauvaises [3]. Cet impôt devint tellement onéreux que le peuple lui adressa des remontrances, mais il ne put se faire écouter. Les choses étaient encore en cet état, quand Hafs-Ibn-Homeid-el-Djézeri arriva avec une bande de saints personnages venant de la presqu'île [de Cherîk] et d'autres lieux. Ils obtinrent la permission de se présenter devant le prince, qui était un des plus beaux hommes du siècle, et Hafs lui tint un discours dans lequel il lui dit, entre autres choses : « Crains Dieu, ô émir ! à cause de ta jeunesse ; aie pitié de ta beauté et évites à ton corps le feu de l'enfer ! Tu as imposé huit dinars sur chaque paire de bœufs employés au labourage ; délivre tes sujets de cet impôt et gouverne-les selon le Livre de Dieu et les traditions du Prophète. Pense que ce monde passera pour toi comme il a passé

---

[1] En agissant ainsi, Zîadet-Allah obéissait aux dernières injonctions de son père. — (*Ibn-Khaldoun* ; *Ibn-el-Athîr*.)

[2] *Dans le mois de Safer*, ajoute Ibn-Khaldoun. Ainsi, Abd-Allah entra à Cairouan dans le mois d'octobre ou de novembre, 812 de J.-C.

[3] Selon Ibn-el-Athîr, Abou'l-Abbas fit prélever sur chaque *feddan* de terre cultivée dans ses états un impôt de dix-huit dinars, ce qui excita des plaintes uuiverselles. — Le mot *feddan* signifie *charrue*, *paire de bœufs*, ou la quantité de terre qu'une paire de bœufs peut labourer dans une saison. En Algérie cela s'appelle maintenant *zouîdja* (*paire, couple.*)

pour les autres ! » Abd-Allah ayant manifesté l'intention de persévérer dans cette mauvaise voie et témoigné beaucoup de mépris pour cette députation, Hafs-Ibn-Homéid sortit avec ses compagnons et se dirigea vers Cairouan. Arrivé à Ouadi-'l-Cassarîn, il leur adressa ces paroles : « Nous n'avons plus rien à espérer des hommes ; mettons notre confiance en celui qui les a créés. » Ils se mirent alors à invoquer Dieu, en s'humiliant devant lui et en le suppliant d'empêcher Abou-'l-Abbas-Abd-Allah d'accomplir ses volontés et ses projets tyranniques à l'égard des musulmans. Ils entrèrent ensuite à Cairouan, et un furoncle qui se déclara sur l'oreille d'Abd-Allah causa sa mort, six jours après cette prière. Son corps en était devenu entièrement noir. Il mourut la nuit du jeudi au vendredi, le 6 du mois de Dou-'l-Hiddja de l'an 201 (juin 817), après un règne de cinq ans, un mois et quatorze jours.

§ XL. — RÈGNE D'ABOU-MOHAMMED-ZIADET-ALLAH, FILS D'IBRAHÎM, FILS D'EL-AGHLEB.

L'historien dit : Après la mort d'Abou-'l-Abbas-Abd-Allah, l'autorité passa entre les mains de son frère Ziadet-Allah, premier homme qui porta ce nom. C'est encore ainsi que le nom de Hibet-Allah fut porté pour la première fois par le fils d'Ibrahîm-Ibn-el-Mehdi [1]. Dès son avènement, Ziadet-Allah témoigna peu de considération pour les milices ; il sévit même contre elles et répandit leur sang à grands flots. Ces mesures rigoureuses eurent pour motif les préventions que lui avaient inspirées leur révolte sous Emran-Ibn-Mokhaled. Son père Ibrahîm avait presque toujours fermé les yeux sur leurs désordres ; il leur pardonnait même les attentats dont elles se rendaient coupables; mais Ziadet-Allah se conduisit tout autrement à leur égard, et ce fut surtout dans ses moments d'ivresse qu'il leur fit subir les traitements les plus cruels et qu'il répandit leur sang. Elles prirent,

[1] Ibrahîm-Ibn-el-Mehdi était frère de Haroun-er-Rechîd.

enfin, la résolution de s'insurger, et elles trouvèrent bientôt une occasion favorable pour l'accomplissement de leur projet : Ziadet-Allah avait donné le commandement d'El-Casrein et les cantons voisins à Omar-Ibn-Moaouïa-el-Caïsi, l'un des plus braves membres de la milice, homme distingué par son rang et par sa naissance. Cet officier commença par occuper les environs d'El-Casrein et se mit alors en rebellion ouverte. Ziadet-Allah envoya contre lui un client de son père, nommé Abou-Haroun-Mouça auquel il venait de confier le gouvernement de Cairouan. Mouça assiégea Omar pendant quelques jours, le contraignit de se rendre à discrétion et l'envoya avec ses deux fils, Habbab et Soknan, à Ziadet-Allah. Ce prince les fit enfermer dans la maison de son cousin Ghalboun et, le même jour, il les fit enfermer dans la prison d'état où ils furent mis à mort par son ordre.

Mansour-Ibn-Nasr-et-Tonbodi, descendant de Doreid Ibn-es-Simma [1] et gouverneur de Tripoli, apprit cette nouvelle avec la plus vive indignation et s'écria : « O enfants de Temîm ! si vous me soutenez, j'aurai pour appui une colonne inébranlable. » Le chef des espions [2] écrivit ces paroles à Zîadet-Allah qui destitua le gouverneur et le rappela. Mansour ne dut sa liberté qu'à l'intercession de Ghalboun qui lui portait un vif intérêt et qui parvint même à le raccommoder avec le prince. Mansour passa ensuite quelques jours à la cour de Zîadet-Allah et, ayant réussi à dissiper les justes préventions que ce souverain nourissait contre lui, il obtint la permission d'aller à Tunis. Arrivé à Tonboda, château qu'il possédait dans la province d'El-Mohammedïa et auquel il devait son titre de Tonbodi, il s'y arrêta et ouvrit une correspondance avec les chefs de la milice. Leur rappelant les

---

[1] Doreid-Ibn-es-Simma, célèbre poète arabe, fut tué à la bataille de Honain, en combattant contre Mahomet. — (Voyez l'histoire de sa vie dans l'*Essai* de M. C. de Perceval.)

[2] *Le chef des espions* ; en arabe : *Saheb-el-Khaber* (*le chef des nouvelles*). Les Abbacides tenaient un de ces officiers dans tous leurs chefs-lieux d'arrondissement. El-Hariri, l'auteur des célèbres *Macama*, remplit ces fonctions à Mechan. — (Voyez ma traduction d'Ibn-Khallikan, tom. II, page 496.)

procédés de Zîadet-Allah à leur égard et sa conduite envers Omar-Ibn-Moaouïa, et les fils de ce chef, il leur inspira la crainte qu'eux-mêmes et leurs enfants subiraient bientôt un traitement semblable. Zîadet-Allah eut connaissance de cette conspiration, et, pendant qu'il passait la milice en revue, selon son habitude, il fit appeler Mohammed-Ibn-Hamza et lui ordonna de partir pour Tunis à la tête de cinq cents des cavaliers armés qui venaient de défiler : « Arrêtez Mansour et les siens, lui dit-il, sans leur donner le temps de se reconnaître ; chargez-les de chaînes et amenez-les à la capitale. » En arrivant à Tunis, Omar apprit que Mansour était dans son château de Tonboda. Cette nouvelle le décida à s'arrêter dans la maison de l'hospitalité [1] d'où il envoya à cet officier une députation composée de Sedjra-Ibn-Eïça, cadi de Tunis et de quarante des principaux personnages de la ville, pour l'exhorter à rentrer dans la voie de l'obéissance et a venir le trouver. Mansour leur répondit : « Je n'ai pas renoncé à l'obéissance ; je ne complote point, et pour vous le prouver, je vais partir avec vous ; mais restez aujourd'hui avec moi, afin que j'aie le temps d'appréter pour nos hôtes à Tunis quelque chose de bon. Alors il envoya à Mohammed-Ibn-Hamza des bœufs, des moutons, du fourrage et plusieurs charges de vin ; accompagnant ce don d'une lettre par laquelle il annoncait son arrivée pour le lendemain. Ibn-Hamza, se fiant à cette parole, se mit à manger et à boire avec ses compagnons. Le soir venu, Mansour fit emprisonner dans le château le cadi et ceux qui l'accompagnaient ; puis, rassemblant ses cavaliers et ses fantassins, il partit pour Tunis, et ce ne fut qu'au bruit de ses tambours que les personnes logées dans la maison de l'hospitalité apprirent son arrivée. Omar et ses compagnons coururent aux armes, mais tout étourdis des effets du vin, ils furent accablés et massacrés par les troupes d'El-Mansour. Quelques-uns d'entre eux se jetèrent à la mer et se sauvèrent à la nage. Le lendemain, Mansour se vit entouré de toutes les milices, et voulant

---

[1] *La maison de l'hospitalité (dar-ed-dïafa)* est une espèce de caravansérail où certains voyageurs sont hébergés aux frais du gouverneur de la ville.

profiter de son succès, il fit mettre à mort le gouverneur de la ville, Ismaîl-Ibn-Sofyan-Ibn-Salem, et le fils de celui-ci [1]. Quand Zîadet-Allah apprit le massacre de ses gens et le triste sort qu'avait éprouvé son cousin, le gouverneur, il choisit les plus braves de la milice et les envoya, sous les ordres de Ghalboun, contre les révoltés. Lui-même étant monté à cheval, les accompagna à quelque distance, et leur dit en les quittant : « Prenez-garde à vous et conduisez-vous bien ; car je fais serment que si un seul d'entre vous revient en fuyard, il trouvera ici la mort. » Ces paroles indisposèrent tellement les miliciens qu'ils voulaient se porter à des voies de fait contre Ghalboun, mais Djâfer-Ibn-Mâbed s'y opposa en leur représentant que les torts de Zîadet-Allah à leur égard ne devaient pas les engager à trahir Ghalboun, leur bienfaiteur et leur libérateur, celui enfin qui avait intercédé pour leurs chefs auprès de ce prince. Sur ces observations, ils renoncèrent à leur projet.

Lorsque cette troupe fut arrivée à la Sibkha de Tunis, les officiers qui commandaient sous Ghalboun écrivirent à El-Mansour et aux siens pour les informer qu'ils étaient dans l'intention d'abandonner leur chef à la première rencontre, et de prendre la fuite. Quand les deux partis se trouvèrent en présence, Mansour chargea à la tête de ses troupes, et toute l'armée de Ghalboun s'enfuit devant elle. Après cette déroute, [les officiers] se rendirent auprès de Ghalboun, et lui firent des excuses, jurant qu'ils n'avaient jamais cessé d'être dévoués au prince, et qu'ils avaient employé tous leurs efforts [pour retenir leurs soldats sous les drapeaux]. « Mais, disaient ils, nous sommes maintenant inquiets pour notre sûreté personnelle, et nous ne nous rendrons pas auprès de Zîadet-Allah avant d'avoir reçu l'assurance que nous n'aurons rien à craindre de lui. » A la suite de cette déclaration, ils quittèrent leur chef, et chacun d'eux s'en alla de son côté et prit possession de quelque coin de la province ; ce qui mit en combustion toute l'Ifrîkïa. Le reste de la milice se mit aux ordres de Mansour-et-Tonbodi. Zîadet-Allah, auprès duquel

[1] Ibn-el-Abbar nous apprend que la révolte de Mansour eut lieu dans le mois de Safer 209 (juin, 824 de J.-C.).

Ghalboun était accouru pour l'instruire de ce qui venait de se passer, expédia des lettres de grâce aux miliciens et à leurs chefs; tentative inutile; aucun d'eux ne voulut les recevoir, et tous se réunirent de nouveau, plus insoumis que jamais. Mansour les plaça sous les ordres d'Amer-Ibn-Nafê et les envoya contre Zîadet-Allah, qui, de son côté, mit en campagne un corps considérable de troupes, composé, en grande partie, de ses clients et de ses affranchis et commandé par Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-el-Aghleb. Il en résulta un conflit dans lequel l'armée de Mohamed-Ibn-Abd-Allah fut mise en pleine déroute et perdit ses principaux chefs. Parmi les morts on compta Mohammed, fils de Ghalboun, Mohammed, fils de Hamza-er-Razi et Abd-Allah-Ibn-el-Aghleb. Toute l'infanterie de Zîadet-Allah fut exterminée, et le reste de ses troupes fut poursuivi et sabré par la milice. Cet événement obligea Zîadet-Allah de marcher en personne contre les rebelles. Il choisit une position entre El-Fostat et El-Casr [1], qu'il fortifia par un retranchement [pour lui servir de lieu de retraite], et ensuite il eut plusieurs rencontres avec l'ennemi. Pendant quelque temps, les succès se balancèrent des deux côtés, mais, à la fin, Mansour et les siens furent mis en déroute et obligés de se réfugier à Tunis.

Lors de ces événements, le peuple de Cairouan avaient prêté des secours à Mansour; aussi, les compagnons de Zîadet-Allah lui conseillèrent de détruire la ville de fond en comble, et d'en exterminer les habitants. A cette proposition il répondit qu'il avait fait vœu de leur pardonner, s'il remportait la victoire. Toutefois, il fit abattre les murailles et les portes de la ville.

L'historien dit : Mansour, étant parvenu à rallier ses partisans, se trouva de nouveau dans une position prospère [2]; et de toute l'Ifrîkïa il ne resta à Zîadet-Allah que les pays maritimes et la

[1] *El-Fostat* signifie la *tente*, et *El-Casr*, *le château*. Ce dernier est sans doute le même que la forteresse bâtie par Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb. El-Fostat était probablement un camp retranché, sous les murs de Cairouan.

[2] Mansour, devenu ainsi maître de presque tout le royaume de Zîadet-Allah, fit frapper des monnaies en son propre nom.— *(Baïan.)*

ville de Cabes. Les miliciens lui écrivirent alors pour l'engager à sortir de la province et à se retirer où il voulait ; promettant, en ce cas, de respecter sa personne, ses biens, et tout ce qui se trouvait dans son château. Zîadet-Allah prit conseil de ses compagnons au sujet de cette proposition, et Sofyan-Ibn-Souada lui dit : » Faites-moi voir le registre où sont inscrits les noms des soldats qui composent les troupes de votre maison, pour que je choisisse parmi eux deux cents cavaliers d'un courage éprouvé. » Ayant fait son choix, il leur donna une gratification et sortit avec eux jusqu'à Nefzaoua, pays qui se trouvait occupé par un chef de la milice, nommé Abd-es-Samed-Ibn-Djenah-el-Baheli. Ayant ensuite fait un appel aux Berbères de ces contrées, et rassemblé une foule de Zenata et d'autres tribus, il occupa successivement toutes les villes de cette région, et parvint jusqu'à Castîlïa d'où il alla rejoindre Zîadet-Allah. Ceci se passa en l'an 218 (833). Saîd [un témoin oculaire de cette expédition] déclara qu'il n'avait jamais vu une troupe plus fortunée que ces deux cents cavaliers. La désunion et la jalousie ne tardèrent pas à se mettre parmi les miliciens, et la discorde naquit aussi entre Mansour et Amer-Ibn-Nafê, lequel finit par assiéger son collègue dans le château de Tonboda. Il fut alors convenu, par des médiateurs, que Mansour et les gens de sa maison auraient la vie sauve, qu'il conserverait ses richesses et s'embarquerait pour l'Orient. Dans cette extrémité, un de ses amis lui conseilla de ne pas subir une telle humiliation et de se transporter plutôt à Laribus, ville dont les habitants lui étaient tout dévoués; aussi il quitta son château pendant la nuit pour s'y rendre. Le lendemain, Amer s'aperçut de sa fuite, et partit pour l'assiéger dans Laribus. Contraint, enfin, à capituler, Mansour obtint la permission d'aller à Tunis, d'où il devait s'embarquer pour l'Orient. Amer lui fournit une escorte de cavalerie pour l'accompagner, mais il avait donné l'ordre au commandant de ce détachement de prendre la route de Carna [1], et d'enfermer Mansour dans la prison de cette ville. Arrivé à Carna, le commandant de l'escorte mit Mansour aux arrêts dans

[1] Ailleurs, ce nom est écrit *Cariça, Carïa, Djerba.*

la maison de Hamdîs, fils d'Amer, et celui-ci ayant bientôt après reçu de son père un ordre écrit, s'y conforma en faisant décapiter le prisonnier. Amer fit subir le même sort au frère de Mansour, et ayant alors réuni toutes les milices sous son autorité, il se crut près d'atteindre au but qu'il s'était proposé. Zîadet-Allah lui écrivit pour l'engager à rentrer dans l'obéissance, en lui promettant une grace entière. Amer répondit à cette lettre par l'énumération de tous les crimes dont le prince aghlebide s'était rendu coupable et il termina par ces mots : « Une assez grande amitié n'existe pas entre vous et moi pour que la guerre ne continue pas ; Dieu nous jugera, et il est le meilleur des juges. » Bientôt après, les affaires d'Amer prirent une tournure défavorable ; les milices montrèrent de l'insubordination, et les chefs de celles d'Egypte, indignés de sa conduite envers Mansour et son frère, tournèrent leurs armes contre lui. Abd-es-Selam-Ibn-el-Féredj, gouverneur de Bédja, méconnut aussi son autorité, et s'étant fait prêter serment de fidélité par un nombre considérable de la milice, il marcha contre lui, l'attaqua vivement et le força à se réfugier dans Carna. Dès lors, la conféderation de la milice se brisa et le pouvoir de Zîadet-Allah commença à se relever. Quelque temps après, Amer tomba malade, et se voyant près de sa fin, il appela ses fils et leur dit : « Mes chers enfants ! je n'ai jamais trouvé aucun avantage dans la rebellion ; ainsi, quand je serai mort, et que vous m'aurez enseveli, allez voir Zîadet-Allah avant de vous occuper d'autre chose ; il est d'une famille renommée pour la clémence, et j'ai tout lieu d'espérer qu'il vous verra avec plaisir et qu'il vous fera un accueil des plus favorables. » Dès que leur père fut mort, ils se rendirent auprès du prince, et les miliciens eux-mêmes vinrent, les uns après les autres, pour solliciter leur grace. Zîadet-Allah les accueillit avec bonté et s'empressa de rassurer tout le monde. Abd-es-Selam, assiégé très-étroitement par les troupes de Zîadet-Allah, fut enfin trouvé mort, ayant péri de soif, à ce que l'on dit [1]. Sa tête fut envoyé au prince aghlebide, et

[1] En l'an 219, Fadl-Ibn-Abi-'l-Anber se révolta dans la peninsule de Chérîk, et Abd-es-Selam-Ibn-el-Féredj vint se joindre à lui. Zîadet-Allah fit marcher une armée contre eux, et dans un combat acharné

dès ce moment la tranquillité se rétablit en Ifrîkïa, après une guerre civile de treize ans.

L'historien dit : Ce fut alors, c'est-à-dire dans le mois de Djomada second de l'an 221 (mai-juin 836), que Zîadet-Allah bâtit la grande mosquée de Cairouan et fit démolir celle qui avait été construite par Yezîd-Ibn-Hatem. Il dit un jour à ses amis : « J'espère bien obtenir la miséricorde de Dieu, lorsque je comparaîtrai devant lui, au jour de la résurrection ; j'obtiendrai cette grâce, j'en suis convaincu, car j'ai fait quatre choses pour la mériter : j'ai dépénsé quatre-vingt mille pièces d'or pour la construction de la grande mosquée de Cairouan ; j'ai bâti le pont à la porte d'Abou-'r-Rebiâ ; j'ai fait construire à Souça une forteresse pour les personnes qui veulent acquérir le mérite d'avoir fait la guerre contre les infidèles [1], et j'ai confié les fonctions de cadi à Ahmed-Ibn-Abi-Mahrez. »

Ce fut sous le règne de Zîadet-Allah que se fit la conquête de la Sicile. Il y envoya dix mille hommes sous les ordres du cadi Aced-Ibn-el-Forat. Le roi de l'île, qui avait marché contre ce chef avec cent cinquante mille hommes, fut mis en fuite, et Ibn-el-Forat y établit pour gouverneur Zîadet-Allah-Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-el-Aghleb [2].

Ziadet-Allah [gouverneur de l'Ifrîkïa] mourut le mardi, 14 du mois de Redjeb de l'an 223 (juin 838), âgé de cinquante-un ans. Il avait régné sur l'Ifrîkïa vingt-un ans, sept mois et huit jours. Il était, de tous les membres de sa famille, celui qui parlait [l'arabe] avec le plus de pureté et d'élégance. Dans son

---

qui se livra près d'El-Yahoud, ville située dans cette péninsule, Abd-es-Selam perdit la vie. Fadl se réfugia dans Tunis, mais les troupes de Zîadet-Allah vinrent assiéger cette ville et l'emporter d'assaut. Un grand nombre d'habitants fut massacré par les soldats, entre autres, le saint et savant jurisconsulte, Abbas-Ibn-el-Oueliîd. — *(Ibn-el-Athîr.)*

[1] L'arabe porte *Casr al-Morabitîn (château des Marabouts)*. Ce fut un espèce de *ribat* comme le nom l'indique. (Voyez ci-devant, page 83, note 2.)

[2] En-Noweiri a donné dans son encyclopédie une histoire assez détaillée de la conquête de la Sicile. Ce récit a été traduit et publié, il y a une quarantaine d'années, par M. Caussin père.

discours, il faisait sentir les voyelles finales, sans faire de fautes et sans trahir ni effort ni affectation [1] ; il possédait aussi le talent de faire de très-beaux vers. On rapporte qu'un envoyé lui étant arrivé da la part [du khalife] Abou-Abd-Allah-el-Mamoun, portant un message fort désagréable, il y écrivit une réponse pendant qu'il se trouvait dans un état d'ivresse, et la termina par ces lignes :

Je suis la pierre qui recèle le feu; si tu oses la frapper contre l'acier, fais-le!

Je suis le lion dont le rugissement suffit pour protéger sa tanière; si tu es un chien, tu peux aboyer!

Je suis la mer, vaste et profonde; si tu es un de ceux qui savent nager, viens t'y hasarder!

Revenu de son ivresse, il fit courir après l'envoyé, mais on ne put l'atteindre ; il écrivit alors une seconde lettre conçue en des termes très-soumis. El-Mamoun reçut les deux lettres, et sans vouloir faire aucune attention à la première, il répondit à la seconde d'une manière très-satisfaisante. On rapporte de Zîadet-Allah plusieurs beaux traits de modération, de bonté et de clémence. Sa mère Djeladjel ayant appris que la sœur d'Amer-Ibn-Nafê avait juré de la forcer à lui apprêter un plat de fèves en purée, aussitôt que son frère se serait rendu maître de Cairouan, profita de la prise de Cairouan par son fils pour envoyer à cette femme un plat de fèves ainsi apprêtées. Le domestique le déposa devant elle, en lui adressant ces paroles : « Ma maîtresse vous envoie ses salutations et vous fait prévenir qu'elle a préparé ce plat afin que votre serment soit accompli. » Tout effrayée de ces paroles, elle répondit : « Dis à ta maîtresse qu'ayant maintenant le pouvoir, elle peut faire ce qu'elle veut. » Quand Zîadet-Allah apprit cet incident, il dit à sa mère : « Je suis affligé de ce que tu viens de faire ; montrer de la hauteur lorsqu'on est puissant

---

[1] Ceci est une des preuves, assez nombreuses d'ailleurs, que l'usage d'employer des voyelles pour marquer les cas et désigner certaines inflexions du verbe arabe avait discontinué de très-bonne heure. L'arabe *nahou*, ou littéral, cessa d'être une langue vivante bientôt après les premières conquêtes des musulmans.

décéle un sentiment peu noble ; tu aurais mieux fait d'agir autrement. » A cette observation, elle répondit : « Oui, mon fils ! je ferai une chose qui te plaira et dont on nous applaudira. » Alors elle envoya à la sœur d'Amer une riche pelisse, de l'argent et d'autres objets précieux, lui donnant, en même temps, tant de marques de bienveillance qu'elle dissipa toutes ses craintes.

§ XLI. — RÈGNE D'ABOU-EICAL-EL-AGHLEB, FILS D'IBRAHÎM-IBN-EL-AGHLEB.

A la mort de Zîadet-Allah, dit notre historien, l'autorité passa à son frère Abou-Eical, surnommé Khazer. Lors de l'avènement de Ziadet-Allah, il avait ressenti de vives inquiétudes, attendu qu'il était le frère germain d'Abd-Allah-Ibn-el-Aghleb [dont Ziadet-Allah avait eu à se plaindre] et il craignait qu'à cause de son frère, le nouveau souverain ne s'en prît à lui-même. Ayant donc obtenu la permission de faire le pèlerinage, il emmena avec lui les deux fils de son frère Abd-Allah, Mohammed et Ibrahîm. Après avoir accompli ce devoir religieux, il se fixa en Egypte et, au bout de quelque temps, il reçut de Zîadet-Allah une lettre dans laquelle ce prince demandait son amitié. Ceci le décida à rentrer en Ifrîkïa où son frère le reçut non-seulement avec honneur et bienveillance, mais encore lui confia l'administration de l'empire. La mort de Zìadet-Allah survint, et toute l'autorité passa entre les mains d'Abou-Eical. Aucune guerre n'eut lieu pendant son règne. Il traita les milices avec bonté et dissipa toutes leurs appréhensions; il abolit les taxes nouvelles [1] imaginées par les administrateurs des provinces, auxquels il assigna un salaire convenable ainsi que de fortes gratifications; les empêchant ainsi de porter la main sur le bien d'autrui et d'agir comme ils avaient coutume de le faire précédemment. Il proscrivit aussi l'usage du vin *(nebîd)* à Cairouan. Ce prince mourut

[1] Le mot *Ahdath* signifie *innovations* ; il s'emploie pour désigner les impôts qui ne sont pas autorisés par la loi. — (Voyez ma traduction d'Ibn-Khallikan, tom. I, page 539, note 2.)

le jeudi, 22 du mois de Rebiâ second de l'an 226 (février 841), après un règne de deux ans, neuf mois et neuf jours. Il ressemblait à son aïeul El-Aghleb moralement et physiquement.

§ XLII. — RÈGNE D'ABOU-'L-ABBAS-MOHAMMED, FILS D'EL-AGHLEB, FILS D'IBRAHÎM, FILS D'EL-AGHLEB.

L'historien dit : A la mort d'Abou-Eical-el-Aghleb, son fils Mohammed lui succéda, et, bien qu'il fût le plus incapable des hommes, il remporta toujours la victoire sur quiconque osait lui résister. Il confia plusieurs charges importantes à son frère [Abou-Djâfer-Ahmed] qui exerçait sur lui une grande influence, et il laissa la direction des affaires publiques et les fonctions de vizir à Abou-Abd-Allah et à Abou-Homeid, tous les deux fils d'Ali-Ibn-Homeid. Cette préférence blessa son frère Abou-Djâfer et l'indisposa ainsi que les amis de ce prince ; ils virent d'un œil jaloux la faveur dont jouissaient ces hommes, et Nasr-Ibn-Hamza-el-Djeraoui, l'ami intime d'Abou-Djâfer [le poussa à des mesures violentes]. Aussi, pendant que l'émir Mohammed ne se doutait de rien, occupé, comme il l'était, d'amusements frivoles et plongé dans les plaisirs, son frère trama un complot contre lui et corrompit plusieurs de ses clients. Lorsque Ahmed eut gagné assez de partisans pour l'exécution de son projet, il monta à cheval à l'heure de la plus grande chaleur du jour, et s'élançant vers le palais dont la porte se trouvait alors dégarnie de monde, il y pénétra et tua Abou-Abd-Allah, fils d'Ali-Ibn-Homeid. L'alarme fut donnée, et Mohammed ayant appris ce qui se passait, alla se réfugier dans le kiosque construit par son oncle Zîadet-Allah. Pendant que les gardes du palais soutenaient un combat contre les partisans de son frère, ceux-ci leur adressèrent ces paroles: « Pourquoi vous battre contre nous qui sommes aussi les serviteurs fidèles de Mohammed? Nous n'en voulons qu'aux fils d'Ibn-Homeid; à des misérables qui vous écrasent sous un joug de fer et qui se sont appropriés les richesses

que votre maître vous destinait. Pour nous, nous lui sommes entièrement dévoués et nous n'avons jamais cessé de l'être. » Ces paroles mirent fin au combat, et Mohammed, se voyant pris au dépourvu et sans moyens de défense, passa dans la salle d'audience, se plaça sur le trône et ordonna que le public fût admis ainsi qu'Ahmed et ses partisans. Quand les conspirateurs furent introduits, il adressa de vifs reproches à son frère, qui lui répondit en ces termes : « Les fils d'Ali-Ibn-Homeid ont comploté contre la sûreté de l'état et ont voulu renverser votre trône ; nous nous sommes donc levés pour vous venger et protéger vos jours. » La position dans laquelle Mohammed se trouvait l'obligea à user de ménagements et à fermer les yeux sur ce qui venait de se passer ; aussi consentit-il à sacrifier Abou-Homeid. Les deux frères se jurèrent alors de ne jamais rien tenter l'un contre l'autre, et Mohammed fit amener Abou-Homeid qui s'était réfugié dans le palais, pendant qu'on assassinait son frère Abd-Allah, et le remit à Ahmed sous la condition qu'il n'attenterait pas à la vie du prisonnier et qu'il ne lui ferait subir aucun mauvais traitement. Cet arrangement fait, Ahmed rentra chez lui, et, profitant de l'influence qu'il s'était acquise, il prit tous les bureaux du gouvernement sous sa direction et devint l'arbitre de l'empire. Ayant remplacé tous les chambellans par d'autres qu'il choisit lui-même, et confié la garde du palais à cinq cents de ses propres esclaves et clients, il dépouilla son frère de toute autorité et ne lui laissa de la souveraineté que le nom. Par son ordre on mit Abou-Homeid à la torture pour lui arracher son argent, et on le livra ensuite à Abou-Nasr, affranchi d'Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb. Cet homme fut chargé ostentiblement de conduire le prisonnier à Tripoli et de le faire passer de là en Egypte, mais il avait reçu secrètement l'ordre de le mettre à mort avant d'arriver à Calchana. Abou-Nasr s'y conforma en faisant étrangler ce malheureux, et ayant ensuite placé le corps dans une litière, il le transporta ainsi jusqu'à Calchana. Arrivé dans cette ville, il fit venir des témoins pour certifier que le cadavre n'offrait aucune trace de violence ou de blessure. En même temps il déclara que son prisionnier était mort d'une chute de cheval.

Plus loin, notre historien dit : Ahmed concentra en lui-même toute l'autorité, et choisit Nasr-Ibn-Hamza-el-Djeraoui pour vizir. Cette nomination déplut à Dawoud-Ibn-Hamza-er-Raderi, qui se croyait en droit de prétendre à ce poste, parce qu'il avait été le chef et le directeur de la conspiration. Cédant au désir de se venger, Dawoud se mit à comploter contre Ahmed, et entama une correspondance avec Mohammed qui, depuis quelque temps, avait renoncé aux plaisirs pour tramer la perte de son frère. Salem, fils de Ghalboun et gouverneur du Zab, tenait d'Ahmed sa nomination, mais au moment où il l'eut vu s'emparer du pouvoir, il cessa de reconnaître son autorité. Ce fut dans ces circonstances que Mohammed mit son projet en exécution. Il avait sondé les principaux membres de sa famille, les chefs de la milice et jusqu'à ses propres esclaves ; leur promettant de fortes récompenses s'ils voulaient l'appuyer, et les encourageant de l'espoir d'un succès assuré. Au nombre de ses partisans, celui qui montra le plus d'habileté et qui organisa tout le complot, fut Ahmed-Ibn-Sofyan-Ibn-Souada ; mais malgré ses précautions, le bruit parvint à Ahmed que son frère Mohammed travaillait à le perdre. Il n'en voulut cependant rien croire, se flattant que sa prévoyance le mettait à l'abri de tout danger. [De son côté Mohammed se conduisit avec beaucoup d'adresse ;] quand un messager lui venait de la part d'Ahmed, il se faisait apporter une grande coupe remplie de vin, avant d'admettre l'envoyé qui, en le trouvant ainsi la coupe à la main, se figurait que le prince ne s'occupait qu'à boire ; mais aussitôt que cet homme s'en allait, Mohammed renvoyait le vin sans y toucher. Au jour fixé pour l'exécution du projet, Mohammed appela Ahmed-Ibn-Sofyan auprès de lui, pendant que plusieurs de ses esclaves et affranchis pénétraient déguisés dans la forteresse, tous portant sur la tête des cruches d'eau. Vers le soir, trois cents hommes se trouvèrent réunis, et Ibn-Sofyan les conduisit chez lui pour leur distribuer de l'argent et des armes. Dans ce moment on vint encore prévenir Ahmed qu'on en voulait à ses jours et que son frère complotait contre lui, mais il entra en colère et maltraita le messager. Il avait pris les anciennes habitudes de son frère, et ne s'occupait qu'à

boire du vin. Parmi les partisans de Mohammed, un certain nombre se tenait prêt a s'emparer du château d'eau *(Casr-el-Ma)* et de l'hôtel du gouvernement, aussitôt qu'ils entendraient battre les tambours et verraient briller un flambeau du haut du kiosque. Ce jour-là, Ahmed resta au bain plus long temps que d'ordinaire ; vers l'après-midi, Othmân-Ibn-er-Rebiâ vint l'y trouver et lui apprit que son frère devait l'attaquer cette nuit et qu'il tenait des hommes dans le château d'eau, tous prêts à le seconder. Ahmed considéra cette nouvelle comme fausse ; néanmoins il envoya une troupe de cavalerie pour reconnaître cet endroit, mais personne n'y avait paru, parce que le coup ne devait se frapper qu'au coucher du soleil. Cette circonstance contribua à le confirmer dans son incrédulité et à le rendre parfaitement indifférent à tous les bruits alarmants qui lui arrivaient. Quand approcha l'heure de la prière du soir, Mohammed envoya un de ses esclaves auprès des soldats auxquels son frère avait confié la garde de sa porte, pour leur dire que son maître avait l'intention de leur donner un témoignage honorable de sa bienveillance, et que d'abord, il allait leur faire apporter à boire et à manger. Ils se rassemblèrent autour du festin, et quand le prince jugea que le vin avait commencé à opérer, il leur envoya de nouveau son esclave demander leurs épées afin d'y attacher de riches ornements. Tous s'empressèrent de livrer leurs armes. Au coucher du soleil, on ferma les portes du palais, et une troupe d'hommes commandés par Amer-Ibn-Amroun-el-Corechi se précipita sur les soldats et les passa tous au fil de l'épée. On fit alors battre le tambour ; le flambeau brilla sur le kiosque ; les amis de Mohammed accoururent de tous côtés, et Ahmed-Ibn-Sofyan commença à massacrer les personnes qu'il croyait être partisans d'Ahmed. Pendant toute la nuit, les deux partis continuèrent à se battre, mais l'arrivée d'une foule d'habitants de Cairouan qu'Ahmed-Ibn-Sofyan avait appelés à son secours, décida la défaite des troupes de l'usurpateur. Les fuyards, vivement poursuivis, succombèrent sous les coups de leurs adversaires, et Ahmed [l'aghlebide] se hata de gagner son palais où il retenait prisonnier un frère d'Ahmed-Ibn-Sofyan, appelé Khafadja.

L'ayant fait extraire de son cachot, il le conjura au nom de Dieu de le prendre sous sa protection et de sauver son *harem* de la violence des soldats. A cette prière Khafadja répondit : « Pendant sept mois tu m'as injustement retenu prisonnier ! » — « Ceci n'est pas le moment de me faire des reproches, s'écria Ahmed, sauvez-moi d'abord. » Khafadja lui demanda un cheval et des armes ; puis il s'élanca au-devant du peuple au milieu des cris de: « Vive Khafadja ! vive le fils de notre cheikh ! vive celui que nous honorons et repectons ! c'est n'est pas de son propre mouvement que ce scélérat vous à remis en liberté après une captivité de sept mois. » Khafadja se tourna alors vers Ahmed et lui dit : « Je ne puis rien sur ces gens-là ; adresse-toi à ton frère ou il t'en coûtera la vie.» — « Et comment, dit Ahmed, puis-je le faire ? allez intercéder pour moi. » Khafadja partit et lui rapporta bientôt la nouvelle que Mohammed lui pardonnait.

Le vainqueur fit alors apporter tout ce que le trésor renfermait de pelisses d'honneur, et même les robes de ses femmes, et les ayant distribuées à ses partisans et aux habitants de Cairouan, il permit à ces derniers de s'en retourner chez eux. Se faisant ensuite amener son frère, il lui reprocha tous ses méfaits et le bannit en Egypte d'où il passa en Irac [1].

L'historien ajoute que Mohammed-Ibn-el-Aghleb bâtit le château de Souca en l'an 230 (844-845). Ce fut sous son règne que mourut Sohnoun fils de Saîd [2] ; cet événement arriva en l'an

---

[1] En l'an 234 (848-849) Amer-Ibn-Selîm, surnommé El-Coraiâ (ou El-Couiâ), se révolta à Tunis contre Mohammed-Ibn-Aghleb. Cette année et l'année suivante, Ibn-el-Aghleb marcha contre les insurgés, mais tous ses efforts échouèrent devant la résistance qu'il rencontra sous les murs de Tunis. Enfin, en 236, il emporta cette ville d'assaut et Ibn-el-Coraïa y perdit la vie. — *(Baïan; Ibn-el-Athîr)*. — En l'an 239, Mohammed-Ibn-el-Aghleb bâtit, près de Tèhert, une ville qu'il nomma El-Abbacïa. Elle fut brûlée, quelque temps après, par Afleh, fils d'Abd-el-Ouehhab, l'eibadite, qui reçut du gouvernement oméïade d'Espagne une somme de cent mille dinars en récompense de ce service. — *(Ibn-el-Athîr ; Ibn-Khaldoun.)*

[2] La vie de ce célébre docteur du rit malekite se trouve dans Ibn-Khallikan ; tom. II, page 131 de la traduction.

240 (854-5). Sohnoun avait remplit à Cairouan les fonctions de *Nader-fi-'l-Madalem (magistrat chargé de protéger le peuple contre la tyrannie des grands).* Il fut enterré dans le cimetière situé en dehors de la porte de Nafê. L'historien raconte ensuite que Mohammed-Ibn-el-Aghleb mourut le lundi, 2 du mois de Moharrem de l'an 242 (mai 856), après un règne de quinze ans, huit mois et quelques jours.

§ XLIII. — RÈGNE D'ABOU-IBRAHÎM-AHMED, FILS DE MOHAMMED, FILS D'EL-AGHLEB, FILS D'IBRAHÎM, FILS D'EL-AGHLEB.

Mohammed-Ibn-el-Aghleb eut pour successeur son fils Ahmed. Aucun événement fâcheux ne vint interrompre la tranquillité dont le pays jouit sous le règne de ce prince, à l'exception, toutefois, d'un soulèvement des tribus berbères, aux environs de Tripoli. Abd-Allah-Ibn-Mohammed-Ibn-el-Aghleb, le gouverneur de cette ville, leur avait déjà livré plusieurs combats avant d'en écrire à Abou-Ibrahîm, et les troupes que celui-ci lui envoya le mirent en état de continuer les hostilités. A la suite de plusieurs rencontres dans lesquelles chaque côté déploya beaucoup d'acharnement, les Berbères furent mis en pleine déroute et une grande partie des fuyards fut taillée en pièces [1].

De vastes constructions dans différents endroits de l'Ifrîkïa conservent encore le souvenir d'Abou-Ibrahîm : tel est le grand *madjel* à [la porte de Cairouan appelée] Bab-Tunis ; le mot *majel* signifie *citerne* [2] ; la fenêtre de la mosquée de Cairouan ; les

[1] Ibn-el-Athîr place cette révolte en l'an 245 (859-860). Les Berbères s'étaient d'abord refusés d'acquitter la dîme et l'aumône légale. Le gouverneur de Tripoli voulut les y contraindre, mais il se trouva bientôt obligé de s'enfermer dans la ville. Abou-Ibrahîm-Ahmed envoya son frère Zïadet-Allah à la tête d'une armée pour châtier les rebelles. Dans la bataille qui eut lieu, ceux-ci perdirent beaucoup de monde, tant en tués qu'en prisonniers. Zïadet-Allah fit trancher la tête aux derniers, et reçut la soumission des insurgés qui donnèrent des ôtages pour l'assurer de leur obéissance.

[2] Shaw a remarqué cette citerne ; elle est à deux cents mètres de la ville. Selon l'auteur du *Baïan* la construction de ce réservoir fut achevée en l'an 248 (862).

ailes qu'ils ajouta à cet édifice ; le dôme dont il le couronna ; la citerne auprès de la porte d'Abou-'r-Rebiâ, une autre citerne au Vieux-Château *(el-Casr-el-Cadîm)*; la grande mosquée de Tunis et les murailles de la ville de Souça. La citerne du Vieux-Château fut le dernier de ses ouvrages ; au moment de l'achever il tomba malade, et tous les jours, il demandait si l'eau *(de la pluie)* avait commencé à y entrer. On vint enfin lui annoncer qu'il y avait de l'eau ; et comblé de joie à cette nouvelle, il s'en fit apporter une coupe toute remplie, qu'il but avec empressement. « Louanges soient à Dieu ! s'écria-t-il alors, j'ai pu vivre pour achever cet ouvrage. » Il mourut bientôt après. Le peuple de Cairouan et toutes les personnes qui entrent dans cette ville ne cessent d'implorer la miséricorde divine sur le fondateur de ce monument utile. Ce fut sous le règne d'Abou-Ibrahîm que les musulmans s'emparèrent du Château de Yenna *(Casr-Yenna)*, une des plus grandes villes que les chrétiens possédaient en Sicile [1].

Abou-Ibrahîm mourut le mardi 10 du mois de Dou'l-Câda, 249, (décemb. 863), à l'âge de vingt-neuf ans. Il avait regné sept ans, dix mois et quinze jours. Ce prince s'était distingué par la justice de son administration, ses nobles qualités et ses actes honorables. Ce fut le plus généreux des rois, le plus clément, le plus compâtissant pour les maux de ses sujets ; ajoutez à cela sa profonde piété, son amour de la justice, et pensez aussi qu'il était encore jeune. Il avait l'habitude de monter à cheval, chaque nuit du mois de Châban et de celui de Ramadan, pour se rendre du Casr-el-Cadîm à Cairouan. Il avançait, précédé de flambeaux allumés, et ayant avec lui plusieurs bêtes de somme chargées de pièces d'argent qu'il distribuait aux spectateurs. Il faisait son entrée dans la ville par la porte d'Abou-'r-Rebiâ et se dirigeait vers la grande mosquée : en passant devant les portes des personnes connues pour leur savoir et leur piété, il y faisait frapper afin de pouvoir leur offrir une portion de cet argent.

---

[1] Le *Casr Yenna* des arabes est le *Castro Giovanni* des modernes et l'*Enna* des anciens.

§ XLIV. — RÈGNE D'ABOU-MOHAMMED-ZIADET-ALLAH, FILS DE MOHAMMED, FILS D'EL-AGHLEB.

Abou-Ibrahîm eut pour successeur son frère [1] Ziadet-Allah. Ce prince mourut le vendredi soir, 20 de Dou-'l-Câda 250 (décembre 864); n'ayant régné qu'un an et sept jours. Il était beau de figure et se distinguait par son savoir, son intelligence, sa prudence et sa bravoure.

§ XLV. — RÈGNE D'ABOU-ABD-ALLAH-MOHAMMED, FILS D'AHMED, FILS DE MOHAMMED, FILS D'EL-AGHLEB, SURNOMMÉ ABOU-'L-GHARANÎC.

L'autorité suprême passa ensuite entre les mains d'Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Ahmed, neveu de Ziadet-Allah [2]. On donna à ce prince le sobriquet d'Abou-'l-Gharanîc (*l'homme aux grues)* parce qu'il aimait avec passion la chasse à ces oiseaux et qu'il avait dépensé trente mille dinars à bâtir un château dans Es-Sehlein afin de pouvoir se livrer plus commodément à son amusement favori. Vers la fin de ces jours, on l'appelait El-Méït (*le mort*) parce qu'il avait été longtemps malade et qu'à plusieurs reprises on avait répandu le bruit de sa mort. La province du Zab, une des frontières de l'empire, se révolta pendant son règne, et il fut obligé d'y envoyer une armée, sous le commandement d'Abou-Khafadja-Mohammed-Ibn-Ismaîl, pour rétablir l'ordre. Ce général remporta tant de victoires pendant son expédition que les Berbères en furent remplis d'épouvante et qu'aucun d'entre eux n'osa plus lui résister. En passant par les villes de Tehouda et de Biskera, il reçut des habitants une prompte soumission. De là il se dirigea sur Tobna, et ayant

---

[1] Ibn-Khaldoun dit que Zîadet-Allah était fils d'Abou-Ibrahîm-Ahmed, mais En-Noweiri se trouve ici d'accord avec Ibn-el-Athîr et l'auteur *Baïan*.

[2] Selon Ibn-Khaldoun, Abou-Abd-Allah-Mohammed était frère de son prédécesseur, mais la déclaration d'En-Noweiri est confirmée par le texte du *Baïan*.

effectué sa jonction avec Haï-Ibn-Malek-el-Béloui qui lui amenait la cavalerie de Belezma, il alla faire le siége d'Obba. Cette ville se rendit sur-le-champ, tant était grande la crainte qu'il avait inspirée aux Berbères. On offrit même de lui remettre des ôtages, en s'engageant à payer l'impôt territorial (*kharadj*), la dîme (*achour*) et les aumônes légales (*sadacat*), mais il refusa d'accepter cette proposition et partit pour attaquer les Beni-Kemlan, branche de la tribu de Hoouara. Cette peuplade avait alors pour chef Mohelleb-Ibn-Soulat, mais l'approche d'Abou-Khafadja les avait tellement découragés qu'ils envoyèrent une députation auprès de lui pour demander grâce à telles conditions qu'il lui plairait. Abou-Khafadja repoussa leur prière et s'avança pour les attaquer. Au plus fort de l'action, Haï-Ibn-Malek abandonna le champ de bataille, emmenant avec lui les troupes de Belezma, de sorte que le général aghlebite succomba avec plusieurs de ses principaux officiers et un grand nombre de ses soldats. Les débris de l'armée se réfugièrent dans Tobna.

La prise de l'île de Malte eut lieu sous le règne de ce prince. Cette conquête fut effectuée par Ahmed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-el-Aghleb.

Abou-Abd-Allah-Mohammed mourut le mercredi, 7 du mois de Djomada premier, 261 (février 875), âgé seulement de vingt quatre ans. Il avait régné dix ans, cinq mois et seize jours. C'était un prince généreux jusqu'à là prodigalité, rempli de bonté et d'humanité envers ses sujets, mais aimant les amusements frivoles, la chasse, le vin et les plaisirs. Il buvait avec si peu de retenue qu'un jour, pendant qu'il était à Souça, il s'enivra à une promenade sur mer, et le bâtiment qu'il montait était déjà arrivé à l'île de Cossura avant qu'il eut repris sa raison. Saisi de frayeur, il se hâta de revenir à Souça, mais malgré le danger qu'il avait couru, il continua à vivre dans la débauche jusqu'à la fin de ses jours. Il avait si peu envie de thésauriser qu'à sa mort, ses frères trouvèrent le trésor public entièrement vide.

§ XLVI.— RÈGNE D'ABOU-ISHAC-IBRAHÎM, FILS D'AHMED, FILS DE MOHAMMED, FILS D'EL-AGHLEB.

Ibn-er-Rakîk raconte ce qui suit · Avant de mourir, Abou'l-Gharanîc fit publiquement reconnaître son fils Abou-l'Eical comme successeur au trône, et il obligea son frère Ibrahîm-Ibn-Ahmed de se rendre à la grande mosquée de Cairouan et d'y faire cinquante fois de suite le serment de ne rien entreprendre contre l'autorité du jeune prince. Cette cérémonie eut lieu en présence des cheikhs de la famille Aghleb, des cadis et des docteurs de Cairouan. A la mort d'Abou-Gharanîc, le peuple alla trouver Ibrahîm qui était alors gouverneur, et l'invita à se rendre au château [d'El-Casr-el-Cadîm] et monter sur le trône. L'excellente conduite d'Ibrahîm dans son administration lui avait valu cet hommage. Il leur répondit par ces paroles : « Vous savez que mon frère a déclaré son fils successeur au trône par un acte solennel, et qu'il m'a fait jurer cinquante fois que je ne chercherais pas à arracher le pouvoir au jeune prince, et que même je ne mettrais pas le pied au château. » — « Eh bien ! lui dirent-ils, nous ne lui permettrons pas de régner ; nous ne le voulons pas pour souverain et nous l'empêcherons bien de l'être ! d'ailleurs, aucun engagement ne nous lie envers lui. » Alors Ibrahîm monta à cheval et sortit de Cairouan, accompagné par la majeure partie des habitants. Arrivé au château, il y pénétra de vive force et reçut sur le champ les hommages des cheikhs de Cairouan, des notables et de plusieurs membres de la famille Aghleb. Aussitôt revêtu du pouvoir, il fit écrire à tous les gouverneurs provinciaux et aux collecteurs d'impôts, leur ordonnant de bien s'acquitter de leurs devoirs et de traiter ses sujets avec douceur. Il confia la place de chambellan à Mohammed-Ibn-Corhob.

Au mois de Safer de l'an 263, Ibrahîm fit commencer la construction [du château] de Raccada, *(la dormeuse)* et il s'y installa avant que l'année fut écoulée. L'historien déja cité nous apprend que ce château avait quatorze mille coudées de tour et qu'il n'y avait pas en Ifrîkïa de lieu où l'air fût plus pur, le climat plus

tempéré et les champs mieux fleuris. Il rapporta anssi qu'il avait entendu dire à un investigateur curieux de la signification des noms, qu'à Raccada l'on souriait sans motif et l'on était gai sans cause.

La ville de Syracuse en Sicile fut prise sous son règne. Cette conquête fut achevée dans le mois de Ramadan, 264 (mai-juin 878) par une armée expéditionnaire sous les ordres d'Ahmed-Ibn-el-Aghleb. La garnison, qui était composé de plus de quatre mille infidèles, fut passée au fil de l'épée, et on y fit un butin comme on n'en trouva jamais dans aucune des villes des polythéistes. La place fut emportée après un siége de neuf mois ; les musulmans y restèrent encore deux mois, puis ils la détruisirent et s'en allèrent.

En l'an 264, les *moulas* [1] qui se trouvaient dans El-Casr-Cadîm se révoltèrent contre Ibrahîm et interceptèrent toute communication entre Raccada et Cairouan. Il avait ordonné la mort d'un de leurs camarades appelé Matrouh-Ibn-Omm-Badir, et cela avait suffi pour les précipiter dans la rébellion. Aussitôt après, une foule immense sortit de Cairouan pour les attaquer. En face de cette démonstration, les insurgés cédèrent à la crainte et demandèrent grâce, ce qu'on ne leur refusa pas. A quelque temps de là, vint l'époque de distribuer la solde aux troupes, et comme Ibrahîm devait tenir une séance au Château d'Abou'l-Feth, tous les *moulas* allèrent recevoir ce qui leur revenait. Au moment où chacun d'eux se présentait à son tour, Ibrahîm lui enlevait son épée, et les ayant ainsi tous désarmés, il fit fouetter les uns et mettre en croix les autres. Plusieurs de ces malheureux furent enfermés dans la prison de Cairouan où on les garda jusqu'à leur mort ; mais un certain nombre d'entre eux parvint à se réfugier en Sicile. Après cette exécution, Ibrahîm donna l'ordre d'acheter un grand nombre de nègres [2] auxquels

---

[1] Ces *moulas* ou *affranchis* étaient probablement les descendants des esclaves nègres que le premier souverain aghlebide avait installés dans le Vieux-Château.

[2] Le mot arabe est *abid*.

il fournit des habillements et des montures, et qu'il employait dorénavant dans ses guerres. Ces nouvelles troupes se distinguèrent par leur bravoure et leur force physique.

En l'an 265 (878-879), El-Abbâs, fils d'Ahmed-Ibn-Touloun, [souverain de l'Egypte] se révolta contre son père et passa à Barca où il réunit autour de lui beaucoup de partisans. Ibrahîm fit partir son chambellan, Mohammed-Ibn-Corhob, pour chasser l'intrus, mais les troupes de ce général furent mises en déroute à Ouadi-Ourdaça, et il se trouva obligé de battre en retraite. El-Abbas vint alors s'emparer de Lebida et, de là, il s'avança jusqu'à Tripoli qu'il assiégea pendant quelques jours. Ibrahîm se décida alors à marcher en personne contre cet aventurier, et il avait déjà atteint la ville de Cabes quand Ibn-Corhob vint lui apporter la nouvelle d'une défaite sanglante qu'El-Abbas avait éprouvée et dans laquelle il avait perdu une grande partie de ses trésors.

En l'an 268 la disette fut extrême, et le blé se vendait à raison de huit pièces d'or *(dinars)* le *cafîz*, mesure qui équivaut à un *ardeb* et quart, mesure égyptienne [1]. Le peuple mourait de faim, et tel fut le manque de vivres que quelques-uns d'entre eux se nourrirent de chair humaine.

Sous le règne d'Ibrahîm, la tribu d'Ouzdadja refusa d'acquitter ses impôts et défit les troupes que son gouverneur, El-Hacen-Ibn-Sofyan, avait amené contre eux. El-Hacen fut contraint de se réfugier dans Bédja, et Ibrahîm dut faire marcher son chambellan, Ibn-Corhob, contre les révoltés. Ce chef alla se poster à El-Mechar, montagne qui s'élève sur le territoire des Ouzdadja, et, de ce lieu, il envoya sa cavalerie les harasser, matin et soir, jusqu'à ce qu'ils se soumirent et donnèrent des ôtages.

Il marcha ensuite contre les Hoouara qui s'étaient mis, depuis quelque temps, à dévaster les pays voisins et à intercepter les communications. Malgré la promesse de pardon qu'il s'empressa

[1] L'*ardeb* ou *boisseau*, varie beaucoup suivant les lieux ; ainsi au Caire il pèse 146 kilogrammes, et, à Rosette, 220 kilogrammes.

de faire, ils refusèrent de se soumettre, mais cette obstination attira sur eux un chatiment sévère ; il les attaqua, les mit en déroute, pilla et incendia leurs habitations. Il se retira alors et, bientôt après, les Hoouara rentrèrent dans l'obéissance. Ce fut ensuite les Louata qui se révoltèrent. Cette tribu rassembla ses forces, et après avoir pillé la ville de Carna qu'elle venait d'assiéger et d'emporter dans l'espace de quelques jours, elle se tourna contre Bédja et Casr-el-Ifrîki. Mohammed-Ibn-Corhob, chargé par Ibrahîm de les faire rentrer dans le devoir, essuya une défaite. Dans sa fuite, son cheval tomba sous lui et le mit au pouvoir des révoltés qui le tuèrent sur-le-champ. Cet événement eut lieu dans le mois de Dou'l-Hiddja de l'an 268 (juin-juillet 882). Outré de colère à cette nouvelle, Ibrahîm plaça les milices, les [contingents des tribus] alliées et ses esclaves sous les ordres de son fils, Abou-'l-Abbas, et les fit partir en toute hâte. Ceci eut lieu en l'an 268. Prévenus de l'approche de cette armée, les Louata s'enfuirent, mais Abou-'l-Abbas les atteignit à Bedja et leur tua beaucoup de monde. Le reste se dispersa de tous les côtés.

En l'an 278 (891-2), Ibrahîm apprit que plusieurs de ses eunuques et esclaves slavoniens avait comploté sa mort et celle de sa mère ; aussi les fit-il tous périr. Ce fut quelque temps après qu'il tua ses propres filles. Cette même année, il massacra, dans Raccada, les hommes les plus marquants de la ville de Belezma. Il avait déjà marché en personne contre eux, mais ne pouvant réussir à leur faire accepter le combat, il s'était retiré en déclarant qu'il leur pardonnait leur conduite passée. Bientôt après, une députation de la province du Zab étant arrivée à la cour, il lui assigna pour logement un espèce de grand *fondouc* [ou caravanseraï] qui était situé dans la ville de Raccada ; leur fixant un ample traitement qu'il accompagna d'un cadeau de pelisses et d'autres marques d'honneur. Ces témoignages de bonté attirèrent à la ville d'autres personnes de la même province, de sorte qu'à peu près mille individus s'y trouvaient rassemblés. Ibrahîm se hâta de mettre cette occasion à profit et les fit attaquer par ses troupes. Comme ils essayèrent de résister, un combat eut

lieu dans lequel ils succombèrent [1]. Cet événement eut pour résultat final la chute de la dynastie aghlebide ; en effet, le peuple de Belezma avait soumis les Ketama et les traitait comme des esclaves, les obligeant à payer la dîme et les aumônes légales ; mais la conduite d'Ibrahîm envers les oppresseurs des Ketama délivra ceux-ci de la tyrannie qui les accablait et les mit en état de pouvoir prêter, plus tard, un appui efficace au Chîite [précurseur des Fatemides]. La même année, Ibrahîm acheta et habilla des esclaves nègres, au nombre de cent mille, et les plaça sous les ordres des [eunuques] Meimoun et Rached auxquels il confia la garde du palais. Vers la même époque, le chambellan Ibn-es-Samsema avec ses frères et ses parents furent mis à mort par l'ordre d'Ibrahîm. L'officier qui le remplaça et qui se nommait El-Hacen-Ibn-Naked, avait exercé d'autres charges, dont l'une était le gouvernement de l'île de Sicile. La même année, au mois de Redjeb, des troubles éclatèrent dans la province d'Ifrîkïa : Tunis, la péninsule de Cherîk, le pays de Satfoura et les villes de Bédja, Camouda et Laribus se révoltèrent contre Ibrahîm ; mais les chefs de l'insurrection se tinrent chacun dans son territoire au lieu de réunir leurs forces contre l'ennemi commun. De toute la province, il ne restait à Ibrahîm que les districts situés sur la côte orientale. Frappé du danger qui le menaçait, il entoura Raccada d'un retranchement, et après avoir appelé auprès de lui les personnes sur lesquelles il pouvait compter et les nègres qu'il avait au château, il fit venir un cheikh de la tribu des Beni-Amer-Ibn-Nafê et lui demanda son avis. Cet homme lui répondit : « S'ils s'empressent d'agir contre toi sans attendre jusqu'à ce que la dissension se mette dans leurs conseils, je crains qu'ils ne te fassent beaucoup de mal ; mais, s'ils tardent à agir, tu pourras en faire tout ce que tu voudras. » Quand le cheikh se retira, Ibrahîm dit à son fils Abou-'l-Abbas : « Vas l'enfermer chez toi ; il faut empêcher que ce conseil ne se

---

[1] L'auteur du *Baïan*, qui place ce massacre en l'an 280, nous apprend que ces gens de Belezma étaient d'origine arabe, les uns descendants des premiers conquérants, et les autres des anciens miliciens.

divulgue et ne parvienne aux oreilles des rebelles. » Abou-'l-Abbas obéit et garda le cheikh aux arrêts jusqu'à ce que la victoire se fut déclarée pour son père. Ibrahîm commença à agir sans perdre de temps ; l'armée qu'il envoya dans la péninsule de Cherîk y tua beaucoup de monde et fit prisonnier Ibn-Abi-Ahmed, chef de cette division des insurgés. On l'envoya à Ibrahîm qui le fit mourir et mettre en croix. Son eunuque Saleh marcha par ses ordres contre Camouda et dispersa les révoltés de cette contrée, pendant que l'eunuque Meimoun et le chambellan El-Hacen-Ibn-Naked se dirigèrent contre Tunis avec une armée immense. Les insurgés qui se présentèrent de ce côté furent mis en déroute après une bataille acharnée. Les troupes d'Ibrahîm firent main basse snr les fuyards et emportèrent d'assaut la ville, dont elles pillèrent les maisons, violèrent les femmes et réduisirent les habitants en esclavage. On envoya douze cents des principaux personnages de la ville prisonniers à Ibrahîm. Ceci eut lieu au mois de Ramadan de la même année. La nouvelle de cette victoire fut transmise à Ibrahîm par le moyen de pigeons. Il expédia l'ordre à son général de ne pas décapiter les morts, et il lui dépêcha en même temps des charettes pour transporter les cadavres à Cairouan. On fit défiler ces trophés sanglants à travers la foule de spectateurs qui encombrait les rues de la ville.

§ XLVII. — IBRAHÎM SE REND A TUNIS.

En l'an 281 (894), Ibrahîm donna l'ordre de bâtir des châteaux et des palais à Tunis, pour lui servir de lieux de résidence. Quand ces édifices furent achevés, il parti de Raccada le mercredi, 24 du mois de Djomada premier, et se rendit à Tunis avec tous ses généraux et *moulas*. Deux ans plus tard, il fit les préparatifs d'une expédition en Egypte où il se proposait d'aller attaquer Ibn-Touloun [1]. Ses troupes rassemblées, il quitta Tunis,

---

[1] L'Ibn-Touloun dont il est question ici doit être Abou-Açaker-Djeich, (fils de Khomaravaih et petit-fils d'Ahmed-Ibn-Touloun), qui fut mis a mort en l'an 283, après un règne de six mois, ou bien son frère et successeur, Abou-Mouça-Haroun.

le 10 du mois de Moharrem, et se rendit à Raccada où il séjourna jusqu'au 22 du mois suivant. Quand il reprit sa marche, le peuple de la province de Nefouça se rassembla dans le dessein de s'opposer à ses progrès, et, vers le milieu du mois de Rebiâ second, un combat acharné eut lieu entre les deux partis. Meimoun, l'eunuque, succomba dans cette bataille ainsi que plusieurs autres ; mais, à la fin, Ibrahîm mit l'ennemi en pleine déroute et le poursuivit, l'épée dans les reins, jusqu'au bord de la mer. Un grand nombre des fuyards se jetèrent à l'eau pour se sauver, mais on les y tua tous jusqu'au dernier, de sorte que les flots furent teints de leur sang. A ce spectacle, Ibrahîm s'écria : « Oh ! si cette victoire avait été remportée sur les ennemis de Dieu, quel honneur cela me ferait ! » A ces paroles, un de ses officiers lui dit de faire venir un des cheikhs nefoucites et de l'interroger sur sa croyance religieuse, puisque, de cette manière, on verrait qu'effectivement ce carnage était un service rendu à la cause de Dieu. Le prince se fit amener quelques-uns de leurs docteurs et leur demanda ce qu'ils pensaient d'Ali, fils d'Abou-Taleb ? A quoi ils répondirent : « Ali était infidèle ; il se trouve maintenant dans le feu de l'enfer, et quiconque refuse de le déclarer un infidèle, encourra la même punition ! »[1] — « Est-ce là l'opinion de tout votre peuple ? » leur demanda Ibrahîm, et, sur leur réponse affirmative, il déclara que ce serait maintenant un bonheur pour lui que de les faire mourir. S'étant alors assis sur son trône, il se fit amener un des prisonniers et lui ayant fait couper le justaucorps à la hauteur des épaules, il le frappa au cœur avec un javelot qu'il tenait à la main, et avant de s'arrêter, il en tua cinq cents de la même manière. Ayant fini avec les Nefousa, il poursuivit sa marche jusqu'à Tripoli où il fit mourir et mettre en croix le gouverneur de cette ville, Mohammed, fils de Zîadet-Allah, dont le savoir et l'esprit cultivé avaient excité sa jalousie dès le temps de sa jeunesse. De Tripoli, il s'avança jusqu'à Aïn-Taurgha où plus de la moitié de ses troupes l'aban-

---

[1] On voit par cette réponse que le cheikh appartenait à la secte des Kharedjites.

donna pour rentrer en Ifrîkïa [1]. Cette circonstance l'obligea de rebrousser chemin et de rentrer à Raccada d'où il partit ensuite pour Tunis.

En l'an 284, Ibrahîm envoya son fils, Abou-'l-Abbas, en Sicile pour y faire la guerre. Débarqué en cette île au mois de Djomada premier (juin 897), ce prince attaqua les troupes de l'ennemi, les mit en déroute, emporta leur ville [2] d'assaut et y tua beaucoup de monde. Ayant alors rassuré les esprits en accordant une amnistie générale, il traversa le détroit dans le dessein d'attaquer les Roum, puis il rentra en Sicile après avoir tué beaucoup de monde et enlevé les enfants des vaincus.

§ XLVIII. — ABDICATION D'IBRAHÎM ; DERNIÈRE CAMPAGNE ET MORT DE CE PRINCE.

En l'an 289 (902), un ambassadeur, chargé par le khalife abbacide, El-Motaded-Billah, de faire à Ibrahîm une communication verbale, se rendit de Baghdad à Tunis, et Ibrahîm alla audevant de lui jusqu'à la Sibkha. Nous devons dire que le khalife avait reçu, des habitants de Tunis, une adresse dans laquelle ils se plaignaient de la conduite d'Ibrahîm à leur égard et lui représentaient que les femmes et les enfants dont Ibrahîm lui avait fait présent [comme esclaves] était les leurs [3]. Pénétré d'indignation à cette nouvelle, El-Motaded envoya à Ibrahîm l'ordre d'abandonner à son fils Abou-'l-Abbas le gouvernement de l'Ifrîkïa et de

[1] Voici comment l'auteur du *Baïan* explique cet événement : « Ensuite Ibrahîm se porta de Tripoli à Taourgha où il tua quinze hommes et donna l'ordre de cuire leurs têtes; faisant accroire en même temps, que lui et ses officiers voulaient en manger. L'armée en fut épouvantée ; les soldats se dirent : l'émir est devenu fou ! et il se mirent à déserter ».

[2] Ibn el-Athîr et son copiste Ibn-Khaldoun placent en l'an 287 la nomination d'Abou-'l-Abbas au gouvernement de la Sicile. La ville dont En-Noweiri oublie de mentionner le nom fut Palerme, qui appartenait alors aux musulmans. Les habitants s'étaient mis en révolte, et capitulèrent après avoir essuyé une défaite sanglante.

[3] On a déjà vu, page 429, qu'après la prise de Tunis, en 279, les habitants furent réduits en esclavage.

venir comparaître devant lui. Voulant éviter la nécessité de se rendre auprès du khalife, Ibrahîm annonca sa détermination d'abdiquer afin de se consacrer à une vie de pénitence. Il se revêtit alors d'habillements grossiers, fit mettre en liberté toutes les personnes qu'il retenait dans ses prisons et supprima les gabelles *(mocabilat)*. Dans le mois de Rebiâ premier il remit l'autorité suprême entre les mains de son fils, Abou'-l-Abbas, qui venait d'arriver de Sicile, et voulant faire le pèlerinage de la Mecque, il se rendit à Souça et envoya des messagers à Baghdad pour annoncer cette nouvelle au khalife. Quelque temps après, il fit prévenir la cour de Baghdad qu'il n'aurait pu donner suite à son projet [de pèlerinage] sans qu'il y eut un conflit entre lui et les Toulounides [qui gouvernaient l'Egypte], et que pour cette raison il s'était décidé à partir pour la guerre sainte. Un appel public de venir combattre pour la cause de Dieu attira plusieurs volontaires auxquels il distribua des fortes sommes, et le 22 du mois de Rebiâ second, il partit de Souça. Arrivé à Nouba, il distribua des armes et des chevaux à ceux qui l'accompagnèrent et accorda une gratification de vingt dinars à chaque cavalier et de dix à chaque fantassin. De Nouba il se rendit par mer à Tripoli, où il passa dix-sept jours à faire des largesses au peuple, et de là il partit pour Palerme où il débarqua le 18 du mois de Redjeb. Son premier soin en arrivant fut mettre fin aux injustices dont les habitants de la Sicile avaient à se plaindre, et après avoir employé quatorze jours à enrôler des soldats et des matelots il se porta sur Taormine. Le siége de cette ville coûta beaucoup de monde aux deux partis, et la garnison se défendit avec tant de résolution que les musulmans furent sur le point d'abandonner leur entreprise. Dans ce moment on entendit la voix d'une personne qui récitait ces paroles du Coran : *Voici deux adversaires qui se disputèrent au sujet de leur Seigneur ; mais on a taillé pour les infidèles des vêtements de feu et on leur versera sur la tête de l'eau bouillante* [1]. Alors, les guerriers les plus braves s'élancèrent à l'assaut, décidés à vaincre ou à mourir ; ils mirent

[1] *Coran* ; sourate 22, verset 20.

les infidèles en pleine déroute, les passèrent au fil de l'épée, les poursuivirent jusqu'aux vallées et aux cîmes des montagnes pendant qu'Ibrahîm et ses compagnons pénétrèrent dans la ville, exterminèrent une partie des habitants et firent le reste prisonnier. Il envoya alors son petit-fils Zîadet-Allah contre le château de Tîfech [1], et son fils Abou-'l-Aghleb contre Demonich (*Val Demona*). L'armée musulmane trouva ces forteresses évacuées et s'empara de tout ce que les habitants n'avaient pu emporter dans leur fuite précipitée. Ibrahîm fit marcher Abou-'l-Hodjr, son autre fils, contre Rametta. Les habitants de cette ville obtinrent leur grâce en se soumettant à payer la capitation. Son général Sâdoun-el-Djeloui somma le peuple de Lebedj *(Aci Reale)* de se rendre, et bien qu'ils lui offrirent de payer la capitation, il ne voulut point accorder la paix jusqu'à ce qu'ils eussent livré leurs châteaux. Quand il se trouva maître de ces forteresses, il les abattit et en fit jeter les matériaux à la mer. L'armée musulmane se dirigea ensuite vers Messine et, après y avoir passé trois jours, elle partit avec Ibrahîm pour envahir la Calabre. Arrivé dans ce pays, le 26 de Ramadan, il s'approcha de la ville de Kasta [2] dont les députés vinrent audevant de lui solliciter la paix. Il se refusa à leur prière, et fit avancer son armée ; mais il resta lui-même avec l'arrière-garde, à cause d'une indisposition dont il venait d'être attaqué. Les troupes allèrent camper sur le bord de la rivière, et le 24 du mois de Choual, Ibrahîm leur donna l'ordre de marcher en avant et assigna à chacun de ses fils et à ses officiers principaux leurs différents postes pour l'attaque. On se disposait à donner l'assaut de tous les côtés à la fois, et les catapultes venaient d'être dressées, quand la maladie interne dont Ibrahîm souffrait prit subitement une grande intensité ; le râle de la mort se déclara, et ses compagnons perdirent tout espoir de le sauver. Sous l'empire de ces circonstances, ils se décidèrent sécrètement à confier le commandement à Zîadet-Allah, fils

---

[1] Variante : *Bîkech.*

[2] Il faut sans doute lire *Kasna*, qui n'est autre qu'une altération du nom *Cosenza.*

d'Abou-'l-Abbas et petit-fils d'Ibrahîm. Ibrahîm mourut la veille de samedi, 18 de Dou'l-Câda, 289 (octobre 902). Les chefs de l'armée montèrent aussitôt à cheval et se rendirent auprès d'Abou-Moder-Zîadet-Allah, le fils aîné d'Abou-'l-Abbas, fils d'Ibrahîm, auquel il proposèrent d'accepter le commandement de l'expédition et de le garder jusqu'au moment où il aurait rejoint son père. Le jeune prince s'adressa alors à son oncle, Abou-'l-Aghleb, et le pria d'accepter ce poste éminent comme en étant plus digne, mais celui-ci craignait trop d'engager sa responsabilité et ne voulut pas y consentir. Les habitants de Kasta qui ne savaient pas encore la mort d'Ibrahîm, sollicitèrent la paix de nouveau, et obtinrent leur grâce. Les musulmans attendirent jusqu'à ce que tous leurs détachements fussent rentrés, et s'en retournèrent alors à Palerme, emportant avec eux le corps d'Ibrahîm. On l'enterra à Palerme et on éleva un château sur sa tombe ; ensuite tout le corps expéditionnaire rentra en Ifrîkïa.

Ibrahîm était né le 10 du mois de Dou'l-Hiddja de l'an 235 (juin 850) ; il vécut cinquante-trois ans, onze mois et quelques jours, et avait régné vingt-huit ans, six mois et douze jours. La vie d'Ibrahîm était un tissu de vertus et de crimes : Ibn-er-Rakîk en a fait le récit et nous en parlerons ici d'une manière abrégée. Selon cet historien, c'était un homme d'une grande résolution, qui gouvernait d'une main ferme. Pendant les sept premières années de son administration, il imita l'excellente conduite de ses ancêtres, mais, après son expédition contre El-Abbas fils d'Ibn-Touloun, lorsqu'il se fut débarassé des troubles que ce prince lui avait suscités, il changea de caractère et de conduite. Alors il commenca à thésauriser, et à tuer ses compagnons, ses intendants et ses chambellans ; il finit par ôter la vie à son fils et à ses filles et par commettre des horreurs inouies [1].

---

[1] Ibn-el-Athîr, dans ses annales, parle longuement d'Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb ; il loue la justice et la piété de ce prince et ne fait pas la moindre allusion aux forfaits épouvantables qu'En-Noweiri lui attribue. L'auteur du *Baïan* s'accorde avec En-Noweiri et nous apprend que ces actes de férocité ont été rapportés non-seulement par Ibn-er-Rakîk mais par d'autres écrivains.

§ XLIX. — LES VERTUS D'IBRAHÎM.

Envers ses sujets il était le plus équitable des princes ; jamais il ne repoussa un plaignant qui demandait justice, et tous les vendredis, après la prière, il tenait une séance à laquelle tous les opprimés étaient invités, par proclamation, à se rendre. Il arriva souvent que personne ne se présenta à ces audiences, tant était grand le respect qu'on montrait pour les droits d'autrui. Il accabla du poids de sa sévérité les puissants et les riches : « Il n'est permis à personne, disait-il, excepté au prince, de mal faire ; et si on laisse croire à ces gens-là que leurs richesses peuvent leur servir de protection, tout le monde serait exposé à leur méchanceté et à leur violence. Si le souverain les épargne, cette indulgence les porte à lui resister et à conspirer contre lui. Quant aux sujets, ils sont le soutien de l'empire, et si l'on permet aux grands de les opprimer, le prince en a tous les désavantages et d'autres en retirent tout le profit. »

Pendant qu'il se tenait un jour dans la tribune (*macsoura*) de la mosquée de Raccada, deux hommes de Cairouan se présentèrent devant lui et lui exposèrent qu'ils s'étaient associés avec la Cîda (*maîtresse*), nom par lequel ils désignaient la mère d'Ibrahîm, pour faire le commerce de chameaux et d'autres objets, et qu'elle leur avait retenu six cents dînars qui leur revenaient de droit. Il dépêcha aussitôt un eunuque chez sa mère pour lui faire part de cette plainte. Elle reconnut la dette, tout en s'excusant d'avoir retenu l'argent : « Il me restait, disait-elle, un compte à régler avec eux et, comme ils sont mes débiteurs, je garde cette somme en attendant la liquidation.» Ibrahîm envoya alors l'eunuque lui déclarer que si elle ne leur rendait pas l'argent, il les renverrait tous les trois devant (*le cadi*) Eïça-Ibn-Miskîn. Elle lui fit tenir la somme sur-le-champ, et il la remit aux plaignants en disant : « J'ai rempli mon devoir en vous rendant justice ; maintenant, allez régler vos comptes avec la Cîda ou bien vous aurez affaire à moi. » Quand il avait la certitude qu'un membre de sa famille s'était rendu coupable d'une injustice, il le punissait

avec la plus grande sévérité. Son fils et ses officiers faisaient parcourir les rues et les caravansérails, tous les jeudis, par leurs esclaves et domestiques, afin de découvrir s'il y avait quelqu'un qui eût à se plaindre d'un acte d'oppression; aussitôt, ils l'amenaient chez ce prince ou bien chez un autre membre de la famille, afin que justice fût faite.

§ L. — LES CRIMES D'IBRAHÎM.

Il répandait à grands flots le sang de ses compagnons et de ses chambellans. Une de ses concubines laissa tomber un mouchoir dont il se servait pour s'essuyer la bouche après avoir bu du *nebîd* (vin) ; quelque temps après, il le vit entre les mains d'un eunuque et, pour ce seul motif, il fit mettre à mort ce malheureux avec trois cents de ses camarades. Ce fut vraiment là le comble de la tyrannie et de l'injustice. Sur un simple soupçon, il fit décapiter son fils, Abou-'l-Aghleb ; et il traita de la même manière huit de ses propres frères qui étaient à son service. L'un d'entre eux avait beaucoup d'embonpoint et demandait grâce, mais Ibrahîm répondit qu'il ne pouvait faire une exception en sa faveur. Plus tard, il fit mourir ses propres filles et se porta à des méfaits tels qu'aucun prince ni émir n'en avaient jamais commis avant lui. Toutes les fois qu'une de ses concubines accouchait d'une fille, la mère d'Ibrahîm prenait soin de l'enfant à l'insçu du père ; elle en avait déjà élevé seize, quand, un jour, en le voyant de bonne humeur, elle lui dit : « Seigneur ! je désire vous montrer quelques jolies esclaves que j'ai élevées pour vous. » — « Voyons, dit-il, faites-les venir. » Comme il les trouva belles, sa mère lui fit observer que l'une était sa propre fille par telle d'entre ses concubines, et l'autre sa fille par telle autre, les désignant toutes successivement. Il sortit quelque temps après et dit à un esclave nègre appelé Meimoun, qui lui servait de bourreau : « Va et apporte-moi les têtes de ces jeunes filles. » A cet ordre, l'esclave fut pénétré d'horreur, et son maître, voyant son hésitation, éclata en injures contre lui et le menaça de l'envoyer dans l'autre monde avant elles. Il alla donc

les trouver et, à sa vue, elles se mirent à pousser des cris, à pleurer et à demander grâce ; cela ne leur servit à rien, il les tua, prit leurs têtes par les cheveux et revint les jeter aux pieds d'Ibrahîm. Il avait plus de soixante jeunes gens à chacun desquels il avait assigné un lit. Etant venu à apprendre que quelques-uns d'entre eux étaient allés, pendant la nuit, trouver les autres, il monta sur son trône, à la porte du château, et se les fit amener tous. Les uns avouèrent leur faute, les autres le nièrent ; et un jeune garçon qu'il affectionnait beaucoup ayant été interrogé à son tour, répondit : « Seigneur ! il n'y a rien de vrai dans ce dont on nous accuse. » A peine eut-il prononcé ces paroles qu'Ibrahîm lui fit sauter la cervelle avec une massue de fer qu'il tenait à la main. Il donna ensuite l'ordre de chauffer des fours et il y fit jeter chaque jour cinq ou six de ces malheureux jusqu'à ce qu'il les eut fait tous périr. Il en fit enfermer plusieurs dans la pièce la plus échauffée du bain, et les retint là jusqu'à ce qu'ils mourussent. Il donna la mort à ses propres filles et à ses concubines en leur faisant souffrir diverses espèces de supplices : il plaça les unes dans une chambre qu'il fit murer et les laissa ainsi mourir de faim et de soif; il en fit étrangler ou égorger d'autres, de sorte qu'il n'en laissa plus une seule au château. Il passa un jour chez sa mère qui se leva pour le recevoir : « Je veux manger avec vous, dit-il. » Enchantée de cette marque de faveur, elle fit servir un repas, et le voyant en bonne humeur après avoir mangé et bu, elle lui dit : « J'ai élevé deux jeunes esclaves pour vous et je les ai réservées pour vos plaisirs ; car, depuis la mort de vos concubines, il y a déjà longtemps que vous ne vous êtes distrait ; elles savent chanter les versets du Coran, et si vous voulez, je les ferai venir pour que vous puissiez les entendre. » — « Faites ; » répondit-il. Elle donna l'ordre d'amener ces jeunes filles, et d'après son désir, et elles se mirent a réciter le Coran d'une manière admirable. « Voulez-vous maintenant, lui dit la princesse, « qu'elles vous récitent des vers. » — « Oui. » — Elles chantèrent alors en s'accompagnant du luth et de la guitare, et déployèrent un grand talent. Ibrahîm commençait alors à sentir les effets du vin et se disposait à s'en aller

quand sa mère lui dit . « Voulez-vous qu'elles vous suivent chez vous ? elles se tiendront à la tête de votre lit et vous procureront des distractions ; car il y a longtemps que vous êtes resté sans compagne. » — « Je le veux bien ; » répondit-il. Il se retira alors, suivi des deux jeunes filles, et en moins d'une heure, un esclave vint chez la mère d'Ibrahîm, portant sur sa tête un plateau recouvert d'une serviette. Elle s'imagina que c'était un cadeau de la part de son fils : quand l'esclave déposa le plateau devant elle et enleva la serviette, que vit-elle ? les têtes de ces deux jeunes filles. Frappée d'horreur, elle jeta un cri et s'évanouit. Beaucoup de temps s'écoula avant qu'elle eut repris ses sens, et ses premières paroles furent des imprécations contre son fils.

On raconte d'Ibrahîm beaucoup d'autres faits analogues. Ce fut sous son régne que se montra Abou-Abd-Allah le Chîite, personnage dont nous donnerons l'histoire [1].

§ LI. — RÈGNE D'ABOU'L-ABBAS-ABD-ALLAH, FILS D'IBRAHÎM, FILS D'AHMED, FILS DE MOHAMMED, FILS D'EL-AGHLEB.

Abou-'l-Abbas Abd-Allah prit en mains le gouvernement de de l'Ifrîkïa du vivant de son père, comme nous l'avons déjà dit, et par la mort de ce prince il se trouva en possession de l'autorité suprême. Son père, dont le caractère sanguinaire se plaisait au meurtre, n'épargnait personne, pas même les membres de sa famille ; aussi Abou-'l-Abbas lui témoigna-t-il une obéissance et une soummission extrêmes, ce qui porta Ibrahîm à le distinguer honorablement et à le préférer à ses autres fils. Abou-'l-Abbas succéda à son père le lundi 17 de Dou'l-Câda, 289 (novembre 902), et il commença aussitôt à donner audience aux opprimés, à porter de (grossiers) habillements de laine et à gouverner avec justice et bonté. Ne voulant point habiter le château de son père, il fit l'acquisition d'une maison bâtie en briques, et il y demeura jusqu'à ce qu'il eut achevé l'hôtel qui porte encore son nom. L'appréhension de voir son fils Zîadet-Allah se révolter contre lui le décida à le faire emprisonner ainsi que plusieurs de ses officiers.

---

[1] On trouvera dans le tome II et dans *l'histoire des Druzes* de M. de Sacy, une notice sur Abou-Abd-Allah.

Il accorda à Abou-'l-Abbas-Mohammed-Ibn-el-Asoued-es-Sedîni les places de cadi et gouverneur de Cairouan, et le chargea aussi de surveiller la conduite des agents du gouvernement et des percepteurs de l'impôt. Dans l'exercice de ses fonctions, Es-Sedîni montra un grand zèle pour le maintien des bonnes mœurs et la suppression du vice ; il déploya dans ses jugements une extrême sévérité contre les officiers du gouvernement, et il se montra plein de bonté envers les pauvres et les opprimés. Comme légiste, ses connaissances étaient assez bornées, ce qui l'obligeait à consulter très-souvent les docteurs de la loi, et il ne prononça jamais une jugement qui fût contraire à l'avis du cadi Ibn-Abdoun. Tontefois, il professait ouvertement le faux dogme de la création du Coran [1], et cela suffisait pour le faire détester par le public. Abou-'l-Abbas n'avait régné que peu de temps quand il fut tué, pendant son sommeil, par trois de ses eunuques, à l'instigation de son fils Zîadet-Allah. Les assassins allèrent ensuite trouver le jeune prince, amenant avec eux un serrurier pour détacher ses fers; mais quand il s'entendit saluer comme chef de l'empire il craignit que ces gens ne fussent des émissaires secrets de son père et repoussa leurs soins empressés. Alors, ils allèrent couper la tête d'Abou-'l-Abbas, et ils la lui apportèrent la même nuit. A la vue de cette preuve de leur veracité, il fit rompre ses fers et sortit de prison. L'assassinat d'Abou-'l-Abbas eut lieu la veille de mercredi, 29 Châban de l'an 290 (juillet 903) [2]. Depuis le départ d'Ibrahîm pour la Sicile jusqu'à sa mort, Abou-'l-Abbas avait régné un an et cinquante-deux jours ; et à partir de l'époque où la mort de son père le rendit maître absolu de l'empire jusqu'au moment où il succomba lui-même, il avait régné neuf mois et treize jours. Il était remarquable pour sa bravoure, ses talents militaires, et son habileté en dialectique. Dans cette dernière science il avait eu pour maître Abd-Allah-Ibn-el-Acheddj.

---

[1] Les musulmans orthodoxes considèrent le *Coran* comme incrée, en tant qu'il est la parole éternelle de Dieu.

[2] Abou-'l-Abbas fut assassiné à Tunis. Il s'était hautement distingué par son esprit cultivé, sa bravoure, sa justice et son habileté comme militaire. — *(Ibn-el-Athîr.)*

§ LII — RÈGNE D'ABOU-MODER-ZÎADET-ALLAH, FILS D'ABOU-'L-ABBAS-ABD-ALLAH, FILS D'IBRAHÎM, FILS D'AHMED, FILS DE MOHAMMED, FILS D'EL-AGHLEB, FILS D'IBRAHÎM, FILS D'EL-AGHLEB.

L'historien dit : Zîadet-Allah ne se vit pas plutôt en possession du pouvoir qu'il fit exécuter et mettre en croix les eunuques qui avaient assassiné son père ; témoignant en même temps un extrême horreur du forfait qu'ils avaient commis. Il déporta ensuite ses frères et ses cousins au nombre de vingt-neuf, dans une île appelée El-Korrath, où on les fit mourir dans le mois de Ramadan de la même année. Abou-'l-Abbas avait envoyé un de ses fils nommé El-Ahouel contre Abou-Abd-Allah-es-Chîi : Zîadet-Allah fit partir Fotouh-er-Roumi à la tête de cinquante cavaliers, le chargeant de délivrer à El-Ahouel une lettre d'une haute importance. Dans cette dépêche, qu'il avait écrite au nom de son père, il ordonnait à El-Ahouel de revenir sans retard. Ce prince obéit, mais il ne fut pas plutôt arrivé qu'il fut conduit au supplice. Pour Abou-Abd-Allah-es-Chîi, la mort d'El-Ahouel équivalait à une victoire.

L'historien dit : Zîadet-Allah fit distribuer des gratifications aux employés du gouvernement. Il donna à Abd-Allah-Ibn-es-Saïgh les places de vizir et de directeur des postes ; il nomma Abou-Moslem administrateur du revenu *(kharadj)*, et il destitua le cadi Es-Sedîni parce que ce fonctionnaire professait la non-éternité du Coran. Dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet aux habitants de Cairouan, il s'exprima ainsi : « Je déstitue cet homme grossier et stupide, cet innovateur et réprouvé qui vous sert de cadi, et je donne sa place à Hammad-Ibn-Merouan qui est un homme doux et miséricordieux, dont le cœur est pur et qui sait bien le livre de Dieu et les traditions du Prophète *(sonna)*.

Sous le règne d'Ibrahîm-Ibn-Ahmed, grand-père de Zîadet-Allah Abou-Abd-Allah-es-Chîi avait commencé son entreprise. et il se trouvait maintenant en possession d'une grande puissance ; le nombre de ses partisans s'était considérablement accru et tout flé-

chissait devant lui. Dans la crainte qu'il ne s'emparât de Cairouan, Zîadet-Allah quitta Tunis précipitamment afin de se rendre dans cette ville. En y arrivant, il en fit relever les murailles, mais tout fut inutile : le Chîite, fort de l'appui des Ketama et secondé par les guerriers des autres tribus berbères, défit successivement toutes les armées de Zîadet-Allah, subjugua les provinces et les villes, les unes après les autres, s'empara de Laribus et força Ibrahîm-Ibn-Abi-'l-Aghleb à prendre la fuite. Ce général avait été envoyé par Zîadet-Allah contre le rebelle ; il avait même sous ses ordres une forte armée, mais il ne put éviter une défaite. Ce corps de troupes fut le dernier que Zîadet-Allah mit en campagne. La défaite d'Ibrahîm eut lieu dans le mois de Djomada second de l'an 296 (mars 909).

§ LIII. — FUITE DE ZIADET-ALLAH EN ORIENT ET CHUTE DE LA DYNASTIE AGHLEBIDE.

L'historien dit : Bien que Zîadet-Allah eût perdu tout espoir en apprenant la défaite d'Ibrahîm-Ibn-Abi-'l-Aghleb, il fit proclamer dans la ville de Raccada, où il se trouvait alors, que ses troupes avaient remporté la victoire, et [pour faire croire au public qu'elles avaient tué beaucoup de monde] il donna l'ordre de mettre à mort toutes les personnes qu'il retenait dans ses prisons et de porter leurs têtes en triomphe dans les rues de Cairouan et d'El-Casr-el-Cadîm. Il commença ensuite à emballer ses effets et ses trésors, puis, ayant envoyé à ses favoris et aux membres de sa famille pour leur apprendre la véritable situation des choses, il les engagea à partir avec lui. Sur ces entrefaites, son vizir, Ibn-es-Saïgh, lui donna le conseil de rester. « Les troupes viendront se rallier autour de vous, lui dit-il ; répandez de l'argent, vous trouverez des hommes. Le Chîite n'osera jamais vous attaquer. Courage, donc ! courage ! Rappelez-vous les guerres que votre grand-père, Zîadet-Allah, avait à soutenir ! » Le prince garda le silence, mais Ibn-es-Saïgh l'ayant de nouveau pressé de rester, il lui répondit : « Cette insistance confirme les bruits qui se sont répandus sur ton compte ; on t'accuse d'entre-

tenir une correspondance avec le Chîite et de vouloir me livrer à lui. » Le vizir protesta de son innocence et ne chercha plus à le retenir. Zîadet-Allah se mit alors à emballer ses trésors, ses pierreries, ses armes et tous les objets précieux qu'il pouvait emporter; ses courtisans imitèrent son exemple, et, à l'entrée de la nuit, ils se trouvèrent prêts à partir. Le prince choisit alors mille individus parmi ses serviteurs esclavons et les chargea chacun d'une ceinture contenant mille pièces d'or. Il fit placer sur des montures celles d'entre ses concubines qu'il affectionnait le plus, ainsi que les femmes dont il avait eu des enfants, et il se disposait à commander le départ quand une de ses esclaves musiciennes se présenta devant lui, un luth à la main, et lui chanta un air dont les paroles étaient :

Je n'ai jamais oublié comment, au jour de notre séparation, elle se tenait devant nous, les yeux inondés de larmes.

Je pense encore à ses paroles quand la caravane se mit en marche : « Comment, seigneur ! vous nous abandonnez et vous partez ? »

En entendant ces paroles, Zîadet-Allah versa des larmes, et ayant fait décharger un des mulets qui portaient ses trésors, il y fit placer cette jeune fille. Il avait appris la nouvelle de la défaite de ses troupes lorsqu'on venait d'achever la prière du soir, et avant que le *moëdden* eût annoncé celle de la nuit close, il avait quitté Raccada et pris la route de l'Egypte. Les habitants le suivirent par bandes, et marchèrent à la lueur de flambeaux. Abd-Allah-Ibn-es-Saïgh rassembla alors ses esclaves, ses bagages et ses trésors, avec l'intention de se rendre à Lamta où un navire se tenait tout prêt pour le transporter en Sicile; il avait craint d'accompagner Zîadet-Allah, parce que la plupart des favoris de ce prince le détestaient et auraient pu décider leur maître à le tuer ; déjà ils lui avaient fait accroire calomnieusement que son vizir était en correspondance avec le Chîite.

L'historien dit : Quand le peuple [de Cairouan] apprit la fuite de Zîadet-Allah, il se porta à Raccada et pilla la ville ainsi que les palais de ce prince. On y pratiqua des fouilles, espérant trouver des trésors cachés ; on arracha les serrures qui garnis-

saient les portes, on enleva les divans de parade et on emporta tout le mobilier. Au bout de six jours, la cavalerie du Chîite parut aux environs de la ville, et l'aspect seul de ces troupes mit fin à l'œuvre de dévastation.

Un grand nombre d'officiers, d'esclaves et de chefs de bureaux qui n'avaient pas accompagné Zîadet-Allah se dispersa dans les autres villes de l'empire.

Quand Ibrahîm-Ibn-Abi-'l-Aghleb arriva à Cairouan et apprit le départ du prince, les soldats qui l'avaient rejoint s'en allèrent chacun chez soi. Abandonné de ses hommes, Ibrahîm entra au palais du gouvernement et fit proclamer une amnistie générale. L'ordre étant ainsi rétablie, les jurisconsultes, les notables de la ville, et une foule immense se rassembla à la porte du palais et le nommèrent souverain. Il leur représenta alors que la mauvaise conduite de Zîadet-Allah avait perdu l'état, encouragé ennemi et l'avait même établi au cœur du royaume; il parla ensuite du Chîite et des Ketema, les dépeignant comme coupables des forfaits les plus horribles, et il finit par demander leur concours et et appui : « Mon seul désir, dit-il, est de protéger vos familles, vos personnes et vos biens ; aidez-moi avec dévouement à accomplir cette tâche ; mettez à ma disposition des hommes et de l'argent afin que je puisse défendre l'honneur de vos femmes et vous sauver vous-mêmes d'une mort certaine. » A cette adresse ils répondirent : « Notre dévouement est acquis à vous ou à tout autre qui nous gouvernera ; mais, quant à l'argent, nous n'en avons pas de quoi vous satisfaire, et pour combattre, nous n'avons ni les moyens ni l'habitude. D'ailleurs, vous vous êtes déjà mesuré avec l'ennemi ; vous aviez autour de vous des guerriers intrépides et des chefs puissants ; le trésor public était à votre disposition, et cependant, vous n'avez pas réussi ; comment donc espérer triompher par notre secours ? Nous voulons garder notre argent pour racheter nos vies. » Leur ayant adressé encore la parole et ayant reçut la même réponse : « Eh bien ! dit-il, voyez quelles sommes se trouvent entre vos mains à titre de dépôts et consignations, et pretez-moi cet argent ; je ferai alors annoncer que je vais distribuer des arrhes, et je pourrai ainsi rassembler

des troupes. » — « Cette mesure ne vous profiterait pas, lui répondirent-ils ; car le peuple désapprouverait une telle conduite. » Voyant qu'il ne pouvait rien espérer d'eux, il leva la séance. Les assistants firent connaître le résultat de cette conférence à la foule qui s'était rassemblée autour du palais. Aussitôt la lie du peuple s'ameuta contre Ibrahîm et l'accabla d'injures : « Allez-vous en ! lui crierent-ils ; laissez-nous ! nous n'avons aucun besoin de vous ! nous ne voulons pas être à vos ordres. » Ibrahîm n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il saisit ses armes, et, suivi de ses compagnons qui avaient imité son exemple, il se précipita hors de la porte, mit la canaille en déroute, et s'élançant sur son cheval, il partit au grand galop avec ses amis. Les gens de la ville les poursuivirent en leur lançant des pierres. Tous les chefs qui n'avaient pas accompagné Zîadet-Allah, et qui craignaient pour leur propre sûreté, s'empressèrent de joindre Ibrahîm, et ils se rendirent tous auprès de leur souverain. Le Chîite vint alors occuper Raccada, et ainsi finit la dynastie des Aghlebides.

§ LIV. — ZIADET-ALLAH FAIT MOURIR IBN-ES-SAÏGH. — IL SE REND EN ORIENT OU IL FINIT SES JOURS.

L'historien dit : Zîadet-Allah avait déjà quitté Raccada quand Ibrahîm-Ibn-Abi-'l-Aghleb vint le joindre avec tous les hommes qu'il avait pu rallier autour de lui. Le prince se vit ainsi entouré d'une troupe nombreuse et se dirigea vers Tripoli. A son arrivée dans cette ville, il fit chercher Ibn-es-Saïgh et, ne le trouvant pas, il demeura convaincu de la vérité des insinuations qu'on avait dirigées contre ce vizir au sujet de la correspondance qu'il aurait entretenue avec le Chîite. Les compagnons de Ziadet-Allah renouvelèrent alors leurs accusations, et ils parlaient encore de la trahison du vizir quand ce ministre vint débarquer à Tripoli, où le navire, qui devait le porter en Sicile, avait été poussé par des vents contraires. Il alla tout de suite trouver le prince, qui lui reprocha amèrement de ne l'avoir pas accompagné, mais il parvint à se justifier en lui répondant qu'il s'était chargé d'une quantité de ballots trop lourds pour être transportés par terre. Les com-

pagnons de Zîadet-Allah apprirent avec dépit que leur maître avait bien accueilli le vizir, et, étant allé le trouver, ils lui déclarèrent qu'Ibn-es-Saïgh l'avait trompé et qu'il était parti avec l'intention de se rendre en Sicile : « Voici, dirent-ils, l'homme qui vous a fait perdre votre royaume et qui a travaillé à renverser votre autorité ; voici l'homme qui a écrit au Chîite de vous attaquer. » Ces paroles réveillèrent la colère de Zîadet-Allah et il livra le vizir à Rechîd, un de ceux qui s'étaient ligués contre lui. Rechîd le décapita de sa propre main, et la tête de sa victime fut précipitée dans un égoût, après avoir servi de jouet aux jeunes gens de la ville. On rapporte que le Chîi déclara positivement qu'Ibn-es-Saïgh ne lui avait jamais écrit.

L'historien dit : Après avoir passé dix-sept jours à Tripoli, Zîadet-Allah prit la route de l'Egypte. La tentative faite à Cairouan par Ibn-Abi-'l-Aghleb pour se faire déclarer souverain l'avait irrité au point qu'il refusa de le voir, ainsi qu'un autre chef, El-Mosab-Ibn-Zerara, qui avait aussi encouru son déplaisir. Les ennemis de ces officiers profitèrent du momeut favorable afin de les perdre tout-à-fait : ils représentèrent à Zîadet-Allah qu'Ibrahîm et El-Mosab attaquaient sa conduite et parlaient de lui avec un profond mépris ; qu'il les tenait maintenant en son pouvoir et qu'il devait bien s'imaginer les extrêmités auxquelles ils seraient capables de se porter, si jamais ils entraient en Egypte. Il se décida alors à les tuer, mais ils échappèrent au danger et arrivèrent à Alexandrie. Le gouverneur de cette ville les prit sous sa protection et les envoya au Caire où ils arrivèrent avant Zîadet-Allah. Ils eurent ensuite une entrevue avec Eïça-en-Noucheri, qui commandait au Caire, et lui racontèrent les méfaits de Zîadet-Allah, auquel ils attribuèrent même l'intention de se rendre maître de l'Egypte. A la suite de cet entretien, En-Noucheri prit la résolution d'empêcher Zîadet-Allah d'entrer dans la ville jusqu'à ce que la cour [de Baghdad] lui eût fait connaître ses intentions. Des espions que Zîadet-Allah entretenait au Caire l'ayant instruit de ce qui venait de se passer, il fit partir Ibn-el-Cadîm avec une lettre pour En-Noucheri dans laquelle, après beaucoup de compliments flatteurs, il le pria

de faire disposer une maison pour sa réception, lui annonçant qu'il se proposait d'y attendre le retour du messager qui venait d'être expédié à Baghdad. Il arriva au Caire peu de temps après Ibn-el-Cadîm, et s'étant établi dans l'hôtel d'Ibn-el-Djassas, il fit loger les gens de sa suite dans différentes maisons de la ville. Après y être resté huit jours, il partit pour se rendre à Baghdad; mais arrivé à Ramla [en Palestine], il s'aperçut que ses principaux officiers l'avaient abandonné et qu'un de ses pages s'était enfui avec une somme de cent mille pièces d'or. Ce jeune homme retourna en Egypte et obtint une place parmi les pages d'En-Noucheri. Zîadet-Allah écrivit à la cour de Baghdad pour s'en plaindre, et il obtint un ordre par lequel En-Noucheri fut invité de renvoyer tous les rétardataires auprès de leur maître. S'étant ainsi fait rendre ses compagnons et ses pages, il se mit en route pour Racca, d'où il écrivit au vizir, Ibn-el-Forat, le priant d'obtenir pour lui du khalife El-Moctader-Billah la permission de se présenter à la cour. Pour réponse, il reçut l'ordre de rester à Racca, en attendant la décision du khalife. Il y demeura un an, et s'y vit, enfin, abandonné de ses officiers et frustré dans tous ses projets. Il avait emmené avec lui quelques eunuques d'une grande beauté, et comme il s'amusait, pendant son séjour à Racca, à boire du vin et à entendre de la musique, le magistrat chargé de la police (*mohteceb*) adressa une plainte contre lui au cadi et amena une fille qui déposa avoir vu Zîadet-Allah se livrer à des débauches honteuses avec ces eunuques. Par suite de cette déclaration, le cadi l'obligea de les vendre. Après avoir employé tous les moyens de sollicitation afin d'obtenir la permission d'aller voir El-Moctader, Zîadet-Allah rentra en Egypte où il trouva En-Noucheri et Ibn-Bestam. Le khalife avait écrit à ces fonctionnaires de mettre des troupes à la disposition de Zîadet-Allah et de lui fournir, sur les revenus de l'Egypte, assez d'argent pour entretenir cette armée jusqu'à sa rentrée en Maghreb, afin qu'il pût aller se venger de sa défaite et recouvrer son royaume. Il fit son entrée au Caire avec deux épées suspendues au côté. En-Noucheri le conduisit alors hors de la ville et lui dit de se tenir prêt à partir, puisqu'il allait bientôt recevoir

des hommes et de l'argent. Au lieu de remplir cette promesse, le gouverneur le remit d'un jour à un autre, en lui envoyant toutefois des cadeaux et du vin. Ziadet-Allah se livra de nouveau aux plaisirs et à la débauche, et ayant enfin dépensé tout son argent, il se trouva forcé de vendre ses armes et ses équipages. Bientôt après, il perdit tous ses cheveux ainsi que les poils de sa barbe, par suite d'une maladie causée, dit-on, par un mets empoisonné qui lui aurait été servi par un de ses nègres. Peu de temps après, il se rendit à Jérusalem où il mourut [1].

Toute la famille des Aghleb se dispersa quand Zîadet-Allah abandonna ses états et mit ainsi un terme à l'existence de leur dynastie. Depuis l'avènement de Zîadet-Allah jusqu'à sa fuite de Raccada, on compte cinq ans et dix jours.

La chute des Aghlebides fut suivie de celle des Beni-Midrar, princes de Sidjilmessa, qui avaient gouverné cette ville pendant cent soixante ans, et celle des Beni-Rostem, princes de Tèhert, qui avaient régné cent trente ans.

---

[1] Ibn-el-Athîr rapporte que les princes aghlebides avaient l'habitude de dire : « Nous irons en Egypte et nous attacherons nos chevaux aux oliviers de la Palestine.» Ils ne se doutaient pas, dit l'historien, de quelle façon cette prophétie serait accomplie.

FIN DU TOME PREMIER.

LISTE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

APPENDICE N° I.

IBN-ABD-EL-HAKEM.

APPENDICE N° II.

EN-NOWEIRI.

INDEX DES NOMS

QUI SE TROUVENT DANS CE VOLUME.

FIN DE L'INDEX DU TOME PREMIER.





